

UNIVERSITE DE PROVENCE AIX-MARSEILLE I
ÉCOLE DOCTORALE ESPACES, CULTURES ET SOCIÉTÉS

THÈSE DE DOCTORAT D'HISTOIRE
(Monde Arabe, Musulman et Sémitique)

OMNIYA ABDEL BARR

L'ART URBAIN DU CAIRE MAMLOUK
Manières de faire et enjeux sociaux

Volume I

Thèse dirigée par Sylvie Denoix

Soutenue le 7 Février 2015

MEMBRES DU JURY

Doris Behrens-Abouseif (SOAS)

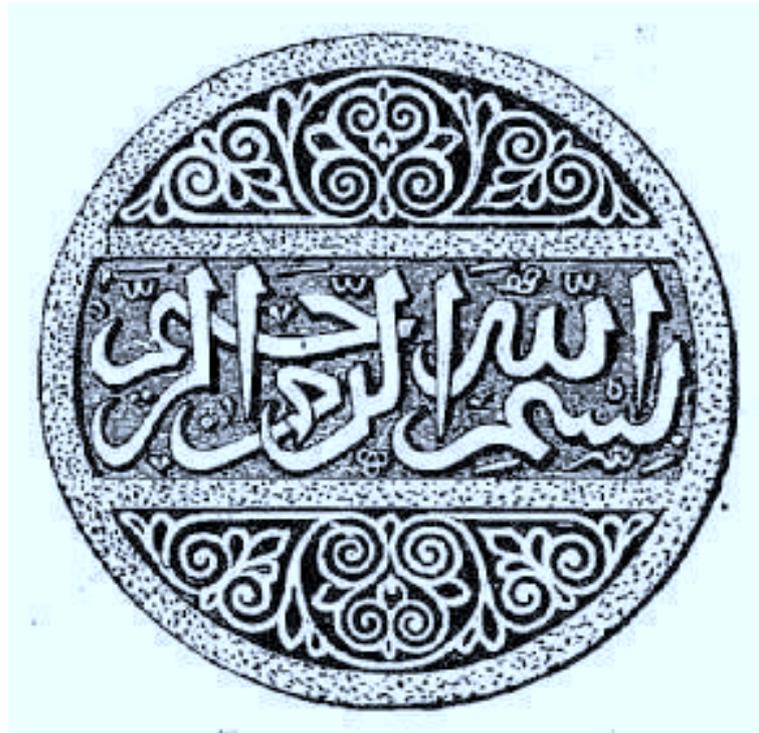
Sylvie Denoix (UMR)

Julien Loiseau (CRFJ)

Brigitte Marino (IREMAM)

Mathieu Tillier (Paris IV)

Michel Tuchscherer (IREMAM)



À

SALAH AL-DIN

MOHAMED ET SELIM

OMNIYA ABDEL BARR

L'ART URBAIN DU CAIRE MAMLOUK

Manières de faire et enjeux sociaux

Volume I

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES	III
TABLE DES FIGURES.....	IX
REMERCIEMENT.....	XVII
NOTES SUR LA TRANSLITERATION	XIX
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE LES PRÉLIMINAIRES : CONCEPTION INITIALE ET PHASE DE L'AVANT-PROJET	11
CHAPITRE I	
LE CAIRE : UNE CAPITALE EN CHANTIER	15
1.1. LE DÉFILE DES CHANTIERS, UNE VILLE QUI SE TRANSFORME	16
1.2. QUE CONSTRUIT-ON ?.....	28
1.2.1. <i>Fondations religieuses et funéraires</i>	29
1.2.2. <i>Les lieux de pouvoir et de défense</i>	37
1.2.3. <i>Édifices de résidences</i>	39
1.2.4. <i>Édifices de services</i>	40
1.2.5. <i>Installations liés à l'ingénierie hydraulique</i>	45
1.3. POURQUOI CONSTRUIT-ON ?.....	45
1.3.1. <i>Pour la piété et la vertu</i>	46
1.3.2. <i>Pour fournir une éducation et promouvoir un maghab</i>	48
1.3.3. <i>Pour Le pouvoir, la commémoration et le plaisir</i>	49
1.3.4. <i>Pour impressionner son ennemi et pour la rivalité</i>	51
1.3.5. <i>Pour tenir une promesse</i>	53
1.3.6. <i>Pour encourager une expansion urbaine</i>	55
1.4. CONCLUSION.....	55
CHAPITRE II	
COMMANDE ET CONCEPTION	57

TABLE DES MATIÈRES

2.1.	QUI PENSE LA VILLE ? COMMANDITAIRES ET CONCEPTEURS.....	58
2.1.1.	LES COMMANDITAIRES.....	58
2.1.2.	LES CONCEPTEURS.....	84
2.2.	ACQUISITIONS DES TERRAINS	109
2.2.1.	Achat et échange.....	110
2.2.2.	Légal, mais « immoral » : le prétexte de l'istibdāl	116
2.2.3.	Illégal : confiscation et spoliation	118
2.2.4.	Du domaine public relevant théoriquement de Bayt al-Māl	119
2.2.5.	Un terrain inspiré par un voisinage spirituel ?.....	124
2.3.	FINANCEMENT ET DURÉE DES TRAVAUX.....	125
2.3.1.	Coûts prévisionnels	126
2.3.2.	Estimation de la durée du chantier.....	128
2.4.	FORMALISATION DU PROJET : OUTILS DE CONCEPTION	130
2.4.1.	Modèles existants.....	131
2.4.2.	Maquette.....	137
2.4.3.	Conception sur le site.....	141
2.4.4.	Représentation graphique	143
2.5.	CONCLUSION.....	149
	PREMIÈRE PARTIE : CONCLUSION.....	153
	DEUXIÈME PARTIE LES ACTEURS SOCIAUX: LEURS MÉTIER ET LEUR ART.....	155
	CHAPITRE III	
	L'EXERCICE DES RESPONSABILITÉS SUR LE CHANTIER.....	159
3.1.	LE RESPONSABLE DU CHANTIER DANS LES SOURCES MAMLOUKES.....	160
3.1.1.	Qui dirige les chantiers du sultan ?.....	162
3.1.2.	La création d'un poste officiel.....	167
3.1.3.	Comment travaille-t-il?.....	170
3.1.4.	Le šādd chez les historiens Mamlouks	181
3.2.	ŠĀDD, MAIS AUSSI NĀZĪR ?.....	196
3.3.	LE RESPONSABLE DU CHANTIER, ÉTAIT-IL UN HOMME DE MÉTIER ?	201
3.4.	ŠĀDD AL-'AMĀ'IR, DANS L'HISTORIOGRAPHIE	202
3.5.	RESPONSABLES DES CHANTIERS : MILITAIRES ET CIVILES.....	205
3.5.1.	Responsables militaires	205
3.5.2.	Responsables civils.....	207
3.6.	CONCLUSION.....	209

CHAPITRE IV

ASSISTANT TECHNIQUE: LE MUHANDIS	211
4.1. ETYMOLOGIE ET USAGE DU MOT <i>MUHANDIS</i>	212
4.2. LE <i>MUHANDIS</i> DANS LES SOURCES MAMLOUKES	214
4.2.1. <i>Dans l'ouvrage de 'Abd al-Laṭīf</i>	215
4.2.2. <i>DANS ṢUBḤ AL-A'ŠĀ DE QALQAŠANDĪ</i>	217
4.2.3. <i>Dans les écrits de Maqrīzī</i>	220
4.2.4. <i>Dans les écrits d'Ibn Iyās</i>	225
4.2.5. <i>Dans les documents juridiques, et les documents waqf</i>	227
4.2.6. <i>Dans les manuels de ḥisba</i>	230
4.3. UN AUTRE PROFESSIONNEL DANS LES SOURCES : LE <i>MI'MĀR</i>	230
4.4. ÉDUCATION ET FORMATION	233
4.5. CONCLUSION.....	237

CHAPITRE V

LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER ET LEUR SAVOIR FAIRE	241
5.1. LES MÉTIERS DE LA CONSTRUCTION.....	243
5.1.1. <i>Les corporations ont-elles existé ?</i>	243
5.1.2. <i>Métiers dans les sources mamloukes</i>	246
5.1.3. <i>Les métiers dans les manuels de ḥisba</i>	248
5.1.4. <i>Métiers repérés dans la liste de shatzmiller</i>	252
5.1.5. <i>Artisans juifs dans la Géniza du Caire</i>	253
5.1.6. <i>La chaîne opératoire</i>	254
5.2. QUI TRAVAILLE SUR LES CHANTIERS MAMLOUKS ?.....	255
5.2.1. <i>Prisonniers, captifs ou esclaves</i>	256
5.2.2. <i>Soldats mamlouks</i>	261
5.2.3. <i>Paysans, pauvres, ḥarafiš et nās</i>	264
5.2.4. <i>Les femmes et les enfants ont-ils participé aux chantiers mamlouks ?</i>	266
5.3. ÊTRE ARTISAN POUR CONSTRUIRE LA VILLE DES MAMLOUKS.....	269
5.4. À LA RECHERCHE D'UNE TRACE : SIGNER SON MONUMENT	273
5.4.1. <i>Muḥammad b. al-Qazzāz</i>	274
5.4.2. <i>Muḥammad b. Aḥmad et Aḥmad b. Zigliš al-Šāmī</i>	277
5.4.3. <i>'Abd al-Qādir al-Naqqāš</i>	278
5.5. LA CIRCULATION DES COMPÉTENCES.....	279
5.5.1. <i>Étrangers et réfugiés au Caire</i>	279
5.5.2. <i>Export des compétences</i>	307

TABLE DES MATIÈRES

5.6.	CONCLUSION.....	335
DEUXIÈME PARTIE : CONCLUSION		337
TROISIÈME PARTIE COMMENT AU QUOTIDIEN SE FAIT UN MONUMENT ?		339
CHAPITRE VI		
LE DÉROULEMENT DU CHANTIER.....		343
6.1.	LES DIFFÉRENTES PHASES DU CHANTIER.....	344
6.1.1.	<i>Préparation du terrain.....</i>	<i>344</i>
6.1.2.	<i>Implantation du bâtiment</i>	<i>345</i>
6.1.3.	<i>Les fondations (travaux de terrassement).....</i>	<i>346</i>
6.1.4.	<i>Travaux de gros œuvre.....</i>	<i>347</i>
6.1.5.	<i>Travaux de second œuvre.....</i>	<i>348</i>
6.2.	ÉTUDE DE CAS : DÉROULEMENT D'UN CHANTIER	349
6.2.1.	<i>Chantier de la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ</i>	<i>349</i>
6.2.2.	<i>Chantier de Ḥuṣṣ al-sultān</i>	<i>363</i>
6.3.	MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION	365
6.3.1.	<i>Nature des matériaux : provenance et fabrication.....</i>	<i>365</i>
6.3.2.	<i>Matériaux de emploi.....</i>	<i>383</i>
6.4.	OUTILLAGE ET MOYENS DE TRANSPORT	402
6.4.1.	<i>Outillage lourd.....</i>	<i>402</i>
6.4.2.	<i>Outillage léger</i>	<i>406</i>
6.4.3.	<i>Moyens de transport</i>	<i>406</i>
6.5.	LES CONDITIONS DE TRAVAIL SUR LES CHANTIERS MAMLOUKS	408
6.5.1.	<i>Conditions abrutissantes, la corvée.....</i>	<i>408</i>
6.5.2.	<i>Conditions satisfaisantes.....</i>	<i>413</i>
6.5.3.	<i>Salaires</i>	<i>416</i>
6.6.	LES LANGUES DU CHANTIER	418
6.7.	CONCLUSION.....	422
CHAPITRE VII		
LE BILAN DU CHANTIER.....		425
7.1.	ÉVALUATION DU TRAVAIL	426
7.2.	CÉRÉMONIE DE L'INAUGURATION	428
7.3.	PRIMES DE FIN DE CHANTIER.....	433
7.4.	ASSURER L'AVENIR : WAQF ET RESTAURATION	435
7.5.	CONCLUSION.....	439

TROISIÈME PARTIE : CONCLUSION	441
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	443
SOURCES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	447
I. LISTE DES ABRÉVIATIONS	447
II. SOURCES	449
III. ÉTUDES.....	459
IV. INSTRUMENTS DE TRAVAIS	491

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES FIGURES

Figure I-1 Ruines de la Ḥānqāh de Nizām al-Dīn en bas de la Citadelle	33
Figure I-2 Iwan de <i>qibla</i> et le plan du Ribāṭ de la femme du sultan Ināl,	35
Figure II-1 Inscription du portail de la Madrasa de l'émir Šargatmiš.	62
Figure II-2 Inscription en pierre se trouvant au musée d'art islamique du Caire.....	65
Figure II-3 <i>Miḥrāb</i> et le <i>minbar</i> de la Mosquée Mitqāl.	66
Figure II-4 Vue sur la cour de la Mosquée de Mitqāl.....	66
Figure II-5 Mausolée et Ḥānqāh de la princesse Tuḡāy ©Salah al-Nazir.....	70
Figure II-6 Façade principale de la Mosquée de Sitt Ḥadaq/ou Sitt Miska.....	73
Figure II-7 Inscription de la fondation de la Mosquée de Sitt Miska ou Sitt Ḥadaq.....	75
Figure II-8 Inscription en pierre au musée d'art islamique du Caire,	75
Figure II-9 Portail de la Madrasa d'Umm al-sultān Ša'bān	77
Figure II-10 Détails des sculptures sur le pilier du pied-droit du portail de la madrasa du sultan Ḥasan.....	92
Figure II-11 Pilier de l'entrée de la Madrasa du sultan Ḥasan.....	93
Figure II-12 La madrasa Gök à Siwas.....	97
Figure II-13 Portail de la madrasa du sultan Ḥasan	97
Figure II-14 Deux signatures repérées sur la bande d'inscription se trouvant du côté sud-est...	99
Figure II-15 <i>Tirāz</i> ou bande d'inscription où le nom d'Ibn Bīlik est présent,.....	99
Figure II-16 Page du Coran de Baybars al-Ğašankīr dessiné par Sandal ©D. James.	101
Figure II-17 Coran du sultan al-Nāšir Muḥammad calligraphié par Ibn Bīlik. ©Collection Keir.	101
Figure II-18 Deux détails en ornementation (en haut Figure II. 17 et en bas Figure II.16) montrant les influences présentes avec le <i>tirāz</i> (au milieu) du sultan Ḥasan.	102

Figure II-19 Détail de l'ornementation géométrique dans une des niches d'entrée, influencée par le travail de Sandal.....	103
Figure II-20 Plan de la Ḥānqāh du sultan Baybars al-Ğaşankīr ©Creswell ..	114
Figure II-21 La Mosquée al-Maridānī dans son contexte urbain actuel,	121
Figure II-22 Vue sur la coupole Nord de la Ḥānqāh du sultan Farağ b. Barqūq	134
Figure II-23 Vue sur la coupole de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ	134
Figure II-24 La coupole de la madrasa du sultan al-Ašraf Barsbāy (829 H. / 1425) ©Salah al-Nazir	135
Figure II-25 La coupole du complexe funéraire du sultan Ināl. ©Mustafa Mansur	135
Figure II-26 La coupole de la moquée de l'émir Maḥmūd al-Kurdī	135
Figure II-27 Le mausolée de Tarabāy al-Šārif et sa coupole en zigzag (909 H. / 1503).	135
Figure II-28 La coupole du mausolée de l'émir Sūdūn al-Ašrafī (910 H. / 1504)	136
Figure II-29 À gauche, La procession des architectes et ingénieurs (gauche) portant une maquette de la mosquée Sulaymāniyya. À droite la parade des artisans de verre défilant devant le sultan. La date de cette illustration est de 991-7 H. / 1583-8. Surname-i Hümayun, fol 190b conservé au musée du palais Topkapı ©MWNF	139
Figure III-1 Inscription de la fondation de la Cita delle sur Bāb al-Mudarrağ,.....	165
Figure III-2 Mosquée de l'émir Maṅğak al-Yūsufī et son minaret détaché ©archnet.....	174
Figure III-3 Portail du palais de l'émir Maṅğak al-Yusufī à Sūq al-Silāḥ.....	174
Figure III-4 Bandeau d'inscription sur la façade est de la Madrasa Ašrafiyya, avec le nom du cađi 'Abd al-Basiṭ	208
Figure V-1 Une collection de signatures sur des pots en céramique au Musée d'Art Islamique du Caire	274
Figure V-2 Inscription sur le minaret Est de la mosquée.....	276
Figure V-3 Inscription sur le minaret Ouest de la mosquée	276
Figure V-4 Signature de Muḥammad b. Aḥmas Ziğliš al-Šāmī,	277
Figure V-5 Nom de 'Abd al-Qādir al-Naqqāš.....	278
Figure V-6 <i>Miḥrāb</i> de la mosquée de Qiğmas	278

Figure V-7 Détail de la décoration polychrome sur la façade du mausolée de l'émir Tanabak al-Ḥasanī à Damas	282
Figure V-8 Détail du panneau en marbre du vestibule de la Madrasa du sultan Ḥasan	282
Figure V-9 Mosaïque à la mosquée Umayyade à Damas	283
Figure V-10 Mosaïque qui se trouve au mausolée de Baybars à Damas © H. Stierlin.....	283
Figure V-11 Détail de la décoration de mosaïque qui se trouve au <i>miḥrāb</i> du Mausolée de Šağar al-Durr.	284
Figure V-12 Détail de la décoration en mosaïque du <i>miḥrāb</i> de la Mosquée d'Ibn Ṭūlūn.....	284
Figure V-13 Détail de la décoration en mosaïque	284
Figure V-14 Détail de la décoration en mosaïque du <i>miḥrāb</i> de la Mosquée de Sitt Miska.	284
Figure V-15 Détail d'une décoration en mosaïque à la façade du <i>miḥrāb</i> de la Madrasa Aqbugāwiyya.....	284
Figure V-16 Détail de la décoration en mosaïque au <i>miḥrāb</i> de la Madrasa Aqbugāwiyya.	284
Figure V-17 Fenêtres de la façade sud de la Madrasa du sultan Ḥasan,	285
Figure V-18 Fenêtre en décoration en bois, en hauteur à la façade principale de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq.....	286
Figure V-19 Dessin du paravent en bois à la Ḥānqāh de Farağ b. Barqūq.....	286
Figure V-20 Porte de madrasa à la cour intérieure de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq...	287
Figure V-21 Décoration en marbre de la porte principale de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq	287
Figure V-22 Détail du travail en stuc du <i>miḥrāb</i>	291
Figure V-23 <i>Miḥrāb</i> de la mosquée de Varamin ©Danperry	291
Figure V-24 <i>Miḥrāb</i> d'Oljeïtu à la mosquée d'Iсфаһan	291
Figure V-25 Détail du travail en stuc entourant une des fenêtres de la <i>madrasa</i> du sultan al-Nāṣir Muḥammad.....	291
Figure V-26 Travail de faïence sur le minaret de la mosquée du sultan al-Nāṣir Muḥammad à la Citadelle.	294
Figure V-27 Coupole de la mosquée de l'émir Aslam al-Siliḥdār avec sa base en mosaïque de faïence.....	294

TABLE DES FIGURES

Figure V-28 Les deux coupoles de la Sultāniyya	296
Figure V-29 Madrasa de Mir-i Arab à Bukhara	297
Figure V-30 Mausolée de Bibi Ḥanum à Samarkand	297
Figure V-31 Les deux coupoles de la Madrasa de l'émir Sargatmiš.....	297
Figure V-32 Les deux coupoles de la Madrasa Miri-i Arab du complexe de Kalan à Bukhara ©Dimitri Tsvetkov.....	297
Figure V-33 Partie montrant la Madrasa du sultan Ḥasan sur le plan de Piri Reis, <i>Kitāb i Bahriye</i> ©The Walters Art Museum.	299
Figure V-34.....	299
Figure V-35 Mausolée de la princesse Ṭuġāy © Creswell Archives	299
Figure V-36 Turbit al-Sitt.....	299
Figure V-37 Façade du Bimaristān du sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ.....	300
Figure V-38 Détail du portail du Bimaristān du sultan	300
Figure V-39 Minaret de la Madrasa du sultan al-Manṣūr Qalāwūn	302
Figure V-40 Minaret de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad.....	302
Figure V-41 Vue sur le minaret de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn © Waleed Montasir.....	303
Figure V-42 Arc outrepassé à l'entrée du minaret de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn ©Haytham Salah	303
Figure V-43 Coupoles et minaret de la Ḥanqāh de Salār et Saṅġar al-Ġawlī ©Creswell Archives	303
Figure V-44 Inscription de fondation qui se trouvait à la Mosquée de la Mecque, datant de l'an 804 H.	309
Figure V-45 Façade du <i>maq'ad</i> et portail de l'émir Mamāy al-Sayfī ©Tariq Qalawun	314
Figure V-46 Portail de la madrasa Ašrafiyya à Jérusalem © MWNF	315
Figure V-47 Détail des <i>muqarnas</i> de la porte monumentale de la Madrasa Ašrafiyya ©aboumyriam2000	315
Figure V-48 Portail de la Wakala du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy derrière la mosquée al-Azhar ©Pascal Coste	315
Figure V-49 Portail du Sabīl-kuttāb du sultan.....	315

Figure V-50 Bāb al-Qaṭṭānīn à Jérusalem	319
Figure V-51 Porte monumentale de l' <i>isṭabl</i> de Qawṣūn.....	319
Figure V-52 Bāb al-Qaṭṭānīn à Jérusalem,	319
Figure V-53 Portail de la mosquée de Qawṣūn.....	319
Figure V-54 Portail de la mosquée de Baštak	320
Figure V-55 Portail du palais de Baštak	320
Figure V-56 Portail de la Madrasa Salāmiyya	320
Figure V-57 Portail de la Madrasa Salāmiyya, plan du plafond en <i>muqarnas</i> ©Creswell Archives	320
Figure V-58 Détail de dessin montrant la composition des formes	325
Figure V-59 Vue sur le dôme dans la mosquée du sultan Sulaymān ©Dick Osseman.....	327
Figure V-60 Détail du <i>muqarnas</i> du dôme de la mosquée du sultan Sulaymān ©Dick Osseman	327
Figure V-61 Plafond en stuc à Dār al-Faḥrī à Alep © Michael Meinecke.	328
Figure V-62 Décoration en stuc d'une inscription dans l'iwan sud	329
Figure V-63 <i>Miḥrāb</i> de la mosquée de Koç.....	330
Figure V-64 Détail de la décoration du <i>miḥrāb</i> de la mosquée de Koç.....	330
Figure V-65 Détail de la décoration du <i>miḥrāb</i> de la mosquée de Koç.....	330
Figure V-66 L'intérieur de la Mosquée de Yalbugā al-Yaḥāwi à Damas,	331
Figure V-67 Détail de la décoration en stuc de l'inscription entourant le <i>miḥrāb</i> de la	332
Figure V-68 Détail de la décoration en stuc de l'inscription entourant le <i>miḥrāb</i>	332
Figure V-69 Bandeau d'inscription en caractère koufique, dans l'iwan de la <i>qibla</i>	333
Figure V-70 Bandeau d'inscription en caractère koufique,	333
Figure V-71 Dessin de Détail de la frise de l'iwan de la <i>qibla</i> à la	333
Figure V-72 Carte montrant la circulation des compétences entre les cinq villes.	334
Figure VI-1 Pour tracer des cercles et des arcs sur le chantier.....	346
Figure VI-2 <i>Miḥrāb</i> de la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ.....	356
Figure VI-3 Vue sur l'iwan de qibla de la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ ©Tariq al-Murri	356

TABLE DES FIGURES

Figure VI-4 Vue sur la cour en direction de l'iwan de la <i>qibla</i>	360
Figure VI-5 Plan de la Mosquée al-Mu'ayyad Šayḥ dans son actuel contexte urbain.....	361
Figure VI-6 Minaret et coupole de la Ḥānqāh de l'émir Šayḥū.....	368
Figure VI-7 Panneau en marbre <i>ḥurda</i>	370
Figure VI-8 Panneau en marbre <i>ḥurda</i> sur un des murs du mausolée du sultan al-Manšūr Qalāwūn	370
Figure VI-9 Décoration sur marbre à la Madrasa d'Ibn Muzhir	370
Figure VI-10 Colonne en granite d'Aswan à la porte d'entrée du complexe funéraire du sultan al-Manšūr Qalāwūn.....	371
Figure VI-11 Poutre taillée dans un tronc de palmier,.....	372
Figure VI-12 Jalousies en bois de la Mosquée de l'émir al-Ṭinbuḡā al-Māridānī	374
Figure VI-13 Jalousies en bois entourant la tombe du sultan al-Manšūr Qalāwūn et son fils al-Nāšir Muḥāmmad.....	374
Figure VI-14 Porte en bois incrusté en ivoire	374
Figure VI-15 Plafond de la <i>durqā'a</i> avec la lanterne en bois	374
Figure VI-16 Battants de la porte de la Madrasa du sultan Ḥasan, transférés à la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ, revêtus entièrement en bronze	376
Figure VI-17 Détail de la décoration géométrique de la porte originelle de la Madrasa du sultan Ḥasan.....	376
Figure VI-18 Détail de la porte de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq	376
Figure VI-19 Fenêtres en vitres colorés dans le mausolée du sultan al-Zāhir Barqūq	377
Figure VI-20 Coupole du Mausolée de la princesse Ṭuḡāy,	379
Figure VI-21 Décoration en mosaïque au miḥrāb du Mausolée de Šaḡar al-Durr.....	379
Figure VI-22 Fenêtre en gypse à la Mosquée funéraire de l'émir Maḡak al-Yūsufī	381
Figure VI-23 Décoration en stuc du miḥrāb de la Madrasa du sultan al-Nāšir Muḥammad.....	381
Figure VI-24 Décoration de stuc du minaret de la Madrasa du sultan al-Nāšir Muḥammad.....	382
Figure VI-25 Bloc de granite avec une scène culturelle	384
Figure VI-26 Pierre de réemploi dans les marches devant l'abreuvoir de la.....	386
Figure VI-27 Seuil de la Ḥānqāh du sultan Baybars al-Ğašankīr	386

Figure VI-28 Linteau de la porte de la Ḥānqāh de l'émir Šayḥū	386
Figure VI-29 Portail de la Wakāla de l'émir Qawṣūn avec le seuil de réemploi	387
Figure VI-30 Chapiteaux en marbre de la Mosquée du sultan al-Nāṣir Muḥammad.....	389
Figure VI-31 Colonnes en granite à chapiteaux lotiformes dans la Mosquée d'al-Ṭanbuḡā al-Maridāni.....	389
Figure VI-32 Iwan de la <i>qibla</i> à la Madrasa du sultan al-Ẓāhir Barqūq.....	389
Figure VI-33 Portail de Saint Jean d'Acre, inséré dans la façade de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad.....	390
Figure VI-34 Frise en bois de sycomore réutilisée au Mausolée de la reine Šaḡar al-Durr	393
Figure VI-35 Frise en bois de sycomore avec une décoration figurative datant du XI ^e siècle,...	393
Figure VI-36 Porte en bronze de la Madrasa du cadi Abū Bakr Muzhir	394
Figure VI-37 Panneau en marbre provenant de Dār Ibn al-Zabūr, au musée d'art islamique au Caire	396
Figure VI-38 Panneau en marbre se trouvant à la Madrasa de l'émir Šarḡatmiš.....	396
Figure VI-39 Miniature persane de Kamāl al-Dīn Biḥzād Hirawī,.....	404
Figure VI-40 Sketch montrant une variation du <i>hindām</i>	405

TABLE DES FIGURES

REMERCIEMENT

Architecte de formation, restauratrice de pratique, j'ai découvert la ville médiévale lors d'un chantier en 2004, en participant à l'équipe du projet de restauration du palais al-Razzāz à Darb al-Aḥmar. Face à ma connaissance limitée dans l'histoire de ma ville, j'ai décidé d'entamer une étude en histoire. Je dois l'idée de cette recherche à trois grandes amies : Shahira Mehrez, Mona Zakariya, et Christiane Blancot, qui furent les instigatrices de cette thèse. Je n'aurais jamais osé me lancer dans un domaine qui n'est pas le mien si elles ne m'avaient pas encouragé. Pour ces trois dames, je reste bien reconnaissante.

Cette recherche a été menée pendant une phase assez difficile dans l'histoire de la vieille ville du Caire. Les derniers deux ans, j'ai partagé mon temps entre la recherche et la documentation des attaques contre le patrimoine médiéval de la ville. Ainsi, je voudrais remercier mes amis de la campagne « Save Cairo », pour leur soutien et encouragement surtout Galila al-Kadi, Nairy Hampikian, May al-Ibrashi, Dina Bakoum et Ahmad Mansour.

Une grande partie de ce travail fut rédigé dans la bibliothèque de l'institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, auquel l'ancienne directrice, Madame Laure Pantalacci et l'actuelle Madame Beatrix Midant-Reynes ont bien voulu me donner accès, qu'elles en soient très remerciées. Merci aussi à l'équipe de la bibliothèque : Faten, Marianne, Anna, Amira, Gaafar et Ayman, ainsi qu'au directeur Philippe Chevrant, pour m'avoir accueilli chaleureusement.

Toute ma gratitude vient en premier lieu à Sylvie Denoix, qui a accepté de diriger cette thèse et qui a toujours été persuadée qu'un jour l'historienne en moi naîtrait. Je ne trouverai jamais suffisamment d'expressions pour la remercier, pour son temps et son encouragement, pour m'avoir orienté mille fois, mais surtout pour son amitié qui m'est bien précieuse.

Mes remerciements à Ola Seif, conservatrice à la Rare Books library à l'université Américaine au Caire et à Emad Mahran et Gamal al-Rubi, inspecteurs-en-chef au ministère des Antiquités, pour m'avoir facilité l'accès aux monuments de Darb al-Ahmar ainsi qu'aux lieux fermés à la visite à la Madrasa du sultan Ḥasan.

REMERCIEMENT

Venant d'un milieu autre que l'histoire, je voudrais aussi remercier mes amis historiens qui m'ont aidé à découvrir les coins mystérieux de la vie culturelle et historique du Caire médiéval : à Julien Loiseau, Abbès Zouache, Sobhi Bouderbala, Agnès Carayon, Valentine Denizeau, Mathieu Eychenne ainsi que ma très chère amie Pascale Ghazaleh.

Ma reconnaissance à Nicolas Warner, Bernard O'Kane, Nasser Rabbat, Ahmad Hamid et Tariq al-Murri pour leurs discussions et explications. À Ahmad Ghabin pour avoir partagé son travail sur la *ḥisba*, ainsi qu'à Rosalind Wade-Hudson pour m'avoir offert son article.

Rédigeant dans une langue qui m'est toujours étrangère, je voudrais remercier mes amis Michèle Mazuir, Dimitri Tsvetkov et Julie Marchand pour leurs temps, patience, corrections et conseils.

À mes amies Eva Dadrian, Yasmine Dorghamy, Monica Hanna, Mennat Allah al-Dorry et Ola al-Tanani pour leurs encouragements continus.

Ma très profonde reconnaissance va à ma famille et ma belle-famille, qui m'a toujours encouragée, mais surtout supportée. Ce travail n'aurait jamais trouvé une fin sans leur soutien. À mon père, Salah qui m'a appris à un très jeune âge à découvrir les monuments de ma ville, à ma mère, Naëla qui m'a montré comment il n'est jamais trop tard de commencer, à mon mari, Mohamed qui m'a soutenu et encouragé jusqu'à la fin du chemin, mais surtout à Selim, qui a accepté mes absences tout en attendant impatiemment la fin de ce travail.

Mes derniers remerciements sont dédiés à l'âme de mon respectable et bien-aimé Šayḥ Muḥammad Nāzim 'Adil al-Qubrusī al-Ḥaqqānī al-Naqšabandī, qui m'a aidé à voir la fin de ce travail, en m'apprenant à chercher la force en moi et en me guidant vers le chemin de la réalité.

NOTES SUR LA TRANSLITERATION

Le système de translitération utilisé dans cette étude est celui fourni par le service des publications de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Les lettres sont donc comme suit :

a	'	b	t	ṭ	ğ	ḥ	ḥ	d	ḍ	r	z	s	š	ş	ḍ	ṭ	ẓ	'	g	f	q	k	l	m	n	h	w/	y
																											ū	/ī
ا	ء	ب	ي	ث	ج	ح	خ	د	ذ	ر	ز	س	ش	ص	ض	ط	ظ	ع	غ	ف	ق	ك	ل	م	ن	ه	و	ي

Les mots arabes qui sont passés dans le langage commun en français ou qui sont utilisés constamment tels : waqfs, sultan, madrasa, cheikh, imam, etc., ne portent ni voyelles longues ni lettres emphatiques. En règle générale, les pluriels sont indiqués par le rajout d'un « s » plutôt que l'utilisation du pluriel arabe : *qaysariyya-s* au lieu de *qaysariyāt*, *maḡhab-s* au lieu de *maḡāhib* et ainsi de suite. Pour différencier entre les dates, la lettre H. est toujours ajoutée avec les dates de l'Hégire. En revanche, quand les deux dates sont mentionnées, elles sont positionnées comme suit : Année de l'hégire H. / Année du calendrier grégorien.

NOTES SUR LA TRANSLITERATION

INTRODUCTION GÉNÉRALE

“To build with beauty and design with truth, and in obedience to tradition, were the great purposes of their effort, and they built as it never has been done since and probably never will be done again”

Francis B. Andrews

« L'art urbain », nous avons choisi cette dénomination car, ce qui nous intéresse, ce ne sont pas seulement les techniques constructives, mais aussi les acteurs sociaux qui les manient. En tant qu'architecte, je sais qu'une construction, à l'échelle d'un monument, d'un quartier ou d'une ville, est l'objet de choix de tous ordres : techniques et esthétiques, économiques et sociaux. Les manières de faire, elles-mêmes, ne sont pas seulement des procédés, mais aussi la traduction d'une sensibilité, individuelle ou collective. Autrement dit, il s'agit d'un objet culturel. Les questions économiques et sociétales, naturellement, sont toujours au cœur du projet architectural ou urbain.

Entre 1250 et 1517, les sultans mamlouks règnent sur un immense territoire, qui avec l'Égypte, comprend la Syrie, la Palestine et le Hedjaz. Le sultanat mamlouk fut donc responsable des trois villes sacrées: Jérusalem, La Mecque, Médine. Mais aussi d'autres importantes villes qui représentent des vice-royautés : Damas, Alep, Homs, Hama, Tripoli et Gaza. Cette recherche porte sur Le Caire mamlouk. Capitale monumentale, Le Caire a déjà un éclat certain, avec son gigantisme, sa Citadelle nouvellement construite, ses mosquées et ses madrasas, son port fluvial, à Fustāṭ, ses jardins, le fleuve qui la borde d'un côté et les collines du Muqattam de l'autre. Les sultans qui mettent en place un nouveau régime politique à partir de 1250 n'arrivent pas dans un désert, bien au contraire. En revanche, eux, viennent de mondes assez déshérités. Comment acquièrent-ils leurs fonctions de mécènes, urbanistes, constructeurs de haut niveau ? Quelles furent leurs cadres référentiels, leurs origines géographiques et leurs milieux sociaux ? Si l'on connaît bien le rôle des sultans bâtisseurs, et du personnel politique de haut niveau du système

mamlouk, on connaît moins celui des élites civiles : les cadis, les cheikhs, ont eu, eux aussi, un rôle d'évergète. Et puis, le chantier, ce n'est pas que le maître d'œuvre, celui qui fait la commande, mais aussi le personnel, avec chacun son rôle, ses compétences, ses rémunérations.

Étudier l'évolution de la ville fut la préoccupation de plusieurs chercheurs. Chacun s'est intéressé à un aspect et quelques-uns ont considéré la ville dans son ensemble¹. Notre travail traite d'architecture, plutôt que d'urbanisme, mais les monuments, une fois construits, deviennent des pôles d'attraction dans les quartiers et jouent un rôle dans leur développement. Ces édifices clefs du tissu urbain cairote, construits à l'époque mamlouke, ont largement contribué à la forme de la ville médiévale. D'ailleurs, ils continuent toujours à le faire ! En effet, le travail de Sylvie Denoix a attiré notre attention sur l'existence d'une politique d'implantation bien visée. Les leaders politiques ont bien pensé leur ville et ils ont bien projeté son image future. Ainsi, ils n'étaient pas à l'écart de leurs chantiers.

Pour ma part, je voudrais apporter ma contribution à la connaissance du Caire en étudiant ses bâtiments dans leur conception et leur réalisation. Autrement dit, mener l'enquête sur les chantiers de construction des monuments : Qui sont les commanditaires ? Que veulent-ils construire ? Pour qui et dans quel but ? Quelles sont les méthodes de conception et de construction des bâtiments ? Comment se passent les responsabilités et les hiérarchies sur le chantier ? Quelles sont les différentes phases de la construction ? Toutes questions qui, si les sources à notre disposition nous donnent les moyens d'y répondre, nous éclaireront sur un domaine resté jusqu'à présent dans l'ombre de l'historiographie : les chantiers à l'époque mamlouke.

L'objectif principal de cette thèse est d'analyser le processus de la mise en œuvre des édifices dans ses phases successives, à partir de la commande en posant les questions suivantes : qui sont les maîtres d'ouvrages et quels sont les différents corps de métiers de la construction ?

¹ Il s'agit des ouvrages de Clerget, André Raymond, Janet Abu Loughod, Sylvie Denoix, Doris Behrens-Abouseif, Julien Loiseau et Valentine Denizeau.

Elle vise à éclairer les relations complexes qu'entretiennent les différents acteurs de cette microsociété, que constituent les chantiers des grands monuments, qui nous sont parvenus. Si le personnel politique est fortement investi dans ces travaux, la question qui se pose, est celle de son institutionnalisation. Existait-il des administrations dévolues à ces travaux, y avait-il des emplois de fonctionnaires pour les réaliser ?

L'interrogation fondamentale qui fonde le débat sur toutes les questions posées est celle de savoir si les bâtiments étaient dessinés au préalable et comment se présentaient les documents graphiques et sur quel support ? L'importance de la réponse à cette question pourrait amener des éclairages sur les relations entre les concepteurs et les exécutants. Les dessins étaient-ils la référence et servaient-ils comme moyen de communication ? Ou comme le prétendent certains, il n'y a jamais eu de dessin et tout était conçu sur place, suivant un mode de transmission de savoir-faire de génération en génération, à l'intérieur des corps des métiers ?

Les cultures islamiques médiévales ont développé des systèmes assez complexes pour la description verbale des bâtiments. On peut citer par exemple les traités géographiques (*Masālik*), les voiries topographiques (*Hīṭaṭ*), les voyages et les pèlerinages (*Rihla*, *Kutub al-ziyarāt*) et la cartographie (*Surat al-arḍ*). Ces systèmes ont émergé depuis le IX^e siècle et jusqu'au début du XVI^e siècle. Ajoutons à cette liste les documents waqf, qui se sont développés considérablement durant l'époque mamlouke. Contrairement aux documents historiques, ces textes juridiques étaient plutôt orientés vers une description détaillée du lieu, afin de pouvoir les visualiser pour pouvoir les évaluer. Les textes des documents waqf étaient sophistiqués à tel point qu'ils pouvaient influencer sur la valeur foncière d'un édifice². Nous y trouvons l'usage d'une langue assez technique. Sûrement, ces documents étaient à la disposition des historiens qui ne laisseront pas influencer par autant. Il est pourtant curieux de noter que malgré ce travail détaillé, ces textes sont dépourvus de toutes représentations graphiques. Les historiographes de l'époque mamlouke ont présenté la ville, ses bâtiments et ses monuments comme aucun autre auteur

² N. RABBAT, « Perception of Architecture in the Mamluk Sources », p. 163

d'époque antérieure. Ils ont réussi, à travers leurs écrits, de nous dessiner une image virtuelle de la ville. Pourtant ils n'ont jamais accompagné leurs textes avec des représentations graphiques. Evidemment, les historiens ne dessinent pas ! Ce manque de tous dessins techniques provenant de la période mamlouke, mènent les chercheurs à supposer qu'il n'y a pas eu de représentation graphique, pour les projets et les chantiers du Caire mamlouk. Toutefois, l'idée de travailler et de gérer un travail pareil sans esquisses ou note semblerait difficile.

Pour décrire le Caire, la littérature surpasse l'architecture. Nasser Rabbat explique qu'il est fort probable que les historiens mamlouks n'étaient pas intéressés à l'aspect technique de l'architecture. Ainsi, ils se sont contentés de leurs écrits poétiques et littéraires pour présenter les monuments mamlouks. Mais comment les sources mamloukes ont présenté l'architecture? Les quelques expressions retrouvées dans les sources mamlouks, présentant un bâtiment de haute qualité, sont souvent génériques. Elles révèlent une explication approfondie sur l'esthétique, le génie ou la monumentalité du bâtiment. Ce qui intéresse les historiens en premier lieu, c'est la localisation de l'édifice et son terrain, son fondateur, la date de sa construction, les coûts des travaux, le matériel utilisé et les noms d'autres personnages qui étaient liés à la construction, soit au cours du chantier, ou après son inauguration. Ce que Rabbat rassemble sous l'aspect socioéconomique des bâtiments³. Certes, nous trouvons des expressions comme: « *lam yubna fī al-islām naẓīruha wa la ḥakāhā mi'mār fī ḥusn 'amaliha* »⁴ ou encore « *aḥsan hindām wa aḍḥam šakl* »⁵. Par ailleurs, en présentant la mosquée du Sultan Ḥasan, Maqrīzī souligne les coûts importants des travaux et la grandeur physique du bâtiment. Il utilise des expressions comme « merveilleux » (*'aġib*) et « magnifique » (*'aẓīm*). Voici donc les expressions retrouvées dans les sources sur l'architecture.

³ N. RABBAT, « Perception of Architecture in Mamluk Sources », p. 167.

⁴ IBN TAGRI BIRDI, *Nuġūm*, X, p. 306 : « Aucun pareil n'a été construit en islam, et aucune architecture n'est similaire dans la beauté du travail. »

⁵ « Dans la meilleur et plus grande forme ».

Tout cela justifie que l'on s'interroge sur l'absence de documents présentant les outils de conception des grands chantiers mamlouks et leur déroulement. Car on connaît déjà le nom de plusieurs architectes de l'époque pharaonique, tels que Senmout et Imhotep et bien d'autres. Comme on a retrouvé des dessins de leurs œuvres. Cette tradition a-t-elle été complètement abandonnée postérieurement ? Ce type de questionnement a déjà été posé en Occident pour la période qui nous concerne. Seulement, ce débat a rarement tourmenté les architectes contemporains en Égypte ou dans le monde arabe. Par conséquent, nous posons ici cette question, ce qui constitue une innovation par rapport à tous les travaux de recherche qui ont abordé différents aspects de la période mamlouke, dont l'architecture. Ceci a représenté pour nous un défi majeur, au vu des difficultés que nous avons rencontrées.

Une des difficultés majeures fut celle de la rareté des informations concernant tant l'objet que le sujet de la thèse. Les informations que nous avons récoltées pour la construction de cette thèse étaient dispersées dans des dizaines d'ouvrages, ce qui a impliqué un travail de recherche minutieux. La seconde difficulté est celle de l'absence de documents iconographiques des bâtiments : plan et façade. Même si les documents waqfs ont souvent permis aux chercheurs de restituer des bâtiments, mais les descriptions contenues dans ces documents, qui permettaient la reproduction des ouvrages ou des morceaux de villes, étaient produits à posteriori et non au cours de la phase de conception, ni de celle de la réalisation. Soulignons également l'absence de références claires sur les modes de formation des corps de métiers des bâtisseurs, sur les moyens de transmission de savoir-faire, mais aussi sur l'identification des maîtres d'ouvrage et l'ambiguïté qui entoure l'enchaînement des phases successives de la maîtrise d'œuvre.

C'est grâce à des descriptions détaillées des chantiers comme celles des deux historiens Maqrīzī et Ibn Iyās, que nous avons réussi à comprendre le déroulement du chantier et à en restituer les phases successives de façon, certes approximative, mais qui éclaire tout de même le processus. En nous basant sur les descriptions précitées des textes des historiens, et sur nos connaissances de l'architecture de cette époque, pour l'avoir mesurée, restaurée et réhabilitée, nous avons pu contourner certaines de ces difficultés. Je peux citer à titre d'exemples d'utilisation de la règle d'or pour la construction. Ce qui nous a permis de déduire l'existence d'un savoir-faire

constructif et d'une grande rationalité dans la conception. Ces ouvrages étaient certainement l'œuvre de grands maîtres bâtisseurs, même s'ils sont rarement nommés.

La méthodologie adoptée s'est essentiellement basée sur le croisement de plusieurs démarches conjointes : le dépouillement des sources documentaires, des visites répétées des monuments pris comme exemple, des observations sur le terrain et notre propre expérience d'architecte restauratrice. Les sources consultées étaient de plusieurs types. Dans chaque ouvrage, nous avons cherché un indice qui puisse nous apporter des éléments de réponses sur les interrogations que nous avons posées. En plus d'autres détails techniques relatifs à l'organisation du chantier et son déroulement je me suis posée des questions sur les enjeux du foncier : les transactions en vue de l'acquisition des terrains et leurs natures, ainsi que les conflits qu'ils générèrent.

Les sources consultées pour cette étude étant référencées de façon détaillée dans la bibliographie placée à la fin de l'étude, nous nous limiterons donc ici à donner la liste des ouvrages qui ont constitué la base principale de notre recherche. Pour Le Caire mamlouk, les historiens ont la chance de disposer d'une documentation considérable. Le plus précieux sont les fameuses *Ḥiṭaṭ* de Maqrīzī. Il n'est plus utile de présenter cet historien du XV^e siècle, ni son ouvrage de topographie historique après les travaux de Ayman Fu'ad Sayyid, de Frédéric Bauden, de Julien Loiseau... Les *Al-Mawā'iz wa-l-i'tibar fī dīkr al-ḥiṭaṭ wa-l-aṭār* de Maqrīzī furent la source principale de ma connaissance du Caire mamlouk : Maqrīzī est un homme de terrain. Il déambule dans la ville, entre dans les monuments, les décrit. Témoin de son temps, il raconte : comment est-ce que les souverains et émirs ont pensé la ville, comment ils ont érigé leurs monuments, comment ils ont organisé le travail, d'où viennent les ouvriers, etc. S'il évoque souvent les émirs, en revanche, il omet de parler des artisans : ce niveau ne l'intéresse pas. En revanche, il nous renseigne sur les *šadd-s* : leurs responsabilités dans la rémunération des ouvriers, leur situation sociale. Il présente la recherche des matériaux nécessaires au chantier et les expéditions en Anatolie pour en rapporter du bois et en Syrie pour en importer le marbre.

Les *Ḥiṭaṭ* ont été complétées par un autre ouvrage du même auteur, le *Kitāb al-Sūlūk fī ma'rifat dawlat al-mulūk*, où Maqrīzī donne la chronique annalistique qui nous fournit des détails sur le chantier qui manquent dans son premier ouvrage.

En second lieu, vient l'historien Ibn Iyās, qui nous apporte dans son *Badā'i' al-zuhūr fī waqā'i' al-duhūr*, une somme d'information concernant tout un tas d'évènements qui portent sur: les responsabilités sur le chantier, les métiers, les dates de début et de fin de chantier, les primes versés et les cérémonies d'inauguration.

La consultation des dictionnaires biographiques, procure des données précieuses sur les acteurs principaux émirs, cheikhs, cadis, etc. qui ont été à la fois promoteurs, responsables de chantier et quelques fois jouant les deux rôles. Il s'agit des ouvrages suivants :

- *Al-Durarr al-kāmina fī a'yān al-mi'a al-tāmina*, d'Ibn Ḥağar
- *Al-Manhal al-ṣāfi wa-l-mustawfi ba'd al-wāfi*, d'Ibn Tağrī Birdī
- *A'yān al-aṣr wa a'wān al-naṣr et Kitāb al-wāfi bi-l-wafiyāt*, d'al-Şafadī
- *Al-Ḍaw' al-lāmi' li-ahl al-qarn al-tasi'*, d'al-Saḥāwī
- *Wafā' al-wafā bi-aḥbār dār al-Muṣṭafā Şalā Allāh 'alayh wa-salam*, d'al-Samhūdī
- *al-Muqaḥḥa al-kabīr*, d'al-Maqrīzī

Ces biographies ont été complétées par des données puisées dans les ouvrages suivants :

- *Al-Nuğūm al-zāhira fī mulūk Mişr wa-l-Qāhira*, d'Ibn Tağrī Birdī
- *Nihāyat al-Arab fī funūn al-adab*, d'al-Nuwayrī
- *Tārīḥ al-malik al-Nāşir Muḥammad b. Qalāwūn al-Şāli ḥī wa awlādi-hi*, d'al-Şuğā'ī

Concernant les métiers de la construction, deux ouvrages furent particulièrement éclairants sur la hiérarchie des responsabilités sur le chantier. Ce sont :

- *Şubḥ al-a'şā fī şinā'at al-inşā*, de Qalqaşandī
- *Mu'id al-ni'am wa mubīd al-niqam*, d'al-Subkī

La documentation que constituent les actes de waqf est, certes, très précieuse pour l'histoire de la ville et de ses monuments, mais l'acte est dressé une fois que le chantier est terminé, et ces documents ne peuvent qu'exceptionnellement éclairer notre propos.

Cette thèse comporte une introduction, trois parties et une conclusion générale. La première partie est consacrée à la présentation de la ville à travers ses chantiers : les prémices, les commanditaires et concepteurs et la phase de l'avant-projet. Elle comporte deux chapitres. Le chapitre I, présente une ville en plein chantier, qui est en cours de transformation, où on construit des édifices monumentaux d'une typologie très diversifiée : des fondations religieuses et funéraires, des bâtiments résidentiels, des ouvrages hydrauliques. La question principale posée est de savoir pourquoi cette fièvre constructive ? Cherche-t-on à se rapprocher de Dieu par des œuvres pies ? À promouvoir l'éducation et le savoir ? Ou à asseoir le nouveau pouvoir des Mamlouks et exhiber sa richesse et sa puissance par ses réalisations monumentales ? Le chapitre II est centré sur la conception de la ville, ses promoteurs et ses réalisateurs. Il analyse aussi le processus d'acquisition des terrains, le financement des travaux et leur durée et enfin la formalisation du projet. À ce stade, nous nous interrogeons sur les modèles de référence des projets. Mais aussi sur l'existence d'outils matériels : maquette et représentation graphique. Cette partie se termine par l'émission de quelques hypothèses concernant les possibilités existantes permettant de savoir : comment conçoit-on un bâtiment ?

La deuxième partie identifie les acteurs sociaux, et analyse leurs métiers et leur art. Elle comporte trois chapitres. Le chapitre III présente l'exercice de la responsabilité sur le chantier. Qui fait quoi et comment ? Le chapitre IV s'intéresse plus particulièrement à un personnage clef dans le processus de construction, qui est le *muhandis*, qui signifie à notre époque, l'architecte ou l'ingénieur. Mais apparemment ce signifiant ne renvoyait pas au même sens à l'époque. Le chapitre V est une analyse de la hiérarchie du travail sur le chantier. Il montre les métiers de construction présents sur les chantiers mamlouks, ainsi que l'origine géographique et sociale des travailleurs et leur répartition par âge et par sexe, et leur savoir-faire. Dans ce chapitre nous évoquons aussi la question de la circulation des compétences, d'un côté l'association des étrangers et des réfugiés au Caire aux travaux de construction et d'un autre côté, l'envoi de la

main-d'œuvre égyptienne vers d'autres villes du sultanat. La conclusion de cette partie va nous permettre de tracer la chaîne opératoire du chantier.

C'est ce qui fait l'objet de la troisième partie, qui décrit comment au quotidien se fait un monument. Ainsi, abordons-nous au chapitre VI toutes les différentes phases du chantier : de la préparation du terrain aux conditions du travail en passant par les travaux de gros-œuvres, la provenance des matériaux de construction, leur nature et leur réemploi ; les outillages utilisés et leurs moyens de transport ; les langues de communication sur les chantiers. Tous ces éléments sont surtout tirés de deux études de cas de deux chantiers : la mosquée du sultan al-Mu'ayyid Šayḥ et d'un ensemble comprenant un site d'élévation pour le sultan al-Nāṣir Muḥammad. Le chapitre VII dresse naturellement le bilan du chantier. Il évalue le travail, il parle d'un événement curieux, celui de la cérémonie de l'inauguration qui est un élément festif. Il révèle l'existence d'une prime qu'on offrait quelquefois aux travailleurs à la fin du chantier et enfin l'établissement de la *waqfiyya*.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉMICES : CONCEPTION INITIALE ET PHASE DE L'AVANT-PROJET

Chaque homme met en place ces édifices sacrés avec une intention particulière: soit pour afficher sa générosité, ou pour l'amour de la gloire, ou pour obtenir une récompense au paradis.

Mawlnānā Ġalāl al-Dīn al-Rūmī¹

Pendant cinq siècles, la capitale égyptienne fut le siège de pouvoirs puissants et prestigieux, celui des Fatimides, puis des Ayyûbides et enfin des Mamlouks. La fondation du Caire en 358 H. / 969 par les Fatimides marque le début d'une longue période où l'Égypte retrouve son ancienne dimension impériale. Pendant la plus grande partie du Moyen Âge, le pays devient un centre économique international, qui fait le lien entre l'Occident et l'Orient, grâce à une intercommunication méditerranéenne². En conséquence, la capitale égyptienne se transforme en une ville attractive, invitant ainsi de nombreux marchands et travailleurs étrangers ainsi qu'un nombre considérable d'immigrants. Le Caire se transforme en une grande ville d'investissement, et devient ainsi la cité la plus importante du Moyen Orient médiéval. Bien entendu, l'activité du commerce international et les démarches personnelles des souverains, favorisent le développement de la ville. La capitale égyptienne passe par des époques d'expansion, en dépit des multiples crises économiques et politiques. Elle atteindra ses limites pendant la deuxième moitié du XIV^e siècle. Frappée par la ruine ; un déclin est alors pressenti. Pourtant, l'expansion urbaine continuera jusqu'à la fin de la période mamlouke, où l'on découvrira encore l'émergence de nouveaux chantiers et nouveaux quartiers.

¹ A. J. ARBERRY, *Discourses of Rumi*, p. 14.

² C. CAHEN, « Les marchands étrangers au Caire sous les Fatimides et les Ayyûbides », p. 100.

Le système politique a changé des Ayyûbides aux Mamlouks, l'émirat n'est plus héréditaire, mais le Prince a plus que jamais besoin de manifester sa puissance et sa gloire par l'érection de monuments importants, et quasiment tous les sultans ont fait œuvre de grands constructeurs. La politique de grands travaux est la norme, qu'il s'agisse d'édilité publique, comme c'est le cas avec l'endiguement du Nil, la construction d'aqueducs, de ponts et de canaux, ou que le sultan réalise un monument pour lui-même : son mausolée, une madrasa ou un hôpital qui portera son nom des siècles durant. Presque tous les sultans, au moins ceux dont le règne n'a pas été écourté, ont construit des édifices religieux, ou d'utilité publique. Le pouvoir s'exprime aussi par la construction des bâtiments institutionnels ou montrant, dans une logique de distinction, les pratiques aristocratiques, et nombre d'hippodromes sont construits en ville, ainsi que des écuries (*iṣṭabl-s*). Si la Citadelle a été érigée par les princes de la dynastie précédente, les Mamlouks n'ont pas manqué de l'aménager.

Les Mamlouks ont donc été de grands constructeurs, on le sait. Actuellement, nous admirons les monuments qui sont parvenus jusqu'à nous. Mais, il faut se représenter que, durant le temps des chantiers, les rues étaient entravées, la poussière envahissait les maisons des riverains, les matériaux volumineux généraient des embouteillages (médiévaux !). Cette fièvre de construction n'est pas nouvelle, la capitale a, de tous temps, généré le désir de marquer le territoire par son œuvre construite. Déjà, les Ayyûbides avaient édifié la Citadelle, et un réseau de madrasas pour restaurer l'enseignement du sunnisme. La capitale dont les Mamlouks héritent est donc pourvue de traditions de constructions : il y a des professionnels pour conduire de grands chantiers.

Les motivations à construire sont donc plurielles : jouir pour soi et sa maisonnée de beaux monuments ou d'équipements, ou en faire profiter 'le peuple' : il s'agit alors d'œuvres pieuses, et la quête du salut de l'âme du donateur est certainement un des mobiles, comme l'appât du gain, ou la démonstration faite au public de sa piété ou de son pouvoir. L'entourage du sultan s'implique aussi dans l'activité constructrice : ses émirs, qui, eux, ne logent pas à la Citadelle, bâtissent de monumentaux palais ; ses épouses, qui font œuvre pieuse avec l'édification de mosquées et de madrasas. Tout le groupe social propose une œuvre architecturale importante :

des mosquées, en moins grand nombre et moins monumentales que celles des sultans, des établissements de rapport, surtout. Le profit est un des moteurs de la construction. Et, si le personnel politique s'est massivement impliqué dans les constructions, il n'est pas le seul, les élites civiles sont souvent les commanditaires de bâtiment, le plus souvent religieux.

Trouver le terrain, bien placé, ne fut pas une tâche simple, pour tout commanditaire souhaitant faire construire un monument qui marquera la ville de son nom. Assurer le financement des travaux et travailler la formalisation du projet sont aussi deux moyens essentiels pour commencer la nouvelle aventure architecturale. Mais quels sont les contraintes rencontrées ? Et comment le concepteur du projet transmet-il l'image du projet au fondateur ? Quels furent les outils de conception utilisés à cette époque pour réaliser le projet du futur bâtiment afin de recevoir au moins une approbation préalable avant d'entamer le chantier ?

CHAPITRE I

LE CAIRE : UNE CAPITALE EN CHANTIER

Pendant cinq siècles, la capitale égyptienne fut le siège de pouvoirs puissants et prestigieux, des Fatimides, puis des Ayyûbides et enfin des Mamlouks. La fondation du Caire en 358 H. / 969 par les Fatimides marque le début d'une longue période où l'Égypte retrouve son ancienne dimension impériale. Pendant la plus grande partie du Moyen Âge, le pays devient un centre économique international, qui fait le lien entre l'Occident et l'Orient, grâce à une intercommunication méditerranéenne¹. En conséquence, la capitale égyptienne se transforme en une ville d'attraction, invitant ainsi de nombreux marchands et travailleurs étrangers, ainsi qu'un nombre considérable d'immigrants. Bien entendu, l'activité du commerce international et les démarches personnelles des souverains favorisent le développement de la ville. La capitale égyptienne passe par des époques d'expansion, en dépit des multiples crises économiques et politiques. La ville atteindra ses limites pendant la deuxième moitié du XIV^e siècle. Elle sera à ce moment-là, frappée par la ruine. Pourtant, l'expansion urbaine continuera jusqu'à la fin de la période mamlouke, où l'on découvrira encore l'émergence des nouveaux quartiers.

Mais comment était la ville à l'aube du sultanat mamlouk ?

Les Mamlouks héritent d'une ville en grande mutation. La transformation de la ville, commence déjà avec l'ascension de Şalāḥ al-Dīn lorsqu'il devient, en 1170, le vizir sunnite du dernier calife shiite. Sous les Ayyûbides la capitale égyptienne fut l'objet d'un renouveau urbain

¹ C. CAHEN, « Les marchands étrangers au Caire sous les Fatimides et les Ayyûbides », p. 100.

remarquable, après la ruine de la fin de la période fatimide. L'expansion de la ville se poursuit avec les Mamlouks, qui jouèrent un rôle décisif dans l'élaboration du paysage urbain de la ville du Caire. Les constructions se multiplièrent dans divers quartiers de la capitale. Ce dynamisme urbain arrive à son apogée lors du règne du sultan bahrite, al-Nāṣir Muḥammad, au milieu du XIV^e siècle. Par la suite, la ville se stabilise avec quelques transformations sous les règnes des sultans Circassiens. À la fin de la période mamlouke, la ville atteint ses alignements et frontières qu'elle gardera en grande partie sous l'époque ottomane qui suivra.

Dans ce chapitre nous allons reprendre la ville à travers ses chantiers, tout en essayant de comprendre son expansion, ainsi que les motivations qui ont amené les Mamlouks à prendre en charge la construction de ces ses divers types de construction.

1.1. LE DÉFILE DES CHANTIERS, UNE VILLE QUI SE TRANSFORME²

Le Caire à l'époque mamlouke, occupe une superficie restituable de 21 km². Damas, la deuxième ville de l'empire mamlouk ne s'étend que sur 2,7 km² seulement. À la fin du XVIII^e siècle, et au moment de l'expédition d'Égypte en 1798, la ville n'en occupera que 8,5 km² seulement³. Même pendant les périodes de déclin, la superficie de la ville du Caire dépassera celle de Bagdad au temps de sa splendeur, en tant que capitale des califes Abbasides au X^e siècle.

Avant la venue des Mamlouks au pouvoir, la ville était composée de deux agglomérations : Al-Qāhira au nord et Fuṣṭāṭ au sud. Fuṣṭāṭ fut le centre commercial et industriel sous les Fatimides et les Ayyūbides. Al-Qāhira restait encore un lieu de résidence princière. À la fin de l'époque Fatimide, il y a des vizirs qui habitent Fuṣṭāṭ. Arrivés à la tête du pouvoir, les Ayyūbides abandonnent les anciens palais fatimides et entament une nouvelle construction militaire, la citadelle, qui symbolisera le nouveau et puissant régime. Mais la ville sera dotée de deux citadelles : celle de Ṣalāḥ al-Dīn et celle d'al-Ṣālīḥ Niğm al-Dīn. Ṣalāḥ al-Dīn, influencé par la mode de la construction des citadelles en Syrie, entame la construction de sa citadelle cairote dans un

² Vous pouvez consulter la carte 2 sur les toponymes du Caire avec cette partie. Voir volume II, p. 16.

³ S. MAKARIOU, « Les arts de l'Islam au musée du Louvre », p. 241.

lieu déserté. Il choisit un emplacement élevé sur les collines du Muqattam, entre les deux villes et tout près de l'ancienne localisation de la capitale Tūlūnide : Al-Qaṭā'i. Mais la situation politique instable conduit le septième et dernier sultan Ayyūbide, al-Şāliḥ, à quitter cette citadelle, pour s'en faire construire une nouvelle sur l'île de Rawḍā où il réside avec sa famille et ses mamlouks. Ce changement du lieu de pouvoir oblige les dignitaires du régime à construire en face de l'île, donc de nouveau à Fuṣṭāṭ. Le sultan construit un pont au débouché du ḥaliġ et bâtit les belvédères à l'ouest de la mosquée d'Ibn Tūlūn sur le Mont Yaşkur : Qal'at al-Kabş. Simultanément, les rives de Birkat al-Fīl voient les premiers chantiers apparaître⁴. Ainsi, cette zone intermédiaire entre les deux villes commence à s'urbaniser.

Dès les Ayyūbides, al-Qāhira ne fut plus la ville princière réservée qu'elle avait été sous les Fatimides, mais fut ouverte au peuplement civil. Pour protéger les deux agglomérations d'une éventuelle attaque croisée, Şalāh al-Dīn construisit une muraille pour englober les deux villes : Fuṣṭāṭ et al-Qāhira. Al-Qāhira reçoit la grande partie du patronage mamlouk, la ville se transforme, sort de ses limites et devient la ville la plus large et la plus importante de la région. Fuṣṭāṭ abrite aussi des fondations de nombreux notables, comme celle de l'émir al-Afram, qui construit une digue et un grand domaine au sud de la ville, ou l'émir al-Fā'izī, qui érige une madrasa. Mais le changement de la route du grand commerce international, qui amenait les marchandises, par le Nil, au port fluvial du Caire sera, à partir du XV^e siècle, Būlaq. En 709 H. / 1309, le sultan al-Nāşir Muḥammad entame les premières démarches pour urbaniser ce nouveau port⁵.

« A la veille de l'arrivée au pouvoir des Mamlouks, l'équilibre est cette fois largement rompu en faveur du Caire, qui a repris son bourgeonnement hors des remparts dans la direction habituelle, et où les métiers et les commerces de luxe ont rejoint leur clientèle tandis que les installations moins nobles sont restées à Fuṣṭāṭ : chantiers pour les constructions des navires, raffineries de sucre et de savon, entrepôts de céréales et de marchandises en gros. Le Caire à son tour est envahi par une population trop nombreuse qui se loge comme elle peut, en hauteur sans doute, mais dans des maisons qui ont réduit au minimum l'espace des

⁴ MAQRIZI, *Sulūk*, I, p. 341 ; *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, pp. 133, 146, 147, 184.

⁵ Pour plus d'informations sur Būlaq, voir NELLY HANNA, *An urban history of Būlaq in the Mamluk and Ottoman periods*.

ruelles et fait perdre au Caire les larges voies de communication qui avaient compté dans sa célébrité. Une grande capitale va naître.⁶»

Quand les Mamlouks arrivent au pouvoir, ils intensifient la politique de construction qui existait déjà sous les Ayyûbides. Le Caire devient alors un lieu de diverses activités de construction et de restauration, mais aussi de destruction et de reconversion. Les extensions principales de la ville ont pris deux directions ; tout d'abord vers les limites sud, pour des raisons politiques et militaires avec le déplacement du pouvoir à la nouvelle Citadelle. Ainsi, La zone se trouvant entre Bāb Zuwayla, la porte sud de la ville, la mosquée d'Ibn Ṭūlūn, le mausolée de Sayyida Nafisa et la Citadelle, se modifie considérablement⁷. Janet Abu-Lughod décrit cela comme étant la plus grande transformation prenant place dans la ville. Ces quartiers se développent pour devenir des secteurs bien peuplés et assez densifiés, qui ne manqueront pas de rivaliser avec les quartiers *intra-muros*. Puis en deuxième lieu à l'ouest du Ḥalīġ ; le Nil venant de se déplacer en laissant apparaître de nouvelles surprises: des terrains !

La Qarāfa sera aussi l'objet d'un développement intensif, dans ses limites nord de Bāb al-Qarāfa au sud de la Citadelle et jusqu'au mausolée de l'Imām Šāfi'ī (m. 204 H. / 820) à la Qarāfa Ṣuġrā. Ce mausolée avec sa coupole caractéristique fut édifié par le sultan al-Kāmil. La mosquée ayant été bâtie antérieurement par Ṣalāḥ al-Dīn. Cet ensemble fut construit dans un lieu renfermant au préalable d'autres tombeaux saints, comme celui de l'Imām al-Layṭ⁸ ou bien encore celui du premier conquérant sidi 'Uqba⁹. En 613 H. / 1217 Ibn Ğubayr décrit les environs de cet ensemble funéraire comme étant une ville à part, avec ses équipements et ses

⁶ J-C GARCIN, « L'habitat médiéval et histoire urbaine », p. 162.

⁷ Pendant la période des Fatimides, cette zone était occupée par les soldats soudanais, faisant partie de la troupe Fatimide. Ṣalāḥ al-Dīn avait mis le feu à leurs casernes et commença à redévelopper toute cette superficie en parcs et jardins. Voir J. ABU-LUGHOD, « *Cairo, 1001 years of the city victorious* », p. 30.

⁸ L'imam al-Layṭ b. Sa'ad (94-175 H. / 712-791), est né à Qalqašanda au Delta en Égypte. C'est un grand *imām* et *faqīh* révééré par les souverains de l'Égypte. Il aurait pu avoir un *madhab* comme pour l'imām Mālik ou de l'imām al-Šāfi'ī, mais on dit que ses élèves n'ont pas investi dans ses leçons après sa mort. Sa tombe est située dans les environs de Qubbit l'Imam al-Šāfi'ī. Un fabriquant de carrelage m'a raconté qu'à l'époque de son grand père, on ôtait les souliers en approchant les alentours de ces deux tombes.

⁹ 'Uqba b. 'Āmir (m. 58 H. / 677) est un des compagnons du Prophète, qui accompagne 'Amr b. al-'Āṣ pendant sa conquête de l'Égypte. Plus tard, il va gouverner le pays en 44 H. / 664, pendant trois ans. Aujourd'hui, un *dhikr* se fait occasionnellement autour de sa tombe dans sa mosquée.

dépendances. Le voyageur andalou fut fasciné par son architecture¹⁰. Les Mamlouks bahrites utilisent ces lieux pour leurs fondations funéraires avant de s'orienter plus au nord, vers la *Šaḥarā'*. Maqrīzī raconte comment cet emplacement à l'est de la Citadelle était dépourvu de construction avant le troisième règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad.

Le cœur de la ville, Bayn al-Qaṣrayn, passe aussi par une grande phase de mutations. Effectivement, nous sommes dans un endroit stratégique de la ville, donnant sur l'avenue principale, la *Qaṣaba*. Les palais fatimides sont détruits ou reconvertis par les Ayyūbides, pour servir de résidence pour la nouvelle aristocratie, ou pour dégager des terrains pour la construction des nouvelles fondations religieuses. Le sultan Ṣalāh al-Dīn construit une *ḥānqāh* et un *bīmāristān*, aujourd'hui disparus¹¹. Le sultan al-Kāmil, élève une madrasa et un *rab'* sur un terrain qui constituait une partie des palais ouest¹². Par ailleurs, le sultan al-Ṣāliḥ démolit une partie de l'ensemble du grand palais est pour y construire ses deux madrasas¹³. A la suite du décès du sultan al-Ṣāliḥ, son épouse Šaḡar al-Durr, décide de détruire la *qā'a* consacrée au *šayḥ mālikī* du côté nord de la madrasa d'al-Ṣāliḥ, pour y rattacher un mausolée pour le sultan. La reine instaure donc une nouvelle tradition, celle de se faire construire des fondations funéraires au cœur de la capitale. Les Mamlouks continueront ainsi la transformation graduelle de la ville sur le site des palais fatimides, commencée sous les Ayyūbides. Cet emplacement unique dans la ville attirera les futurs sultans mamlouks, qui se précipiteront pour y laisser leur trace emblématique. Mais cela prendra un peu de temps !

Šaḡar al-Durr et son nouvel époux mamlouk, le sultan al-Mu'izz Aybak, choisissent de construire loin de Bayn al-Qaṣrayn, là où les terrains sont encore nombreux. La reine édifie son mausolée-madrasa à la Qarāfa, près de Sayyida Nafisa comme était souvent le cas¹⁴. Le sultan

¹⁰ IBN ĞUBAYR, *The travels of Ibn Jubayr*, p. 40.

¹¹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 51.

¹² MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS, IV, p. 496.

¹³ IBN 'ABD AL-ZĀHIR, *Al-rawḍa al-bahiyya*, p. 85.

¹⁴ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., I, p. 343.

choisit Fuṣṭāṭ pour y construire sa madrasa¹⁵. Plus tard, le sultan al-Muzaffar Quṭuz construira une madrasa en bas de la Citadelle à Ḥadarat al-Baqar¹⁶. Le retour au cœur de la ville ne s'effectue qu'avec le sultan al-Zāhir Baybars, qui commence en 660 H. / 1262 les travaux de sa madrasa à Bayn al-Qaṣrayn¹⁷, accolée au mausolée de son ancien maître ayyûbide, le sultan al-Ṣāliḥ. Mais son ambition le poussera à construire une mosquée hors de la muraille nord de la ville. En effet, la ville n'aura plus besoin des travaux de fortification, après les grandes victoires du sultan al-Zāhir Baybars contre les Croisés et les Mongols. Ceci va donc encourager le développement des quartiers au-delà de la muraille. Sommes-nous devant la première construction monumentale mamlouke au Caire ?

Pour sa nouvelle mosquée, le sultan choisit un terrain qui lui est déjà familier¹⁸, sur la route des caravanes partant pour la Syrie et pour le Ḥiğāz, près du quartier de Ḥusayniyya. Maqrīzī mentionne que cette route fut l'artère la plus prospère des deux villes, le Caire et Fuṣṭāṭ. Dix mosquées furent construites entre les règnes de Baybars et al-Nāṣir Muhammad, dont huit durant le règne de ce dernier. On aurait pu penser que la construction de la mosquée serait une première tentative pour accélérer l'urbanisation du quartier de Ḥusayniyya et de ses alentours. Pourtant, le développement du quartier ne sera favorisé qu'avec le creusement du Ḥalīğ al-Nāṣirī en 725 H. / 1325, distant de 1200 m. à l'ouest du Ḥalīğ¹⁹. Ce nouveau canal venant se joindre à l'ancien, à la hauteur de la mosquée de Baybars²⁰. Il faut noter qu'avant même la construction de la mosquée de Baybars, des centaines de réfugiés mongols arrivant au Caire entre 660 H. / 1262 et 695 H. / 1296 s'y installent, ce qui a sans doute influencé le développement du quartier²¹. D'autres Mongols vont habiter les terres de Lūq à l'ouest du Ḥalīğ et commencer son urbanisation²².

¹⁵ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 184.

¹⁶ IBN IYĀS, *Badā'i'*, I/1, p. 308.

¹⁷ IBN TAĠRĪ BIRDĪ, *Nuğūm*, VII, p. 120; MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 378.

¹⁸ Il s'agit de Maydān Qaraqūš, on en reparle dans le Chapitre II.

¹⁹ A. RAYMOND, *Le Caire*, p. 129.

²⁰ A. RAYMOND, *Le Caire*, p. 129.

²¹ A. RAYMOND, *Le Caire*, p. 129.

²² Il s'agit de deux-cent cavaliers mongols, qui arrivent au Caire avec leurs familles sous le règne de Baybars. Voir MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 117.

Baybars fait construire une résidence pour son fils en bas de la Citadelle, afin d'éloigner son entourage de la population par peur des frictions qui pourraient en résulter²³. Une démarche qui sera répétée plus tard par le sultan al-Nāṣir Muḥammad. Ibn Targrī Birdī raconte que le Caire au temps de Baybars n'avait jamais vu autant de constructions, même sous les souverains fatimides, et encore moins sous ceux de *banī Ayyūb*²⁴ ; et tout cela à cause de la bonne et juste gestion selon lui. Mais les projets du sultan al-Zāhir Baybars ne furent pas tracés selon une vision urbaine quelconque²⁵. En revanche, ce dernier va prendre une décision majeure qui influencera la future croissance de la ville : auparavant, Ṣalāḥ al-Din avait limité la *ḥuṭba* à deux mosquées seulement : al-Ḥākim pour Le Caire et 'Amr pour Fuṣṭāṭ. Au temps de Baybars, la *ḥuṭba* s'effectuait dans quatre mosquées: al-Ḥākim et 'Amr, en ajoutant l'Imām al-Šāfi'i dans la Qarāfa et une mosquée construite par al-Šāliḥ sur l'île de Rawḍā. Le sultan décide donc de multiplier les lieux où se prononçait la *ḥuṭba* du vendredi et de ne pas les limiter à ces mosquées seulement²⁶. Cette décision aura un impact majeur dans les années qui suivront.

Le sultan al-Manṣūr Qalāwūn fut aussi un grand bâtisseur. Il choisit pour son complexe un emplacement en face du mausolée du sultan al-Šāliḥ et de la Madrasa du sultan al-Zāhir Baybars. Bien entendu, rien ne fut laissé au hasard. Mais il construisit aussi deux autres mausolées : une pour son épouse Fāṭima et une autre pour son fils al-Ašraf Ḥalīl, tous les deux entre les mausolées de Šaḡar al-Durr et de Sayyida Nafīsa.

Avec le règne brillant du sultan al-Nāṣir Muḥammad, la ville se développe au-delà de sa muraille : des quartiers commencent à se former au sud de Bāb Zuwayla, connectant pour la

²³ IBN TAGRI BIRDI, *Nuǧūm*, VII, p. 190.

²⁴ IBN TAGRI BIRDI, *Nuǧūm*, VII, p. 196 :

"بنى فى أيامه بالديار المصرية مالم يبنى فى أيام الخلفاء المصريين ولا ملوك بينى أيوب من الأبنية والرباع والخانات والقواسير والدور والمساجد والحمامات، من قريب مسجد التين إلى أسوار القاهرة إلى الخليج وأرض الطباله. واتصلت العمائر إلى باب المقسم إلى اللوق إلى البرجى ومن الشارع إلى الكيش وحدرة ابن قميحة إلى القلعة ومشهد السيدة نفيسة رضى الله عنها إلى السور القراقوشى."

²⁵ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 54.

²⁶ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 276.

première fois la ville et sa Citadelle. D'autres quartiers émergent à l'ouest du canal comme al-Nāširiyya²⁷. L'expansion du Caire ne subvenait pas à une croissance démographique. Ce qui explique la dilapidation, ruine et disparition de plusieurs emplacements après la mort du sultan. Cependant, il est évident que la situation politique et économique a joué un rôle : l'activation du commerce passant par le Caire, ainsi que la fin des guerres avec les Croisés et les Mongols ont donné au pouvoir des cavaliers Mamlouks une grande impulsion. Al-Nāšir Muḥammad est le premier sultan à émettre une vision urbaine pour sa capitale. Ce ne sont pas de simples projets dispersés, mais des tentatives d'expansion réelle. Il va réaliser des chantiers dans toutes les directions de la capitale. Les grandes mosquées se multiplient. Le sultan voulait absolument s'approprier la ville à son nom, en effaçant parfois les marques de ces prédécesseurs. Il n'épargne rien pour l'investissement en architecture. Il crée un bureau technique dans son administration et lui assure les fonds nécessaires²⁸. Il encourage ses émirs à construire, en leur facilitant la tâche le plus possible : il leur sécurise les terrains, paye les travaux sur son compte personnel, fournit les matériaux de construction et en plus fait suivre les chantiers par ses propres responsables. Il installe ses émirs préférés dans des demeures luxueuses en bas de la Citadelle à Ḥadarat al-Baqar. Maydān al-Rumayla devient donc la place des grands chantiers. Deux magnifiques palais, aujourd'hui disparus, sont édifiés. Il s'agit des palais des émirs Yalbugā al-Yaḥāwī et de celui d'al-Ṭinbugā al-Maridānī²⁹. Cinq autres palais étaient prévus dans le second plan : celui de Sayf al-Dīn Qawṣūn, d'Aydiğmiš, de Taštumur al-Sāqī³⁰ et plus tard celui de Maṅgak al-Yūsūfī³¹. Plus loin à l'ouest vers Birkat al-Fīl, deux autres palais sont construits pour les émirs Argūn al-Kāmilī et Baktimur al-Sākī³². De nos jours, deux vestiges seulement de ces palais résistent encore gravement à la ruine et à la disparition, ceux des émirs Qawṣūn et Maṅgak. Leurs présences sont les seuls témoins existants de la grandeur et de la monumentalité de l'architecture princière de

²⁷ NELLY HANNA, *Misr um-edunia*, p. 68.

²⁸ Il s'agit de *Diwān al-'amā'ir* que nous présentons en détail dans le Chapitre III.

²⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p.71.

³⁰ *Ibid.*

³¹ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 324.

³² Voir Carte 3, La localisation des palais/istabl des émirs mamlouks, volume II, p. 17.

ces palais, qui furent aussi connus par les écuries ou les *iṣṭabl*-s. On reviendra plus tard sur cette dénomination.

Le sultan n'oublie pas de laisser son empreinte sur la place la plus prestigieuse de la ville : Bayn al-Qaṣrayn. Il s'empare de la madrasa de son prédécesseur, le sultan Kitbuḡā, accolé au complexe de son père, al-Manṣūr Qalāwūn et termine les travaux sous son nom. Plus tard, le sultan al-Ẓāhir Barqūq accole sa madrasa à celle du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Bayn al-Qaṣrayn devient donc un ensemble majestueux d'édifices qui symbolisent la puissance, la supériorité ainsi que la force de l'empire. Tous les visiteurs de la ville ont sans doute inclus cette rue monumentale dans leurs itinéraires. Al-Nāṣir transforme aussi la Citadelle, en construisant une mosquée, des palais de résidences et la fameuse salle d'audience et de réception ; l'iwan.

La présence de la Citadelle au sud-est du Caire, contribue à l'urbanisation des quartiers sud, dans la zone vague intermédiaire entre les deux villes. Il s'agit des quartiers en dehors de Bāb Zuwayla, sur les rives de Birkat al-Fil, sur l'ancienne digue de la Ṣalība et sur le mont Yaṣkur dans le voisinage de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn. Ces quartiers deviennent une arena ouverte pour les compétitions architecturales entre émirs et sultans, afin d'exhiber leurs capacités financières ainsi que le haut niveau artistique avec une architecture dotée de détails impressionnants. Deux nouvelles artères est-ouest naissent à partir de la Citadelle pour rivaliser Bayn al-Qaṣrayn : De Bāb Zuwayla (Darb al-Aḥmar-Tabbāna-Bāb al-Wazīr-) et de Fumm al-Ḥalīq (Ṣalība). Ces nouvelles voies commencent à être urbanisées grâce au patronage des princes du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Ils bâtissent des fondations princières qui peuvent facilement être attribuées à un patronage sultanien.

L'axe de Ṣalība commence en premier avec l'émir Saṅḡar al-Ġawlī, qui construit sa madrasa/ *ḥānqāh* en 703 H. / 1303-1304. Retour à Ṣalība, l'émir Ṣayḥū commande deux majestueuses fondations de part et d'autre de la rue. En 750 H. / 1349 il démarre le chantier de sa mosquée, et six ans après celui de sa *ḥānqāh*. L'année suivante l'émir Ṣarḡatmiš construit sa madrasa accolée à la mosquée d'Ibn Ṭūlūn.

Pendant les cinq décennies qui sépareront le chantier de l'émir Saṅḡar al-Ġawlī et ceux de l'émir Ṣayḥū, les autres émirs mamlouks se dirigeront plutôt vers la nouvelle voie de Tabbāna, encore un axe peu urbanisé. En 725 H. / 1324, l'émir Aḥmad al-Mihmandār, un émire du sultan al-

Nāṣir Muḥammad se fait construire une mosquée avec un *rab'* et une *qaysāriyya*³³. Puis en 730 H. / 1329-1330 l'émir Alnāq al-Nāṣirī bâtit un palais. Huit ans après, l'émir al-Ṭinbugā al-Maridānī commence en 738-740 H. / 1337-1339, la construction d'une mosquée largement inspirée par la mosquée de son sultan al-Nāṣir Muḥammad à la Citadelle. Ensuite, en 747 H. / 1346, l'émir Aqsunqur al-Nāṣirī construit sa mosquée, connue aujourd'hui sous le nom de la mosquée bleue. La mère du sultan al-Ašraf Ša'bān offre à la rue Tabbāna en 770 H. / 1368-1369, sa plus belle fondation, une madrasa impressionnante avec un des plus beaux portails du Caire. Mais ce fut le sultan al-Mu'ayyad Šayḥ, quelques décennies plus tard, qui va imposer sa présence physique sur cette nouvelle artère déjà bien urbanisée. Le sultan commence par construire son *bīmāristān* en 821 H. / 1418, puis sa mosquée en 823 H. / 1420. Encore une fois, le choix de la position géographique de ces deux édifices ne fut pas laissé au hasard. Bien au contraire ! Ces édifices étaient sans doute bien visibles à l'époque, du Ḥalīğ al-Maṣrī et du Maydān al-Rumayla³⁴. Les minarets de la mosquée construits sur la porte fatimide dominant toujours la silhouette de la ville. Le sultan construit avec un esprit de grandeur, en surpassant ceux qui l'ont précédé et en intimidant ceux qui vont venir après.

Désormais, l'expansion de la ville médiévale sera influencée par le désir de la classe politique de se créer des places cérémoniales pour leurs jeux de *furūsiyya*, ainsi ils construiront les *maydān-s*³⁵. On pourrait même penser que le choix de la localisation de ces nouveaux *maydān-s* s'est effectué avec le souhait de voir un jour une expansion urbaine y toucher. Les aménagements de ces places dans la ville vont répondre aux besoins des sultans et de leurs émirs, de se créer des lieux pour l'entraînement et le divertissement. Cependant, ces hippodromes entraîneront aussi des formes d'urbanisation dans leurs alentours, grâce aux équipements qu'ils fournissent dont le but est essentiellement de ramener l'eau pour l'irrigation de la végétation et pour le maintien et les activités des lieux. Par exemple, Maydān Birkat al-Fīl, encourage les habitants de la ville à construire à côté³⁶. Au temps du sultan al-Nāṣir Muḥammad, ce *maydān*

³³ N. WARNER, *The Monuments of Historic Cairo*, p. 106.

³⁴ N. HAMPIKIAN, « Mu'ayyid Šayḥ and the landscape of power », p. 204.

³⁵ Voir sur ce sujet J-C GARCIN, « Toponymie et topographie urbaines médiévales à Fustat et au Caire », pp. 114-130.

³⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 199.

disparait face à l'expansion urbaine du quartier. Son terrain est utilisé pour le chantier du palais de l'émir Baktumur al-Sāki³⁷.

Le paysage de la ville se modifie largement à cause de son fleuve. Pendant la crue, le canal et les étangs se remplissent d'eau, ensuite ils se transforment en jardins en attendant la prochaine crue. Ces lieux de loisirs attirent donc les bâtisseurs, qui se précipitent pour acquérir un terrain dans un bon emplacement, afin de jouir de la belle vue. Le voisinage de Birkat al-Fīl devient assez populaire au début du sultanat mamlouk, jusqu'au creusement de Birkat al-Azbakiyya.

Le maintien du Ḥalīḡ, alimentant la ville avec l'eau, fut une tâche importante pour tout souverain. Les Mamlouks ont doté la ville de structures hydrauliques, pour la protéger contre les fureurs du fleuve et pour assurer les liens de part et d'autre du Ḥalīḡ. Il suffit d'énumérer les diverses *qantara*-s et *ḡisr*-s pour réaliser la portée du travail accompli. Le creusement du Ḥalīḡ al-Nāṣirī sera le projet qui marquera le plus la ville géographiquement³⁸. Ce canal est creusé sur le centre d'un ancien rivage du Nil. Il fut essentiellement excavé pour alimenter un nouveau projet. En effet, les ambitions du sultan al-Nāṣir Muḥammad étaient illimitées. Ainsi, il se lance dans un projet distant de trente kilomètres de la ville. Autour de Birkat al-Ḥaḡ, il construit sa fameuse Ḥānqāh de Syracuse³⁹. Grâce à son déplacement régulier dans ce lieu, cet endroit sera considéré d'une grande importance. Le sultan y construit un hippodrome et un marché.

Après la mort du sultan al-Nāṣir Muḥammad en 741 H. / 1341, les chantiers ont continué à défilier. La Peste Noire envahira le pays peu de temps après et reviendra à l'assaut à plusieurs reprises⁴⁰. Le Caire perd sa population, des quartiers entiers sont abandonnés. Maqrīzī raconte comment une rue s'est dépeuplée de sa population lors d'une seule journée. Ce désastre fatal, va remplir les caisses du sultan, qui devient le bénéficiaire d'un nombre considérable de biens de personnes disparues sans héritiers. Le chantier de la Madrasa du sultan Ḥasan commence dans ces circonstances en 757 H. / 1356.

³⁷ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 199.

³⁸ J. ABU-LUGHOD, *Cairo, 1001 years of the city victorious*, p. 35.

³⁹ A. RAYMOND, *Le Caire*, p. 129.

⁴⁰ Cette épidémie touche l'Égypte en 1348. Voir M. DOLS, *Black Death*, p. 211

Au début du XV^e siècle, un tableau de la ville du Caire se dessine sous les plumes de deux grands historiens : Maqrīzī et Ibn Duqmaq. Si l'inventaire de la capitale est dressé, c'est parce qu'elle est traversée par une crise sans précédent. L'effondrement démographique mais aussi économique arrive à son apogée sous le règne du sultan al-Nāṣir Faraġ⁴¹. Cependant l'instabilité du pouvoir au XV^e siècle a-t-elle eu des échos sur les chantiers de construction ? Très rarement ! Une ville en ruine veut dire aussi de nouvelles possibilités de terrains, donc de nouveaux chantiers. L'image de la ville change pour la seconde fois.

Al-Nāṣir Faraġ présente une nouvelle destination en choisissant le terrain de sa *ḥānqāh* dans la *Ṣaḥarā'*. Il accomplit le désir de son père d'être enterré près des lieux saints et non dans son mausolée à Bayn al-Qaṣrayn. Il y enterre son père avant la construction même du bâtiment⁴². La mort prématurée du jeune sultan, empêche ses plans d'expansions pour cette zone⁴³. Pourtant, cette initiative encourage les sultans suivants à investir dans cet endroit, en édifiant des fondations funéraires, de même que des équipements urbains nécessaires à la vie des habitants. Le sultan al-Aṣraf Barsbāy après avoir construit une madrasa à Bayn al-Qaṣrayn, se tourne vers la *Ṣaḥarā'* pour y construire une mosquée-*ḥānqāh* et un second mausolée, au sud de la *Ḥānqāh* du sultan al-Nāṣir Faraġ. Il attache deux *sabīl*-s à ce complexe⁴⁴. Le sultan al-Aṣraf Ināl s'éloigne un peu plus au nord et construit son complexe funéraire.

Mais le Caire ne retrouvera sa splendeur passée qu'avec le règne du sultan al-Aṣraf Qāyrbāy (r. 872-901 H. / 1468-1496). La capitale était déjà bien étendue. Malgré les efforts précédents du sultan al-Ẓāhir Ġaḥmaq plusieurs bâtiments et équipements étaient sévèrement délabrés, ce qui nécessitera le lancement de divers projets de restauration. Des interventions majeures prendront place, le sultan sera le plus grand restaurateur des deux époques bahrite et circassienne, non seulement au Caire mais aussi dans les trois villes saintes⁴⁵. Le sultan al-Aṣraf

⁴¹ J. LOISEAU, *Reconstruire la maison du sultan*, I, p. 15.

⁴² D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 231.

⁴³ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭat*, éd. B., I, p. 464.

⁴⁴ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 253.

⁴⁵ Pour les restaurations concernant le sultan al-Aṣraf Qāyrbāy dans les villes saintes, voir Tableau 5, volume II. Pour les restaurations au Caire; voir Tableau 11, 41 (pour le sultan Qāyrbāy), volume II, p. 86.

Qāyṭbāy intervenait aussi sur les bâtiments ruinés constitués dans les waqfs de ces fondations restaurés, ce qui consolidera les activités commerciales dans la ville⁴⁶.

En 882 H. /1477, un des émirs du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy, Yašbak min Maḥdī se penchera sur la question de l'embellissement et de la propreté de la ville⁴⁷. Il ordonnera la réparation des façades. Vers la fin du XV^e siècle, deux quartiers commencent à se développer : Būlāq, l'île qui se connecte à la rive et devient le port principal de la ville, après le déclin de Fuṣṭāṭ et Azbakiyya, un étang, qui devient un nouveau quartier résidentiel pour l'aristocratie. Il est fort possible que cette seconde expansion ait été influencée par la première⁴⁸. Ce nouveau centre urbain, entourant Birkat al-Azbakiyya, commence à rivaliser avec l'ancien centre développé autour de Birkat al-Fīl⁴⁹. Al-Ašraf Qāyṭbāy et Qanṣūh al-Ġūrī donnent à la ville de nouvelles constructions monumentales, qui témoignent toujours de la finesse et du luxe de l'architecture mamlouke avant la décomposition de l'empire. Au début du XVI^e siècle, la capitale mamlouke faisait toujours belle impression. Malgré des périodes troublées, les démarches urbaines et architecturales se sont enchaînées. En observant la liste des diverses constructions commandées par la classe des politiques mais aussi par les administrateurs civils, il apparaît avec évidence que les investissements se sont multipliés.

Ce caractère imposant de la capitale des mamlouks ne s'estompera pas facilement avec la conquête ottomane. Sous les ottomans, au lieu de continuer son extension, la ville se densifiera dans son tracé mamlouk. L'influence mamelouke se fera ressentir encore pendant de longues années. Une simple observation de l'architecture cairote pendant les trois décennies qui suivront, confirme comment les bâtisseurs de la ville resteront fidèle aux traits et règles de l'architecture mamlouke. Et plus tard encore, quand le baron Empain entamera la construction

⁴⁶ Pour plus d'informations sur le patronage de Qāyṭbāy voir D. BEHRENS-ABOUSEIF, « Qaytbay investment in the city of Cairo, waqf and power ».

⁴⁷ NELLY HANNA, *Misr um-edunia*, p.69; D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 62.

⁴⁸ J. ABU-LUGHOD, « *Cairo, 1001 years of the city victorious* », p. 48.

⁴⁹ Voir D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Azbakiyya and its environ, 1476-1879*».

de sa nouvelle ville, Héliopolis⁵⁰, au début du XX^e siècle, c'est l'architecture mamlouke qui influencera ses architectes européens.

1.2. QUE CONSTRUIT-ON ?

Nous ne prétendons pas faire un exposé architectural complet qui dépasserait le cadre de notre travail, mais une énumération des monuments montrera éloquemment l'activité du règne des sultans mamlouks dans le domaine. Plus de 910 constructions furent édifiées dans la seule ville du Caire et plus de 2 280 dans l'ensemble du sultanat par l'élite mamlouke en 267 ans⁵¹. Aujourd'hui sur la liste des monuments islamiques au Caire, nous comptons 236 monuments seulement : 100 bahrites et 136 circassiens.

« They erected citadels to defend their realm, palaces to display their wealth, civic structures to support social and religious activities and demonstrate piety, and mausoleums to commemorate their lives and aggrandize their deeds. They used these structures efficiently to communicate political messages that stressed their legitimacy as defenders of the faith, while at the same time distinguishing themselves from other contemporary and competing ruling elites. ⁵²»

Par ailleurs, nous trouvons dans les écrits de Qalqašandī un paragraphe qui explique les diverses constructions au Caire, dont voici la traduction:

« L'architecture du Caire continue à s'accroître, en renouvelant ses aspects, surtout après la ruine qui atteint Fustāt et le déplacement de ses habitants vers Le Caire, comme expliqué auparavant, jusqu'à ce que la ville atteigne son image actuelle : des palais assez hauts, des maisons grandioses, des demeures vastes, des marchés étendus, des belvédères agréables, des mosquées réjouissantes, des madrasas plaisantes et des

⁵⁰ Projet de construction d'une nouvelle ville au désert au nord-est de la ville du Caire, financé par le baron belge, Edouard Empain (1852 – 1929). Pour plus d'information sur le sujet voir Y. TOUSSAINT, *Les barons empains*. Sur le nouveau quartier d'Héliopolis voir M. VOLAIT ET J-B MINNAERT, « Héliopolis, création et assimilation d'une ville européenne en Égypte au xx^e siècle », dans D. TURREL, *Villes rattachées, villes reconfigurées*. Voir aussi A. DOBROLOWSKA, *Heliopolis, Rebirth of the city of the sun*. C'est en 1904 que débute par ailleurs ses activités en Égypte, où il fonde la Société anonyme des chemins de fer de la Basse-Égypte, puis en 1906 le Chemins de fer électriques du Caire et des oasis d'Héliopolis.

⁵¹ D'après D. Behrens-Abouseif.

⁵² N. RABBAT, « In search of triumphant image: the Experimental quality of early mamluk », p. 22.

ḥānqāh-s somptueuses. On n'a jamais rien entendu de pareil dans aucun territoire, et on n'a jamais vu d'équivalence dans aucun pays⁵³. »

On construit donc en premier lieu des *binā' dīn* : des fondations pieuses et funéraires. Mais on construit aussi des *binā' duniā*: des lieux de pouvoir et des résidences, ainsi que les édifices et les structures de service pour la ville et la population. Dans la partie suivante nous allons présenter ces différents types de constructions réalisées dans le but de tenter de répondre à la question du titre : Que veut-on construire ?

1.2.1. Fondations religieuses et funéraires

Pendant les deux périodes bahrite et circassienne, plus de la moitié des commandes de construction est effectuée pour ces types de fondations : 53% à l'époque bahrite et 56% à l'époque circassienne⁵⁴. Ces fondations sont composées des mosquées, des madrasas et des mausolées. En plus, on distingue des *zāwiya*-s, des *ḥānqāh*-s et des *ribāt*-s.

Le cœur de toute fondation religieuse est la mosquée, le sanctuaire sacré des musulmans, le lieu de l'expression de l'islam. C'est le premier bâtiment de l'architecture islamique : la maison de Dieu. Nous savons que la mosquée du Prophète à Médine fut un centre religieux, mais aussi un lieu de rencontre social, culturel et éducatif. Ainsi, la mosquée est la première madrasa de l'Islam. À Fustāṭ, la mosquée de 'Amr b. al-'Āṣ fut utilisée par l'imam al-Šāfi'ī pour enseigner son cours quotidien. Après son décès en 205 H. / 820, un de ses élèves continue la tradition et donne des cours de *ḥadīṭ* à la mosquée d'Ibn Ṭūlūn⁵⁵. La mosquée al-Azhar est fondée en 359-361 H. / 970-972, pour devenir la mosquée de la nouvelle cité royale fatimide, mais aussi notamment pour devenir un centre de savoir, qui va attirer les étudiants, *ṭulāb al-'ilm*, du monde entier. Ces

⁵³ Qalqašandī, *Subḥ al-a'šā*, III, p. 370.

" و لم تزل القاهرة فى كل وقت تتزايد عمارتها، وتتجدد معالمها، خصوصا بعد خراب الفسطاط و انتقال أهله إليها على ما تقدم ذكره حتى صارت على ما هى عليه من زماننا: من القصور العلية، والدور الضخمة، والمنازل الربحية، والأسواق الممتدة، والمناظر النزهة والجوامع البيهة، والمدارس الرائقة، والخوانق الفاخرة، مما لم يسمع بمثله فى قطر من الأقطار، ولا عهد نظيره فى مصر من الأمصار"

⁵⁴ Voir volume II, pp. 87, 88.

⁵⁵ A. ABEL, El, II, « *Dār al-Ḥadīṭ* », p. 125.

mosquées partagent le même plan : cour à ciel ouvert, entourée de quatre *riwāq*-s, dont le plus grand serait celui de la *qibla*.

Avec l'arrivée des Ayyûbides au pouvoir, et le changement du rite du régime du chiisme (Fatimides) au sunnisme (Ayyûbides), les sultans ayyûbides se dirigent vers la construction d'un réseau de madrasas, pour assurer ce passage au sunnisme. Ils ont créé ces édifices pour qu'ils deviennent essentiellement un lieu de savoir avant d'être tout simplement un lieu de prière. Et c'est ainsi que la mosquée et la madrasa fusionneront dans un nouveau plan, qui se transformera en une cour centrale souvent à ciel ouvert ou fermé, ce qui évoque le souvenir de la mosquée de la Mecque avec la Ka'ba. Cette cour sera entourée deux iwans et plus tard par quatre iwans, avec l'accueil du sultan al-Zāhir Baybars des 4 *maḏhab*-d qui représentent les quatre écoles sunnites de l'Islam. Ces quatre oratoires, qui sont en même temps des auditoires, correspondent aux quatre écoles traditionnelles de la loi canonique. L'oratoire se trouvant du côté de la *qibla*, plus vaste que les trois autres, correspond à l'école hanafite prédominante en Égypte, la salle opposée est réservée à l'école malékite, tandis que les deux salles à droite et à gauche de la *qibla* appartiennent respectivement aux écoles hanbalite et chafite.

L'architecture mamlouke se caractérise par ces bâtiments multifonctionnels. En premier lieu, on construit un endroit pour la prière, une mosquée. Le même espace hors des heures de la prière est transformé en un lieu de savoir pour les écoles des quatre *maḏhab*-s; des madrasas. On ajoute à cet espace de prière et d'éducation, des cellules pour le logement des étudiants et des chambres pour les cheikhs de chaque *maḏhab*. Vivre sur le lieu même a nécessité l'adaptation d'autres types d'espaces dans cette fondation en des espaces de services : des cuisines et des greniers, des latrines, des puits et parfois des écuries.

Le sultan al-Kāmil construit une madrasa à deux iwans en 622 H. / 1225 à Bayn al-Qaṣrayn, connu au temps de Maqrīzī par Dār al-Ḥadīṭ al-Kāmiliyya⁵⁶. Deux décennies après, en 641 H. / 1243, le dernier sultan ayyûbide, al-Ṣāliḥ Niğm al-Dīn, ajoute deux autres madrasas identiques à Bayn al-Qaṣrayn, toujours avec deux iwans chacune, placés à l'est et à l'ouest d'une cour centrale⁵⁷. Les deux autres côtés nord et sud contenaient des cellules pour les étudiants. Dans

⁵⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 375.

⁵⁷ D'après les conclusions de Nairy Hampikian dans N. HAMPIKIAN, *Al-Ṣāliḥiyya complex through time*, pp. 41-48.

chaque iwan, une école est enseignée : hanéfite, shafí'ite, hanbalite et malikite. Ces mosquées transformées en lieux de savoir, des madrasas, sont donc le premier type de construction transmis par les Ayyûbide aux Mamlouks. Le Caire mamlouk devient donc un centre incontournable pour les étudiants de Dār al-Islām, grâce à ces nouveaux lieux de savoir. Ce qui justifie leurs nombres qui dépassent toute autre type de construction⁵⁸.

Toutefois, les Mamlouks ajoutent un dernier détail sur le plan, pour contenir les quatre écoles coranique dans un seul édifice : quatre iwans au lieu de deux. En Rabi' II 660 H. / 1262, le chantier de la première madrasa à quatre iwans commence, celle construite par le sultan al-Zāhir Baybars, accolée au mausolée de son ancien maître ayyûbide, dans le cœur de l'ancienne capitale fatimide. Ce plan cruciforme sera répété continuellement et ce jusqu'au dernier souverain mamlouk bâtisseur ; al-sultan Qanṣūh al-Gūrī. Cependant, les bâtisseurs mamlouks ne vont pas complètement abandonner le plan de la mosquée à *riwāq*-s. Le même commanditaire de la première madrasa à quatre iwans, le sultan al-Zāhir Baybars construit aussi une mosquée, dont le plan suit le vieux plan de cour centrale avec *riwāq*-s. Ce phénomène se répète avec le sultan al-Nāṣir Muḥammad, qui exécute une madrasa à quatre iwans à Bayn al-Qaṣrayn et une mosquée à *riwāq* à la Citadelle. Même chose avec le sultan al-Ašraf Barsbāy : une madrasa à quatre iwans dans la ville et une autre à deux *riwāq*-s dans la Ṣaḥarā' attachée à son mausolée et sa *ḥānqāh*. Cette madrasa à deux *riwāq*-s fut consacrée à l'enseignement du rite hanéfite et elle remplissait aussi les fonctions de la mosquée⁵⁹.

Il existe aussi quelques exemples qui fusionnent ces deux types de plan en *riwāq*-s et plan cruciforme, comme celui du complexe funéraire d'al-Nāṣir Faraḡ à la Nécropole, ou celui de du complexe funéraire du sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ à Bāb Zuwayla⁶⁰, deux monuments clefs dans l'architecture des Mamlouks Circassiens. Aucun document waqf n'a survécu pour le premier édifice. Ainsi, nous ne savons pas si un enseignement a eu lieu ou pas⁶¹. En revanche, la *waqfiyya* du second complexe existe, ce qui permet d'identifier les différentes composantes du complexe,

⁵⁸ Voir Tableaux 12 et 13 dans volume II, pp. 87, 88.

⁵⁹ G. AL-KADI ET A. BONNAMY, *La cité des morts*, p. 216.

⁶⁰ S. LAMEI, *al-Turāt al-mi'mārī al-islāmī fī Miṣr*, p. 18.

⁶¹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 231.

dont : une mosquée du vendredi, une madrasa pour des étudiants soufis pour les quatre écoles et un mausolée⁶².

À la fin de l'époque mamlouke, les terrains de construction deviennent rares et les espaces disponibles sont de plus en plus limités. Le plan de ces fondations en est donc bien affecté. On remarque comment les espaces se sont rétrécis afin de pouvoir accommoder les diverses composantes du plan, dont les quatre iwans et surtout les deux iwans nord et sud. La cour centrale à ciel ouvert est couverte avec une lanterne ; *šūḥšīḥa*. Souvent, on trouve des magasins au rez-de-chaussée de ces fondations. Le loyer est généralement réutilisé dans le waqf de la fondation pour payer son maintien et assurer ses activités.

Le soufisme étant largement répandu dans la capitale des souverains mamlouks, il a donc fallu créer des nouveaux espaces, des *ḥānqāh-s*, pour recevoir les cheikhs des différentes *ṭarīqa-s* et leurs *muridīn*. Une nouvelle fois l'espace de la prière de la mosquée est le noyau de cette construction. Il est adapté par des espaces de service et des cellules d'hébergement pour recevoir les soufis. *Ḥānqāh*, est un mot emprunté du persan qui veut dire maison⁶³ et dont l'équivalent en arabe serait *ribāṭ*⁶⁴. C'est un lieu de résidence pour les groupes de soufis, consacré pour leur rituel spirituel. Ce fut probablement avec Ṣalāh al-Dīn que le Caire reçoit sa première *ḥānqāh*, quand il construit la *Ḥānqāh* de Sa'īd al-Su'ada en 566 H. / 1170, pour des soufis provenant de Syrie⁶⁵. Il existe toujours au Caire dix *ḥānqāh-s* datant de l'époque de l'étude. La première fut construite pendant le règne du sultan al-Nāṣir Ḥasan par Nizām al-Mulk Ibn Iṣḥāq al-Asfahānī. D'ailleurs, le paysage cairote offre toujours des vues exceptionnelles sur sa ruine (Figure I-1). Cinq *ḥānqāh-s* sont construites par des sultans mamlouks : Baybars al-Ğaṣankīr, al-Ẓāhir Barqūq, al-Nāṣir Faraġ, al-Aṣraf Barsbāy et al-Aṣraf Īnāl. On en retrouve de même deux construites par deux grands émirs : Aydatkin al-Bunduqdārī (683 H. / 1284) et Ṣayḥū al-Nāṣirī (756 H. / 1355) à et une

⁶² D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 239.

⁶³ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 414.

⁶⁴ *Ribāṭ* veut aussi dire maison.

⁶⁵ A. MUBARAK, *Ḥiṭaṭ Tawfiqiyya*, I, p. 90. D'après S. LAMEI, *al-Turāṭ al-mi'mārī al-islāmī fī Miṣr*, p. 22.

construite par une épouse du sultan al-Nāṣir Muhammad, la princesse Ṭuġāy ou Umm Anūk . La dernière *ḥānqāh* porte le nom de Sa'ad al-Dīn Ġurāb ⁶⁶.



Figure I-1 Ruines de la ḥānqāh de Nizām al-Dīn en bas de la Citadelle du côté de Bāb al-Wadā' © Salah al-Nazir

Parmi les fondations religieuses mamloukes, on remarque aussi des *ribāṭ*⁶⁷. Ce sont des maisons pour les soufis similaires aux *ḥānqāh*-s⁶⁸. Parmi les douze *ribāṭ*-s mentionnés par Maqrīzī, on découvre le Ribāṭ al-Ṣāhib dédié aux pauvres, Ribāṭ al-Buġdādiyya dédié aux femmes veuves et divorcées, Ribāṭ al-Sitt Kalīla dédié à Dūlāy fille 'Abd Allāh, une dame mamlouke, d'origine mongole. Seul le Ribāṭ al-Buġdādiyya est construit au cœur de la ville, les autres édifices se trouvaient dans des lieux dispersés dans la ville ; quelque uns à l'époque de Maqrīzī étaient

⁶⁶ Dix *ḥānqāh*-s ont survécu au Caire celle de : Nizām al-Mulk 753 H. / 1352 (*Index* n° 140), Aydatkin 683 H. / 1284 (*Index* n° 146), Baybars al-Ġaṣankīr 706-109 H. / 1306-1310 (*Index* n°32), Umm Ānūk 749 H. / 1349 (*Index* n°81), Ṣayḥū 756 H. / 1355 (*Index* n°152), al-Ẓāhir Barqūq 786-788 H. / 1384-1386 (*Index* n°187), Sa'ad al-Dīn Ġurāb 803-808 H. / 1401-1406 (*Index* n°312), al-Nāṣir Faraġ 801-813 H. / 1399-1411 (*Index* n°149), Barsbāy 835 H. / 1432 (*Index* n°149) et al-Aṣraf Īnāl 855-860 H. / 1451-1456 (*Index* n°158).

⁶⁷ Il existe encore au Caire trois *ribāṭ*-s de l'époque mamlouke : Ribāṭ al-Zaynī (*Index* n° 141), Ribāṭ al-Aṭar (*Index* n°320) et Ribāṭ Īnāl (*Index* n°61).

⁶⁸ Maqrīzī cite les *ḥānqāh*-s et les *ribāṭ*-s au Caire, en disant que ce sont des maisons pour les soufis. Évidemment, il explique les deux mots et leurs origines, une persane et une maghrébine. En revanche, il n'explique pas la différence entre ces deux types d'édifices au Caire. Pourquoi on nomme un lieu *ribāṭ* et un autre *ḥānqāh* au Caire mamlouk ? Est-ce une différence dans la forme du plan ? Ou dans le système appliqué ? Le premier étant un couvent et le second de même mais avec un aspect plutôt militaire ? Pourtant, au Caire, les militaires n'habitent pas les *ribāṭ*-s. En plus, en présentant Ribāṭ al-'Alā'ī, Maqrīzī écrit qu'il est connu par Ḥānqāh al-Muwaṣala. Ainsi, ces deux dénominations sont-elles équivalentes ?

déjà affecté par la ruine⁶⁹. Un *ribāṭ* peut-être aussi un lieu de prière⁷⁰, un lieu de savoir⁷¹, donc une madrasa et un lieu d'enterrement⁷². Parmi les plus connus on peut remarquer le Ribāṭ al-Aṭar et le Ribāṭ de la femme du sultan Īnāl (Figure I-2). Le nom du premier résonne toujours dans la ville du Caire⁷³. Ce *ribāṭ* construit par Tāğ al-Dīn b. al-Şāhib, petit fils d u visir Bahā' al-Dīn b. Ḥanna, est désormais restauré et renouvelé à plusieurs reprises par ordre des différents sultans⁷⁴. Le second est construit par la femme du sultan Īnāl en 860 H. / 1456 pour accueillir les veuves⁷⁵. En regardant le plan de ce dernier, on constate que sa composition ne diffère pas tellement de celui des *ḥānqāh-s*, avec un espace pour la prière, une cour centrale à ciel ouvert, deux iwans entourés de pièces pour le logement des femmes.

⁶⁹ Voir le cas de Ribāṭ al-Afram et Ribāṭ al-'Alā'ī, MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 430.

⁷⁰ Le cas de Ribāṭ al-Sitt Kalīla, MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 428.

⁷¹ Le cas de Ribāṭ Ibn Abī al-Manşūr, MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 428.

⁷² Le cas du *ribāṭ* connu par Riwāq Ibn Sulaymān, MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 428.

⁷³ Pour al-Aṭār, il s'agit d'un morceau de bois et de fer, qui appartenait au Prophète et qui fut acheté par Tāğ al-Dīn. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 429. Ce *ribāṭ* a complètement disparu aujourd'hui. Une mosquée existe à sa place.

⁷⁴ M. AL-ŞIŞTĀWĪ, *Mutanazzahāt al-Qāhira*, I, pp. 258-259.

⁷⁵ IBN IYĀS, *Badā'i'*, II, p. 189.

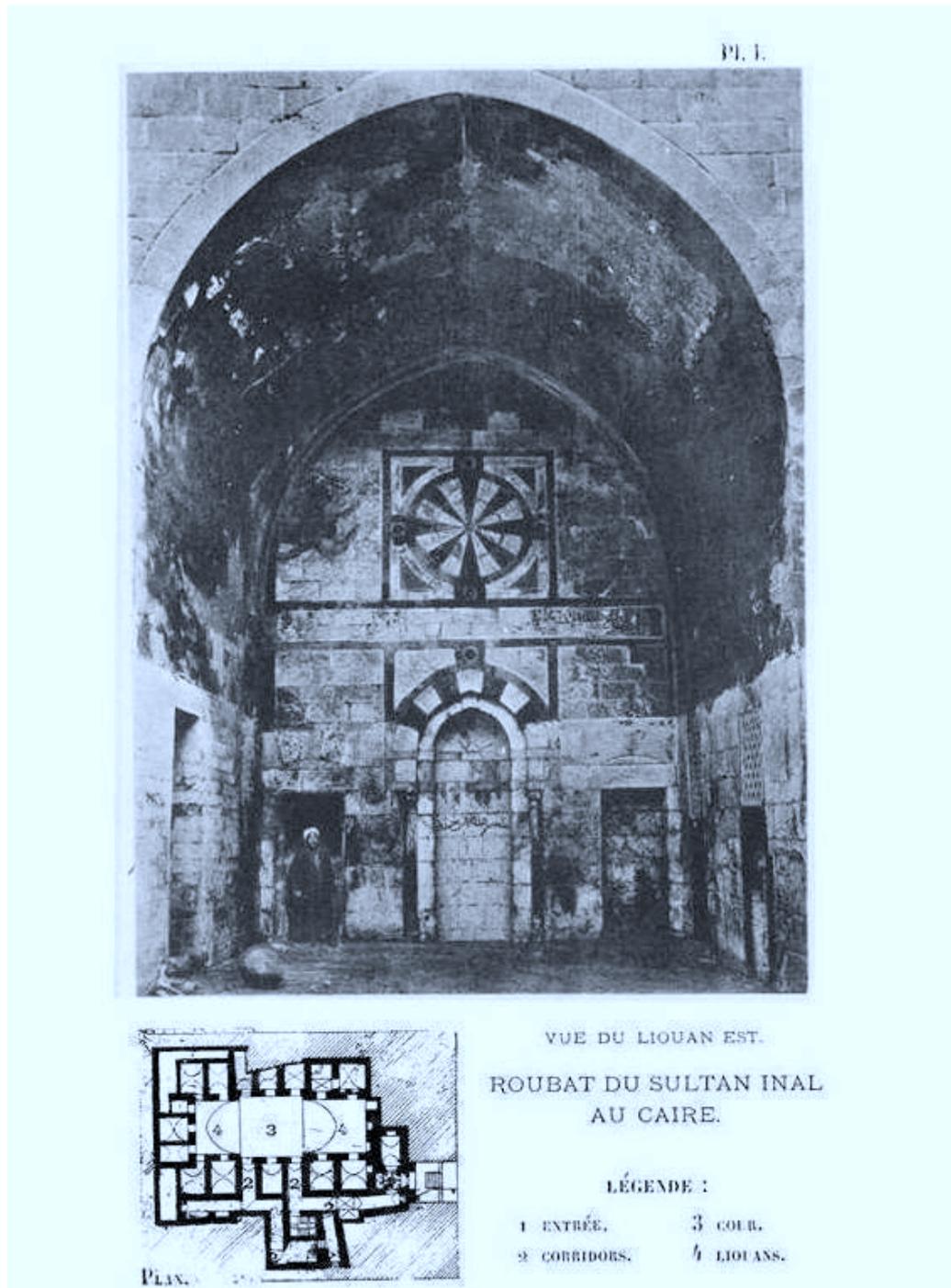


Figure I-2 Iwan de *qibla* et le plan du Ribât de la femme du sultan Ināl, Ḥawand Zaynab. ©BCCMAA, 1900, Pl. I

En Égypte, où la vie côtoie la mort, la tradition de construire des mausolées s'est perpétuée. La construction d'un mausolée pouvait influencer dans l'urbanisation de ses environs. Les mausolées sont : soit des édifices indépendants, soit annexées à des mosquées, des madrasas ou des *ḥānqāh*-s. Ils sont surmontés par une coupole. Ce fut la reine Šāğar al-Durr, en ajoutant le mausolée de son défunt mari, al-sultan al-Šālīḥ, à sa madrasa, qui a instauré cette nouvelle tradition, celle d'introduire une fondation funéraire au cœur de la ville et de l'annexer à une fondation religieuse. Les sultans et émirs mamlouks vont répéter cette pratique.

On construit aussi pour souligner son nom dans les monuments déjà existant. Al-Azhar est doté de plusieurs constructions qui ont contribué dans son élargissement. On trouve, par exemple, les deux madrasas princière des émirs Ṭaybars et Aqbuğā et surtout les deux minarets des sultans al-Ašraf Qāyrbāy et Qanšūh al-Ġūrī. Par ailleurs, le sultan al-Mu'ayyad Šayḥ construit les deux minarets de sa mosquée sur l'ancienne porte Fatimide, Bāb Zuwayla. Les Mamlouks participent aussi à la restauration des anciennes fondations religieuses qui furent affectées par la ruine ou les tremblements de terre.

1.2.2. Les lieux de pouvoir et de défense

Les lieux d'expression de pouvoir et de défense sont : la Citadelle d'un côté, où se trouve la résidence du sultan, avec sa famille et ses mamlouks et de l'autre côté la ville même et plus précisément les *maydān*-s aménagés pour le plaisir du sultan et de ses mamlouks. Šalāḥ al-Din a voulu fortifier la ville en faisant construire une muraille qui engloberait Le Caire et Fuṣṭāṭ. En revanche, après les victoires des sultans mamlouks contre les Croisés et les Mongols, la ville perd le danger de se fortifier et on commence à construire au-delà de sa muraille. La Citadelle reste cependant le symbole de souveraineté, qui maintient l'administration de l'empire. C'est le lieu fortifié qui gouverne sur la ville. Elle exerça un pouvoir d'attraction, ce qui entraîna l'urbanisation des quartiers l'entourant, au sud de la ville.

Les sultans al-Zāhir Baybars, al-Manṣūr Qalāwūn et al-Ašraf Ḥalīl construisirent à la Citadelle. Même la reine Šağar al-Durr a probablement édifié la salle des colonnes, Qā'at al-'Awāmīd⁷⁶. En revanche, il a fallu attendre les interventions du sultan al-Nāṣir Muḥammad, pour que la Citadelle acquière ses formes monumentales. En effet, le sultan transformera les lieux en y laissant son plus grand héritage : au nord un complexe cérémonial avec la mosquée royale, L'Iwan, le Qaṣr al-Ablaq, l'hippodrome et les écuries. Au sud le Harem et le Ḥawš⁷⁷.

L'importance donnée au siège du pouvoir joue un rôle principal dans le déclenchement de multiples chantiers à l'intérieur de la Citadelle, comme les palais, les salles de réceptions et les écuries royales. Le prestige et le pouvoir du souverain sont exposés à travers ces constructions monumentales. La réception des messagers, des visiteurs et surtout des ambassadeurs doit s'effectuer dans des lieux de grand prestige.

Les *maydān*-s (hippodromes ou manèges) sont des éléments clefs de l'urbanisme de la ville. Ce sont des places cérémoniales, essentiellement des champs de polo, dédiés aux passe-temps de la classe politique. Mais ce sont aussi des places militaires, où s'effectuent les entraînements aux exercices de la guerre. Ainsi, ce sont de hauts-lieux de l'expression du pouvoir du sultan et

⁷⁶ P. CASANOVA, « Histoire et description de la citadelle du Caire », pp. 602-603.

⁷⁷ D. BEHRENS-ABOUSEIF, « The Citadel of Cairo, stage for mamluk ceremonial », p. 26.

de ses émirs, l'occasion de se montrer à la population tout en se divertissant dans les multiples jeux de la *furūsiyya* comme l'a expliqué Agnès Carayon dans le passage suivant :

« Mais leur création, leur aménagement souvent luxueux et luxuriant et leur prestige sont des signes indéniables de l'importance que revêt la *furūsiyya* aux yeux des Mamlûks. Au même titre que l'érection d'édifices religieux, ils sont des éléments clés de l'urbanisme, prétextes à des travaux d'aménagement parfois colossaux et noyaux de quartiers huppés, qui feront du Caire mamlûk la ville des cavaliers⁷⁸. »

L'urbanisation de ces places d'agrément est déjà un usage ancien dans la capitale. Nous savons qu'Ibn Ṭūlūn, influencé par son enfance à Samarra⁷⁹, offre à la ville son premier *maydān*. Il prend beaucoup de soin en créant cette place de loisir en face de son palais, où il creuse aussi un étang⁸⁰. Cet usage continue sous les Ikhchides et les Fatimides, qui installent les *maydān*-s près de leurs palais, à l'intérieur des murs de la ville⁸¹. Les Ayyûbides sortent de la ville et choisissent un terrain hors de la muraille nord du Caire au-delà de Bāb al-Futūḥ, où ils construisent : *Maydān Qarāqūš*⁸². C'est sur le terrain de ce *maydān* que le sultan al-Ẓāhir Baybars décide d'y planter sa mosquée, comme nous allons l'expliquer dans le chapitre suivant. Le sultan al-Kāmil et son fils al-Ṣāliḥ poursuivent cette coutume. Ainsi, à l'arrivée des Mamlouks, cet usage était déjà bien ancré dans le paysage de la ville. Les *maydān*-s se multiplient et deviennent des lieux d'entraînement pour ces esclaves cavaliers, mais autant de grandes places cérémoniales. Al-Nāṣir Muḥammad utilisait l'espace du *Maydān al-qal'a* (l'Hippodrome de la citadelle) pour effectuer les prières des deux fêtes⁸³. Les sultans firent aussi construire dans les environs des installations pour le bien public, comme des *sābil*-s et des mosquées. Les *maydān*-s devinrent des noyaux d'expansion. Leur proximité avec le Nil ou un étang était indispensable pour assurer son alimentation en eau. Au total, nous dénombrons, sous les mamlouks, sept *maydān*-s⁸⁴. Nous

⁷⁸ A. CARAYON, *La furūsiyya des Mamlouks*, p. 376.

⁷⁹ À Samarra, cinq vestiges de *maydān*-s sont retrouvés. Voir A. Northedge, « The Racecourse at Sāmarrā' », dans BSOAS, vol. 53, 1, 1990, p. 50 et 53-55. D'après A. CARAYON, *La furūsiyya des Mamlouks*, p. 378

⁸⁰ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 197.

⁸¹ *Ibid.*

⁸² MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 198.

⁸³ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 229.

⁸⁴ Pour plus d'informations sur les sept *maydān*-s mamlouks voir A. CARAYON, *La furūsiyya des Mamlouks*, pp. 382-396.

allons présenter avec plus de détail dans le Chapitre VI, le chantier du Maydān al-Mahārā ou le Ḥūš al-sulṭānī, qui fut commandé par le sultan al-Nāṣir Muḥammad.

1.2.3. Édifices de résidences

Les fondations religieuses sont construites essentiellement pour montrer la générosité et la piété du commanditaire. En revanche, une résidence est une construction pour soi, qui manifeste la force, le statut et la gloire de son propriétaire. Les rares palais conservés -même partiellement- au Caire, sont suffisants pour montrer la grandeur et la majesté des anciennes résidences mamloukes. Ces palais exposent la diversité interprétée par l'architecture selon l'importance du fondateur, soit un sultan ou un grand émir. C'est en effet, grâce à ces derniers vestiges du passé que l'on peut imaginer, à l'intérieur du Caire comme en dehors de son enceinte, les nombreux palais du XIII^e et XIV^e siècle mentionnés dans les chroniques, mais depuis longtemps disparus⁸⁵.

Le sultan al-Nāṣir Muḥammad a largement investi dans les édifices de résidences à la Citadelle, en construisant un complexe résidentiel, qui regroupe un nombre de bâtiments dont : le palais, les appartements de ses mamlouks, les écuries, les greniers et les réserves. Il va aussi amplement investir dans les palais de ses émirs. Maqrīzī mentionne de temps à autre la somme dépensée sur ces différents types de construction. Il est étonnant de voir le grand écart existant entre les coûts d'une fondation religieuse et ceux d'un palais, même s'il n'est que princier⁸⁶. Le luxe se manifeste non seulement dans l'architecture mais surtout dans les détails de la décoration et la richesse du meuble.

En effet, un émir mamlouk se comportait souvent comme son souverain, à une échelle bien réduite⁸⁷. Pour construire leurs palais, les émirs mamlouks prennent la demeure du sultan comme modèle. Une maison princière est nommée dans les registres (*dīwān*, plus. *dawāwīn*) 'la maison généreuse' (*karīma*), par contre celle du sultan est nommée 'la maison honorable'

⁸⁵ J. REVAULT, *Palais et maisons du Caire, époque mamelouke (XIIIe-XVI^e siècles)*, p. 73

⁸⁶ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 47.

⁸⁷ QALQAŠANDĪ, *Subh el-a'šā*, IV, p.60.

(*šarīfa*)⁸⁸. Les résidences princières sont donc des constructions luxueuses, qui revendiquent la position et l'importance du prince dans l'État.

Dans les chroniques, les palais sont appelés *qaṣr* mais aussi *iṣṭabl-s* et même *al-iṣṭabl al-Sa'īd*⁸⁹. Étant donné que les chevaux représentent le bien le plus cher d'un mamlouk, le droit de les monter est un privilège, et il est tout à fait naturel de voir comment l'écurie va occuper une place particulière et principale dans la demeure du prince. Une maison avec écurie caractérise donc la demeure d'un prince. Les émirs, comme le sultan, ont jugé indispensable d'avoir les chevaux, moyen de transport et premières armes de guerre, à portée de main. Ce qui explique l'utilisation courante du mot *iṣṭabl* pour indiquer un palais princier. Parfois les chroniques révèlent comment quelques sultans prenaient le plaisir à descendre en ville et à passer la nuit chez leurs émirs préférés, leurs hommes de confiance. Ainsi, ces palais avaient sans doute tous les équipements nécessaires pour héberger ponctuellement un sultan.

Les maisons des élites civiles sont bien entendu bien plus modestes. Malheureusement il ne nous reste aucune maison, non princière, de cette époque. Mais les historiens mentionnent ce zèle introduit par les habitants du Caire surtout dans la participation au développement des nouveaux quartiers.

1.2.4. Édifices de services

Le Caire mamlouk n'avait pas une direction qui s'occupait solennellement de l'urbanisation de la ville, ou de l'installation des infrastructures et de la construction des édifices de services pour l'usage de la communauté. Tous les différents types de projets effectués provenaient des démarches individuelles de la classe politique ainsi que des élites civiles. Certes, parfois on découvre des tentatives sérieuses qui projettent l'expansion d'un quartier ou l'urbanisation d'un terrain vague. Toutefois, ces opérations de grande envergure restent le travail d'un individu et

⁸⁸ QALQASANDI, *Subh el-a'šā*, IV, p.60.

⁸⁹ QALQASANDI, *Subh el-a'šā*, IV,, p.61.

non d'un organisme. Le seul cadre institutionnel présent serait celui des «waqfs ». Ainsi, l'urbanisation du Caire repose sur la classe politique et sur le système de waqf.

Quels sont donc les édifices de services ? Il s'agit des constructions qui offrent un service quelconque à la population, tel les bains publics (*hammam*), les édifices commerciaux (*qaysariyya*, *ḥān*, *wakāla*), les habitats locatifs (*rab'*), les hôtels (*funduq*) et les hôpitaux (*bīmāristān*), ainsi que les marchés (*sūq*), les *sabīl-kuttāb*-s et les abreuvoirs.

Les *sabīl-kuttāb*-s et les abreuvoirs sont rangés dans cette partie, puisque ce sont bien des édifices d'utilité collective. Ces types de construction offrent l'eau généreusement aux passants et à leurs bêtes, en présentant à l'étage les premières étapes de l'éducation religieuse d'un musulman : apprendre le *Qurān*. Ils sont construits dans la ville pour montrer la piété du commanditaire. Du fait, c'est un édifice qui n'engendre pas de profit, ses services sont présentés gratuitement à la communauté. De temps à autre, on aperçoit au coin de ces fondations religieuses une fontaine, construite pour fournir de l'eau gratuitement aux passants. Quelquefois, elle est surmontée par un *kuttāb*, un espace pour apprendre le coran aux enfants et surtout aux orphelins. Parfois, des abreuvoirs sont annexés. Le premier exemple de *sabīl* retrouvé est celui du sultan al-Nāṣir Muḥammad (726 H. / 1326) construit par l'émir Argūn pour remplacer un abreuvoir à l'angle nord du Bīmāristān du sultan al-Manṣūr Qalāwūn. Mais les plus connus seront ceux édifiés par le sultan al-Aṣraf Qāyṭbāy. Ce dernier ajoute un *sabīl* à sa *wakāla* derrière la mosquée al-Azhar, et aussi un abreuvoir dans l'extension de la rue. Le sultan a probablement offert à la ville son premier *free-standing sabīl*, qui se trouve toujours sur la rue Ṣalība.

En revanche, les autres types de construction ont un usage lucratif et ils sont souvent incorporés dans des waqfs. Les premiers types de construction répandus après les résidences et les fondations pieuses et funéraires sont les bains publics et les édifices commerciaux, soit le

hammam et la *wakāla*⁹⁰. À l'époque bahrite on compte plus de hammams que de *wakāla*-s. À l'époque circassienne, ce sont les *wakāla*-s qui remportent la première place⁹¹.

Le hammam est une infrastructure de service, très fréquentée par les habitants et les visiteurs de la ville. Le nombre élevé de hammams dans une ville est un symbole qui marque la prospérité et la civilité de la population⁹². C'est un équipement majeur de la vie citadine, ainsi, sa construction enchaîne une promotion urbaine⁹³. Valentine Denizeau donne une explication synthétique sur la relation des hammams avec la ville du Caire en disant :

« Partout où la ville s'étendait furent édifiés des hammams, autant pour l'argent qu'ils rapportaient, qui permettait, entre autres, de financer des équipements religieux, que pour encourager la population à s'installer dans des secteurs périphériques. Būlāq, qui devint au XIV^e siècle le port du Caire (supplantant, à terme, Fuṣṭāṭ), fut ainsi très vite pourvu d'un hammam double par l'émir Aydamur al-Ḥāṭirī, qui concéda les revenus du *waqf* au financement de la première grande mosquée de ce quartier⁹⁴. »

Étant des éléments structurants, Les hammams évoluent donc avec la ville et déclinent aussi avec elle. Leurs répartitions dépendent de la densité de la population et des activités des quartiers. Ces édifices sont des sources de revenus particulièrement rentables, ce qui ramène un financement considérable aux œuvres pieuses. Leur construction est donc favorisée par les commanditaires. Sachant que l'acte de *waqf* peut se constituer avant l'achèvement d'une fondation pieuse, Les hammams sont donc souvent construits en premier⁹⁵.

Le second type d'édifice de service présent dans la ville est la *wakāla*. C'est un édifice commercial qui est annexé à un habitat locatif dans les étages. Il existe deux autres édifices commerciaux qui sont probablement des variations du terme *wakāla* : *qaysariyya* et *ḥān*. Maqrīzī

⁹⁰ Voir Tableau 12 et 13, Volume II, pp. 87, 88.

⁹¹ Voir Tableau 12 et 13, Volume II, pp. 87, 88. 120 hammams sont inventoriés dans l'agglomération du Caire au milieu du XIV^e siècle. D'après V. DENIZEAU, « Le hammam, un outil de promotion urbaine dans les villes du domaine mamelouk », p. 728.

⁹² N. WARNER, « Taking the Plunge, The development and use of the cairene bathhouse », p. 49.

⁹³ V. DENIZEAU, « Le hammam, un outil de promotion urbaine dans les villes du domaine mamelouk », p. 728.

⁹⁴ V. DENIZEAU, « Le hammam, un outil de promotion urbaine dans les villes du domaine mamelouk », p. 742.

⁹⁵ Sur l'architecture et la structure des hammams, voir E. Pauty, « Les hammams du Caire ». Voir aussi la récente publication, *25 siècle de bain collectif en Orient : Proche-Orient, Égypte et péninsule Arabique*. Édité par M-F BOUSSAC, S. DENOIX, T. FOURNET et B. REDON. Et finalement voir S. Lamei, « The Cairene sabil, form and meaning ».

utilise ces termes indifféremment sans vraiment souligner une différence, lesquelles sont difficiles à trouver, car ce sont des structures qui partagent presque la même forme et les mêmes fonctions : du commerce au rez-de-chaussée et des logements à l'étage. Une *wakāla* est donc surmontée par des chambres et des appartements. Nous trouvons aussi le *rab'*, une habitation barés et à étage. Ce dernier type se trouve généralement séparément, mais parfois il surmonte une *wakāla*⁹⁶. Parfois, on rencontre le terme *funduq* pour désigner ce type de bâtiments commerciaux. Mais pourquoi a-t-on besoin de ces types d'édifices ?

L'Égypte sous le règne des Mamlouks fut un centre commercial très actif. Le commerce devient une des sources majeures de la richesse du pays, les taxations vont fournir des revenus considérables. Les marchandises venaient des quatre coins du monde, puisque Le Caire est inclus dans la plupart des itinéraires internationaux. Ceci va transformer la ville en une station importante, liant l'Orient à l'Occident. Ce commerce de transition enrichit le pays, sa capitale et ses marchés. En conséquence, avec le boom du commerce international, il fallait créer des espaces pour accueillir le commerce étranger. Les constructions commerciales se multiplient donc dans la ville. On trouve plusieurs termes présents dans les sources pour désigner ce lieu transitoire accueillant les marchandises et leurs marchands. Généralement, ces *wakāla*, *ḥān* et *funduq*, partagent le même plan qui consiste en un bâtiment rectangulaire avec une cour centrale. Les marchandises sont stockées dans les magasins du rez-de-chaussée et les chambres à l'étage sont utilisées pour l'hébergement. La cour centrale devient l'espace le plus important, où s'effectue les transactions d'achats et de ventes. Souvent, on retrouve des magasins sur la façade extérieure pour la consommation locale. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans la capitale d'un grand empire, gouverné par une aristocratie qui avait des désirs bien coûteux. Ainsi, le marché local est également important.

Les commanditaires investissent dans les édifices commerciaux puisqu'ils assurent une rentabilité financière non négligeable. Ces revenus peuvent composer une partie des *waqf*-s créés pour leurs fondations religieuses ou funéraires. La mère du sultan al-Ašraf Ša'bān reconvertit une ancienne *dār* et la transforme en une *qaysariyya* pour vendre le cuir, avec un *rab'*

⁹⁶ S. LAMEI, *al-turāt al-mi'marī al-miṣrī fi Miṣr*, p. 9.

dans les étages. L'édifice faisait partie du waqf qu'elle a généré pour sa madrasa à la rue Tabbāna⁹⁷. Ce même édifice est saisi par l'émir Ğamāl al-Dīn al-Ustadār, parmi ces multiples confiscations et il l'inclut dans le waqf de sa madrasa à Raḥbat Bāb al-Ṭīd⁹⁸. En 825 H. / 1422 le bâtiment tombe dans les mains du sultan al-Ašraf Barsbāy qui le transforme en une *wakāla* avec des habitations en étages⁹⁹. Pour ce même bâtiment, Maqrīzī utilise *qaysariyya* au début et ensuite *wakāla* puisque nous sommes devant deux constructions différentes : La *qaysariyya* est une construction en barre qui fut donc un lieu de vente de cuir avec un *rab'* dans les étages qui logeait des locataires. Ensuite, le bâtiment fut converti en une *wakāla*, donc un bâtiment à cour centrale, pour accueillir les opérations d'achats et de ventes du commerce international, ainsi que le logement de ces grands négociants qui y apportent leurs marchandises.

Ainsi, les bâtisseurs du Caire construisent aussi des habitations collectives. Il s'agit du *rab'*, un immeuble à étages, renfermant des appartements. Les *rab'*-s surmontent parfois des rez-de-chaussé de commerce. On trouve encore les ruines de deux *rab'*-s datant de l'époque mamlouke, le *rab'* du sultan Qāyṭbāy à la Ṣaḥarā' et le *rab'* al-Tabbāna à la rue Tabbāna construit au début du XVI^e siècle¹⁰⁰. Pourtant, on peut suggérer que ce type d'habitation puisse être la continuation d'une tradition architecturale égyptienne. On trouve dans le musée égyptien du Caire une maquette qui représente une habitation à étage, comme le *rab'*¹⁰¹. Par ailleurs, quand le voyageur persan Naṣir-ī Ḥusraw visite le Caire au début du XI^e siècle, pendant le règne du huitième calife fatimide, al-Mustaṣir bi-l-Allāh (r. 427-487 H. / 1036-1094), il sera logé dans une maison à quatre étages. Il décrit aussi que la plupart de ces maisons ont cinq ou six étages¹⁰².

⁹⁷ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 79.

⁹⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 79.

⁹⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 79.

¹⁰⁰ Pour plus d'information sur les ruines de ce *rab'*, vous pouvez consulter l'étude de M. ZAKARIYA, « Le *rab'* de Tabbāna », pp. 257-297.

¹⁰¹ Je tiens à remercier Mona Zakariya pour avoir attiré mon attention sur ce détail, qu'elle a elle-même découvert grâce à Salah Mar'ī.

¹⁰² NAṢIR-Ī ḤUSRAW, *Sefer Nameh*, p. 132.

Un autre type à ajouter dans cette partie concernant les édifices de services serait l'hôpital ; *al-bīmāristān*. Évidemment nous pouvons le considérer comme étant une fondation pieuse. Mais, dû au fait qu'il présentait un service civil pour la population, j'ai décidé de l'ajouter à cette partie. Les sultans mamlouks ont offert au Caire deux *bīmāristān*-s : *al-Bīmāristān al-Manṣūrī*, construit par le sultan *al-Manṣūr Qalāwūn* parmi son complexe sur la rue *Bayn al-Qaṣrayn*, et le *Bīmāristān al-Mu'ayadī*, construit par le sultan *al-Mu'ayyad Ṣayḥ* en contrebas de la Citadelle.

1.2.5. Installations liés à l'ingénierie hydraulique

Difficile de ne pas mentionner les ouvrages réalisés par les Mamlouks pour soumettre le Nil à leur bon vouloir en forçant le fleuve à respecter leurs futurs plans de la ville. Les chroniques sont pleines des actions entreprises devant les impétuosités du fleuve¹⁰³. On construit donc des ponts et des digues pour empêcher l'eau des crues d'envahir le littoral cairote. On construit aussi des *qaṅṅara*-s, des ponts voûtés, pour faire le lien entre les deux rivages du Ḥalīḡ. Ajoutons à cela l'aqueduc qui fournit l'eau à la Citadelle. *Al-Šuḡā'ī* rapporte que le quart des *iqṭā'*-s des princes mamlouks est *perdu* dans les dépenses de travaux publics, comme la construction des ponts et le creusement des canaux¹⁰⁴.

1.3. POURQUOI CONSTRUIT-ON ?

L'art et l'architecture au Caire ont atteint leur apogée à l'époque mamlouke. La richesse et le luxe de la cour des sultans bahrites et circassiens a incité les bâtisseurs, les architectes et les artisans, à travailler inlassablement, jusqu'à atteindre ce niveau de créativité surprenant. Les exemples d'objets d'art et de bâtiments toujours existants, révèlent cette qualité extraordinaire. Après tout, les sultans mamlouks étaient de grands mécènes qui ont, grâce à leurs patronages, influencé la démarche artistique et architecturale dans le pays.

¹⁰³ Sur le sujet voir la thèse de V. Denizeau, *Conduire l'eau dans le Caire mamlouk, installation hydrauliques et politique d'aménagement dans la capitale égyptienne*.

¹⁰⁴ *AL-ŠUḠĀ'Ī, Tārīḥ al-malik al-Nāṣir*, p. 114

La responsabilité de leur poste fut en premier lieu de défendre la ville et de faire la guerre quand cela le nécessitait. Pourquoi donc trouve-t-on ces grandes expansions urbaines avec ces divers types de constructions ? Les différents projets architecturaux avaient plusieurs messages à diffuser. Des messages religieux, pour dessiner l'image du souverain pieux. Des messages sociaux, avec un impact sur la ville. Mais surtout des messages politiques pour renforcer et embellir l'image du commanditaire¹⁰⁵. De fait, l'acte de bâtir ne fut pas simplement une intervention pour subvenir à un besoin matériel. Mais plutôt une action exécutée pour renforcer le patronage politique et pour assurer sa légitimité : On construit une mosquée pour exprimer sa piété et permettre à ses concitoyens de prier ensemble dans de bonnes conditions. Un hammam et un *sabīl* pour équiper un quartier. Une madrasa pour fournir une éducation et promouvoir un *madhab*. Un palais pour son plaisir mais aussi pour impressionner son ennemi. Tout cela pour être commémoré, respecté et appréhendé.

1.3.1. Pour la piété et la vertu

À l'époque bahrite, le sultan al-Zāhir Baybars construit et restaure au total 27 mosquées dans tout le territoire mamlouk¹⁰⁶. Le sultan al-Nāṣir Muḥammad et ses émirs construisent 50 mosquées au Caire et 3 à Fuṣṭāṭ¹⁰⁷. À l'époque circassienne, Le sultan al-Ašraf Qāyṭbāy ainsi que le sultan Qanṣūh al-Ġūrī et leurs émirs construisent aussi un grand nombre de mosquées. La mosquée reste toujours le cœur de toute nouvelle fondation pieuse.

Face à ce nombre important de fondations pieuses, qui dépasse tous autres types de constructions, il faudrait se demander si les commanditaires construisent uniquement avec l'espoir de mériter la faveur de Dieu, pour cultiver une récompense dans le monde à venir. Ou encore s'ils veulent, tout simplement, montrer leur piété et vertu à leurs sujets. Ils ont bâti des complexes architecturaux, qui comportaient toujours une mosquée, souvent une madrasa, parfois un *bīmāristān* et quelquefois une maison de derviches ou *ḥānqāh*. Construire ce genre de

¹⁰⁵ N. RABBAT, « *Perception of Architecture in Mamluk Sources* », p. 158.

¹⁰⁶ IBN ŠADDĀD, *Tārīḥ al-Malik al-Zāhir*, p. 360.

¹⁰⁷ A. Raymond, *Le Caire*, p. 136.

complexe devient l'acte le plus courant de toute personne au pouvoir, afin de montrer à la population sa générosité et sa grande piété¹⁰⁸. Le fondateur de l'ensemble y ajoutait son propre mausolée, confiant dans l'idée que les bénéficiaires de son œuvre manifesteraient leur gratitude en priant pour son âme. Mais ils construisent aussi pour faire oublier leurs mauvaises actions et attirer la bienfaisance et la reconnaissance de la part de leur population, avec le pardon de Dieu.

« In principle, however, performance of services for the community remained a way of winning its approval, support, and cooperation. To build great public edifices-symbols of grandeur- and to do charitable works served to expiate the inevitable sins of public life, win the accolades of men, and ensure the prayers of the pious after one's death.¹⁰⁹ »

Ces édifices construits l'un après l'autre, dans une ville qui devient de plus en plus dense, affectent la manière dont les habitants voient et utilisent leurs environs. Ces fondations religieuses sont aussi construites pour neutraliser un lieu habité d'immoralité et d'impureté, *al-fisq wa-l-nağs*. Pour restaurer la vertu et la piété religieuse, l'émir Baštak construit sa mosquée, donnant sur le *ḥalīğ*, dans un lieu infecté. Il lui ajoute aussi une *ḥānqāh*¹¹⁰. al-Šuğā'ī raconte comment l'émir Baštak choisit un emplacement dans les environs de Birkat al-Fīl, connu pour ses activités non vertueuses. Ce lieu était habité par des Francs et des coptes. Apparemment, l'appel à la prière et la lecture du coran ne furent pas appréciés, selon l'historien, par ces étrangers qui ont par la suite décidé de quitter les lieux. Pour décrire l'édifice de l'émir Baštak, al-Šuğā'ī écrit la chose suivante :

« Il (l'édifice) était l'une des meilleurs des choses dans cet endroit, qui remplace l'infidélité avec la croyance et l'impureté avec le coran.¹¹¹ »

¹⁰⁸ H. AL-HARITHY, « Female Patronage of Mamluk Architecture in Cairo », p. 328.

¹⁰⁹ I. LAPIDUS, *Muslim cities in the later middle Ages*, p. 69.

¹¹⁰ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 309.

¹¹¹ AL-ŠUĞĀ'Ī, *Tarīḥ al-malik al-Nāṣir*, p. 12:

" جاء من أحسن الأشياء في هذا المكان الذي يبذل الكفر بالإيمان والفسق بالقرآن "

1.3.2. Pour fournir une éducation et promouvoir un *madhab*

Après la chute de la capitale abbaside, Bagdad, Le Caire devient le nouveau centre religieux, culturel et scientifique du monde musulman¹¹². Le calife abbaside s'y installe, ainsi qu'un nombre important de savant et ulémas, ce qui va énormément enrichir le pays qui se transformera en centre extrêmement actif. Les sultans et émirs mamlouks ont aussi pris part à cette vie scientifique. Ils vont ainsi initier la construction d'un nombre considérable de madrasas. Nous savons que les étudiants venaient de l'Iran et de l'Anatolie pour terminer leur éducation supérieure au Caire¹¹³. Plusieurs étudiants soufis anatoliens, ont voyagé pour étudier et rencontrer les célèbres et éminents savants dans les villes voisines de l'empire mamlouk, comme Alep et Damas. Mais leur destination finale était surtout, Le Caire¹¹⁴.

Il est possible que certaines fondations aient été construites afin de fournir une éducation spécialisée, pour préparer les étudiants à occuper de hauts postes dans l'administration du sultanat, soit au Caire ou dans les villes provinciales¹¹⁵. Nous savons d'après les documents de waqfs, que certaines fondations étaient plutôt concernées par l'enseignement d'un seul *madhab* plutôt que les trois autres. Leonor Fernandes étudie les waqfs de la Madrasa de l'émir Şargatmiş (757 H. / 1356), ainsi que celle de l'émir Itmiş/ Aytmiş al Bagāsi (785 H./ 1383) et elle ajoute encore celle de la *ḥānqāh* de l'émir Şayḥū (756 H. / 1355). En dressant une liste des salariés travaillant pour les deux madrasas, elle remarque que le premier but de ces fondations est de promouvoir le *madhab* hanéfite. Les étudiants résidants devaient suivre le rite hanéfite. Ils sont privilégiés et leur nombre dépasse celui des autres étudiants. L'imam de la fondation devait être hanéfite, même le *takbir* pour l'appel à la prière devait être le *takbir* hanéfite. Non seulement les étudiants résidants, mais aussi ceux priant dans la madrasa devaient suivre ce rite. Les autres étudiants effectuaient leurs prières ailleurs, ou dans la mosquée d'Ibn Ṭūlūn. Parallèlement, on constate que la Madrasa du sultan al-Ẓāhir Barqūq ainsi que celle d'al-Aşraf Barsbāy ne

¹¹² Sa'īd 'Abd al-Fattah 'Aşūr, « *al-Muġtama' al-masrī fi 'aşr salaḥīn al-mamalīk* », p. 141.

¹¹³ L. FERNANDES, « Mamluk Politics and Education », p. 97.

¹¹⁴ M. TANMAN, « Mamluk Influence on the Architecture of the Anatolian Emirates », p.

¹¹⁵ L. FERNANDES, « Mamluk Politics and Education », p. 97.

recrutaient pour sa direction que des enseignants hanéfites. La majorité des étudiants étaient donc des étrangers, et ils suivaient ce même rite.

Leonor Fernandes propose que le rôle principal de ces fondations religieuses ne soit pas simplement d'offrir une éducation religieuse approfondie. La classe régnante avait sans doute d'autres intentions. Premièrement, de changer la structure des élites civiles, qui étaient souvent de grands dignitaires égyptiens, qui pouvaient avoir un contrôle important sur la population. Et deuxièmement pour attirer les chercheurs marquant du monde musulman vers leur capitale qui devient ainsi une destination non négligeable pour toute personne à la recherche d'une éducation supérieure.

1.3.3. Pour Le pouvoir, la commémoration et le plaisir

Ibn Ḥaldūn explique comment les monuments d'un empire sont le symbole de sa force¹¹⁶. La puissance et la capacité d'un souverain est donc mesurée par la majesté de ses édifices. Les souverains mamlouks installent leur prestige à travers l'architecture. Voici ce qu'Ibn Ḥaldūn écrit dans sa *Muqaddima* à ce sujet:

« Les monuments laissés par une dynastie doivent leur origine à la puissance dont cette dynastie disposait à l'époque de son établissement. Plus cette puissance fut grande, plus les monuments, tels que les édifices et les temples, sont vastes. Nous disons qu'il y a un rapport intime entre la grandeur des monuments et la puissance de la dynastie naissante. En effet, il faut, pour les achever, le concours d'une multitude d'ouvriers ; il faut réunir beaucoup de monde pour aider aux travaux et pour les exécuter. Si l'empire a une vaste étendue et renferme beaucoup de provinces ayant une nombreuse population, on peut tirer de toutes les parties du pays une foule immense d'ouvriers. Alors on parvient à élever des bâtiments énormes. ¹¹⁷»

Par ailleurs, Maqrīzī ajoute des vers rimés pour montrer comment l'architecture est utilisée pour commémorer les souverains après leurs décès. Voici ce qu'il rapporte en association avec la mosquée sultan al-Mu'ayyad Šayḥ :

¹¹⁶ IBN ḤALDŪN, *Muqaddima*, p. 177.

¹¹⁷ Ibn Ḥaldūn, *Les Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, trad. M. De Slane, I, p. 359.

من بعدهم فبالسن البنيان	همم الملوك اذا أرادوا ذكرها
ملك محاه حوادث الزمان	أو ما ترى الهرمين قد بقيا وكم
أضحى يدل على عظيم الشان ¹¹⁸	إن البناء ان تعاضم قدره

Et voici la traduction :

S'ils veulent mentionner la grandeur d'un roi	Après sa mort c'est grâce à la parole de l'architecture
Ne vois-tu pas comment les deux pyramides sont restées et combien	De rois ont été effacé des événements du temps
Si un bâtiment atteint un sort grandiose	Ceci est indicatif de sa grande position

Pareillement, l'historien Ibn Iyās écrit que celui qui voudrait connaître le statut supérieur du sultan Ḥasan, peut tout simplement regarder la grandeur du bâtiment de sa madrasa¹¹⁹. Les sultans mamlouks voulaient donc instaurer leur légitimité politique en affichant leur puissance et leur pouvoir à travers la supériorité et la majesté des œuvres architecturales qu'ils commandaient. Le même historien rapporte cette même remarque en présentant l'émir Azbak b. Ṭaṭaḥ, le fondateur du nouveau quartier d'Azbakiyya. Ibn Iyās écrit, que si nous voulons reconnaître le haut statut de l'émir, il suffit de voir ce qu'il a créé comme architecture à Azbakiyya¹²⁰.

Ibn Šaddād rapporte dans sa biographie sur le sultan al-Zāhir Baybars, une grande liste des travaux de construction effectués par ordre du sultan. Nasser Rabbat propose que cette longue énumération des projets soit faite par ordre du sultan lui-même¹²¹. Après toutes ses démarches architecturales, dans la construction à neuf et encore dans la restauration, le sultan va-t-il sentir

¹¹⁸ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 328.

¹¹⁹ IBN IYĀS, *Badā'i'*, I/1, p. 561.

¹²⁰ IBN IYĀS, *Badā'i'*, III, p. 413.

¹²¹ N. RABBAT, « Perception of Architecture in Mamluk Sources », p. 158.

le besoin de sauver ses efforts dans la mémoire historique de la ville ? Ibn Šaddād donne une explication. Selon-lui, quand le sultan réalise comment la trace matérielle de ses monuments surpasse son existence physique et garantit la continuité de son existence dans la mémoire de la ville, bien après sa disparition, il prend la décision de construire tout ce qu'on a manqué à faire auparavant¹²².

Parfois, l'acte de bâtir ne fut pas apprécié par les chroniqueurs. Ceci se produit avec le sultan Qanṣūh al-Ġūrī qui ne laissera aucune opportunité de construction lui échapper afin de marquer la postérité de son empreinte. Ainsi, construire devient un plaisir personnel, pour que le sultan puisse exhiber sa fortune, sa puissance et son autorité. Ce qu'il construit ne va pas vraiment présenter un service à la population, à tel point qu'Ibn Iyās écrit la phrase suivante:

« Et ces grandes fortunes qu'il (le sultan) recevait, étaient dépensées dans des bâtisses qui ne ramènent aucun service aux musulmans. Ainsi, il fait de la décoration dorée sur les murs et les plafonds, ce qui représente un gaspillage total de l'argent de *bayt māl al-muslimīn*¹²³. »

1.3.4. Pour impressionner son ennemi et pour la rivalité

On construit aussi pour impressionner, non seulement la population, mais aussi pour que les échos de la beauté et la grandeur de l'architecture dépassent les frontières et arrivent aux portes de l'ennemi. L'émir Baysar dépense une somme considérable pour la construction de sa nouvelle Dār al-Baysariyya. Le sultan, qui sera bien impressionné par son architecture, lui offre une somme de mille dinars pour une seule raison, pour la simple réponse qu'il lui donne quand il lui demande pourquoi il a tant investi dans cette demeure :

¹²² IBN ŠADDĀD, *Tārīḥ al-Malik al-Zāhir*, p. 339 :

"لم علم -تغمده الله برحمته- أن بقاء الآثار، تقوم لمؤثرها مقام تطاول الأعمار، وأن منسى الذكر بها يتجدد، وهمه المؤثر تظهر بما عنه يخلد، أعمل فكره فى ابتناء ما قصرت عنه الملوك الأوائل، وأنشأ ما تقصر دونه يد المتناول."

¹²³ IBN IYĀS, *Badā'ī*, V, p.91:

" فكانت هذه الأموال العظيمة التى تدخل إليه يصرفها فى عمائر ليس بها أى نفع للمسلمين، ويزخرف الحيطان بالذهب والسقوف، وهذا عين الإسراف لبيت مال المسلمين."

« Monseigneur, je n'ai construit cette *dār* que pour que ses échos arrivent au pays de l'ennemi¹²⁴. »

L'historien Baybars al-Manṣūr rapporte que le sultan al-Zāhir Baybars recevait les ambassadeurs dans sa mosquée¹²⁵. Il est donc évident que le sultan démarre la construction de sa mosquée, cinq ans seulement après l'inauguration de sa madrasa à Bayn al-Qaṣrayn, parce qu'il cherchait à se trouver une identité propre à lui, loin de son ancien maître ayyūbide. Il entame donc la construction de ce projet ambitieux, qui s'étend sur une superficie de 10 000 m². Un bâtiment qui donne l'impression d'une petite forteresse dotée de ses trophées des guerres contre les Croisés. Recevoir les ambassades dans un lieu aussi imposant, en exhibant le bois et le marbre provenant de la citadelle de Jaffa, démolie par le sultan, est sans doute une image souhaitée du pouvoir du sultan mamlouk, qui cherche à légitimer son règne, qu'il vient à peine d'établir et à montrer sa grande puissance.

La rivalité sera aussi une bonne raison pour entamer des projets importants. Lors de ces multiples séjours à Damas, le sultan al-Nāṣir Muḥammad logeait toujours dans le Qaṣr al-Ablaq, le palais construit par le sultan al-Zāhir Baybars¹²⁶. En contemplant la beauté de l'ouvrage exécuté par son prédécesseur, al-Nasir Muhammad décide de se faire construire un autre palais au Caire, probablement plus beau et plus grand. Ainsi, il recrute des artisans de Damas pour rejoindre les artisans égyptiens sur le chantier de ce palais¹²⁷. Bien entendu, c'est la jalousie et la rivalité, qui va pousser le sultan à se mettre en concurrence avec un autre grand sultan, qui était aussi assez connu pour son zèle dans la construction.

Les émirs mamlouks entraient souvent en concurrence. Bien entendu la rivalité entre les émirs Baštak et Qawṣūn est la plus connue. Nous en reparlerons en détail dans le chapitre V, en présentant comment ce premier choisit de construire son palais en face de celui du second sur la rue Bayn al-Qaṣrayn. Désormais, les gens croiront que la dénomination de deux palais, Bayn

¹²⁴ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 69:

"يا خوند ما بنيت هذه الدار الا حتى يصل خبرها الى بلاد العدو."

¹²⁵ BAYBARS AL-MANṢŪRĪ, *Zubdat al-fikra fī tāriḥ al-hiġra*, p. 117. D'après D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 122.

¹²⁶ N. RABBAT, *The Citadel of Cairo*, p. 200.

¹²⁷ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 29.

al-Qaṣrayn, provient des édifices de ces deux personnages et non des complexes palatines fatimides, longtemps démolis.

1.3.5. Pour tenir une promesse

On construit aussi pour tenir une promesse. Le sultan al-Manṣūr Qalāwūn offre à la ville du Caire son premier hôpital mamlouk, après son accès au pouvoir du sultanat. En 683 H. / 1284, il commande la construction de son complexe qui renferme un *bīmāristān* avec sa madrasa et son mausolée. En effet, al-Manṣūr Qalāwūn avait vécu une expérience quelques années auparavant qui va bien le toucher. Lors de son passage à Damas, pendant une des campagnes du sultan al-Zāhir Baybars contre les Croisés en 675 H. / 1276, il tombe gravement malade et souffre du côlon¹²⁸. Les médecins le soignent à l'aide de médicaments pris du *bīmāristān* de Nūr al-Dīn¹²⁹. Quand il a récupéré ses forces et dès qu'il est guéri, il visite cet hôpital et en devient un grand admirateur, il fait la promesse d'en construire un autre s'il devient sultan¹³⁰. Il va tenir sa promesse, en construisant un hôpital à Bayn al-Qaṣrayn *pour le grand émir et le petit, pour le libre et l'esclave, pour les hommes et les femmes*¹³¹.

Un autre émir mamlouk va faire lui aussi une promesse. Il s'agit de l'émir Ḥusām al-Dīn Lāğīn al-Manṣūrī. Ainsi, lors des troubles qui ont lieu après l'assassinat du sultan al-Aṣraf Ḥalīl en 693 H. / 1294, les mamlouks du sultan se vengent contre l'émir Baydrā, pour avoir tué leur sultan. Ce dernier est tué sur le coup. De peur d'être assassiné à son tour pour avoir pris le camp de l'émir Baydrā, Lāğīn se cache dans un endroit bien loin des yeux des mamlouks du sultan et trouve refuge dans les ruines de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn. Il fait donc une promesse : si jamais il échappe à ses troubles et s'il a la vie sauve, il va restaurer la mosquée¹³².

¹²⁸ Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 406.

¹²⁹ Il s'agit de Nūr al-Dīn Zinkī (511-569 H. / 1118-1175)

¹³⁰ Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 406.

¹³¹ *Ibid.*

¹³² Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, 268.

Non seulement sa vie sera épargnée, pour le moment, mais il va aussi accéder au pouvoir et devenir le sultan al-Manṣūr Lāğīn (r. 696-698 H. / 1296-1299). C'est ainsi qu'il tiendra sa promesse, et s'occupera des travaux de restauration et de réaménagement de la mosquée et de ses environs. Le sultan paye les coûts des travaux de son compte personnel et non de Bayt al-Māl et il élargit son waqf. Il organise aussi des cours de *fiqh* dans les quatre écoles juridiques, ainsi qu'un cours pour l'explication du coran et un autre pour le *ḥadīṭ*¹³³. Maqrīzī ajoute aussi qu'on y enseignait la médecine. Ces travaux ont certainement joué un rôle dans l'urbanisation des alentours de la mosquée et de la rue Ṣalība¹³⁴.

Un troisième exemple de promesse assez connu, est celui du sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ, qui construit sa fameuse mosquée sur l'emplacement de Ḥazānat Ṣamā'il, où il a tant souffert lors de son emprisonnement¹³⁵. En présentant la mosquée sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ, Maqrīzī commence par une explication profonde où il glorifie le bâtiment et commémore son commanditaire. Une introduction spéciale pour un monument à la construction duquel il a assisté et un souverain dont il était contemporain. Un édifice qui transforme des lieux maudits en des lieux bénis, un espace de souffrance en un lieu de sciences et d'éducation:

« La mosquée qui rassemble les beautés de l'architecture, qui témoigne du prestige de ses coins et de l'ampleur de sa structure que son bâtisseur est le maître des rois de tous les temps. En le regardant, tout spectateur méprise le trône de Balkīs et l'iwan de Kisrā Anū Ṣurwān. (...) Celui qui connaît son histoire première se demande comment les situations se transforment d'une prison où les âmes sont perdues et les efforts égarés, en une école des versées de coran, un espace de culte et un lieu de prosternation. Que Dieu préserve cette mosquée avec son commanditaire, qu'il élève la perfection de la foi avec la durabilité de la souveraineté de son bâtisseur. ¹³⁶»

Un dernier exemple serait celui de la Ḥānqāh de Syracuse, construite par le sultan al-Nāṣir Muḥammad. Ce dernier tombe violemment malade lors d'une partie de chasse. Il fait alors le vœu de construire, lors de sa guérison, un lieu consacré à la prière sur le même emplacement. Il

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ D. Behrens-Abouseif, *Cairo of the Mamluks*, p. 56.

¹³⁵ Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 328.

¹³⁶ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 328.

édifie donc sa *ḥānqāh* bien en retrait de la ville ; elle sera la plus prestigieuse de toutes les *ḥānqāh-s*¹³⁷.

1.3.6. Pour encourager une expansion urbaine

On construit, pour encourager une expansion urbaine, comme nous l'avons expliqué dans la première partie de ce chapitre. Puisque la *ḥuṭba* n'est plus limitée à une mosquée de vendredi spécifique, les mosquées se multiplient sous le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Étant donné que la mosquée est le noyau de toute nouvelle agglomération, et que la *ḥuṭba* n'est plus limité à quelques mosquées comme auparavant, La population commence à s'éloigner et à habiter près de ces nouvelles mosquées du vendredi. La construction des hammams et des *sabīl-s* vont aussi encourager le développement des nouveaux quartiers.

1.4. CONCLUSION

Tout au début du sultanat mamlouk, la ville du Caire devient le sujet d'intenses activités urbaines. Une véritable fièvre s'empare des dignitaires et repousse les limites de la ville ayyûbide dans toutes les directions. C'est à ces souverains mamlouks et à leur personnel politique, que la ville doit son image historique actuelle. Ce sont ses monuments mamlouks qui ont créé sa gloire historique. C'est avec l'enchaînement, presque continu, des divers chantiers, que la ville tourne la page de son héritage fatimide et ayyûbide et commence à en écrire une nouvelle sur son histoire glorieuse. Au tournant du XIV^e siècle, l'empire mamlouk est devenu la plus importante puissance en Méditerranée et la ville du Caire a repris sa position de mégapole occupée auparavant pendant le règne des califes fatimides.

Mais que veut-on construire au Caire ? Les bâtisseurs de la ville édifient différents types de construction. Ils investissent dans la construction des fondations religieuses et funéraires. Ils dépensent amplement pour la construction de leurs édifices de résidence et aussi leurs lieux de

¹³⁷ J. LOISEAU, *Reconstruire la maison du sultan*, p. 18.

pouvoir. Mais ils vont aussi fournir à la ville ses installations hydrauliques et les équipements nécessaires pour la protéger contre les inondations de son fleuve. Par ailleurs, ils construiront de multiples édifices de services, comme les hammams, et les *rab'-s*, qui sont souvent inclus dans les actes de waqf grâce à leurs rentabilité financière. Cependant, Le Caire étant une destination incontournable du commerce international, les commandes vont surtout se diriger vers les édifices commerciaux, qui se propageront dans les quatre coins de la ville.

Ces nouveaux édifices diffusent différents messages qui expliquent les raisons pour lesquelles les souverains et émirs mamlouks construisent dans la ville. Nous avons tenté de retrouver ces raisons en présentant plusieurs exemples. On construit en premier lieu pour diffuser un message de piété et de vertu, mais aussi pour renforcer une éducation et des idées quelconques. On se lance dans ces divers chantiers pour laisser une trace afin de garder son nom dans la ville et être commémoré, mais aussi pour que ce nom résonne et impressionne. On dépense toutes ces sommes pour montrer sa puissance son pouvoir et sa hauteur. Parfois la raison pour laquelle on a pris part à ce dynamisme architectural, est tout simplement celle de tenir une promesse. De même on construit aussi pour la ville, pour la développer et l'entretenir.

CHAPITRE II

COMMANDE ET CONCEPTION

L'architecture mamlouke est sans aucun doute une architecture monumentale, qui a réussi de façon technique, géométrique, artistique et ornementale ainsi qu'urbaine à atteindre l'apogée de son art. Elle se développe à grande allure, sous le contrôle et le financement direct du sultan et de sa cour princière. Elle prend des formes et des images suivant le désir de son commanditaire. Ce patronage architectural a transformé le Caire à jamais.

Qui sont ses commanditaires ? Ceux à qui l'on attribue l'exécution d'un travail architectural ? Ceux qui payent les coûts de l'exécution ? Des hommes, mais aussi des femmes ? Des militaires mais aussi des civils ? Si nous nous mettons à la place de ce commanditaire, qui envisage de se faire construire un palais, une madrasa ou un mausolée, comment traduire ses désirs et ses idées ? Qui va lui conceptualiser son projet ? Quelles sont les motivations qui président à la naissance du projet architectural ?

Avant la phase de la réalisation d'un bâtiment, il fallait bien entendu trouver un terrain adéquat, dans un voisinage qui soit à la hauteur du prestige du commanditaire. Cette opération n'était pas une tâche facile dans une ville déjà bien urbanisée comme le Caire. Que vont-ils faire ? Le terrain en main, on pouvait estimer les coûts des travaux ainsi que la durée du chantier. Ensuite la phase de la conception commence. A notre grande déception, il n'existe aucun document datant de l'époque mamlouke qui aurait donné des détails sur cette phase d'avant-projet. Pareillement, aucun traité d'architecture, s'il n'a jamais été écrit, ne nous est parvenu. L'absence de textes et de dessins laisse beaucoup d'espace à notre imagination. Le peu de documents qui nous sont parvenus, dont aucun ne date de l'époque mamlouke, représente des

aides pratiques pour le processus de la construction d'un dôme, ou d'une arche, ou encore d'un *muqarnas*, ou une d'une décoration quelconque¹. Mais rien sur la phase de conception. Nous allons donc tenter de trouver d'autres moyens qui puissent nous éclairer sur les outils de conception adoptés.

2.1. QUI PENSE LA VILLE ? COMMANDITAIRES ET CONCEPTEURS

2.1.1. LES COMMANDITAIRES

Quand les sources présentent un édifice, elles mentionnent toujours le nom de son commanditaire. Les commanditaires sont souvent des élites militaires : des sultans et des émirs. Toutefois, on trouve aussi des femmes : des épouses, des filles et des mères de ce personnel politique. Les élites civils hommes mais aussi femmes participent. Le nom du commanditaire est aussi habituellement retrouvé parmi les épigraphies récoltées sur les murs de son bâtiment. Par exemple, ce personnage est souvent mentionné dans l'inscription de la fondation (*al-naṣ al-ta'sīsī*). Il est donc en règle générale possible de lier un édifice à son commanditaire. Nous avons fait une énumération qui nous a permis de connaître les proportions entre les différents commanditaires pour les deux périodes bahrite et circassienne². Pour la période bahrite, sur 474 chantiers³, on obtient 407 commanditaires appartenant au groupe social des politiques, soit 86% et 67 seulement au monde religieux et aux élites civiles, soit 14%. Pour la période circassienne, sur 383 chantiers, on obtient 307 personnes du groupe social des politiques, soit 80% et 76 du monde religieux et des élites civiles (cette fois-ci on trouve aussi des femmes), soit 20%. La proportion est écrasante en faveur du groupe des mamloukes et de leur famille (j'ai aussi compté dans ce groupe les eunuques). On découvre une proportion non-négligeable de femmes

¹ R. HILLENBRAND, *Islamic Architecture*, p. 12

² Ces proportions sont figurées dans les camemberts du volume II, pp. 89, 90.

³ Ces chantiers constituent des chantiers de construction à neuf. Mais aussi des chantiers de restauration des édifices majeurs comme la mosquée al-Azhar, al-Ḥākīm et celle d'Ibn Ṭūlūn, ou encore des chantiers de rénovation et de reconversion d'édifice déjà existant. Cette énumération est faite à partir de la liste de Michael Meinecke dans *Die mamlukische Architektur in Ägypten und Syrien*, II.

mamloukes participant à ces diverses activités de construction, ce nombre est relativement élevé : 19 à l'époque bahrite, soit 4%. Cette proportion se réduit à l'époque circassienne à 3% seulement, et elle est répartie entre 7 femmes mamloukes, soit 2% et 4 femmes faisant partie de la classe civile, soit 1%. Maintenant, jetons un coup d'œil de plus près sur ces commanditaires.

A. Le rôle des politiques

Grâce à cette envie de bâtir qui caractérise les souverains mamlouks, leurs maisons ainsi que leur société militaire, la ville du Caire se transforme en une vraie mégapole. Bâtir est souvent un acte lié aux villes, on trouve ainsi comment les mamlouks vont plutôt préférer construire au Caire, au lieu de leurs *iqṭā'*. Ils entreprennent aussi des chantiers dans d'autres villes de l'empire, comme à Damas, à Alep, dans les deux villes Saintes et à Jérusalem. Toutefois, la capitale de l'empire gardera toujours une place assez prioritaire, et elle restera parmi les lieux préférés pour tout commanditaire voulant bâtir et laisser une trace matérielle mais surtout spirituelle de son existence. Voici ce qu'affirme Julien Loiseau :

« Riches d'une rente foncière levée en leur nom dans des villages dont ils ne connaissaient souvent que le rapport fiscal, citadins de résidence et d'horizons depuis leur naissance à une identité nouvelle, c'est en ville qu'ils tenaient leur propre société, qu'ils concentraient leurs investissements matériels et spirituels, en ville qu'ils vivaient et prévoyaient de mourir.⁴

Et c'est ainsi que les mamlouks, émirs comme sultans, ou même les femmes, se lancent dans des projets de construction souvent assez ambitieux dans la ville du Caire. Encore une fois L'Égypte et Le Caire surtout reprennent leur position de foyer de la civilisation islamique. Après un ralentissement de presque un siècle sous les Ayyûbides, les projets architecturaux se bousculent à nouveau. Ce riche investissement dans l'art et l'architecture est parfois jugé comme étant simplement un moyen d'étaler leur domination et d'exhiber leur richesse pour satisfaire leur propre arrogance et caprices. Albert Gayet dans l'art arabe trouve que ces *anciens esclaves* ne sont pas des protecteurs éclairés, ou des hommes doués de goûts délicats. Nous ne sommes

⁴ J. LOISEAU, *Reconstruire la maison du sultan*, pp. 5-6.

pas tout à fait d'accord avec cette proposition, mais il est certain que ces anciens esclaves vont garantir à la capitale égyptienne un patrimoine exceptionnel, qui la caractérise encore de nos jours. Ces œuvres urbaines continuent à donner à la ville du Caire sa prospérité monumentale tellement appréciée.

Ce groupe de politiques est donc divisé entre les sultans, les émirs, les eunuques ainsi que les dames mamlouks, épouses, mères mais aussi filles et belles-filles. Les trois premiers types de commanditaires mamlouks sont regroupés dans la partie suivante :

La commande du sultan et du personnel politique

Nous sommes devant le groupe social qui domine les activités de construction, reconversion et restauration dans la capitale mamlouke. Le sultan, ainsi que ses émirs avec les membres de leurs maisons, étaient les principaux commanditaires des constructions effectuées dans la ville. Evidemment, puisqu'ils avaient tous accès aux ressources du pays, soit à travers leur *iqṭā'*, ou grâce aux taxes, ou encore en se servant des fonds fournis par Bayt al-Māl. Ils étaient aussi en position favorable pour acheter des biens waqfs, par consentement juridique⁵, pour les ajouter à leurs propres waqfs, ou pour réutiliser leurs terrains. Grâce à eux, de multiples chantiers se sont mis en route, ce qui a énormément influencé l'urbanisation des quartiers alentours. Les sultans et les émirs ont pris en charge l'investissement urbain de la ville.

Pendant l'époque bahrite, la proportion des émirs commanditaires dépasse celle des sultans. Ces derniers arrivent à 29% quand les émirs sont à 52%. Cette proportion varie considérablement pendant l'époque circassienne, elle s'inverse. Leur proportion diminue à 37% tandis que celle des sultans augmente à 40%. Il faudrait noter que pour cette période, 64% des chantiers sultaniens seront effectués dans un intervalle de cinquante années seulement⁶, à partir du règne du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy, qui fut précédé par dix-sept sultans et suivi par six seulement. Ainsi, les opérations de constructions se multiplient considérablement à partir de son

⁵ I. LAPIDUS, *Muslim cities in the later middle ages*, p. 6.

⁶ L'époque circassienne dure 138 années (784-922 H. / 1382-1517).

règne et elles continueront au même rythme sous le sultan Qanṣūh al-Ġūrī, qui a édifié tout type de constructions possibles et effectué de multiples projets de restauration.

Nous avons déjà présenté dans le chapitre précédent ces différents types de constructions exécutés dans la ville mamlouke. Souvent les questions financières ne posent pas de problèmes. Bien entendu, le sultan et sa maison ont généralement suffisamment de ressources et de privilèges pour réaliser ce dont ils rêvent. Un palais ici pour son émir préféré, une *zāwiya* par là pour son cheikh bien-aimé, le mausolée de la mère de son fils, un *ḥān* ou un *rab'* pour l'ajouter à la *waqfiyya* de sa madrasa, et ainsi de suite. L'empire mamlouk commence avec des chantiers importants. À l'exception du sultan al-Mu'izz Aybak, qui s'est construit une madrasa à Fuṣṭāṭ, les premiers sultans mamlouks se dirigent vers le cœur de l'ancienne capitale fatimide, pour réinvestir ce lieu au pouvoir symbolique : la rue de Bayn al-Qaṣrayn, l'artère principale de la ville liant les deux portes du Bāb al-Futūḥ au nord et Bāb Zuwayla au sud. Au milieu de la zone la plus prestigieuse du Caire, les anciens palais fatimides sont démontés pour faire place à la nouvelle image de la ville qui assiste à la naissance de ce nouvel empire, où neuf sultans vont y édifier des fondations religieuses et un hammam.

Les émirs quant à eux, vont créer deux nouveaux axes dans la ville, loin de Bayn al-Qaṣrayn, pour y installer leurs fondations pieuses. Ceci a largement influencé le développement des quartiers sud de la ville. Ces deux nouvelles artères sont : la rue Darb al-Ahmar qui relie Bāb Zuwayla à la Citadelle et l'ancienne digue, la rue Ṣalība, qui relie la Citadelle aux bords du Nil. Les premières commandes effectuées sur ces deux artères ont été faites par des émirs mamlouks attachés à la maison du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Prenons l'exemple de la rue Ṣalība pour découvrir le patronage des princes mamlouks dans la ville.

En 703 H. / 1303-1304, l'émir Saṅḡar al-Ġawlī passe la première commande sur la rue Ṣalība, en construisant sa madrasa/*ḥānqāh*⁷ à côté de sa maison, entre al-Kabš (sur le mont Yaškur) et la rue Ṣalība. Cette zone, entre le Caire et Fuṣṭāṭ, ancien emplacement de l'ancienne capitale tulunide, était encore quasi déserte. Il y attache un complexe funéraire où il sera enterré dans un mausolée adjacent à celui de son ami, l'émir Salār. En effet, ce dernier meurt dans les prisons du sultan al-Nāṣir Muḥammad des années avant et l'émir lui dédie un mausolée dans son

⁷ Maqrīzī mentionne que cet édifice est une madrasa mais aussi une *ḥānqāh*. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, pp. 398, 421.

édifice. Plus tard, l'émir Baštak y sera aussi enterré dans une tombe ajoutée à ces deux mausolées. Aucun chantier ne prend place sur cette rue jusqu'à la commande de l'émir Šayḥū en 750 H. / 1349 et en 756 H. / 1355 pour la construction de sa mosquée et de sa *ḥānqāh* respective ; soit plus de quarante-sept ans après. L'année suivante, l'émir Šarġatmiš entame le chantier de sa madrasa accolée à la mosquée d'Ibn Ṭūlūn. Sur le bandeau du pied droit du portail, le nom du commanditaire est suivi de cette phrase : *bānī al-madāris wa-l-masāǧid* (Figure II-1)⁸.



Figure II-1 Inscription du portail de la Madrasa de l'émir Šarġatmiš.

A l'époque circassienne le défilé des chantiers continue, avec l'émir Qanībāy al-Muḥammadi, qui construit une mosquée en 816 H. / 1413, puis l'émir Taġrī Birdī en 844 H. / 1440. Plus loin, à l'ouest de la rue, une mosquée est construite en 853 H. / 1449 probablement par le sultan Ğaġmaq. Cependant, elle porte aujourd'hui le nom de l'émir Lāġīn al-Sayfī. Azbak al-Yūsūfī construit sa madrasa en retrait de cette rue en 900 H. / 1479. Un seul édifice est commandé par un sultan sur la rue Šalība : le *sabīl-kuttāb* du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy, construit en 884 H. / 1479. Au total, sur le même axe, seront réalisées quatre commandes princières à l'époque bahrite, trois à l'époque circassienne et deux de sultans, dont une n'est pas tout à fait confirmée.

Les émirs mamlouks se lance aussi dans des constructions résidentielles importantes. Bien évidemment, puisque la demeure du prince est indexée aux étapes de sa carrière⁹. Les chroniques de la capitale sont pleines de mention de ces résidences. On a tenté de faire un début

⁸ « Le bâtisseur des madrasas et des mosquées ». Voir M. VAN BERCHEM, *CIA, II, Égypte*, n° 161, p. 240.

⁹ J. LOISEAU, *Reconstruire la maison du sultan*, p. 6.

de plan montrant la localisation de ces résidences princières afin de pouvoir comprendre où se situaient les concentrations les plus élevés¹⁰.

Les eunuques construisent aussi. Leur proportion est assez faible et ne dépasse pas 1% pour les deux périodes bahrite et circassienne. Pourtant, ils vont tenter de laisser une trace de leur passage au Caire de même qu'à Damas¹¹ et Alep¹². Ils installent des fondations pieuses dans la capitale de leur souverain, mais ils édifient aussi d'autres types de bâtiments, on trouve dans les chroniques par exemple une maison¹³ et un mausolée¹⁴.

Devenir commanditaire de fondation pieuse signifiait que l'eunuque avait atteint une position assez importante au service du sultan, ce qui lui permettait de s'offrir une telle construction et en plus de lui sécuriser son waqf, grâce à la fortune qu'il avait amassé durant sa carrière. En effet, Ibn Tagrī Birdī, dans *Ḥawādīt al-Dūhūr* se pose des questions curieuses concernant un eunuque de simple origine, qui a réussi à grimper l'échelle sociale, jusqu'à atteindre la fonction de *muqaddim al-mamālīk al-ṣultāniyya* du sultan al-Zāhir Ğaḡmaq (r. 842-857 H. / 1438-1453). Ce qui intéresse notre propos c'est que l'historien ajoute qu'il devient assez riche et se fait construire des édifices ainsi qu'une madrasa à la fin de ses jours : *aṭrā we 'ammara al-amlāk wa banā fī awāḡir 'umru madrasa*. Ainsi, al-Zaynī 'Anbar b. 'Abd Allah al-Ṭawāšī al-Ṭanbuḡī, s'enrichit et se fait construire une madrasa vers Sūq al-Ĝanam, quelques années avant sa mort en 897 H. / 1491¹⁵.

Par ailleurs, Maqrīzī mentionne un autre eunuque commanditaire. Il s'agit de Zayn al-Dīn Fayrūzī b. 'Abd Allah al-Rūmī, qui a travaillé pour le sultan al-Nāṣir Faraĝ. Fayrūzī s'était fait construire une madrasa près de Bāb Zuwayla et a fourni un nombre de waqf nécessaire pour son maintien. Pourtant, il meurt avant la fin des travaux, alors le sultan décide de l'enterrer dans son

¹⁰ Voir Carte n°3, Volume II, p. 17.

¹¹ La mosquée de l'eunuque Marĝān. Voir M. Meinecke, *Die mamlukisch Architektur in Ägypten und Syrien*, II, p. 311.

¹² La mosquée de Ĝauhar al-Ĝulāmī. Voir M. Meinecke, *Die mamlukisch Architektur in Ägypten und Syrien*, II, p. 253.

¹³ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, II, p. 74.

¹⁴ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 700.

¹⁵ IBN TAGRĪ BIRDĪ, *Ḥawādīt*, p. 793.

ḥūš derrière la tombe qu'il venait de construire pour son père dans la *Ṣaḥara*, et la madrasa se reconvertisse en une *qaysariyya* pour le compte de l'émir al-Kabīr Tamirtāš al-Muḥammadī¹⁶.

Un autre cas intéressant à prendre en compte, est celui de la Madrasa de Muḥtaš, le *ṭawāšī ra's nubāt al-suqā* du sultan al-Ẓāhir Qanṣūh (r. 903-905 H. / 1498-1500), un bâtiment qui n'a pourtant jamais vu le jour. Quand le sultan Qanṣūh al-Ġūrī (r. 906-922 H. / 1501-1516) s'empare du pouvoir, il met la main sur cette madrasa, en la confisquant de Muḥtaš. Ibn Iyās explique comment le sultan démolit les constructions, déjà faites par l'eunuque, pour agrandir le terrain. Toutefois, il réutilise les fondations déjà construites par le *ṭawāšī* et les inclut dans les fondations de sa madrasa toujours existante à Šarabšīn (al-Ġuriyya)¹⁷.

Ces commanditaires-eunuques construisent aussi des mosquées. Parmi les mosquées présentées par Maqrīzī dans ses *Ḥiṭaṭ*, il en existe une appelée la mosquée de l'eunuque ; Ġāmī' al-Ṭawāšī¹⁸. Cette mosquée est construite hors des murs du Caire entre Bāb al-Ša'riyya et Bāb al-Baḥr. Elle fut construite par l'eunuque du sultan al-Nāšir Muḥammad, Ġawhar al-Lālā. Par ailleurs, dans la collection des inscriptions sur pierre du musée d'art islamique du Caire, il existe une inscription (Figure II-2) portant le nom d'un eunuque qui commande la construction d'une mosquée. Elle fut traduite par Gaston Wiet dans son catalogue comme suit :

« Cette mosquée bénie a été fondée par ordre de l'eunuque très illustre, grand, respectable, Shihab el-din Murshid, le trésorier, l'intendant des harems royaux d'el-Mansur et d'el-Adil, à la date du 15 du mois de radjab l'unique de l'année 694/31 mai 1295, que Dieu lui pardonne ! ¹⁹»

¹⁶ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, IV/1, p. 202.

¹⁷ IBN IYĀS, *Badā'i'*, IV, p. 53.

¹⁸ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 325.

¹⁹ G. WIET, *Inscriptions historiques sur pierre*, p. 63, (pl. XVII).

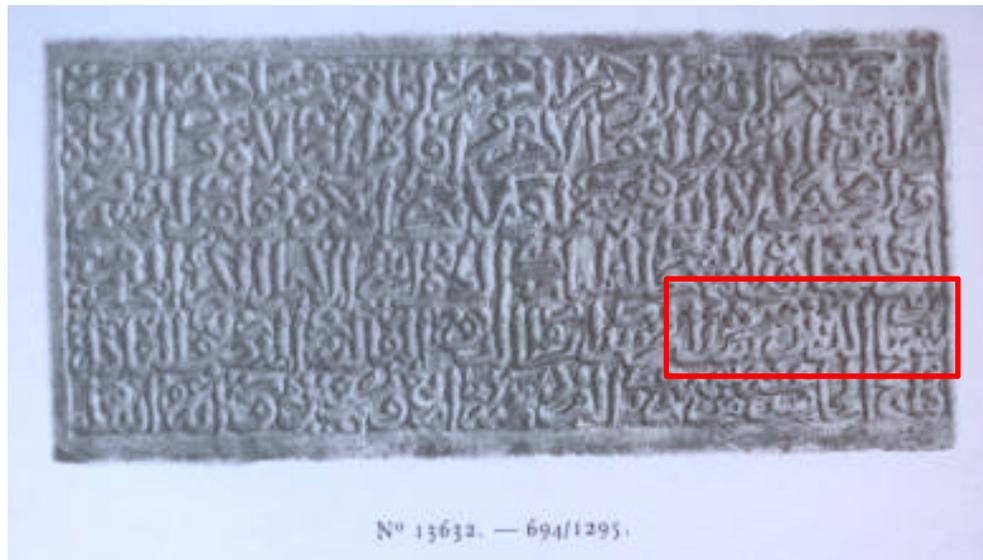


Figure II-2 Inscription en pierre se trouvant au musée d'art islamique du Caire portant le nom de l'eunuque Šihāb al-dīn Muršid (dans l'encadrement) ©Gaston Wiet

Le Caire a la chance de garder encore un exemple de mosquée, qui fut commandé par un *ṭawāšī* et qui est par excellence à la hauteur des constructions princières. À Darb Qirmiz, au quartier de Ğamāliyya on trouve la mosquée de Miṭqāl (Index n°45), présente dans les *Ḥiṭaṭ* de Maqrīzī sous le nom de la Madrasa al-Sābikiyya²⁰. Elle fut construite par l'eunuque Sābiq al-Dīn Miṭqāl al-Anūkī. L'eunuque travaillait donc pour Ānūk, le fils du sultan al-Nāšir Muḥammad. Sous le règne du sultan al-Ašraf Ša'ban, il devient le *muqaddim al-mamālik al-sulṭāniyya*. L'eunuque place sa madrasa au cœur du Caire, à l'est de Bayn al-Qaṣrayn près de sa résidence. Son architecture, sa décoration, son plan et son emplacement dans une des zones les plus importantes de la ville historique illustre le grand statut et le pouvoir de son commanditaire (Figure II-3 et Figure II-4).

²⁰ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, pp. 393-394. Voir M. MEINECKE, *Die Madrasa des Amirs Miṭqāl in Kairo*. Pour le projet de restauration voir M. MEINECKE, *Die Restaurierung der Madrasa des Amirs Sābiq ad-Dīn Miṭqāl al-Anūki und die Sanierung des Darb Qirmiz in Kairo* et D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the mamlouks*, pp. 217-218. La mosquée a fait partie des monuments restaurés pendant le projet de la restauration de Darb Qirmaz, qui a reçu le prix Aga Khan pour l'architecture en 1983.



Figure II-3 *Mihrāb* et le *minbar* de la Mosquée Mitqāl.
©Salah al-Nazir



Figure II-4 Vue sur la cour de la Mosquée de Mitqāl.
© Salah al-Nazir

Avant de fermer le chapitre sur ces commanditaires politiques, il est important de noter que les califes abbassides du Caire ne vont laisser aucun patrimoine architectural dans cette ville qui les a accueilli pendant des décennies. Le nom d'aucun calife ne sera donc associé avec aucune fondation quelconque, ni même avec une résidence. Les ressources modestes dont ils disposent, à travers le contrôle du waqf de Sayyida Nafisa, ne leur permettent pas de se construire une fondation pieuse, ni même un mausolée²¹.

Les femmes mamloukes

En inspectant les monuments mamlouks toujours existant au Caire, on en remarque quelques-uns dédiés ou commandés par des femmes. Cependant, si on essaie de trouver des traces de leurs activités dans le domaine de la construction, les sources dont nous disposons sont insuffisantes²². Par la suite, l'étude sur le sujet du patronage architectural féminin est aussi assez limitée. Certes, Aḥmad 'Abd al-Rāziq et Ḥasan 'Abd al-Waḥāb ainsi que Caroline Williams ont présenté des bâtiments édifiés par des femmes²³, mais ils ne se sont pas penchés sur la question du patronage de ces dames, seule l'architecture de leurs édifices fut le point d'intérêt. Plus tard, Huda Lutfi, Howaida al-Harithy et Carl Petry²⁴ discutèrent de cette problématique, tout en étudiant l'impact et l'influence de ces dames, vivant au Caire mamlouk, à travers les constructions qu'elles ont initiées. Voici donc ce qu'a conclu Petry :

« Indeed, as historians probe the sources that describes the urban society of Egypt and Syria, during the Ayyubid and Mamlouk periods (566-922 / 1171-1517), they soon discover a remarkable degree of parity between men and women who belong to the ruling elite. Although sharp divisions in public roles and postures distinguishes the two sexes, these do not appear to have created any appreciable differences in status. No dimension of this elite's activity more vividly illustrates this situation than the assignment of custodianship

²¹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 10.

²² Seul l'historien al-Saḥāwī dédie un de ses volumes aux femmes dans son dictionnaire biographique, *al-Daw'*, qu'il surnomme *Kitāb al-nisa'*. Mais nous ne trouvons que les femmes qui ont vécu au IX^e siècle H. / XV^e siècle.

²³ Voir A. 'ABD AL-RAZIQ, « Trois fondations féminines en Égypte mamelouke », H. 'ABD AL-WAHAB, « *Aṭār al-mar'a fi al-imāra al-islāmiyya* » et C. WILLIAMS, « The mosque of Sitt Ḥadaq ».

²⁴ Voir H. LUṬFĪ, «Manners and Customs of Fourteenth-Century Cairene Women: Female Anarchy Versus Male Shar'i Order in Muslim Perspective Treatises.», H. AL-HARITHY, « Female Patronage of Mamluk Architecture in Cairo», et C. PETRY, « Class Solidarity Versus Gender Gain: Women as Custodians of Property in Later Medieval Egypt».

over property and the endowment of charitable trusts. Class identity combined with pragmatic necessity to promote the mutual supervision of estates by men and women, certified by elaborate legal procedures. Quite often, women were chosen to assume exclusive responsibility for property management.²⁵»

Ainsi, les femmes dans la société mamlouke, et surtout celles appartenant à la classe régnante, ont joui d'une position favorable, même égale aux hommes. Grâce à leur patronage architectural, il serait donc possible de positionner leur rôle dans la société mamlouke. Mais qui sont ces dames ? Quels est leur statut dans la hiérarchie sociopolitique ? Et que construisent-elles ?

Les femmes appartenant à la classe militaire ont profondément influencé la vie politique de la cour. Rappelons comment le sultanat mamlouk est né dans des circonstances assez particulières grâce à une femme. On ne peut négliger le rôle important joué par Šağar al-Durr pour préserver le pays et le garder sous une gouvernance unie face aux attaques des Croisés et ensuite, son rôle lors de la création du sultanat mamlouk. On ne peut non plus négliger son rôle dans l'instauration de cette nouvelle vogue dans l'architecture, celle d'une fondation religieuse (la madrasa) accolée à une fondation funéraire (le mausolée). Ce type de construction sera largement répété et deviendra le symbole de prestige pour les futurs sultans mamlouks. En effet, Umm Ḥalīl est la première à avoir construit un mausolée à l'intérieur de la ville, en édifiant une *qubba* pour son défunt mari ayyûbide, al-sultan al-Šāliḥ Niğm al-Dīn Ayyūb, accolé à ses deux madrasas au cœur de la ville. Ensuite, elle se fait construire une madrasa-mausolée, près du Mašhad de Sayyida Nafīsa. Ainsi, les premières constructions mamloukes sont des fondations funéraires construites sous les ordres de cette grande dame²⁶.

²⁵ C. PETRY, « Class Solidarity versus Gender Gain: Women as Custodians of Property in Later Medieval Egypt », pp. 122-123.

²⁶ Parfois Les études excluent la reine Šağar al-Durr de leur compte des monuments mamlouks. Howaida al-Harithy attribue le premier bâtiment construit par une femme au mausolée de Fāṭima Ḥāṭūn, Voir H. al-Harithy, « Female Patronage of Mamluk architecture in Cairo », p. 324. Cependant, Creswell et Meinecke ont inclus le mausolée de la reine dans leurs listes sur l'architecture mamlouke en Égypte. Voir K. A. C. CRESWELL, « A Brief Chronology of the Muḥammadan Monuments of Egypt to A. D. 1517 », p. 77; M. MEINECKE, *Die Mamlukische architektur in Ägypten un Syrien*, II, p. 1 ; Ainsi que Van Berchem, qui ajoute : « on fait commencer cette dynastie (mamlouk bahrite) à l'avènement de Chadjarat ad-durr », M. VAN BERCHEM, *CIA, I, Égypte*, p. 113. Sur ce mausolée voir MAQRIZI, *Sulūk*, I, p. 404. Ajoutons aussi que l'historien Maqrīzī lui-même rattache la reine à *Dawlat al-mamālīk al-baḥariyya*. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., p. 237. Par ailleurs, on n'inclut pas en général Qubbat al-Šāliḥ dans le répertoire mamlouk, plus tôt puisqu'elle porte le nom d'un sultan ayyubide. Cependant, cette *qubba* fut initiée par Šağar al-Durr et non par le sultan ayyubide. Ainsi, je l'ai incluse dans la liste des monuments mamlouks.

Par la suite, l'environnement politique créé par le nouveau système mamlouk, va largement contribuer au prestige de ces dames²⁷. Surtout, pendant les moments de troubles, où les chroniques expliquent le rôle des femmes mamlouks, respectées même par les camps rivaux²⁸. Face aux instabilités et insécurités de ce système, et devant les pertes continues des membres mâles des familles mamloukes, les femmes seront favorisées et elles joueront le rôle de gardiennes et de protectrices de leurs familles²⁹. Ce qui ajoutera énormément à leurs statuts dans la société. D'autre part, les femmes appartenant à la classe civile, ne seront pas écartées de la vie sociale. Dans son *Kitāb al-nisā'*, Saḥāwī explique comment ces femmes ont largement participé à la vie religieuse et éducative de leur ville.

En tout cas les documents waqfs confirment cette position remarquable de la femme aux temps des mamlouks. Sylvie Denoix dans son article sur les waqfs mamlouks note que le nombre de femmes présentes comme fondatrices est relativement élevé : Sur 231 *waqif-s*, 35 sont au nom de femmes, donc un peu plus de 15%³⁰. Pendant l'époque bahrite, les constructions des dames mamloukes atteignent 4%. Ceci se réduit de moitié pendant l'époque circassienne avec 2% seulement, ajoutons le 1% occupé par des dames des élites civiles.

Au cours de cette recherche, j'ai réussi à accumuler une liste comprenant des femmes commanditaires, qui figurent dans le tableau 16³¹. On arrive à identifier trente-cinq bâtiment au moins, dont treize seulement sont encore existants³². Ces édifices fondés par des femmes ne sont jamais des constructions secondaires dans l'architecture mamlouke. Au contraire, certains figurent parmi les plus importants.

Dans ce tableau on découvre vingt-huit noms de femmes commanditaires. La reine Šaġar al-Durr préside cette liste, ensuite nous retrouvons vingt et une dames appartenant à la classe politique et six appartenant au groupe des élites civile : pour les femmes mamloukes, dix-sept

²⁷ C. PETRY, « Class Solidarity Versus Gender Gain: Women as Custodians of Property in Later Medieval Egypt », p. 123.

²⁸ Sur ce sujet voir par exemple le rôle joué par Sitt Ḥadaq avec le sultan Ḥasan.

²⁹ C. PETRY, « Class Solidarity versus Gender Gain: Women as Custodians of Property in Later Medieval Egypt », p. 125.

³⁰ S. DENOIX, « Les waqfs mamelouks du Caire », p. 35.

³¹ Voir Volume II, p. 91-96.

³² Certes, le nombre des constructions hors du Caire peut être plus élevé que les trois mentionnés dans cette liste. J'ai limité la recherche sur les constructions au Caire. Cependant j'en ai noté quelques-unes pour pouvoir expliquer comment ces dames vont aussi construire loin de leur ville.

sont liées à la maison d'un sultan dont neuf seulement à la maison du sultan al-Manşūr Qalāwūn. On trouve ensuite trois femmes liées à des émirs mamlouks. Et finalement un cas particulier celui d'une majordome travaillant pour la maison du sultan al-Nāşir Muḥammad. Parmi ces commanditaires mamloukes celui des femmes de sultan est le plus important ; elles sont au nombre de neuf : Fāţima (al-Manşūr Qalāwūn), Ardūtikīn (al-Aşraf Ḥalīl puis al-Nāşir Muḥammad), Tuġāy (Figure II-5) et Narġis (al-Nāşir Muḥammad), Tūlubiyya (al-Nāşir Ḥasan), Hāġar (al-Zāhir Barqūq) et Zaynab (al-Aşraf Ināl). Les huitième et neuvième dames sont à la fois femme de sultan mais aussi mère de sultan : Tuġlī (épouse d'al-Nāşir Muḥammad et mère d'al-Muzaffar Ḥaġġī) et Asalbāy (concubine d'al-Aşraf Qāyţbāy et mère d'al-Nāşir Muḥammad II). On trouve ensuite trois autres mères de sultans: Baraka (al-Aşraf Şa'bān), Şirīn (al-Nāşir Faraġ) et Ḥadīġā (al-Aşraf Barsbāy). Il y a aussi les noms de trois filles de sultans: Tadmārbay (al-Zāhir Baybars), Tatar (al-Nāşir Muḥammad) et Şaqra (al-Nāşir Ḥasan). Puis une belle-fille, Ğalbān (al-'Azīz Yūsuf) et une belle mère, Fāţima (al-Zāhir Ğaqmaq). Et finalement le cas de la *ġāriya* Sitt Ḥadaq, qui fut la gouvernante du harem du sultan al-Nāşir Muḥammad.



Figure II-5 Mausolée et Ĥānqāh de la princesse Tuġāy ©Salah al-Nazir

Pour les femmes liées aux maisons d'émirs, nous ne retrouvons que trois noms : celui de Fāṭima al-Šaqrā (fille d'un émir non-mentionné), Aidatkin (épouse de l'émir Bukġā al-Nāširi) et la fille d'un certain 'Imād al-Dīn b. Mūsak (épouse de l'émir Balabān al-Šālihi). Pour les dames civiles, les six noms appartiennent à des femmes qui ont vécu au troisième tiers du IX^e siècle de l'hégire. Voici donc les commanditaires femmes connues de nom dans les sources.

Mais que vont construire ces dames? Howaida al-Harthy s'est posée cette question tout en se demandant si on pouvait comparer les édifices initiés par les femmes avec ceux conçus par les hommes, du point de vue des statut, forme, style et financement³³. On reviendra sur ce point, mais, tout d'abord, commençons par préciser les différents types de constructions exécutées par ces dames. Comme nous venons de le citer *supra*, le premier bâtiment attribué à une femme est le mausolée de la reine Šaġar al-Durr, épouse du dernier sultan ayyubide et du premier sultan mamlouk. Mais la reine avait déjà commandé un autre bâtiment avant de se lancer dans la construction de son mausolée. Après la mort de son premier époux, elle prend la décision de lui construire un mausolée sur une partie de sa madrasa³⁴. Pareillement, les dames de la cour vont surtout investir dans la construction de fondations pieuses et funéraires. Elles construiront donc des mausolées souvent attachés à des *ḥānqāh*-s ou des madrasas. Mais elles vont aussi construire des *ribāt*-s pour les autres femmes infortunées, les veuves et les divorcées, afin de leur fournir un lieu pour y vivre et acquérir une éducation intellectuelle mais aussi spirituelle³⁵. Bien entendu, elles vont aussi construire des mosquées. Au total on arrive à identifier : neuf mausolées, quatre madrasas/mausolées, deux *ḥānqāh*-s/mausolées, deux madrasas, quatre mosquées dont une à Fayyūm, une *zāwiya*, et six *ribāt*-s dont deux se trouvent à la Mecque³⁶. Ainsi, le patronage des femmes mamlouks du Caire ne se limitait pas à la capitale.

³³ H. AL-HARITHY, « Female Patronage of Mamluk Architecture in Cairo », p. 321.

³⁴ Elle détruit une partie de la madrasa al-Šālihiyya comprenant les appartements du cheikh Malikite. Voir N. HAMPIKIAN, *al-Šālihiyya complex through time*, pp. 49-55.

³⁵ comme Ribāt al-Baġdādiyya, qui était situé à Darb al-Asfar, dans le voisinage de la Ḥānqāh de Baybars al-Ġašankīr, disparu aujourd'hui. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 247-248 et A. Mubārak, *al-Ḥiṭaṭ al-Tawfiqiyya*, VI, p. 53; d'après H. al-Harthy, « Female Patronage of Mamlouk Architecture in Cairo », p. 331.

³⁶ Certes, le nombre des constructions hors du Caire peut-être supérieur à ces trois mentionnées dans cette liste. Mais j'ai limité la recherche sur les constructions au Caire. Cependant j'en ai noté quelques-unes pour pouvoir expliquer comment ces dames vont aussi construire loin de leur ville.

Par ailleurs, ces dames vont se faire construire plusieurs demeures, mais les historiens ne rapportent pas assez de détails pour connaître leur nombre exact ou leurs emplacements. Cependant, on a pu en reconnaître trois : deux maisons et un palais. Ce palais n'est autre que celui de Tatar al-Ḥiġāziyya qui, à l'origine, fut le palais fatimide Qaṣr al-Zumurrud. Il fut repris par les Ayyûbides, puis par les Mamlouks jusqu'à tomber aux mains de l'émir Sayf al-Dīn Qawṣūn, qui mourut avant d'entamer les travaux envisagés pour sa rénovation et sa restauration. Le palais a donc ensuite été vendu à la fille du sultan al-Nāṣir Muḥammad, Tatar al-Ḥiġāziyya. Maqrīzī rapporte qu'elle le transformera complètement en palais mamlouk, en lui ajoutant un *iṣṭabl* et une cour³⁷. Pour les maisons, l'une a appartenu à Sitt Ṣāqra, fille du sultan al-Nāṣir Ḥasan et l'autre est celle de Ḥawand Ardūtikīn, épouse des sultans al-Aṣraf Ḥalīl et al-Nāṣir Muḥammad. Cette dernière avait aussi un hammam près de sa maison, ainsi qu'une *turba* toujours présente à la Qarāfa al-Suġra³⁸. Par ailleurs, Maqrīzī mentionne une *qaysariyya* et un *rab'* appartenant à Ḥawand Baraka, la mère du sultan al-Aṣraf Ṣa'bān³⁹. Nous ne pouvons pas affirmer avec certitude que le hammam et les maisons sont des constructions neuves initiées par ces dames. Par contre, nous pouvons confirmer que la *qaysariyya* et le *rab'* de Ḥawand Baraka ont été construits sous ses ordres. D'ailleurs, elle les rajoute au waqf de sa madrasa à la rue Tabbāna⁴⁰. Il est fort probable que les dames mamloukes ont construit d'autres édifices, mais il est assez difficile de pouvoir identifier d'autres types de construction, puisque les biens étaient souvent vendus ou échangés d'un héritier à l'autre.

Il est donc possible de retrouver quelques constructions initiées par des dames royales de la cour mamlouke. Cette passion pour l'architecture n'est pas limitée à elles. On trouve au moins un indice, celui de Sitt Ḥadaq, qui fut aussi connu par Sitt Miska⁴¹. Cette femme était la gouvernante du sultan al-Nāṣir Muḥammad, qui lui confia les affaires de son harem. Déjà à la naissance du sultan, sa mère, la princesse mongole Aṣlūn, lui choisit une amie et une femme de

³⁷ MAQRIZI, *ḤIṬAT*, ED. B., II, p. 71.

³⁸ Il s'agit de Turbat al-Sitt, *Index* n°300.

³⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 79.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Dans les *Ḥiṭat*, Maqrīzī présente deux dames, Ḥadaq et Miska. Cependant, dans les *Suluk*, il reconnaît que Sitt Ḥadaq est aussi connue par Sitt Miska. MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 235.

confiance pour devenir sa *murabiyya/dādā*. En effet, Sitt Ḥadaq est arrivée en Égypte avec les Mongols sous le règne du sultan al-Manṣūr Qalāwūn, elle fût peut-être même une parente de la mère du sultan⁴². Cette dame avait une grande autorité sur la maison du sultan⁴³. Elle va se faire construire deux mosquées dont une existe toujours et a été restaurée récemment (Figure II-6)⁴⁴. La présence de ces constructions est assez intéressante, car elle révèle comment une esclave du sultan peut acquérir une place importante et une fortune suffisante lui permettant de se faire construire deux mosquées, où la prière du vendredi prend place. Ceci révèle aussi le haut statut dont jouissait cette femme à la cour du sultan.



Figure II-6 Façade principale de la Mosquée de Sitt Ḥadaq/ou Sitt Miska
©Muḥammad 'Abd al-'Azīz

Le plus intéressant encore dans notre propos, c'est de savoir que des femmes appartenant à au groupe des élites civiles ont aussi construit dans la ville du Caire. Dans le dictionnaire bibliographique de l'historien al-Saḥāwī, on retrouve quatre femmes appartenant à la société civile initiant des constructions : Ḡanna b. al-Tāḡ Muḥammad, construit une *zāwiya* pour y

⁴² S. MAHIR, *Masāḡid Miṣr*, III, p. 222.

⁴³ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. B., II, pp. 116, 313.

⁴⁴ L'autre mosquée est remplacée aujourd'hui par le mausolée du cheikh Muḥammad al-Mawardī au quartier de Sayyida Zaynab. Il est intéressant de noter qu'elle a construit ces deux mosquées dans les mêmes environs. Mais pourquoi deux ? Et pourquoi pas aussi un mausolée ?

enterrer sa mère⁴⁵. Ḥadīḡā b. al-Balqīnī creuse une *faṣṣiqiyya*, dans la *qā'ā* de Madrasa al-Balqīnī⁴⁶, pour y être enterrée⁴⁷. Ḥasnā' b. Sīdī 'Alī et Ḥadīḡā b. Amīr Ḥaḡḡ construisent deux *ribāṭ-s*⁴⁸ pour les veuves. Cette dernière dame a aussi construit quelques demeures⁴⁹.

Le nom de ces femmes est aussi présent sur leurs fondations. Celui de la reine Šaḡar al-Durr est retrouvé dans son mausolée au quartier al-Ḥalīfa, sur le bandeau qui court au sommet des quatre murs de base. Il est en bois et l'inscription est peinte dessus en blanc. Elle y figure comme étant Umm al-malik al-Manšūr Ḥalīl⁵⁰. Par ailleurs, on distingue le nom de Sitt Miska sur l'inscription de la fondation de sa mosquée à la rue Suwiqat al-Sabā'īn (Figure II-7). Sur une plaque de marbre dans la baie du portail on peut lire le texte suivant :

« Bism Allah al-Raḥmān al-Raḥīm, a ordonné la construction de cette bénite mosquée, l'humble (*al-faqīra ilā Allah*), celle qui a fait le pèlerinage à la maison de Dieu et visité la tombe du Prophète que la prière et la paix soit sur lui, *al-satr al-rafi'* Ḥadaq connue par Sitt Miska al-Nāširiyya dans les mois de l'année sept-cent quarante. ⁵¹»

Dans la collection du musée d'art islamique du Caire, il existe une inscription en pierre (Figure II-8), portant le nom de la fille d'un des émirs qui fut déchiffrée par Wiet dans son catalogue comme suit :

« Ce mausolée béni a été fondé par ordre de l'aveugle de Dieu, fille de l'émir Imād el-dīn, fils de Musak, et épouse de l'émir Saif eldin Balaban el-Alai. Cela a été achevé dans le mois de radjab de l'année 685 / septembre 1266. ⁵²»

45 SAḤAWI, *Daw'*, XII, p. 17.

46 Probablement père ou grand père de Ḥadīḡā.

47 SAḤAWI, *Daw'*, XII, p. 31.

48 SAḤAWI, *Daw'*, XII, p. 20 ; Saḡāwī, *Daw'*, XII, p. 25-26.

49 SAḤAWI, *Daw'*, XII, p. 25-26

⁵⁰ M. VAN BERCHEM, *CIA, I. Égypte*, n°70, p. 728.

⁵¹ M. VAN BERCHEM, *CIA, I. Égypte*, n°134, p. 193:

"بسم الله الرحمن الرحيم أمرت بإنشاء هذا الجامع المبارك الفقيرة إلى الله الحاجة إلى بيت الله الزائرة قبر رسول الله عليه الصلاة والسلام الستر الرفيع حدق المعروفة بست مسكة الناصرية في شهور سنة أربعين وسبعمائة."

⁵² G. WIET, *Inscriptions historiques sur pierre*, p. 61, n°81 (pl. XIV).



Figure II-7 Inscription de la fondation de la Mosquée de Sitt Miska ou Sitt Hadaq
©Hisham 'Alaa



Figure II-8 Inscription en pierre au musée d'art islamique du Caire,
n° 1256 ©Gaston Wiet

Les bâtiments construits pas les femmes partagent la même finesse, grandeur et importance que ceux construits par les hommes. Par exemple, le mausolée de Fāṭima Ḥātun, femme du sultan al-Manṣūr Qalāwūn et mère de son fils aîné al-Šāliḥ ‘Alī ressemble largement à celui d’al-Ašraf Ḥalīl, son beau-fils. D’ailleurs, K. A. C Creswell suppose que le travail de ces deux édifices aurait pu être celui du même architecte⁵³. D’autre part, nous savons qu’un des grands émirs du sultan al-Manṣūr Qalāwūn était le responsable du chantier du mausolée de la Ḥātūn. Il s’agit de l’émir Saṅḡar al-Šuḡā’ī, qui a peut-être aussi suivi le chantier d’al-Ašraf Ḥalīl⁵⁴. Le fils de cette dame mamlouke, al-Šāliḥ ‘Alī b. Qalāwūn, probablement le préféré du sultan, qui meurt pendant la vie de son père, est inhumé dans le mausolée de sa mère. Ceci montre quand même l’importance de cette fondation édiflée sous le nom d’une dame, construit sur un terrain situé entre le mausolée de Šaḡar al-Durr au nord et le Mašhad de Sayyida Nafīssa au sud. Un autre édifice important parmi les fondations féminines encore existantes serait la madrasa/ mausolée d’Umm al-sultan Šā’bān, Ḥawand Baraka. Ce monument est doté d’un des plus beaux portails de l’architecture mamlouke (Figure II-9) du Caire. La géométrie utilisée dans le travail du *muqarnas* se révèle d’une complexité et d’une originalité assez remarquable.

Ces activités de construction démontrent à quel point ces femmes mamloukes avaient les moyens de s’offrir de telles constructions et d’investir dans l’achat d’autres édifices existants. D’après Maqrīzī, nous savons que la Qaysariyya de Ġaharkas fut achetée pour le compte d’Umm Ḥalīl, la reine Šaḡar al-Durr⁵⁵. Par ailleurs, en présentant la biographie de la Ḥawand Muḡal, épouse du sultan Ġaḡmaq, l’historien rapporte comment elle va dépenser pour les deux mosquées saintes, al-Ḥaramayn al-Šarifayn, une somme de trois mille dinars pour les pauvres, suivie par trois cent dinars envoyés spécialement, à la fin de ses jours⁵⁶. Ainsi, ces dames possédaient leurs ressources financières propres, ce qui leur permettait de réaliser des projets et de s’acheter des propriétés foncières Ḥawand Asalbāy, femme du sultan al-Ašraf Qātbāy, à la

⁵³ K. A. C. CRESWELL, *Muslim Architecture in Egypt*, II, p. 215.

⁵⁴ Voir La fiche descriptive de l’émir Saṅḡar al-Šuḡā’ī dans les annexes, volume II, pp. 110-117.

⁵⁵ Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS., III, 289. Déjà quand la reine a compris que sa mort s’approchait, elle détruisit la plupart de ses bijoux et ses pierres précieuses en les écrasant dans un *hūn* (un bol utilisé pour écraser l’ail) Voir Maqrīzī, *Sulūk*, I, p.404.

⁵⁶ SAḤAWI, *Daw’*, XII, p. 126.

Mecque, elle laissa beaucoup d'argent et de biens au Caire après sa mort. Elle les avait emmagasinés dans des *ḥawāṣil*⁵⁷. De même, Ibn Iyās raconte comment après la mort d'une des épouses du sultan Qanṣūh al-Ġūrī, Ḥawand Ğān Sukar al-Ġarkasiyya, le sultan inspecte ses *ḥawāsil*, qui contenaient de l'or, des *tuḥaf*, des pierres précieuses et du tissu de haute qualité⁵⁸. Quand les ottomans découvrirent les greniers de l'épouse du dernier sultan mamlouk al-Ašraf Ṭumānbāy, les biens furent calculés à l'équivalent de cinquante mille dinars⁵⁹.



Figure II-9 Portail de la Madrasa d'Umm al-sultān Ša'bān

⁵⁷ IBN IYĀS, *Badā'i'*, IV, p. 159.

⁵⁸ IBN IYĀS, *Badā'i'*, V, p. 30.

⁵⁹ IBN IYĀS, *Badā'i'*, V, p. 182.

Pourtant, ces dames ne vont pas échapper aux confiscations de leurs biens, exactement comme les hommes. Les historiens rapportent plusieurs cas, comme celui de Ḥawand Zaynab épouse du sultan Ināl⁶⁰, dont les biens furent confisqués après la mort de son époux par le sultan al-Zāhir Ḥuṣṣadām. Ou encore le cas de la fille de l'émir Yašbak min Mahdī épouse de l'émir Qānibāy Qarā⁶¹. En rağab 752 H. / 1351, les biens de Sitt Ḥadaq furent aussi confisqués par le sultan al-Şāliḥ et on lui imposa une très forte amende⁶². Il y eut aussi une chanteuse, Ḥadīgā al-Raḥābiyya, qui vit ses biens confisqués à plusieurs reprises⁶³. Ceci affirme donc l'indépendance financière de ces dames ainsi que leurs fortunes importantes. Ces fortunes n'étaient pas limitées aux femmes des mamlouks, Saḥāwī dans son *Kitāb al-nisā'* mentionne les fortunes, parfois colossales, que certaines femmes ont amassé pendant leur vie et laissé après leur décès. Voici par exemple Mariam, aussi connu sous le nom de Umm Ḥāni', fille du 'alāma Nūr al-Dīn Abī al-Ḥasan, petite fille du cadi Faḥr al-Dīn al-Qāyātī. Elle s'est achetée une grande *qā'ā* assez luxueuse, donnant sur Birkat al-Fil, grâce à l'héritage qu'elle reçut de son grand père et de son mari⁶⁴. Saḥāwī ajoute qu'elle est partie treize fois au pèlerinage, ce qui affirme sa grande fortune⁶⁵. On trouve aussi le cas de Farah, fille d'Aytumuš al-Ḥuḍarī, qui laissa des propriétés, des *waqf*-s ainsi qu'une énorme fortune⁶⁶.

B. Les élites civiles

Le patronage architectural mamlouk n'est pas exclusif à la classe régnante. Au Caire, on remarque la présence de monuments mamlouks, portant le nom d'un commanditaire civil. Ces édifices vont souvent partager la même grandeur et le haut niveau architectural des autres édifices fondés par les émirs mamlouks. Nous venons de voir comment ils ont investi dans 14%

⁶⁰ Ibn Iyās, *Badā'i'*, III, p. 156.

⁶¹ Ibn Iyās, *Badā'i'*, V, p. 181.

⁶² Ibn Ḥağar, *Durarr*, II, p. 7. ; Maqrīzī, *Sulūk*, II, p. 851.

⁶³ Saḥāwī, *Daw'*, XII, p. 33.

⁶⁴ Saḥāwī, *Daw'*, XII, p. 156.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Saḥāwī, *Daw'*, XII, p. 114.

de ce patrimoine à l'époque bahrite et 20% à l'époque circassienne. Doris Behrens-Abouseif ramène cet accroissement du patronage civil pendant l'époque circassienne à la flexibilité sociale instaurée. Bien entendu, un commanditaire ne pouvait installer une *ḥuṭba* dans sa nouvelle mosquée, avant d'avoir reçu préalablement la permission du sultan⁶⁷.

Parmi ces élites civiles, on retrouve des cadis, des professionnels (*muhandis*-en chef, médecins en chef) ou encore des commerçants. J'ajouterais aussi à ce groupe des personnes appartenant au monde religieux; des cheikhs. Pour ces derniers, parfois la commande passait par le sultan mamlouk. On trouve aussi parmi ces commanditaires des dames appartenant au groupe des élites civiles, comme nous venons de le présenter *supra*. Nous sommes donc devant une proportion assez élevée, qui démontre la participation de ces hommes et femmes civiles dans le processus de la construction et du développement de la ville mamlouke. Toutefois, on remarque que ces personnages étaient souvent liés d'une manière ou d'une autre au groupe des élites militaires. Cette connexion va sans doute aider à multiplier leurs ressources financières, ce qui va leur permettre de lancer un nombre de projets architecturaux, non seulement au Caire, mais dans plusieurs autres villes de l'empire mamlouk⁶⁸.

Commençons tout d'abord par les cadis, puisqu'on découvre qu'ils ont effectué plus du tiers des commandes. Ces hommes ont souvent occupé des postes de haut rang dans l'administration mamloukes. Dès le début du sultanat, on remarque déjà des traces de leurs commandes. Parmi ces commanditaires il y eut le cadi Ibn 'Abd al-Zāhir, le fameux historien, qui était à la direction de la chancellerie des sultans al-Manṣūr Qalāwūn et après lui son fils al-Ašraf Ḥalīl. Il construisit une mosquée du vendredi dans la Qarāfa Suġra près de la tombe de l'imam al-Layṭ. La première *ḥuṭba* marquant probablement l'inauguration de l'édifice eut lieu le 24 ṣafar 683 H. / 12 May 1284⁶⁹. Cette mosquée a disparu.

Cependant, si nous voulons donner des exemples de bâtiments toujours existants commandés par un fonctionnaire de l'administration mamlouke, nous trouvons cinq exemples bien reconnus dans l'architecture mamlouke du Caire. Pourtant, les cinq datent de l'époque

⁶⁷ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 21. D'après IBN ḤAĠĠAR, *Inbā'*, IX, p. 157.

⁶⁸ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 22.

⁶⁹ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 324.

burgite seulement. Il s'agit de la Mosquée/Madrasa du cadi 'Abd al-Bāsiṭ (*Index* n° 60), celle du cadi Abū Bakr b. Muḏhir (*Index* n° 99) et les trois moquées du cadi Yahya (*Index* n° 182, 344 et 204).

Le cadi 'Abd al-Bāsiṭ⁷⁰ est un juge d'origine syrienne qui a travaillé pour le sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ. Plus tard, il occupera le poste de *nāzir al-ğayš* pour le sultan Barsbāy. Saḥāwī écrit comment ce cadi avait une connaissance dans le domaine de l'architecture⁷¹, ce qu'il a peut-être acquis avec les nombreuses constructions qu'il a réalisées pour son compte personnel au Caire, mais aussi à Damas, Jérusalem, à la Mecque et à Médine⁷². Sa somptueuse madrasa dans le quartier d'al-Ḥurunfiš au Caire, où l'on commença la prière du vendredi en 823 H. / 1420, est un superbe exemple de l'architecture mamlouke. La décoration en pierre et le travail en bois sont d'une très haute qualité. Le cadi était un personnage connu, compétent et de confiance⁷³. Il avait une maison au bord du Nil⁷⁴.

Abū Bakr b. Muḏhir⁷⁵, fut le *kātib al-sirr* du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy. Il s'est lancé dans plusieurs projets personnels, dont sa mosquée/madrasa, qu'il construisit quelques années après avoir suivi les travaux de la Citadelle pour le sultan. Cet édifice se trouve sur la fameuse Ḥārat Burguwān, pas loin de celle du cadi 'Abd al-Bāsiṭ à Ḥurunfiš. Le plan de cet édifice suit la dernière tendance en vogue dans l'architecture de l'époque. Sa décoration révèle une grande finesse, un travail artisanal minutieux, surtout en ce qui concerne les boiseries et le travail du marbre⁷⁶.

⁷⁰ C'est le cadi Zayn al-Dīn 'Abd al-Bāsiṭ b. Ḥalīl b. Ibrāhim al-Dimašqī (784 ou 790- 854 H./ 1382 ou 1388- 1450). Il arrive au Caire avec le sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ, encore émir, puis commence une grande carrière dans l'administration égyptienne. Il fut à un moment donné le gouverneur de Damas. Il était un des proches du sultan Barsbāy. Le cadi a gardé une bonne réputation jusqu'à la fin de ses jours. Au cours de sa vie il a amassé une grande fortune. Il est enterré dans la Qarāfa.

⁷¹ SAḤAWI, *Daw'*, IV, pp. 24-25.

⁷² Le cadi construisit quatre madrasas : au Caire, à Jérusalem, à Médine et à la Mecque. Il ajoute un sabīl à sa madrasa à la Mecque. A Damas, il construit un ḥammām. Voir M. Meineke, *Die mamlukische Architektur in Ägypten und Syrien*, pp. 335-6, 350. Voir aussi D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 247

⁷³ Voir aussi la fiche descriptive sur les responsables civiles, dans Volume II, p. 151.

⁷⁴ MAQRIZI, *Sulūk*, IV/1, p. 528.

⁷⁵ Abū Bakr b. Muḏhir (831- 893 H. / 1428-1488), est un bureaucrate égyptien, qui commence sa carrière pendant le règne du sultan al-Zāhir Ḥuṣqadam et la continue avec le sultan Qāyṭbāy. Parmi ses fonctions il fut responsable des écuries du sultan, de la Ḥānqāh de Sa'īd al-Su'ada, puis du Bayt al-māl et enfin il devient le *nāzir al-ğayš*. Finalement il devient le *kātib al-sirr* du sultan Qāyṭbāy, jusqu'à la fin de ses jours. Voir SAḤAWI, *Daw'*, XI, p. 88-89.

⁷⁶ D. Behrens-Abouseif, *Cairo of the Mamlouks*, p. 286.

En dernier on trouve le *cadi* Yahya b. ‘Abd al-Razzāz, qui a construit trois mosquées, une sur le Ḥalīḡ en 848 H. / 1444, une autre à Būlāq en 852 H. / 1448, une troisième donnant sur Birkat al-Fīl en 856 H. / 1453. Il construisit aussi un *ribāṭ* près de sa première mosquée⁷⁷ ; il fut démoli lors de la création de la rue Port Said⁷⁸. Le *cadi* Yahya est un chrétien converti, qui travailla comme *ustādār* pour le sultan al-Zāhir Ğaqmaq. Il est intéressant de noter qu’il va réaliser plus de constructions que son sultan⁷⁹. Cependant, ses biens furent confisqués plus de vingt fois et il mourut dans les prisons du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy le 8 rabī’ awal 874 H. Saḥāwī cite ses multiples constructions et il fait une note sur sa grande richesse en propriétés, *waqf*-s et autres, qui dépassent toutes descriptions possibles: *mā yafūq al-waṣf min amlāk wa awqāf we ġayriha*⁸⁰. Voici donc des commandes faites par des *cadis* fonctionnaires de l’État.

Par ailleurs, d’autres bâtiments ont aussi été construits grâce à d’autres professionnels. Ces commanditaires vont souvent construire des mosquées et des madrasas près de leurs demeures. Ṣalāḥ al-Dīn Yūsuf b. al-Maġrabī, un médecin-en-chef, *raʿīs al-aṭibāʾ*, se fait construire une madrasa près de sa maison. Pourtant, le bâtiment, resté inachevé, est démoli en 814 H / 1411 par les descendants du médecin et ils vendent les débris⁸¹. Ce même médecin avait aussi construit une mosquée et un mausolée donnant sur le Ḥalīḡ al-Nāṣirī, où il fut inhumé⁸². Un autre médecin-en-chef se fit construire une *dār* près du Bīmāristān du sultan al-Manṣūr Qalāwūn. Il s’agit de Dār Ibn Saġīr, qui a travaillé pour le sultan al-Zāhir Barqūq⁸³. On retrouve aussi la mosquée al-Muḥaḍabiyya, construite par Muḥaḍb al-Dīn Muḥammad b. Abī al-Waḥš, dans les Ḥiṭats de Maqrīzī. Il occupe aussi cette position de *raʿīs al-aṭibāʾ* le 11 ramadān 684 H. / 1285 au Bīmāristān du sultan al-Manṣūr Qalāwūn⁸⁴. Il y a aussi le *kabīr al-muhandisīn* du sultan al-Zāhir Barqūq, Aḥmad b. Muḥammad al-Ṭūlūnī, qui fut responsable de la construction de son complexe

⁷⁷ Saḥāwī, *Dawʾ*, X, p. 234.

⁷⁸ *Index* 141. Voir BCCMAA, 1883, p. 26.

⁷⁹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 262.

⁸⁰ Saḥāwī, *Dawʾ*, X, p. 234.

⁸¹ MAQRIZĪ, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 391.

⁸² *Ibid.*

⁸³ MAQRIZĪ, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 55.

⁸⁴ MAQRIZĪ, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 397.

funéraire à Bayn al-Qaṣrayn. Il est enterré dans un mausolée qu'il a édifié lui-même dans la Qarāfa sud⁸⁵.

Pour les commandes effectuées par les cheikhs, la distinction reste encore assez difficile. Par exemple, le cheikh 'Abd al-Qādir al-Daštūtī⁸⁶, considéré comme un des grands *awliyā'* de l'Égypte, est enterré dans une mosquée⁸⁷, construite par le sultan Qanṣūh al-Ġūrī en 912 H / 1506⁸⁸. Ce même cheikh fut responsable de deux chantiers à Madinat al-Fayyūm. Il s'agit de la mosquée de Ḥawand Asalbāy et d'un pont⁸⁹. Mais pour sa mosquée le cheikh est-il le commanditaire ou est-ce le sultan ? Le sultan a sans doute payé le coût des travaux. Habituellement, ce genre de commande pour le compte d'un cheikh soufi passe par le sultan. Comme par exemple avec le sultan al-Zāhir Baybars, qui commande la construction d'une *zāwiya* pour son cheikh, ou encore la Zāwiya de Taqī al-Dīn, construite par le sultan al-Nāṣir Muḥammad pour un certain cheikh iranien⁹⁰. En revanche, on trouve quelques commandes faites par des hommes religieux. Il existe certains indices dans les sources qui précisent qu'un cheikh est bien le commanditaire de l'édifice : Par exemple la Zāwiya du cheikh 'Abd Allah Šams al-Dīn Damirdāš, qui existe toujours au quartier de 'Abbāsiyya, au nord du Caire. Cette *zāwiya* fut construite pendant le règne du sultan al-Ašraf Qāyrbāy à la fin du XV^e siècle. Elle fonctionne toujours de nos jours sous la direction de l'ordre soufi de la Damirdāšiyya. On distingue aussi la mosquée du cheikh Ibn al-Rifa'a, construite entre le Caire et Fuṣṭāṭ au Ḥikr al-Zāhiri⁹¹.

Maqrīzī présente dans ses *Ḥiṭaṭ* la Mosquée al-Kaymaḥt, il explique que ce terrain acheté par *mu'allim al-Kimaḥt* (un travailleur du cuir ?) était occupé par une *dār*. Il la démolie pour construire une mosquée à la place. Ensuite, deux personnages vont agrandir et renouveler cette

⁸⁵ IBN AL-FURĀT, *Tarīḥ Ibn al-Furāt*, IX, 477. D'après M. MEINECKE, *Die mamlukische Architektur I Ägypten un Syrien*, II, p. 289.

⁸⁶ Muḥyī al-Dīn 'Abd al-Qādir al-Daštūtī, est originaire de la ville de Daštūt à Banī Suwayf en Haute Égypte. Il est mort en 924 H. / 1518, un an après la conquête Ottomane, à l'âge de 88 ans. C'est un des grands *awliwā'* de l'Égypte, il était proche du sultan Qāyrbāy.

⁸⁷(Index 12), elle se trouve dans la rue portant le même nom, près de la rue Faḡḡala, à Bāb al-Ša'riyya.

⁸⁸ A. MUBARAK, *Ḥiṭaṭ ṭawfiyya*, IV, p. 110.

⁸⁹ Voir dans les fiches descriptives, volume II, p. 156.

⁹⁰ MAQRIZI, « *Ḥiṭaṭ* », éd. B., II, p. 332.

⁹¹ MAQRIZI, « *Ḥiṭaṭ* », éd. B., II, p. 327; MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 339.

mosquée après ce *mu'allim*, dont un *faqīh*⁹². Ce dernier urbanise aussi la zone autour en construisant des maisons⁹³. Il y a aussi La Madrasa d'Ibrāhim b. 'Umar al-Maḥallī, construite par le *ra'īs al-tuġġār* sur les bords du Nil⁹⁴. Et encore à Bulāq, une madrasa fut construite pour le marchand du sultan al-Ašraf Qāyrbāy, Ibn al-Zamān⁹⁵. Les exemples que nous venons de citer, ont tous disparu. Les constructions des hommes qui ne sont pas connectés à l'aristocratie mamlouke seront les premières à disparaître⁹⁶. Les confiscations et les spoliations des personnages civils, ont certainement joué un rôle pour anéantir leurs traces matérielles dans la ville.

Certes, ces élites civiles participent à la construction d'édifices pour la ville, mais ils vont surtout sponsoriser des fondations religieuses déjà existantes au lieu d'en faire construire de nouvelles⁹⁷. Ils ont largement contribué aux coûts de restauration et de rénovation des fondations comme la mosquée al-Azhar, la mosquée al-Šāliḥ Ṭalāi' ou encore la mosquée de 'Amr à Fuṣṭāṭ. Cette dernière doit totalement ses travaux de maintien à ces hommes⁹⁸. Pareillement, en lisant l'histoire de la fondation de l'Imām al-Layṭ, dans les *Ḥiṭaṭ* de Maqriṣī, on découvre que la construction première a été réalisée par des civils en 640 H / 1242. De même, pour les opérations de rénovation et de restauration effectuées avant 780 H. /1378, puis en 811 H. /1408 et encore en 833 H. / 1429. Ces dernières restaurations furent commandées par une femme, Marḥaba bint Ibrāhīm, la sœur du cadī 'Abd al-Bāsiṭ⁹⁹.

⁹² MAQRIZI, « *Ḥiṭaṭ* », éd. B., II, p. 326.

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 368.

⁹⁵ IBN IYĀS, *Badā'i'*, III, p. 293.

⁹⁶ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 23.

⁹⁷ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 21.

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 463.

2.1.2. LES CONCEPTEURS

On ne peut pas présenter un chapitre sur la commande et la conception, sans se poser des questions sur l'identité du concepteur des projets. Qui est ce personnage? Est-il souvent présent sur le chantier ? Ou bien est-il présenté par un intermédiaire ¹⁰⁰? Comment est-il payé ? Les concepteurs des monuments mamlouks sont-ils au courant des autres types de construction, encore dans les autres pays ? Partagent-ils les influences, les plans et les techniques ? Comment ce maître d'œuvre est qualifié ? Voyagent-ils ?

A. Qui sont les concepteurs des monuments mamlouks ?

L'identité de ce personnage a été un sujet de débat entre les architectes et les historiens travaillant sur cette époque¹⁰¹. Les débats ont orienté les travaux vers des problématiques parfois très marquées par leurs temps et qui peuvent, aujourd'hui, nous sembler impropre. Les ouvrages des orientalistes écrits à partir du XIX^e siècle, ont largement étudié la ville du Caire et excessivement analysé ses monuments. Cependant, il est intéressant de noter les confusions qui se présentent dès que les auteurs essaient d'identifier la personne en charge de la conception et ensuite de l'exécution de ces monuments. Pareillement, les historiens contemporains, européens comme égyptiens vont présenter des interprétations différentes sur l'activité de ce personnage¹⁰².

Au départ de cette étude, je suis partie à la recherche de l'équivalent de l'architecte contemporain à l'époque mamlouke, qui aurait été à la fois responsable de la conception et de la réalisation d'un projet. Cependant, les sources n'ont pu confirmer la présence de ce personnage. Contrairement aux sources retrouvées dans les villes européennes, au Caire et en Orient en général, aucune source ne nous a fourni des réponses à cette question.

¹⁰⁰ Comme l'exemple des parliers qui ont joué le rôle d'intermédiaires sur les chantiers des cathédrales européennes au XII^e siècle.

¹⁰¹ Par exemple voir l'article de N. RABBAT, « Architects and artists in mamluk society: in the perspective of the sources ».

¹⁰² Sur cette question, voir plus de détail dans la partie VIII, volume II, p. 161.

Les études menées auparavant sur l'architecture mamlouke, par des chercheurs contemporains, utilisant la langue arabe, présentent encore des confusions. Par exemple l'archéologue égyptien Ḥasan 'Abd al-Wahāb¹⁰³, parle souvent du génie du *muhandis*, soit l'ingénieur ou l'architecte et prend pour acquis que c'est bien lui le responsable de la conception d'un édifice. Par ailleurs, la traduction en langue arabe du texte d'Eveliya Čelebi sur le Caire¹⁰⁴, présentant la mosquée du sultan Qanṣūh al-Ġūrī, présente aussi le *muhandis* comme étant le concepteur de la mosquée : le *muhandis-fannān* (artiste) a volé dans chaque mosquée un art, qu'il a réutilisé dans ce nouveau bâtiment¹⁰⁵. Ainsi, selon le traducteur le *muhandis* est la personne responsable de visualiser le projet et de formaliser son image artistique et esthétique. Pourtant, c'est une traduction contemporaine et le traducteur utilise le vocabulaire moderne. Dans la version originale en langue turque de ce même passage, on trouve des différences. Eveliya utilise deux termes : *üstād mūhendisi*, soit l'ingénieur en chef et *üstād mimâr*, soit l'architecte en chef comme suit :

"Sene 916 târihinde bina olunmak ile karîbü'l-ahd olub cümleden câmilerden sonra bina olunmağile üstād mūhendisi her câmiden birer sanat serîka idub bu Gavri camiinde icrây-i ma'rifet eden üstād mimâr yed-i tûlasini ayan u beyân eylemiş¹⁰⁶".

Dans ce contexte, les deux termes *muhandis* et *mi'mâr*¹⁰⁷ partagent la même signification, c'est la personne qui conceptualise le projet. Mais ceci ne fut pas le cas pour le Caire mamlok. Le *muhandis* dans les sources mamloukes n'est pas toujours un concepteur. En lisant les textes médiévaux la figure du *muhandis* présente sur les chantiers n'est pas toujours celle de la personne qui conçoit le projet ou qui le dessine, mais plutôt celle d'un expert technique, travaillant souvent en équipe et qui maîtrise la science de la géométrie. Ainsi, Nous sommes donc

¹⁰³ Ḥasan 'Ābdel Wahāb (1898-1967) est un des grands archéologues égyptien qui a travaillé pour le Comité de Conservation des monuments de l'Art Arabe. Il a collaboré avec Max Herz et Gaston Wiet.

¹⁰⁴ Eveliya Čelebi (1611-1682) est le plus célèbre voyageur de l'Empire ottoman. Il passe plus de quarante ans de sa vie dans des voyages. Il écrit un ouvrage qu'il dédie à son voyage en Égypte. Voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Eveliya_%C3%87elebi.

¹⁰⁵ E. ČELEBI, « *Siyahitnamah Mişr* », p. 284.

"سرق المهندس الفنان من كل مسجد فنا، فأظهر فيه ضرويا من آثار مهارته وفنه، وأبان صنعته"

¹⁰⁶ E. ČELEBI, *Seyahatnâme*, X, p. 116.

¹⁰⁷ On présentera cette occupation dans le chapitre IV.

devant un professionnel du chantier, et non pas devant un concepteur artistique. Ce technicien s'exprime selon un processus très scientifique et non esthétique ou philosophique. Les sources mamloukes présentent des ingénieurs et des géomètres, et non pas des architectes. Telle est la connotation du mot *muhandis* au Caire mamlouk, comme nous allons l'expliquer profusément dans le Chapitre IV. Ceci explique la difficulté de la traduction exacte du mot architecte quand on a affaire à ce contexte historique. Il apparaît, donc évident que l'image de l'architecte contemporain ne correspond pas à celle du *muhandis* de l'époque mamlouke.

Gaston Wiet a signalé que les noms des architectes et artisans retrouvés sur les édifices mamlouks ne sont jamais cités par les auteurs et historiens de l'époque. Ce qui l'emmène à penser que l'architecte, soit le concepteur du projet, était pour la société et les historiens mamlouks, *un tout petit personnage*¹⁰⁸. Il a réussi quand même à déchiffrer le nom de plusieurs personnages qui auraient pu avoir exercé ce métier, à travers les différentes signatures retrouvées sur les monuments mamlouks, non seulement au Caire, mais aussi à Damas, Alep, Hébron, Palmyre, Jérusalem et dans d'autres villes du sultanat. Mais de nouveau, nous ne pouvons pas confirmer que ce sont les concepteurs, ils peuvent être simplement les réalisateurs. Par ailleurs, le nombre de noms repérés n'est pas du tout proportionnel à la longue période de l'empire mamlouk, ni encore à cette abondance de la production architecturale. Et c'est ainsi qu'il confirme que l'architecte, tel que nous le concevons aujourd'hui, n'a pas existé en Égypte *musulmane* et pas seulement mamlouke. Ajoutons à cette confusion qu'il est très difficile de pouvoir identifier le concepteur d'un projet puisque la majorité du temps les historiens attribuent le travail aux commanditaires.

Bien entendu, le terme le plus répandu quand on a recours au domaine de l'architecture et de la construction, c'est le *muhandis*. Cependant, du point de vue terminologique, l'équivalent de l'architecte serait plutôt le *mi'mār*. Seulement, ce dernier est rarement utilisé et pour cette époque il est plutôt l'équivalent d'un maçon¹⁰⁹. En conséquence, il est très difficile de trouver une seule catégorie pour définir le concepteur des projets mamlouks. La conception du projet

¹⁰⁸ G. WIET, *Les mosquées du Caire*, p. 124.

¹⁰⁹ On en discute dans le chapitre IV.

est le travail de plusieurs personnes : des responsables, des professionnels et des artisans. Je propose donc qu'elle soit le travail d'équipe de tous ces acteurs sociaux du domaine de la construction, que nous allons présenter en détail dans la partie II de cette étude.

Au cours de cette recherche, je me suis penchée sur les études effectuées sur un bâtiment mamlouk, considéré comme le chef-d'œuvre de l'architecture cairote, afin de comprendre cette confusion qui a lieu dès qu'on essaye de discerner l'identité du concepteur. Dans la partie qui suit, je vous présente les résultats sur l'identité du concepteur de ce monument :

B. Une étude de cas : confusion et débat sur l'identité du concepteur de la Madrasa du sultan Ḥasan

Les études menées sur ce monument majestueux, de dimensions colossales, qui laisse tout visiteur en grande admiration, ont essayé de retrouver le nom et la provenance de la personne responsable de sa création. Malheureusement, les historiens de l'époque mamlouke ne révèlent aucun indice sur le nom de ce personnage. Ce qui paraît fort étrange devant un édifice d'une telle ampleur. Maqrīzī décrit le bâtiment et considère qu'il est « une des merveilles de l'architecture ». Il ajoute « qu'aucun autre temple dans les pays de l'Islam ne peut le rivaliser »¹¹⁰. Par ailleurs, il rapporte comment son iwan est probablement plus haut que l'iwan de Kīsrā en Iraq¹¹¹. En revanche, il ne donne aucun détail sur l'identité du concepteur du projet. Le seul nom retrouvé en connexion avec ce chantier est celui de Bašīr al-Ġamadār al-Nāšīrī, qui termine les travaux de marbre après la disparition du sultan¹¹². Toutefois, il n'est ni le responsable du chantier, ni un

¹¹⁰ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 316.

¹¹¹ Kīsrā, Chosroès, Khosro ou encore Kīsrā Anušīrwān (l'âme immortelle en persan), fut un roi Sassanide qui régna entre 531 et 579. Il construit un palais dans sa capitale Madāīn (Ctesiphon). Cet *iwān* faisait probablement parti de la salle du trône. Il est le seul monument encore présent de cette capitale, considéré comme l'arche en brique la plus large au monde. Construire un *iwān* plus haut que celui de Kīsrā, était le souhait de plusieurs souverains. Il est intéressant de noter que dans les *waqf*-s réalisés par les sultans mamlouks et tout au début, dans la partie présentant leurs différents titres, nous pouvons lire, comme par exemple avec le sultan Qalāwūn : *banā ma banā Kīsrā* (il construit ce que construit Kīsrā). Avec cette comparaison, le sultan affirme ainsi sa supériorité. D'ailleurs, plusieurs siècles avant, le second calife abbaside Abū Ġa'far al-Manšūr, qui s'occupa de construire la nouvelle capitale Bagdad, donna ordre de démolir les monuments de l'ancienne capitale Sassanide ; dont cet iwan ? *Mais les résultats ne répondaient pas aux efforts des démolisseurs ni aux dépenses qu'ils entraînaient*. La construction robuste de ce bâtiment les emmena à abandonner l'idée. Voir P. COSTE, « *L'Architecture Arabe* », p. 19.

¹¹² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 316.

responsable technique quelconque, mais simplement un émir eunuque de la maison du sultan¹¹³. Pourtant, la présence d'un *kabīr al-muhandisīn*, soit un architecte-en-chef, sur ce chantier est documentée dans les chroniques. Ibn Iyās rapporte, d'après al-Ṣafadī, que pendant les festivités de l'inauguration de la madrasa, les hommes du chantier sont récompensés par le sultan Ḥasan et l'architecte-en-chef, *kabīr al-muhandisīn*, reçoit mille dinars¹¹⁴. Mais qui est ce personnage ? Aucun indice, il reste anonyme.

L'architecture et l'ornementation de cette madrasa représentent des styles architectoniques et artistiques assez variés, dont quelques-uns sont même rarement attestés dans l'architecture des monuments de la ville du Caire. Le chantier de cette madrasa était sans doute un lieu exceptionnel, qui ne ressemblait à aucun autre chantier contemporain ou antérieur. D'ailleurs, l'historien al-Zāhirī, raconte comment le sultan avait « convoqué tous les muhandisīn » du monde pour construire un monument qui dépasse en hauteur l'édifice le plus élevé de la terre (allusion à l'iwan de Kisrā)¹¹⁵. L'expression « du monde entier » est peut-être un peu exagérée¹¹⁶. Pourtant, cette explication propose l'idée de la présence de *muhandisīn* venant de plusieurs pays, pour travailler sur le chantier du sultan au Caire. Le plus grand monument de toute l'architecture mamlouke, est-il le travail d'un étranger ou de plusieurs ? Un chrétien ? Un infidèle¹¹⁷ ? Maqrīzī évitait-il donc de les mentionner, pour ne pas attribuer toute cette gloire et cette invention architecturale et structurale incomparable à un étranger qui, peut-être encore, ne partage pas avec lui la même foi ?

Nos suggestions sur les identités de ces concepteurs sont donc infinies. Imaginons donc, un grand appel lancé par le jeune sultan mamlouk à tous les architectes et ingénieurs, artisans et

¹¹³ Ce même eunuque construit une madrasa au sud du Caire, au quartier de Darb al-Ahmar en 761 H. / 1359 (*Index* n° 269).

¹¹⁴ IBN IYĀS, *Badā'*, I, pp. 560-61.

¹¹⁵ AL-ZĀHIRĪ, *Zubdat*, p.31.

"لم أمر بعمارتهما طلب جميع المهندسين من اقاطير الأرض. وأمرهم بعمارة مدرسة يكون ليس عمر أعلى منها على وجه الأرض"

¹¹⁶ Abdallah Kahil explique comment le style d'al-Zāhirī était plutôt littéraire, et un peu en exagération avec la réalité. Cet auteur faisait souvent des comparaisons avec des monuments se trouvant hors du territoire Égyptien, afin de glorifier les monuments du Caire. Voir A. Khalil, *The Architect/s of the sultan Ḥasan complex in Cairo*, p. 157.

¹¹⁷ M. MEINECKE, *Die mamlukische Architektur in Ägypten und Syrien*, vol. I, p. 117.

artistes doués et réputés des quatre coins du monde pour les inviter à venir travailler sur le chantier le plus grand et le plus important de toute la région. C'est certainement une invitation de travail passionnante et une démarche assez ambitieuse. Participer à cette réalisation architecturale sans pareil, a dû être le rêve de différents professionnels, travaillant dans les multiples métiers de la construction et de la décoration architecturale. On peut penser que chacun d'eux arrivait avec ses propres expériences et ses expertises techniques pour ajouter une trace impressionnante. Ces influences étrangères se mélangent avec le style et l'esprit de l'architecture locale du pays, ce qui a engendré cette synthèse architecturale assez dynamique. Un chantier pareil avait certainement besoin d'un architecte-en-chef, capable d'orchestrer tout ce monde ingénieusement et adroitement. Il devait traiter avec tous ses maîtres d'ouvrages, imaginer leur travail, puis l'utiliser habilement pour produire ce syncrétisme extraordinaire.

Quelques années après la création du Comité de conservation des monuments de l'art arabe¹¹⁸, l'architecte-en-chef du Comité, Herz *pāšā*¹¹⁹, publie en 1899 une monographie sur la madrasa du sultan Ḥasan¹²⁰. Herz se pose des questions sur ces architectes inconnus du Caire mamlouk, et il remarque que, la plupart du temps, ils ne signent pas leurs œuvres architecturales. Herz *pāšā* se base sur cette idée pour argumenter sa conclusion que « les architectes sont les moins connus », puisqu'ils ne signaient pas leurs œuvres, contrairement aux artisans. Les seules exceptions de signatures qui peuvent être liées à des constructeurs, *muhandis* ou *bannā'* se trouvent sur le portail du palais de l'émir Qawṣūn/Yašbak. Les autres signatures retrouvées sur les monuments mamlouks sont: sur le marbre de la mosquée de l'émir Abū Bakr Muzhir et la signature de 'Abd al-Qādir al-Naqqāš incrustée au centre du *miḥrāb* de la mosquée de l'émir

¹¹⁸ Le Comité de conservation des monuments de l'art arabe a été créé par un décret khédivial du khédivé Tawfiq, le 18 Décembre 1881.

¹¹⁹ Max Herz (1856-1919) était un architecte hongrois qui a vécu en Égypte entre 1880 et 1914. Pendant plus de 25 ans il fut responsable de plusieurs projets de restauration des monuments arabes en Égypte, dont la madrasa du sultan Ḥasan, pendant sa direction du Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe. En 1905, il est commissionné par le khédivé 'Abbās Hilmī II, pour continuer la construction de la mosquée al-Rifā'ī qui se trouve en face de la madrasa du sultan Ḥasan. Il est aussi l'architecte du musée Islamique. Voir aussi I. Ormos, « *Max Herz Pasha (1856-1919)* ».

¹²⁰ A cette époque le monument était dans un état extrêmement délabré, et le comité ne disposait pas encore des moyens nécessaires, pour effectuer les travaux de consolidation et de restauration. Mais Herz terminera sa restauration plusieurs années plus tard, en 1915.

Qigmas al-Ishāki¹²¹. Mais il est fort possible que ces signatures soient celles des artisans réalisateurs et non du concepteur/s.

Selon Herz, le nom de l'auteur de la madrasa la plus grandiose de l'architecture de l'Égypte médiévale, reste encore inconnu. Il consacre un chapitre entier pour argumenter sur la provenance de cet architecte bâtisseur. Mais il trouve que sa recherche est finalement « infructueuse ». Il considère que l'anomalie de son étude, réside dans le fait qu'il n'a pas pu retrouver le nom de l'architecte en chef de la madrasa. Cependant, il explique comment, à travers l'analyse du style de la construction et de l'architecture de l'édifice, il est possible de retrouver des indices sur les origines de cet architecte anonyme. En analysant quelques données architecturales, comme la présence des colonnes gothiques de part et d'autre du *mihrāb* de la *qibla*, ou l'utilisation à faux des *muqarnas*, il suggère que la madrasa est construite par une main étrangère et probablement aussi non-musulmane. Cette conclusion lui paraît satisfaisante, et il trouve une explication logique pour la justifier : La raison pour laquelle le nom de l'architecte est introuvable sur la fondation pieuse est due au fait qu'il ne partageait pas la même croyance du sultan :

« C'est donc toujours la conclusion d'une originalité étrangère qui s'impose. Mais où rechercherons-nous la partie de cet artiste qui ne laissa ni nom ni légende à la bien juste curiosité des générations postérieures ¹²²? »

Herz dessine plusieurs hypothèses sur les origines de cet architecte. Il se base sur un détail fort curieux, qui se trouve sur le petit pilier appliqué contre l'autre face du pied-droit du portail monumental (Figure II-10 et Figure II-11). Les sculptures retrouvées sur ce pilier, sont une des rares représentations d'un motif architectural, et ne se trouve, dans aucun autre monument. L'art mamlouk et encore l'art de l'islam en général, est dépourvu de sculpture en trois dimensions, ce qui est le cas avec ce pilier, qui ne présente pas des figures humaines, en respect avec la tradition musulmane, mais des exemples d'architectures différentes à celle connues en Égypte.

¹²¹ Voir plus loin dans le chapitre V.

¹²² M. HERZ, *La mosquée du Sultan Hassan au Caire*, p. 24.

L'architecte hongrois spécule que ce pilier est sculpté exclusivement pour la madrasa et qu'il ne provient pas d'un édifice chrétien. Il trouve même un lien '*fort évident*' entre les sculptures naturalistes et les sculptures de ce pilier. Ensuite, il affirme avec toute certitude, qu'il faut se contenter de cette signature qui révèle les origines chrétiennes et étrangères de l'architecte. Il présume que la présence de ce pilier, est un message transmis par l'architecte de cette madrasa : devant l'impossibilité de signer son ouvrage, il pense à laisser sa trace, en rendant hommage à ses origines, « dans un tout petit coin inaperçu » de l'entrée du monument. Une explication qui à mon avis relève plus de l'intuition que d'un réel raisonnement scientifique : se laisse-t-il influencer par son vécu ? D'après Herz, ces dessins sont la signature cachée de l'architecte. Voici la description de ce pilier par l'architecte hongrois :

« Sur ce pilier, six champs, s'alternant par un plus petit et un plus grand, sont ornés de dessins en relief. Sur les grands, ces dessins se ressemblent ou à peu près : pour tous trois, des arcs en ogive reposant sur une paire de colonnettes ; mais si, dans ces arcs, rien n'apparaît de particulier hormis que, dans le champ le plus bas placé, les fleurons en sont vigoureusement accusés, les colonnettes méritent bien d'être examinées, car on y trouve la base antique, voir le fût galbé. Quant aux dessins sculptés dans les petits champs, ils sont encore plus extraordinaires : dans celui du bas, est représentée une maisonnette à deux étages et à toiture à pignon, flanquée de deux bâtisses plus élevées, tandis qu'au fond apparaît un autre édifice avec sa porte et plusieurs fenêtrés ; dans le champ suivant, c'est une véritable église que l'on aperçoit, une rez-de-chaussée élevée avec porche à tympan, sur lequel repose un autre étage moins important et servant de base à tambour conique percé de fenêtrés et couronné d'une coupole à galbe outre-passé¹²³ . »

¹²³ M. HERZ, « *La mosquée du sultan Hassan au Caire* », p. 24



Figure II-10 Détails des sculptures sur le pilier du pied-droit du portail de la madrasa du sultan Ḥasan

Contrairement aux hypothèses de Herz, Creswell et Behrens-Abouseif ont d'autres suggestions. Creswell dans *Early Muslim Architecture* donne une explication sur ces trois bâtiments représentés ici. Selon lui, c'est une représentation des trois monuments chrétiens les plus vénérables : l'église du Saint Sépulcre, le Dôme du Rocher (considéré le *Templum Domini* au temps du Christ) et l'église de Bethléhem. Creswell exclut complètement l'hypothèse de Herz. Si l'architecte voulait honorer ses origines, pourquoi choisir un petit coin inaperçu ? Au contraire, pourquoi ne pas glorifier ses origines d'une manière plus visible, et sur les éléments les plus importants de la madrasa ? Creswell trouve que le style même de ce pilier est bien antérieur au XIV^e siècle, et il rejette l'idée qu'il ait été sculpté pour la madrasa¹²⁴. Il a probablement été sculpté avant 1187, l'année de la prise de Jérusalem par Ṣalāḥ al-Dīn¹²⁵. Pourtant Creswell n'exclut pas la possibilité que l'architecte concepteur aurait pu être un étranger.

¹²⁴ K. A. C. CRESWELL, «The Origin of the Cruciform Plan of Cairene Madrasas», *Bifao.*, XXI, pp. 53-54 et PL. XII.

¹²⁵ K. A. C. CRESWELL, *Early Muslim Architecture*, I, partie 1, p. 85.



Figure II-11 Pilier de l'entrée de la Madrasa du sultan Ḥasan
©Herz, Pl. XIX.

Doris Behrens-Abouseif se pose aussi des questions sur ce détail énigmatique dans *Cairo of the Mamlouks*. Elle est presque certaine que ces sculptures doivent venir d'un édifice gothique et elle propose la ville d'Antioche puisqu'elle était dotée d'un nombre de monuments chrétiens et qu'elle est liée avec le waqf de la madrasa¹²⁶.

Personnellement, je trouve ce pilier complètement hors contexte. Comme Behrens-Abouseif je pense qu'il a été ramené comme trophée des guerres contre les Croisés. Le sultan Ḥasan est bien le fils du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Il est possible qu'il ait essayé d'imiter son père, qui lui aussi avait gardé pour le portail de sa madrasa, une structure transportée de Saint-Jean d'Acre, lors de la campagne du sultan al-Aṣraf Ḥalīl et qui provenait de l'église Saint George détruite lors de la prise de la ville par les Mamlouks en 690 H. / 1291.

Mais si c'est bien le cas, pourquoi a-t-il mis ce pilier dans un coin obscur, difficilement visible, et non pas dans un endroit plus démonstratif ? Si nous admettons que les suggestions de Creswell sont plausibles, ce pilier aurait un message à transmettre, autre que les origines du concepteur. Les trois monuments les plus significatifs de la religion chrétienne se trouvent avec des dimensions minuscules, sur le monument le plus majestueux de la religion musulmane. Voilà le message du sultan Ḥasan : « Je suis le plus fort, je suis le vainqueur ! ». Mais si le concepteur est d'origine étrangère, d'où venait-il ? Venait-il d'un empire voisin ? Ou encore d'un empire bien lointain ?

Est-il européen?

« Le prisonnier frangui, ayant la chance de mettre sa capacité au service du sultan ambitieux, ou bien encore, l'artiste fameux appelé d'Europe par le souverain auquel l'écho de sa renommée est parvenu et qui lui demande d'élever l'édifice qui, selon son désir, dépassera les plus grandioses.¹²⁷ »

Herz propose un concepteur européen. En effet, l'idée d'un croisé emprisonné ou d'un Européen sollicité de nom n'est pas complètement impossible. Seulement, elle n'est pas

¹²⁶ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 209.

¹²⁷ M. HERZ, *La mosquée du sultan Hassan au Caire*, p. 25.

soutenue par une référence de l'époque. En revanche, nous avons de multiples indices qui révèlent la présence de travailleurs Francs sur les chantiers mamlouks, comme nous allons l'expliquer dans le chapitre suivant, mais ils sont souvent des ouvriers prisonniers et non des grands chefs bâtisseurs.

Est-il un Byzantin ? Ou encore un Arménien ?

Pour identifier la personnalité de l'architecte et aussi celle de l'artisan, Herz s'est appuyé sur l'analyse et l'observation de l'architecture et de l'ornement de la madrasa. En examinant certains profils de la madrasa, Herz s'est demandé s'ils n'étaient pas empruntés à l'art de l'antiquité grecque¹²⁸. En effet, il y a deux paires de colonnes corinthiennes des deux côtés du *mihrāb* de l'iwan de la *qibla*, qui furent sûrement enlevées d'un édifice chrétien. Mais ceci était un usage assez courant, qui ne saurait avoir un lien avec les origines du constructeur. Il remarque aussi la présence de traits naturalistes dans l'ornement en marbre et en pierre, un phénomène assez rare dans l'architecture mamlouke¹²⁹. Herz explique comment les fleurs et les feuillages sont « hardiment dessinés »¹³⁰. Ce travail bien exécuté, est sans doute celui d'un artisan expérimenté, doté d'un savoir-faire sophistiqué et d'une technique artistique élevée. Cet art rappelle les chinoiseries introduites dans la décoration mamlouke sur le verre et le métal¹³¹. Donc, des artistes venant de l'Extrême-Orient ? Ou une simple influence recopiée par une main locale ? Difficile de répondre.

Le vestibule de l'entrée ramène à des influences byzantines. Il est composé d'un dôme central suivi par quatre demi-dômes rappelant le système adopté à Aya Sofia. Quant à la maçonnerie de ces dômes, sa technique révèle des influences arméniennes¹³². Une seule différence serait l'utilisation des *muqarnas* à l'intérieur du dôme. Le concepteur avait donc une connaissance en architecture byzantine, ainsi qu'arménienne. Pourtant il ne copiait pas

¹²⁸ M. HERZ, *La mosquée du sultan Hassan au Caire*, p. 24.

¹²⁹ M. HERZ, *La mosquée du sultan Hassan au Caire*, p. 23.

¹³⁰ M. HERZ, *La mosquée du sultan Hassan au Caire*, p. 24.

¹³¹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 208.

¹³² D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 209.

aveuglement les techniques de construction rapportées, mais au contraire il les modifiait pour les identifier à l'architecture mamlouke.

Mais même avec ses influences byzantines ou arméniennes, l'architecture de la madrasa du sultan Ḥasan reste largement une architecture musulmane. Herz souligne aussi cette évidence et se contredit en ajoutant que « la mosquée du sultan Hassan est tout de même d'un art explicitement musulman pour pouvoir être l'œuvre d'un artiste chrétien qui se serait formé dans l'ignorance de ce style »¹³³. L'idée donc d'un architecte chrétien est fort difficile. Mais Herz ne veut toujours pas renoncer à cette idée, celle d'un architecte étranger et non-musulman. Il trouve une possibilité : un Byzantin avec des connaissances dans l'architecture seljoukide ? Pourquoi l'architecture seljoukide ? Parce que ce royaume se trouve tout près de l'empire byzantin, et parce que ces deux royaumes partageaient des relations fréquentes¹³⁴.

Est-il un Seljoukide ?

Pourquoi pas tout simplement un architecte seljoukide ? D'ailleurs, l'influence imposante et majeure serait celle de l'architecture du portail majestueux, qui comporte des motifs se trouvant dans aucun autre monument antérieur ou même postérieur à celui du sultan Ḥasan. Certainement, l'architecture du portail ramène à des influences anatoliennes seljoukides (Figure II-13). Son détachement du corps de la façade de la madrasa, ainsi que sa composition ornementale surchargée, sont une nouveauté au Caire. En revanche, ce détachement est un phénomène fort commun dans l'architecture seljoukide¹³⁵. Si nous comparons le portail avec celui de la madrasa Gök à Siwas (Figure II-12) construite en 1271, on remarque comment les influences sont assez visibles¹³⁶. Mais il faut noter que la ressemblance est dans le profil et non pas dans la décoration, ni dans les dimensions.

¹³³ M. HERZ, *La mosquée du sultan Hassan au Caire*, p. 25.

¹³⁴ M. HERZ, *La mosquée du sultan Hassan au Caire*, p. 25.

¹³⁵ M. HERZ, *La mosquée du sultan Hassan au Caire*, p. 25.

¹³⁶ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 209.

Herz trouve que les ressemblances entre l'architecture des madrasas seljoukides et la madrasa du sultan Hasan sont « frappantes ». Il remarque la présence de plusieurs points en commun : la tendance à convertir les angles en colonnes, l'emploi de larges bandeaux, la niche flanquée de colonne ainsi que son traitement et, enfin, les *muqarnas* employés à faux comme de simples bandeaux et aussi comme un couronnement à la place des merlons. Mais est-ce qu'une simple connaissance serait suffisante pour qu'un architecte byzantin ait tous les outils nécessaires pour la reproduction de cette architecture empruntée au royaume voisin ?



Figure II-12 La madrasa Gök à Siwas
construite par un vizir Seljoukide en 1271
© www.fazturkey.com



Figure II-13 Portail de la madrasa du sultan Hasan

Des noms retrouvés

Quelques signatures sont retrouvées sur cet édifice, qui sont probablement celles des artisans et non des concepteurs. En effet, si nous faisons une comparaison rapide entre l'architecte et l'artisan au Caire mamlouk, ce dernier sortira sûrement gagnant. Au Caire mamlouks, les signatures des artisans sont nombreuses. Ils ont réussi à faire passer leurs noms, à travers les multiples signatures retrouvées sur les œuvres artistiques, comme nous allons l'expliquer dans le Chapitre V. Pour cet édifice, nous trouvons quatre noms sur les bandes d'inscriptions en stuc, les *tirāz*-s : Trois noms sur le *tirāz* de l'iwan de la *qibla*, qui débute à l'angle sud-est de la cour de la madrasa. Et un nom sur le *tirāz* se trouvant à la cour de la madrasa hanéfite, qui suit celui du sultan. Les deux *tirāz*-s sont écrits en kufique, un style originaire de Bagdad et ils sont accompagnés d'une composition florale d'une complexité et d'une beauté incomparable¹³⁷.

Pour le *tirāz* de l'iwan de la *qibla*, le travail est signé par un artiste avec une *nisba* pour le Yémen : 'Abd Allah Muḥammad al-Yamanī¹³⁸. La seconde signature est plus simple et petite. Elle est composée d'un seul nom : Ḥamad (Figure II-14). Ce prénom n'est pas assez courant en Égypte, même à l'époque mamlouke, ce qui laisse penser que l'artiste était d'origine syrienne ou irakienne¹³⁹. Il existe une troisième signature, en marge de l'inscription, se trouvant sur le côté sud-est de la cour et qui est un peu lisible. Elle fut déchiffrée par Lailā Ibrāhīm comme: 'amal 'Abd Allah Muhammad al-Naqqāš 'Alī. Ainsi, au total, trois personnages signent le travail sur la même bande d'inscription en stuc. Mais qui sont-ils ? S'agit-il des noms du maître et de ses assistants ? De toute façon ce sont les personnes qui ont travaillé sur cette bande et non le/s concepteur/s de l'édifice. Pour la dernière signature, il est fort probable qu'elle soit celle du restaurateur ottoman¹⁴⁰.

¹³⁷ Cette bande d'inscription représente une reprise de l'écriture koufique dans l'épigraphe des monuments mamlouks. Nous pouvons remarquer aussi dans la décoration en stuc la présence de la fleur de lotus, emprunté à l'art chinois. Nous allons revenir sur cette décoration en stuc dans le chapitre V.

¹³⁸ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamuks*, p. 211. Cet exemple d'inscription et l'origine de ses artistes sera repris dans le Chapitre V, en présentant la circulation des compétences artistiques.

¹³⁹ À ma connaissance, cette signature ne fut jamais publiée ni mentionnée auparavant dans les ouvrages traitant la madrasa du sultan Ḥasan.

¹⁴⁰ A. KAHIL, *The Architect/s of the Sultan Ḥasan complex in Cairo*, p. 158.

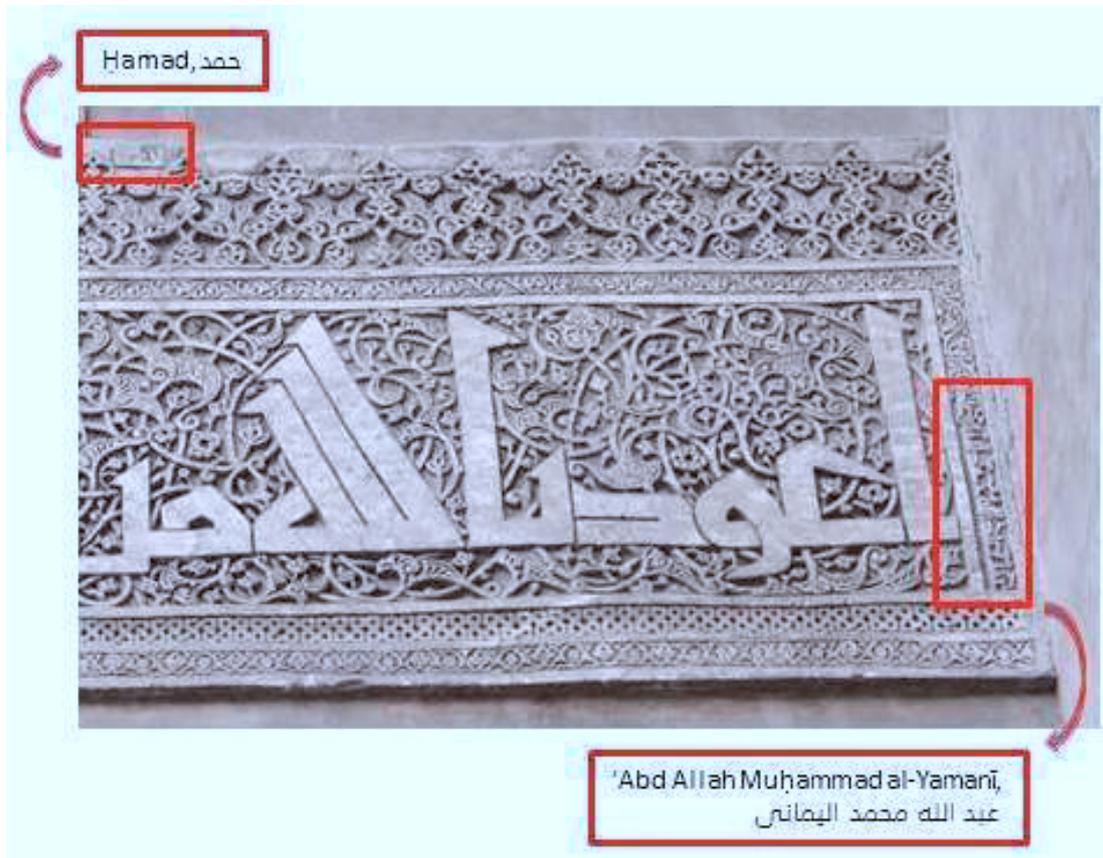


Figure II-14 Deux signatures repérées sur la bande d'inscription se trouvant du côté sud-est de la cour de la Madrasa du sultan Ḥasan.



Figure II-15 Tirāz ou bande d'inscription où le nom d'Ibn Bīlīk est présent, à la madrasa ḥanéfite dans la Madrasa du sultan Ḥasan

Le quatrième nom retrouvé, sur le *tirāz* se trouvant à la cour de la madrasa hanéfite, est celui d'un grand prince mamlouk : Muḥammad b. Bīlīk al-Muḥsinī. Dans les années quarante du siècle dernier, donc plus d'un demi-siècle après la parution de la monographie de Max Herz, Ḥasan 'Abd al-Wahāb arrive à lire le nom de ce grand émir, et il décide qu'il s'agit du *muhandis*¹⁴¹, soit le concepteur de la madrasa. : Sur le *tirāz* entourant la cour de la madrasa Hanéfite (Figure II-15) et juste après le nom du sultan Ḥasan, il déchiffre la phrase suivante :

« Et l'a écrit et a supervisé sa construction Muḥammad b. Bīlīk al-Muḥsinī¹⁴². »

D'après cette inscription nous pouvons comprendre qu'Ibn Bīlīk a supervisé les travaux de cette madrasa, Cet émir n'a pas occupé la fonction de *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya* puisque le poste est déjà aboli à cette époque, comme nous allons l'expliquer dans le chapitre III. En revanche, il a sans doute eu un rôle important sur le chantier. Sur le *tirāz* on trouve avant le verbe *šāda*, un autre verbe : *kataba*, *a écrit*. Mais qu'a-t-il écrit? A-t-il joué un rôle, dans la sélection et la composition des inscriptions se trouvant sur les murs du monument ?

En effet, nous avons une trace encore existante, du talent artistique et calligraphique de l'émir Ibn Bīlīk al-Muḥsinī. Il s'agit d'un manuscrit coranique¹⁴³ dédié au sultan al-Nāṣir Muḥammad et exécuté par cet émir mamlouk en 730 H. / 1330 (Figure II-17). En observant le style artistique contenant la fleur de lotus entourée par des feuillages entrelacés, on constate que le style ressemble largement à la bande d'inscription en stuc de la madrasa¹⁴⁴. Ibn Bīlīk avait donc un talent artistique dans la calligraphie et l'ornement. Il est fort probable qu'il ait participé à la phase de conception des inscriptions de la madrasa. Cet émir était aussi familier avec les travaux précédents dans la décoration des bandes coraniques et des corans illuminés¹⁴⁵. Si nous

¹⁴¹ Une étude a été menée pendant les années 40 pour publier les écritures se trouvant dans la madrasa du sultan Ḥasan. Cette étude était menée par le professeur Gaston Wiet et Ḥasan 'Abd al-Wahāb. Voir H. 'ABD AL-WAHĀB, *Tariḥ al-masā'īd al-aṭariyya*, I, p. 151.

¹⁴² « *We katabahu našwū dawlatahu we šād 'imāratih Muhammad ibn Bīlīk al-Muḥsinī* ». Voici le texte en arabe :

" وكتبه نشو دولته وشاد عمارتها محمد بن بيليك المحسنى "

¹⁴³ Ce manuscrit se trouve en ce moment dans la collection Keir à Londres, d'après A. KHALIL, *The Architect/s of the Sultan Ḥasan complex in Cairo*, p. 161.

¹⁴⁴ Ce style de décoration est caractéristique des ouvrages illuminés contemporains à cette époque.

¹⁴⁵ Dans le Chapitre V on reprend une discussion sur le style de ce *tirāz*.

observons les ressemblances entre le travail des illustrations coraniques et la décoration du *tirāz*, on remarque de grandes ressemblances (Figure II-18).

Par ailleurs, dans l'ornement géométrique et floral de la madrasa, on remarque la présence de compositions inspirées du travail de l'artiste Muḥammad b. Mubādir Abū Bakr, connu aussi par le nom de Sandal (Figure II-16)¹⁴⁶. Ainsi, à l'intérieur des deux niches se trouvant aux deux côtés à l'entrée du portail de la madrasa du sultan Ḥasan (Figure II-19), nous trouvons des compositions géométriques qui sont sans doute inspirées du travail décoratif de Sandal¹⁴⁷. Est-ce un hasard ?



Figure II-16 Page du Coran de Baybars al-Ġaṣankīr dessiné par Sandal ©D. James.



Figure II-17 Coran du sultan al-Nāṣir Muḥammad calligraphié par Ibn Bīlik. ©Collection Keir.

¹⁴⁶ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamuk*, p. 207.

¹⁴⁷ Sandal était parmi les artistes qui ont dessiné la décoration du fameux coran du sultan Baybars al-Ġaṣankīr, lequel est considéré comme le plus important et le plus vieux de tous les corans mamlouks. Il est actuellement en possession de La British Library. Voir D. JAMES, *Qur'āns of the Mamlūks*, pp. 39-40, 47-48.

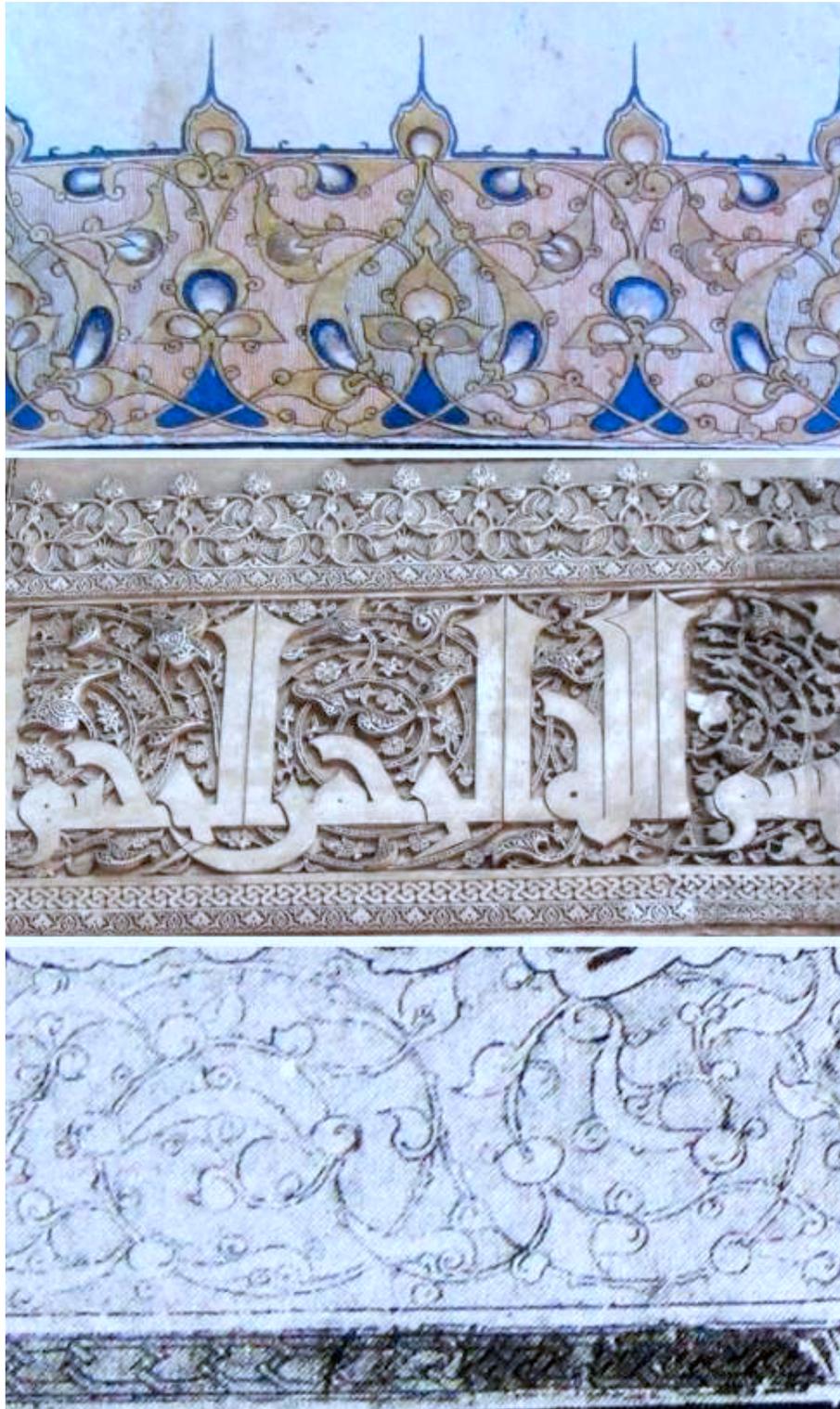


Figure II-18 Deux détails en ornementation (en haut Figure II. 17 et en bas Figure II.16) montrant les influences présentes avec le *tirāz* (au milieu) du sultan Ḥasan.

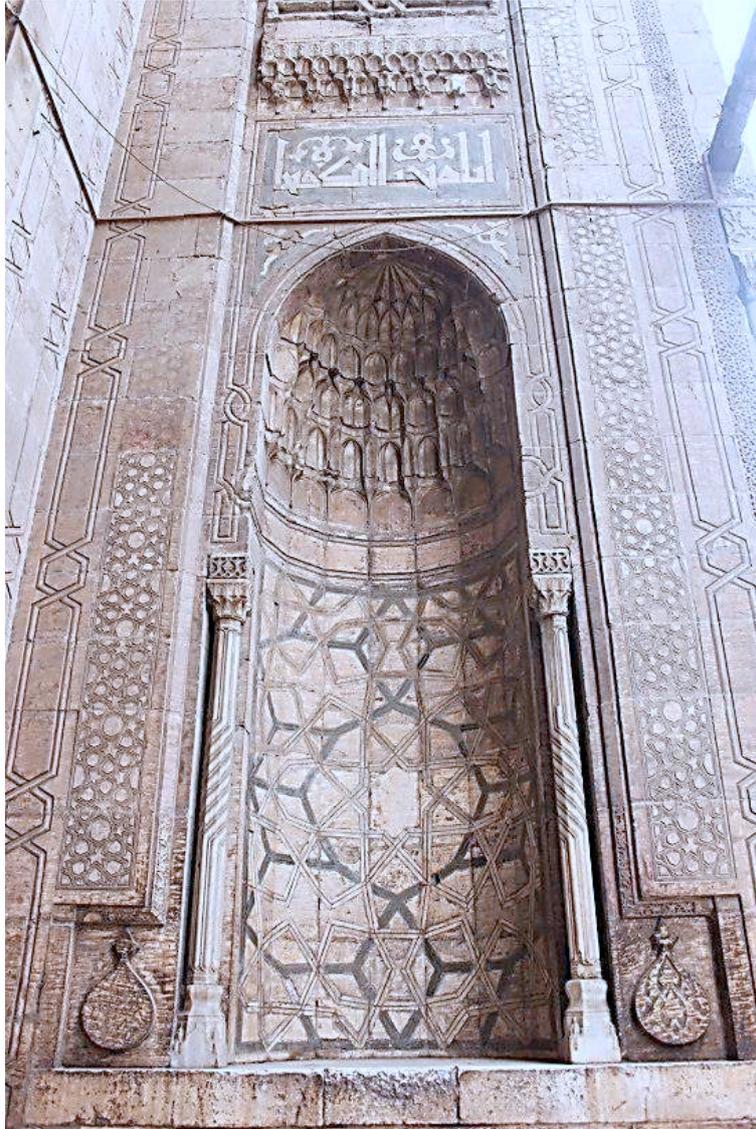


Figure II-19 Détail de l'ornementation géométrique dans une des niches d'entrée, influencée par le travail de Sandal.

Les sources mamloukes mentionnent la présence de l'émir Ibn Bīlik sur deux autres chantiers assez importants. Seulement, ce ne sont pas des projets architecturaux, mais plutôt des projets urbains, qui n'exigent aucun talent artistique ou architectural exceptionnel. Cependant, ce sont des chantiers qui demandent plutôt une efficacité dans la gestion des travailleurs, ainsi qu'une bonne connaissance topographique. Le premier chantier prend place plus d'une vingtaine d'années avant le chantier de la madrasa du sultan Ḥasan. Ibn Bīlik était en charge de démolir le

Maydān al-Zāhirī¹⁴⁸ et de reconstruire un autre *maydān* pour le sultan al-Nāṣir Muḥammad. Ainsi, le *maydān* change de nom et devient le Maydān al-Nāṣirī al-Kabīr. Ce chantier va durer deux mois seulement, ce qui prouve sa bonne gestion. D'ailleurs, Maqrīzī rapporte comment le sultan était ravi du travail exécuté, qu'il offre alors à Ibn Bīlik une robe d'honneur et distribue à ses émirs des montures équipées de tout le harnachement nécessaire¹⁴⁹. Le nom de ce prince est encore associé à un autre chantier. Maqrīzī raconte qu'il était responsable de construire les remblais de la rive du Nil à Fayyūm, afin de protéger la ville contre les excès des inondations du fleuve¹⁵⁰. Certes, Ce sont des projets difficiles, mais insignifiants du point de vue architectural ou artistique. Ibn Bīlik avait sans doute accumulé une bonne expérience au cours de sa longue carrière, ce qui lui a permis d'intervenir sur les chantiers du sultan. Mais les sources sont incapables de nous affirmer s'il a vraiment participé aux aspects techniques des projets, ou encore s'il a reçu une formation scientifique en étudiant la science de la géométrie. Sur ce point les textes vont garder le silence. Donc, nous pouvons aussi suggérer que l'émir était tout simplement le *šādd* supervisant les travaux et représentant du sultan sur le chantier.

Behrens Abouseif rapporte qu'il avait une expérience dans la construction et dans le génie civil et qu'il avait une connaissance dans les finances et la gestion. Mais aucune indication dans les sources qu'il avait une formation dans le domaine de l'architecture et de la construction. Aucune connexion avec la profession du *muhandis*, ni avec le poste de *šādd al-'amā'ir al-sultāniyya*. Les historiens qui le mentionnent n'expliquent pas distinctement s'il a officiellement occupé le poste de *šādd al-'amā'ir*¹⁵¹. Seul Maqrīzī mentionne qu'il occupe le poste d'un *šādd* à Damas¹⁵².

¹⁴⁸ Le Maydān al-Zāhirī était construit par le sultan al-Zāhir Baybars. Il se trouvait au bord du Nil, à l'ouest du Canal. Actuellement, c'est l'emplacement du quartier de Garden City. Voir MAQRIZI, *Hiṭaṭ*, éd. B., II, p. 198.

¹⁴⁹ Voir IBN TAGRI BIRDI, *Nuḡūm*, IX, pp. 97-98 ; MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 334.

¹⁵⁰ MAQRIZI, *Sulūk*, III, p. 13.

¹⁵¹ A noté que le *dīwān al-'amā'ir* fut suspendu peu d'année avant l'inauguration du chantier de la madrasa du sultan Ḥasan. Voir Chapitre III.

¹⁵² Maqrīzī mentionne qu'on lui ordonne de quitter Tripoli pour Damas en 745/ 1344, afin de remplir la fonction du *šādd*, et aider dans la réorganisation de la ville et ses alentours. Connu par son talent pour la gestion. Mais est-ce que ce poste fait référence au poste de *šādd al-'amā'ir*. Je suppose que non. C'était plutôt un poste administratif. Voir MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 671 : "واستقراره" "فى وظيفة الشد رفيقاً لابن مراحل"

Pour en connaître plus sur ce prince et le parcours de sa carrière, ‘Abd al-Wahāb consulte la biographie de la famille Bīlik. Il trouve que l’émir en question était un commandant de mille et un *ibn al-nās*, faisant partie d’une famille qui débute avec le sultan al-Manṣūr Qalāwūn¹⁵³. Muḥammad b. Bīlik al-Muḥsinī Nāṣir al-Dīn al-Ġazrī est un grand militaire mamlouk, qui était parmi les dix émir *alf* du sultan Ḥasan¹⁵⁴ et aussi avant lui, parmi les émirs de son père, le sultan al-Nāṣir Muḥammad. Il fréquente les grands émirs du sultanat comme : Ṣayḥū, Ṣarġatmiš et Ṭāz.

Avant de devenir le responsable du chantier du sultan Ḥasan, Nāṣir al-Dīn ibn Bīlik al-Muḥsinī avait déjà une longue carrière dans l’administration mamlouke et dans la gestion des chantiers¹⁵⁵. Il a probablement travaillé sur ce chantier tout en exerçant d’autres occupations pour le sultanat¹⁵⁶. Il faut noter que ce grand émir est un favori du sultan Ḥasan. Il lui reste fidèle jusqu’à son dernier jour¹⁵⁷. Donc, il est tout à fait logique, avec son expérience et ses capacités techniques, artistiques et pratiques, qu’il soit la personne qui représente le sultan sur son grand chantier. Par ailleurs, on trouve des vers rimés composés lors de l’inauguration de la madrasa, où le poète utilise le mot *sa’d* pour faire allusion au constructeur. En turc, la signification du mot *bīliq* est l’équivalent de *sa’d* en arabe, ce qui signifie bonheur¹⁵⁸. L’émir est donc bien la personne la plus importante sur le chantier. Toutefois, est-il était vraiment le concepteur qui a visualiser ce projet, comme proposé par ‘Abd al-Wahāb ?

‘Abd al-Wahāb ajoute une explication qui me parait fort absurde. Il écrit qu’il n’y a aucun inconvénient si le titre de *muhandīs* n’est pas présent dans la biographie de cet émir. Selon lui, beaucoup de *muhandīsīn* ne sont pas experts en *handasa*¹⁵⁹. Tout de même, ‘Abd al-

¹⁵³ H. ‘ABDEL WAHAB, *Tarīḥ al-Masāğid al-Aṭariyah fī al-Qāhira*, p. 179. Ibn Bīlik est souvent confondu avec son père.

¹⁵⁴ MAQRIZI, *Sulūk*, III, p.63.

¹⁵⁵ Voir aussi A. KAHIL, *The Architect/s of the Sultan Ḥasan complex in Cair*, pp. 158-170.

¹⁵⁶ Nous avons un long parcours de postes pour cet émir, où il était *nā’ib al-Qāhira* et ensuite *amir Tablaḥanah*. Ibn Bīlik al-Muḥsinī était aussi dans le camp de l’émir Qūṣūn contre l’émir Baštak. Il devient gouverneur du Caire en 742 H. / 1341, lors de son retour de Tripoli. AL-ŠUĠA’I, *Tarīḥ al-malik al-Nāṣir*, p. 134. Il avait peut être occupé cette fonction auparavant, ou peut-être il est là confondu avec son père, puisque Maqrīzī rapporte qu’il occupe ce poste en 730 H. /1330. MAQRIZI, *Sulūk*, II, p.323. Puis pendant le règne de Ṣāliḥ Ṣāliḥ, le frère du sultan Ḥasan, Ibn Bīlik est nommé en 754 H. / 1353 pour le poste de *mušīr al-dawlah* (Consultant de l’État), Le troisième poste le plus important du sultanat. D’après Qalqašandī, c’est le troisième poste le plus important après le *nā’ib al-saltanah* et le vizir. Voir dans Qalqašandī, *Subḥ al-a’šā*, XI, pp. 153-154.

¹⁵⁷ A. KAHIL, *The Architect/s of the Sultan Ḥasan complex in Cairo*, p. 163.

¹⁵⁸ H. ‘ABDEL WAHĀB, *Tarīḥ al-Masāğid al-Aṭariyah fī al-Qāhira*, p. 180.

¹⁵⁹H. ‘ABDEL WAHĀB, *Tarīḥ al-Masāğid al-Aṭariyah fī al-Qāhira*, p. 179.

Wahāb confirme qu'Ibn Bīlīq est sans doute le *muhandis* de ce chef d'œuvre architectural. Il affirme que cette hypothèse est fort évidente et pour encore rassurer ses lecteurs, il pose la question suivante:

« S'il n'était pas l'architecte, comment retrouve t'on son nom juste après celui du sultan¹⁶⁰ ? »

Il me paraît très difficile d'accepter cette conclusion, que je trouve assez déraisonnable : Comment peut-on être un *muhandis* sans avoir en main, les outils nécessaires pour savoir imaginer, calculer et dessiner ? Comment peut-on bâtir si nous ne sommes pas au courant des règles géométriques ou encore de la matière avec laquelle on va construire ? Certes, la personne peut avoir des connaissances dans le domaine. Mais pour construire un bâtiment aussi complexe et grandiose, comme celui de la madrasa du sultan Ḥasan, il est évident qu'on a besoin d'une personne qui a, non seulement un talent, mais aussi des compétences extraordinaires dans la profession. Ibn Bīlik n'est pas le *muhandis* de la madrasa. À mon avis, Ibn Bīlik, n'est pas la personne qui a conçu le projet non plus. Certes, il a peut-être participé au choix de sa décoration, mais il ne peut être l'architecte de la madrasa. Sinon, pourquoi tous les historiens mamlouks ne le mentionnent-ils pas et négligent de lui ajouter cette contribution capitale ? Comme écrit sur le *tirāz*, Il est la personne en charge au nom du sultan de l'exécution. Son nom figure à côté du sultan car il était la personne la plus importante sur le chantier, l'émir délégué du sultan et non pas la personne qui a imaginé le projet et qui l'a conceptualisé.

Si nous mettons en compte la grande carrière de l'émir, ainsi que les multiples voyages qu'il entreprend dans les pays voisins ; si ensuite nous ajoutons son expérience dans la gestion et son talent artistique, il serait difficile de supposer qu'il a simplement occupé une fonction administrative sur le chantier. Il est certain, qu'il a joué un rôle dans la conception et la décoration de la madrasa du sultan Ḥasan. Qu'il a donné un avis, ou qu'il a fait des suggestions quelconques. Evidemment, un travail comme le chantier du sultan Ḥasan avait besoin d'une gestion ferme et absolue. Ibn Bīlik a sans doute exercé une autorité impeccablement sur le chantier. Mais je ne suis pas convaincue qu'il ait été la seule personne à avoir pensé le projet. D'ailleurs, Mayer dans sa liste des *Islamic Architects*, exclut son nom et argumente sa décision. Selon lui, le prince

¹⁶⁰ H. 'ABDEL WAHĀB, *Tarīḥ al-Masājid al-Aṭariyah fī al-Qāhira*, p. 180.

mamlouk est un « supervisors of buildings who crept into our literature as architects »¹⁶¹. Ibn Bīlik est donc un prince mamlouk qui supervise les travaux et non le concepteur de l'édifice, soit son architecte.

Abdallah Kahil, un architecte qui a longtemps étudié le complexe funéraire du jeune sultan, propose que la construction ait été un travail de collaboration entre l'émir Muḥammad b. Bīlik al-Muḥsinī et le *muhandis* al-Ḥuḡayḡ b. 'Abdallah al-Ṣaliḥī¹⁶². Ce dernier n'est autre que le *muhandis* Abḡīḡ, retrouvé dans les textes de Maqrīzī et qui avait déjà effectué des chantiers pour la maison du sultan¹⁶³. C'est une forte possibilité, mais malheureusement elle n'est pas soutenue par une référence mamlouke. Cependant, l'hypothèse de Kahil est bien logique : le *muhandis* du sultan travaillant avec un des plus importants émirs du sultanat, qui avait sans doute la confiance du sultan. Il faut prendre en compte aussi la différence d'âge. Ḥasan n'est qu'un jeune sultan, il avait 22 ans lors de l'inauguration de son chantier en 1356. Tandis qu'Ibn Bīlik est un grand officier, au service de l'État depuis au moins une cinquantaine d'années¹⁶⁴.

Mais pourquoi les sources sont-elles silencieuses ? Pourquoi aucun historien ne mentionne-t-il leur présence sur le chantier du sultan Ḥasan ? Les historiens mamlouks connaissent bien les deux personnages. Pourtant, ils ne les présentent dans aucun des passages traitant la madrasa. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un simple oubli. Muḥammad b. Bīlik al-Muḥsinī est présent plusieurs fois dans les écrits de Maqrīzī, d'Ibn Taḡrī Birdī et d'Ibn Ḥaḡar. De même pour al-Ḥuḡayḡ. Mais personne ne leur attribue la construction de cet édifice¹⁶⁵.

¹⁶¹ L. A. MAYER, *Islamic Architects*, p. 29.

¹⁶² A. KAHIL, *The Architect/s of the Sultan Ḥasan complex in Cairo*, p. 170.

¹⁶³ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, II, p. 212; *Sulūk*, II, pp. 632-633. Ce *muhandis* est présent dans les *Ḥiṭaṭ* de Maqrīzī, mais il est apparemment une mauvaise lecture du nom. Voir A. KAHIL, *The Architect/s of the Sultan Ḥasan complex in Cairo*, p. 172.

Il visite Ḥama avec l'émir Aqḡubā pour inspecter la Duhayṣā. De retour au Caire il construit une *qā'ā* à la Citadelle pour le sultan Ṣāliḥ Ṣāliḥ. Son nom est correctement présent avec al-Ṣuḡā'ī : (والحجيج المهندس) , AL-ṢUḠA'ī, *Tāriḥ al-malik al-Nāṣir*, p. 273.

Son nom est retrouvé dans les dictionnaires biographiques suivit par *muhandis* mais aussi *mi'mār* :

"وبالقاهرة الحجيج المعمار الصالحى مهندس السلطان بالقاهرة"

¹⁶⁴ La première mention de cet émir date de 707 H. / 1308. Voir Maqrīzī, *Sulūk*, II, p. 39.

¹⁶⁵ Voir MAQRIZI, *Sulūk*, II, p.323, 334, 565, 671, 919 ; III, p. 13, 61, 63, 65; IBN TAGRI BIRDI, *Nuḡūm*, X p. 311, 317 ; IBN ḤAḠAR, *Durar*, III, p. 411.

Une légende ?

Les imaginations et les hypothèses sur l'identité du créateur de cette madrasa sont infinies. Martin Briggs¹⁶⁶ et encore quelques années avant lui, Stanley Lane-Pool¹⁶⁷ proposent dans leurs ouvrages une anecdote, non soutenue par les sources et sans aucune évidence historique. Une histoire qui paraît être une simple fantaisie des chercheurs qui n'ont pas épargné les lecteurs des détails sanglants et cruels de l'histoire mamlouke. Une histoire pareille serait difficilement oubliée. Ils prétendent que le sultan donna ordre de couper la main de l'architecte après la fin des travaux :

« The sultan was so charmed with his masterpiece that he cut off the architect's hand in the vague idea that its loss would cripple the genius and prevent his repeating his success. »

Certes, on a entendu des histoires similaires dans les récits historiques. Mais de nouveau, qui est cet architecte pour que le sultan lui fasse couper la main ? Aucune réponse. Ajoutons qu'un architecte n'est pas un artisan, ainsi il ne travaille pas particulièrement avec ses mains, mais avec sa tête. Surtout, dans une culture où le dessin architectural est quasi inexistant.

¹⁶⁶ M. BRIGGS, *Muhammadan Architecture in Egypt*, p. 107.

¹⁶⁷ S, LANE-POOLE, *The story of Cairo*, p. 228.

2.2. ACQUISITIONS DES TERRAINS

La ville historique du Caire a subi plusieurs transformations au cours de son histoire. Aujourd'hui, l'image que nous avons est souvent le produit des chantiers continus des sultans mamlouks. Les traces fatimides ont été largement détruites pour faire place aux nouvelles constructions mamloukes. Il faut savoir que, très souvent, il fallait détruire un bâtiment existant pour en construire un nouveau. Détruire, pour faire de la place à un nouveau bâtiment, mais éventuellement, pour effacer une ancienne trace. Dans une ville aussi large et complexe comme le Caire, il est à noter que le choix du lieu n'est jamais laissé au hasard¹⁶⁸. On sait que la stratégie de l'implantation des bâtiments érigés par les Mamlouks a été parfaitement pensée. Du fait, le choix du terrain fut bien étudié. Le fondateur, poussé par une volonté de se faire montrer et remarquer, situe son monument là où les dynasties précédentes avaient établis les leurs. Ceci est bien apparent à Bayn al-Qaşrayn¹⁶⁹. Nous ne savons pas exactement comment le sultan ayyûbide al-Şāliḥ Niġm al-Dīn Ayyūb s'est emparé des parties de l'ensemble est des palais fatimides pour fournir un terrain au cœur de l'ancienne capitale fatimide, pour la construction de ses deux madrasas (639 H. / 1242). En revanche, pour les sultans mamlouks, qui vont continuer la construction dans ces lieux et ailleurs, les sources seront plus descriptives. Ce qui permet de comprendre comment les opérations de l'acquisition des terrains pour les nouveaux chantiers ont eu lieu¹⁷⁰. À plusieurs reprises, en présentant un bâtiment ou un nouveau projet en cours, les sources expliquent les procédures prises préalablement pour sécuriser le terrain. Voici ce que nous allons expliquer dans la partie suivante.

¹⁶⁸ J. LOISEAU, *Reconstruire la maison du sultan*, II, p. 335.

¹⁶⁹ S. DENOIX, « Histoire et formes urbaines, éléments et méthodes », pp. 45-70.

¹⁷⁰ Voir Tableau 8, Acquisition des terrains, volume II, pp. 75-77.

2.2.1. Achat et échange

Tout terrain, sans propriétaire privé, appartient directement à l'État. Ainsi, les sultans et émirs n'avaient pas de difficultés à trouver des terrains pour leurs constructions *extra-muros*. Pourtant, à l'intérieur de la ville la situation était bien différente. Insérer un édifice dans un contexte urbain existant, présentait un défi pour tout commanditaire désireux de laisser une trace de son passage au cœur de la nouvelle capitale. Il fallait donc acheter des constructions déjà existantes, les démolir ou les reconvertir pour pouvoir reconstruire.

Deux ans après avoir accédé au sommet du pouvoir, le sultan al-Zāhir Baybars (r. 658-676 H. / 1260-1277) ordonne aux descendants d'al-'Āḍid, le dernier calife fatimide, de témoigner sur le transfert de ce qu'ils possèdent des palais fatimides et de leurs annexes dans la ville, pour le compte de Bayt al-Māl¹⁷¹. En effet, toutes ces propriétés, qui constituent une grande partie du centre de la ville du Caire, sortent de la possession de ses légitimes héritiers et rentrent dans la possession de l'État. Ceci va faciliter les opérations d'achats des bâtiments et des terrains pour les futurs monuments.

À la même année, le sultan al-Zāhir Baybars commence le chantier de sa madrasa à Bayn al-Qaṣrayn. Bien entendu, il ne choisit pas cet emplacement au hasard. Au contraire, sa madrasa sera accolée au mausolée de son ancien maître, le dernier sultan ayyūbide. Maintenant que les terrains sont en possession de Bayt al-Māl, une simple opération de vente et d'achat est effectuée. Le terrain désiré est délimité sur l'emplacement de Qā'it al-Ḥiyam, le prix de vente est estimé par le *wakīl* de Bayt al-Māl¹⁷². Mais la *qā'a* ne sera pas vendue directement au sultan. Elle fut achetée par le cheikh hanbalite de la madrasa Ṣāliḥiyya, qui la vendit à son tour au sultan¹⁷³. Mais pourquoi donc cette vente en intermédiaire ? Pourquoi le sultan n'a pas acheté le terrain directement de Bayt al-Māl ? Peut-être ne fallait-il pas mélanger le Trésor public et les deniers personnels du sultan ? Ainsi, le sultan garantit sa réputation pour garder son image de souverain intègre et juste qui ne spolie pas les biens des musulmans. C'est une hypothèse !

¹⁷¹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS, II, pp. 286-287.

¹⁷² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS, IV, p. 505.

¹⁷³ *Ibid*

Par ailleurs, pour trouver un terrain pour la construction du complexe du sultan al-Manṣūr Qalāwūn, on choisit aussi un emplacement central dans la ville, en face de la Madrasa du sultan al-Zāhir Baybars et du Mausolée al-Ṣāliḥiyya. Ce terrain était occupé par la Dār al-Quṭbiyya¹⁷⁴, qui faisait partie de l'ensemble des palais fatimides. Mais cette *qā'a* appartenait à la fille d'al-Malik al-Ādil¹⁷⁵, Mu'nissa Ḥāṭūn, et non pas aux descendants du calife fatimide. Ainsi l'opération d'achat s'accomplit directement entre eux. Pour s'approprier la Dār al-Quṭbiyya, le sultan propose à l'héritière un échange avec le Qaṣr al-Zumurrud¹⁷⁶. Il ajoute aussi une somme d'argent pour clore l'accord. Pourtant, Qaṣr al-Zumurrud ne dépendait-il pas de Bayt al-Māl ? Il est fort probable que la vente fut exigée par le sultan puisqu'à la fin des travaux de construction et pour l'inauguration du bâtiment, on disait que cet échange fut effectué par force¹⁷⁷.

Quelques années plus tard nous trouvons une action de vente effectuée au nom de l'émir Sayf al-Dīn Qawṣūn, dans le but d'acheter l'*istabl* de l'émir 'Alam al-Dīn Saṅḡar al-Ġamqadār. Cet achat fut payé avec l'argent de Bayt al-Māl¹⁷⁸. Certes, nous sommes en 730 H. / 1330, le sultanat mamlouk est plus âgé et approche de son apogée, la classe régnante a plus de contrôle et de pouvoir. Les émirs mamlouks se servaient donc de l'argent du Trésor public pour leur compte personnel ? Dans ce cas, il ne s'agit même pas d'une fondation pieuse, au service de la population, mais de la demeure personnelle du prince ! Pour sa mosquée, construite à la même année, Maqrīzī écrit que l'émir « prend » une maison et la démolie pour créer de la place pour son nouveau chantier¹⁷⁹. Il s'empare probablement de l'édifice sans rembourser les propriétaires.

L'usage du verbe « prendre » au lieu d' « acheter » se présente plusieurs fois avec ces nouveaux projets. L'émir Sayf al-Dīn Ṣarḡatmiš « prend » des maisons (*masākin*) pour les démolir

¹⁷⁴ La Dār al-Quṭbiyya n'est autre que le palais de Sitt al-Mulk, la princesse fatimide, sœur du calife al-Ādd. Elle fut connue auparavant par la demeure de l'émir Faḥr al-Dīn Ġaharkas. Cette *dār* se trouvait parmi l'ensemble des palais ouest. Après la fin du pouvoir des Fatimides, le sultan Ṣalāḥ al-Dīn donna ces lieux à son frère al-Malik al-Ādil. Le palais sera connu plus tard par Dār al-Quṭbiyya, le nom donné à la fille d'al-Ādil. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS, II, p. 286 ; IV, p. 692.

¹⁷⁵ Frère de Ṣalāḥ al-Dīn.

¹⁷⁶ Qaṣr al-Zumurrud faisait aussi partie de l'ensemble des palais fatimides. Il donnait sur Raḥbit Bāb al-Īd, donc du côté des palais est.

¹⁷⁷ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS, IV, p. 698.

¹⁷⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 72.

¹⁷⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 307 ; *Sulūk*, II, p. 320.

et construire sa madrasa près de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn. Cependant, pour la construction de sa maison, aussi dans les environs de la madrasa quelques années auparavant, Maqrīzī précise qu'il « achète » des *masākin*¹⁸⁰. Il faut rappeler que cette zone de l'ancienne capitale al-Qatāi', qui se situait entre Le Caire et Fustāṭ était plutôt ruinée à cette époque. Les premières maisons sont-elles ruinées et laissées à l'abandon, sans propriétaires pour les réclamer ? Ainsi, l'émir s'en empare facilement sans avoir aucune reproche ou remarque de la part des historiens ? C'est une explication.

Il semble qu'il fut assez courant de forcer la vente d'un édifice pour obtenir un terrain afin que le sultan ou l'émir construise son édifice ou encore sa fondation religieuse. Une vente forcée à tout prix pour les propriétaires qui doivent quitter les lieux, parfois sans compensation, ou en touchant un prix assez bas qui ne correspond pas à la valeur foncière du bâtiment. Dans le cas de la mosquée de l'émir favori du sultan al-Nāṣir Muḥammad ; al-Ṭinbuḡā al-Maridānī, le sultan voulait lui faire construire une mosquée, alors il ordonna d'acheter plusieurs demeures au sud de Bāb Zuwāyla sur la rue Tabbāna¹⁸¹. En réalité, ce fut plutôt une confiscation, puisque ces édifices furent achetés à moitié prix sous le prétexte que le terrain appartenait au sultan et que la structure seulement appartenait aux propriétaires¹⁸². Les propriétaires furent donc forcés de vendre leurs maisons et d'accepter le prix payé¹⁸³. Ira Lapidus donne une explication sur une incidence pareille en se basant sur les législations musulmanes adoptées. Il fait peut-être allusion à ce chantier:

« From the point of view of Muslim law it was the responsibility of the state or the market inspector to protect and recover public lands. This tradition could be easily reconciled with concern for the safety of private property, but more dangerous alternative was the notion that all land in principle belonged to the Sultan. In 735/1335 in order to obtain land for a mosque, house owners were offered half the value of their

¹⁸⁰ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 74.

¹⁸¹ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p.385. Au début, cet emplacement était occupé par des cimetières datant probablement de l'époque fatimide.

¹⁸² *Ibid.*

¹⁸³ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 308.

property on that grounds that only the building ownership was founded in Islamic tax and renting practices.¹⁸⁴»

De même pour la construction de sa madrasa, Aqbuğā, un des émirs responsable des constructions du sultan al-Nāṣir Muḥammad, a réussi à s’emparer de la demeure de l’émir Izz al-Dīn Aydumur al-Ḥulī, située près de la mosquée al-Azhar. Maqrīzī raconte comment le terrain fut pris de force aux héritiers du grand émir¹⁸⁵. L’émir trouva un prétexte pour prêter une somme d’argent aux propriétaires, les héritiers de l’émir Aydumur. Ensuite il réclama l’argent subitement ce qui les força à vendre leur maison. Une scène pareille se produit lors de la construction du palais de l’émir Ṭāz, qui a acheté ainsi un nombre de bâtiments pour se procurer un terrain pour son palais. Cependant, quelques propriétaires ne seront pas d’accord pour vendre. Pourtant, à la fin, ils seront quand même forcés à quitter les lieux¹⁸⁶.

Choisir un terrain ne fut donc pas une affaire simple, surtout, lorsque le commanditaire cherche une place à l’intérieur des murs de l’ancienne ville princière. Dans ce cas, il était indispensable d’effectuer plusieurs inspections des lieux, pour choisir les îlots indispensables. Ensuite, une fois les édifices existants sont démolis, on avait besoin de savoir comment le nouvel édifice sera inséré dans le tissu urbain existant. Par exemple, en regardant la forme du plan de la Ḥānqāh du sultan Baybars al-Ğaṣankīr, on peut imaginer le grand défi que le concepteur du plan a dû confronter, pour arriver à créer un espace renfermant tous les éléments du programme, tout en respectant les règles architecturales et la composition urbaine. Cette *ḥānqāh* est élevée sur le terrain de Dār al-Wizāra, construite par Badr al-Ğamālī¹⁸⁷. Le sultan l’achète sans forcer les propriétaires¹⁸⁸ et la démolie. Ensuite, il construit sa *ḥānqāh* et son *ribāṭ* sur son emplacement. D’ailleurs, dans son article sur cet édifice, Léonor Fernandes traite la question du terrain, en se basant sur les sources de l’époque et en analysant le plan de l’édifice :

¹⁸⁴ I. LAPIDUS, *Muslim cities in the later middle ages*, p. 63.

¹⁸⁵ Nā’ib al-Saltāna pendant le règne du sultan al-Zāhir Baybars.

¹⁸⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 73.

¹⁸⁷ IBN ‘ABD AL-ZAHIR, *al-Rawda al-bahiyya al-zāhira fī ḥiṭaṭ al-mu’izziya al-qāhira*, p. 51.

¹⁸⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 417.

« Both the building and the sources enable us to determine how the monument was inserted into a complex urban fabric and thus grasp the difficulty of the task the ‘architect’ was given when he was asked to put up a building that would satisfy both his patron and the unwritten architectural laws defining funerary architecture of the period.¹⁸⁹»

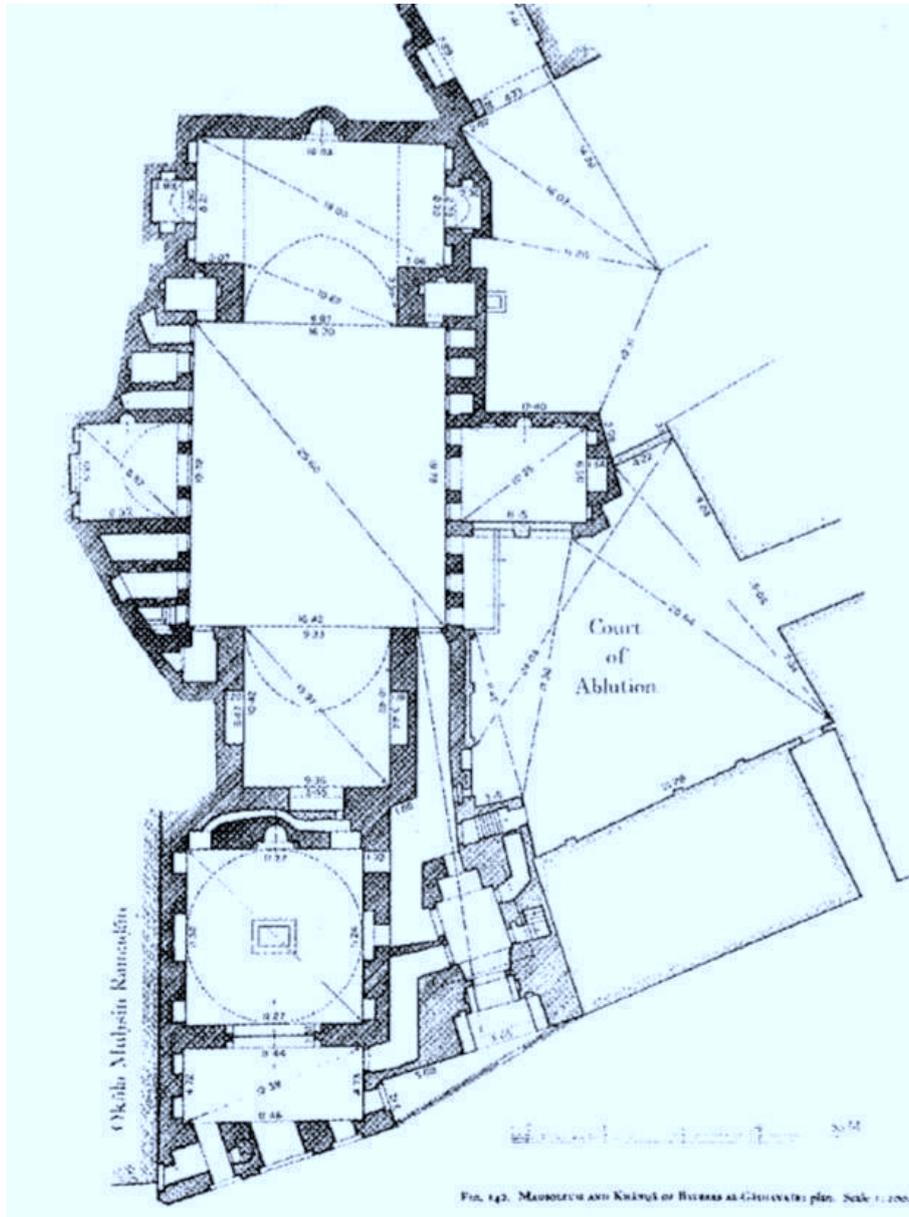


Figure II-20 Plan de la Ḥānqāh du sultan Baybars al-Ġaṣankīr ©Creswell

¹⁸⁹ L. FERNANDES, «The foundation of Baybars al-Jashankir: its waqf, history, and architecture», p. 21.

Mais il ne fallait pas toujours détruire pour construire. Parfois, un édifice est récupéré pour le reconverter ou l'agrandir. Le terrain commence donc avec un bâtiment existant, ensuite on y ajoute d'autres terrains ou édifices adjacents. Ce phénomène s'est produit avec l'émir Baštak, qui a réussi à trouver un moyen pour s'acheter le palais de l'*amīr silāh* à ses héritiers¹⁹⁰. Évidemment, l'émir a bien prévu l'emplacement de son nouveau palais, puisqu'il choisit un endroit central à Bayn al-Qaṣrayn, en face du palais de son rival l'émir Qawṣūn¹⁹¹. Maqrīzī utilise le mot « saisir » (*istilā'*), pour expliquer comment l'émir achète le palais. Bien entendu, ceci a eu lieu contre la volonté des héritiers. Une fois le palais acheté, l'émir étudie les possibilités présentes pour créer plus d'espace afin de pouvoir agrandir son palais. Il commence par demander au sultan un bout de terrain à l'intérieur du palais, qui appartenait à Bayt al-Māl, puisque le palais faisait partie de l'ensemble des terrains des palais fatimides. Sans doute, l'émir ne paya aucune somme pour s'approprier le terrain. Ensuite, il démolit une maison, probablement construite à l'intérieur de l'espace de ce palais. Cependant, le plus frappant dans cette opération, c'est sa décision de démolir onze mosquées et quatre temples, occupés par les pauvres¹⁹². Il garde une seule mosquée, qu'il ajoute à son palais.

Pour d'autres chantiers, nous trouvons des opérations correctes prenant place, pour sécuriser le terrain de construction. Ce fut le cas par exemple pour la construction de la Mosquée et de la Ḥānqāh de l'émir Šayḥū. Ce dernier achète des maisons qui se trouvaient sur la rue Ṣalība pour les démolir et dégager de la place pour ses édifices¹⁹³. Sachant comment cet émir va exiger de bien traiter les travailleurs de ses chantiers et de les payer convenablement¹⁹⁴, nous pouvons supposer qu'il a fait de même avec les anciens propriétaires des demeures achetées.

Mais les terrains devenant de plus en plus rares. Les quartiers se densifient et la recherche devient difficile. C'est ainsi que les sultans et émirs vont se pencher sur d'autres solutions, pour se trouver des terrains. Au moins pour eux, ces solutions restent légales. Il s'agit de l'*istibdāl*.

¹⁹⁰ Amīr silāh est Badr al-Dīn Biktāš al-Faḥrī, un des grands émirs du sultan al-Manšūr Qalāwūn. Il construit son palais et *istabl* dans un endroit qui faisait déjà partie de l'ensemble des palais est fatimides. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 70.

¹⁹¹ L'émir Qawṣūn avait acheté la Dār al-Baysariyya, donnant sur l'artère principale de la ville. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 70.

¹⁹² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 70.

¹⁹³ MAQRIZI, *Sulūk*, III, p. 17.

¹⁹⁴ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 313.

2.2.2. Légal, mais « immoral » : le prétexte de l'*istibdāl*

Avec la montée des mamlouks au pouvoir, de multiples projets commencent à voir le jour, et plusieurs si ce n'est pas tous, sont transformés en waqf. Ce phénomène va geler la majorité des terrains de la ville, soit des terrains déjà construits ou bien agricole. Les terrains de constructions deviennent rares et difficiles à trouver, surtout à l'intérieur du Caire. Ainsi, rechercher des terrains dans un emplacement prestigieux pour y édifier un nouveau bâtiment et créer un waqf, devient une démarche bien ardue pour les nouveaux sultans et émirs mamlouks:

« By the fifteenth century, urban properties seems perhaps more desirable than agricultural land that had been tied up as *iqṭā'* or *waqf*, not only because of their potential as sources of revenue, but more importantly, because their demolition presented prospective building space.¹⁹⁵»

Pour arriver à un moyen encore légal, de leur point de vue, afin d'acquérir des terrains sans les confisquer, les Mamlouks se servent de ce nouveau prétexte ; l'*istibdāl* ou l'échange. Les sultans et les émirs sont dans une position favorable pour acheter des biens waqfs, par consentement juridique¹⁹⁶. Pourtant, cet acte ne sera pas toujours accepté par les ulémas. Certains d'entre eux sont contre cet échange et le trouve illégal. Mais, l'*istibdāl* reste le seul moyen acceptable pour transférer une propriété gelée par un waqf, aux mains d'un nouveau *mālik*. Cette manipulation juridique, va aider à faire initier de nouveaux projets urbains, qui vont quand même jouer encore un rôle décisif dans la continuation de l'urbanisation de la ville¹⁹⁷. En échangeant des biens avec une propriété waqf, le nouveau propriétaire avait toute autorité d'agir à sa guise, en la transformant, ou encore en l'agrandissant. Mais surtout en démolissant les lieux pour faire de la place pour son nouveau bâtiment.

L'*istibdāl* devient donc une opération assez courante. Au XV^e siècle ce phénomène devient inévitable¹⁹⁸. En effet, cette ruse juridique va permettre aux sultans de se lancer dans des projets

¹⁹⁵ L. FERNANDES, « Istibdāl : the Game of Exchange », p. 205.

¹⁹⁶ I. LAPIDUS, « *Muslim cities in the later middle ages* », p. 6

¹⁹⁷ Sur ce sujet voir les études faites sur le nord du Caire dans D. BEHRENS-ABOUSEIF, « The North Eastern Extension of Cairo under the Mamluks » et N. HANNA, « Bulāq ».

¹⁹⁸ L. FERNANDES, « Istibdāl : The Game of Exchange », p. 206.

ambitieux. Ainsi, on trouve des grands chantiers prenant place, comme la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ et jusqu'à la fin de la période mamlouks, avec les travaux entrepris par le sultan Qanšūh al-Ġūrī¹⁹⁹. En revanche, les historiens rapportent quelques incidents où les cadis refusent de clôturer l'acte d'*istibdāl*. C'est ainsi qu'ils refusent la demande du sultan al-Ašraf Ša'bān, qui désirait construire une madrasa sur le même terrain que Ḥan al-Zakāt. Les cadis s'opposent à cette demande car le *ḥān* appartenait au waqf du sultan al-Nāšir Muḥammad²⁰⁰. Le sultan échoue donc, à se procurer un terrain dans la zone centrale et prestigieuse de la ville, à côté de ses prédécesseurs et il choisit un terrain au bas de la Citadelle pour cet édifice qui ne sera jamais achevé²⁰¹. Seulement, quelques années plus tard, les cadis approuvent ce même *istibdāl* pour son successeur, le sultan al-Zāhir Barqūq²⁰².

Le sultan al-Nāšir Muḥammad s'est confronté à une situation pareil, quand le cadi a refusé de lui accorder l'*istibdāl* d'un terrain de Birkat al-Fīl, qu'il avait l'intention d'ajouter à un palais qu'il construisait²⁰³. En effet, le sultan édifiait une résidence pour un de ses émirs préféré, l'émir Baktumur al-Sākī et il lui a choisi un emplacement pas loin de la Citadelle. Cette résidence est construite sur une partie du *maydān* de Birkat al-Fīl et sur le terrain des maisons appartenant à l'émir Salār et sa famille. Le terrain en question était dans les environs de ses maisons. Mais le Qadī-l-qudat, Ibn al-Ḥarīrī, refuse de donner son accord sur l'*istibdāl*, car le terrain était parmi le waqf du sultan al-Zāhir Baybars et appartenait à sa descendance. Des négociations ont eu lieu entre le sultan et le cadi. Mais elles n'aboutirent à rien ! Devant la fureur du sultan, un autre cadi profite de l'occasion qui se présente et promet au sultan d'arriver à un accord pour cet *istibdāl* en échange de sa nomination à la tête du Qaḍā' Mišr. Ce qu'il fit. Et c'est ainsi que le terrain devint dans la possession du sultan.

¹⁹⁹ Le sultan fait un *istibdāl* avec une qaysariyya (Qaysariyat al-Amīr 'Alī) qui se trouvait dans le waqf fait par le sultan al-Nāšir Muḥammad pour sa madrasa à Bayn al-Qašrayn pour procurer un terrain pour son mausolée. Voir IBN IYAS, *Badā'ī*, IV, pp. 53, 68.

²⁰⁰ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 690.

²⁰¹ La madrasa du sultan al-Ašraf Ša'bān sera démolie par le sultan Faraġ b. Barqūq. Le terrain sera transféré après pour le compte du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ, où il construit son *bimaristān*. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 408; N. HAMPIKIAN, « Mu'ayyad Šayḥ and the landscape of power ».

²⁰² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 402.

²⁰³ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 173.

2.2.3. Illégal : confiscation et spoliation

Toujours à la recherche d'un endroit stratégique dans la ville, les Mamlouks vont rechercher d'autres moyens que l'achat, l'échange et l'*istibdāl* pour sécuriser un terrain pour leurs futurs monuments. La rareté des terrains disponibles en ville, les encourage à se diriger vers les confiscations et les expropriations des bâtiments existants ainsi que de leurs spoliations. Ceci devient un phénomène répété dans l'histoire de la vie des monuments mamlouks. Les sources en parlent assez souvent et les exemples sont multiples. On peut citer l'exemple de la Madrasa du sultan Qanṣūh al-Ġūrī, construite sur un terrain confisqué du Ṭawāšī Muḥtaṣ. Ce dernier avait déjà commencé à y construire sa propre madrasa, comme nous l'avons expliqué au début de ce chapitre²⁰⁴. Qanṣūh al-Ġūrī détruit la madrasa du *tawāšī*, agrandit le terrain, lui ajoutant le terrain de quelques marchés et il commence la construction de sa madrasa. Ibn Iyās raconte comment les gens vont surnommer cette madrasa al-Masğid al-Ḥarām (la mosquée interdite) à cause de la confiscation de son terrain et des sommes dépensées à partir des biens des autres²⁰⁵.

On confisque non seulement les terrains et les bâtiments, mais encore les biens gelés sous les waqfs des prédécesseurs. Les confiscations les plus connues dans l'histoire de la ville mamlouke, sont celles exécutées par l'émir Ğamāl al-Dīn al-Ustādār. Maqrīzī a noté dans ses *Ḥiṭaṭ* comment ce dernier a confisqué des waqfs, *iğtasaba min al-awqāf*, pour les ajouter à son propre waqf créé pour madrasa à Ğamāliyya²⁰⁶. Après la mort de Ğamāl al-Dīn, tué par le sultan al-Nāṣir Farağ, ce dernier s'accapare ses biens, dont cette madrasa, qu'il s'approprie complètement, en déchirant son acte de waqf et en effaçant toute trace écrite de Ğamāl al-Dīn sur le bâtiment. Maqrīzī ajoute sa phrase célèbre : ils étaient comme des voleurs volant des voleurs²⁰⁷.

²⁰⁴ Ṭawāšī Muḥtaṣ était le Ra'īs nūbat al-suqā pendant le règne du sultan al-Zāhir Qānsūh I (r. 903-905 H. / 1498-1500). Voir IBN IYAS, *Badāi'*, IV, p. 53.

²⁰⁵ IBN IYAS, *Badāi'*, IV, p. 53.

"وقد سمي بعد اللطفاء هذه المدرسة المسجد الحرام لما وقع فيها من غصوبة الأرض و مصروف العمارة من مال فيه شبهات"

²⁰⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 52.

²⁰⁷ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 52, 401-403.

Après toutes ces histoires d'injustices et de vols des biens, il arrive malgré tout de trouver des confiscations qui ont lieu pour 'une bonne cause' et non seulement pour se procurer un terrain pour une nouvelle construction. Détruire un lieu de mauvaise réputation, qui attire l'impudeur pour élever une maison à Dieu. Une mosquée nommée al-Tawba, (le pardon) est construite sur le terrain d'une maison d'indécence, qui fut confisquée puis revendue pour être achetée et ensuite démolie²⁰⁸.

2.2.4. Du domaine public relevant théoriquement de Bayt al-Māl

Comment ajouter quelques mètres de la rue à un édifice ? Comment s'approprier une partie d'un étang pour agrandir un terrain ? Si l'on décide de dresser un bâtiment à la place d'un *maydān* ou sur un ancien cimetière, qui approuve ces opérations ? Si on ajoute le terrain d'un marché, qui est le propriétaire ou le gestionnaire de ces sols ?

Nous savons déjà que grâce au système de la *ḥisba*, la gestion de l'espace collectif, comme la rue, était sous le contrôle du *muḥtasib*. Ainsi, ce dernier pouvait refuser la projection d'un bâtiment, si cela nuisait à l'intérêt public. Cependant, quand le bâtiment en cours dépendait de la classe politique, le *muḥtasib* n'avait aucune autorité. En regardant les plans de quelques-uns de ces monuments on constate comment des bâtiments ont chevauché sur quelques mètres de la rue. Le cas le plus apparent est celui de la mosquée de l'émir al-Ṭinbugā al-Maridānī sur la rue Tabbāna. Cependant, Sylvie Denoix dans son analyse sur la situation du plan de la mosquée dans le tissu environnant, constate que la mosquée et la rue sont concomitantes²⁰⁹ : Le plan rectangulaire de la mosquée est brisé au coin nord-est, pour ne pas empiéter la rue. Mais, la rue fait un détour dans ce tronçon, comme pour éviter la mosquée. La mosquée a certainement joué un rôle dans la forme urbaine du quartier. En comparons entre les dates de la construction des autres édifices se trouvant dans cette même rue, on remarque que cette mosquée est la plus ancienne²¹⁰. On est probablement devant la plus vieille trace existante du début de l'urbanisation

²⁰⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 312.

²⁰⁹ S. DENOIX, « Histoire et formes urbaines », p. 61.

²¹⁰ La mosquée al-Ṭinbugā al-Maridānī (n° 120) est construite en 738-740 H. / 1337-1339. Celle de l'émir Aqsunqur (n°123) est construite en 747 H. / 1346 et celle d'Umm al-sultan Ša'bān (n°125) est en 770 H. / 1368.

de ce secteur dans la ville, construit entre 738 H. / 1337 et 740 H. /1339. Effectivement, lorsque Ṣalāh al-Dīn se décide de construire une citadelle au sud de la ville à partir de 1171, une voie l'a sans doute relié à Bāb Zuwayla, la porte sud du Caire. Ensuite, quand l'émir al-Maridānī s'empare des cimetières et des maisons donnant sur cette voie, la rue n'avait pas encore pris sa forme actuelle. Sans ce contexte historique, on aurait pensé que l'émir s'est approprié l'espace de la rue Sikkat al-Maridānī pour l'inclure dans son terrain : En faisant une projection de cette rue on arrive à la rue Tabbāna (Figure II-21). Mais la rue est sans doute postérieure à la mosquée, puisqu'elle porte déjà le nom de l'émir. Quelques mètres de l'espace de cette ancienne voie sont probablement inclus dans le terrain de la mosquée.

Il est aussi intéressant de voir la projection de la façade de la Madrasa du sultan al-Zāhir Baybars par rapport à celle du mausolée du sultan al-Ṣāliḥ et celle de la Madrasa Ṣāliḥīyya, qui a en total plus de quatorze mètre d'avance. Malheureusement, nous n'avons pas de carte dessinée du XIII^e siècle qui aurait pu montrer le tracé exact de la rue. Pourtant, il est possible qu'une partie de la rue ait été ajoutée, au moins pour la Madrasa Zāhiriyya. Pareillement, on trouve ce phénomène avec la Ḥānqāh de Baybars al-Ġaṣankir donnant sur la rue Ġamāliyya, où la façade du mausolée se trouve en avant de plus de quatre mètres de la façade du portail (Figure II-20). Sûrement, une partie de la rue a été rajoutée à l'édifice pour créer cet espace de transition entre le mausolée et la façade, ce qui permet d'introduire plus de lumière possible ainsi que d'ajuster son orientation vers la Mecque²¹¹. Tous ces terrains étant du domaine public, leur acquisition ne présentait pas de problèmes remarquable.

²¹¹ L. FERNANDES, « The foundation of Baybars al-Ġaṣankir », p. 32.

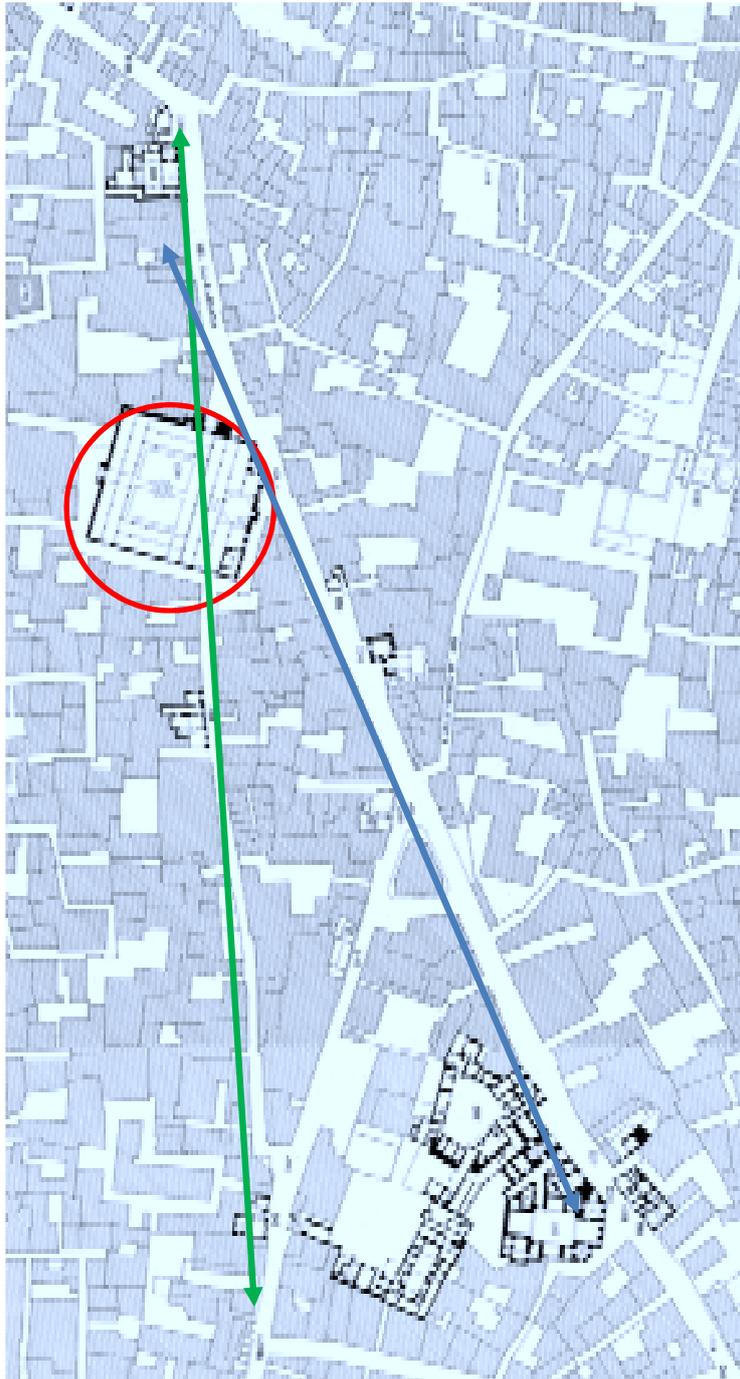


Figure II-21 La Mosquée al-Maridānī dans son contexte urbain actuel,
La rue Tabbāna en bleu et la rue Sikkat al-Maridānī en vert²¹² © ARCE, 2001

²¹² Ce plan est un extrait des planches 14 et 15 de N. Warner, *The monuments of Historic Cairo*.

Pour trouver un terrain pour sa mosquée au Nord du Caire, le sultan al-Zāhir Baybars choisit Maydān Qarāqūš. Ces ingénieurs/architectes (les *muhandisīn*) lui avaient proposé un autre endroit, où se trouvaient les chameaux sultaniens. Mais le sultan refuse ce lieu, et il réclame qu'il devrait choisir plutôt son lieu de divertissement, le *maydān* où il jouait:

« Non au nom de Dieu, je ne ferais pas la mosquée sur l'emplacement des chameaux, mais je la mettrais plutôt sur mon *maydān*, où je joue à la balle et où je me diverts. ²¹³ »

Le *maydān* n'est pas un espace privé mais un lieu qui dépend de l'État. Ainsi, le sultan avait tout contrôle, lui permettant de se l'approprier pour le transformer.

L'émir Argūn al-Kāmili construit un palais-*iṣṭabl* près du Ġiṣr al-A'zam (la rue Ṣalība) et la Birkat al-Fīl. Il s'empare de vingt coudées (*ḍirā'*) de l'étang, ce qui vaut plus de six mètres et demi²¹⁴. Aucune mention d'une somme payée pour cet ajout. Probablement, un consentement du sultan est tout ce qu'il fallait recevoir, étant donné que cette zone appartenait au bien commun, donc à la disposition du sultan.

On trouve plusieurs constructions prenant place sur des anciens cimetières, à l'intérieur du Caire mais aussi à l'extérieur. L'émir Ġaharkas al-Ḥalīlī construit son fameux *ḥān* sur un terrain auparavant utilisé par les califes Fatimides comme cimetière ; Turbit al-Za'farān. Maqrīzī raconte comment un nombre considérable d'os humains est retrouvé, puis jeté dans les décombres connue par Kimān al-Barqīyya à la sortie de Bāb al-Barqīyya²¹⁵. Ces cimetières faisaient donc partie de l'ensemble des palais fatimide, ainsi ils étaient en possession de Bayt al-Māl. L'émir n'achète pas le terrain, mais il s'en sert quand même. Puisque c'est un terrain appartenant à l'État, donc le saisir n'est pas une opération difficile. Les terrains devenant rares dans la ville, et avec un emplacement urbain aussi central, l'émir ne se gêne pas de déranger les morts, considérés comme infidèles à la religion²¹⁶.

²¹³ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 300.

" لا والله لجعلت الجامع مكان الجمال و أولى ما جعلته ميدانى الذى ألعب فيه الكره و هو نزهتى "

²¹⁴ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p.702.

²¹⁵ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 94.

²¹⁶ *Ibid.*

Une autre construction est édiflée sur des anciens cimetières. Cette fois-ci on est hors de l'ancienne ville fatimide, à Bāb al-Wazīr, tout près de la Citadelle. Un des émirs du sultan al-Nāṣir Muḥammad, l'émir Aqsunqur al-Rūmī, se fait construire une somptueuse mosquée dans ce emplacement. Maqrīzī identifie le lieu en disant que c'était auparavant des cimetières pour les habitants du Caire: *kān mawdi'uhu fī al-qadīm maqābir ahl al-Qāhira*. Il n'explique pas ce que l'émir fait, s'il dégage le terrain ou s'il construit dessus. Mais cette fois-ci les morts ne seront pas jetés dans les décombres. A mon avis, la mosquée est construite au-dessus des cimetières²¹⁷.

Un tournant important dans l'histoire géographique de la ville se produit au début du VIII^e H. / XIV^e siècle : le Nil offre à la ville un nouveau littoral et des terrains qui s'ajoutent à son expansion urbaine. On sait que le troisième règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad débute avec la dernière phase du déplacement du fleuve vers l'ouest. Entre les deux *ḥalīq*-s et sur le littoral du Caire, une nouvelle ville surgit sur ces nouveaux terrains²¹⁸. Plusieurs chantiers sont en cours, grâce aux démarches urbaines du sultan et de ses grands émirs. Mais à qui appartiennent ces terrains ? Un terrain vague, appartient automatiquement à l'État, soit Bayt al-Māl. Ainsi, le sultan arrive à fournir des nouveaux terrains pour lui et pour son personnel politique.

Par ailleurs, quand les sultans commencent à urbaniser la *Ṣaḥarā'* avec leurs *ḥānqāh*-s et mausolées, le problème de l'acquisition des terrains n'apparaît pas dans les chroniques des historiens. Il y avait assez de place pour y initier des nouveaux chantiers et les terrains étaient à leur disposition.

Pour agrandir le terrain de sa madrasa, construite sur un lieu déjà confisqué, nous avons vu comment le sultan Qanṣūh al-Ġūrī prend le terrain de Sūq al-Ġamālūn et les marchés autour pour les ajouter au terrain de sa nouvelle construction²¹⁹. Ceci est présenté dans les chroniques sans une explication sur la procédure de l'acquisition des terrains des marchés : un achat ou

²¹⁷ Un peu plus au nord de la mosquée de l'émir Aqsunqur (actuellement connue par la mosquée bleue) se trouve Bayt al-Razzāz, datant probablement du règne du sultan al-Aṣraf Qaytbāb. Pendant les travaux de restauration (2004-2006), dans la partie nord-est de la maison, donnant sur la rue, trois squelettes humains ont été dégagés : celui d'un vieil homme à côté d'un enfant et celui d'une femme. Les trois squelettes se trouvent à une profondeur de quatre mètres du niveau du sol actuel. Voir A. AL-HABASHY ET Y. HASSAN, « *Ġabāna lil-muslimīn asfal manzil Aḥmad Katḥuda al-Razzāz al-aṭarī* ».

²¹⁸ V. DENIZEAU, *Conduire l'eau dans le Caire mamlouk*, p. 156.

²¹⁹ IBN LYĀS, *Badā'ī'*, IV, p. 53.

même une confiscation. Nous sommes donc, encore devant un domaine public appartenant probablement au Bayt al-Māl. Ce qui donne au sultan libre accès à l'utilisation des terrains.

2.2.5. Un terrain inspiré par un voisinage spirituel ?

Les Mamlouks préfèrent construire dans des lieux importants, visibles et centraux dans la ville. Parfois, ils s'éloignent des lieux urbanisés et commencent une construction sur des terrains marginalisés. Est-ce le manque de terrains ? L'impossibilité de l'achat ? Ni l'un ni l'autre puisque nous avons vu comment ils vont détourner ces questions. Mais ils s'écartent des quartiers urbanisés pour être dans la vicinity d'un lieu saint, ou encore sur ce lieu saint. Le sultan al-Zāhir Baybars choisit un terrain hors de la ville au nord de Bāb al-Naṣr, pour construire sa mosquée, la première mosquée du vendredi fondée au Caire depuis un siècle²²⁰. Pourquoi choisit-il ce terrain éloigné ? Le sultan construit sa mosquée sur le terrain du Maydān Qarāqūš, comme nous venons de le citer *supra*. Ainsi, un terrain de loisir est transformé pour la prière. C'est sans doute un geste non négligeable du sultan qui sacrifie un lieu de jeu pour la parole de Dieu²²¹. Dans la *waqfiyya* du sultan al-Manṣūr Qalāwūn, on découvre la présence d'une *zāwiya* tout près de la mosquée du sultan al-Zāhir Baybars, qui fut construite pour le cheikh de ce sultan²²². On dit que le sultan a suivi le conseil de son cheikh, qui lui demande de construire une mosquée dans cet emplacement²²³. Ce cheikh avait une grande influence sur le sultan. Maqrīzī raconte qu'il lui rendait visite une ou deux fois par semaine²²⁴. Ce qui explique le choix de ce terrain pour la mosquée dans un voisinage abandonné. Le sultan le choisit pour des raisons spirituelles et non pour une envie d'urbaniser les lieux. Il est à noter que lors de la cérémonie accomplie par le calife

²²⁰ La mosquée d'al-Ṣāliḥ Ṭalā'ī, le vizir fatimide est construite en 1167 pour accueillir la tête de l'imām al-Ḥusayn, ce qui ne va pas avoir lieu car la mosquée était située hors des murs de la ville et le calife propose de garder la tête de l'imām à l'intérieur de la ville.

²²¹ D'après D. Behrens-Abouseif, *Cairo of the Mamluks*, p. 121 : L'historien Baybars al-Mansuri écrit sur le sujet en disant :

"من لعب الصولجان إلى إعلاء الأذنين ومن حلبه الأقران إلى تلاوة القرآن"

²²² *Ibid.* Sultan al-Zāhir Baybars croyait énormément en ce cheikh, qui lui a prévenue la *saḥṭana*. Il lui a construit cinq *zāwiya*-s, quatre en Syrie et une au Caire. Voir Maqrīzī, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 430.

²²³ *Ibid.*

²²⁴ *Ibid.*

abbaside pour instaurer Baybars sur le sultanat de l'empire, ceci a eu lieu dans une tente installée dans le Grand Bustān au nord du Caire²²⁵. Ainsi, on est dans l'emplacement de la mosquée, et non au cœur de l'ancienne capitale des Fatimides, ni dans la Citadelle, le nouveau siège du pouvoir construit par les Ayyûbides. Construire sa mosquée dans ce même endroit paraît une idée qui peut-être fut pensée par le sultan le jour où il accède au pouvoir ? Ainsi, la mosquée du sultan al-Zāhir Baybars est construite sur son lieu de divertissement, le *maydān*, mais surtout près de la *zāwiya* de son cheikh préféré, et dans le lieu où on a jadis célébré son ascension au pouvoir.

Il y a aussi un cas intéressant, où un édifice déjà construit est reconverti pour un autre. Ainsi, on trouve la Mosquée de l'émir Taqtabāy b. Bardbak al-Ašrafī²²⁶, construite en 865 H. / 1460 sur un mausolée antérieur de Fāṭima mère de Ḥusayn et d'une autre dame sainte²²⁷. Une poutre à l'intérieur du mausolée indique que le mausolée est construit en 651 H. / 1254 par l'émir Bilbak al-Ḥazindār²²⁸. Ibn Tāgrī Birdī mentionne que l'émir construit une seconde mosquée au Caire qui est situé à Raḥbit al-Aydamurī²²⁹. Cependant, il ne parle pas de cet ancien mausolée. Un mausolée ruiné, repris par l'émir ? Ou un émir qui cherche à construire à côté d'un lieu béni et visité ?

2.3. FINANCEMENT ET DURÉE DES TRAVAUX

Les mamlouks ont vécu avec un style de vie assez luxueux. Les monuments et les objets d'arts qui sont arrivés jusqu'à nous en témoignent. Les richesses du pays étaient à leur disposition. La situation économique était souvent largement prospère. En conséquence, ils dépensaient amplement pour leurs nouvelles constructions. Ils furent tout de même assez attentifs à ces dépenses. A-t-on estimé le financement nécessaire à l'exécution d'un projet à

²²⁵ MAQRIZI, *Sulūk*, I, p. 452.

²²⁶ Genre du sultan Ināl

²²⁷ Ce mausolée est connu par Umm al-Ġulām (index n°25). Il est situé derrière la mosquée de l'Imām al-Ḥusayn.

²²⁸ N. Warner, *The monuments of historic Cairo*, p. 91.

²²⁹ IBN TAĠRĪ BIRDĪ, *Ḥawadīṭ*, p.577.

l'avance ? Certainement. Les sources parlent des financements assurés pour les travaux de chantiers. Cependant, il est probable que les sommes rapportées par les historiens n'ont pas inclut le prix de l'achat du terrain, ni les opérations de démolition d'anciens bâtiments existants sur ces terrains. Ces montants cités sont vraisemblablement les sommes dépensées pour les salaires de la main-d'œuvre et pour l'achat des matériaux de construction. En outre, il faudrait prendre en compte d'autres facteurs : lorsqu' un édifice est construit sur les fondations d'un autre, ou bien encore avec des matériaux évacués d'un bâtiment ruiné ou confisqué. Par ailleurs, il faudrait aussi tenir compte des conditions de travail sur le chantier, y a-t-il eu maltraitance vis-à-vis des travailleurs ou encore a-t-on utilisé la corvée ? Dans des situations pareilles, il serait donc difficile de calculer un montant exact sur les coûts des travaux. Mais les responsables des chantiers ont certainement dû prendre en compte tous ces facteurs dans l'estimation du financement nécessaire à la mise en route d'un chantier

2.3.1. Coûts prévisionnels

On aurait pensé qu'un mamlouk arrivé au sommet de l'empire, ne se soucierait pas de l'argent dépensé sur la construction de ses édifices. Ce ne fut pas le cas au début du sultanat. Ainsi, quand le sultan al-Manṣūr Qalāwūn demande de bâtir une tonnelle pour se protéger du soleil, l'émir Saṅḡar al-Šūḡā'ī, lui calcule les coûts à l'avance et les lui présente écrits sur une feuille:

« Alors l'émir al-Šūḡā'ī lui estime les frais de quatre mille dirhams. Le sultan prend le papier de la main d'al-Šūḡā'ī et il le déchire en disant : Je m'assois dans un maq'ād avec quatre mille dirhams ! Dressez-moi plutôt une tente quand je descends, au lieu de sortir une telle somme de Bayt al-Māl. ²³⁰»

Le sultan refuse la somme proposée et dénonce le projet dans son ensemble. Il faudra différencier le financement d'une fondation religieuse, qui sera au service de la population et une construction pour le simple plaisir du sultan. Maqrīzī nous explique comment les premiers

²³⁰ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 537.

sultans faisaient bien attention à ce genre de dépenses. Ils préféraient mettre de l'argent de côté pour sécuriser l'avenir. Peut-être aussi avaient-ils peur pour leurs réputations.

Pendant le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad, le *diwān el-'amā'ir* dépensait une somme considérable de sept mille dirhams par jour pour les travaux de construction et de rénovation de la maison du sultan. Tout de même, cette somme n'incluait pas le salaire de la main d'œuvre, qui était souvent utilisée de force comme nous allons le présenter dans le chapitre VI. L'époque du sultan al-Nāṣir Muḥammad a témoigné de la construction de quarante mosquées et huit *ḥānqāhs*²³¹. Le sultan lui-même a participé de son compte personnel dans les frais de quelques-unes de ces constructions. Une note intéressante à ajouter sur ce propos, concerne les travaux publics, comme la construction des ponts et des écluses, le creusement des canaux et l'aménagement des rives de la ville. Les sultans et émirs utilisaient leurs propres ressources pour effectuer ces travaux. al-Šuḡā'ī rapporte que le quart des *iqṭā'* des princes mamlouks étaient *perdus* dans les dépenses de ces travaux²³². D'autre part, pour ce même type de travaux, on demandait parfois à la population de participer aux coûts dépensés. Ainsi, pour la construction de Ğisr Maṅḡak entre l'île de Rawḏā et Ğīza, on estima les coûts des travaux à cent-cinquante mille dirhams. Cette fois-ci les Mamlouks ne participèrent pas aux frais, le sultan demanda de récupérer la somme auprès des propriétaires des terrains du bord du Nil²³³.

Les confiscations et les spoliations deviennent un fait courant et naturel à la fin de l'époque mamlouke. Parfois, c'est le moyen utilisé pour sécuriser les coûts des travaux. Ibn Iyās raconte que les coûts de la construction de la madrasa du sultan Qaṣṣūḥ al-Ġūrī venaient des injustices et des expropriations des biens des gens²³⁴. Le sultan ne se sentait pas gêné d'utiliser l'argent de Bayt al-Māl pour ériger ses nouveaux bâtiments, jugés par Ibn Iyās comme étant des constructions sans aucun profit pour les musulmans²³⁵.

²³¹ AL-ŠUḠĀ'Ī, *Tārīḥ al-malik al-Nāṣir*, p. 115

²³² AL-ŠUḠĀ'Ī, *Tārīḥ al-malik al-Nāṣir*, p. 114.

²³³ MAQRIZĪ, *Ḥiṭaṭ*, II, pp.167, 168.

²³⁴ IBN IYĀS, *Badā'ī'*, IV, p. 53.

²³⁵ IBN IYĀS, *Badā'ī'*, V, p. 91.

"فكانت هذه الأموال العظيمة التي تدخل إليه يصرفها في عمائر ليس بها نفع للمسلمين، يزخرها الحيطان بالذهب والسقوف، وهذا عين الإسراف لبيت مال المسلمين"

2.3.2. Estimation de la durée du chantier

La durée d'un chantier influence largement les coûts des travaux. Si la durée est prolongée, on paye plus de salaires pour les travailleurs. Ainsi, l'estimation de la durée du chantier devait être un facteur important à prendre en compte lors du calcul du financement. Actuellement, la durée d'un chantier de restauration d'une mosquée mamlouke nécessite au moins deux ans voire trois²³⁶. Il est donc très impressionnant de noter que la construction de la majorité de ces monuments mamlouks a eu lieu dans un laps de temps. Les chroniques des historiens mentionnent souvent la date du commencement du chantier, ainsi que la date de son inauguration. Ce qui nous permet de connaître à peu près la durée d'un chantier, qui est considérablement courte par rapport à la qualité et la finesse du travail effectué ainsi que la grandeur du bâtiment. Etant donné que les Mamlouks construisent ces œuvres afin d'être passés à la postérité dans l'histoire de leur ville, il n'y a aucune place à la médiocrité. Cette rapidité n'est pas à interpréter avec des constructions de mauvaises qualités²³⁷. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces chefs d'œuvres architecturaux, pour comprendre le défi qui se présentait à chaque début de chantier.

A-t-on estimé à l'avance la durée du chantier ? Certainement ! Un commanditaire va sans doute demander à savoir, avec les coûts du chantier, quelle est sa durée. Les spoliations des chantiers inachevés, comme nous allons le voir, était un fait courant. Ainsi, pour garantir la continuité de l'existence de son édifice, le sultan ou l'émir se précipite dans la construction pour terminer les travaux pendant qu'il est encore en poste, ou au pouvoir. Il faudrait aussi ajouter l'absence de l'hérédité dans le système mamlouk, ce qui incite les Mamlouks à créer un waqf sur leurs édifices pour pouvoir passer des sommes d'argent à leur descendance, afin de sécuriser leur avenir.

²³⁶ J'ai fait partie de l'équipe du projet de restauration de Bayt al-Razzāz (IX^e-1192 H. / XV^e-1778), de 2004 à 2006. J'ai aussi très souvent visité les chantiers de restauration dans les monuments environnants qui faisaient partie du projet de l'AKTC, financé par la USAID et WMF, ces projets ont duré au moins trois ans : Madrasa d'Umm al-sultan Ša'bān (770 H. / 1368-1369), Mosquée d'Aslam al-Silihdār (745-746 H. / 1344-1345), le palais d'Alnaq al-Nāširī (730 H. / 1329-1330) et la mosquée de Ḥayrbak (980 H. / 1502). Quelques années avant en 2001, j'ai visité les chantiers de la restauration de Bāb Zuwayla (485 H. / 1092) et ses deux minarets (822-823 H. / 1420-19), ainsi que celui de la Zawiya et Sabīl de Faraġ b. Barqūq (811 H. / 1408). Les deux projets ainsi que celui de Bayt al-Razzāz faisaient partie du projet EAP (Egyptian Antiquities Project), financé par la USAID, sous la direction d'ARCE.

²³⁷ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 45.

Il est donc vraisemblable qu'on a calculé la durée du chantier. On imaginerait facilement une scène entre le sultan et le responsable de son chantier, ou le premier demanderait au second une date précise pour l'inauguration de sa mosquée en lui disant : « *Je veux prier al-Ġumu'ā (la prière du Vendredi) dans ma mosquée au mois de Ramadan prochain ! Alors dépêches-toi de finir !* ». Bien entendu, pour profiter du mois saint, on constate que très souvent la date du début du chantier ou de l'inauguration d'une mosquée ou d'une madrasa prend place pendant le mois de Ramadan. Mais il faut se méfier quand même de la date de l'inauguration: cette date ne voulait pas toujours dire l'achèvement total des travaux, parfois ce n'est non plus pas la date de la première *ḥuṭba* et première prière de Vendredi prenant place. Très souvent les travaux reprenaient au-delà de cette date.

Le chantier de la Madrasa du sultan al-Zāhir Baybars a duré quelques mois. Maqrīzī écrit que le chantier commence en *ḍul-Ḥiġġā* 666 H. et se termine en *Šawwāl* 667 H. / 1296, il se déroule donc sur onze mois seulement, ce qui va énormément plaire au sultan : *a'ġabahu inġāzuhu fī aqrab waqt wa mudda ma'a 'uluw al-himma* ²³⁸. Pour sa madrasa, construite quelques années auparavant, les travaux sont exécutées sur une durée de vingt-trois mois, donc plus du double la durée de la construction de sa mosquée. Ainsi, on comprend la grande satisfaction du sultan.

Une des constructions les plus complexes et remarquables de l'architecture mamloque, est érigée dans l'espace de treize mois seulement. Il s'agit du *Bīmāristān*, Madrasa et Mausolée du sultan al-Manṣūr Qalāwūn. Son *bīmāristān* est construit en premier et terminé en six mois. Ensuite, le mausolée avec son incomparable dôme est édifié en quatre mois seulement, la madrasa aussi²³⁹. Pour les calculs de nos jours, cette période est largement insuffisante pour construire un bâtiment d'une telle ampleur. Nous allons voir dans la suite de cette recherche combien les conditions de travail étaient difficiles, ce qui va largement contribuer à la rapidité de l'exécution et à la durée totale du chantier.

²³⁸ Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 300.

²³⁹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 134.

2.4. FORMALISATION DU PROJET : Outils de conception

Une fois la décision est prise par le commanditaire pour initier un projet, la commande est passée, le terrain pour la construction est trouvé, le financement assuré, il convient donc de commencer à penser le nouveau projet. Evidemment, nous pouvons supposer que la forme du bâtiment n'était pas toujours parfaitement fixée dès le début des travaux. Nous savons comment les sultans et princes mamlouks était largement impliqués dans la conception de leurs bâtiments²⁴⁰, parfois même en demandant de refaire le travail après l'avoir déjà construit. Ainsi, certains points peuvent être laissés en suspens à l'appréciation du commanditaire et ne se voir décidés qu'au moment de leur réalisation. Il est donc tout à fait habituel de voir des modifications apportées en cours de chantier.

Les musulmans sont encouragés à construire des mosquées, mais le Coran²⁴¹ ne donne pas d'instructions sur la forme du plan. Les seuls éléments qui jouent un rôle dans le développement du plan de la mosquée sont : l'emplacement de la *qibla* et l'espace utilisé pour la prière²⁴². Au Caire on trouve des orientations différentes pour la *qibla* dans les fondations pieuses:

- Les édifices fatimides s'orientent selon les compagnons du Prophète (donc 27° sud-est)
- Les édifices mamlouks sont orientés selon la *qibla* calculée par les astronomes (37° sud-est)
- Les édifices de la Qarāfa sont orientés vers le sud (et correspondent donc à l'orientation simplifiée du Prophète lorsqu'il était à Médine)²⁴³

En Europe, le plan des cathédrales est organisé selon un ordre assez rigide, où le plan symbolise la croix du Christ et la toiture l'arche de Noé, ne laissant pas assez de place au génie et

²⁴⁰ D. BEHRENS-ABOUSEIF, « Mamluk perception of foreign arts », p. 306.

²⁴¹ Voir les versets du Coran qui mentionnent les mosquées : 9:17, 18 ; 22:40 et 24:36

²⁴² A. GHABIN, *Hisba, Arts and Craft in Islam*, p. 196.

²⁴³ La direction à partir d'un point quelconque du globe, n'a été établie qu'au IX^e siècle, par l'astronome et mathématicien Ḥabaš al-Ḥasib. La formule mise au point est trop compliquée et, pour cette raison, n'a pas été souvent utilisée. Voir A. DJEBBAR, *Une histoire de la science arabe*, pp. 72-73.

à l'imagination de l'architecte lors du travail de ce dernier²⁴⁴. L'équivalent n'existe pas dans l'architecture de l'Islam, qui contrairement à l'architecture du monde chrétien, n'avait pas d'exigences fermes susceptibles d'influencer la conception et la création des édifices religieux. A part la direction de la *qibla*, la position de la rue ainsi que la forme du tissu urbain qui l'entoure, aucune autre exigence n'entrait en compte dans la conception du plan et des façades.

Pendant la phase de l'avant-projet, cette phase qui précède le chantier, une partie étudie probablement la conception du bâtiment. Je suppose qu'il existait un accord quelconque sur une forme envisagée avant de commencer la réalisation. On a sans doute pensé le plan selon un programme d'espaces prévus. Cependant, lors de la conception du monument et pour présenter au commanditaire les différentes formes qui peuvent être appliquées sur leur projet, quelles sont les manières utilisées pour décrire ce que l'on propose? A-t-on dessiné les monuments mamlouks avant leur construction? Ou bien les responsables du projet avaient-ils d'autres moyens? Les bâtisseurs mamlouks ont-ils utilisés les modèles durant leur travail? Le travail était-il improvisé, selon les techniques et dessins traditionnels acquis durant les années d'expériences? Bref, Quels sont les outils de la conception? Il y a eu plusieurs moyens pour formaliser le projet. Voici ci-dessous ce que j'ai réussi à interpréter d'après les sources consultées.

2.4.1. Modèles existants

Les commanditaires ont souvent intervenu sur la forme de leur nouvel édifice en demandant un portail qui ressemble à un tel, une coupole pareille à une autre, ou un minaret qui correspond à un autre déjà existant. Effectivement, Il est bien plus facile de proposer, de répéter un travail déjà exécuté et apprécié. Parfois, un édifice entier est demandé à être recopié.

En présentant le début de la construction de la Mosquée du sultan Baybars près de Ḥusayniyya²⁴⁵, Maqrīzī écrit que le sultan signale qu'il veut que sa porte soit identique à la porte

²⁴⁴ R. HILLENBRAND, *Islamic Architecture*, p. 16

²⁴⁵ Maqrīzī cite que la mosquée se trouve dans le quartier de Ḥusayniyya, au nord de Bāb al-Nāṣr. Pourtant Doris Behrens Abouseif trouve que la mosquée n'est pas exactement située dans ce quartier, qui doit être situé un peu plus à l'est : « *the vagueness about the locality of the mosque indicates the marginality of the area* ». D'autre part, la *waqfiyya* du sultan Qalāwūn donne le nom de Zuqāq al-Kuḥl aux alentours de la mosquée. Ce Zuqāq était une zone verte au bord du Ḥalīḡ. Ainsi, le terrain de la mosquée

de sa madrasa à Bayn al-Qaṣrayn. Le sultan n'intervient pas seulement sur la forme extérieure de son nouveau projet, mais aussi sur son plan intérieur où il demande d'ajouter une coupole au-dessus du *miḥrāb*, qui soit identique à celle construite par le sultan al-Kāmil au mausolée de l'imam al-Šāfi'ī²⁴⁶.

La répétition du modèle de la coupole en zigzag est aussi un des grands indices de réussite dans l'architecture mamlouke. Visiblement ce style de coupole devient assez dominant dans le ciel du Caire. En effet, ce modèle est considéré comme révolutionnaire, où pour la première fois, le bâtisseur s'écarte du modèle de décoration nervurée, tellement adoptée avec les coupoles en brique, et crée la première décoration authentique et innovatrice pour les coupoles en pierre au Caire²⁴⁷. Le premier exemple retrouvé serait celui de la coupole de l'émir Maḥmūd al-Kurdī, construite en 797 H. / 1394-5, pendant le règne du sultan al-Ẓāhir Barqūq²⁴⁸. Le fils de ce dernier devenant sultan, a probablement remarqué cette petite coupole. Faraġ b. Barqūq a sans doute apprécié cette nouvelle ingénuité, puisqu'il l'applique sur les deux coupoles construites aux deux mausolées de sa *ḥānqāh*, où son père sera inhumé (Figure II-22). Cependant, les bâtisseurs de cette *ḥānqāh* vont quand même rester fidèles à la décoration nervurée, en exécutant une petite coupole au milieu, au-dessus du *miḥrāb*. L'utilisation de ce modèle sur le dernier grand projet sultanien, enchaîne certainement un défilé de coupoles en zigzag, qui se propage et devient une des caractéristiques de l'architecture mamlouke.

Connaissant l'histoire de rivalité entre les deux sultans Faraġ b. Barqūq et al-Mu'ayyad Šayḥ, je suppose que ce dernier a demandé d'imiter la décoration zigzag de la coupole de la *ḥānqāh* du premier. Ainsi, le sultan al-Mu'ayyad Šayḥ a sans doute communiqué ses désirs pendant la conception du projet. Ou peut-être al-Mu'ayyad a-t-il embauché la même personne pour lui construire son nouvel édifice ? C'est encore une supposition. Seulement, la coupole d'al-

se trouve dans une zone intermédiaire entre le quartier de Ḥusayniyya et Zuqāq al-Kuḥl. Voir D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 121.

²⁴⁶ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 300.

²⁴⁷ C. KESSLER, *The carved masonry domes of medieval Cairo*, p. 18.

²⁴⁸ C. KESSLER, *The carved masonry domes of medieval Cairo*, p. 18.

Mu'ayyad Šayḥ ne sera pas exécutée complètement à l'identique (Figure II-23). Cette grande vogue continue avec les sultans Barsbāy (Figure II-24), Ināl (Figure II-25) et jusqu'à la fin de la période mamlouke, où l'on trouve ce modèle appliqué aux mausolées des émirs Ṭarabāy al-Šārif (Figure II-27) et Sūdūn min Zāda (Figure II-28). Certes, quelques autres modèles plus élaborés et plus sophistiqués surgissent, comme bien entendu la décoration florale de la coupole du complexe funéraire du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy. Cependant, le modèle en zigzag va prédominer toute autres répétitions.

Ainsi, en analysant les monuments mamlouks, nous trouvons plusieurs indices, montrant la répétition d'un modèle déjà existant ; pas simplement dans les formes extérieures, mais aussi en regardant les plans de ces édifices. Les exemples sont multiples. Par exemple, si nous comparons le plan de la madrasa des deux sultans al-Zāhir Barqūq et al-Ašraf Barsbāy, toutes les deux sur la Qaṣaba de la ville, on découvre comment le plan de cette dernière est largement inspiré par celui de la première. Nous trouvons aussi des émirs imitant le travail de leur sultan, seulement à une échelle beaucoup plus réduite. Par exemple la madrasa de l'émir Azbak al-Yūsūfī est énormément inspirée par les édifices de son maître, le sultan al-Ašraf Qāyṭbāy et surtout avec la madrasa de ce dernier à Qal'at al-Kabš.

Les bâtisseurs mamlouks ainsi que leurs commanditaires, ne vont pas se contenter de choisir parmi les exemples locaux. Certes, les influences étrangères peuvent être attribuées au déplacement des artisans et artistes. Mais les historiens mentionnent de véritables voyages effectués pour étudier et copier un édifice remarquable, parfois bien loin du Caire. En effet, le sultan al-Šāliḥ Šāliḥ, demande à son *šādd al-'amāir al-sultāniyya*²⁴⁹ l'émir Aqğubā de partir à Hamā pour inspecter le palais de la Duhayšā afin de lui en construire un au Caire à la Citadelle. L'émir sera accompagné par un *muhandis*²⁵⁰ pour l'assister dans les points techniques et peut-être aussi pour lui faire des esquisses de dessins, lui tracer des schémas et prendre des mesures ?

²⁴⁹ Ce titre est donné au responsable des projets de construction du sultan. Voir chapitre III.

²⁵⁰ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, II, p. 212.



Figure II-22 Vue sur la coupole Nord de la Ḥānqāh du sultan Faraġ b. Barqūq



Figure II-23 Vue sur la coupole de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ
©Salah al-Nazir



Figure II-24 La coupole de la madrasa du sultan al-Aṣraf Barsbāy (829 H. / 1425) ©Salah al-Nazir



Figure II-25 La coupole du complexe funéraire du sultan Ināl. ©Mustafa Mansur



Figure II-26 La coupole de la moquée de l'émir Maḥmūd al-Kurdi²⁵¹



Figure II-27 Le mausolée de Tarabāy al-Šārif et sa coupole en zigzag (909 H. / 1503).

²⁵¹ La photo est prise de l'ouvrage de 'A. Zaky, *Mawsū'it al-Qāhira fī alf 'ām*, p. 329.

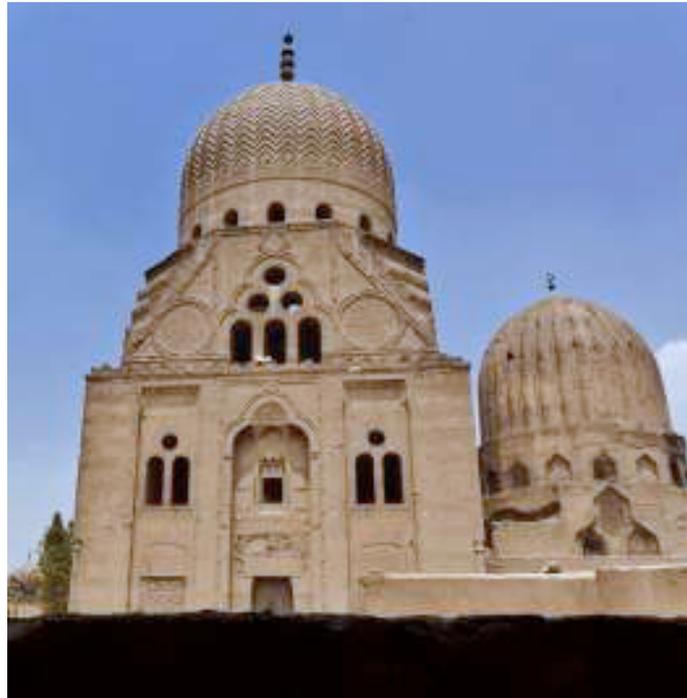


Figure II-28 La coupole du mausolée de l'émir Sūdūn al-Ašrafī (910 H. / 1504)
©Tariq al-Murri.

Parfois, lors d'un voyage, un bâtiment peut aussi attirer l'attention. Par exemple, le sultan al-Nāšir Muḥammad, après avoir séjourné plusieurs fois à Damas dans al-Qaṣr al-Ablaq²⁵², décide de se faire construire un palais à la Citadelle du Caire, qui sera aussi connu sous le même nom. En contemplant la beauté du travail exécuté pour son prédécesseur, le sultan al-Ẓāhir Baybars, prend donc la décision de se faire construire un palais encore plus beau et plus grand. Ainsi, il recrute des artisans de Damas pour rejoindre les artisans égyptiens sur le chantier de ce palais²⁵³.

Il est évident qu'au début du sultanat, les bâtisseurs des monuments mamlouks étaient encore à la recherche d'une identité architecturale, qui caractérisera leur règne. Ainsi, l'idée de copier des idées réussies ailleurs n'est pas un acte hors du commun. Ceci se produit de la même manière, lors du séjour de l'émir Aytamīš al-Muḥammadī à Tabriz, pour la signature du traité de paix avec les Il-Khanides en 1323. L'émir visite la mosquée de 'Alī Šāh qui va lui plaire considérablement. En admiration, il décide de prendre des notes sur sa forme et son

²⁵² N. Rabbat, *The Citadel of Cairo, A new interpretation of Royal Mamlouk Architecture*, p. 200.

²⁵³ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 129.

architecture²⁵⁴. L'émir ne se limite pas à ses notes, il ramène avec lui le bâtisseur même de la mosquée pour venir travailler au Caire²⁵⁵. Ce n'est autre que le fameux *bannā* anonyme provenant de Tabriz mentionné par Maqrīzī qui va construire pour l'émir un minaret dans sa *zāwiya* près de Ṭanṭa²⁵⁶. Quelques années après, il sera responsable de la construction des deux minarets de la mosquée de l'émir Sayf al-Dīn Qawṣūn au Caire, en suivant le même modèle des minarets de Tabriz²⁵⁷. Les mamlouks ont peut-être été inspirés par des modèles qui leur sont familiers. Ces répétitions leur rappelaient-elles leurs pays d'origines ?

Les modèles existants ont donc inspiré les nouveaux projets des sultans et émirs. Soit en réutilisant une forme de choix stylistique local mais dominante. Soit en s'aventurant au-delà du territoire égyptien, pour chercher des formes étrangères mais exaltantes. Bien entendu, ce mélange stylistique va aider à formuler le caractère architectural de cet empire, qui atteindra un sommet non négligeable à la fin de son existence. Ainsi, la référence à des modèles existants est vraisemblablement un moyen de formalisation du projet, à mettre en compte.

2.4.2. Maquette

Il est possible que le commanditaire s'est posé des questions sur la forme de son futur bâtiment. S'il va investir des sommes importantes sur un nouveau projet, l'idée de lui présenter son aspect à l'avance, pour qu'il en soit d'accord, est donc une possibilité. En Europe médiévale, nous trouvons des références, qui ont probablement débuté en Italie, sur la présence des maquettes pour les cathédrales²⁵⁸. Ce sont de grandes maquettes fabriquées à l'échelle de 1/12^e de plâtre, d'argile, en bois, mais surtout en cire²⁵⁹. Pendant la période du monde musulman médiéval, il semblerait qu'on utilisait des représentations en bois pour vérifier la forme d'un bâtiment avant sa réalisation. Ces maquettes étaient utilisées pendant la phase de la conception

²⁵⁴ D. BEHRENS-ABOUSEIF, « Mamluk perception of foreign arts », p. 306.

²⁵⁵ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 320.

²⁵⁶ D. Behrens-Abouseif, « Mamluk perception of foreign arts », p. 306.

²⁵⁷ Dans le chapitre V, on reparle de ce bâtisseur avec le chantier de l'émir Sayf al-Dīn Qawṣūn.

²⁵⁸ P. BERNARDI, *Bâtir au moyen âge*, p. 170.

²⁵⁹ S. KOSTOF, «The Architect in the Middle Ages, East and West», p. 74.

du projet. Par ailleurs, on trouve d'autres maquettes exécutées après la fin du chantier. Voici ce que Ronald Lewcock explique à ce propos:

« According to several Islamic writers, the design of a work of architecture was sometimes tested in small wooden models before construction commences. Such models are recorded in Abbasid Baghdad, and as part of the design stage of the Tağ Mahal at Agra. The surviving inlaid models of Ottoman buildings may not be of this type, but are possibly miniature replicas executed at the time of the completion of the building. ²⁶⁰»

Ainsi, des maquettes sont retrouvées pour les projets des califes abbasides lors de la construction de leur nouvelle ville ; Bagdad. D'autre à Agra, avec l'empereur Mongol Šāh Ğihān, pendant la réalisation du somptueux mausolée dédié à son épouse ; le Tāğ Mahal. Ce sont des modèles préparés lors de la phase de la conception, afin d'élaborer le projet et de se décider sur sa forme finale. Déjà, avant les Abbasides, les Umayyades avaient utilisé une maquette pendant la construction de la mosquée du Dôme du Rocher²⁶¹. Le calife 'Abd al-Malik b. Marwān demande explicitement à voir la forme de la mosquée avant de commencer les travaux. Nasser Rabbat précise que cette maquette est la première forme de représentation notée dans l'architecture islamique²⁶².

D'autres maquettes sont retrouvées à Istanbul pendant la période ottomane. Pourtant, ce sont des modèles préparés après la phase de la conception. Lewcock propose que ce soient des copies exécutées après la fin des travaux. Cette proposition est justifiée dans le fameux ouvrage « *Surname-i Hümayun* ²⁶³», où nous trouvons une maquette illustrée : En effet, deux scènes intéressantes liées au domaine de la construction y figurent, dont une représente une procession défilant devant le sultan avec des architectes et des ingénieurs portant une *replica* de la mosquée Sülaymāniyya, exécutée en bois et en ivoire (Figure II-29)²⁶⁴. Sachant que la mosquée

²⁶⁰ R. LEWCOCK, « Architects, Craftsmen and Builders: Material and Techniques », p. 132.

²⁶¹ H. 'ABD AL-WAHĀB, « al-Rusūmāt al-handasiyya », p. 126.

²⁶² N. Rabbat, « Design without representation in medieval Egypt », p. 150.

²⁶³ *Surname-i Hümayun* est un livre impériale ottoman, qui prend la forme d'album illustré. Il célèbre les fêtes de mariages et de circoncisions des princes ottomans. Le premier ouvrage fut commissionné en 1524 pour une fête de mariage. Voir D.TERZIOĞLU, « The Imperial Circumcision Festival of 1582: An Interpretation. », p. 97.

²⁶⁴ Probablement, l'auteur de ce chef d'œuvre, *mi'mar* Sinān, a aussi pris part dans cette festivités et dans la procession. Pour plus d'information voir http://www.discoverislamicart.org/database_item.php?id=object;ISL;tr;Mus01_A;49;en.

Sūlaymāniyya était déjà construite avant que cette scène ne prenne place (entre 1550-1558), il est donc possible que cette maquette ait été réalisée après la fin des travaux. La copie en miniature est une copie fidèle du bâtiment réel²⁶⁵, ce qui vient corroborer cette hypothèse. La maquette est donc utilisée pour marquer la splendeur de l'édifice ainsi que la majesté de l'architecture de la cour royale pendant les festivités. Certes, nous sommes là après la période de l'étude, seulement, les illustrations sont magnifiques ce qui aide à imaginer les descriptions présentées dans les ouvrages des historiens mamlouks que nous allons montrer ci-dessous.



Figure II-29 À gauche, La procession des architectes et ingénieurs (gauche) portant une maquette de la mosquée Sulaymāniyya. À droite la parade des artisans de verre défilant devant le sultan. La date de cette illustration est de 991-7 H. / 1583-8. Surname-i Hümayun, fol 190b conservé au musée du palais Topkapı ©MWNF

²⁶⁵ Un projet architectural est toujours modifié lors de l'exécution. Il y a souvent des détails qui se présentent pendant le chantier. Le fait que cette miniature de la mosquée suit exactement le bâtiment construit, indique qu'elle fut préparée après la fin des travaux et non pendant la phase de la conception.

Maintenant, que trouve-t-on au Caire mamlouk ? Comme à Istanbul, des modèles en bois sont utilisés pendant les festivités des sultans mamlouks²⁶⁶. Une scène assez impressionnante est décrite par Ibn Taġrī Birdī, où la ville entière s'est transformée en un lieu de festivité, pour célébrer le retour du sultan al-Nāṣir Muḥammad, triomphant après sa bataille contre les Mongols en 702 H. / 1302. Le parcours du sultan, de Bāb al-Naṣr jusqu'à sa montée à la Citadelle, fut divisé entre les émirs mamlouks. Les rues étaient décorées et dans chaque tronçon, un émir était responsable d'y mettre une maquette figurant une citadelle. L'historien raconte qu'on a interdit aux artisans de travailler ailleurs. Tous ont participé dans la fabrication de ces citadelles en bois, ce qui a augmenté le prix du bois et des outils de menuiserie. C'était comme une compétition entre émirs : Qui va créer le plus beau travail, qui sera le plus apprécié par le sultan ? Pour que personne ne soit offensé, le sultan va prendre le temps de les inspecter une à une. Le premier modèle fut placé à Bāb al-Naṣr, puis on trouve vingt-et-un modèles avant d'arriver à celui présent devant la Madrasa du sultan al-Manṣūr Qalāwūn, le premier arrêt du sultan. Puis le défilé continue, passant par Bāb Zuwayla, jusqu'à Bāb al-Silsila à la Citadelle. Ibn Taġrī Birdī précise que ces maquettes étaient au nombre de soixante-dix²⁶⁷. Par ailleurs, al-Saḥāwī rapporte des détails semblables concernant une maquette de citadelle, toujours en bois, présentée au sultan al-Zāhir Ğaḥmaq par ces émirs pendant une des festivités de l'année 845 H. / 1441²⁶⁸. Cependant, ces modèles ne présentent aucun monument existant. Ce sont plutôt des œuvres d'arts composées pour le plaisir et la fantaisie du sultan et de ses émirs. Mais ces scènes décrites montrent comment l'exécution des maquettes a existé à cette époque. Peut-on donc proposer qu'ils étaient également utiliser lors de la conception des projets ? Ce n'est qu'une proposition.

Nous trouvons une autre scène rapportée par Ibn Iyās, où une maquette pour la ville d'Alexandrie est présentée. Pour expliquer la forme de la ville au sultan Qanṣūh al-Ġūrī, le *muhandis* Ḥasan al-Ṣayyād choisit un terrain à Maṭariyya²⁶⁹ où il trace le plan de la ville, tout en ajoutant ces tours et ces portes ainsi que son phare réputé. Voici le texte rapporté par Ibn Iyās :

²⁶⁶ A l'époque Fatimide, Maqrīzī écrit que pendant les fêtes du petit Bayram, 'Eid al-Fiṭr, des modèles de palais en sucre étaient exécutés minutieusement et avec une grande finesse. Ainsi, l'idée de maquettes réalisées lors des festivités

²⁶⁷ IBN TAGRĪ BIRDĪ, *Nuġūm*, VIII, p. 168. D'après H. 'ABD AL-WAHĀB, « al-Rusūmāt al-handasiyya », p. 128.

²⁶⁸ SAḤĀWĪ, *al-Tabr al-masbūk*, I, p. 60. D'après H. 'ABD AL-WAHĀB, « al-Rusūmāt al-handasiyya », p. 128.

²⁶⁹ Un quartier au nord du Caire, aujourd'hui il fait partie du gouvernorat de Daqahliyya.

« Le mercredi dix-neuf (Ša'bān 916 H. /1510) le sultan descend (de la Citadelle) et se dirige vers Maṭariyya à Turbit al-ʿĀdil. Le *mu'allim* Ḥasan al-Šayyād le *muhandis* lui avait dessiné avec de la chaux sur terre l'aspect de la ville cotière d'Alexandrie, avec le nombre de ses tours et portes, ainsi que son aspect physique et le phare qui y était. Il estime sa longueur et sa largeur. Le sultan y descend exprès pour contempler et regarder le projet, puis il remonte à la Citadelle.²⁷⁰ »

L'historien ne rapporte pas l'intérêt porté de cette réalisation. Bien entendu, Le sultan Qanṣūh al-Ġūrī a largement construit, non seulement dans sa capitale, mais partout dans le territoire mamlouk, où il a réussi à laisser une trace dans tous lieux possible. Connaissant cette fièvre pour la construction qui a envahi son règne, nous pouvons imaginer qu'il était curieux de connaître les possibilités qui se présentaient dans cette ville, lui permettant d'initier des projets. Un autre intérêt pourrait être que le sultan a voulu voir l'ensemble de la ville devant lui, afin de pouvoir étudier des tactiques de défenses, pour se préparer contre toute prochaine attaque maritime. L'essentiel derrière ce passage est de voir comment un homme du chantier, a utilisé cette forme de présentation pour visualiser la ville. J'imagine qu'il utilise la chaux pour tracer les rues, mais pour les tours et les portes, il a peut-être construit des petits modèles pour les placer à leurs emplacements exacts sur le terrain, afin de voir la ville en trois dimensions. Sans modèles, pourquoi, tout simplement, ne pas présenter des dessins au sultan ?

2.4.3. Conception sur le site

Cet acte est assez courant, même de nos jours. Il est essentiel de visiter les lieux, pour se familiariser avec le terrain et connaître les atouts de ses environs. Dessiner un plan détaché de son contexte réel n'est pas assez faisable. Ainsi, les sources présentent des visites effectuées surtout par le *šādd*, le responsable du chantier, ou/et les *muhandisīn*, les assistants techniques sur les lieux, parfois accompagnés par le commanditaire. Le début de la conceptualisation de la

²⁷⁰ IBN IYĀS, *Badā'ī'*, IV, p. 196 :

"وفى يوم الأربعاء تاسع عشره نزل السلطان وتوجه إلى نحو المطرية عند تربة العادل، وكان المعلم حسن بن الصياد المهندس خط له بالجيس فى الارض ضفة مدينة ثغر الاسكندرية وعدد أبراجها وأبوابها وهيئة صورها والمنار التى كان بها وقدر عرضها وطولها، فنزل السلطان بسبب ذلك حتى تأملها وتفرج عليها ثم عاد إلى القلعة من يومه"

mosquée du sultan Baybars a eu lieu sur le chantier²⁷¹. Le sultan discute du plan et de la forme du projet sur place comme nous venons de l'expliquer. Pareillement, pour la construction de la Ḥānqāh de Syracuse, le sultan al-Nāṣir Muḥammad accompagne ses architectes/ingénieurs pour inspecter les lieux, choisir le terrain et prévoir le programme du projet²⁷². Ce chantier inclut donc la construction de cent cellules pour les soufis et une mosquée adjacente avec une partie consacrée aux bâtiments de services (hammam, cuisine). Le sultan demande aussi d'ajouter des palais pour ses émirs²⁷³.

Al-Nāṣir Muḥammad est présent sur d'autres chantiers. Comme lors de la construction de son iwan à la Citadelle, où il demande au responsable du chantier de lui décrire la forme du bâtiment. Ainsi, son *kātib al-sirr*, Ibn Muzhir, lui *parle* du projet, ce qui va plaire au sultan : *tahadaṭ 'alahi fa-a'ḡabah*. Al-Nāṣir Muḥammad, l'encourage donc de finir rapidement et autorise de lui fournir tous les coûts financiers nécessaires²⁷⁴. Le sultan est aussi présent sur le chantier de son nouvel hippodrome, le Maydān al-Mahāra où il inspecte les lieux en personne et discute l'organisation du travail avec architectes/ingénieurs²⁷⁵. Ainsi, le terrain de construction devient un outil dans la conceptualisation du projet, où l'on peut imaginer les espaces, une fois les limites du terrain précisées.

Un très bon exemple, présentant la conception sur le site est retrouvée dans la Relation de 'Abd al-Laṭif al-Baḡdādī, un ouvrage écrit pendant sa visite en Égypte, lors du règne du sultan ayyūbide Ṣalāḥ al-Dīn. Il explique comment la parcelle est divisée et ensuite les différentes parties de l'édifice sont exécutées. Nous allons présenter ce passage en détail dans le Chapitre IV.

²⁷¹ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 300.

²⁷² MAQRĪZĪ, *Ḥiṭāṭ*, éd. AFS, IV, p. 767; IBN TAGRĪ BIRDĪ, *Nuḡūm*, IX, p. 79.

²⁷³ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 261.

²⁷⁴ ĞAWHARĪ, *Anbā' al-ḥaṣr*, p. 327.

²⁷⁵ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 199.

2.4.4. Représentation graphique

« Ces chefs-d'œuvre au style harmonieux et équilibré ont-ils été conçus d'après des dessins spécifiques ? Est-ce que ces détails architecturaux et ornementaux, minutieux, harmonieux et variés sont faits à partir de dessins préparés et sous la surveillance des architectes (*muhandisīn*)²⁷⁶ ? »

Se posant cette question dans un article publié au milieu du XX^e siècle, Ḥasan 'Abd al-Wahāb affirme que ces dessins ont bel et bien existé. Et ceux en dépit du fait qu'il ne se réfère à aucune trace écrite. Mais, suggère-t-il que les architectes qui ont supervisé les travaux ont dû effectuer des dessins techniques détaillés pour les assister lors de la construction? 'Abd al-Wahāb ajoute qu'ils ont même produit des maquettes en trois dimensions, pour faire des devis sur les coûts des travaux. La complexité de l'ornement géométrique, présent dans la décoration des monuments mamlouks, était pour lui la base de son hypothèse. Ainsi, il se base sur la géométrie pour justifier le fait que des dessins ont été conçus à l'avance pour les projets :

« Ils se sont intéressés aux ornements géométriques, aux inscriptions et à la décoration et ils les ont excellé. Ils ont produits des chefs-d'œuvre qui se caractérisent par la symétrie, l'harmonie et la précision. Tout cela est le résultat de leur maîtrise des règles de la géométrie qui leur permet d'ajuster le dessin des lignes et des cercles ainsi que la division des formes géométriques, ou leurs installations l'une sur l'autre d'une manière précise et merveilleuse.²⁷⁷ »

Mais Nasser Rabbat semble ne pas être d'accord avec ces assertions, car il fait remonter les premiers dessins architecturaux à partir de 1530, dans la cour ottomane²⁷⁸. L'architecture à l'époque mamlouke étant encore considérée comme un métier d'artisans et non comme une profession savante. Les travailleurs de ce métier avaient essentiellement une formation pratique

²⁷⁶ H. 'ABD AL-WAHĀB, « al-Rusumāt-s al-handasiyya lil-'imāra al-islāmiya », p. 108.

"هل تلك الروائع المتناسقة والمتزنة من العمائر شيدت طبقاً لرسومات أعدت لها، ونفذت على مقتضاها؟ وهل تلك التفاصيل المعمارية والزخرفية الدقيقة المتناسقة المتنوعة نفذت طبقاً لرسومات أعدت لها وتحت إشراف مهندسين؟"

²⁷⁷ H. 'ABD AL-WAHĀB, « al-Rusumāt-s al-handasiyya lil-'imāra al-islāmiya », p. 108.

"واهتموا بالزخارف الهندسية والنقوش والزينة؛ فبرعوا فيها، وأنتجوا روائع تتسم بالتناسق والانسجام والدقة؛ كل ذلك نتيجة تمكُّنهم من قواعد الهندسة في ضبط رسم الخطوط والدوائر، وتقسيم الأشكال الهندسية، أو تركيبها على بعضها بصورة دقيقة وجميلة."

²⁷⁸ D'après une discussion avec Nasser Rabbat.

acquise sur les chantiers et dans les ateliers. Ce ne sont pas des hommes de plume, ainsi leur savoir-faire ne sera pas sauvegardé dans les écrits des historiens, mais plutôt dans la transmission entre maître et apprenti. Pourtant, aucune trace de dessin sur papier ne nous est parvenue. Rien sur la commande du projet, sur le programme de la construction, sur le dessin technique ou l'approbation des commanditaires sur la forme du projet. Aucune note concernant le chantier, comme pour l'achat des matériaux, pour l'embauche de la main d'œuvre et le paiement des salaires ou encore sur l'organisation du travail. Aucun cahier de dessin ou manuel technique, qui aurait pu servir un maître ou un apprenti durant le processus de la transmission de son savoir technique, n'a traversé les siècles.

Et même si nous supposons que les artisans des métiers de la construction ne dessinent pas, les *muhandisīn* (architectes/ingénieurs) par contre eux, ont eu une éducation scientifique sophistiquée. Grâce à leur savoir en géométrie, et leurs capacités à manier les différents outils de dessins, ils peuvent dessiner et calculer leur travail à l'avance. La connaissance des *muhandisīn* en géométrie, comme nous allons l'expliquer dans le chapitre IV, ouvre le débat sur la validité de la présence de représentations graphiques lors de la conception puis lors de l'exécution du bâtiment.

L'observation des monuments mamloukes permet de révéler des données sur leur conception. En étudiant les coupoles des mausolées des sultans et émirs mamlouks, Kessler affirme avec certitude que le travail de la décoration doit avoir été dessiné à l'avance. Elle explique son hypothèse en analysant trois coupoles dans la *Ṣaḥarā'* : celle du mausolée du sultan al-Aṣraf Barsbāy et les deux autres coupoles détachées au nord et à l'est, appartenant à deux de ses émirs. La coupole du sultan est exécutée en premier.

Après avoir construit une coupole suivant la mode en zigzag pour son mausolée attaché à sa madrasa *intra-muros*, le sultan al-Aṣraf Barsbāy passe la commande d'un nouvel édifice à la *Ṣaḥarā'*. Il s'agit d'une mosquée avec un second mausolée, où il sera inhumé. Cependant, pour la construction de son second mausolée, le sultan demande un changement dans le style artistique de la coupole. Pour changer du style dominant en zigzag, le sultan demande un dessin suivant des formes géométriques d'étoiles entrelacées. Les deux autres coupoles de ses émirs

vont être sculptées avec ce nouveau motif. Pourtant, l'ornementation varie d'une construction à l'autre, ce qui montre un développement dans le nouveau style adopté.

En regardant de loin la première coupole construite, celle du sultan, on remarque une séparation entre les lignes décoratives, ce qui produit un effet visuel non désirable. Cet effet disparaît avec les deux autres coupoles, qui ont une décoration parfaitement équilibrée. Ainsi, il est évident qu'une étude a eu lieu après la construction de la coupole du sultan, afin d'améliorer le motif géométrique pour ne plus créer cette séparation entre les lignes. Kessler propose qu'il y a eu une collaboration entre les bâtisseurs des coupoles et un spécialiste dans le dessin:

«The perfection of the latter example shows that the dome builders must have, at last, availed themselves of a specialist in design, after having tried to solve the task imposed by the Sultan with the skill available in their own craft.²⁷⁹»

Ce spécialiste a sans doute un savoir en géométrie, peut être un mathématicien ou un *muhandis*, qui savait dessiner. Il a dû fournir un dessin pour aider les maçons à exécuter une sculpture plus harmonieuse. Le résultat sur les deux autres coupoles est assez remarquable. La difficulté du travail serait donc de transposer un dessin en deux dimensions sur une sculpture en trois dimensions. Ce qu'ils arrivent parfaitement à faire. Mais la perfection n'est atteinte que lors de la collaboration avec ce spécialiste.

Ainsi, un dessin a sans doute existé, une esquisse probablement. Mais les travailleurs n'ont pas trouvé nécessaire de le garder puisque le travail est déjà présent en réel. Ce choix d'ornementation ne sera plus répété. Un dessin géométrique plus simplifié, mais richement décoré sera adopté en sculptant la coupole du complexe funéraire du sultan Qāyṭbāy, une quarantaine d'année plus tard.

²⁷⁹ C. KESSLER, *The carved masonry domes of Medieval Cairo*, p. 23.

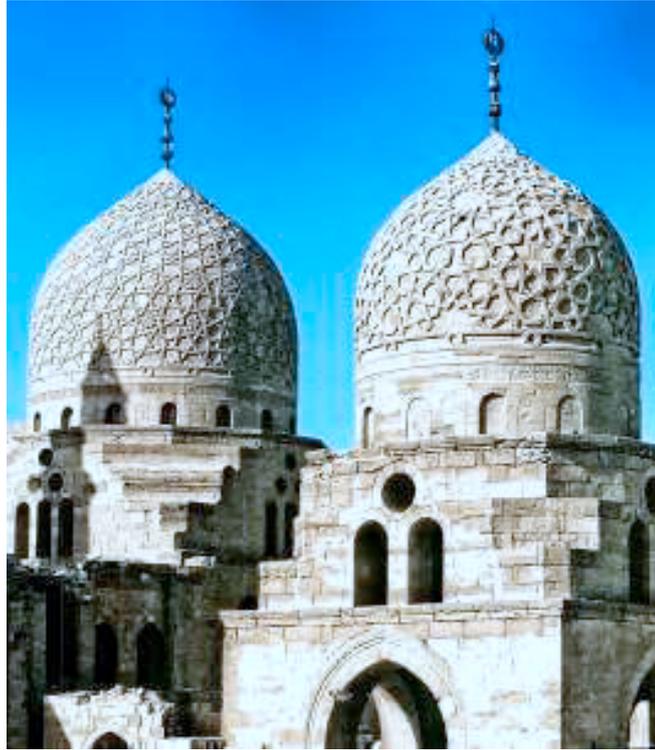


Fig. II. 1 La coupole du sultan al-Ašraf Barsāby à gauche, une autre appartenant à un membre de sa famille ou à un de ses émirs à droite²⁸⁰. Elle se trouve à l'est du mausolée du sultan²⁸¹.

Cependant, les sources mamloukes dont nous disposons ne parlent que rarement de cette phase de conception ou le projet est formalisé. Mais heureusement, elles ramènent quelques petits indices qui justifient l'emploi du dessin dans cette phase. Bien entendu, le cas le plus fameux qui confirme l'usage du dessin dans la conceptualisation du projet serait celui de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn, qui fut dessinée sur du cuir pour la montrer au sultan avant l'exécution²⁸². Pour la période mamlouke, on trouve une phrase intéressante dans les *Ḥiṭaṭ* de Maqrīzī : lors de la préparation du nouveau projet de la Mosquée du sultan al-Zāhir Baybars, et pendant que le sultan était sur le site, en train de mesurer le terrain et voir comment organiser le projet de construction, il *dessine*²⁸³ *entre ses mains la forme de la mosquée*²⁸⁴. Donc une esquisse

²⁸⁰ Cette coupole ressemble à celle de l'émir Ḡānī Bāy al-Ašrafī qui se trouve au nord de la mosquée du sultan al-Ašraf Barsbāy.

²⁸¹ Cette photo est tirée de l'ouvrage de M. Hattstein et de P. Delius, *L'Islam : arts et civilisations*.

²⁸² Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 265?

²⁸³ Soit c'est lui qui dessine ou qu'on lui dessine. Pas clair dans le texte.

²⁸⁴ Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 300 : "رسم بين يديه هيئة الجامع"

quelconque est tracé à l'avance. Sur quoi ? Comment ? On ne pourra pas le préciser. Cependant, un dessin est utilisé pour présenter la forme de la nouvelle mosquée. Le verbe dessiner (*rasama*, رسم) est même utilisé pour désigner l'acte de faire passer cette commande.

Si nous supposons que les responsables des chantiers (le *šādd al-'amā'ir* ou le *nāzīr al-'imāra*) ainsi que leurs assistants techniques (les *muhandisīn*), sont des personnages qui savaient utiliser des documents écrits et dessinés, il est fort probable que les artisans et les ouvriers ne partageaient pas ce même savoir. Mais comment ont-ils communiqué avec leurs travailleurs sur le chantier ? Quels sont les outils présents permettant de faire circuler les instructions concernant la forme d'une arche ou les dimensions d'une chambre ? Comment passer de la phase de la conception à la phase de la réalisation ? Verbalement ou par écrits/dessins ?

Passer du projet à la réalisation impose de transcrire les idées générales approuvées par le commanditaire sous formes de dessins techniques guidant l'exécution sur le chantier. Si nous admettons, d'après les quelques indices retrouvés que des dessins ont été réalisés lors de la formalisation du projet, quels sont leur degré de détails ? Lon R. Shelby se pose la question suivante en étudiant la situation sur les chantiers médiévaux européens :

« Is it possible that such detailed plans and 'specifications' were not needed because there was available to medieval masons a system of transferring architectural ideas that is quite unlike anything used in modern building? This is the argument of those students who emphasize the importance in medieval architecture of Baugeometrie – the art of designing according to certain geometrical formulas, wherein the parts of a building are proportioned to each other and to the whole, with these proportions based on a given geometrical figure: square, triangle, circle, octagon, etc., (...) Those traditions were by and large transmitted orally from one generation of masons to the next; consequently, the vast bulk of the technical knowledge upon which medieval building and architecture were based disappeared with the dying of those oral traditions at the close of the Gothic building in Europe. In view of this the task to reconstruct the geometrical knowledge of medieval master masons would be hopeless. ²⁸⁵ »

²⁸⁵L. R. SHELBY, « The geometrical knowledge of medieval master masons », p. 392.

Ahmad Hamid²⁸⁶, un architecte égyptien contemporain largement impliqué dans l'étude de l'architecture traditionnelle cairote, est aussi en accord avec la conclusion de Shelby. Il admet que la transmission orale ou écrite reste un moyen faible. L'existence d'un bâtiment, est donc le moyen le plus efficace pour cette transmission, ceci pourrait peut-être justifier l'absence de documents écrits ²⁸⁷?

Une autre idée serait peut-être que l'idée de conserver les dessins et esquisses ne fut pas été un acte courant à l'époque. Ou encore, que les dimensions de papiers disponibles pendant cette époque, ne pouvaient pas s'accommoder avec les dessins détaillés de toute une construction. On a peut-être dessiné des formes générales pour montrer les divisions de l'espace. Ensuite, on s'est penché sur quelques détails. L'usage d'une proportion (module) fut probablement le cas. Par exemple si nous regardons les cours des mosquées et madrasas avec leurs formes géométriques bien calculées, nous ne pouvons pas nier le fait qu'un module était pris en compte dès le début du projet, comme une mélodie qui se répète constamment dans l'architecture du bâtiment. On reviendra sur la question de la géométrie dans le Chapitre VI. Ce module facilite le calcul des longueurs et des largeurs des espaces, ainsi que pour les élévations en hauteur et aussi pour calculer les ouvertures des fenêtres dans un contexte tout à fait harmonieux et équilibré.

²⁸⁶ Je dois énormément mon savoir sur l'architecture traditionnelle égyptienne à Ahmad Hamid. Un architecte égyptien qui a reçu son éducation des mains de Hassan Fathy, et qui s'est intéressé à l'étude des continuités et des transformations qui ont lieu sur cette architecture lors de son exposition aux influences modernes. Il vient tout récemment de publier son premier ouvrage: *Hassan Fathy, and continuity in islamic Arts and Architecture*.

²⁸⁷ A. HAMID, *Hassan Fathy and continuity in Islamic art and architecture*.

2.5. CONCLUSION

L'architecture médiévale cairote doit sa singularité et son identité flagrante à ses commanditaires et ses concepteurs. Le patronage de la classe politique ainsi que de la classe civile a joué un rôle inévitable dans la formation de cette architecture qui caractérise la capitale mamlouke. Certes, le groupe dominant est celui de la classe politique, pour des raisons variées dont bien entendu leurs accès plus aisés aux ressources nécessaires pour payer les coûts des travaux ainsi que l'acquisition des terrains. Cependant, la classe civile réussit quand même à offrir à la ville des bâtiments qui commémorent leurs noms jusqu'à présent. Ces hommes mais aussi ces femmes, qui ont investi dans ces diverses constructions, ont changé le visage de la ville à jamais. Ils construisent surtout des fondations pieuses et funéraires, mais aussi des édifices de services pour la population ainsi que des maisons et des palais.

La commande passée, il fallait trouver une personne pour interpréter les envies du commanditaire, soit un concepteur qui visualise le projet. La question de l'identité du concepteur des monuments mamlouks est un sujet longuement traité. Pourtant les réponses ne sont pas tout à fait convaincantes. La personnalité d'un architecte de nos temps modernes n'est pas une figure retrouvée au Caire mamlouk. Ainsi, il convient donc de supposer que le processus de la conception du projet a pris d'autres tournants que ce que nous avons l'habitude de faire de nos jours. Un architecte n'est pas toujours un bâtisseur. Mais une personne en charge d'un projet serait plutôt présente sur le chantier. Ainsi, la confusion est toujours présente entre les responsables des chantiers et les vrais concepteurs du projet. Il reste toujours difficile de les différencier.

Mais les données restent plus ou moins les mêmes dans cette phase de l'avant-projet. Il fallait trouver un terrain pour la construction et estimer les coûts des travaux et la durée du chantier. Ensuite, il fallait formaliser le projet. La question de trouver un terrain pour la nouvelle construction est une affaire qui a nécessité des interventions souvent compliquées. Très souvent, il a fallu acheter ou échanger un terrain ou une construction déjà existante. Détruire ou reconstruire pour pouvoir construire de nouveau. Toutefois, ces opérations ne s'effectuent pas toujours avec le consentement des propriétaires. Désormais, la rareté des terrains *intra-muros*

et le blocage de la plupart des biens fonciers dans la ville dans les différents waqfs établis dans les années passées, ramènent les commanditaires du début du XV^e siècle à rechercher des détours judiciaires afin de pouvoir dégager de nouveaux terrains pour leurs futurs projets de construction. L'*istibdāl* des propriétés waqfs, une action jugée généralement immorale par les cadis, devient le seul moyen possible pour se trouver un emplacement visible et prestigieux dans la capitale. Néanmoins, d'autres opérations, cette fois-ci jugées illégales commencent à prendre place avec plus d'intensité. Il s'agit des confiscations des bâtisses et des terrains ainsi que les spoliations des bâtiments, pour les anéantir et ensuite récupérer leurs terrains. Mais le choix du terrain n'est pas simplement influencé par sa localisation dans un quartier important ; construire dans les environs d'un lieu saint et béni, dans le voisinage d'une *zāwīya* d'un cheikh pieux reconnu pour son mysticisme et sa haute spiritualité ou d'un mausolée d'une sainteté visitée par la population et les voyageurs l'est tout autant. Voici donc d'autres interprétations à prendre en compte, sur l'emplacement des monuments, différent des lieux prestigieux au cœur de la ville.

Les Mamlouks ont profité des privilèges du pays et des profits du sultanat grâce à la stabilité des marchés économiques, pour se créer un niveau de vie assez avantageux, mais surtout bien luxueux. Les fortunes procurées à travers leurs *iqṭā'*, leurs waqfs, ou encore à travers les divers dons reçus ainsi que de la rente foncière, les rendent capables de s'offrir un édifice majestueux, religieux ou séculaire. En fin de compte, ces sources procurées pour la construction d'une fondation pieuse ou charitable ne sont pas les plus grosses sommes payées.

La durée du chantier représente le vrai défi pour tout responsable de chantier. J'imagine que la plupart des chantiers mamlouks se sont réalisés dans des ambiances assez tendues. Vue le délai qui leur étaient imparti, ils se dépêchent pour finir dans les temps, le commanditaire étant encore en poste, pour garantir son waqf et assurer sa pérennité. On restera toujours stupéfait devant ces durées rapportées dans les chroniques. Quelques mois pour la plupart des constructions, où l'on a réussi à produire ces chefs- d'œuvres architecturaux tout en respectant les délais imposés. Estimer donc ces durées est une affaire importante sur les chantiers des sultans et émirs mamlouks.

Finalement, pour formaliser le projet, il a été possible, à partir des quelques indices découverts dans les sources, de déchiffrer les outils de conception, qui nous ont procuré une

image sur les différents moyens utilisés, pour visualiser le bâtiment pendant cette phase de l'avant-projet. Bien évidemment, recopier un modèle déjà existant fut l'outil le plus distinct. Toutefois, les bâtisseurs mamlouks ont eu aussi recours à des modèles en maquette, pour projeter l'image du futur projet. Par ailleurs, ils sont souvent présents sur le chantier, en train de mesurer et calculer, diviser et répartir les différents espaces. Ainsi, la conception a eu aussi lieu sur le chantier même. On aurait pu penser que la représentation graphique serait le premier outil utilisé. Actuellement sans le dessin, il est difficile de créer un projet. Mais la situation est bien différente à cette époque. Nous n'avons pas de traces conservées d'un dessin accompli pendant cette phase de la conception. Un plan d'un rez-de-chaussée ou d'un étage, ou encore une étude du développement de la conception de la façade. Tout de même, les chroniques fournissent de toutes petites clefs d'informations qui proposent, qu'une certaine forme de dessin fut introduite sur le chantier.

PREMIÈRE PARTIE : CONCLUSION

L'époque mamlouke a largement contribué au patrimoine bâti de la ville du Caire. La diversité de l'héritage architectural et artistique parvenu jusqu'à nos jours, en est témoin. Dans cette première partie, nous avons présenté la capitale des Mamlouks, à travers ce patrimoine et plus précisément à travers les divers chantiers, qui ont marqué son territoire et son image médiévale. Le régime politique encourageait la construction et déterminait le programme des bâtiments. Nous lui devons cette admirable et abondante variété des typologies de constructions : madrasa, mosquée, mausolée, *ḥānqāh*, *qaysāriyya*, hammam, *iṣṭabl*, *dār* et palais, etc.

Mais pourquoi construisent-ils ? Pour répondre à cette question, il a fallu trouver les messages sous-jacents transmis par l'architecture et les raisons et les motivations variées pour lesquelles les souverains et émirs mamlouks avaient investi dans la ville: ils construisent pour encourager une expansion urbaine, mais aussi pour montrer leur prestige et préserver dans la durée la mémoire de leur passage dans ce monde. Dans un système qui annule toute hérédité, ils se servent de l'architecture pour transmettre leurs noms et héritage aux générations futures. Ils construisent pour lancer un message de piété et de vertu, pour fournir un lieu de savoir, mais aussi pour tenir une promesse ou simplement pour impressionner son ennemi.

Mais qui sont ces gens qui pensent la ville ? Qui sont les commanditaires qui ont pris la décision de créer ces édifices ? Et ensuite, qui sont les concepteurs qui ont visualisé cette demande ? La personne à laquelle on accorde le mérite d'un bâtiment est habituellement son commanditaire, qui est souvent attaché au groupe des politiques ; des sultans ou émirs. Son nom est toujours mentionné dans les sources, et nous le retrouvons également sur les épigraphies collectées. Cependant, nous avons aussi tenté de répertorier les commandes faites par les élites appartenant au groupe civil, ainsi que celles faites par les femmes, mamloukes, mais aussi civiles,

qui ont réussi à amasser des fortunes importantes, ce qui leurs a permis d'ériger des édifices parfois à grandes échelles.

Après la phase de la commande, on aboutit à la phase de la conception. Seulement, trouver l'identité du concepteur des monuments mamlouks fut une démarche assez épineuse. À travers l'étude du cas de la Madrasa du sultan Hasan, nous avons réalisé la difficulté de nommer une seule personne pour la conception d'un ouvrage.

Un facteur important pour entamer un nouveau projet de construction serait éventuellement de sécuriser son terrain. L'emplacement du terrain jouait énormément sur la conception de l'édifice. Ainsi, son acquisition était en soit une difficulté. Dans cette partie nous expliquons les transactions foncières qui prennent place, soit par achat ou échange. Soit par un prétexte immoral, mais toujours légal : l'*istibdāl*. Soit par une confiscation ou une spoliation, ou simplement en se servant d'un terrain appartenant au domaine public. Les Mamlouks ont appliqués des stratégies d'implantation qui furent également bien pensé, en prenant en compte les champs de vision des perspectives rues. Ainsi, ils ont cherché à positionner leur nouvelle construction dans un entourage prestigieux et éventuellement spirituel.

Il est intéressant de découvrir qu'il y a eu une première estimation des coûts des travaux et que parfois les propositions de dépenses sont refusées : un bon souverain ne gaspille pas l'argent de Bayt al-Māl ! Par ailleurs, les durées des chantiers étaient sans doute pris en compte dès le début, pour organiser les suivis du travail sur le chantier et inaugurer le bâtiment sans délais, pour assurer son avenir.

La phase de la conception s'est-elle dissociée progressivement ou dès le début de la phase de la réalisation ? Difficile de le dire. Par contre, nous avons tenté de comprendre les outils de conception des monuments mamlouks lors de la formalisation du projet. Quatre possibilités se présentent : une première utilisant les modèles déjà existants, une seconde qui s'est peut-être servi des maquettes, une troisième à travers une conception sur le terrain et finalement une quatrième avec des représentations graphiques.

DEUXIÈME PARTIE

LES ACTEURS SOCIAUX: LEURS MÉTIER ET LEUR ART

*Nous connaissons tous Khéops...
Mais qui de nous connaît le nom d'un simple
ouvrier ?
Qui a contribué à porté la pierre et qui l'a
sculptée ?
Nous connaissons tous le sultan Hasan...
Mais qui de nous connaît ces ouvriers et
terrassiers ?
Ces anonymes qui sont venus pour travailler
silencieusement
Et sont partis dans les oubliettes de l'histoire,
après avoir créé cette architecture et
ces décorations ainsi que ces ombres
inaperçues ?
Je pense à eux...*

Gamal al-Ghitany¹

Quand on visite un bâtiment impressionnant, un édifice marquant de l'architecture d'une époque, on essaye d'imaginer comment il a été pensé, puis conçu et enfin exécuté. La majesté d'un ouvrage, représentée dans la créativité artistique et la complexité de sa composition architecturale, nous rappelle tous ces hommes, souvent anonymes, qui ont passé des heures infinies, dans la création d'un chef d'œuvre architectural. Après avoir expliqué dans la première partie, comment un projet de construction est mis en œuvre, nous allons présenter dans cette deuxième partie, l'équipe de travail, soit les acteurs sociaux de la construction des monuments mamlouks : les responsables des chantiers, leurs assistants techniques ainsi que leurs travailleurs.

Tout au début, chaque commanditaire se mettait à la recherche d'un homme compétent, professionnel et de confiance pour lui céder la responsabilité de la gestion du futur projet. Les informations retrouvées présentent plusieurs personnages qui assument cette responsabilité. Il est possible d'identifier des titres spécifiques portés par le directeur d'un chantier. Ce responsable, est souvent un militaire mais on repère aussi des civils ; il dirige le chantier tout en

¹ G. AL-GHITANY, *Tağalliyāt mişriyya*, p. 44.

collaborant avec du personnel technique. De nombreuses questions se posent à son égard : est-il un homme de métier ? Comment est-il nommé ? Comment travaille-t-il ? Et avec qui ?

L'équipe de travail est nécessairement composée d'un ou de plusieurs professionnels compétant(s) dans le domaine de la construction. Quels niveaux de responsabilité occupent-ils sur le chantier ? Sont-ils au sommet de l'organigramme et supervisent-ils les multiples travailleurs exerçant les différents métiers de la construction ou sont-ils des assistants techniques ? Quelle formation spécifique ont-ils reçue ? Quels sont donc leurs compétences et leurs capacités ? Quelles expertises vont-ils fournir sur le terrain ?

La situation politique, qui se stabilise au début de la période mamlouke, est suivie par un dynamisme urbain et architectural remarquable, ce qui attire les travailleurs des chantiers de différentes régions et même de l'étranger. L'architecture mamlouke hérite donc de compétences et d'inspirations étrangères, qui utilisent des formes et des compositions parfois nouvelles dans la ville. Désormais, la question de la circulation des compétences est abordée, ce qui permet de retrouver d'un côté les provenances des travailleurs et de l'autre les possibilités d'exportation du savoir-faire né sur les chantiers des sultans et émirs mamlouks. Bien entendu, l'extension de la ville encourage le développement de l'industrie et surtout les métiers liés aux chantiers de constructions². Ces métiers, exercés sur le chantier ou dans les ateliers seront donc identifiés. Nous allons les découvrir et les analyser.

² I.M.LAPIDUS, *Muslim Cities in the Latter Middle Ages*, p.13.

CHAPITRE III

L'EXERCICE DES RESPONSABILITÉS SUR LE CHANTIER

Un chantier de construction nécessite le travail d'une grande équipe de techniciens, des artisans et des ouvriers. Le succès de la nouvelle construction dépend essentiellement du talent et de l'expérience de tous ces acteurs. En revanche, leur talent tout seul n'est pas suffisant pour garantir le déroulement du chantier. La réussite du travail résulte principalement de la manière dont on a organisé les différentes étapes du projet ainsi que le phasage de l'intervention de tous ces travailleurs. Ainsi, il est indispensable de savoir comment gérer tous ces travailleurs. En conséquence, diriger un chantier, est sans aucun doute une responsabilité non-négligeable. Ainsi, pour entamer un projet et commencer un chantier, le sultan ou l'émir, avant même de faire appel aux travailleurs expérimentés et doués, recherche en premier lieu un homme compétent et de confiance, pour lui céder la responsabilité de la gestion de son futur projet. Mais qui est cet homme ? Quelles sont ses responsabilités ? Comment est-il embauché et comment gère-t-il les multiples opérations sur le chantier ?

Les sources mamloukes sur ce sujet donnent de nombreuses indications qui permettent de répertorier plusieurs noms de responsables sur les divers chantiers mamlouks¹. Cette fonction est principalement exercée par un militaire, un des émirs du sultan. Cependant, nous retrouvons aussi des civils, à la tête des chantiers sultaniens. Dans les textes historiques on retrouve occasionnellement le nom de ce responsable du chantier. Ce personnage porte souvent un titre spécifique, celui de *šādd al-'amā'ir*. Ce titre est répertorié dans plusieurs sources mamloukes.

¹ Voir Tableau 1 et 2, Volume II, pp. 21, 40.

Nous l'avons retrouvé dans la majorité des ouvrages consultés. Le *šādd* est souvent la première personne en relation avec un chantier de construction, il représente à la fois un titre et une occupation. Tout au début de ce chapitre, je présente ce personnage et son titre, à travers les écrits retrouvés chez les historiens mamlouks mais aussi dans l'historiographie, tout en montrant ses différentes responsabilités, son bureau de travail et aussi son équipe. De plus, la lecture des sources permet aussi de découvrir d'autres responsables des chantiers, qui ne portaient pas le titre de *šādd*. Ainsi, une première identification de ce responsable et de ses différents titres et diverses fonctions est indispensable pour bien dessiner le portrait de ce personnage. À la fin de cette recherche, je présente quelques responsables militaires et civils qui ont exercé le rôle du responsable du chantier, tout en exposant les divers projets qu'ils ont supervisés².

3.1. LE RESPONSABLE DU CHANTIER DANS LES SOURCES MAMLOUKES

Les historiens mamlouks, quel que soit le monument qu'ils présentent, mentionnent toujours le nom de son commanditaire. Parfois, ce dernier est suivi par le nom d'un autre personnage, travaillant sur le chantier et ayant la responsabilité de mettre en œuvre le projet, soit le responsable. Le plus souvent, il est connu par le titre de *šādd al-'amā'ir*. Dans cette partie je me concentre sur ce responsable et sur ce titre, en l'identifiant à travers six ouvrages de l'époque mamlouke. Le *šādd* y est mentionné, soit dans la partie en prose présentant les choses rationnellement, soit dans les poèmes enchâssés dans les chroniques, lesquels dépeignent la réalité de manière plus imagée. Certes, on trouve le terme de *šādd* accolé aux noms des émirs et autres personnages dans différents textes mamlouks, comme dans les ouvrages d'Ibn Iyās, d'al-Šūğā'ī ou d'Ibn Tağrī Birdī³, mais notre recherche se focalise sur les ouvrages qui ont présenté une explication sur le poste de *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya* dans le contexte des grands chantiers. Ces ouvrages sont les suivants :

² Voir les fiches descriptives sur les responsables du chantier, Volume II, pp. 107-159.

³ Voir Tableau 1, volume II, pp. 21-39.

1. ***al-Wāfi bi-l-wafiyāt***
De Salāḥ al-Dīn Ḥalīl al-Şafadī (696-764 H. / 1297-1363)
2. ***Mu'īd al-ni'am wa mubīd al-niqām***
De Tāğ ad-dīn 'Abd al-Wahhāb al-Subkī (717-771 H. / 1327-1370)
3. ***Al-Şubḥ al-a'şā fī şinā'at al-inşā***
De Şihāb al-Dīn Aḥmad al-Qalqaşandī (756-821 H. / 1355-1418)
4. ***Al-Mawā'iz wa-al-i'tibār fī dīkr al-ḥiṭāṭ wa-al-āṭār*** et
5. ***Al-Sūlūk fī ma'rifat dawlat al-mulūk***
De Taqī al-Dīn Aḥmad al-Maqrīzī (766-845 H. / 1364-1442)
6. ***Kitāb diwān al-inşā'***
D'al-Ḥālīdī⁴ (IX^e siècle H. / XV^e siècle)

Les informations retrouvées dans les sources mentionnées *supra* nous permettent d'appréhender les responsabilités de la personne dirigeant le chantier. Par ailleurs, elles identifient son équipe de professionnels et l'apparition d'un bureau technique, sous sa direction, qui dépend de l'administration mamlouke. Évidemment, le titre de *şādd al-'amā'ir* ne devient officiel que sous le troisième règne du sultan al-Nāşir Muḥammad, avec la création de ce bureau : une direction spécialisée dans l'architecture et la construction, connue par le *diwān al-'amā'ir*. Cependant, on retrouve des indications antérieures à l'époque mamlouke, qui expliquent comment cette fonction, de militaire-responsable-des-chantiers-du-sultan existait, bien avant la création du *diwān* et du poste de *şādd al-'amā'ir al-sultāniyya* officiellement. Avant d'aborder le *şādd* dans les sources mamloukes, retournons quelques années en arrière pour explorer les exemples trouvés dans les écrits de l'époque ayyūbide.

⁴ L'auteur, al-Ḥālīdī, sur l'identité duquel nous n'avons pas d'informations, ainsi que son ouvrage, sont peu connus. Il a probablement vécu au début du XV^e siècle. Il fut donc un contemporain de Maqrīzī.

3.1.1. Qui dirige les chantiers du sultan ?

Après la chute des Fatimides en 566 H. /1171, et l'ascension au pouvoir des Ayyûbides (566-648 H. / 1171-1250), la capitale égyptienne commence un nouvel épisode de son histoire urbaine. De multiples projets de constructions et de fortifications prennent place. Ceci était fondamental afin de sécuriser *Fustāt* et *al-Qāhira* contre les possibles attaques extérieures, mais aussi, contre les révoltes chiites à l'intérieur. Salāh al-Dīn hérite d'une ville épuisée par des crises simultanées, une ville dégradée qu'il finit d'abîmer en démolissant les deux grands ensembles palatins fatimides⁵. Pour marquer ce changement dynastique et la fin du chiisme en Égypte, le sultan change l'identité et le caractère de la capitale, en entamant de nombreux chantiers de construction spectaculaires, qui transforment le centre traditionnel de la ville⁶.

Même si le poste de *šādd al-amā'ir* n'est officiellement créé qu'avec al-Nāṣir Muḥammad, comme nous allons l'expliquer plus loin, les responsabilités inhérentes à ce poste sont déjà présentes avant le règne de ce sultan. Voici comment, dans un texte écrit au début du XIII^e siècle par 'Abd al-Lāṭif al-Baḡdādī⁷, nous trouvons un personnage exerçant des fonctions identiques à celles du *šādd al-'amā'ir* pour le sultan Ṣālāḥ al-Dīn. L'auteur de ce texte était témoin de cette grande période de changements accomplis par Salāḥ el-Dīn sur la ville. Dans sa *Relation* « *Al-ifāda wa al-i'tibār fī al-umūr al-mušāhada wa-al-ḥawādith al-mu'āyana bi-arḍ Miṣr* », Il consacre un chapitre entier pour la description détaillée des anciens monuments visités. Dans ce chapitre nous trouvons un indice intéressant sur la présence d'un personnage, un militaire compétent désigné par le sultan pour superviser ses initiatives urbaines et architecturales. Certes, nous

⁵ S. DENOIX, « Fondation pieuses, fondation économique », p. 22.

⁶ A. RAYMOND, *Le Caire*, p. 124.

⁷ C'est 'Abd al-Lāṭif, ou Muwafaq al-Dīn Abū Muḥammad bin Yūsūf 'Abd al-Laṭīf, aussi connu par le nom d'al-Baḡdādī (557-629 H. / 1162-1231). Il part en Égypte, à ce moment sous la domination des Ayyûbides, pour compléter son éducation. Il a vécu aussi à Damas. Voir : www.ar.wikipedia.org/wiki/موفق_الدين_عبد_اللطيف_البغدادي. 'Abd al-Lāṭif un grand médecin de Bagdad, mais aussi un historien et un premier égyptologue, puisqu'il s'intéresse à l'antiquité de l'Égypte. Il est considéré comme l'un des plus importants auteurs ayant écrit une relation de voyage, de son époque.

retrouvons dans l'ouvrage de Sylvestre de Sacy⁸ une traduction⁹ en langue française du texte de 'Abd al-Laṭīf. Mais, pour ma part, j'ai ressenti le besoin de retraduire ce passage :

« Il y avait autrefois à Giza, un nombre considérable de pyramides, mais elles étaient petites, alors elles furent démolies du temps de Ṣalāḥ al-Dīn Yūsuf b. Ayūb, par Qarāqūš, un eunuque rūmī, qui était très actif. Il supervisait les monuments d'Égypte. C'est lui qui a construit la muraille en pierre entourant Fustāṭ et al-Qāhira, ce qu'il y a entre les deux, ainsi que la citadelle qui se trouve sur le Muqattam. C'est lui aussi qui a construit la citadelle et il y a creusé les deux puits présents jusqu'à nos jours.¹⁰»

Ce passage est important car il présente, bien avant le sultanat mamlouk, un personnage responsable de superviser les opérations urbaines et architecturales dans le pays. Bien entendu, nous parlons ici des projets exécutés par ordre du sultan, et il s'agit d'un vizir réformateur, donc des politiques publiques des grands travaux. À l'époque de Ṣalāḥ al-Dīn, le poste de *šādd* n'est pas officialisé et le terme même ne sera pas encore utilisé par 'Abd al-Lāṭīf. En outre, il n'existe pas une direction spécialisée dans l'État, qui soit responsable de mettre en cours et de gérer les divers projets de constructions et de réaménagement du sultan. Mais puisque les responsabilités sont présentes, naturellement il fallait nommer quelqu'un de confiance pour s'en occuper. Ainsi, il était indispensable de trouver une personne capable de gérer les nombreux projets du sultan¹¹.

⁸ Antoine-Isaac Sylvestre de Sacy (1758-1838) est l'un des plus grands philologues du XIX^{ème} siècle. Il est linguiste, orientaliste et arabisant. En 1791, il commence à enseigner l'arabe à l'école de langues orientales et en 1806 il est nommé professeur de persan au collège de France. Il continue à enseigner jusqu'à la fin de ses jours. Il a largement contribué grâce à son enseignement et ses écrits, au progrès des études orientales. Champollion était un de ses élèves.

⁹ Au début du XIX^{ème} siècle, en 1810, Sylvestre de Sacy publie une traduction en langue française, de cette Relation sur l'Égypte, écrite au début du XIII^e siècle, par le médecin 'Abd al-Laṭīf de Bagdad.

¹⁰ Ce passage est traduit du texte arabe de 'Abd al-Latif, *Riḥlat 'Abd al-Laṭīf al-Buḡdādī fī Misr*, p. 89-90 :

"وقد كان منها (الأهرامات) بالجيزة عدد كثير لكنها صغار فهدمت في زمن صلاح الدين يوسف بن أيوب، على يدى قراقوش وكان خصيا روميا سامى الهمة فكان يتولى عمائر مصر وهو الذى بنى السور من الحارة محيطا بالفسطاط والقاهرة وما بينهما وبالقلعة التى على المقطم، وهو أيضا الذى بنى القلعة وأنبط فيها البيرين الموجودتين إلى اليوم."

Voici la traduction de Sylvestre de Sacy, dans 'ABD AL-LATIF, *Relation de l'Égypte, traduit par Sylvestre de Sacy*, p. 171-172. :

« On voyoit autrefois à Djizèh une quantité considérable de pyramides, petites, à la vérité, qui furent détruites du temps de Salah'eddin Yousouf fils d'Ayyoub. Leur destruction fut l'ouvrage de Karakousch, eunuque grec, qui étoit un des émirs de l'armée de ce prince, et homme de génie. Il avoit la surintendance des bâtimens de la capitale ; et ce fut lui qui fit élever le mur construit en pierres qui renferme dans son enceinte Fostat, le Caire, tout le terrain qui sépare ces deux villes, la citadelle bâtie sur le mont Mokattam. C'est à lui aussi que l'on doit la construction de cette citadelle et des deux puits. »

¹¹ N. RABBAT, *Mamluk History through Architecture*, p. 36.

Şalāḥ al-Dīn choisit donc, en 572 H. /1176¹², son lieutenant Qarāqūš¹³, un personnage au caractère fort et qui jouissait de la confiance du sultan, pour lui confier ces responsabilités.

'Abd al-Lāṭif écrit que Qarāqūš était en charge de la direction de ces opérations; *kān yatawalā 'amā'ir Mişr*¹⁴. Evidemment, nous sommes en présence d'un grand officier de la cour du sultan. Celui qui vient redresser l'Égypte après la grande crise de la fin de l'époque fatimide. Plus tard, il gouvernera sur tout le pays. Ainsi, nous sommes devant un militaire important de la cour ayyūbide. Il ne faut pas oublier que l'Égypte a failli passer aux mains des Croisés. Donc, il faut faire des travaux militaires et assurer la protection de la ville. Il faut aussi installer le siège du pouvoir dans un autre lieu : on ne va pas succéder aux califes chiites dans leurs palais d'impies. L'émir est donc chargé de ce nouveau redressement, à dimension politique et géo-stratégique. C'est un responsable, non pas à l'échelle d'un chantier seulement, mais plutôt à l'échelle d'une ville entière. Ainsi, Qarāqūš supervise les travaux de fortification de la nouvelle capitale, qui doit englober les deux villes, al-Qāhira et Fuṣṭāṭ, en une seule enceinte défensive. Par ailleurs, il gère un autre chantier historique, qui va marquer les horizons de la ville du Caire à jamais. Le projet en question est celui du déplacement du siège du pouvoir ayyūbide dans un nouveau lieu qui suit plutôt la nouvelle mode des châteaux militaires¹⁵. Qarāqūš assure donc la construction de ce nouveau fort militaire, la célèbre citadelle de *Şalāḥ al-Dīn*, le nouveau siège du pouvoir égyptien, qui va subsister dans ce même emplacement, pendant plus de sept siècles consécutifs.

¹² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, II, p. 130.

¹³ *Abū Sa'īd Qarāqūš ibn 'Abd Allah al-Asadī*, surnommé; *Bahā' al-Dīn Qarāqūš* (en turc, *qara*= noir, *qūš*= aigle) était un des grands princes militaires du sultan Şalāḥ al-Dīn. On a très peu d'informations sur ses origines, mais il était probablement d'origine turque. Il fut acheté par *Asad al-Dīn Şirquh* (d'où le nom *al-Asadī*) et devint musulman, ce dernier travaillait à l'époque pour le sultan *Emād al-Dīn Zinkī* en Syrie. Après la mort de Şirquh, il rentre dans le service de Şalāḥ el-Dīn, qui lui confie la responsabilité de construire sa Citadelle et les nouvelles fortifications de la ville. Bien que les historiens lui ait attribué beaucoup de qualité, les Égyptiens de nos jours continuent à utiliser la fameuse phrase ; '*hukm Qarāqūš*' une expression utilisé pour désigner un tyran. Il est mort au Caire en 598 H. /1202 à l'âge de 88 ans. Voir dans Ibn Ḥallikān, *wafiyāt al-a'yān*, IV, p. 91-92.

¹⁴ 'ABD AL-LATIF, *Relation de l'Égypte*, traduit par Silvester de Sacy, p. 171-172 : "كان يتولى عمائر مصر"

Silvestre de Sacy traduit *Mişr* par « la capitale ». Je pense que 'Abd al-Lāṭif voulait plutôt dire l'Égypte. *Mişr* était plutôt utilisé pour désigner Fuṣṭāṭ et plus largement l'Égypte. C'est pour cela que j'ai préféré présenter ma propre traduction du texte, au lieu de retranscrire la traduction retrouvée chez de Sacy.

¹⁵ Şalāḥ al-Dīn est venu en Égypte de la Syrie, un pays qui avait déjà bien connu les châteaux fortifiés dominant une colline. L'exemple le plus fameux serait celui du Crac des Chevaliers (Qal'at al-Ḥiṣn) reconstruit par l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en 1140.

En dehors du texte de 'Abd al-Lāṭīf, nous trouvons un autre indice associant le nom de Qarāqūš avec le chantier de la Citadelle. Il existe au-dessus de Bāb al-Mudarraġ¹⁶ une inscription de dédicace pour le chantier de construction, qui ajoute le nom de Qarāqūš juste après le nom du sultan (Figure III-1). La présence du nom de ce militaire, affirme le rôle qu'il a exercé sur le chantier. Ainsi, à l'avant dernière ligne, nous lisons le nom du grand officier comme suit :

« Par les soins de l'émir de son royaume et le soutien de sa dynastie, Qarāqūš b. 'Abd Allāh, al-Malikī al-Nāṣirī. En l'an 579 de l'Hégire. ¹⁷»

Le passage de 'Abd al-Lāṭīf, ainsi que la présence du nom du lieutenant sur l'inscription de la fondation de la Citadelle, confirment l'explication donnée par Nasser Rabbat¹⁸. Ce dernier ramène le poste d'un militaire-chargé-d'un-chantier, au temps de Ṣalāḥ al-Dīn¹⁹.



Figure III-1 Inscription de la fondation de la Citadelle sur Bāb al-Mudarraġ, avec la mention de Qarāqūš

¹⁶ Bāb al-Mudarraġ est l'une des deux portes originelles de la Citadelle, construite en 579 H. /1183-1184, lors des travaux de Ṣalāḥ al-Dīn. Son nom fait référence aux escaliers en pierre taillés dans la colline qui mène de la place Rumayla jusqu'à cette porte. Voir N. RABBAT, *The Citadel of Cairo*, p. 56.

¹⁷ M. VAN BERCHEM, *CIA, Égypte*, I, p. 81 :

" على يد أمير مملكته ومعين دولته قراقوش بن عبد الله الملكى الناصرى فى تسع وسبعين وخمس مائه.هـ."

¹⁸ Nasser Rabbat est un architecte-historien, il est le directeur du programme Agha Khan pour l'Architecture Islamique à l'Institut de Technologie du Massachusetts.

¹⁹ N. RABBAT, *Mamluk History through Architecture*, p. 36.

Plus d'un demi-siècle après, avec la montée des Mamlouks sur scène et l'éclipse de la dynastie ayyûbide, on retrouve dans les *Ḥiṭaṭ* de Maqrīzī un personnage, et même plusieurs, occupant des responsabilités sur le chantier du sultan. Par exemple, pour la construction de la mosquée du sultan al-Zāhir Baybars (r. 658-676 H. / 1260-1277), située au nord de Bāb al-Futūḥ, Maqrīzī explique que le sultan embauche plusieurs *mušidīn* pour le chantier²⁰. Certes, le terme utilisé est un synonyme du *šādd*²¹, mais rien ne précise si un de ces *mušiddīn* a assumé la direction du chantier. S'ils sont plusieurs, cela peut-il être interprété comme un partage des tâches ? Sont-ils des maîtres d'ouvrage ? En outre, Maqrīzī ne révèle pas si ces *mušiddīn*, présents sur le chantier du sultan al-Zāhir Baybars, sont des militaires ou des civils.

En revanche, les deux termes *mušid* et *šādd* sont utilisés avec l'émir Saṅḡar al-Šūḡā'ī lors des travaux des chantiers concernant le sultan al-Manšūr Qalāwūn. Il s'agit du chantier d'une *turba* pour son père et un de ses fils près du mausolée de Sayyida Nafisa²² et de celui de la madrasa et du *bīmāristān* du sultan à Bayn al-Qaṣrayn²³. Les textes citent clairement comment al-Šūḡā'ī, un militaire de haut rang, est le responsable des chantiers. Ils rapportent aussi beaucoup de détails concernant ses activités sur le chantier²⁴. Mais Il va falloir attendre encore une dizaine d'années, avant de voir une direction complète, dans l'État mamlouk, travaillant sous les ordres d'un *šādd*. Il faut noter que le terme de *šādd al-'amā'ir* a existé dans les sources avant la création du poste de *šādd al-amā'ir al-sulṭāniyya*.

Ainsi, ces exemples, rapportés de Ṣalāḥ al-Dīn jusqu'à al-Manšūr Qalāwūn, montrent qu'effectivement le sultan avait besoin d'une personne, ou même de plusieurs, pour superviser ses chantiers. Cette personne était de confiance et avait sûrement des compétences lui permettant d'intervenir sur une opération assez complexe qu'est la gestion d'un chantier de construction. Ceci nous amène à conclure, qu'il est donc possible de supposer que les fonctions

²⁰ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, II, p. 300. " وولى عدة مشدين على عمارة الجامع "

²¹ *Mušid* et *šādd* proviennent aussi de la même racine *šadda* (شد).

²² AL-NUWĀYRĪ, *Nihāyat al-'Arab*, XXXI, p. 105.

²³ AL-NUWĀYRĪ, *Nihāyat al-'Arab*, XXXI, p. 106.

²⁴ Voir la fiche descriptive l'émir 'Alam al-Dīn Saṅḡar al-Šūḡā'ī, Volume II, pp. 110-117.

du poste de *šādd al-'amā'ir* ont existé, bien avant la création du poste et la nouvelle direction du *dīwān al-'amā'ir*.

3.1.2. La création d'un poste officiel

Arrivant à une stabilité politique, mais surtout économique, lors de son long règne, le sultan al-Nāṣir Muḥammad, un grand promoteur de la construction dans la capitale mamlouke, devient un des grands bâtisseurs de la ville du Caire. Grâce à son amour infini pour l'art et l'architecture, ce souverain passionné, va largement contribuer à la constitution du patrimoine mamlouk. Son règne sera une époque d'effervescence architecturale, accompagnée d'un dynamisme urbain invraisemblable. En effet, la ville médiévale atteint son apogée pendant son règne, avant de se rétrécir au début du XV^e siècle. Éventuellement, avec ce nombre considérable de chantiers en cours, il fallait créer une direction dans l'administration mamlouke, capable de gérer les multiples projets du sultan et de sa cour princière. Et voilà que le bureau technique est formé et le poste de *šādd al-'amā'ir* est officialisé. Déjà, l'idée d'avoir une direction responsable des constructions a existé dans bien d'autres dynasties avant celles des Mamlouks. Par exemple, nous trouvons le *dīwān al-abniyya* (le bureau des bâtiments) en Iraq, au XI^e siècle²⁵. Mais nous ne trouvons aucune mention d'une telle direction en Égypte avant la création du *dīwān*.

En 713 H. / 1313, le sultan crée le *dīwān al-'amā'ir*, un bureau spécialisé pour gérer les constructions au Caire, mais aussi dans les villes syriennes²⁶. Ce bureau est dirigé par le *šādd al-'amā'ir al-sultāniyya*. Ainsi, le titre de *šādd al-'amā'ir* prend plus d'ampleur avec la création du *dīwān* et devient ainsi un poste officiel dans l'administration.

Maqrīzī, qui dresse une description détaillée du patrimoine construit du Caire, note souvent que telle mosquée ou telle madrasa est suivie par un *šādd*. Mais le *šādd* n'est présent que lorsque l'auteur décrit un bâtiment lié à un sultan, et parfois un grand émir. Le *šādd* n'est jamais présent avec une *qaysariyya*, un *rab'*, un hammam ou encore une *dār*. Aucune explication n'est ajoutée par l'historien pour définir les responsabilités du poste clairement. La plupart du

²⁵ Voir L. A. MAYER, *Islamic Architects*, p. 19; et SHATZMILLER, *Labor in the Medieval Islamic world*, p. 212.

²⁶ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 130.

temps, le nom du *šādd* n'est même pas signalé. Il est difficile de mentionner avec certitude le nom de l'émir mamlouk qui a occupé ce poste en premier. Mais je propose que ce soit l'émir Aqsunqur al-Rūmī, qui était simultanément l'*amīr aḥūr* du sultan²⁷. C'est le premier nom associé au poste d'après les textes de Maqrīzī. D'ailleurs, nous trouvons un passage intéressant rapporté par l'historien, qui pourrait justifier cette supposition:

« Le sultan augmente son activité architecturale et construit un nombre important de bâtiments, il désigne Aqsunqur l'*amīr aḥūr* comme *šādd al-'amā'ir*. Il ramène des porteurs/ouvriers de toutes les villes syriennes et consacre pour l'architecture, un *dīwān* qui dépensait un budget entre douze et huit mille dirhams.²⁸»

Pour initier le travail dans le nouveau bureau, je pense que le sultan a nommé à la tête de sa direction, son grand connétable ; l'émir Aqsunqur²⁹. Al-Nāṣir Muḥammad ne choisit pas, pour le poste de *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya*, un simple émire de dix, comme cela sera le cas plus tard, ce dont Qalqašandī rendra compte. Au contraire, il commence par choisir un de ses plus grands officiers ; son *amīr aḥūr*. Cet émire était responsable de ses écuries royales, le lieu de fierté et de prestige de tout sultan³⁰. L'émire Aqsunqur a sans doute occupé le poste entre 713-719 H. / 1313-1319³¹. Mais est-ce que le poste commence à être occupé par un émire de confiance, puis se sépare et devient une responsabilité indépendante ? Difficile de le dire avec exactitude, pourtant c'est une possibilité.

Le sultan al-Nāṣir Muḥammad encourage énormément ses émires à prendre part au processus de la construction. Il investit lui-même, généreusement, dans leurs édifices. À plusieurs reprises, il prend en charge le coût des travaux des chantiers, sur son compte personnel, comme

²⁷ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 130.

²⁸ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 130.

"وأكثر السلطان من العمائر، وولى آقسنقر أمير آخور شاد العمائر، وأحضر العتالين من سائر البلاد الشامية، وأمرد للعمارة ديوانا بلغ مصروفه فى كل يوم اتنى عشر ألف درهم إلى ثمانية آلاف."

²⁹Nous trouvons trois émires contemporains qui portent ce nom. Il s'agit ici de l'émire Aqsunqur al-Rūmī (m. 740 H. / 1339). Mais il y a aussi Aqsunqur al-Nāṣirī (m. 748 H. / 1347) et Aqsunqur al-Salārī (m. 744 H. / 1343).

³⁰ Pour en savoir plus sur ce sujet, voir la thèse de doctorat d'A. CARAYON, *La furusiyya des Mamlouks*.

³¹ Pour plus de détails sur la vie de l'émire Aqsunqur al-Rūmī, voir la fiche descriptive de cet émire, Volume II, pp. 129-136.

nous l'avons expliqué dans la première partie. Mais encore, il fait suivre les chantiers par son *šādd*. Ainsi, en plus des chantiers du sultan, le *šādd al-'amā'ir* était souvent sollicité, pour suivre les chantiers des émirs importants. Maqrīzī rapporte que les palais des grands émirs : Yalbugā al-Yahāwī, al-Tinbugā al-Maridānī ainsi que celui d'Argūn al-Kamilī, étaient tous sous la responsabilité de l'émir Aqbugā. Ce dernier était aussi un des émirs du sultan al-Nāšir Muḥammad, qui a justement commencé sa carrière par sa nomination au poste de *šādd al-'amā'ir al-sultāniyya*³². Souvent, le *šādd* est utilisé sur les chantiers des émirs par ordre direct du sultan³³. Mais, parfois, il est présent par ordre direct de l'émir lui-même. Surtout, lorsque l'on a à faire avec un émir de haut rang. Naturellement, il va faire suivre son chantier par le *šādd* de son sultan. Parmi ces émirs nous pouvons citer le cas de l'émir Sayf al-Dīn Qawṣūn qui, pour la construction de sa mosquée, et grâce à sa position de favori, avait un accès facile aux différents services et biens de l'État³⁴. Alors, pourquoi ne pas faire aussi appel au *šādd* sur son chantier personnel?

Avec toutes ces informations requises dans les textes de Maqrīzī, seul cinq émirs sont clairement cités par leurs noms, pour avoir occupé le poste de *šādd al-'amā'ir*. Nous avons mentionné auparavant les émirs Aqsunqur et Aqbugā. Mais autre que ces deux émirs, nous trouvons les émirs Kahardāš³⁵ et Iyās³⁶, qui étaient aussi au service du sultan al-Nāšir Muḥammad. Et finalement l'émir Aqğubā³⁷, mentionné dans les sources avec le sultan al-Šāliḥ Ismā'īl.

³² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.71, MAQRIZI, *Sulūk*, II, p.687. Voir aussi la fiche descriptive de cet émir, Volume II, pp. 121-128.

³³ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ* II, éd. B., pp.71, 307; *Sulūk* II, p.687 ; A. RAYMOND, *Le Caire*, p. 139.

³⁴ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 307.

³⁵ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 306, il était responsable de la construction de la mosquée de Sayyida Nafissa. Voir la fiche descriptive de cet émir, Volume II, pp. 118-120.

³⁶ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 813. Le sultan al-Nāšir Muḥammad lui donne une promotion et le désigne au poste de *šādd al-'amā'ir*.

³⁷ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 687.

3.1.3. Comment travaille-t-il?

Pour être en mesure de prendre des décisions fermes et définitives, un responsable doit être au courant des différentes spécialités et techniques présentes sur le chantier. Puisque le *šādd* parle au nom du sultan sur des chantiers aussi grands et aussi importants, Pouvons-nous suggérer qu'il avait un minimum de connaissance dans le domaine de l'architecture et de la construction ? Embauche-t-il des professionnels pour l'assister ? Comment est constituée son équipe? Où travaille-t-il? Bref, comment travaille un responsable du chantier ?

A. Son bureau: le *dīwān al-'amā'ir*

Le *šādd* avait à sa disposition tout un bureau technique, capable de lui fournir le personnel et le matériel nécessaire pour mettre en cours les divers projets. Maqrīzī explique comment l'organisation administrative, bien détaillée, de l'État mamlouk comprenait cette direction spécialisée pour l'architecture ; le *dīwān al-'amā'ir*. Comme nous venons de le mentionner, ce *dīwān*, ainsi que le poste officiel de *šādd al-'amā'ir al-sultāniyya*, sont créés simultanément par le sultan al-Nāṣir Muḥammad, au début du XIV^e siècle. Ce bureau comprenait un grand nombre d'employés qui coordonnaient, géraient et exécutaient les multiples chantiers de constructions de la maison du sultan. Un budget important est alloué tout au début de sa création, pour les dépenses sur les projets divers, qui varient entre huit et douze mille dirhams par jour³⁸. Avec ce dynamisme architectural invraisemblable, marquant le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad, la création du *dīwān* était indispensable pour gérer et superviser les nombreux projets du sultan.

Cependant, cette direction sera réduite, et même suspendue, pendant quelques années³⁹. Il est curieux de constater que cette annulation a eu lieu, peu d'années avant l'inauguration du chantier le plus majestueux du Caire, qui va concevoir le chef d'œuvre de l'architecture

³⁸ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 130 :

"وأفرد للعمائر ديوان بلغ مصروفه في كل يوم اثنين عشر ألف درهم إلى ثمانية آلاف"

Maqrīzī indique que les dépenses n'étaient jamais inférieures à 8 000 *dirham-s*/par jour, et pouvaient même arriver à 12 000 *dirham-s*/par jour, une somme considérée comme remarquable pour l'époque.

³⁹ A. KAHIL, *The Architect/s of the sultan Ḥasan complex in Cairo*, p. 164.

mamlouke par excellence. Il s'agit de la mosquée/madrassa du sultan al-Nāṣir Ḥasan. Maqrīzī confirme dans ses *Ḥiṭaṭ* qu'au début du premier règne du sultan Ḥasan, (r 1. 748-752 H. /1347-1351) toutes les constructions en cours furent bloquées :

« Ils (Maṅḡak et Yalbuḡā) arrêtent les constructions dans la maison du sultan (...) et on donna ordre de maintenir dans chaque lieu, un seul *šādd*, un ouvrier et un *šāhid*⁴⁰. »

Il faut bien différencier ici le statut de la fonction : en effet, c'est une chose que d'occuper le poste officiel du *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya* et autre chose d'être un *šādd* sur un chantier. Le premier est un titre donné à la personne à la direction du *diwān*, le second est tout simplement l'acte de diriger un chantier quelconque, qui dépend certes du sultan ou d'un de ses émirs, mais qui ne désigne pas forcément le poste du directeur du *diwān*. Cette formule, précisée par Maqrīzī, peut aider à comprendre qu'il y a au moins un *šādd* par chantier, indispensable, car même en cas de réquisition on en laisse au moins un. Chaque chantier avait donc son *šādd*. Mais il semble que le fait qu'il n'y en ait qu'un soit exceptionnel : habituellement, il y en avait plusieurs. Ainsi, il était possible de trouver plusieurs *šādd* sur un même chantier, mais un seul *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya*. Maqrīzī reprend la note concernant l'abolition du *diwān* avec plus de détails dans les *Sulūk* et ajoute :

« Il (Maṅḡak) économise un groupe de prisonniers de guerre, des porteurs et des travailleurs dans les chantiers. Il arrêta la construction dans la maison du sultan⁴¹. »

Effectivement, quand le jeune sultan d'à peine onze ans était encore sans pouvoir, l'émir Maṅḡak al-Yūsufī (l'un de ses principaux tuteurs), et son frère Sayf al-Dīn Yalbuḡā Rūs (*nā'ib al-salṭana*), tous deux à la tête de l'État mamlouk⁴², prirent des mesures fiscales assez austères afin

⁴⁰ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 749 :

وأبطلوا العمائر من بيت السلطان... وفيه رسم ألا يستقر في كل جهة إلا شاد وعامل وشاهد واحد "

⁴¹ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, II, p. 320 :

" ووفر جماعة من الأسرى والعنّالين والمستخدمين في العمائر وأبطلوا العمارة من بيت السلطان "

⁴² MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 748.

de réduire les dépenses du sultan⁴³. La première démarche qu'ils mettent en œuvre est d'arrêter les dépenses liées directement au sultan, soit son *dīwān*, afin de bloquer les sommes dépensées sous formes de salaires des employés de ce bureau technique et de ses ouvriers.

En dehors des dépenses de la maison du sultan, il faut noter que ce règne se déroule en plein épisode de la peste noire⁴⁴. Il est difficile de donner un chiffre exact sur la mortalité, mais il est estimé que la peste a fait 100 000 morts dans la capitale égyptienne et a tué près du tiers de la population du pays⁴⁵. Après plus d'un siècle d'urbanisation menée par les Mamlouks, des quartiers entiers sont abandonnés. Le pays est en crise et la ville du Caire décline. L'évidence de la peste et la forte crise économique imposent à la cour ces mesures fiscales sévères : plusieurs salaires ont été annulés et certaines administrations réduites. Ce n'est plus le moment d'initier des projets prétentieux, il n'y a plus de financement pour entretenir l'existant. Sans chantiers en cours, pourquoi garder des salariés sans travail ? Le *dīwān al-'amā'ir* est donc annulé.

Ceci ne veut pas dire que les émirs avaient totalement arrêté de construire. Seulement les édifices sont beaucoup plus modestes que ceux du siècle précédent. Ces quatre années du premier règne du sultan Ḥasan, n'ont connu qu'un seul chantier monumental, celui de la mosquée funéraire de l'émir Šayḥū al-Nāširī qui se trouve sur la rue Šalība⁴⁶. Elle est inaugurée au mois de Ramadān de l'année 750 H. /1349⁴⁷. Malheureusement, le nom de la personne qui fut responsable du chantier n'est pas mentionné. On sait que l'émir va participer sur le chantier en personne avec l'aide de ses mamlouks⁴⁸ sans utiliser des prisonniers et en payant tous les travailleurs⁴⁹. Ainsi, l'émir n'avait pas besoin du *dīwān* ni d'une aide financière du sultan pour

⁴³ Ce premier règne malheureux du jeune sultan Ḥasan est marqué par les conséquences du règne inconscient de son frère, le sultan précédent ; Ḥaḡḡī (r. 747-748 H. /1346-1347), assassiné à un très jeune âge. Malgré la courte durée de son pouvoir, il avait néanmoins réussi à vider le trésor de l'État, grâce à ses dépenses et à son comportement inconscient et inadéquat.

⁴⁴ La peste Noire est la plus violente. Cette épidémie apparue en Europe entre 1347 et 1352, touche l'Égypte en 1348. Mais l'épidémie attaque l'Égypte de nouveau en 1459-60 et en 1476, pendant les règnes des sultans al-Nāšir Ḥasan et al-Āšraf Ša'bān. Voir M. DOLS, *Black Death*, p. 211.

⁴⁵ J. LOISEAU, *Reconstruire la maison du sultan*, p. 115, voir aussi M. Dols, *The Black Death*, p. 204-212.

⁴⁶ Les travaux de la *ḥanqāh*, situé du côté opposé de la rue, ne commencent qu'en 756 H /1355 et durent huit mois seulement.

⁴⁷ La date est gravée sur la porte d'entrée.

⁴⁸ MAQRIZI, *Sulūk*, III, p. 16.

⁴⁹ MAQRIZI, *Sulūk*, III, p. 18.

payer ses travaux, il jouissait d'une grande fortune, grâce à sa brillante carrière sous le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad.

Par ailleurs, nous trouvons un autre chantier construit pendant la même période, mais beaucoup plus modeste en taille. Il s'agit de la mosquée funéraire de l'émir Maṅḡak al-Yūsufi lui-même, construite en 751 H. / 1349 à Bāb el-Wadā' en bas de la Citadelle (Figure III-2)⁵⁰. En effet, cet émir est connu par sa grande passion pour l'architecture. Actuellement, la mosquée est à moitié en ruine⁵¹. Mais les quelques éléments qui résistent au temps et à la négligence, comme l'exceptionnel minaret, ainsi que la porte d'entrée et le *sabīl*, révèlent un niveau d'architecture de haute qualité⁵². De même, les grandes colonnes en marbre utilisées à l'intérieur de la mosquée pour surélever le plafond, sont d'une grande finesse et d'une remarquable beauté⁵³. Maṅḡak construit aussi un *ḥan*⁵⁴ près du Ḥān al-Ḥalīlī et un palais⁵⁵ à Sūq al-Silāḥ (Figure III-3). Il va aussi construire plusieurs édifices en Syrie⁵⁶.

En dehors de ses chantiers personnels, on trouve Maṅḡak participant à l'opération de la construction des édifices appartenant à d'autres émirs mamlouks : ainsi, pour la construction du palais de l'émir Ṭāz⁵⁷, il sera présent en personne sur le chantier⁵⁸. Maṅḡak fut aussi en charge de construire un pont entre Gīza et l'île de Rūḏā, qui d'ailleurs portera son nom ; Ğisr Maṅḡak⁵⁹. Une fois le *dīwān* annulé, il n'y a plus personne pour agir comme le *šādd al-'amā'ir al-sultāniyya*,

⁵⁰ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 320.

⁵¹ La salle de prière de la mosquée de Maṅḡak al-Yūsufi est encore utilisée, mais elle est dans un très mauvais état de conservation. Malheureusement, les petites pièces incrustées en bois et en ivoire du *minbar* ont été dérobées en 2009. Le mausolée est complètement délabré et mérite une opération de sauvetage.

⁵² D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 72.

⁵³ Ces colonnes ont certainement été ramenées de d'autres sites démolis ou ruinés (probablement de Haute Égypte), comme c'était souvent le cas.

⁵⁴ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 324 ; éd. AFS., IV, p. 308.

⁵⁵ Seul un bout de la façade avec le portail existe encore. Le reste du palais a malheureusement disparu. Étant le *silahdār* il paraît logique de se faire construire son palais à l'entrée du marché d'armes ; Sūq al-Silāḥ. MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 324 ; éd. AFS., IV, p. 308 ; *Sulūk*, IV, p. 797. *Index*, n°247.

⁵⁶ Meinecke cite un hammam Maṅḡak à Bursa, en énumérant les projets spéciaux dans la ville qui ont peut-être nécessité l'intervention d'artisans provenant de Damas. Voir dans M. MEINECKE, *Pattern of stylistic changes in Islamic architecture*.

⁵⁷ Sayf al-Dīn Ṭāz, commence sa carrière avec le sultan al-Šālīḥ Ismā'īl. Un des émirs importants pendant le règne du sultan Ḥasan. Il devient aussi *nā'ib* Alep. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p.74.

⁵⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, pp. 73 : " وتولى الأمير منجك عمارتها وصار يقف عليها بنفسه "

⁵⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p.168-9 ; éd. AFS., IV, pp. 298, 301.

Maṅğak prit-il alors la charge de responsable du chantier ? A-t-il annulé ce bureau, sachant qu'il avait toutes les compétences nécessaires pour assumer les responsabilités de ce poste en cas de besoin ? C'est une forte possibilité puisqu'il sera démis de ses fonctions en Rabi'Awal 749H. et on lui donne la charge d'ustādār et *šādd* responsable de la construction des ponts sur le Nil⁶⁰.



Figure III-2 Mosquée de l'émir Maṅğak al-Yūsufi et son minaret détaché ©archnet



Figure III-3 Portail du palais de l'émir Maṅğak al-Yūsufi à Sūq al-Silāh

⁶⁰ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 760.

Toutefois, un siècle à peine après sa disparition, le *dīwān* réapparaît de nouveau dans les textes mamlouks. Un historien contemporain de Maqrīzī, al-Zāhirī⁶¹, présente dans un ouvrage, dont le titre abrégé est la *Zubda*⁶², les postes militaires et administratifs des *dīwān*-s du sultanat circassien. En dressant la liste des différents *dīwān*-s du sultanat, le *dīwān al-'amā'ir* est de nouveau présent. Al-Zāhirī reconnaît, qu'auparavant, un nombre important d'employés travaillait dans cette administration. Mais, à son époque, il comprenait un personnel bien réduit. Le *dīwān* embauchait toujours des architectes/ingénieurs (*muhandisīn*)⁶³, des maîtres d'ouvrage (*arbāb al-'amā'ir*), un inspecteur (*nāzir*) et des travailleurs/ouvriers (*mubāširīn*)⁶⁴ :

« Et le *dīwān al-'amā'ir*, qui était auparavant bien entretenu par les *muhandisīn* et les travailleurs/artisans de la construction. Il avait un système et une réglementation qui peut être longtemps expliqué. Il a un inspecteur et des travailleurs⁶⁵. »

On peut pressentir, d'après le texte, une note de regret à propos du fonctionnement du *dīwān*, dont les attributions ont été réduites, si on le compare avec ses débuts. L'auteur mentionne dans ce passage la présence d'un *nāzir* et non d'un *šādd* pour sa direction⁶⁶. Il est à noter que le *šādd al-'amā'ir* existe dans les textes de la *Zubda* : en traitant les *arbāb al-wazā'if*, on retrouve cette fonction parmi les émirs de rang qui ne dépasse pas les vingt « *bi-ğayr imrat 'iṣrūn* ». Donc, le *šādd* est-il l'équivalent du *nāzir* ? Cette question sera reprise plus loin dans ce

⁶¹ Ġars al-Dīn Ḥalīl al-Zāhirī est né à Jérusalem en 813 H. /1410 et mort à Tripoli en 872 H. /1468. C'est un historien et un littéraire mamlouk qui a vécu la plupart de sa vie en Égypte. Son père, Šahīn était parmi les mamlouks du sultan al-Zāhir Barqūq, d'où son nom al-Zāhirī. Il a occupé des postes importants dans l'administration de l'État Mamlouk.

⁶² La *Zubda* de son titre complet *Zubdat kašf al-mamālik wa bayān al-ṭuruk wa-l-masālik*, est un ouvrage écrit au XVe siècle, sur les postes militaires et administratifs du sultanat mamlouk aux temps des Circassiens. C'est un tableau politique et administratif de l'Égypte, de la Syrie et du Ḥiğāz, sous les Mamlouks. Le texte est divisé en douze sections. Voir Martel-Thoumian, *Les civils et l'administration dans l'État militaire mamlūk* (IXe /XVesiècle), p. 16.

⁶³ Le terme *muhandis* est expliqué dans le chapitre suivant. Pour le traduire, j'ai décidé d'utiliser architecte/ingénieur, puisque dans la langue arabe, *muhandis* est utilisé pour indiquer les deux expertises. Ce terme est toujours utilisé en Égypte pour désigner l'ingénieur en général. L'architecte, c'est aussi un *muhandis* et pour le caractériser encore plus on lui ajoute *mi'mārī* qui est le participe actif de *mi'mār* : l'architecture. Donc un *muhandis mi'mārī* en Égypte contemporaine serait « un ingénieur architecte » ou plus simplement, « un architecte ».

⁶⁴ AL-ZAHIRI, *Zubda*, p. 109-110.

⁶⁵ AL-ZAHIRI, *Zubda*, p. 109-110. Voici le texte original:

"وديون العمائر فكان قديما به ضبط عظيم يتعلق بالمهندسين وأرباب العمائر وبه من الأشياء المفردة واللاحكامات ما يطول شرحه وله ناظر ومباشرون." "

⁶⁶ AL-ZAHIRI, *Zubda*, p. 115.

chapitre. Ainsi, le *dīwān* ne fut pas complètement aboli. Certes, ses activités ont été bloquées pendant un certain temps, à partir de 748 H. / 1347. Mais il va réapparaître de nouveau dans l'administration mamlouke. Mais à quel moment ?

En 757 H. / 1356, le sultan al-Nāṣir Ḥasan (r. 755-762 H. / 1354-1361), entame le chantier le plus ambitieux, et le plus coûteux de toute l'histoire urbaine médiévale de la ville du Caire. Il avait nécessairement besoin d'un organisme sérieux pour le gérer. Peut-on suggérer qu'il prend la décision de réinstaller le *dīwān* ? Il est difficile de le dire avec exactitude. La première mention retrouvée est recueillie dans les écrits d'Ibn Iyās, dix ans après ce chantier :

« Dans ce mois, l'émir Ḡarkas al-Rasūlī *šādd al-'amā'ir* est exilé à Alep, et pour son poste (*šādiyyat al-'amā'ir*), on nomme l'émir Nāṣir al-Dīn Muḥammad b. Aqbugā Āṣ⁶⁷. »

Il est facile de trouver la date de ce transfert d'après l'historien, qui écrit que cet acte de changement de poste a eu lieu durant les événements de l'année 767 H. / 1356. Nous sommes alors sous le règne du sultan al-Ašraf Ša'bān (r. 764-778 H. / 1363-1377). Ce qui révèle que finalement le *dīwān* n'a pas été complètement supprimé, puisqu'on retrouve le titre de *šādd al-'amā'ir* une vingtaine d'années après sa suppression par l'émir Manḡak. Cette direction sera limitée à la période mamlouke, puisque qu'à l'époque ottomane, il n'existe plus d'équivalent⁶⁸.

⁶⁷ IBN IYĀS, *Badā'ī'*, I/2, p. 37:

" وفيه أخرج الأمير جركس الرسولي شاد العمائر منفيًا إلى حلب، واستقر عوضه في شادية العمائر الأمير ناصر الدين محمد

بن آقبغا آص "

⁶⁸ Une comparaison avec l'époque ottomane montre que, à part les frais nécessaires pour le maintien des édifices majeurs, comme par exemple la mosquée al-Azhar, Le Trésor impérial ottoman, ne fournissait pas au Caire, désormais réduite à un statut bien plus modeste, des fonds réguliers pour la construction de nouveaux projets. Pour plus d'information voir N. HANNA, *Construction Work in Ottoman Cairo*, p. 3.

B. Son équipe : les professions du dīwān

Pour construire un bâtiment, il faut toute une équipe qui se partage les responsabilités selon les différentes expertises et spécialités. Le succès d'un travail dépend largement de la gestion efficace du chantier. La plupart du temps, les activités sont nombreuses et interconnectées : Ainsi, tout au début, il faut travailler le plan et préparer le terrain pour creuser les fondations. Souvent, il fallait démolir une ancienne construction avant d'entamer la nouvelle, comme nous venons de l'expliquer dans la partie précédente. Il fallait donc prévoir un budget pour cette démolition et le dégagement des débris. Il faut aussi assurer l'achat et la fabrication des matériaux de construction, soit la pierre, la brique, le marbre, le bois, etc. De même, ajoutons, le besoin de trouver des bêtes pour le transport des matériaux, le fonctionnement des engins, et pour l'enlèvement des débris. Mais le plus important bien entendu est de trouver la main-d'œuvre qualifiée. Cette main-d'œuvre se divisait entre les artisans spécialistes, les ouvriers mais aussi les travailleurs sans compétences. Ces derniers exécutent les lourdes tâches qui ne nécessitent pas une qualification sophistiquée. Finalement, il faut parvenir à coordonner toutes ces diverses actions et tous ces différents travailleurs.

Or, pour arriver à un niveau de performance élevé, il est nécessaire d'organiser et de planifier à l'avance. Sachant que le temps était incontestablement un facteur majeur sur les chantiers mamlouks⁶⁹, il était interdit de perdre une minute. Ainsi, pour réussir son chantier, le *šādd* avait besoin d'une équipe compétente, rapide et intelligente. Dans la partie qui suit nous allons présenter les membres de cette équipe.

⁶⁹ Les projets de construction sont souvent des démarches individuelles et non pas institutionnelles.

MUHANDIS AL-'AMA'IR

Grâce aux sources de l'époque, nous pouvons identifier les différents personnages présents dans l'équipe du *šādd*. Dans le texte du *Dīwān al-Ḥālidī*⁷⁰, on trouve les *muhandisīn* (sing. *muhandis*) qui travaillaient sous la direction d'un *nāzir*⁷¹. Ces *muhandissīn* avaient un chef, qu'on retrouve dans le manuel de chancellerie de Qalqašandī, un ouvrage qui se base surtout sur les sources du XIV^e siècle et présente une liste des titres donnés aux catégories professionnelles de cinq métiers : *Alqāb arbāb al-waḏa'if min ahl al-šinā'āt*⁷². Cette liste présente les responsables de plusieurs métiers occupant des postes officiels dans la cour mamlouke⁷³. Au début de cette liste, il présente l'architecte/ingénieur des bâtiments, soit le *muhandis al-'amā'ir*⁷⁴. Qalqašandī cite aussi ses responsabilités :

« Il est responsable d'organiser les constructions, estimer le coût des travaux et de juger les employés des métiers⁷⁵. »

Le *muhandis*, c'est la personne qui a acquis une éducation technique assez approfondie, surtout dans la géométrie, comme nous allons l'expliquer dans le prochain chapitre. Cette formation lui servira lors de son travail sur un projet de construction. Un *muhandis* n'est pas un artisan, il n'est pas non plus un simple surveillant. Dans les responsabilités signalées par Qalqašandī, nous trouvons pour ce poste trois responsabilités spécifiques: l'organisation de la

⁷⁰ Cet ouvrage sera présenté plus loin dans ce chapitre avec son auteur.

⁷¹ Un *nāzir* est l'équivalent d'un surveillant. Mais parfois on trouve qu'il exerce les fonctions d'un *šādd*. Ce terme sera expliqué plus loin dans ce chapitre

⁷² ألقاب أرباب الوظائف من أهل الصناعات

⁷³ Les cinq postes sont : l'architecte des bâtiments, le chef des médecins, le chef des ophtalmologistes, le chef des chirurgiens et des ostéopathes et en dernier le chef des carrosses du sultan.

⁷⁴ Parfois dans les textes on trouve le titre de *ra'īs al-muhandissīn* (le chef) ou *kabīr al-muhandissīn* (le plus grand), comme avec le *mu'allim al-Suyūfī*. Voir MAQRIZI, « *Ḥiṭaṭ* », éd. B., II, p. 384. Il est possible que tous ces titres soient pour la même fonction, mais rien ne le confirme.

⁷⁵ QALQASANDI, *Subḥ al-A'šā*, V, p. 467. Le texte en arabe est le suivant:

"ألقاب أرباب الوظائف من أهل الصناعات و فيه خمسة ألقاب: الأول مهندس العمائر. وهو يتولى ترتيب العمائر وتقديرها ويحكم على أرباب صناعاتها. والهندسة علم معروف فيه كتب مفردة بالتصنيف."

construction des bâtiments, l'estimation des coûts des travaux et l'évaluation des travailleurs. Nous allons reprendre ces trois points avec plus d'explication dans le chapitre suivant.

MUBASIR/ MUBASIRIN

Nous trouvons aussi parmi cette équipe ; les *mubāširīn* (sing. *mubāšir*). Ce sont des personnages embauchés pour assister le *šādd* ou le *nāzir*, ainsi que le *muhandis*. Ils sont aussi mentionnés dans le texte de la *Zubda*, qui les présente comme travaillant dans le *dīwān al-'amā'ir*, sous la direction du *nāzir*⁷⁶.

Mubāšir, est un participe actif du verbe *bāšara* (ياشر) ce qui veut dire « faire », « entreprendre » ou « mettre en cours ». Il faut noter que ce terme, ainsi que celui du *nāzir*, n'est pas exclusivement employé dans le contexte du *dīwān al-'amā'ir*. Au contraire, ce sont deux termes génériques, utilisés dans d'autres administrations et qui désignent tout court les personnes en charge. Un *dīwān* peut avoir un seul *nāzir* mais un groupe de *mubāširīn*. Donc, je propose de traduire *mubāšir* par « surveillant ».

Ces surveillants travaillaient donc sous la direction du *nāzir*. Ils n'étaient pas forcément des professionnels détenant un savoir technique comme les *muhandisīn*, mais ils avaient sans doute une bonne connaissance dans les métiers de la construction. Ils étaient probablement eux-mêmes d'anciens artisans ou travailleurs ayant pu acquérir une expérience suffisante, pour pouvoir entreprendre et superviser les travaux. Ils sont des intermédiaires entre le *nāzir* et les autres professionnels des métiers.

ARBAB AL-'AMA'IR

Le *dīwān al-'amā'ir* disposait de son propre groupe d'employés exerçant les différents métiers de la construction et qui travaillaient uniquement sur les chantiers du sultan. Parfois, on

⁷⁶ H. AL-ZAHIRI, *Zubda*, pp. 109-110:

« وديوان العمائر فكان قديما به ضبط عظيم يتعلق بالمهندسين وأرباب العمائر وبه من الأشياء المفردة والاحكامات ما يطول شرحه،
وله ناظر ومباشرون. »

leur interdisait de travailler ailleurs, soit pour assurer la continuité du travail, soit pour garantir une haute qualité exclusivement sur les chantiers sultaniens. Maqrīzī les nomme les *mustaḥdimīn fī al-‘amā’ir* (ceux qui sont utilisés dans les constructions). Qalqašandī les désigne par les *arbāb al-ṣinā’āt* (les professions de la fabrication). Dans le texte concernant le *Dīwān*, ils sont les *ṣunā’ al-‘amā’ir* (les fabriquant des bâtiments), et dans la *Zubda* ils sont les *arbāb al-‘amā’ir* (les professions des bâtiments).

Ce sont les ferronniers, les vitriers, les plâtriers, les peintres, les marbriers, les céramistes, et tout autre artisan lié aux différents métiers de l’architecture et de la construction. Ce sont aussi, les menuisiers et les maçons qui occupent une place assez importante sur le chantier. Surtout les maçons, qui sont largement cités dans les sources lors de la présentation des chantiers. Il est à noter que, lorsque Le cadi al-Subkī présente la profession du *šādd al-‘amā’ir* dans son manuel, il consacre tout son texte aux maçons et non au *šādd*⁷⁷. Il insiste sur le besoin de les traiter convenablement. Mais, quand les sources parlent des *bannā’in* (maçons), elles parlent aussi des *ḥaḡḡārīn* (tailleurs de pierre). Le texte concernant le *dīwān* présente les tailleurs de pierre après le *muhandis*, mais avant les autres artisans. Les *ḥaḡḡārīn* sont aussi les fournisseurs de la pierre, le matériel prioritaire de la construction. Ainsi, ils ont une place de choix dans l’équipe du travail et ont une importance majeure sur le chantier. Un tailleur de pierre va donc contribuer énormément à la qualité finale de l’édifice et aussi à la rapidité du travail.

En dehors de ces artisans spécialisés, il y avait un dernier groupe de travailleurs qui n’avaient pas besoin d’une compétence préalable pour exécuter le travail. Par contre, ils étaient aussi importants sur n’importe quel chantier : ce sont les *fa’alā*. Ces ouvriers non-qualifiés étaient essentiellement destinés à creuser les fondations, transporter les matériaux et évacuer les débris. Ils pouvaient aussi participer au processus de la préparation du matériel de construction. Nous présenterons ces travailleurs plus en détail dans le chapitre V. Voilà donc toute l’équipe embauchée au *diwān* pour travailler avec le *šādd* ou le *nāzir*.

⁷⁷ Le texte d’al-Subkī est présenté plus loin dans ce chapitre.

3.1.4. Le *šādd* chez les historiens Mamlouks

Après avoir présenté le *šādd al-'amā'ir*, son bureau, ainsi que son équipe de travail, revenons aux textes des cinq auteurs mamlouks, présentés tout au début de ce chapitre, pour en connaître plus sur ce personnage. Dans les sources on trouve quelques indices, qui présentent des explications et des détails sur ce responsable. Tout d'abord, commençons par le manuel de chancellerie de Qalqašandī, où il dresse une liste des vingt-cinq fonctionnaires des charges militaires de l'État mamlouk ; *arbāb al-suyūf* :

A. Le *šādd* d'après Qalqašandī

Qalqašandī⁷⁸ présente dans son manuel, à l'avant-dernière place des charges militaires, le poste de *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya*. Ce poste était attribué à un officier mamlouk du rang d'*amīr 'ašara* ou émir de dix⁷⁹. Qalqašandī ne précise pas s'il fallait une expertise professionnelle pour occuper le poste. A part être émir de dix, il n'y a aucune autre exigence évoquée, ni pour une connaissance en architecture et en géométrie, ni pour un savoir technique en un métier. En le présentant dans son encyclopédie, il donne au *šādd* une seule qualification : « il est *mutakallim* sur les bâtiments du sulṭān ». Mais qu'est-ce qu'un *mutakallim* ?

Dans la langue arabe, un *mutakallim* (متكلم) est un participe actif dérivé du verbe *kallama* (كلم) ce qui veut dire « parler ». Donc un *mutakallim*, c'est « celui qui parle ». Il peut aussi parler au nom d'une autre personne (ici le sultan), ou au nom d'un groupe. Evidemment, c'est quelqu'un qui doit bénéficier de grandes compétences linguistiques et d'une forte personnalité, afin de pouvoir attirer l'attention des autres. Ce terme est utilisé pour désigner un porte-parole⁸⁰

⁷⁸ Qalqašandī (756-821 H. /1355-1418) est né à Qalyūb dans le Delta. Homme de lettre, Il a passé toute sa carrière travaillant dans la chancellerie du sultan. Il meurt au Caire.

⁷⁹ C'est un émirat de troisième classe où les émirs avaient dix mamlouks personnels au minimum, voir B. MARTEL-THOUMIAN, « Les civils et l'administration dans l'État Militaire Mamlūk, (IX^e/XV^e siècle) », p.66.

⁸⁰ Voir aussi Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, p. 493 : porter la parole au nom de quelqu'un.

ou un délégué⁸¹. Or, pour traduire la définition du poste du *šādd*, présentée par Qalqašandī, nous pouvons le faire de la façon suivante:

« Vingt-quatrième fonction : *Šādd al-‘amā‘ir*- l’objectif de ce poste est que son détenteur puisse être le porte-parole/délégué du sultan sur ses bâtiments que le sultan choisit d’ériger, ainsi que sur toutes interventions ou rénovations accomplies sur les palais, demeures et murailles. C’est un émirat de dix. »⁸²

Gaston Wiet reprend ce même passage retrouvé chez Qalqašandī, en présentant le poste du *šādd*, dans son étude sur les mosquées du Caire. Il considère lui aussi, que le *šādd* a joué le rôle du directeur, puisqu’il traduit le texte de Qalqašandī comme suit :

« C’est lui qui a la décision sur les bâtiments royaux que le sultan veut édifier ou restaurer, palais, demeures, murailles⁸³. »

Selon Wiet, le *šādd*, est la personne qui prend les décisions sur un chantier. Et, selon le texte arabe de Qalqašandī, le *šādd* est la personne qui parle au nom du sultan sur ses chantiers. Ces deux explications ne sont pas en contradiction. Au contraire, elles sont complémentaires. Le *šādd* est considéré comme un entrepreneur, un directeur et un porte-parole pour le sultan. Seulement, y a-t-il une relation entre un *mutakallim* et le domaine de l’architecture et de la construction ? En réalité aucune !⁸⁴

⁸¹ Pourtant, *mutakallim* a aussi une autre signification : en terre d’Islam, la théologie est appelé la science de la parole, ou *‘ilm al-kalām*. Ceux qui la pratiquent, sont ceux ‘qui parlent’ : *al-mutakallimūn* (sing. *mutakallim*). C’est l’art de la conversation et du débat, où il s’agit de réduire l’adversaire par un nombre considérable de questions ininterrompues. Donc, un *mutakallim* c’est aussi un théologien. La théologie islamique, ou la science de la parole, est une science qui justifie la foi du croyant. Soit par la voie de la raison discursive, soit par la transmission des paroles du Prophète (*hadīṭ*-s). Ce débat prouve à l’antagoniste, l’existence de Dieu, ses attributs, ses œuvres dans le monde, le jour du Jugement dernier et l’envoi sur terre des prophètes et des *imām*-s. Mais, dans le texte de Qalqašandī, il est évident qu’il voulait simplement dire que le *šādd* avait tout pouvoir sur le chantier, et par conséquence il jouait le rôle d’un directeur.

⁸² QALQASANDI, *Šubḥ al-A‘šā*, IV, p. 22 :

الرابعة والعشرون: - شد العمائر- موضوعها ان يكون صاحبها متكلماً في العمائر السلطانية مما يختار السلطان إحداثه أو تجديده من القصور والمنازل والاسوار و هي امرة عشرة”

⁸³ G. WIET, *Les mosquées du Caire*, p.125.

⁸⁴ Pour justifier cette réponse, je suis allée chercher le terme ‘*mutakallim*’ dans d’autres références. J’ai retrouvé ce terme dans une autre liste mais dans un ouvrage contemporain écrit par Ahmad Taymūr Paša (Voir A. TAYMUR, *A‘lām al-Muhandisīn fī al-Islam*, p. 43). Taymūr dresse une liste des différents noms des architectes, ingénieurs, mathématiciens et astrologues de la

Mais pourquoi Qalqašandī utilise-t-il « porte-parole » (*mutakallim*) pour dire « directeur » ? Pourquoi n'utilise-t-il pas tout simplement « celui qui prend les décisions » (*mutaḥiṭ al-qarār* متخذ القرار), comme l'avait interprété Wiet? Voulait-il lui donner plus de prestige ? Voulait-il montrer que c'est une personne qui obéit sans questions ? Voulait-il dire que, même sans compétences techniques, le *šādd* pouvait gérer un chantier ? Malheureusement, je n'ai pas de réponse à ces questions.

B. Le *šādd* d'après al-Subkī

Nous retrouvons le *šādd* dans un autre ouvrage postérieur à Qalqašandī, datant du XIV^e siècle. *Mu'īd al-nī'am wa mubīd al-niqam*⁸⁵ est écrit par le grand cadī de Damas, Tag al-Dīn al-Subkī⁸⁶. Il regroupe les différentes fonctions militaires, civiles et religieuses, présentes dans

civilisation islamique (*A'lām al-muhandisīn fī al-Islām*, أعلام المهندسين في الإسلام). J'ai repéré dans cette liste, une variété de termes désignant ces *muhandisīn* : savant en géométrie (*barī' fī al-handasah*, بارع في الهندسه), à une vaste expérience en géométrie (*mutabaḥir fī 'ulūm al-handasah*, متبحر في علوم الهندسه), a une connaissance en géométrie, (*'ārif bi'ilm al-handasah*, عارف بعلم الهندسه), expert en géométrie (*ḥabīr bil-handasah*, خبير بالهندسه), etc. Mais jamais nous retrouverons une expression comme : « *mutakallim fī al-handasah* ». En fait, *mutakallim* n'apparaît qu'une seule fois, lorsque Taymūr présente le savant sfaqsien, al-Kilā'ī (Abū Alī al-Ḥasan ibn 'Abd al-A'lā al-Kilā'ī al-Safaqsī, (m. 505/1111) est un savant de Sfax, qui a vécu au Maroc et en Andalousie.) où il écrit qu'il était un *faqīh* (juriste), un *mutakallim* (ici théologien) et un *'ārif* en *handasah* (a une grande connaissance et un savoir en géométrie)⁸⁴ :

"أبو علي الحسن بن عبد الأعلى الكلاعي السفاقي... وكان فقيها أصوليا متكلمًا عارفا بعلم الهندسة والحساب والفرائض"

Il est clair qu'al-Kilā'ī avait un savoir technique en géométrie puisqu'il figure sur la liste des *muhandisīn*-s. Mais il était aussi un expert dans la science de la parole. *Mutakallim* figure dans ce texte en association avec la théologie et non la géométrie. Cette explication met fin à la confusion, et nous donne une réponse à la question. Non, un *mutakallim* n'est pas un savant en *handasa*, mais plutôt une personne qui parle et qui sait argumenter.

⁸⁵ « معيد النعم ومبيد النقم » Cet ouvrage est d'une grande importance, car il représente un manuel de droit du travail dans l'État mamlouk. Tāğ ad-dīn avait une grande connaissance en *fiqh* ainsi qu'une longue expérience dans les affaires de l'État et les conditions de son époque. Ceci consolide son ouvrage et lui donne une grande crédibilité. Dans ce livre il explique comment créer une bonne société ; où il est indispensable à chacun, pendant l'exécution d'un travail ou l'occupation d'une fonction, de mettre en considération la qualité du travail et le respect des droits de Dieu.

⁸⁶ Tag ad-dīn 'Abd el-Wahhāb as-Subkī aš-Šāfi'ī (717-771H /1327-1370AD /) *šeyḥ al-islām* et *qaḍī l-quḍāt* est né au Caire pendant le troisième règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Il quitte le Caire, à un jeune âge, avec son père Taqī al-Dīn al-Subkī qui devient le *qaḍī l-quḍāt* de Syrie. Tag al-Dīn commence sa carrière à Damas comme fonctionnaire توقيح الدست لنتاب الشام dans la cour de l'émir Maridānī, vice-roi de Syrie (*na'ib al-šam*), puis il remplit la charge de *nā'ib al-ḥukm*. En 756 H/ 1355 AD, son père le nomme à sa place de *qaḍī l-quḍāt* quelques mois avant sa mort. Tag ad-dīn enseignait aussi dans les madrasas de Damas et jusqu'à une époque récente, on trouvait ses livres dans les programmes de l'université d'el-Azhar. C'était un *faqīh* šafi'ite, il est arrivé au niveau d'al-*iğtihad al-mutlaq*. Sa famille était en opposition avec les idées d'ibn Taymiya. Cette opposition ainsi que son poste de

l'administration de l'État mamlouk⁸⁷. A la soixante-quinzième fonction nous retrouvons un texte qui édicte les devoirs du *šādd el-'amā'ir*. Voici la traduction du texte :

« Il faut qu'il traite avec bonté les maçons, qu'il n'utilise personne au-delà de sa capacité, qu'il ne le laisse pas mourir de faim, au contraire, qu'il ne l'empêche pas de manger, ou encore qu'il lui donne à manger si prévu. Il doit le libérer pendant l'heure de la prière puisque ce temps n'est pas inclu pour le travail. Certain adoptent la corvée envers les constructeurs (maçons), en les affamant, et en leur payant moins que prévu, tout en les utilisant au-delà de leurs capacités. Ce comportement est le plus répugnant envers les êtres vivants et il est complètement interdit par Allah. Rien ne peut être encore plus ignoble que le fait que ces procédures soient appliquées pour la construction des mosquées et madrasas : Comment osent-ils s'approcher de Dieu de telle manière ?⁸⁸»

De nouveau, comme nous l'avons vu avec le texte de Qalqašandī, le *cadi* ne donne pas d'indices sur l'expérience et les compétences demandées pour occuper ce poste. En revanche, il note des prescriptions dans l'exercice de la fonction du *šādd*, sans vraiment offrir une définition de la fonction. Al-Subkī dédie tout son texte aux ouvriers, ces simples êtres humains travaillant à la merci du *šādd*. En effet, le texte donne une idée sur les conditions accablantes des chantiers de l'époque. En même temps il signale qu'il y a une préoccupation « sociale » chez l'auteur vis-à-vis de ces non-privilegiés du chantier. Si le grand *cadi* devait mentionner ces trois simples demandes : laisser les ouvriers manger, prier et les rémunérer, c'est que certains *šādd*-s se comportaient bien mal sur le chantier. Les travailleurs des chantiers mamlouks étaient-ils exploités ? Nous allons reprendre cette question et la découvrir dans le Chapitre VI, en présentant l'organisation du travail sur le chantier et les conditions des travailleurs.

haut niveau le rendit sujet de plusieurs complots de jalousies et d'envies. Ceci lui a causé de nombreux ennuis avec l'administration mamlouke, qui prit plusieurs fois la décision de le licencier de son poste. Malgré tout, il réussissait chaque fois et retournait à son poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il est enterré à Damas.

⁸⁷ Le livre est divisé en 112 exemples représentant les différents métiers et fonctions. 113 exemples dans la version imprimée à Leyde.

⁸⁸ AL-SUBKI, «*Mu'īd an-nī'am wa mubīd al-niqam*», p. 129. Ce texte sera repris dans le chapitre IX avec plus d'explication.

C. Le *šādd* d'après Maqrīzī

Le grand historien mentionne le *šādd* dans ses textes. Cependant, toujours sans expliquer ou donner plus de détails, sur sa formation, ses compétences, ses responsabilités, etc. À travers la lecture des *Ḥiṭāṭ* et des *Sulūk*, nous pouvons repérer plusieurs phrases utilisées pour désigner la personne en charge du chantier de construction. Mais était-il aussi le *šādd al-'amā'ir*? Probablement. Ces personnages sont souvent des émirs militaires, mais nous trouvons aussi des cadis et d'autres civils⁸⁹. Voici neuf exemples de phrases utilisées, qui se basent sur six verbes:

1. Il a réalisé sa construction, (*qāma bi-'imāratuhā*, قام بعمارتهـا)
2. Il prend la charge de la construction, (*tawalā šādd al-'imāra* تولى شد العمارة)
3. Il a pris l'ordre de la construction, (*tawalā amr al-'imāra*, تولى أمر العمارة)
4. Il a pris en charge de le bâtir, (*tawalā binā'uhū*, تولى بناءه)
5. Il était en charge de sa construction, (*kān al-qā'im 'alā 'imāratuhā*, كان القائم على (عمارتهـا)
6. La supervision de sa construction était sous, (*walā naẓar 'imāratuhā*, ولى نظر (عمارتهـا)
7. A donné ordre pour sa construction, (*rasama bi-'imāratuhā*, رسم بعمارتهـا)
8. Il l'a fait construire sous la main de /sous la direction de, (*anša'ahā 'alā yad*, أنشأها (على يد)
9. Était désigné pour sa construction, (*nadaba li-'imāratuhā*, ندد بعمارتهـا)

Au début de ce chapitre, nous avons expliqué comment les écrits de Maqrīzī nous donnent une date exacte pour la création du poste officiellement avec le sultan al-Nāṣir Muḥammad. Le *šādd al-'amā'ir al- sulṭāniyya*, travaille sous la direction du sultan pour diriger son *dīwān al-'amā'ir*, le bureau responsable des divers projets de construction de la cour. Mais pour les exemples de phrases citées *supra*, on constate que Maqrīzī n'ajoute pas le titre de *šādd* à ces hommes qui ont pris quand même la responsabilité de mettre en cours le projet. Ainsi, nous ne pouvons pas affirmer avec certitude qu'ils ont occupé la fonction de *šādd al-'amā'ir al- sulṭāniyya*. Pourtant, il est évident que ces personnages étaient responsables de la mise en place

⁸⁹ Voir Tableau 2, volume II, pp. 40-43.

et de la supervision de ces projets de construction. Ils ont joué donc le rôle d'un *šādd* sur le chantier. Ceci nous explique comment il est possible de trouver plusieurs *šādd*-s travaillant pour le sultan, soit un *šādd* ou plusieurs par chantier. Cependant, il y avait une seule personne responsable de la gestion de tous ces chantiers sultaniens. Certes, puisqu'on trouve un seul *mutawali šād al-'amā'ir al-sulṭāniyya*⁹⁰.

L'expression « *šādd al-'imara* » désigne le responsable d'un projet, tout autre projet, qui ne dépend pas forcément du sultan. Ici le poste devient donc une action. Cette expression est utilisée pour désigner la personne responsable, qui était principalement en charge de la mobilisation des matériaux et des travailleurs. C'était une fonction temporaire, liée à un chantier seulement.

En plus de la direction des travaux de construction, le *šādd* était aussi responsable de la fourniture de la main-d'œuvre. Dans les *Hiṭaṭ*, il y a un passage représentant la construction d'un pont sur le Nil, où Maqrīzī rapporte que le sultan al-Nāṣir Muḥammad a fait appel au *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya*, pour lui demander de trouver des tailleurs de pierre afin de préparer le matériel nécessaire pour le chantier. Le sultan réclame aussi l'intervention du chef de la police fluviale (*raīs al-baḥr*) ainsi que celle du responsable de l'arsenal (*šādd al-šinā'a*) pour lui fournir les bateaux nécessaires pour le chantier. Le *šādd* mentionné au début n'était sollicité que pour fournir le matériel et les ouvriers. Mais, pour les travaux de construction du pont, ce *šādd*, dont nous ne connaissons pas le nom, n'était pas le responsable du chantier. Maqrīzī explique que le sultan met la responsabilité des travaux dans les mains des émirs Aqbuḡā et Burṣbuḡā⁹¹.

Dans un autre passage, Maqrīzī rapporte comment le sultan insultait et humiliait l'émir Aqbuḡā. Selon lui, ce comportement sévère était souvent appliqué par le sultan, pour inciter l'émir à finir les travaux. De la manière dont le texte est écrit, nous comprenons que ce *šādd* et l'émir Aqbuḡā sont deux personnes différentes. Dans ce cas, le *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya* fournissait la main d'œuvre et les deux autres émirs supervisaient les travaux. Il est vrai que

⁹⁰ MAQRIZI, *Hiṭaṭ*, éd. B., II, p.306; éd. AFS., IV, p. 214.

⁹¹ MAQRIZI, *Hiṭaṭ*, éd. B., II, p.167.

Maqrīzī n'ajoute pas le titre de *šādd* à Aqbuḡā dans cette partie, mais nous savons, d'après d'autres passages dans les *Ḥiṭaṭ* que l'émir a occupé cette fonction.

En effet, en présentant la madrasa Aqbuḡawiya, accolée à la mosquée al- Azhar et construite par ce dernier, Maqrīzī rapporte qu'avec ses autres occupations militaires, Aqbuḡā était aussi le *šādd el-'amā'ir el-sulṭaniyya*⁹². N'ayant pas suffisamment de temps pour superviser lui-même les travaux, ou peut-être parce que dans ce cas il est le commanditaire, Aqbuḡā nomme un de ses émirs pour prendre en charge le chantier de la madrasa : *šādd al-'imara* (responsable de l'architecture). Ce qui explique peut-être pourquoi sur ce chantier il n'est pas désigné comme *šādd*. Cependant, sur d'autres projets, nous sommes certain qu'Aqbuḡā était le responsable du chantier, comme pour les palais des émirs favoris du sultan⁹³.

Ainsi, nous sommes devant des textes de l'époque mamlouke, qui nous présentent la fonction du *šādd al-'amā'ir al-sulṭaniyya*, sans vraiment déterminer une description sur le poste même. Nous n'avons toujours pas une idée sur son éducation professionnelle. Tout de même, nous pouvons déchiffrer à travers ces ouvrages que le *šādd* était certainement le responsable de la gestion des chantiers de construction et de restauration, et qu'il représentait le sultan sur son chantier. Il est aussi un militaire, un émir qui n'exerce pas à proprement un métier, avec des compétences, mais il occupe des fonctions de surveillance au profit du sultan ou des émirs dont il est le porte-parole. Il dit pour eux ce qu'il convient de faire aux hommes de métier. Il a autorité sur eux et sur l'ensemble du chantier. Il est chargé de tâches organisationnelles et administratives. Le *šādd al-'amā'ir al-sulṭaniyya* était une fonction officielle, occupée par un émir fonctionnaire de l'État. Cet émir avait donc l'autorité de contrôler, inspecter, surveiller, assister, diriger, construire et développer les multiples chantiers du sultan⁹⁴. Il gérait le chantier et assumait toutes questions financières. Il était aussi responsable de la sécurité et du contrôle. Bref, c'est le directeur, qui avait tous les cartes en main. Il coordonnait les différentes commandes et aussi les divers métiers sur le chantier. Également, il faudra différencier entre le

⁹² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.384.

⁹³ Voir la fiche descriptive de l'émir Aqbuḡā, où nous présentons plus de détails sur les chantiers qu'il a supervisés. Volume II, pp. 121-128.

⁹⁴ H. AL-BĀŠĀ, *Al-fūnūn al-islamiyya*, II, p. 604.

poste en connection avec le *dīwān*, le *šādd el-‘amā’ir al-sultāniyya* et le *šādd al-‘amā’ir* tout court. Ce dernier étant un poste temporaire en relation avec le projet en main seulement.

D. Le *šādd* d’après le *Dīwān al-Ḥālidī*⁹⁵

Le texte du *Kitāb dīwān al-inšā’*, aussi connu par le nom de son auteur ; *Dīwān al-Ḥālidī*, est un ouvrage rédigé sous le règne du sultan al-Ašraf Barsbāy (r. 825-841 H. / 1422-1238)⁹⁶, donc plus d’un siècle après la création du *dīwān al-‘amā’ir*. Qalqašandī, qui rédige son encyclopédie sur la chancellerie mamlouke une dizaine d’année plus tôt, spécifie que le *šādd* est un émir de dix. Cependant, le *Dīwān* place le *šādd* parmi les fonctionnaires qui n’ont pas le grade d’émir⁹⁷. Selon le *Dīwān* le *šādd* n’est plus nécessairement un émir mamlouk. Est-ce le signe d’une évolution dans la fonction ?

Van Berchem rapporte le passage retrouvé sur le poste du *šādd* dans le *Dīwān*. Ce qui coïncide avec l’explication de ses responsabilités, présentées auparavant par Qalqašandī. Voici la traduction de Van Berchem :

« Le second (des intendants appelés *muchidd*, qui n’ont pas le grade d’émir), c’est l’intendant des bâtiments. C’est lui qui est préposé à la construction des édifices fondés par le roi (le sultan). Souvent il fonctionne, en outre, comme préposé⁹⁸ à la réparation des édifices menacés⁹⁹. On l’appelle aussi *nāzir al-‘imārah*, inspecteur de la construction, et il commande aux architectes, aux tailleurs de pierre et aux autres artisans des constructions.¹⁰⁰»

⁹⁵ C’est un traité sur le fonctionnement de la chancellerie égyptienne et sur les connaissances qu’un écrivain rédacteur devait posséder pour travailler dans l’administration mamlouke. Le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris sous le n°4439.

⁹⁶ Martel-Thoumian consulte le manuscrit et nous indique qu’il est réparti en 13 sections. Voir dans B. MARTEL-THOUMIAN, *Les civils et l’administration dans l’Etat militaire Mamlūk* (IX^e /XV^esiècle), p. 16. :

« Le *Kitāb dīwān al-inšā’*. Ce manuscrit a appartenu à un certain Ḥālidī. On lit au fol.2 : *tamallakahu ad’af ‘ibād Allāh ‘Ubayd Allāh b. ‘Abd-Allāh b. Lutf Allāh b. Muḥammad b. Bahā’ al-Dīn al-‘Umarī al-Ḥālidī al-Šahīr bi-Bahā’ al-Dīn Zādeh.* »

⁹⁷ M. VAN BERCHEM, *CIA Égypte*, p. 742.

⁹⁸ On pourrait dire ici maître d’œuvre.

⁹⁹ Peut-on aussi traduire « *al-amākin al-mahūla* » comme « les grands projets ou les projets stratégiques d’une grande importance ».

¹⁰⁰ M. VAN BERCHEM, *CIA, Égypte*, p. 742.

Grâce à ce texte, on retrouve aussi un autre équivalent au *šādd al-'amā'ir* (ici *mušidd*) il s'agit du *nāzir al-'imāra*. Van Berchem le traduit par « inspecteur de la construction ». Mais y a-t-il une différence entre *šādd* et *nāzir* ? Avant de trouver une réponse à cette question, finissons tout d'abord cette partie concernant les textes historiques. Ainsi, pour terminer notre enquête sur le *šādd*, on va le présenter comment les poètes l'ont présenté dans leurs écrits.

E. Le *šādd* dans les poèmes ¹⁰¹

Le sujet que nous allons aborder dans la partie suivante, ne pourra être étudié dans sa totalité au cours de cette recherche. La littérature mamlouke est en effet un domaine très vaste et son étude nécessite des outils différents qui ne sont pas à ma disposition. Cependant, j'ai trouvé intéressant de rapporter quelques exemples retrouvés tout au long de mon travail. Notons que, au sein de ces chroniques écrites par des historiens, se greffe un genre littéraire particulier. En effet, ces textes sont souvent émaillés de vers enchâssés au sein d'une prose descriptive et rationnelle. Il serait sans doute intéressant de se pencher sur ces vers¹⁰² et, particulièrement, de tenter d'éclairer notre étude de l'architecture et de l'urbanisation de la ville du Caire, à travers cette poésie, récoltée dans les écrits des historiens et auteurs mamlouks. Il est courant de trouver des poèmes écrits en arabe, donc dans la langue de la population du pays, pour commémorer le nom du bâtisseur et le remercier. Néanmoins, nous trouvons aussi d'autres exemples qui, au contraire, lui adressent des reproches et maudissent la construction ainsi que le responsable. Ces poètes utilisent la poésie pour finalement faire passer des messages politiques, à travers la critique d'un chantier ou d'un bâtiment. Surtout, lors des accidents ou des incidents qui révèlent l'austérité du travail sur le chantier.

Voici le texte original du *Dīwān* :

" الثاني شاد العمائر وهو القائم في عمارة الأماكن التي ينشئها الملك وربما استقر معه مقدا في انشاء الأماكن المهولة ويقال ناظر العمارة وله الأمر على المهندسين، والحجارين وصناع العمائر ونحوهم"

¹⁰¹ Dans le Volume II des annexes un tableau est consacré pour quelques poèmes retrouvés au cours de cette recherche, qui sont liés aux projets de construction, aux chantiers et aussi à l'architecture. Voir Volume II, pp. 84-85.

¹⁰² C'est l'objet de la thèse de notre collègue Kais Naouali.

Par ailleurs, ces exemples montrent comment les Mamlouks étaient bien au courant de ce qui se passait dans leur ville, qu'ils connaissaient d'ailleurs très bien. Alors, les poètes ont pris soin de consacrer des vers rimés spéciaux en langue arabe, pour donner leurs avis sur les grandes de construction prenant place dans leur capitale, grâce aux démarches urbanistiques et architecturales qui seront entreprises par les souverains de l'État.

Le fait que les vers soient écrits en langue arabe, langue des caiotes et non des Mamlouks, confirme comment la société mamlouke n'était pas divisée entre des groupes sociaux cloisonnés, qui ne s'interconnectaient pas. Au contraire. Les chercheurs ont souvent présenté les sultans et émirs mamlouks comme étant des cavaliers étrangers, parlant mal la langue du pays. En conséquence, avec une telle barrière culturelle et linguistique, cette classe régnante selon-eux, n'avait pas de contact direct avec la population et ignorait complètement son caractère¹⁰³. Or, si l'historiographie s'est longtemps représenté la société mamlouke comme constituée de groupes séparés par des frontières infranchissables (on a même parlé de « castes »), désormais, depuis la thèse de Mathieu Eychenne¹⁰⁴, on voit au contraire que les élites militaires et les élites civiles se fréquentaient¹⁰⁵.

Grâce à ces deux formes d'expressions : l'art et l'architecture, ces militaires mamlouks parviennent à exposer leurs grandeurs, pouvoirs et capacités. En étudiant l'histoire mamlouke, la compréhension de l'architecture devient donc plus intéressante. Les formes et les styles appliqués sont alors appréhendés dès qu'ils sont enveloppés dans leur contexte historique. Ainsi, l'architecture restera, par excellence, le meilleur moyen utilisé pour faire passer un message de triomphe et de supériorité. Ils construisent, pour eux-même, des palais, des *iṣṭabl*-s et des mausolées. Mais les autres projets qu'ils mettent en cours, sont principalement dédiés à des fonctions religieuses, éducatives et charitables : ainsi, pour le service de la communauté des croyants. En conséquence, il était assez courant de trouver des poètes qui composaient des vers

¹⁰³ I. LAPIDUS, « *Muslim cities in the later middle ages* », p. 46.

¹⁰⁴ Voir l'ouvrage de M. EYCHENNE, *Une société clientéliste dans le Proche-Orient médiéval*.

¹⁰⁵ Non seulement les Mamlouks ont pu entretenir des relations proches, relevant parfois du registre affectif, avec les ulamā' et les différents fonctionnaires, mais aussi des inter-mariages ont pu exister entre les deux groupes : Par exemple le sultan Barqūq épouse la fille de son *muhandis* al-Ṭūlūnī. Ainsi, cette idée jusqu'alors répandue, d'une séparation stricte entre les divers groupes de la société mamlouke est désormais obsolète. Au contraire, les sultans et émirs mamlouks ont entretenu des relations avec cette autre élite.

rimés pour honorer et commémorer le nom du sultan *bâtitseur* mais aussi pour honnir le sultan et sa nouvelle construction. Non seulement les commanditaires sont présents dans la littérature mamlouke, mais nous retrouvons aussi les responsables des chantiers. Dans la partie qui suit, je présente des exemples de vers rimés, retrouvés dans les textes de Qalqašandī, Maqrīzī et d'al-Safadī.

POUR HONNORER LE NOUVEAU PROJET

Pour célébrer l'architecture de la madrasa du sultan Barqūq à Bayn al-Qaṣrāyn et remercier le souverain qui a construit une fondation pieuse au service des étudiants et des fidèles, Qalqašandī rapporte trois vers de poésie, qu'il compose lui-même, mentionnant un certain al-Ḥalīlī. Nous savons d'après les inscriptions de la fondation qui se trouvent sur la façade principale de la madrasa, que l'*amīr aḥūr* du sultan, était bien le responsable du chantier. Qalqašandī explique comment il s'est amusé à inventer ces quelques vers, tout en admettant que ce n'est pas vraiment là son champ d'expertise. Il s'interroge sur la rapidité du travail et constate que l'architecture s'est épanouie grâce à ce personnage ; al-Ḥalīlī :

وبالخليلي قد راجت عمارتها	في سرعةٍ بُيئت من غير ما مهل
كم أظهرت عجباً أسواط حكمته	وكم عدت مثلاً ناهيك من مثل
وكم صخورٍ تحال لجن تنقلها	فإنها بالوفا تأت بالعجل ¹⁰⁶

Voici la traduction:

Et avec al-Ḥalīlī son architecture a prospéré	D'une rapidité de construction sans attente
Elle a révélé merveilleusement sa sagesse	Et combien de fois elle est devenue un exemple remarquable de ses bâtons

¹⁰⁶ QALQASANDI, *Ṣubḥ al-A'šā*, III, p. 368.

Combien de pierres penses-tu
que le *ġin* a déplacé

Qui sont arrivées avec une
extrême grande vitesse (ou sur
des roues)

Effectivement, l'émir dont il est question est al-Ašraf al-Sayfī Ğarkas al-Ḥalīlī al-Yalbuġāwī, l'*amīr aḥūr* du sultan al-Zāhir Barqūq¹⁰⁷, qui s'est associé à plusieurs autres projets de construction¹⁰⁸. Par exemple, il est présent dans les *Ḥiṭaṭ* avec la construction d'un pont sur le Nil, qui d'ailleurs portera son nom : *ġisr al-Ḥalīlī*. Ce pont se trouvait entre l'île de Rūdā et une autre île du nord : l'île Arwā¹⁰⁹. Pour ce chantier, qu'il effectue quelques années avant la construction de la Madrasa du sultan Barqūq, l'émir reçoit plusieurs remerciements des poètes sur le travail énorme qu'il a accompli. Pour la main d'œuvre, il utilise ses propres émirs et ne collecte aucun dinar de la population, ce qui n'était pas souvent le cas. Ainsi, nous sommes devant un cas exceptionnel, qui a pris en compte l'intérêt public. Pour ce chantier, Maqrīzī rapporte plusieurs vers rimés. J'ai choisi les vers suivants, composés par un des plus grands poètes égyptiens du XIV^e siècle ; 'Isā b. Ḥaġāġ. Il décrit comment ce nouveau pont est comme l'émir, un pic robuste et solide, capable de résister aux violents courants du fleuve. Voici les vers :

كالطود وسط النيل كيف يريد

جسر الخليلي المقرّر لقد رسا

ذا ثابت دهرًا وذاك يزِيد¹¹⁰

فإذا سألتهم عنهما قلنا لكم

Voici la traduction:

Le pont d'al-Ḥalīlī le
commandant est à quai

Comme un pic dressé au milieu
du Nil

Si vous demandez sur ces
deux¹¹¹ on dirait

Un solide dans le temps et
l'autre encore plus

¹⁰⁷ Plus de détails sur la vie et la carrière de l'émir Ğarkas al-Ḥalīlī, voir sa fiche descriptive, Volume II, pp. 141-150.

¹⁰⁸ L'émir était aussi responsable des constructions hydrauliques au Caire et dans les villes saintes; Médine et la Mecque. Il est tué le 2 Rabī' II 791 H. / 1389, à Damas par l'armée du *nā'ib* d'Alep l'émir Yalbuġā al-Nāširī. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 169. Nous allons présenter cet émir et ses chantiers plus en détail à la fin de ce chapitre.

¹⁰⁹ L'île Arwa était aussi connue par al-Ġazīra al-Wustā.

¹¹⁰ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 169.

¹¹¹ Les deux sont : le pont et l'émir Ğarkas al-Ḥalīlī.

MAIS AUSSI POUR HONNIR

De fait, la poésie n'est pas utilisée uniquement pour célébrer la splendeur du bâtiment ou sa commémoration, nous y trouvons aussi l'expression des déceptions et même des malédictions adressées à leurs commanditaires. Maqrīzī place aussi dans ses *Ḥiṭāṭ*, des vers en relation avec un incident qui a eu lieu au cours du chantier de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ. Lors de la construction du minaret ouest, sur Bāb Zuwayla, une inclinaison apparaîtrait. Ce défaut alarmant, incite le sultan à consulter ses *muhandisīn*, qui confirment sa décision de démolir le minaret. Par malchance, pendant les travaux de démolition, un grave accident fait un mort. Puisque le minaret en question se trouve au-dessus de la porte sud de la ville, pour éviter toutes autres catastrophes mortelles, on ferme la porte aux passants. L'accès à la ville est donc interdit par cette porte pendant presque un mois. Cette fermeture est une première dans l'histoire de cette porte, depuis son inauguration au XI^e siècle.

Ces événements maudits, encouragent les poètes à composer des vers enragés, contre le malheureux Bahā' el-Dīn Muḥammad el-Burġī¹¹², le *nāzīr al-'imāra*¹¹³ de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ. Les poètes utilisent un jeu de mot pour créer un rapport entre le nom du *nāzīr*, al-Burġī, et le minaret. Ils utilisent le terme *burġ* (tour) et non pas *ma'dana* (minaret), puisqu'il est dérivé de la même racine que le nom du *nāzīr*. Maqrīzī rapporte plusieurs poèmes, dont en voici deux, composés par un inconnu, où il parle à la porte fatimide en lui reprochant l'inclinaison et les troubles engendrés. Seulement la porte lui répond, que c'est bien la tour (*burġ*) maudite qui est derrière cette déformation :

وقلنا تركت الناس بالميل فى هرج	عتبنا على ميل المنار زويلة
¹¹⁴ فلا بارك الرحمن فى ذلك البرج	فقال قرينى برج نحس أمانى

¹¹² Un bureaucrate égyptien qui occupe le poste de *muḥtasib*. Voir SAḤAWI, *Daw'*, VII, p. 225.

¹¹³ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 329.

¹¹⁴ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p.330.

Voici la traduction:

Nous avons reproché l'inclinaison du minaret Zuwāyla	On lui dit que l'inclinaison a laissé le peuple en chaos
Il répondit c'est mon compagnon (double) la tour maudite qui m'a incliné	Que Dieu ne bénisse plus cette tour

Et voilà un autre auteur anonyme, qui diffuse des injures et des malédictions sur la tour d'al-Burġī:

منارة بيت الله والمعهد المنجى	على البرج من بابى زويلة أسست
115 الـ فاصرخوا يا قوم باللعن للبرج	فأخلى بها البرج اللعين أمالها

Et la traduction :

Sur la tour des deux portes de Zuwāyla elle est fondée	Un minaret de la maison de Dieu et l'institut qui survit
Mais la tour maudite évacue ses espoirs	Sinon hurlait Ô les gens avec des malédictions pour cette tour

Al-Burġī était en charge de la construction de cette mosquée. Après tout, il est bien mentionné dans la littérature comme étant le coupable et la cause de toutes ces malédictions. Les auteurs n'attaquent pas les deux autres émirs responsables sur le chantier, ni le maître maçon qui construit les deux minarets¹¹⁶. Seul al-Burġī reçoit toutes les malédictions.

¹¹⁵ MAQRIZI, *Ĥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 329.

¹¹⁶ En effet, dans les textes de Maqrīzī nous retrouvons les noms des émirs mamlouks, Faḥr al-Dīn, Ṭaṭar et Muqbil al-Dawadār, qui ont participé sur le chantier de cette mosquée (voir Tableau 2, Volume II, p. 34) De même, deux inscriptions se trouvent sur les minarets de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ, portant le nom du *mu'allim* ibn al-Qazzāz, le maître maçon responsable. Cependant, ce dernier n'était peut-être pas en charge de la première construction des minarets.

Un dernier exemple dans cette partie est retrouvé dans les écrits d'al-Şafadī, dans la biographie qu'il présente sur l'émir 'Alā' al-Dīn Saḡar al-Şuġā'ī, qui était au service du sultan al-Manşūr Qalāwūn. Cet émir était le responsable du chantier du complexe du sultan construit à Bayn al-Qaşrayn. Une histoire curieuse est rapportée dans la biographie de cet émir. Le *qāḍī l-quḍāt* Niġm al-Dīn b. al-Şayḡ Şams al-Dīn Şayḡ al-Ġagal raconte que la nuit même où al-Şuġā'ī meurt, il s'est réveillé en sursaut, et il a trouvé ces vers dans son esprit, comme s'il les connaissait par cœur, à l'avance. Les vers expriment la colère et la haine, qui mène le *qāḍī* à demander que cet émir soit hors de la grâce et de la pitié de Dieu. En effet, ce sont des vers de malédiction, qui demandent que la miséricorde de Dieu lui soit retirée. Certes, il ne spécifie pas si les atrocités de cet émir sont liées seulement aux chantiers qu'il supervisait. Mais ces vers sont à mettre dans le contexte des conditions de travail du chantier qu'il dirigeait puisqu'il avait un caractère violent et cruel, ainsi qu'un comportement très agressif envers les travailleurs du chantier du complexe du sultan al-Manşūr Qalāwūn. Nous allons aborder ce sujet avec plus de détails dans le chapitre VI de la Partie III. Voici les vers du *cadi* :

من العذاب فلا ترحمه يا الله	عند الشجاعى أنواع منوعه
من العباد ولا مال ولا جاه ¹¹⁷	لم تغن عنه ذنوب قد تحملها

Et la traduction :

Al-Şuġā'ī a plusieurs styles	En ce qui concerne la torture, O Dieu, ne sois pas compatissant
Ne remets point les péchés qu'il a commis	Envers les fidèles, par de l'argent ou du prestige

¹¹⁷ AL-ŞAFADĪ, *al-Wafī bi-l-wafiyāt*, XV, p. 477.

3.2. ŠĀDD, MAIS AUSSI NĀZIR ?

Quand Maqrīzī rapporte dans les *Sulūk* la création du *dīwān al-‘amā’ir* au XIV^e siècle, il précise que le sultan nomme pour la fonction du *šādd al-‘amā’ir al-sultāniyya* un de ses émirs. Ainsi, ce *šādd* devient le directeur de cette nouvelle administration. Aucune mention du *nāzīr* jusqu’à présent. Plus tard, au XV^e siècle, donc plus d’un siècle après la création du *dīwān al-‘amā’ir*, nous retrouvons le *nāzīr* dans les textes de la *Zubda*, l’ouvrage d’al-Zāhirī présenté auparavant dans ce chapitre. En présentant le *dīwān*, al-Zāhirī mentionne la présence d’un *nāzīr* et des *mubāšīrīn*. Le *šādd* sera retrouvé dans un autre passage, traitant les *arbāb al-wazā’if*. Ainsi, nous pouvons conclure que le *nāzīr* est l’équivalent de ce qu’a été le *šādd* précédemment. Comme nous venons de l’expliquer, dans le texte du *Dīwān*¹¹⁸, le *šādd* est aussi appelé le *nāzīr*. Mais quelles sont les différences entre les deux ? Pour répondre à cette question essayons de comprendre la définition de chaque terme.

En arabe, *šādd* (شَادَّ), c’est le participe actif dérivé du verbe *šadda* (شَدَّ), qui veut dire tirer ou renforcer. Dans son livre « *Al-funūn al-islamiyya wa al-wazā’if ‘alā al-aṭār al-‘arabiyya* », Ḥasan al-Bāšā¹¹⁹, trouve aussi deux synonymes pour le *šādd* : le *mušid* (مَشِد) et le *šadd* (شَد). Max Van Berchem¹²⁰, dans son *corpus* sur l’épigraphie arabe publié au début du XX^e siècle¹²¹, donne une explication du verbe *šadda* d’après Goldziher¹²². Ce verbe désigne « l’action de faire passer maître un apprenti »¹²³. Cette action est aussi mentionnée dans le langage des

¹¹⁸ Le *Dīwān* mentionné ici, est l’abréviation du *Kitāb dīwān al-inšā’* ou le *Dīwān al-Ḥālidī*, que nous venons de citer dans la partie précédente de ce chapitre.

¹¹⁹ Ḥasan al-Bāšā est né au Caire le 30 Octobre 1919. Il était professeur à l’université du Caire, où il a enseigné l’Art et l’Histoire de l’Islam à la faculté des Lettres, au département de l’Archéologie.

¹²⁰ Max Van Berchem (1863-1921) est le fondateur de l’épigraphie arabe. Il est le premier à avoir pris conscience de l’importance de relever les inscriptions pour reconstituer l’histoire médiévale. Il ne se limite pas aux textes recueillis, il les étudie dans leur contexte, avec une description historique détaillée des édifices et de leurs environs. Les textes sont accompagnés de photographies.

¹²¹ M. VAN BERCHEM, *CIA Égypte*, I, p. 743.

¹²² Ignac Goldziher (1850-1921) est un spécialiste hongrois de l’islam. Goldziher est l’un des pères de l’orientalisme scientifique européen.

¹²³ M. VAN BERCHEM, *CIA Égypte*, I, p. 743.

corporations de métier ¹²⁴retrouvé dans le grand ouvrage d'Edward Lane¹²⁵. Pourrait-on imaginer un héritage d'une tradition médiévale ? Ou simplement l'emprunt du mot ? Dans nos temps moderne, ce mot ne résonne plus, même avec les professionnels de l'architecture.

Le terme *šādd* n'était pas explicitement lié au domaine de la construction. Au contraire, nous trouvons dans les textes médiévaux ce terme en association avec d'autres domaines, où il est utilisé pour désigner plusieurs postes. Historiquement, Ḥasan al-Bāšā pense que ce terme est dérivé du poste du directeur de la couronne, *le šādd al-tāġ* (شاد التاج), une fonction qui a existé sous les Fatimides. Ce personnage avait beaucoup de privilèges, puisqu'il touchait la couronne du calife. Il préparait aussi ses costumes pour les défilés et les parades¹²⁶. Le *šādd* est aussi présent avec les Ayyūbides, où on retrouve le *šādd al-nāḥiya* (شاد الناحية), le directeur du coin. Les responsabilités de ce poste étaient pareilles à celles d'un gouverneur : il surveille les lieux, mais aussi il les gère, les développe et encore les urbanise¹²⁷. Ensuite, le terme de *šādd* continue à exister avec les Mamlouks. Il est présent dans leur administration en association avec divers autres postes. Le *šādd* est ajouté au nom du département qu'il dirige. Al-Bāšā a répertorié dans les sources mamloukes, une quarantaine de postes précédés par le vocable *šādd*¹²⁸. Par exemple : Qalqašandī attribue les responsabilités de la *šarabḥāna* du sultan au *šādd al-šarabḥāna*¹²⁹. On trouve aussi *šādd al-dawāwīn*, qui est le responsable des *dīwān*-s du sultan¹³⁰, et de même le

¹²⁴ En effet, une cérémonie est mentionnée dans le grand ouvrage d'Edward Lane, sur les manières et les habitudes des Égyptiens modernes, qu'il compose entre 1833 et 1835. Ainsi, pour devenir un membre d'une corporation de métier, comme par exemple la menuiserie, l'apprenti devait être initié lors d'une cérémonie appelée « *šādd al-walad* ». Ses compétences techniques sont ainsi reconnues par le grand maître, *al-mu'allim*, et il est accepté comme nouveau membre dans le métier. Ceci génère une confusion, car, comme nous allons l'expliquer dans ce chapitre, le *šādd* n'était pas toujours un homme de métier. Il serait donc difficile de lier les deux fonctions ensemble. Évidemment, nous sommes aussi au XIX^e siècle, mais il m'a paru intéressant de rapporter cette explication. Voir E. LANE, « *Manners and customs* », p. 250. (Edward Lane (1801-1876) est un orientaliste britannique, traducteur et lexicographe. Il part pour l'Égypte au début du XIX^{ème} siècle. Il est l'auteur de l'ouvrage fameux : *Manners and customs of modern Egyptians*.)

¹²⁵ Edward Lane (1801-1876) est un orientaliste britannique, traducteur et lexicographe. Il part pour l'Égypte au début du 19^{ème} siècle. Il est l'auteur de l'ouvrage fameux : *Manners and customs of modern Egyptians*.

¹²⁶ H. AL-BĀŠĀ, *Al-fūnūn al-islamiyya*, II, p. 604.

¹²⁷ H. AL-BĀŠĀ, *Al-fūnūn al-islamiyya*, II, p. 605.

¹²⁸ H. AL-BĀŠĀ, *Al-fūnūn al-islamiyya*, II, pp. 606-608.

¹²⁹ QALQAŠANDI, *Šubḥ al-a'šā*, IV, p. 21.

¹³⁰ QALQAŠANDI, *Šubḥ al-a'šā*, IV, p. 22.

responsable de la gestion des waqfs ; le *šādd al-awqāf*. Maqrīzī présente aussi d'autres *šādd-s*, différents de celui des *'amā'ir*, comme le responsable de l'arsenal, le *šādd al-sinā'ā*. Les postes de *šādd-s* n'existaient pas seulement au Caire, mais aussi dans les différentes villes de l'empire mamlouk, comme à Damas, Alep et à Jérusalem.

Pour expliquer donc brièvement la définition exacte du mot *šādd*, on peut dire que c'est l'équivalent d'un directeur responsable d'un bureau¹³¹. Il avait une autorité qui lui permettait de diriger et contrôler le processus du travail de son bureau. Ainsi, Le *šādd al-'amā'ir* serait l'équivalent d'un directeur de chantier, ou encore le directeur du bureau responsable de mettre en cours un projet de construction. Les sources mamloukes nous donnent des explications très précises sur son rôle.

Un autre nom de métier, parmi les responsables du chantier, présent dans notre documentation, est le *nāzīr*. Quelles fonctions et compétences ce terme recouvrait-il ? Le mot *nāzīr* (ناظر), c'est le participe actif du verbe *naẓara* (نَظَرَ) ce qui veut dire « regarde ». Donc, un *nāzīr* c'est quelqu'un qui regarde, supervise et inspecte les travaux. Dans les sources et aussi dans l'épigraphie arabe, nous retrouvons quelques expressions dérivées de la même racine. Dans les exemples de phrases retrouvées à travers la lecture des textes de Maqrīzī, que nous venons de présenter, on reconnaît une phrase qui résonne avec le *nāzīr* ; *walā naẓar 'imāratuha* (la construction était sous la surveillance de..). Ou encore, *bi-naẓar* (sous la surveillance de). Ainsi, nous trouvons des utilisations du verbe *naẓara* avec des chantiers de construction. Avec des phrases pareilles, on ne trouve aucune autre mention pour désigner le *šādd*. Ce qui confirme encore que le *nāzīr* remplit les fonctions du *šādd*. Van Berchem rapporte, toujours en partant du manuscrit du *Dīwān*, plus de détails sur ces responsabilités :

« Cette charge a pour objet la direction des constructions fondées par le sultan, au Caire et dans les banlieues ; elle n'est remplie que durant la période de la construction. Souvent, il est préposé à l'entretien

¹³¹ QALQAŠANDI, *Ṣubḥ al-a'šā*, IV, pp. 186-188.

général des bâtiments. C'est lui qui procure les matériaux (أصناف) nécessaires et qui s'entend avec les architectes et les maîtres d'œuvre, etc. Ce fonctionnaire a un bureau nommé *dīwan al-'amā'ir*¹³².»

Donc, le *nāzīr* supervise le travail des *muhandīsīn* et des autres artisans et ouvriers travaillant sur le chantier. En outre, il fournit les matériaux nécessaires pour la construction et coordonne le projet. Le *nāzīr al-'imāra* avait sans doute une bonne connaissance technique, qui lui permettait de bien gérer son chantier. Il était responsable de contrôler le travail exécuté¹³³. Cet inspecteur traitait avec les travailleurs des différents métiers de la construction sur le chantier. Et finalement, le *diwān al-'amā'ir* est son bureau. Ceci confirme bien que nous sommes devant un même poste. Mais était-ce toujours le cas ?

Pas forcément ! Nous trouvons un chantier dirigé par un *šādd*, mais aussi par un *nāzīr*. Le chantier en question est celui de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ. Pour la construction de cette mosquée, Maqrīzī rapporte que le sultan confie la supervision de son chantier à Bahā' al-Dīn Muhammad b. al-Burḡī¹³⁴. Ce dernier était un non-militaire, qui a occupé plusieurs fois le poste de *muḥtasib* du Caire, ainsi que celui de *wakīl bayt al-māl*¹³⁵. Ibn al-Burḡī joue le rôle du *nāzīr al-'imāra*, donc le responsable du chantier. Ceci est confirmé avec des vers rimés retrouvés en relation avec ce chantier, que nous venons de présenter¹³⁶. Il est à noter qu'à cette époque, al-Burḡī était un homme assez âgé¹³⁷, qui a sans doute accumulé une grande expérience. Évidemment, puisqu'il a déjà occupé le rôle de *muḥtasib*, un poste qui nécessite une expérience et une connaissance dans les différents métiers, afin de pouvoir juger et approuver les produits manufacturés¹³⁸. Nous pouvons donc estimer qu'Ibn al-Burḡī avait une bonne connaissance des

¹³² M. VAN BERCHEM, *CIA Égypte*, I, p.743.

¹³³ M. VAN BERCHEM, *CIA Égypte*, I, p.743.

¹³⁴ MAQRĪZĪ, *Hiṭat*, éd. B., II, p.329 :

"ولى نظر عمارته بهاء الدين محمد بن البرجى"

¹³⁵ IBN TAĠRĪ BIRBĪ, *Nuġūm*, XIV, p. 75, SAḤĀWĪ, *Daw'*, VII, p. 225.

Muḥammad b. al-Ḥasan b. 'Abd Allah al-Bahā' b. al-Badr al-Burḡī, (m. 824 H. / 1421), il supervise aussi le travail de la *kiswa*

¹³⁶ Voir Tableau 9, Volume II, p. 85.

¹³⁷ Il meurt trois ans après ce chantier âgé de soixante-treize ans, SAḤĀWĪ, *Daw'*, VII, p. 225.

¹³⁸ Voir l'article de A. GHABIN, « al-Ḥisba wa 'ilāqatuhā bī-l-funūn al-islāmiyya » ; aussi pour le même auteur, *Ḥisba, Arts and Crafts in Islam*.

transactions, puisqu'il a déjà occupé un poste à responsabilité. Son expérience dans l'administration mamlouke, lui donne quelques compétences nécessaires pour superviser les travaux de construction de la mosquée du sultan.

Maqrīzī, qui était d'ailleurs contemporain de ce chantier, mentionne d'autres noms de responsables en association avec le chantier¹³⁹ : L'émir Faḥr al-Dīn, responsable de la construction de la *midā'*¹⁴⁰. De même, l'émir Muqbil al-Dawādār qui remplace l'émir Ṭaṭar dans cette occupation, en 822 H. Donc, deux ans après l'inauguration des lieux¹⁴¹. Le poste de *šādd*, pour ces émirs, est limité à ce chantier seulement.

Ibn Iyās ne rapporte pas le nom d'al-Burḡī, mais plutôt celui de l'émir Ṭaṭar. Il nous dit qu'il était le *šādd* responsable de terminer les travaux de l'iwan de la mosquée¹⁴². Il rapporte aussi comment il fut largement récompensé par le sultan, lors de l'inauguration de la mosquée pour la prière¹⁴³. Saḥāwī mentionne al-Burḡī, mais il ajoute qu'il était assisté par l'émir Ṭaṭar, puisque ce dernier avait une grande expérience dans le domaine de la construction¹⁴⁴.

Nous pouvons donc conclure, qu'il est possible de trouver plusieurs responsables sur un même chantier. Il est clair qu'al-Burḡī a joué le rôle de responsable du chantier. Mais, simultanément avec l'émir Ṭaṭar, puis après avec l'émir Muqbil al-Dawādār. Ainsi, sur un seul chantier, nous trouvons un *nāzir* et un *šādd*. Cela voulait-il dire que, pour ce chantier, nous sommes devant un groupe de responsables ? L'émir Ṭaṭar et al-Burḡī partageaient-ils les responsabilités ? Ou avaient-ils des responsabilités différentes même séparés ?

¹³⁹Le chantier va durer plus de six ans au total (818-824 H. / 1415-1421). Seulement, il sera inauguré en 820 H. après la fin des travaux de l'iwan de la *qibla*, pour y effectuer la prière du vendredi.

¹⁴⁰ MAQRIZI, *Hiṭāṭ*, éd. B., II, p. 329.

¹⁴¹ MAQRIZI, *Sulūk*, IV/1 p. 479.

¹⁴² IBN IYAS, *Badā'ī'*, II, p. 31. Voir Tableau I, volume II, p. 34.

¹⁴³ IBN IYAS, *Badā'ī'*, II, p. 35.

¹⁴⁴ C'est l'émir al-Zāhir Sayf Ṭaṭar, qui prend la charge du sultanat après la mort du sultan al-M'y'ayyid Šayḥ, et pendant le règne du fils de ce dernier al-Muzaffar Ḥaḡḡī, qui n'avait pas encore deux ans. Puis il devient sultan en 824 H. / 1421, pour 94 jours seulement. Il meurt d'une maladie à l'âge de 50 ans. Voir IBN TAGRI BIRDĪ, *Nuḡūm*, XIV, p. 207.

3.3. LE RESPONSABLE DU CHANTIER, ÉTAIT-IL UN HOMME DE MÉTIER ?

Nous avons expliqué l'autorité qu'un responsable pouvait exercer sur le chantier. Cependant, nous n'avons pas retrouvé des renseignements dans les sources expliquant les compétences de ce responsable. Gaston Wiet a conclu, dans son fameux ouvrage sur les mosquées du Caire, que le *šādd* n'était pas forcément un spécialiste dans le domaine de l'architecture et de la construction. Il trouve qu'il n'avait même pas besoin d'avoir un savoir technique approfondi, puisqu'il avait toute une équipe compétente à ses côtés¹⁴⁵. Comme nous l'avons expliqué dans la partie présentant l'équipe du *dīwān al-'amā'ir*, le *šādd* (ou le *nāzir*) embauchait des *muhandisīn* et des *mubāšīrīn*, qui, eux, étaient responsables de tous aspects techniques du chantier. Ce qui confirme la conclusion de Wiet.

Nasser Rabbat présente le *šādd* comme un militaire, en premier lieu, responsable de superviser les travaux de construction. Mais, d'après lui, le *šādd* n'est pas un homme technique, tel l'architecte, ce n'est pas la personne qui imagine et crée le bâtiment. Le *šādd* est un *non-designer*, selon lui, qui ne conçoit pas le projet. Certes, il peut avoir une expérience architecturale, pour intervenir sur le dessin et modifier les plans et les façades, mais il n'a probablement pas de rôle direct sur le processus de la création des plans et façades du bâtiment.

Souvent, sur les chantiers mamlouks, les sources rapportent comment le responsable du chantier travaillait. Sa première occupation était de sécuriser la main d'œuvre et de fournir les matériaux pour la construction. Il assurait la continuité du chantier et accélérail le travail pour arriver aux délais prévus. N'oublions pas qu'il avait aussi en main, toutes les questions financières du chantier. Voilà ce que les sources parviennent à nous préciser. Mais était-il un homme de métier ? Devait-il suivre une formation quelconque préalablement ? Avait-il des expériences techniques ou même artisanales ? Sur ce point, les sources restent silencieuses. Il est difficile de confirmer avec exactitude le caractère du travail technique de ce responsable sur le chantier.

¹⁴⁵G. WIET, *Les mosquées du Caire*, p. 126.

3.4. ŠĀDD AL-‘AMĀ’IR, DANS L’HISTORIOGRAPHIE

Maintenant que nous avons une idée de ce personnage d’après les écrits des historiens mamlouks, essayons de dessiner son portrait à travers la lecture des chercheurs contemporains. Van Berchem a recueilli plusieurs définitions du terme *šādd* dans son corpus sur l’épigraphie arabe. Il le traduit souvent par « *l’intendant des bâtiments du sultan* »¹⁴⁶, ou par « *l’inspecteur des bâtiments royaux* »¹⁴⁷. Pareillement, Gaston Wiet¹⁴⁸ traduit le *šādd* par « *le directeur des bâtiments royaux* »¹⁴⁹ et il explique qu’il est le représentant du sultan sur le chantier : c’est lui qui embauche la main-d’œuvre, assure la fourniture des matériaux et règle les questions financière d’achats et de salaires. Il a donc tout contrôle financier sur le chantier. Ainsi, le terme « *šādd* » peut aussi être traduit par « contrôleur ».

Quelques années après, Ira Lapidus¹⁵⁰, publie en 1967 un ouvrage important sur les villes musulmanes sous le pouvoir mamlouk, où il parle de la manière dont ce pouvoir a largement contribué au développement des villes égyptiennes et syriennes. Lapidus explique comment les élites mamloukes ont réussi à contrôler la possession des terrains, la main d’œuvre et encore les matériaux de construction¹⁵¹. Effectivement, il mentionne le responsable du travail, pourtant il n’utilise pas distinctement le mot *šādd* dans son texte. Pour désigner le responsable des chantiers ambitieux des sultans et émirs mamlouks, il lui donne comme titre : *special commisionar for construction*¹⁵². D’après les responsabilités énumérées, nous pouvons déduire qu’il parlait de la fonction du *šādd al-‘amā’ir*. Lapidus ajoute qu’il était responsable de la gestion des propriétés du sultan¹⁵³.

¹⁴⁶ M. VAN BERCHEM, *CIA Égypte*, I, p. 742.

¹⁴⁷ M. VAN BERCHEM, *CIA, Égypte*, I, p. 744.

¹⁴⁸ Gaston Wiet (1887-1971) est un orientaliste français licencié en droit, qui devient le directeur du Musée d’Art Arabe du Caire (qui deviendra le musée d’art Islamique) entre 1926 et 1951.

¹⁴⁹ G. WIET, *Les mosquées du Caire*, p.125.

¹⁵⁰ Ira Lapidus (1937-) est un grand historien américain, qui a enseigné l’histoire de l’Islam et du Moyen Orient à l’université de Californie à Berkeley.

¹⁵¹ I. LAPIDUS, *Muslim cities in the later middle ages*, p. 59.

¹⁵² I. LAPIDUS, *Muslim cities in the later middle ages*, p. 46.

¹⁵³ I. LAPIDUS, *Muslim cities in the later middle ages*, p. 46.

Nous trouvons aussi le *šādd* dans le corpus de Leo A. Mayer¹⁵⁴, qui rassemble les architectes et les artisans travaillant dans les métiers de la construction dans le monde musulman. Mayer reconnaît la présence d'un personnage sur le chantier, qui n'est ni l'architecte ni le maçon. Il s'agit du responsable du chantier ; *šādd al-'amā'ir*. Comme Van Berchem, Mayer le traduit par « superintendant des bâtiments ». Selon lui, nous sommes devant un cas particulier. Cependant, ce poste de responsable de chantier est retrouvé en Espagne omeyyade avec le *šāhib al-mabānī* et aussi sous l'Empire ottoman avec le *binā' emīni* ou le *mi'mār bāšī*¹⁵⁵. Voici l'explication qu'il donne :

« In the Mamluk realm, like most administrators, he used to be selected among members of the military class, in this case with the rank of a junior officer. In Spain he was a civilian. In either case he was a government servant with temporary duties of a contractor and business manager. But it is only fair to assume that having supervised a number of important buildings he had acquired a certain amount of technical knowledge. Could he by then be considered an architect? ¹⁵⁶»

Mayer considère le *šādd* comme un entrepreneur et un directeur d'affaires. Il souligne aussi une question polémique : peut-on considérer que, grâce à l'expérience acquise sur les chantiers, un émir mamlouk peut devenir un homme du métier ? Le *šādd* peut-il jouer le rôle de l'architecte ? Cette question sera reprise dans le chapitre suivant.

¹⁵⁴ Leo A. Mayer (1895 - 1959) est un professeur d'Art et d'Archéologie Islamique, qui émigre en Palestine en 1921, et commence par travailler pour le mandat Britannique comme inspecteur au Département des Antiquités, puis comme directeur des Archives. Il enseigne à l'université hébraïque de Jérusalem, où il devient directeur de la faculté d'Art puis recteur de l'université.

¹⁵⁵ Le *mi'mār bāšī* était un officier turc venant du corps de la *mutafarriqa* (Ce qui veut dire venant de différentes origines). Son rôle était : de collecter les taxes des artisans travaillant sur un chantier de construction, ainsi que de superviser toutes les constructions publiques et militaires. Son travail était plus technique qu'administratif. Voir D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Egypt's Adjustment to Ottoman Rule*, p. 224, et G. BAER, *Guilds*, pp. 43, 84. Voir aussi dans A. RAYMOND, *Artisans et commerçants au Caire au XVIII^e siècle*, p. 610. Voici plus d'explication retirés :

« Le *mi'mār bāšī* était au Caire un dignitaire de rang assez médiocre chargé de surveiller les constructions publiques et privées. Cette fonction constituait une ferme (*qalam*) qui appartenait traditionnellement à l'*odjaq* des Mutafarriqa: dès le début de la seconde moitié du XVI^e siècle elle était entre leurs mains, et, dans un mémoire envoyé au sultan en 1698-9, il la mentionnait parmi les trois fonctions (*manāšib*) qui étaient rattachées (*muta'alliqa*) à leur corps; en 1804 encore, le titulaire de ce *qalam* appartenait aux Mutafarriqa. Les corporations de constructeurs, de maçons et d'architectes dépendaient de lui, aussi Ḥusāin Efendi l'appelle-t-il *āgā al-muhandisīn wa al-bannā*. »

¹⁵⁶ L. A. MAYER, *Islamic Architects and their works*, p. 19.

Un demi-siècle après Mayer, on retrouve le *šādd al-'amā'ir* avec Doris Behrens-Abouseif¹⁵⁷ qui, elle par contre, identifie clairement la différence entre les hommes du métier, qui restent souvent anonymes, et les *šādd-s*, qui surveillent et contrôlent les travaux. La présence de ces derniers est presque toujours mentionnée dans les sources. Behrens-Abouseif traduit *šādd* par « *inspecteur* » et présente comment cette fonction devient officielle avec les Mamlouks bahrites :

«*For the construction of royal buildings, the Bahri Mamluks instated the office of supervisor, the šādd el-'amā'ir al-sulṭaniyya, who was traditionally a low ranking 'emir of ten'. His task was to oversee the builders and the craftsmen involved in the state's constructions.* ¹⁵⁸ »

Behrens-Abouseif suggère qu'il y a eu une fusion au XV^e siècle, entre ce poste et celui de *mu'allim al-sultan*, le maître maçon¹⁵⁹.

Pour conclure, nous sommes devant un poste essentiellement occupé par un émir mamlouk, qui avait un statut militaire modeste. Mais nous trouvons aussi des civils occupant ce poste. Le *šādd*, est délégué par le sultan pour le représenter sur son/ses chantier/s. Il jouissait d'un pouvoir considérable sur le projet, ce qui lui permettait de contrôler sa gestion. Il était responsable de la mise en route des multiples travaux, tout en sécurisant la main-d'œuvre et aussi les matériaux de construction. Ayant aussi tout contrôle sur le financement du projet, il pouvait garantir et assurer la continuité du flux du travail sur le chantier. Ce poste de responsable sera occupé par des bureaucrates égyptiens et aussi par des marchands. Ainsi, le poste du responsable du chantier ne sera pas toujours limité au groupe social des militaires. Dans la partie qui suit nous allons présenter des responsables de chantiers militaires mais aussi civils. Commençons par ces derniers.

¹⁵⁷ Doris Behrens Abouseif est professeur d'Art et d'Archéologie Islamique à la *School of Oriental and African Studies (SOAS)* de l'université de Londres.

¹⁵⁸D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 43.

¹⁵⁹D.BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 43.

3.5. RESPONSABLES DES CHANTIERS : MILITAIRES ET CIVILES

Le responsable du chantier soit le *šādd* ou le *nāzir*, est présent dans les sources mamlouks, comme nous l'avons précisé auparavant dans ce chapitre. Au cours de cette recherche, j'ai recollecté les noms des différents personnages retrouvés en association avec les multiples chantiers. Les responsables sont divisés entre des militaires et des civils. Les militaires sont des émirs mamlouks qui ont souvent été des personnages importants dans la maison du sultan. Les civils, sont aussi des personnages proches du sultan, à qui ils pouvaient faire confiance. Ils occupaient souvent des charges administratives dans l'État. Deux tableaux sont à consulter dans les annexes avec les noms de cinquante sept responsables dont trente huit militaires et dix-neuf civils.

3.5.1. Responsables militaires

Tout au long de cette recherche, j'ai réussi à répertorier trente huit noms d'émirs mamlouks, qui ont été responsables de diriger des chantiers pour leurs sultans. Quelques-uns ont aussi occupé le poste du *šādd al-'amā'ir al-sultāniyya* (Aqbugā, Aqsunqur al-Rūmī et Kahardāš)¹⁶⁰. Pour en connaître plus sur leurs interventions sur les chantiers, je me suis concentrée sur l'étude de six d'entre eux. Cinq sont bahrites : al-Šūgā'ī, Kahardāš, Aqbugā, et les deux émirs Aqsunqur al-Rūmī et Aqsunqur al-Nāširī, et un émir circassien : Ğarkas al-Ḥalīlī¹⁶¹. Deux d'entre eux (Aqbugā et Aqsunqur al-Rūmī) ont été achetés du même marchand. Trois d'entre eux ont été à la tête de la direction du *diwān al-'amā'ir* (Aqbugā, Aqsunqur al-Rūmī et Kahardāš). Ces émirs sont devenus des personnages importants dans la cour mamlouke. Ils occupaient principalement d'autres fonctions dans l'administration de l'État, tout en assumant les responsabilités du *šādd al-'amā'ir* sur les chantiers sultaniens. Ainsi, on trouve trois *amir aḥūr* pour les sultans al-Nāšir Muḥammad, son fils al-Muḥaffar Ḥağğī et al-Zāhir Barqūq (les deux Aqsunqur et Ğarkas) et deux *ustādār* pour les sultans al-Manšūr Qalāwūn et son fils al-Nāšir

¹⁶⁰ Voir Tableau I, volume II, pp. 21-39.

¹⁶¹ Voir les fiches descriptives qui correspondent aux responsables du chantier, volume II, pp. 110-150.

Muḥammad (Šūḡā'ī et Aqbuḡā). Ce sont deux postes liés directement à la maison du sultan. Quatre d'entre eux ont été envoyés par le sultan pour gouverner sur les grandes villes provinciales, Damas (Šūḡā'ī et Aqbuḡā), Alep (Aqsunqur al-Rumī), Gaza et Tripoli (Aqsunqur al-Nāšīrī). Un d'eux (Kahardāš) va diriger une campagne militaire importante contre les derniers Croisés dans la région (la conquête de l'île d'Arwād en Syrie).

Les écrits des historiens ne précisent aucune indication sur une formation technique. Il est donc fort probable que leur formation a été faite sur le chantier même. Ces émirs/*šādd*-s avaient sans doute une expérience architecturale satisfaisante, qui va leur permettre de gérer les différents chantiers. Mais ils étaient des personnages assez puissants dans la cour du sultan, ce qui leur donne un grand accès aux ressources du pays. Ils avaient la tâche de sécuriser les coûts financiers, les matériaux de la construction ainsi que la main d'œuvre. Parfois, ils vont utiliser leurs propres mamlouks, pour accélérer le travail et finir le projet à temps. Les émirs sont surtout des hommes de fortes personnalités. Le choix des sultans de leur confier la tâche de superviser leurs projets ne se base pas au hasard. Pour une telle opération compliquée et complexe, ils vont dresser un plan de gestion efficace pour pouvoir effectuer le travail rapidement et avec une haute qualité artistique et architecturale.

En dehors des chantiers des sultans, ils vont laisser leurs propres empreintes sur la ville du Caire. Ils investissent pour leurs comptes personnels en mettant en cours des projets architecturaux mais aussi urbains. Ainsi, on peut les considérer comme des promoteurs urbains puisqu'ils construisent : trois mosquées dont une *madrassa/hānqāh*, deux hammams, trois demeures, un mausolée, une *qantara* sur le canal, un *ḡisr* sur le Nil, un *hikr*, un marché et un *hān*. Parfois, ils abusent de leur poste de *šādd* ou encore de leurs positions privilégiées dans la cour, pour faire payer les coûts de ces travaux personnels par le *dīwān al-'amā'ir* ou encore par Bayt al-Māl.

3.5.2. Responsables civils

À travers la lecture des sources, nous trouvons, à plusieurs reprises, des personnages non-militaires dirigeant un projet de construction et représentent le sultan ou l'émir sur son chantier. Ces hommes sont surtout retrouvés pendant la période circassienne, mais ils sont déjà présent sous le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Par exemple, après le tremblement de terre de 702 H. / 1302, les deux émirs Baybars al-Ġaṣankīr et Salār prennent la charge de restaurer la mosquée al-Azhar et la mosquée de 'Amr respectivement. Salār choisi son *kātib* Badr el-Dīn ibn Ḥaṭāb et lui confie la tâche de restituer la mosquée à sa première forme¹⁶². Par ailleurs, Maqrīzī rapporte que pour la construction de la mosquée du sultan al-Nāṣir Muḥammad qui donnait sur les rives du Nil près de Fuṣṭāṭ et vers l'île de Rūḍā, il nomme pour la direction du chantier son *nāzir al-ğayš*, Faḥr al-Dīn Muḥammad b. Faḍl Allah¹⁶³. Pareillement, on retrouve le gouverneur du Caire Ibn al-Marwānī, ayant la responsabilité de démolir Qanātir al-Sibā', construite auparavant par le sultan al-Zāhir Baybars, pour la reconstruire au nom du sultan al-Nāṣir Muḥammad¹⁶⁴.

Les sources révèlent encore les noms d'un *wālī*, d'un *nāzir al-ğayš*, d'un *kātib al-sirr*, etc. Mais on trouve aussi des personnages occupant des fonctions religieuses, comme un imam, ou un cheikh soufi. On rencontre aussi des marchands, même étrangers. De nouveau, on voit comment le sultan cherche un homme de confiance et de caractère pour lui confier la tâche d'exécuter son monument. Quelques exemples de ces personnages qui ont dirigé des chantiers de construction sont présentés avec plus de détails dans des fiches descriptives du Volume II¹⁶⁵.

Nous avons déjà expliqué dans ce chapitre, le rôle de Bahā' al-dīn al-Burğī sur le chantier de la mosquée du sultan al-Muayyid Šayḥ à Bāb Zuwāyla. Son nom figure dans les *Ḥiṭaṭ* de Maqrīzī et dans les vers rimés des poètes. Cependant, sur le monument même, aucun indice n'est retrouvé, ni une signature ni un nom dans une inscription. Al-Burğī était un *muḥtasib* puis le *wakīl* du *bayt al-māl*. En revanche, le contraire exactement se produit avec une autre mosquée

¹⁶² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.252.

¹⁶³ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.304.

¹⁶⁴ AL-ŠUĠĀ'Ī, *Tārīḥ al-malik al-Nāṣir*, p. 18.

¹⁶⁵ Voir Volume II, pp. 151-159.

sultanienne. En présentant la Madrasa Ašrafiyya à Bayn al-Qaṣrayn dans ses *Ḥiṭaṭ* et *Sulūk*, Maqrīzī ne cite pas le nom de son responsable. Aucun autre historien ne cite un nom avec cet édifice. Par contre sur le bandeau d'inscription de la façade est (Figure III-4), nous trouvons la mention de son *nāzir al-ğayš*, le *cadi* 'Abd al-Bāsiṭ¹⁶⁶ comme suit :

« (Elle a été bâtie) sous la direction du pauvre serviteur d'Allāh, 'Abd al-Bāsiṭ, intendant des armées victorieuses¹⁶⁷. »



Figure III-4 Bandeau d'inscription sur la façade est de la Madrasa Ašrafiyya, avec le nom du *cadi* 'Abd al-Basiṭ

Ces responsables ne portent pas le titre de *šādd al-'amā'ir*. Ils étaient de grands bureaucrates égyptiens, qui se sont lancés aussi dans des projets personnels et nous ont laissé des mosquées qui sont aujourd'hui classés parmi les chefs d'œuvres du patrimoine mamlouk. Il suffit de voir la majesté de la mosquée du *cadi* Abū Bakr Muzhir ou encore celle du *cadi* 'Abd al-Basiṭ même pour savoir le point atteint par ses bureaucrate, largement visible dans la finesse et la haute qualité des constructions qui ont survécus jusqu'à nos jours.

¹⁶⁶ Pour plus d'informations sur ce personnage, voir la fiche descriptive, Volume II, p. 151-153.

¹⁶⁷ M. VAN. BERCHEM, *CIA Égypte*, I, p.350:

"وذلك بنظر العبد الفقير إلى الله تع عبد الباسط ناظر الجيوش المنصورة غفر الله له و للمسلمين"

3.6. CONCLUSION

La grande responsabilité, de diriger un chantier pour un sultan ou un émir, échouent normalement à des hommes occupant des positions importantes dans la maison du sultan ou de l'émir. Dans les textes historiques, nous trouvons le terme de *šādd al-'amā'ir*, ou responsable de la construction. Un terme qui se transforme en une occupation officielle, *šādd al-'amā'ir al-sultāniyya* au sein de l'administration mamlouke avec la création, pendant le troisième règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad, de la direction des bâtiments du sultan : *Diwān al-'amāir*. Cette occupation fut principalement attribuée à des émirs militaires, qui sont déjà des émirs importants et connus, occupant d'autres postes. Ainsi, on trouve des *ustadār-s* et des *amīr aḥūr-s*. Plus tard, avec les Mamlouks circassiens, cette responsabilité fut accordée à des élites civiles, qui ont souvent aussi travaillé pour l'État mamlouk, la plupart du temps simultanément. En conséquence on découvre des *kātib al-sirr* ou encore des *nāzīr al-ḡayš*.

Les sources mamloukes parlent de *šādd*, mais elles présentent aussi plus tard le *nāzīr*. Pendant l'époque circassienne, le *nāzīr* est donc l'équivalent de ce qu'a été le *šādd* auparavant. Par contre, nous avons détecté la présence de ces deux fonctions sur un même chantier. Ainsi, il est possible de proposer qu'il y a eu un partage des responsabilités entre militaire et civil. Les historiens ont utilisé le terme *šādd* avec les émirs mamlouks, ils ont utilisé le terme *nāzīr* mais parfois *šādd* avec les bureaucrates égyptiens. Peut-on donc dire que, quand le responsable du chantier est un émir militaire, c'est un *šādd* et que quand c'est un fonctionnaire civil c'est un *nāzīr*? En tous cas, nous sommes devant deux termes qui désignent le responsable du chantier.

Ce personnage, représentant du sultan sur son chantier, n'a pas forcément une formation en architecture, il n'est pas un homme du métier, mais il a acquis une formation pratique de part son expérience. Néanmoins, il a un pouvoir important sur le processus du travail. Il est souvent appréhendé par les différents travailleurs. Ce porte-parole/délégué du sultan est souvent confondu avec l'architecte, soit le concepteur du projet. Mais nous pouvons assurer que cet émir militaire ou cette élite civile est sans doute autre que la personne qui a conçu le projet dans sa totalité.

L'exercice des responsabilités sur les chantiers des sultans et émirs mamlouks fut une tâche compliquée et stressante qui a nécessité des compétences particulières. Pour devenir le responsable du chantier et représenter le sultan, il fallait avoir une personnalité assez forte et un caractère bien ferme. Ce n'est pas une affaire simple que de diriger toute cette équipe de travailleurs et aussi fournir le matériel et les outils nécessaires pour la construction. D'après ma propre expérience sur les chantiers de construction et de restauration, je peux affirmer avec certitude, combien la responsabilité est difficile : pour diriger un chantier et être obéi, il faut être respecté et parfois aussi appréhendé. Pour contrôler le progrès et vérifier les délais, il faut surtout savoir aussi communiquer. Or, si nous acceptons que le responsable ne soit pas un homme technique avec une formation dans un métier, il est évident qu'il devait quand même savoir communiquer avec son équipe : ses *muhandisīn*, ses *mubāširīn* et ses *arbāb al-waḏā'if*, afin de pouvoir juger la qualité du travail et évaluer la situation du chantier pour la justifier auprès de son sultan. Pour qu'il puisse exercer proprement sa fonction, il fallait qu'il connaisse le matériel et les différentes terminologies utilisées afin de pouvoir suivre le progrès du travail. Ainsi, il fallait communiquer dans la propre langue du chantier. Ceci nécessitait tout de même que le *šādd* ou le *nāzir* aient un minimum de savoir dans les différents métiers de l'architecture et de la construction, afin de pouvoir gérer et prendre des décisions.

Les quelques exemples de vers rimés sélectionnés dans les textes de Qalqašandi, de Maqrīzī et d'al-Safadī, montrent comment, à l'époque, l'exécution des édifices était un sujet qui touchait bien à la vie des simples sujets de la capitale, ce qui a encouragé les poètes à y prendre part et à présenter leurs points de vue. Le responsable du chantier est au cœur de toutes ces actions et les vers rimés le mentionnent clairement. Soit par bénédiction et une approbation, soit le maudissant et le méprisant.

CHAPITRE IV

ASSISTANT TECHNIQUE: LE MUHANDIS

Nous venons d'examiner dans le chapitre précédent, les responsables des chantiers : le *šādd* et le *nāzir*. Dans ce chapitre-ci, nous allons discerner un autre personnage du chantier, que nous avons retrouvé parmi les textes des historiens : le *muhandis*. Il était doté d'une formation scientifique assez savante, qui va lui permettre de fournir une assistance technique aux responsables des chantiers. Selon la hiérarchie du chantier, le *muhandis* se positionne après le *šādd* et le *nāzir*. Il est quand même le moins connu, puisqu'il reste souvent anonyme. Seuls quelques noms de ces *muhandisīn* (sing. *muhandis*) nous sont parvenus, ceux qui ont réussi à graver leurs noms dans la mémoire architecturale et urbaine de leur ville.

Quelles sont les responsabilités de ce personnage sur le chantier ? Participe-t-il au processus de la création d'un bâtiment ? Est-il responsable de la création du plan ? Intervient-il sur les formes des fenêtres dans la façade ou sur la décoration ornementale du *mihrāb*? Bref, est-il la personne responsable de la conception puis de la réalisation d'un projet ? Nous sommes là devant des questions difficiles, dont les réponses paraissent vagues et fragmentaires. Notre connaissance sur le savoir technique et théorique du *muhandis*, ainsi que sur ses compétences pratiques ou artistiques, est assez limitée. En revanche, les indices qui dévoilent sa présence sur les chantiers sont nombreux. Dans ce chapitre nous allons essayer de trouver des réponses à ces questions, tout en présentant des exemples retrouvés dans les sources de l'époque. Commençons tout d'abord par expliquer ce terme.

4.1. ETYMOLOGIE ET USAGE DU MOT *MUHANDIS*

Le mot *muhandis*, est un emprunt de la langue persane, *muhandiz* (مهندس), dont l'étymologie est *indazah* (إندزه), ce qui veut dire jet, mesure ou ingrédient¹. *Indazah* signifie aussi quantité, mesure, géométrie et arithmétique. De cette même racine est dérivé en arabe *al-handasa* (الهندسة), ou « la science de la géométrie ». En Iran, nous trouvons le terme *muhandis* utilisé avec des personnages du chantier, travaillant comme un maçon pour construire des tours (le *muhandis al-bannā'*, المهندس البناء), mais aussi comme un plâtrier, travaillant dans le stuc (ğaşşāş, جصاص)².

Qalqašandī précise que le *muhandis* a une connaissance et un savoir dans la géométrie, une science définie par al-Ḥawarizmī³ dans son encyclopédie *Mafātīḥ al-'ulūm*⁴, comme étant la science de la création de l'espace : *šinā'at al-masāḥa*, (صناعة المساحة)⁵. Al-Ḥawarizmī rapporte l'équivalent de la *handasa* en grec : γεωμετρία (géométria).

¹G. WIET, *Les mosquées du Caire*, p.124 ; N. RABBAT, *Mamluk History through Architecture*, p.36 ; voir aussi Ibn Manẓur dans *Lisān al-'arab* :

"الهنداز معرب وأصله بالفارسية أندازه يقال أعطاه بلا حساب ولا هنداز ومنه المهندس الذي يقدر مجاري القني والآبنية إلا أنهم صيروا الزاي سينا فقالوا مهندس لأنه ليس في كلام العرب زاي قبلها دال."

Et la traduction :

« *al-Hindāz* est arabisé, son origine en persan est *indazah* et on dit il lui donne sans calcul et sans *hindāz*. D'où est dérivé *al-muhandiz*, celui qui calcul les canaux et les bâtiments, seulement ils vont remplacer le 'z' avec un 's', alors on dis *muhandis*, puisqu'en arabe le 'z' est précédé par un 'd'. »

² D. CLEVENOT, *Décor d'islam*, p. 65.

³ *Abū 'Abd Allah Muḥammad ibn Ahmed ibn Yūsuf al-Ḥuwarizmī* (mort en 387 H., à ne pas le confondre avec le fameux mathématicien *Muḥammad ibn Mūsā el-Ḥuwarizmī* mort en 850 à Bagdad) est l'auteur des *Mafātīḥ al-'ulūm*, une des plus anciennes encyclopédies islamiques, qui représente un manuel avec les définitions exactes des termes techniques utilisés à l'époque.

⁴ Cet ouvrage a été écrit au X^e siècle. Il est divisé en deux parties, la première analyse les sciences d'origine arabe ou musulmane et la seconde analyse les sciences importées du monde hellénique. C'est dans cette seconde partie que nous trouvons sa définition sur la géométrie. Al-Ḥuwarizmī s'emploie à donner les étymologies correspondantes en persan et en grec aux termes qu'il analyse.

⁵ AL-ḤAWARIZMI, *Mafātīḥ al-ulūm*, p. 303.

Ibn al-Nādim⁶ dans son *Kitāb al-Fihrist* range les *muhandisīn* dans la même catégorie que les mathématiciens, les astrologues, les musiciens et les mécaniciens. Cependant, il ne fait aucun lien entre leurs pratiques et le domaine de l'architecture et de la construction⁷. Traditionnellement, la géométrie est la partie des mathématiques qui étudie les figures du plan et de l'espace. Ibn Ḥaldūn en parle aussi dans sa *Muqaddima* et la lie avec les études d'Euclide⁸, qui sont parmi les premiers ouvrages mathématiques traduits en langue arabe. Il précise encore comment le fait de connaître la science de la géométrie illumine les esprits car elle organise la pensée⁹. Ibn Ḥaldūn explique que cette science est largement mise à contribution dans les métiers techniques, comme dans notre cas pour la construction des bâtiments. Dans *Rasā'il ihwān al-ṣafā'*¹⁰ la géométrie est expliquée comme étant principalement appliquée pour mesurer les surfaces. Ce qui est indispensable pour les opérations et les transactions, comme la collecte de l'impôt foncier, le drainage des voies d'eau, le service postal, etc¹¹.

Par ailleurs, Souissi propose une explication qui intéresse notre propos dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, en liant la géométrie à l'architecture comme suit:

« Un domaine important d'application de la géométrie est celui de l'architecture et de la sculpture : l'art islamique, inspiré par la géométrie, invente l'arc outrepassé, les coupoles reposant sur des polygones réguliers, les encorbellements, les stalactites, ensemble de polyèdres de stuc et de lumière, Le travail du sculpteur au sein de la pierre ou dans le stuc est préparé par un mathématicien¹². »

⁶ Abū al-Faraġ Muḥammad b. Ishāq b. al-Nādim (mort en 995 H. ou 998H.) est un biographe musulman qui vécut essentiellement à Bagdad. Il est l'auteur de l'ouvrage *Kitāb al-Fihrist*, un index complet de tous les livres arabes de l'époque. Voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Ibn_al-Nadim

⁷ IBN AL-NADĪM, *al-Fihrist*, pp. 371-379, d'après A. GHABIN, *Hisba, Arts and Crafts in Islam*, p. 203.

⁸ Euclide est un mathématicien de la Grèce antique, souvent désigné comme le « père de la géométrie », car il est l'auteur du fameux ouvrage «Éléments de mathématiques», qui est considéré comme l'un des textes fondateurs des mathématiques . Il y présente un large ensemble de théorèmes sur la géométrie et l'arithmétique théorique

⁹ IBN ḤALDUN, *Muqaddima*, p. 486.

¹⁰ Les *Rasā'il Ihwān al-Safā'* ou Les Épîtres des frères de la pureté, sont composés de cinquante-deux épîtres sur différents sujets, incluant un traité, *Al-Risāla al-ġāmi'a*, qui fait une synthèse de l'ensemble de l'ouvrage. La majorité des chercheurs conviennent qu'ils ont appartenu au mouvement chiite des ismaéliens. Pour la plupart, ils sont des auteurs anonymes. Cependant, nous savons qu'ils ont vécu à Basra en Iraq. Au premier tome de leur ouvrage, ils traitent les sciences mathématiques, dont la géométrie.

¹¹ Voir M. SOUSSI, EI, éd. 2, Supplément Livraison 5-6, p. 414.

¹² *Ibid.*

Un *muhandis* est donc un personnage qui peut dessiner des espaces et des formes grâce à son savoir en géométrie. Il peut aussi estimer les poids et calculer la superficie des terrains. Le *muhandis* n'est pas toujours un homme du chantier, travaillant dans le domaine de l'architecture et de la construction. À partir des éléments biographiques rassemblés par Aḥmad Taymūr dans sa liste sur les *muhandisīn* de l'Islam¹³, on trouve des mathématiciens, des astronomes, des algébristes, des chimistes et des médecins. Ils vont donc étudier le patrimoine géométrique grec, présenté dans les travaux d'Euclide et de Pythagore et deviennent novateurs dans les différentes branches scientifiques, comme dans l'algèbre et la trigonométrie. La liste de Taymūr comprend aussi le nom de divers savants qui ont influencé le développement de l'astronomie. Ainsi, le *muhandis* est certainement un homme de sciences. Seulement, dans les 107 noms des *muhandisīn*, l'on constate que peu d'entre eux firent carrière dans la construction.

Ce personnage est aussi souvent mentionné dans les documents d'archives de l'époque ottomane. Cependant, à cette époque, son rôle ne dépasse pas celui d'un simple géomètre ou d'un chef des travailleurs¹⁴. Une figure bien éloignée de l'homme de sciences. Mais comment était la situation à l'époque mamloque ? Quel était son statut ? Ses compétences ? Consultons les sources.

4.2. LE MUHANDIS DANS LES SOURCES MAMLOUKES¹⁵

Les sources révèlent des informations primordiales qui aident à formuler des idées sur le rôle du *muhandis* sur le chantier. Ce personnage est souvent retrouvé, travaillant parmi un groupe de *muhandisīn*. Dans la partie qui suit nous présentons le *muhandis* dans les écrits de 'Abd al-Laṭīf al-Baġdādī, de Qalqašandī, de Maqrīzī et d'Ibn Iyās. On consulte aussi les manuels de *ḥisba* ainsi que les documents juridiques pour comprendre qui les différents rôles de ce professionnel.

¹³ La liste d'Aḥmad Taymūr comprend des *muhandisīn* à partir de l'établissement de la civilisation islamique après la conquête arabe.

¹⁴ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Egypt's Adjustment to Ottoman Rule*, p. 224.

¹⁵ Tout au long de cette recherche, j'ai retrouvé vingt-sept noms de *muhandis* que j'ai regroupé dans le Tableau 3, Volume II, pp. 44-52. Voir aussi le Tableau 4 sur les *muhandisīn* dans les sources, Volume II, pp. 53-59.

4.2.1. Dans l'ouvrage de 'Abd al-Laṭīf

Dans le chapitre qui présente la vie quotidienne des Égyptiens, leurs manières de faire, et leurs coutumes, 'Abd al-Laṭīf explique aussi comment ils construisent leurs bâtiments. D'après lui, le *muhandis* c'est la personne responsable de la conception du projet et du processus de la construction. Ainsi, quand le projet est encore une idée, le *muhandis* est sollicité pour commencer le travail. Voici son texte traduit en français par de Sacy, où il traduit *muhandis* par ingénieur¹⁶ :

« Quand on veut bâtir un hôtel (*rab'*)¹⁷, un palais pour un prince, ou une halle (*qaysariyya*), on fait venir un ingénieur (*muhandis*), et on lui en confie l'exécution. Il se rend alors sur le lieu, qui est, ou un terrain un peu élevé, ou un emplacement quelconque, le divise dans son esprit, et dispose toutes les parties du plan, suivant la nature du bâtiment qu'on lui demande : après quoi il entreprend successivement les diverses parties l'une après l'autre, et les termine entièrement ; en sorte qu'on peut faire usage de chaque partie et l'habiter, à mesure qu'elle est finie, sans attendre une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que le plan se retrouve rempli en entier par la réunion de toutes les parties, sans qu'il y ait aucun défaut d'ensemble, aucun vide ni omission auxquels il faille remédier après-coup¹⁸. »

Nous ne sommes pas sûrs s'il s'agit d'une construction monumentale, effectuée par ordre d'un sultan ou d'un émir, ou si c'est un projet quelconque. Pourtant, 'Abd al-Laṭīf ne présente pas n'importe quels bâtiments. Il s'agit d'un immeuble à étage, un *rab'*, d'une grande résidence, une *dār*, et d'un édifice commercial, une *qaysariyya*. Le commanditaire est donc un personnage qui prévoit une construction qui n'est pas tout à fait simple, alors il demande l'assistance d'une personne qualifiée et dotée d'un savoir technique : le *muhandis*. On va donc le chercher et l'exécution de l'édifice lui sera confiée.

¹⁶ Ce même passage est repris plus tard par Prisse d'Avenne, comme nous l'avons expliqué dans l'introduction générale, où il traduit *muhandis* par architecte.

¹⁷ Un hôtel ou un *rab'* (ربع), est maison divisée en plusieurs logements, dont le bas forme des boutiques ou des magasins, en conséquence n'a point de cour.

¹⁸ 'ABD AL-LATIF, *Relation de l'Égypte*, p. 296 ; 'ABD AL-LATIF, *Riḥlat 'Abd al-Laṭīf al-Buḡdādī fī Misr*, pp. 113-114.

"وإذا أرادوا بناء ربيع أو دار أو ملكية أو قيصارية إستحضر المهندس وفوض إليه العمل فيعمد إلى العرصة وهى تل تراب أو نحوه فيقسمها فى ذهنه ويرتبها بحسب ما يقترح، ثم يعمد إلى جزء من تلك العرصة فيعمره ويكمله بحيث ينتفع به على إنفراده ويسكن، ثم يعمد إلى جزء آخر ولا يزال كذلك حتى تكمل الجملة بكامل الأجزاء من غير خلل أو استدرالك."

Cet homme technique commence par visiter les lieux. Effectivement, c'est la première chose à considérer, puisque la parcelle peut être contraignante! Grâce à ces capacités intellectuelles et son savoir en *handasa*, le *muhandis* va pouvoir diviser le terrain dans son esprit. Le texte précise bien que l'opération de la division du terrain s'effectue mentalement et non pas à l'aide d'un dessin. En divisant l'espace, le *muhandis* dispose toutes les parties du plan, suivant la nature du bâtiment qu'on lui demande, en rangeant et organisant, toujours dans sa tête, cette parcelle en fonction du programme demandé.

On induit donc que le *muhandis* se trouve devant deux contraintes : la nature du terrain et le type de bâtiment. Le texte présente deux phases : celle de la conception du projet et ensuite celle du chantier. 'Abd al-Laṭīf nous fait découvrir comment le *muhandis* va appliquer un phasage, qui débute avec la conception et ensuite l'exécution. Il faut noter qu'Abd al-Laṭīf insiste sur le fait que nous sommes toujours sur le terrain. Il respecte aussi le phasage du *muhandis*. Ceci est bien expliqué dans son texte arabe. Ainsi, il met tous les pronoms au féminin à la première étape en parlant de la conception du projet et comment la parcelle est pensée : par son découpage (*fa-yuqassimuhā*) et son organisation (*yurattibuhā*). Ensuite, il change ses pronoms au masculin, en présentant la seconde étape, qui présente la construction et la réalisation du projet, laquelle est aussi l'objet d'un phasage : *fa-yu'amiruhu wa yukamiluhu*.

Le *muhandis* ne travaille pas les différentes parties du chantier au même moment. Au contraire, les divisions effectuées à la parcelle, lui permet de travailler séparément le bâtiment. Ainsi, le processus de la construction s'effectue d'un bout à l'autre. Il entreprend donc successivement les diverses parties du chantier l'une après l'autre. On comprend donc qu'il procède par tranches de construction, et il arrive même jusqu'au bout du travail, puisque les lieux deviennent habitables. Ceci a donc un intérêt technique et aussi un intérêt économique.

La phase de la conception est formidablement bien élaborée, à un tel point que le texte continue par confirmer qu'aucune omission ni aucun vide ne serait produit. L'exécution est donc parfaite, le bâtiment est achevé sans fautes ! Et tout cela, sans plan : le *muhandis* est tellement expert en *handasa*, qu'il peut faire des réalisations de haut vol sans plan, puisque tout est dans sa tête. En conséquence, le *muhandis* est un homme de terrain, comme un géomètre. Il est capable de projeter son bâtiment et de l'implanter sur la parcelle, mais dans son intelligence,

soit, sans faire de dessin. Ce texte explique clairement la méthode utilisée pour la réalisation d'un bâtiment complexe, sans faire de plan sur papier en avance et où l'on procède par des unités de module qui s'articulent les unes aux autres, au fur et à mesure de la construction.

Nasser Rabbat en présentant ce texte de 'Abd al-Laṭīf, déduit de sa tonalité que l'auteur était impressionné par les procédures engagées pour la construction. Il est fort possible qu'à cette époque, le système de construction au Caire n'était pas tout à fait identique à celui qu'Abd al-Laṭīf était accoutumé à voir à Bagdad, sa ville natale¹⁹. Par ailleurs, ce texte nous apprend, comment parfois, aucune présentation graphique n'est nécessaire, puisque le *muhandis* visualise le plan dans son esprit et commence par travailler directement sur le site. Le terrain est l'outil qui lui permet de projeter son bâtiment futur, c'est sur quoi il organise sa pensée. Selon 'Abd al-Laṭīf, le *muhandis* est le concepteur et aussi le réalisateur du projet, qui coordonne le déroulement du chantier.

4.2.2. DANS *ṢUBḤ AL-A'ŠĀ* DE QALQAŠANDĪ

Qalqašandī nous présente une fonction dans l'administration mamlouke où le *muhandis* figure. Il s'agit du poste de *muhandis al-'amā'ir* (مهندس العمائر), que nous allons traduire par « l'architecte-en-chef ». Ce titre est retrouvé au sommet d'une liste de cinq postes officiels à la cour : *alqāb arbāb al-waḏā'if min ahl al-šinā'āt*²⁰. Peut-on supposer dans ce cas qu'il profite d'une place prioritaire et plus importante que les autres métiers ? La construction des bâtiments occupe-t-elle une place privilégiée par rapport à la santé et au transport ? Qalqašandī ne donne aucune explication concernant le positionnement dans la liste. Difficile de dire s'il les a présentés ainsi pour marquer une hiérarchie quelconque, sociale ou professionnelle.

Certainement, le *muhandis al-'amā'ir* est un homme du chantier. Il jouissait d'une connaissance approfondie dans les métiers de la construction et aussi dans les matériaux produits et utilisés. Il est le seul personnage retrouvé dans les sources en association avec une

¹⁹ N. RABBAT, « Design Without Representation in Medieval Egypt », p. 149.

²⁰ Les autres postes sont : le chef des médecins (*ra'is al-aṭibā'*), le chef des oculistes (*ra'is al-kaḥālīn*), le chef des chirurgiens (*ra'is al-ḡarā'iḥiyya*) et le chef de la marine (*ra'is al-ḥarāqa*).

science technique : la science de la *handasa*, littéralement « la science de la géométrie » et par extension, « l'architecture ». Malgré tout, les textes n'expliquent pas comment ce personnage avait reçu sa formation théorique ou technique. Peut-on proposer l'hypothèse, puisqu'il a travaillé pour l'administration mamlouke, qu'il a aussi pris part dans l'équipe du *šādd al-'amā'ir al-sultāniyya* ? C'est fort possible, c'est pour cela qu'on l'a inclus dans l'équipe du *dīwān al-'amā'ir*, comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent.

D'après l'explication précisée par Qalqašandī, il est difficile d'affirmer si cet architecte-en-chef était aussi impliqué dans le processus de la création du projet et de sa conception, soit la phase de l'avant-projet. Toutes les responsabilités signalées dans son manuel sont plutôt liées au chantier. Ainsi, l'architecte-en-chef est responsable de l'organisation du chantier, de l'estimation des coûts des travaux et de la vérification de la qualité du travail exécuté par les employeurs des différents métiers²¹ :

A. Organisation de la construction des bâtiments

Je suppose que, pour ce poste, le *muhandis* avait affaire à deux responsabilités : premièrement le plan architectural et deuxièmement le phasage de la construction. En arabe, Qalqašandī utilise le mot *tartīb*, aussi retrouvé dans le texte d'Abd al-Laṭīf présenté *supra*, ce qui révèle un niveau d'arrangement et d'efficacité nécessaire pour le travail exécuté.

²¹ QALQAŠANDĪ, *Subḥ al-a'šā*, V, p. 467:

"مهندس العمائر. وهو الذي يتولى ترتيب العمائر وتقديرها ويحكم على أرباب صناعتها. والهندسة علم معروف فيه كتب مفردة

بالتصنيف"

« Le muhandis al-'amā'ir- il est celui qui organise les constructions et qui estime ses coûts. Il évalue aussi les artisans des métiers de la construction. La *handasa* (la géométrie) est une science connue avec des ouvrages répartis en catégories. »

Le plan architectural et le programme du projet

Pour construire un édifice, et avant même de démarrer le chantier, il faut être capable d’imaginer les différents espaces, formes et volumes disposés sur un même terrain. Par ailleurs, il faut savoir identifier ces espaces avec leurs diverses fonctions. Nous ne pouvons pas justifier, d’après Qalqašandī, que ce personnage est bien le concepteur du projet. Tout de même, le *muhandis* devait avoir une forme de plan en tête, même si elle n’est pas tout à fait définitive, avant de commencer la construction, afin de pouvoir organiser le travail. Il est possible de travailler le plan directement sur le terrain et sans dessin, comme nous venons de l’expliquer avec le texte de ‘Abd al-Laṭīf. Cependant, il est aussi possible de proposer que ce personnage, entraîné à se servir des outils de dessin comme l’équerre et le compas, du fait de sa formation en géométrie, a peut-être aussi esquissé des schémas qui lui serviront plus tard lors de la construction.

Le phasage de la construction

Après avoir pensé la répartition des espaces à travers un plan architectural, il fallait aussi organiser à l’avance les différentes étapes de la construction du bâtiment, soit le programme de la construction du projet. Sans organisation, non seulement un chantier peut être retardé, mais il y aura aussi sûrement des pertes financières. La durée du chantier ainsi que les coûts des travaux seront toujours deux facteurs importants sur les chantiers des sultans mamlouks. Prévoir préalablement les étapes du travail, contribue certainement et largement à l’organisation des travailleurs du chantier : Savoir comment les différentes activités seront coordonnées, qui commence avant qui, qui travaille après qui, etc. Nous allons reprendre ce point dans le chapitre V en présentant la chaîne opératoire.

B. Estimation des coûts des travaux

Savoir estimer les dépenses du projet afin de prévoir à l’avance les sommes nécessaires pour exécuter le bâtiment est, sans doute, une responsabilité considérable. En effet, les sultans

mamlouks avaient souvent les moyens de se payer une construction et même plusieurs. Cependant, n'importe quel commanditaire se pose souvent cette question en premier : combien cela va t'il me coûter ?

Le fait de prévoir la somme à l'avance, est indispensable pour assurer la continuité de l'achat des matériaux de construction nécessaires, ainsi que de la paye des salaires des travailleurs du chantier. En outre, il est important de savoir estimer un travail exécuté, afin de ne pas payer en plus. Le *muhandis* doit être capable d'estimer le prix exact et correct, pour savoir si l'artisan ou l'ouvrier demande une somme exagérée ou pas.

C. Évaluation des travailleurs

C'est aussi une responsabilité partagée avec le *nāzir* ou le *šādd*. Effectivement, le *muhandis* doit être la personne la mieux informée, grâce à sa formation technique ainsi qu'à sa présence continue sur le chantier. Il doit être capable de juger la qualité du travail, pour pouvoir l'approuver. Il est censé savoir juger le degré de l'habileté de l'artisan ou de l'ouvrier et estimer les délais d'exécution. Il avait probablement aussi la tâche d'embaucher et de choisir les travailleurs du chantier, ou encore de renvoyer ceux qui étaient incapables d'effectuer le travail à la hauteur imposée.

4.2.3. Dans les écrits de Maqrīzī

Maqrīzī rend compte plusieurs fois de la présence du *muhandis*, souvent au sein d'une équipe de *muhandisīn*. Quoique, les textes n'expliquent pas clairement s'il travaille aussi dans un cadre administratif de l'État mamlouk, ou encore, s'il est un professionnel indépendant, embauché selon le besoin du projet, Maqrīzī explique comment le sultan faisait souvent appel aux *muhandisīn*, pour demander leurs avis et leurs conseils sur ses projets. Ces professionnels avaient indubitablement suffisamment d'expérience, accumulée grâce à leur travail sur le terrain, mais aussi à cause de leur éducation savante et leur savoir technique. D'ailleurs, Maqrīzī les nomme *arbāb al-ḥibra* (ceux qui ont de l'expérience, أرباب الخبرة). Pourtant, cette équipe de

techniciens ne va pas toujours jouer les mêmes rôles ni avoir les mêmes responsabilités. En effet, les *muhandisīn* accomplissent différentes tâches sur les chantiers : Tout d'abord, ils sont sollicités pour formuler un avis sur la faisabilité d'un projet²². Ensuite, ils proposent une estimation sur les coûts d'une nouvelle construction ou d'une restauration²³. Ils sont aussi présents lors de l'acquisition des terrains, ou ils inspectent les lieux et délimitent un territoire ou une propriété : les voici avec le sultan Baybars parmi l'équipe du projet de sa mosquée près de Ḥusayniyya, où ils sont invités à inspecter le quartier et à contribuer au choix du terrain. Jouaient-t-ils le rôle des topographes ? Ils seront envoyés, toujours par le sultan al-Zāhir Baybars, pour examiner des ruines contenant plusieurs *mihrāb*-s²⁴. Jouaient-ils le rôle des premiers collectionneurs ? Leur savoir en géométrie leur permettait-il d'imaginer un espace ruiné et à moitié disparu ? Ou tout simplement de prévoir la possibilité d'un emploi dans les nouvelles constructions du sultan ? Par ailleurs, on trouve aussi le *muhandis* travaillant comme un urbaniste ou un paysagiste en traçant des jardins et des hippodromes pour le plaisir de son sultan²⁵. Ils sont aussi des ingénieurs civils, qui donnent leurs avis sur la stabilité d'une structure : Le *muhandis*, à l'aide de sa connaissance scientifique en géométrie et en physique, pouvait calculer le poids et la pression créés par la pierre et la brique, afin de garantir la stabilité du bâtiment, et surtout ceux des minarets. Les sources nous révèlent comment les *muhandisīn*, et non pas les *šādd*-s, étaient embauchés par le sultan pour préparer des rapports concernant la stabilité et la sécurité d'une structure. Le cas le plus fameux serait celui des deux minarets construits pour la mosquée du sultan Mu'ayyad Ṣayḥ contiguë à la porte fatimide Bāb Zuwayla²⁶.

Ainsi, le titre de *muhandis* est attribué à des professionnels exerçant des rôles assez variés. Ils sont également des ingénieurs d'hydraulique, capables de calculer la profondeur et la superficie d'une *birka*²⁷, la faisabilité d'un nouveau projet de canal avant son creusement²⁸, ainsi

²² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 167.

²³ MAQRIZI, *Sulūk*, III, p. 8.

²⁴ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 409; éd. AFS, IV, p. 707.

²⁵ Voir les exemples dans les Tableaux 3 et 4, volume II, pp. 44-59.

²⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 329.

²⁷ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 165.

²⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 230.

que la construction des ponts sur le Nil et le canal²⁹. Ils sont souvent mentionnés en relation avec des chantiers concernant la protection des berges de la ville, contre les crues violentes du Nil. Évidemment, au cours de toute l'histoire urbaine du Caire, protéger la ville des coups coléreux de son fleuve, était une préoccupation majeure de tout souverain³⁰. De même, il fallait aussi assurer le transport de l'eau jusqu'à la ville et plus loin vers sa Citadelle. Tous les projets accomplis sur ces sujets étaient sous la responsabilité directe du sultan et avec la participation de ses émirs. Bien entendu, l'aide des *muhandisīn* était indispensable. Pour certains projets, le sultan faisait appel à des *muhandisīn* étrangers, vivant au-delà des frontières égyptiennes. Ceci a eu lieu quand on a eu recours à un projet difficile à hauts risques. Par exemple, pour la construction d'un pont vers Būlāq, afin de diminuer la puissance du courant de l'eau du Nil et protéger les rives du Caire. Pour ce chantier, le sultan al-Nāṣir Muḥammad lance un appel aux *muhandisīn* syriens et irakiens, pour les inviter à collaborer avec les *muhandisīn* égyptiens³¹. Ce qui révèle le niveau de la complexité et de la difficulté du projet, qui a nécessité une telle collaboration.

Vraisemblablement, le *muhandis* joue aussi le rôle de celui qui conceptualise un projet avant sa création. Quand le sultan al-Nāṣir Muḥammad décide de faire construire sa *ḥānqāh* à Siryāqūs, il va prendre avec lui des *muhandisīn* pour visiter les lieux, afin de visualiser le projet et formuler une idée sur sa forme et son programme³². Peut-on donc conclure que le *muhandis* était le concepteur du projet, ce qui correspond pour une part au rôle de l'architecte de notre époque ? C'est clairement une possibilité. Offrir

Malgré tous ces exemples, on remarque que Maqrīzī n'a retenu les noms que de trois *muhandisīn* seulement. Deux d'entre eux ont travaillé sous la direction de l'émir Aqbugā qui fut un des émirs occupant le poste de *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya*, une fonction de l'administration

²⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 167-168.

³⁰ Pour plus d'informations sur les travaux effectués en relation avec le Nil au Caire, voir la thèse de V. DENIZEAU, *Conduire l'eau au Caire mamlouk*.

³¹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 167.

³² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS, IV, p. 767.

que nous avons présentée dans le chapitre III. Il s'agit de : Abġiġ al-muhandis³³ et maître Ibn al-Suyūfī³⁴. Ce dernier portera aussi le titre de « *muhandis* ». Malheureusement, nous n'avons pas assez d'informations sur Abġiġ³⁵, à part le fait qu'il a accompagné Aqbuġā à Ḥama sur ordre du sultan al-Ṣālih Ismā'īl (r. 743-746 H. / 1342-1345), pour inspecter la Duhayša³⁶ afin d'en construire une équivalente au Caire. En revanche, pour le maître Ibn al-Suyūfī, les informations sont plus satisfaisantes³⁷. En lisant le passage mentionnant son nom dans les *Ḥiṭaṭ*, nous apprenons que le *mu'allim* ibn al-Suyūfī était le chef des *muhandissīn* (*ra'īs al-muhandissīn-s*, رئيس المهندسين), pendant le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Maqrīzī faisait-il référence ici à la fonction d'architecte des bâtiments ou *muhandis al-'amā'ir*³⁸? C'est une grande possibilité. Les *Ḥiṭaṭ* nous apprennent qu'Ibn al-Suyūfī était en charge de la construction de la mosquée de l'émir al-Tanbuġā al-Maridānī à la rue Tabbāna, construite en 740 H. / 1340³⁹. Par ailleurs, la même année, le *mu'allim* était aussi responsable du chantier de la madrasa de l'émir Aqbuġā, qui se trouve aujourd'hui accolée à la mosquée al-Azhar⁴⁰. Ainsi, Ibn al-Suyūfī fut le responsable de la construction des minarets de ces deux édifices. Notons que le minaret de la mosquée de l'émir al-Tanbuġā al-Maridānī représente une innovation dans l'architecture mamlouke, où l'on découvre le premier exemple de cage d'escalier entièrement octogonale⁴¹. A part ces quelques informations, nous n'avons pas d'autres indices sur la vie de ces deux personnages, ni sur leur parcours dans le métier, ni sur leur éducation pratique ou théorique.

³³ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 212.

³⁴ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 384.

³⁵ Abdallah Kahil explique comment Abġiġ est souvent confondu par al-Ḥuġāyġ b. 'Abdallah al-Ṣālihī. Voir A. KHALIL, « The Architect/s of the sultan Ḥasan Complex in Cairo », p. 155.

³⁶ *Duhayša* est un nom dérivé de *Dahša*, ce qui veut dire surprise. C'est le nom donné à une salle de réception construite par le gouverneur de Hama (*sāhib Ḥamā'*).

³⁷ Voir Tableau 3, Volume II, p. 44.

³⁸ Cette profession a existé dans l'administration mamlouke, elle sera expliquée dans la partie qui suit dans ce chapitre, en présentant les textes de Qalqašandī.

³⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 308.

⁴⁰ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 384.

⁴¹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 184.

Le troisième *muhandis* est le *mu'allim* Šihāb al-Dīn Aḥmad al-Ṭūlūnī *al-muhandis*⁴². Ce dernier était connu pour être *kabīr al-ṣunnā' fī al-'amāir* (le chef des artisans des métiers de la construction) et aussi *kabīr al-muhandisīn* (le chef des *muhandisīn*). Le nom d'Aḥmad al-Ṭūlūnī est présent dans les sources grâce à son statut social et non à son statut professionnel. Probablement, puisqu'il était le gendre du sultan. Car en général, les *muhandisīn* sont rarement présentés par leur nom dans les sources. On les désigne souvent par leur fonction de *muhandis*, même quand il s'agit de *kabīr al-muhandisīn*. Mais ce dernier va réussir à grimper l'échelle sociale et il accède aux cercles les plus proches du sultan, devenant aussi un émir dix. Maqrīzī le mentionne parmi l'équipe du travail récompensé sur le chantier de la madrasa al-Zāhiriyya al-Ġadīda. Le jour de son inauguration, le jeudi 12 Raġab 788 H. / 1386, le sultan al-Zāhir Barqūq, récompense l'émir Ġarkas al-Ḥalīlī⁴³, le *šādd al-'amā'ir*, en lui présentant une robe d'honneur et en le faisant monter sur un cheval avec un harnachement doré, ce qui était assez courant à l'époque. Le sultan récompense aussi le *mu'allim* al-Ṭūlūnī, avec exactement les mêmes dons, alors il reçoit aussi une robe d'honneur, et une monture avec un harnachement doré⁴⁴.

Le fait que les deux personnages, le *šādd* et le *muhandis*, aient été récompensés par le sultan de la même manière, montre leur importance quasi égale sur le projet. Ils ont sans doute collaboré sur le chantier de la madrasa. En effet, nous avons une description d'une scène rapportée par Ibn Iyās pendant la construction de la madrasa, que nous présenterons tout de suite, qui confirme cette hypothèse. Voici donc un cas qui présente une collaboration entre le responsable du chantier et son assistant technique. L'émir Ġarkas subvenait aux coûts financiers du chantier, fournissait les matériaux de la construction, embauchait la main d'œuvre habile et qualifiée, avec l'assistance du *kabīr al-muhandisīn*. Sur le plan architectural et artistique du projet, les sources ne présentent aucun détail concret sur le rôle de l'émir dans la phase conceptuelle du projet, concernant la distribution des espaces, la décoration de l'intérieur, la forme du minaret, etc. Probablement le *kabīr al-muhandisīn* en était plutôt le responsable.

⁴² MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 547.

⁴³ Pour plus d'informations sur cet émir voir sa fiche descriptive, Volume II, pp. 141-150.

⁴⁴ Le texte de Maqrīzī laisse comprendre que le fait de monter sur un cheval avec un équipement en or, était juste dans le contexte de la festivité, et je ne pense pas qu'il offrait aussi dans ce cas la monture à l'émir ou au *mu'allim*. Le sultan récompense aussi quinze des émirs de Ġarkas, qui ont participé au chantier en leur donnant chacun cinq cents dinars en argent. Il n'oublie pas également d'offrir aux maîtres artisans (*kābīr al-ṣunā'*) et aux *muhandisīn*.

Al-Ṭūlūnī porte aussi le titre de *kabīr al-ṣunnā'*, soit « le maître des artisans ». Il n'était donc pas seulement un *muhandis*, avec simplement un savoir technique, mais il avait aussi une connaissance pratique approfondie, et cela était reconnu par ce titre. D'ailleurs, son père et avant lui son grand-père, avaient tous les deux un savoir dans la maçonnerie et la taille de la pierre⁴⁵. Saḥāwī rapporte, d'après Maqrīzī, qu'ils étaient des grands *muhandissīn*, responsables des maçons et des tailleurs de pierre sur les projets du sultan⁴⁶. Aḥmad a sans doute commencé à un très jeune âge à travailler avec son père, soit dans son atelier ou sur ses chantiers. Cette expérience lui a sans doute permis d'acquérir un bon savoir-faire dans les métiers de la construction. D'autres historiens disent qu'il était aussi menuisier⁴⁷.

4.2.4. Dans les écrits d'Ibn Iyās

On trouve à nouveau le *muhandis* dans la chronique du grand historien Ibn Iyās. Il fait partie de l'équipe du chantier récompensé, lors de la fin des travaux de construction et pour les primes de fin de chantier. Il est toujours présent parmi un groupe de *muhandissīn*. Ce groupe d'assistants techniques se positionne souvent après le *šādd* ou le *mu'allim al-mu'allimīn*. mais avant le maître-maçon⁴⁸. En 788 H. /1368, pendant la construction du complexe comprenant la mosquée/madrassa et le mausolée du sultan al-Zāhir Barqūq à Bayn al-Qaṣrayn, Ibn Iyās raconte comment le sultan fait appel aux *muhandissīn* pour leur proposer d'essayer de lui construire sa coupole en pierre⁴⁹. L'historien signale que nous sommes devant la construction de la première coupole en pierre au Caire, alors qu'en réalité les coupoles en pierre existaient déjà, comme par exemple celle de Ḥawand Tatar al-Ḥiḡāziyya construite une vingtaine d'année auparavant pour son mausolée attaché à sa mosquée encore existante à Ḡamāliyya. Mais il est vrai qu'à cette époque la construction des coupoles en pierre n'était pas encore un usage caractéristique de

⁴⁵ Voir la biographie de la famille présentée dans D. BEHRENS-ABOUSEIF, « Muhandis ». Ainsi que l'arbre généalogique de la famille, Volume II, p. 105.

⁴⁶ SAḤAWI, *Daw'*, I, p. 221.

⁴⁷ Ibn Ḥaḡar, *Inbā'*, pp. 58, 116.

⁴⁸ IBN IYĀS, *Ḡawāhir al-sulūk*, p. 240.

⁴⁹ IBN IYĀS, *Badāi'*, I/2, p. 350.

l'architecture cairote, le matériel traditionnel était plutôt la brique. Pour cette expérience encore non courante, le sultan ne demande pas l'intervention d'un maître-maçon, mais il fait plutôt appel à un groupe de professionnels. Il choisit les *muhandisīn* parce qu'ils ont les capacités techniques, leurs permettant d'étudier cet élément architectural et peut-être encore de dessiner cette coupole, pour calculer préalablement la faisabilité de cette construction et les possibilités de réussite de cette tentative.

En plus de cet équipe de *muhandisīn*, on trouve sur ce chantier un chef des *muhandisīn*, le *mu'allim* Šihāb al-Dīn Aḥmad al-Ṭūlūnī *al-muhandis*, dont nous venons de parler et dont nous avons montré la collaboration avec le responsable du chantier, le grand émir Ğarkas al-Ḥalīlī. Ibn Iyās rapporte aussi le nom de plusieurs membres de la famille al-Ṭūlūnī, qui ont largement contribué dans l'artisanat du bâti. Les membres de cette famille ont pris part dans la construction des monuments mamlouks, depuis probablement le temps du sultan al-Nāṣir Muḥammad, jusqu'à l'époque du sultan Qanṣūh al-Ġūrī. Les Ṭūlūnī avaient certainement acquis leur savoir-faire dans les métiers, puisqu'ils étaient tout d'abord des tailleurs de pierre et des menuisiers⁵⁰. Dans les chroniques, le titre *muhandis* est toujours associé avec leurs noms. Ils vont aussi occuper par intermittence le poste de *mu'allim al-mu'allimīn*. La scène décrite par Ibn Iyās sur ce chantier, prouve la collaboration entre le responsable du chantier et le muhandis al-Ṭūlūnī, son assistant technique :

« Ğarkas al-Ḥalīlī, le grand connétable et al-Šihābī Aḥmad al-Ṭūlūnī le maître des maîtres, se mettaient sur une banquette au milieu du souq ⁵¹. Ensuite, ils commandaient aux tailleurs de pierre d'aller au Ğabal al-Aḥmar afin de sécuriser la pierre nécessaire pour la construction. Cette pierre était tractée par des vaches de la montagne jusqu'au lieu de la construction à Bayn al-Qaṣrayn, ce qui lui donna le nom de *al-ḥiġara al-aġāliyya*

Les *muhandisīn* sont impliqués dans une autre responsabilité bien différente de leurs interventions sur les chantiers : ils participent à la collecte des taxes de la population. Ibn Iyās raconte comment au temps du sultan Qanṣūh al-Ġūrī, ils vont accompagner les agents de l'État,

⁵⁰ Voir l'arbre généalogique de cette famille, volume II, p. 105 ; Voir aussi l'article de D. Behrens-Abouseif, « Muhandis, Shād, Mu'allim », qui représente quelques-uns des personnages de cette famille.

⁵¹ Le nom du souk n'est pas mentionné, mais probablement dans les environs du chantier à Bayn al-Qaṣrayn.

responsables de collecter les taxes estimées pour les propriétés⁵². Les *muhandisīn* sont donc présents pour mesurer les superficies des espaces et pour estimer les coûts des propriétés foncières. Dans ce cas ils sont des géomètres experts.

4.2.5. Dans les documents juridiques, et les documents *waqf*

Les archives du Caire conservent des collections importantes de documents, qui représentent principalement des actes de ventes, d'achat, de *waqf* et d'échange légal dans le cadre d'un *waqf (istibdāl)*. Il existe aussi des documents de location, de donation, d'inventaire pour héritage, ainsi que des requêtes en justice, mais leur nombre est peu important. Ces archives complètent les sources narratives qui sont souvent avares en informations, ce qui accorde une meilleure compréhension à l'urbanisme de la ville et de ses alentours. Ces documents accumulent les terminologies de l'époque, utilisées dans le domaine du bâti. Par ailleurs, ils illustrent des descriptions détaillées d'un édifice, qui projettent l'image du bâtiment dans le temps. Ces informations sont indispensables pour la compréhension de l'espace et du volume d'un édifice, qui fut souvent le sujet de nombreuses modifications au cours des années. D'après Muḥammad Amīn, il est possible de reconnaître les prix des terrains et la valeur des biens immobiliers. Effectivement, ces documents servent aussi à retracer les plans des bâtiments disparus depuis longtemps⁵³.

En lisant les documents *waqf*, on retrouve les noms des ingénieurs/architectes (*asmā' al-muhandisīn*) ainsi que celui des artisans. On pourrait penser qu'il s'agit des responsables de la construction de l'édifice, mais la lecture de la documentation nous fait comprendre que ces *muhandisīn* ne sont présents que pour justifier un acte de vente ou d'achat dans un cadre légal, en tant que témoins techniques. Ainsi, ces professionnels sont sollicités par le *cadi* qui leur confie des travaux de métrage, afin de mesurer les parcelles des terrains en question. Ils interviennent aussi pour examiner les bâtiments existants et pour évaluer l'édifice lors des transactions immobilières en préalable aux ventes, achats ou échanges (*istibdāl*). Par ailleurs, ils sont capables

⁵² IBN IYĀS, *Badā'ī'*, IV, p. 20.

⁵³ Sur ce sujet voir M. ZAKARIYA, *Deux palais du Caire médiéval, waqf et architecture*.

de calculer les parts entre plusieurs héritiers, en cas de succession d'une maison ou d'un terrain. Ils donnent également leurs avis sur les conditions du bâtiment, structurellement et esthétiquement, tout en assurant que tous les détails et les notes mentionnées dans le contrat sont corrects. Leurs signatures sont indispensables pour valider la transaction.

Prenons un exemple : dans son catalogue sur les documents d'archive de l'époque mamlouke du Caire, Muḥammad Amīn présente un document d'une opération d'*istibdāl* d'un hammam connu par le nom de Ḥammām al-Ḥalawiyīn, situé à Ḥarīt al-Dīlam. Amīn explique qu'il fallait premièrement obtenir une autorisation légale (*iqn šar'ī*) du cadī en charge, afin de pouvoir effectuer l'opération d'échange⁵⁴.

Le cadī pour sa part devait consulter le document initial pour s'assurer que l'édifice en question faisait bien partie des biens *waqf*. Pour connaître l'état du bâtiment en question : s'il est complètement ruiné, ou s'il a besoin d'une restauration, le cadī demande l'avis des *muhandisīn*. Ainsi, les *muhandisīn* donnent aussi leurs avis concernant la rentabilité de l'opération d'échange des biens pour le *waqf* initial. Pour cette opération, les *muhandisīn* rapportent au cadī que ce hammam est dans un état qui nécessite des réparations et des restaurations. Ils donnent donc un avis favorable à l'*istibdāl*⁵⁵. Le document *waqf* ne précise pas

⁵⁴ M. M. AMIN, *Catalogues des documents d'archives du Caire*, p. 472. Voici le texte qui argumente le besoin de faire cette transaction d'*istibdāl* :

" وأن كلاً من ذلك محتاج للعمارة والاصلاح والترميم وثم من رغب فى استبدال ذلك بما هو أنفع لجهة الوقف المذكور فيه وأزكى غلة وأنمى ريعاً لجهة الوقف ولمستحقه شرعاً وسألوا فيها اللذن الكريم بكشف ذلك وتقويمه واللذن فى استبداله ويحكم به على الوجه الشرعى "

Voici la traduction :

" Tout cela est nécessaire pour l'architecture, la réparation et la restauration, ainsi, quelqu'un qui souhaite pratiquer un échange légal, dans le but d'obtenir des biens plus bénéficiaires pour le waqf en question, plus profitable et plus lucratif pour le waqf et ses bénéficiaires légitimes. Et ils demandèrent à son sujet la généreuse autorisation de l'examen et de l'évaluation ainsi que l'autorisation de pratiquer cet échange légal et de juger si cet échange a été réalisé selon des procédures légales. »

⁵⁵ M. M. AMIN, *Catalogues des documents d'archives du Caire*, p. 474. Voici le texte de l'avis des *muhandisīn* :

" ذكر تاريخه فيه الملقب بالمهندسين ارباب الخبرة بالعقارات وعيوبها والأراضى وذرعها والابنية واختلافها المندوبين لذلك من مجلس الحكم العزيز بالديار المصرية أجله الله تعالى وأدام بركة متوليه وأيامه المتضمن مصير المهندسين الى بناء الحمام الموصوف كاملها المحدود أعلاه وكشفوا ذلك كشافاً شافياً وأحاطوا علماً وخبرة نافين للجهالة فشاهدوا بالصفات المشروحة أعلاه المسوغة للاستبدال شرعاً منها أن به أماكن معيبة مقلوبة الماء تحتاج الى تحفيظها بالشد ودفعها باليد واعادة ذلك على ما كان عليه اولاً على قائم الميزان المتقن الجديد والرسم على ماكان عليه اولاً فيه حاصل معيب من سفله وأعتاب وأكتاف معيبة تحتاج الى قطع المعيب من ذلك بالبناء المتقن كما شرح وحسبما تضمن ذلك محضر الكشف المرفق المذكور والمؤرخ بالرباع من ذى قعدة الحرام عام تاريخه."

si ces *muhandisīn* travaillaient indépendamment, ou s'ils étaient sollicités par opération. Cependant, le texte indique qu'ils étaient attachés au *mağlis al-ḥukm al-'azīz bi-l-diyār al-miṣriyya* soit le « tribunal du cadī ».

En expliquant les dossiers de justice (*siğillāt al-'adl*) dans son manuel de chancellerie, Qalqašandī reprend un exemplaire judiciaire utilisé auparavant pour son fils en 813 H. / 1410. Dans cet exemplaire nous retrouvons le *mağlis* mentionné *supra*, comme *mağlis al-qāḍī* (bureau/conseil du cadī)⁵⁶. D'autant plus qu'ici, il s'agit de fonctions notariales plus que judiciaires.

Nuwayrī parle aussi de ces *muhandisīn*, délégués par le cadī pour estimer le prix des propriétés, et qui doivent être attestés sur les contrats d'achats ou de ventes. Il précise qu'ils sont des experts qui arrivent à calculer les superficies des terrains et des bâtiments. Ils sont mentionnés avec les témoins (*'adl*). Ces *muhandisīn* sont toujours en groupe, au moins un groupe de deux. Ils savent diviser les maisons et les magasins entre plusieurs héritiers, afin que chacun reçoive sa part exacte de l'héritage⁵⁷.

Voici la traduction :

« On mentionne qu'à cette date ceux qui portent le titre de *muhandisīn*, des experts dans les bâtiments et sont aptes à repérer leurs défauts, dans les terrains et leurs superficies, et les différentes constructions furent sollicités par le comité judiciaire égyptien (tribunal du cadī), que Dieu garde et bénit ces responsables. A propos de la construction d'un hammam, décrit par les *muhandisīn* en entier et délimité, ils l'examinèrent complètement, et regardèrent tous les aspects grâce à leur science et leur expérience qui éliminent toute ignorance. Puis ils témoignèrent avec les détails expliqués auparavant, sur le fait que l'opération d'échange est légale, puisque la construction contient des endroits endommagés avec de l'eau, ce qui nécessite de faire une procédure pour le conserver et expulser l'eau à la main et remettre le tout dans son état premier. Il existe un grenier avec un revêtement de sol endommagé, des seuils et des contreforts abîmés et nécessitent une réparation dans cette construction de qualité comme on en a fait le commentaire et exécuté le compte expliqué auparavant et d'après cet examen ci-joint mentionné qui date du quatre de *ḍul-qī'da* de l'année. »

⁵⁶ QALQASANDI, *Subḥ al-a'šā*, XIV, p. 34 .

⁵⁷ NUWAYRĪ, *Nihayat al-irb*, IX, p. 86-87.

4.2.6. Dans les manuels de *ḥisba*

Le *muḥtasib* fixait des réglementations spécifiques et assurait leurs applications sur les chantiers. Parmi celles-ci, nous trouvons le nombre d'heures de travail ainsi que le montant des salaires. Il devait aussi garantir la qualité du travail effectué, en inspectant celui des artisans, tout en éliminant tout produit de mauvaise qualité. Surtout, quand il s'agit du choix du bois utilisé, ou encore lors de la fabrication de la chaux, utilisée essentiellement pour le revêtement des murs et le joint bement des pierres ou des briques. Le *muḥtasib* embauche un '*arif*, un maître bâtisseur, expérimenté dans le domaine de la construction, pour l'assister dans tous les points techniques nécessaires pour l'évaluation de la qualité des produits des différents métiers. Toutefois, le *muḥtasib* n'intervient pas sur le style architectural ni sur l'aspect esthétique d'un bâtiment. Certes, toutes ses activités peuvent être suivies par un *muhandis*, mais aucune mention n'est retrouvée. La seule personne mentionnée, liée au domaine de la construction, est le maçon⁵⁸. Il est intéressant de noter, puisque nous parlons des documents mamlouks, que le *muhandis* n'existe pas dans les manuels de *ḥisba*.

4.3. UN AUTRE PROFESSIONNEL DANS LES SOURCES : LE MI'MĀR

Il m'a paru indispensable de marquer la différence entre le *muhandis* et un autre professionnel présent sur les chantiers mamlouk. Il s'agit du *mi'mār* qui m'a créé une confusion en préparant ce chapitre. Quoique, j'aie remarqué que ce titre est rarement utilisé dans les sources mamloukes et que son utilisation est plutôt limitée aux villes syriennes. En Égypte, ce titre était probablement adopté officiellement après la conquête ottomane en 1517. Comme avec l'apparition de la fonction du *mi'mārbāšā*, déjà mentionné dans le chapitre précédent.

En arabe l'architecture c'est *al-'imāra* (العمارة), dont la racine est 'amara (عَمَّرَ). *al-mi'mār* est à la fois utilisé pour désigner une personne mais aussi une architecture: ainsi, on peut dire *al-mi'mār al-islāmī* pour désigner l'architecture islamique. Du point de vue linguistique, si nous

⁵⁸ L. A. MAYER, *Islamic Architects*, p. 25. A. GHABIN, *Ḥisba, Art and Crafts in Islam*, p. 203.

voulons traduire architecte, *al-mi'mār* (المعمار) serait une des possibilités avec *al-mi'mārī* (المعمارى). La confusion est née donc avec la signification actuelle du titre. En Turquie contemporaine, l'architecte est appelé *mi'mār*, ce qui est l'équivalent d'un *muhandis mi'mārī* en Égypte. Mais c'est toujours *muhandis* qui vient en premier plan. Pour mettre l'accent sur l'adhésion du *muhandis* à l'architecture, on lui ajoute le terme *mi'mārī*.

Retour à l'époque mamlouke, qui est donc le *mi'mār* ? Ce personnage est présent dans les *Sulūk* et les *Ḥiṭaṭ* de Maqrīzī, généralement en association avec des noms propres. Comme le poète Ibrāhīm al-Mi'mār, qui a écrit des vers rimés pour la Qantarat al-Dikka⁵⁹, ou celui de l'émir Šihāb al-Dīn b. Iyār, qui fut aussi connu par Ibn al-Mi'mār. La même chose se produit avec les écrits d'Ibn Taḡrī Birdī, d'Ibn Iyās et d'al-Saḥāwī, qui ont associé ce terme à des noms propres. Très rarement *mi'mār* sera présent pour présenter le titre d'une occupation, mais on le découvre. Maqrīzī écrit comment Aḥmad b. Ṭūlūn demanda à voir le *mi'mār* de la mosquée pour lui communiquer l'exacte forme qu'il doit respecter en construisant le minaret. Ce professionnel n'est pas le chrétien, *nuṣrānī*, qui a dessiné le plan, sans colonnes, de la mosquée à Ibn Ṭūlūn. Il est donc fort probable que le *mi'mār* n'était autre que le maître maçon qui a construit le minaret en spirale de la mosquée. De même, al-Ṣafadī, mentionne qu'un *mi'mār* était la personne en charge de la construction de la maison d'un des émirs à Alep⁶⁰. Par ailleurs, al-Ġawharī présente le *mi'mār* et le *muhandis* ensemble dans un même texte⁶¹. Ce qui prouve que tous les deux n'exerçaient pas les mêmes occupations. En revanche, al-Šuġā'ī mentionne un professionnel de la construction en lui attribuant les deux titres. Il s'agit du *muhandis* du sultan al-Šāliḥ, al-Ḥuġayġ b. 'Abdallah al-Šāliḥī, qui va porter aussi le titre de *mi'mār*⁶². Peut-on suggérer que c'est un maçon qui débute sa carrière dans ce métier puis se procure une formation en géométrie, afin de maîtriser l'art de bâtir ? C'est une proposition.

⁵⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 151-152; ed. AFS, III, p. 507.

⁶⁰ ṢAFADĪ, *Wafī bi-l Wafiyyāt*, (avant al-Naḥṭī)

⁶¹ ĠAWHARĪ, *Anbā' al-ḥaṣr*, p. 483.

⁶² AL-ŠUĠĀ'Ī, *Tāriḥ al-malik al-Nāṣir*, p. 273.

Il est possible de retrouver le *mi'mār* dans les documents de *waqf*-s datant de l'époque mamlouke, où il fait partie du groupe des travailleurs attaché à la fondation religieuse, afin de garantir son maintien et sa restauration en cas de besoin. Ainsi, le *mi'mār* était considéré comme un maçon, et il touchait le plus bas des salaires de la fondation avec le plombier et le menuisier⁶³. En conséquence, à l'époque mamlouke, le *mi'mār* était donc tout simplement le maçon.

Or cette confusion des termes n'est pas une affaire récente. Les compétences et les savoir-faire traditionnels de la construction étaient de longue date transmis de génération en génération : de père en fils, et de maître en apprentis. Il est probable que les changements dans les techniques étaient insignifiants. Mais l'arrivée de Muḥammad 'Alī au pouvoir en 1805, va marquer une grande rupture identifiée tout au long de la longue histoire continue des métiers. Et c'est là où on trouve une explication assez intéressante. En 1820, l'école polytechnique du Caire est établie. Ensuite, en 1887 une nouvelle branche y fut annexée, ayant pour but la formation des jeunes architectes. Mercedes Volait explique comment cette nouvelle filière qui, portait le nom de *qism al-mi'mār*, a dû changer de dénomination et devenir *qism al-Architecte*⁶⁴. Ainsi, un terme français est utilisé pour désigner l'architecte. Cela voulait-il dire que le *mi'mār* était l'équivalent de l'architecte ? Ou le contraire ?

Apparemment, la définition n'est pas du tout la même d'une langue à l'autre. Le fait que le *qism* a changé de nom, nous montre comment le terme *al-mi'mār* a présenté une confusion pour les étudiants en architecture. Nous sommes encore au XIX^e siècle et à cette époque, le *mi'mār* faisait partie de l'équipe de la corporation des métiers de la bâtisse (*ṭawā'if al-mi'mār ou kār al-'imara*), où il était considéré comme un simple artisan. Il avait aussi un statut social assez modeste. Imaginons qu'un architecte, avec sa formation technique et intellectuelle soit comparé à un artisan, soit un plâtrier ou un menuisier, qui eux, en revanche, suivent une formation pratique en atelier. Il est évident que ces étudiants universitaires, ces futures architectes, se sont sentis embarrassés vis-à-vis du terme *mi'mār*, puisqu'il les liait avec les simples ouvriers du chantier. Mercedes Volait admet en étudiant un décret de 1890 sur les droits de patente pour

⁶³ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 43.

⁶⁴ M. VOLAIT, *Architectes et architectures de l'Égypte Moderne*, p. 21.

chaque profession, qu'une distinction existait entre les *muhandis mi'mārī* d'un côté et les ingénieurs et architectes. Elle se demande si le terme en arabe était simplement appliqué aux maîtres-maçons locaux, tandis que le terme en français était peut-être réservé aux étrangers⁶⁵.

Ainsi, le *muhandis* et le *mi'mār* sont deux personnages différents, qui reçoivent deux formations tout à fait différentes. Le premier a une formation professionnelle approfondie puisqu'il va étudier la science de la géométrie. Le second développe par contre un savoir-faire acquis sur le tas, tout au long de leur travail sur les chantiers. Il commence sa formation à un jeune âge dans les ateliers des maîtres maçons ou des maîtres charpentiers comme un apprenti. Par conséquent, nous pouvons conclure que le *mi'mār* n'est pas l'équivalent du *muhandis*. Cependant, il me paraît possible de penser que tous les deux se complétaient.

4.4. ÉDUCATION ET FORMATION

Il est intéressant de noter, que les architectes/concepteurs des bâtiments romains et byzantins, ont aussi utilisé un terme en relation avec la géométrie, soit l'équivalent du *muhandis*. En latin on retrouve *mechanicus* et en grec μηχανικός (mécanikos). Un traité de géométrie écrit par le grand mathématicien Pappus d'Alexandrie⁶⁶ explique la définition des études de l'architecture⁶⁷ où le curriculum décrit est désigné par « la science de la mécanique ». La personne qui maîtrise cette formation devient ainsi un *mechanicus*. Il est vrai que le terme *architekton* ou *architectus* a aussi existé, mais il désignait d'autres personnages, qui n'ont pas eu cette formation théorique mentionnée par Pappus, donc qui ne maîtrisaient pas forcément la science de la géométrie. Ainsi, dans l'antiquité grecque, *architekton* signifiait à l'origine, maître-

⁶⁵ M. VOLAIT, *Architectes et architectures de l'Égypte Moderne*, p. 26.

⁶⁶ Pappus d'Alexandrie vécut au IV^e siècle apr. J.-C. Il est un des plus importants mathématiciens de la Grèce antique, connu pour son ouvrage *Synagoge* (traduit en français sous le titre de « Collection mathématique », en huit volumes). C'est par Pappus que nous sont parvenues les sources les plus riches des mathématiques grecques, et que nous connaissons les titres et le contenu des grands traités de l'époque hellénistique. Il développa aussi un théorème en géométrie connu par son nom. http://fr.wikipedia.org/wiki/Pappus_d%27Alexandrie

⁶⁷ Pappus rédige le suivant dans la préface de son VIII^e volume : « *l'éducation idéale de l'architecte comprend une partie théorique composée de géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la physique, et une partie du travail manuel impliqué dans les métaux, la construction, la menuiserie, et l'art de la peinture, ainsi l'exécution pratique de tous ces métiers.* »

charpentier⁶⁸. Pour devenir architecte, il y avait deux moyens : soit en suivant une formation théorique dans les universités, soit en devenant apprenti dans une école de métier. Mais, pour devenir *mechanicus*, il fallait absolument acquérir cette formation académique expliquée par Pappus. Ce qui ajoute évidemment plus de prestige à la personne. Nous pouvons donc comprendre qu'il y avait deux personnages : un *mechanicus*, un homme qui connaissait la théorie. Et un architecte, un homme de métier qui pratique son savoir-faire sur le terrain⁶⁹.

Au Caire mamlouk, comme partout dans le monde à cette époque, l'architecture était classée parmi les métiers artisanaux, qui dépendaient principalement de l'apprentissage oral, plus que de l'éducation formelle et écrite. Ceci pourrait expliquer l'absence des documents écrits sur l'architecture de cette période⁷⁰ et pareillement l'absence des notes du chantier, des plans et des dessins. Aucun traité sur l'architecture, s'il y en a un qui avait été écrit, ne nous est parvenu. Nous ne trouvons pas de textes équivalents à *De Architectura*⁷¹ de Vitruvius⁷², ou *De re aedificatoria*⁷³ d'Alberti⁷⁴. Le premier étant le seul livre majeur sur l'architecture, écrit dans l'antiquité classique, qui ait survécu, et le second est une reformulation du premier, mais quinze siècles après. Evidemment, cette absence de traités sur les théories de l'architecture laisse beaucoup d'espace à notre imagination. Les quelques documents qui nous sont parvenus, sont

⁶⁸ M. VOLAIT, *Architectes et Architectures de l'Égypte Moderne*, p. 31

⁶⁹ S. KOSTOF, « The Architect in the Middle Ages, East and West », p. 63.

⁷⁰ N. RABBAT, « Design without Representation in Medieval Egypt », p. 147

⁷¹ Titre en français : *les dix livres d'architecture*, écrit au premier siècle av. J.-C. et traduit du latin au français au XVIème siècle.

⁷² Vitruve est un architecte romain, qui vécut au 1^{er} siècle av. J.-C., il est surtout connu par ses écrits sur les connaissances et les techniques de construction de l'Antiquité classique. Son fameux traité, *De Architectura*, publié en latin et dédié à l'empereur Auguste (63 av. J.-C./ 14 ap. J.-C.), a énormément influencé les artistes et les architectes de la Renaissance, comme Leon Battista Alberti (1404-72), Leonard De Vinci (1452-1519) et Michel-Ange (1475-1564). Vitruve est souvent considéré comme le premier architecte, mais il serait plus exact de dire ; le premier architecte romain, dont les écrits nous soient parvenus. Aucun bâtiment existant n'est lié avec cet architecte, probablement rien n'a survécu de ses œuvres construites. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Vitruve>

⁷³ Titre en français : *Architecture et Art de bien bastir*, publié au milieu au XVIème siècle, et traduit en français au XVIIIème siècle. A l'exception du traité de l'architecture de Vitruve cité supra, cette reformulation par Alberti, est le seul livre majeur, aussi le plus ancien, sur l'architecture dont nous disposons. Il est composé vers 1440, mais publié après la mort d'Alberti en 1485. Il est traduit pour une deuxième fois en 2004 par Pierre Caye et Françoise Choay, sous le nouveau titre : « *L'Art d'édifier* »

⁷⁴ Léon Battista Alberti est né à Gênes en 1404. Il est une grande figure de la Renaissance. Grande écrivain et philosophe italien, il est aussi architecte, mathématicien et peintre. Il a une formation universitaire en droit canonique, mais aussi en mathématique et en philosophie. Au début de sa carrière il rentre dans le service du Pape où il découvre l'architecture. Il meurt à Rome en 1472. http://fr.wikipedia.org/wiki/Leon_Battista_Alberti

postérieurs à l'époque mamlouke et la majorité ne sont que des manuels pratiques qui expliquent les différentes étapes de la construction. Comme par exemple pour construire un dôme, une arche, des *muqarnas*, ou une décoration ornementale⁷⁵. Ces manuels sont donc des documents techniques. On ne trouve aucune explication sur les théories de l'architecture, la philosophie derrière, le symbolisme, ou le sens de l'espace et la pensée savante derrière le travail bâti ; rien. Heureusement que le Caire réjouit encore d'un grand nombre de monuments partiellement intacts et quelques ruines intéressantes⁷⁶. Ce patrimoine bâti aide encore à ouvrir des possibilités à l'observation, à l'analyse et à la compréhension⁷⁷.

Il faut signaler ici que l'époque ottomane fut fort plus avantageuse. Le fameux architecte en chef de la cour du sultan Sulaymān (r. 1520-66), mi'mār Sinān⁷⁸, avait dicté son autobiographie peu de temps avant sa mort (m. 1588), au peintre/poète et son cher ami ; Mustafa Sa'ī Çelebi⁷⁹. Ce travail nous a été parvenu sous forme de cinq manuscrits⁸⁰ : deux complets ; *Tezkiretū l-Ebniye* (Notes sur les bâtiments), *Tezkiretū l-Bünyān* (Notes sur l'architecture/construction), et trois inachevés ; *Adsız Risale* (Traité inachevé), *Risāletū l-mi'mārīyya* (Traité sur l'architecture) et *Tuhfetū l-mi'mārīn* (chef-d'œuvre des architectes).

En reprenant ces cinq manuscrits autobiographiques, Necipoğlu explique comment, à la fin du XVI^e siècle, la rédaction de ce genre de textes était encore une rareté dans l'empire ottoman. Pourtant, ces autobiographies sont d'une grande importance. Non seulement parce qu'elles sont écrites par le grand Sinān, l'architecte renommé de la cour royale ottomane, qui a laissé un répertoire architectural extraordinaire, tout au long d'une carrière qui s'est étendue sur un demi-siècle (1538-1588). Mais aussi, parce qu'elles représentent une première dans le monde musulman. Dans notre recherche, aucun autre document ou référence n'ont été repérés dans

⁷⁵ R. HILLENBRAND, *Islamic Architecture*, p. 12

⁷⁶ La ruine du palais de l'émir Sayf al-Dīn Qawṣūn étant un bon exemple avec les signatures retrouvées sur la façade de son entrée monumentale, encore possible à accéder.

⁷⁷ Voir S. DENOIX, « Histoire et formes urbaines, éléments et méthodes », pp. 45-70.

⁷⁸ Mi'mār Sinān (1488-1588) reçoit une éducation technique puisqu'il était fils de maçon/menuisier, et débute sa carrière dans le corps militaire ottoman comme ingénieur civile. Il devient janissaire, et reçoit le titre d'*agā*. A l'âge de cinquante il devient l'architecte en chef de la cour royale. Tout au long de sa carrière, il exécuta plus de 300 bâtiments dont le plus reconnu est la mosquée et le complexe de Sulaymaniyya à Istanbul.

⁷⁹ G. NECIPOĞLU, *Sinan autobiographie*, p. VII.

⁸⁰ Les manuscrits se trouvent dans les archives de la bibliothèque du palais de Topkapı en Istanbul.

les sources mamlouks, qui pourraient nous faire penser qu'un ouvrage similaire aurait existé en Égypte mamlouke. À notre connaissance, aucun *muhandis* n'a rédigé un texte rassemblant son expérience, ses projets et ses notes de travail avant l'autobiographie de Sinān. De même, dans les chroniques et les dictionnaires biographiques mamlouks, les historiens n'ont pas inclus la biographie d'un *muhandis*, en mettant en perspective les différents ouvrages qu'il a réalisés, ainsi que sa formation. La seule exception serait celle d'ibn Taġrī Birdī, qui mentionne deux membres de la famille Tūlūnī. Mais même pour ces deux personnages, les informations rapportées n'annoncent pas assez d'informations sur leur éducation ainsi que sur leurs carrières.

Pour l'époque mamlouke, nous n'avons aucune information qui puisse expliquer comment devenir *muhandis* au Caire. Seul, Ḥasan 'Abdel Wahāb, dans son article sur les dessins architecturaux dans l'architecture islamique, estime que les *muhandisīn* ont reçu une éducation en géométrie dans une école se trouvait à Alep pour enseigner la *handasa*. Elle fut construite au XII^e siècle. Mais je n'ai pas retrouvé la source dont il faisait la référence⁸¹. Par ailleurs, en consultant les dictionnaires biographiques, on ne trouve aucune référence claire qui pourrait expliquer si le *muhandis* avait suivi une formation technique. Quand al-Saḥāwī présente Badr al-Dīn b. al-Kuwīz, *mu'alim al-mu'allimīn* et *kabīr al-muhandisīn* du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy, il rapporte comment il a appris le Coran et comment il a excellé dans l'écriture. Pourtant, il ne mentionne nullement la formation qui l'a préparé pour devenir responsable de *mu'allimiyyat al-ṣunā*⁸². D'après son texte, on peut comprendre que sa formation était plutôt pratique et *in situ*.

La même chose se produit avec l'émir Taġrī Birdī al-Ḥazindār, qui a remplacé ibn al-Kuwīz pendant un certain temps. Cet émir a essentiellement travaillé pour l'émir Yašbak min Mahdī, mais il a aussi supervisé des travaux pour le sultan al-Ašraf Qāyṭbāy. C'est probablement lui qui supervisa le chantier de la mosquée du sultan à Qal'at al-Kabš⁸³. al-Saḥāwī rapporte le nom des cheikhs et des *fuqahā'* qui étaient responsable de former l'émir⁸⁴. En revanche, toujours rien sur

⁸¹ H. 'ABD AL-WAHAB, « al-Rusūmāt al-handasiyya li-l-'imāra al-islāmiyya », p. 115.

⁸² SAḤAWI, *Daw'*, VII, p. 259. Ce terme est l'équivalent de *mu'allim al-mu'allimīn*.

⁸³ AL-ĠAWHARI, *Inbā' al-ḥaṣr*, p. 519-520.

⁸⁴ SAḤAWI, *Daw'*, III, p. 30.

sa formation technique en géométrie ou autre, même si on suspecte qu'il ait joué un rôle dans la conception des projets⁸⁵.

Parfois, « *muhandis* » est ajouté aux noms propres des artisans. Comme avec Abū al-Faḍl al-Muhandis, le menuisier responsable de la majorité des portes du Bīmāristān de Nūr al-Dīn à Damas. Ce menuisier est un artisan qui s'est consacré à étudier la géométrie d'Euclide afin d'améliorer et développer son métier. Il devient ainsi un *muhandis*. Nous savons qu'Abū al-Faḍl a maîtrisé la science de la géométrie à un point qu'il devient célèbre, non pour son génie en menuiserie, mais plutôt pour son savoir en géométrie. « Al-Muhandis », ajouté à la fin de son nom, le prouve⁸⁶.

4.5. CONCLUSION

Le *muhandis* est donc un assistant technique qui collabore avec le *šādd* et le *nāzir* sur le chantier. C'est un professionnel avec des capacités lui permettant de travailler sur un espace et un volume. Le *muhandis* est un homme de chantier, même si ce terme prête parfois à confusion, car il est aussi utilisé pour désigner d'autres professionnels, qui sont en dehors du domaine de la construction, comme les mathématiciens, les astronomes ou encore les chimistes. Ainsi, nous sommes devant un terme polysémique, qui a une définition assez fluctuante.

'Abd al-Laṭīf présente le *muhandis* comme étant le responsable de la conception du bâtiment ainsi que du déroulement du chantier. Qalqašandī lui attribue une fonction dans l'État mamlouk, le *muhandis al-'amā'ir*, où il estime les coûts des travaux et évalue le travail des artisans des différents métiers. Il est aussi responsable d'organiser la construction de l'édifice, ainsi il est fort possible qu'il a joué un rôle dans la conception du projet, ce qui lui permet de pouvoir organiser le processus de l'exécution. Le *muhandis* est présent dans les textes de Maqrīzī, travaillant souvent au sein d'une équipe de *muhandisīn*. Ils sont souvent sollicités en premier pour demander leurs avis sur la faisabilité d'un projet. Ils ont certainement joué aussi un rôle

⁸⁵ D. BEHRENS-ABOUSEIF, « Muhandis, Shād, Mu'allim », p. 302.

⁸⁶ A. TAYMUR, *a'lām al-muhandisīn fī al-Islām*, p. 47.

dans la conceptualisation du projet. Les *muhandisīn* accompagnent souvent les commanditaires pour examiner un nouveau terrain et délimiter le territoire d'une nouvelle construction. Ils savent calculer la superficie et la profondeur d'une *birka*, ou la stabilité d'une structure. Ils sont toujours présents sur les chantiers concernant le Nil, soit pour la protection de ses rives, pour le creusement d'un canal ou pour la construction des ponts et des *qantara*-s. Bref, ce sont les responsables techniques des chantiers de constructions, embauchés pour assister le responsable militaire ou civil désigné par le sultan. En dehors des chantiers, en tant que géomètres experts, ce qui est une autre de leurs fonctions, ils seront impliqués dans la collecte des taxes de la population et dans la validation de la rentabilité des opérations d'*istibdāl*.

Pour la construction de la Madrasa du sultan Ḥasan, l'historien al-Zāhirī écrit qu'on a fait appel à tous les *muhandisīn* du monde, pour venir participer à ce nouveau chantier, qui sera certainement la plus grande aventure architecturale de toute la région. Ainsi, il est sans doute possible de se dire que ces professionnels ont participé dans la conceptualisation des projets. Nous n'avons pas d'informations satisfaisantes qui expliqueraient le processus de leurs formations techniques.

Par ailleurs, nous ne pouvons pas affirmer avec certitude que les monuments mamlouks étaient dessinés à l'avance. Pourtant, il nous paraît aussi plausible de suggérer qu'une forme d'esquisses ou de croquis fut utilisée par ces professionnels sur les chantiers, comme auparavant montré dans le chapitre II. En revanche, nous savons qu'ils ont eu une formation dans la science de la géométrie. Ainsi, ils ont sans doute maîtrisé les outils du dessin, soit le compas et la règle? Ayant ces outils en mains, avaient-ils fourni les dessins nécessaires pour le projet? Ont-ils intervenu sur la décoration des édifices? Malheureusement, nous n'avons pas de renseignements suffisants qui puissent donner des réponses à ses questions.

Les sources ne retiennent pas souvent les noms de ces *muhandisīn*, participant sur les chantiers mamlouks. Cependant, nous avons réussi à repérer 27 noms au cours de cette recherche, travaillant pour la cour des sultans au Caire, mais également à Damas, à Alep, à Médine, à La Mecque, à Jérusalem, à Tripoli et à Alexandrie. On a présenté les noms de quelques-uns, mais pour la plupart, ils restent anonymes et ne trouvent pas leurs places dans les ouvrages biographiques de l'époque. Pour les historiens, ce sont plutôt des travailleurs et non des hommes

de sciences. Ce sont des hommes de terrain, qui ont une expertise, certes, mais moins valorisée que celle des hommes du cabinet.

CHAPITRE V

LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER ET LEUR SAVOIR FAIRE

L'architecture est le fruit d'une formidable collaboration entre différents partenaires : d'un côté les responsables et les assistants présentés dans les deux chapitres précédents et de l'autre les travailleurs du chantier. Ce chapitre présente ces derniers : Tous ces artisans et ouvriers anonymes, qui se sont plongés pendant des heures innombrables dans l'exécution d'un chef d'œuvre impressionnant. Mais même si la réalisation d'un monument est le fruit du travail de plusieurs acteurs, on sait que l'histoire ne retiendra que le nom des grands patrons et peut-être aussi le nom de la personne responsable de la direction du chantier, comme expliqué auparavant dans les chapitres II et III.

Le Caire pendant l'époque mamlouke était une destination incontournable, pour tout artisan ou artiste compétent et ambitieux, à la recherche d'un projet exaltant. Les sultans et émirs mamlouks étaient souvent disposés à financer amplement des projets de construction de grande envergure¹. Or, avec des moyens et des disponibilités pareilles, le terrain était favorable à une émulation ou l'artisan était encouragé à améliorer son talent, à travers l'exercice en continu sur le chantier². Les artisans travaillant au Caire, vont ainsi atteindre le plus haut sommet technique et stylistique dans leurs métiers. Ils seront à l'apogée de leur art. A cette époque, l'art en général était en grande partie largement lié au domaine de l'architecture. Ainsi, on détecte

¹ Grâce aux revenus de leurs *iqṭā'*-s, ainsi qu'aux taxes imposées à la population. Sur ce sujet voir Q. A. QASIM, *'Aṣr salāṭīn al-mamālik*, pp. 163 et 164.

² M. MEINECKE, *Pattern of stylistic changes in Islamic architecture*, p. 2.

avec abondance des artistes travaillant dans l'ornement et la décoration des mosquées, madrasas et palais³.

Le monde musulman médiéval offre des possibilités de circulation invraisemblables. Vivre dans un empire sans frontières, facilite ces mouvements. Les gens voyagent, à la recherche d'une éducation, *ṭalab al-'ilm*, mais aussi à la recherche d'un travail. Beaucoup d'artisans arrivent au Caire pour participer aux multiples chantiers de construction en cours. Ces déplacements permettent d'expliquer la diffusion des techniques stylistiques et la transmission des savoir-faire du chantier entre les différentes villes du monde musulman.

Le grand prestige de la cour mamlouke, accompagné par les forts liens commerciaux ainsi que les relations diplomatiques variées avec les États méditerranéens, asiatiques et africains, encouragent et attirent un nombre d'artisans qualifiés et de haut talent, venant de l'Europe, de l'Andalousie, du Maroc, mais aussi de l'Anatolie, de la Mésopotamie, de l'Inde et de la Chine⁴. Par ailleurs, la capitale mamlouke reçoit aussi plusieurs vagues d'immigrants, fuyant les menaces et les guerres de leur pays d'origine, à la recherche d'une forme de stabilité économique. Le Caire devient donc, un grand centre d'attraction. Ce mélange entre artisans locaux et artisans étrangers, va jouer un rôle majeur dans le développement de l'architecture et de l'art mamlouk. La ville se transforme et devient la plus belle ville de l'Orient Médiéval et son architecture se place au cœur de l'architecture islamique. Ces nouveaux monuments édifiés sont d'une grande finesse et d'une technique novatrice sophistiquée, ils sont considérés de nos jours comme les bijoux de toute l'architecture médiévale cairote.

Qui sont donc ces travailleurs du chantier ? Quelles sont leurs provenances ? Comment travaillent-ils ? Quels sont les métiers spécialisés dans ce domaine de la construction ? Quel est le niveau de qualification professionnelle des travailleurs et artisans ? De qui est composée la main-d'œuvre ? La femme a-t-elle participé sur les chantiers mamlouks ? Le système mamlouk est-il mis à contribution ?

³ S. LANE-POOLE, *the Art of the Saracens in Egypt*, p. 47.

⁴ J. M. ROGERS, « Court workshop under the Bahri Mamluks », p. 247.

Commençons donc par préciser les différents métiers de la construction présents sur les chantiers mamlouks. Ensuite, nous essayerons de trouver les réponses à toutes ces questions posées *supra* tout en identifiant les modalités de la transmission du savoir-faire. Un savoir-faire technique, qui naît dans la capitale mamlouke pour enrichir et embellir ses multiples monuments. Mais aussi, un savoir-faire qui se propage du Caire aux autres villes de la province.

5.1. LES MÉTIERS DE LA CONSTRUCTION

Les chercheurs ont toujours regretté le manque de documentation sur les corps de métiers de l'époque mamlouke. À notre connaissance, aucun document sur les arts et métiers n'a résisté aux années d'oubli ou de perte si tant est qu'ils aient été écrits⁵. Malgré tout, nous pouvons tirer profit d'une documentation écrite par des hommes littéraires et non des techniciens. Quoi qu'il en soit, ces auteurs non spécialistes rendent parfois compte de détails utiles à notre propos. Par ailleurs, la question a été posée sur l'existence ou non des corporations de métiers à cette époque. Il conviendra d'apporter tout d'abord des éléments de réponses à cette question.

5.1.1. Les corporations ont-elles existé ?

Claude Cahen s'est demandé si le monde musulman a connu quelques formes d'organisations professionnelles⁶. Il s'agit ici d'organisations corporatives, soit des associations privées à but professionnel, encadrant d'une manière ou d'une autre, la vie de ses membres⁷. Selon lui, il paraît évident qu'une corporation professionnelle musulmane, même si on en admet

⁵ Certes, la documentation concernant l'époque mamlouke est très riche. Ainsi nous trouvons des traités dans plusieurs domaines comme : la médecine, la pharmacie, les jeux de combats, la géographie, l'astronomie, etc. Mais, comme le fait remarquer S. Denoix dans les *Mélanges en l'honneur d'André Raymond*, aucun traité sur l'architecture, qui serait équivalent à celui de Vitruve ou encore une autobiographie d'architecte comme les cinq manuscrits de *mi'mār* Sinān ne nous est parvenu. Les seuls documents dont nous disposons sont les manuels de *hisba*, les chroniques et les dictionnaires biographiques. J'ajoute à cette documentation les informations contenues dans les papiers de la Géniza. (Il est à noter que ces documents de la Géniza rapportent des informations sur les métiers exercés par les membres de la communauté juive uniquement et sur une période d'années qui s'étalent du X^e au XII^e siècle seulement.)

⁶ C. Cahen, « Y a-t-il eu des corporations professionnelles dans le monde musulman classique? », p. 308.

⁷ *Ibid*

l'existence, ne peut correspondre aux corporations de l'Europe. Stephen Humphrey dans *Islamic History*, déclare qu'il n'y a pas eu de corporations pendant les premières périodes de l'Islam⁸. Pourtant, Louis Massignon admet qu'il y aurait dans le monde musulman à partir du III^e H. / X^e siècle des formes de corporations à échelle bien réduite⁹. Il ne faut pas confondre organisation professionnelle et corporation, lesquelles sous-entendent des hiérarchies et des réglementations spécifiques.

Ronald Lewcock souligne que des recherches récentes suggèrent que plus de 265 professions manuelles ont existé dans Le Caire fatimide et ayyûbide. Selon lui, chaque métier à sa propre identité et les travailleurs du même métier se regroupent dans un même quartier ou encore sur une seule rue. Lewcock trouve que cette spécialisation a deux effets positifs : d'une part elle focalise le savoir à acquérir sur des compétences spécifiques, d'autre part elle permet d'accéder à un plus haut niveau d'excellence¹⁰.

Si nous admettons que les corporations de métiers n'ont pas existé à l'époque mamlouke, il est pourtant inévitable d'estimer, qu'il y a eu une certaine forme d'organisation au sein de chaque profession. Ceci est essentiel pour pouvoir contrôler la qualité du travail et faire le relais entre les générations, tout en partageant les secrets du métier ; *sirr al-ṣan'a*. En effet, 'Alā' Rizq appelle ce système par *nizām al-šiyāḥā* entre les membres d'un même métier, soit le système des cheikhs. Ainsi, chaque métier avait son maître, *šayḥ* ou *ustā*¹¹. Il s'occupait de ses artisans exerçant le même métier, dont il est le *šayḥ*. Il avait aussi la responsabilité de parler au nom de ses membres devant l'État. Il était également responsable de la correction de ceux qui ne respectaient pas les règles du métier. Lewcock reprend cette explication. Cependant, il souligne qu'à cette époque, les métiers n'étaient pas encore regroupés en corporation :

« *These craftsmen were not organized into guilds of medieval European type, they were loosely affiliated, with one or two of their most respected members acting as spokesmen and as arbitrators in*

⁸ R. S. HUMPHREYS, *Islamic History*, p. 195.

⁹ Voir L. MASSIGNON, « Les corps de métiers et la cite islamique », pp. 473-488.

¹⁰ R. LEWCOCK, « *Architects, Craftsmen and Builders: Materials and Techniques* », p. 133.

¹¹ A. T. RIZQ, « 'Amat al-Qāhira fī 'aṣr salāṭīn al-mamālīk », p. 41. D'après *Sirat al-Zāhir Baybars*, publié en 1916 par A. Ḥanafī, VIII, pp. 46, 49.

*disputes.*¹². *The general absence of guilds permitted great occupational freedom. Jews, Christians and other non-Muslims took part in almost every craft, and some crafts were largely in the hands of non-Muslims (crafts not related to buildings, like precious metal and jewelry)*¹³. »

Gabriel Baer a soutenu cette hypothèse dans son ouvrage sur les corps de métiers égyptiens. Il affirme qu'il est difficile, même impossible d'étudier les corps de métiers existant en Égypte avant la conquête ottomane. Il ajoute que les études ont souvent pris pour acquis que ce qui se passait dans une ville pouvait être appliqué à une autre:

« Some authors dealt with "Islamic Guilds" without taking into account the considerable differences among different Islamic countries: Evliya Çelebi's description of the guilds in Istanbul, as translated by von Hammer, and Elia Qoudsi's account of the Damascus guilds have in particular, been used again and again for the description of the guilds in Egypt or for generalizations about "the character of Islamic guilds". Finally, recent research into the structure of the Middle Eastern urban society prior to the 16-17th centuries, has concentrated rather on Asian countries, especially Turkey, than on Egypt. For all these reasons it has unfortunately been impossible to introduce this study with a short history of Egyptian guilds prior to the Ottoman occupation.¹⁴»

Il est vrai que sur le Caire ottoman, nous trouvons maintes études sur le sujet. Mais là encore, l'ouvrage d'André Raymond sur les artisans du Caire au XVIII^e siècle, ne donne pas suffisamment d'informations sur les métiers de la construction. Son étude ne présente que onze métiers¹⁵. Dans une autre étude, plus détaillée, Pascale Ghazaleh analyse l'organisation sociale des corps de métiers au Caire entre 1750 et 1850, en étudiant les différentes manières appliquées par les artisans et les marchands pour organiser le travail. Son travail ne démontre pas les différents métiers mais son étude se base plutôt sur des informations assez spécifiques sur la nature et la structure d'un métier, ainsi que sur son mécanisme de fonctionnement, l'éducation des apprentis et même leurs châtiments. Le travail de Ghazaleh utilise comme références des

¹² R. LEWCOCK, « Architects, Craftsmen and Builders: Materials and Techniques », p. 134.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ G. BAER, *Egyptian Guilds in Modern Times*, p. 2.

¹⁵ A. RAYMOND, *Artisans et commerçants du Caire*, I, p. 352-361. Les métiers repérés dans cet ouvrage sont : *ğabbās, ğayyār, ʔawwāb, zağāğ, faḥūrī, ḥaššāb, nağğār, nağğār dībāb, naḥḥās et ḥaddāḍ*. Raymond cite aussi leurs localisations dans la ville.

chartes des corps de métiers (*ṭawāʾif hirafiyya*)¹⁶, trouvées dans les registres des tribunaux. Malheureusement, pour Le Caire mamlouk, nous n'avons pas d'équivalent¹⁷.

5.1.2. Métiers dans les sources mamloukes

Pour construire un bâtiment, Maqrīzī divise le chantier entre des artisans qualifiés qui pratiquent un métier (*ṣunāʾ*, sing. *ṣāniʾ*) et des ouvriers sans aucune connaissance (*faʾala*, sing. *fāʾil*). Ces deux types de travailleurs sont suivis par des surveillants (*mubāšir*, pl. *mubāširīn*). Parfois, il précise les spécialités des *sunāʾ*. Ainsi, pour le chantier de la Madrasa Āqbugāwiyya, il signale que l'émir rassemble tous les *sunāʾ*, et il les présente : les maçons (*banāʾīn*, sing. *bannā*), les menuisiers (*nağğārīn*, sing. *nağğār*), les tailleurs de pierre (*hağğārīn*, sing. *hağğār*) et les marbriers (*muraḥḥimīn*, sing. *muraḥim*)¹⁸.

Ibn Iyās ajoute à la liste de Maqrīzī, les forgerons (*ḥaddādīn*, sing. *ḥaddād*) et pour les ouvriers non qualifiés, il différencie entre *al-faʾala* et les terrassiers (*turāba*), ceux qui débarrassent la terre et les débris. Pendant les cérémonies d'inaugurations, les sultans offraient des primes de fin de chantier à leurs travailleurs. Avec les *muhandisīn* et les *mubāširīn*, tous les autres artisans et ouvriers étaient récompensés¹⁹.

L'historien Ibn Ṭulūn, qui travaille en premier lieu sur la ville de Damas, mentionne qu'il a vu l'arrivée de plusieurs artisans provenant du Caire. Ces travailleurs sont venus pour participer

¹⁶ P. GHAZALEH, *Masters of the Trade*, p. 2.

¹⁷ G. Baer écrit qu'au XVIIIe siècle, il y avait trois groupes de corps de métiers au Caire. Chaque groupe était contrôlé par un fonctionnaire spécial travaillant pour l'État:

1. L'*amīn al-ḥurda*, qui avait la fonction de taxer les spectacles publics.
2. Le *muḥtasib*, qui contrôlait les marchés et assurait l'utilisation des poids standards, des mesures et des prix.
3. Le *miʾmār bāšā*, l'architecte en chef, responsable de toutes les constructions. Il collectait aussi les taxes touchant les travailleurs des métiers de la construction, comme les maçons, les menuisiers, les tailleurs de pierre, etc.

On ne peut pas vraiment comparer le *šādd al-ʾamāʾir* avec le *miʾmar bāšā*. Pourtant nous retrouvons un autre personnage en commun avec la période mamlouke : le *muḥtasib*. Voir G. BAER, *Egyptian Guilds in Modern Times*, p. 43.

¹⁸ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.384.

¹⁹ IBN IYĀS, *Badāʾiʾ*, I/1, p. 445, 560-561; I/2, p. 372; IV, p. 58, 59.

aux travaux de restauration de la Mosquée Umayyade. Il ajoute à notre liste, les tourneurs (*ḥarrāṭīn*, sing. *ḥarrāṭ*) et les maçons (*mi'mariyya*, sing. *mi'mār*)²⁰.

Nous retrouvons deux textes intéressants écrits par le cadī Tāğ ad-dīn al-Subkī, dans son livre, *Mu'īd al-nī'am we mubīd al-niqam*, que nous avons consulté auparavant avec le *šādd al-'amā'ir* dans le chapitre III. Al-Subkī ajoute à son texte, deux artisans travaillant dans la construction : le maçon (*bannā'*, pl. *bannā'īn*), et celui qui applique l'argile crue sur les murs (*ṭayyān*, pl. *ṭayyānīn*) :

« *al-Banā'*: Il ne doit pas utiliser l'or dans la décoration, puisqu'il est interdit d'en appliquer sur les murs et les plafonds, beaucoup de maçons n'arrivent pas à faire autrement. ²¹»

Curieux de noter que cette remarque (l'application de l'or) est la seule à mettre en considération lors de la construction d'un mur ou d'un bâtiment. De plus, voici ce que le cadī présente pour celui qui applique l'argile crue :

« *al-Ṭayyān* : Il ne doit pas poser l'argile crue sur un endroit avant de l'examiner et de s'assurer qu'elle n'héberge aucune bête. On constate que beaucoup de *ṭayyānīn* se précipitent et déposent l'argile sur le mur. Peut-être qu'il rencontre des bêtes qu'on ne mange pas, comme des oiseaux et autres, alors il les tue. Cet animal meurt et se mélange avec l'argile ; et par sa mort cette personne trahit Dieu ainsi que le propriétaire du mur avec ces restes qu'il y garde. Plusieurs *ṭayyānīn* appliquent l'enduit, même après avoir aperçu les fissures dans le mur qui peuvent causer son effondrement, juste pour accélérer le travail et pour être payés. Ils n'informent pas le propriétaire, au contraire ils déposent la boue pour être payés, masquent complètement le problème, ce qui peut causer l'effondrement du mur sur une ou plusieurs personnes. Cet acte est une trahison de la religion. ²²»

²⁰ IBN ṬŪLŪN, *Mufāqahat al-ḥillān*, I, p. 197.

²¹ AL-SUBKĪ, *Mu'īd al-Nī'am we Mubīd al-Niqam*, p.129.

ومن حقه ألا يزخرف بالذهب؛ لأنه يحرم تمويه السقوف والجدران به، وإن لم يحصل منه شيء بالعرض : "البناء علي النار؛ وأكثر من يبني لا يسلم من ذلك."

²² *Ibid.*

"الطيان :ومن حقه ألا يطين مكانا قبل الكشف عنه: هل فيه شيء من الحيوانات أولا ؛ فأنت تري كثيرا من الطيانيين يعجلون في وضع الطين علي الجدار؛ وربما صادف ما لا يحل قتله لغير مأكله من عصفور ونحوه، فقتله، واندمج في الطين؛ ويكون حينئذ خائنا لله تعالي من جهة قتله هذا الحيوان، ولصاحب الجدارمن جهة جعله مثل

Pour conclure, nous avons pu repérer, à partir des sources mamlouks, treize métiers qui sont présentés dans le tableau 6²³. On ajouterait à ces métiers deux titres de professionnels : le *muhandis* et le *mu'allim* et un jeune professionnel, soit un apprenti : le *ṣabī*. Ces exemples présentés ne parlent pas vraiment de la profession même, ni de ceux qui l'exercent, mais plutôt des principes moraux d'un travail.

5.1.3. Les métiers dans les manuels de *ḥisba*

Bien que la notion générale de la *ḥisba* soit retrouvée au tout début de l'islam, en revanche, les récits spécifiques de la *ḥisba* expliquant les responsabilités du *muḥtasib*, ne sont conservés qu'à partir de la fin du V^e H. / XII^e siècle²⁴. Ce qui explique l'abondance des sources mamloukes traitant le sujet²⁵. En plus des manuels spécifiquement composés pour la *ḥisba*, nous trouvons aussi des explications chez la plupart des écrivains, comme Maqrīzī²⁶, Qalqaṣāndī²⁷ ou encore Ibn Ḥaldūn²⁸. Il y a aussi un grand nombre de manuels écrits sur le travail du *muḥtasib*. Ce dernier est le fonctionnaire, en principe respecté²⁹, qui s'assure que les principes de la *ḥisba* sont suivis³⁰. Il contrôle le travail effectué, surtout dans les marchés de la ville. Il doit aussi veiller à ce que les

ذلك ضمن جداره. وكثير من الطيانيين لرغبتهم في الأجره وسرعة العمل يدعوهم داع إلي تبييض جدار، فيرون ذلك الجدار منشقاً آبلًا إلي السقوط، فلا ينهون صاحبه ؛ بل يُطينونه، رغبة في الأجرة ، ويعمي خبره علي صاحبه ، ويكون ذلك سبباً لوقوعه علي نفس أو أكثر؛ وذلك من الخيانة في الدين."

²³ Voir Tableau 6, Volume II, pp. 72-73.

²⁴ C. CAHEN, « Y a-t-il eu des corporations professionnelles dans le monde musulman classique? », p. 313.

²⁵ Par exemple le travail d'Ibn Taymīya, dans *al-Ḥisba fī 'l-Islām* ou d'al-Subkī, dans *Mu'īd al-ni'ām* considéré les principales sources présentant la *ḥisba*. Pour plus d'informations voir A. 'ABD AL-RAZIQ, « La ḥisba et le muḥtasib en Égypte au temps des Mamlūks », pp. 119-121.

²⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, I, p. 463.

²⁷ QALQASANDI, *Ṣubḥ al-a'šā*, XI, pp. 91-97.

²⁸ IBN ḤALDUN, *Muqaddima*, p. 225

²⁹ Après la mort du sultan al-Nāṣir Muḥammad, le *muḥtasib* perd son prestige moral face à la corruption fort répandue. Voir A. 'ABD AL-RAZIQ, « La ḥisba et le muḥtasib en Égypte au temps des Mamlūks », pp. 124, 125.

³⁰ La *ḥisba* est un terme non coranique qui désigne le devoir de tout musulman d'ordonner le bien et de défendre le mal. Elle apparaît dans les institutions égyptiennes à partir du III^e H. / IX^e siècle. Pour plus d'explication voir dans EI, « *Ḥisba* », III, pp. 485-493; et dans AL-BASA, *al-Funūn wa al-waḏā'if 'ala al-aṭār al-'arabiyya*, III, p. 1027.

chantiers de construction, ainsi que le maintien du bâti, soient effectués selon les réglementations religieuses, sans transgresser la sécurité publique et les normes de la voirie³¹.

Les manuels de *ḥisba* sont utiles à l'historien, car ils donnent une idée sur les métiers exercés. Certes, le *muḥtasib* s'intéresse à la qualité du produit final, mais il juge aussi la sécurité, la fiabilité et évidemment la justesse des prix. Le *muḥtasib* peut aussi intervenir sur la construction d'un bâtiment religieux ou d'usage collectif. Il doit assurer la protection de l'intérêt public, tant du point de vue de la structure du bâtiment, que des comportements religieux et moraux. Ainsi, il peut intervenir sur l'emplacement d'un minaret, annuler des constructions qu'il juge non nécessaire et assurer l'entretien après les travaux³². Mais il n'a pas d'autorité pour intervenir sur l'architecture d'un bâtiment, ni sur son aspect esthétique³³. Ahmad Ghabin présente une partie détaillée sur l'architecture dans son étude sur l'art et l'architecture islamique dans les manuels de *ḥisba*. Il essaye de se demander, si une relation a bien existé entre le travail du *muḥtasib* et les activités artistiques :

«Therefore, in such state of affairs the issue of building in Muslim society deserved the intervention of the authorities, not in order to prevent the construction of splendid buildings but to make sure that the construction procedures complied with religious, moral, public and professional needs. The supervisory responsibilities of the office of ḥisba, however were restricted to the 'amma classes³⁴. »

Le *muḥtasib* embauche un surveillant pour l'aider dans les affaires des métiers de la construction, sur lesquelles il n'est pas assez compétent³⁵. Il lui faut donc, un professionnel qualifié dans cette branche ; le *'ārif*. Ce personnage vient du milieu même de la construction, il peut être un maçon expérimenté qui possède des compétences artisanales et qui connaît les différentes techniques et secrets du métier (*al-ṣan'a*). Mais, surtout, il a les capacités essentielles qui lui permettent de découvrir les ruses et les tromperies réalisées sur le chantier, lors de la préparation des matériaux de construction. Par exemple, pour le choix du bois ou de la pierre,

³¹ A. 'ABD AL-RAZIQ, *La ḥisba et le muḥtasib en Égypte au temps des Mamlūks*, p. 124.

³² A. GHABIN, *Ḥisba, Arts and Craft in Islam*, p. 197.

³³ *Ibid.*

³⁴ A. GHABIN, *Ḥisba, Arts and Craft in Islam*, p. 196.

³⁵ A. GHABIN, *Ḥisba, Arts and Craft in Islam*, p. 198.

ou encore pour préparer le mortier et la chaux. Voici un extrait de l'explication donné par Ibn al-Uḥuwwa, sur la supervision du travail des menuisiers, des scieurs, des maçons, des plâtriers et de ceux qui préparent la chaux vive, ainsi que leurs assistants :

«*Most workmen make an agreement about specified daily wage, but they come late in the morning and depart before evening. Terms must be made to prevent this. Certain masons, carpenters and painters will assure a prospective employer of the ease with which a certain matter can be carried out and quote a low price to him; then, when he is persuaded and the work begun, he is required to provide more than he is able. Frequently he is thereby reduced to poverty and loaded with debt, being compelled to sell the place before it is completed. They must not combine together against the public. Masons must swear not to take bribes or gifts from lime-burners and makers of gypsum who wish to secure their acquiescence when the lime is insufficiently burnt or is of bad quality*³⁶. »

Les métiers de la construction sont présents dans ces manuels. Ainsi, on trouve les menuisiers, les plâtriers, les briquetiers, les travailleurs de stuc, ceux qui préparent le mortier et encore les *fa'ala*. Ghabin présente les occupations liées au domaine de la construction, à partir des manuels de *ḥisba* consultés³⁷. Il les divise en deux catégories :

A. *Ceux qui préparent les matériaux de la construction*

- | | | |
|----|---------------|--|
| 1. | <i>Ġayyār</i> | qui prépare la chaux vive (<i>ḡīr</i>) |
| 2. | <i>Ġabbās</i> | qui prépare le plâtre (<i>ḡibs</i>) |
| 3. | <i>Waqqād</i> | qui travaille sur le fourneau |
| 4. | <i>Ṭawwāb</i> | fabriquant de brique |

³⁶ IBN AL-UḤUWWA, « *Kitāb ma'ālim al-kurba fī aḥkām al-ḥisba* », pp. 334-335. La traduction en anglais par Levy, pp. 94-95, voici le texte entier en arabe :

"الباب التاسع الستون: فى الحسبة على النجارين والنشارين والبنائين ورقاصيهم والجاسين والجيارين وغشهم وتديسهم. يعرف عليهم رجلا ثقة أميناً بصيرا بصنعتهم فقد يوافق أكثر الصناع على أجره معلومة كل يوم فيتأخرون عند الغدو وينصرفون قبل المساء، فينبغى أن يشترط فى ذلك ما يمنع منه اللامسبى، ومن البنائين والنجارين والدهائين من يقرب على المستعمل ما يصنعه ويهون عليه ويقلله حتى إذا شرع فيه يوجهه إلى أكثر مما قدر فيكون فى ذلك ضرر عليه غش وربما يفتقر ويستدين (...) ومتى لم يستعمل من يبنى من الصناع ما يصح به عمله من زوايا وموازين وخبوط، وإن جرى فيما يعمله زيغ أو ميل أو انحراف عن الاستواء لزمه عيب ذلك وفساده حتى يعود صحيحاً مستقيماً."

³⁷ Pour comparer : la liste de Shatzmiller présentée dans la partie suivante comprend 63 occupations.

- | | | |
|-----|------------------------|---|
| 5. | <i>Nağğār al-ḍibab</i> | serrurier |
| 6. | <i>Āğūrī</i> | fabriquant de brique en <i>āğūr</i> |
| 7. | <i>Qarāmīdī</i> | fabriquant de toiture en tuiles (<i>qarmīd</i>) ³⁸ |
| 8. | <i>Labbān</i> | fabricant de brique et carreau/tuile |
| 9. | <i>Našār</i> | scieur |
| 10. | <i>Ṭawābīqī</i> | fabriquant d' <i>āğūr ṭawābīqī</i> (briques séchées au soleil) |

B. Et ceux qui participent au processus de la construction

- | | | |
|-----|-----------------------------|-------------------|
| 11. | 'Arif | chef assistant |
| 12. | <i>Bannā'</i> ³⁹ | maçon |
| 13. | <i>Dahhān</i> | peintre à l'huile |
| 14. | <i>Fā'il</i> | ouvrier |
| 15. | <i>Mubayyid</i> | plâtrier |
| 16. | <i>Nağğār</i> | menuisier |
| 17. | Raqqāṣ | ouvrier |

Il est curieux de noter que les maçons (*bannā'*) ne sont pas présents. Ni dans les métiers de construction, ni dans le matériel de construction. Ghabin explique que le travail de la pierre était un métier coûteux et complexe, qui était réservé à la classe dominante et aux élites civiles. Il faut noter que le *muḥtasib* n'a aucune autorité sur les chantiers de la maison du sultan, ni sur ceux des émirs, dans la mesure où il a une fonction de surveillance : un fonctionnaire ne surveille pas un grand mamlouk. Les chantiers étudiés au cours de cette étude sont ceux sur lesquels ont écrit les auteurs médiévaux. Donc, principalement ceux des sultans et des émirs. Ce qui explique l'absence du *muḥtasib* sur ces derniers.

³⁸ Ce métier ne se trouve pas au Caire.

³⁹ Malgré que Ghabin souligne que le *bannā'* n'est pas présent dans les manuels de *ḥisba*, il l'inclut quand même dans sa liste car il est inévitable d'avoir un maçon sur un chantier.

5.1.4. Métiers repérés dans la liste de Shatzmiller

Pour sa part, Maya Shatzmiller, dans son ouvrage sur la main d'œuvre dans le monde musulman médiéval, présente 63 métiers liés au domaine de la construction, dont 45 sont en Égypte et 33 au Caire à l'époque mamlouke. Les métiers retrouvés dans sa liste sont présentés dans le Tableau 6⁴⁰. En plus de ces métiers, qui demandent une formation spécifique, nous trouvons le maître (*mu'allim*), le manoeuvre (*fā'il*) et l'apprenti (*ṣabī*).

Shatzmiller reconnaît une division dans le travail effectué dans les métiers de la construction. D'une part nous trouvons les métiers liés à la fabrication des matériaux de la construction et de l'autre les métiers liés au processus de la construction, comme présenté *supra* dans la classification de Ghabin. Tout de même, elle reconnaît la difficulté à laquelle elle est confrontée, lors de la recherche des termes génériques qui pourraient présenter deux significations à la fois. Elle rapporte l'exemple du marbrier, *al-raḥḥām*, qui peut être à la fois la personne qui coupe le marbre dans les carrières mais aussi celui qui travaille et prépare le marbre et les *ḥurda* sur le chantier ou dans l'atelier⁴¹. Nous ne pouvons pas savoir si un *raḥḥām* faisait la première tâche ou la seconde ou les deux.

Sa liste reconnaît des spécialités dans le travail, comme le *mulayyit*, un artisan qui applique l'enduit sur les murs seulement, il est probablement l'équivalent du *mubayyid*. Nous trouvons aussi une distinction entre le mixeur (*ḥallāt*) et celui qui prépare le mortier (*ḥāwinī*). De plus, elle spécifie une occupation à part pour la personne qui construit les étables (*zarība*), soit le *muzarrib*, ou encore celui qui construit les fosses d'aisances ; le *ḥaššāš*. En outre, elle reconnaît la profession du restaurateur (*muğaddid*), qui devait avoir des compétences variées, lui permettant d'intervenir sur les édifices ruinés. Enfin, elle indique l'occupation du démolisseur (*haddām*). Je n'ai pas eu la chance de repérer les deux métiers du restaurateur et du démolisseur, dans les sources consultées. Pourtant, il est évident qu'à l'époque mamlouke, leurs interventions étaient primordiales. Surtout pour le démolisseur, puisque pour construire, souvent il a fallu démolir, comme nous l'avons expliqué dans la première partie. Shatzmiller n'oublie pas d'ajouter à sa liste

⁴⁰ Pour la liste de Shatzmiller voir M. SHATZMILLER, *Labour in the Medieval Islamic world*, Partie deux, Chapitre quatre, pp. 101-168. Sur les occupations liées à la construction voir pp. 103-105 et 124-126. Voir aussi Volume II, pp. 72-73.

⁴¹ M. SHATZMILLER, *Labour in the Medieval Islamic world*, p. 209.

le *muhandis*, que d'ailleurs elle mentionne deux fois. La seconde fois, elle lui ajoute un 'z' à la place du 's' ; soit *muhandiz*. Ce dernier sera seulement le géomètre et non pas l'ingénieur ou l'architecte.

5.1.5. Artisans juifs dans la Géniza du Caire

La pure coïncidence a sauvé le sort des documents de la Géniza du Caire, une source de vieux documents qui ont appartenu à la synagogue de Ben Ezra à Fustāṭ. Nous avons de la chance aujourd'hui que ces sources historiques existent toujours. A travers les informations que l'on retrouve, nous savons que les métiers étaient extrêmement spécialisés. Les ateliers des artisans étaient souvent dirigés par les membres de la même famille. L'artisan était lui-même le propriétaire de l'atelier, il travaillait avec ses enfants, ou avec d'autres membres de la famille. Parfois, il embauchait d'autres travailleurs⁴². Comme pour les autres groupes, les ateliers des artisans juifs travaillant dans des métiers spécialisés étaient souvent localisés dans la même rue, ou le même quartier. Il est fort probable que les métiers n'étaient pas encore regroupés en corporation, comme à l'époque ottomane, ou encore comme leurs contemporains occidentaux. Mais ils avaient certainement une sorte d'association qui facilitait la gestion, la supervision et la taxation.

Bien que nous ne soyons pas en possession d'une attestation d'un document équivalent de l'époque mamlouke, nous pouvons en revanche émettre l'hypothèse que ces métiers en relation avec le domaine de la construction et qui sont présentés dans le tableau 7, ont existé durant cette époque, puisque les Juifs ont continué d'être présents et faisaient partie de la société cairote⁴³.

⁴² A.M. REZO, « Crafts and Industries in medieval Egypt », p. 69.

⁴³ Cette liste des métiers de construction est retrouvé dans la liste de d'A.M. REZO, « Crafts and Industries in medieval Egypt », pp. 69-71.

5.1.6. La chaîne opératoire

Après avoir repéré les différents métiers présentés dans les sources mamloukes, ainsi que dans les documents et les ouvrages mentionnés dans cette partie, j'ai obtenu un total de 54 métiers dans le domaine de l'architecture et de la construction, que j'ai regroupé dans le tableau 7. On retrouve ainsi toutes les professions nécessaires à l'édification d'un bâtiment : en partant de la phase de la préparation du terrain, soit la démolition ou l'évacuation des gravats, puis de la phase de la préparation ou l'achat des matériaux, suivi de la phase de l'exécution et ce, jusqu'au dernier détail dans la décoration de la peinture, du stuc ou du marbre.

Maintenant que nous avons présenté les acteurs du chantier, qui se divisent entre le responsable (Chapitre III), puis les assistants (Chapitre IV) et enfin les travailleurs (Chapitre V), il est possible d'imaginer la chaîne opératoire du chantier. Cette chaîne est dessinée dans le tableau 7⁴⁴. Elle se répartit entre les acteurs mentionnés et les différents travailleurs qui prennent part aux multiples métiers liés au processus de la construction d'un projet.

Ainsi, pour démarrer un chantier, il y a deux phases. La première comporte la préparation des matériaux ou des éléments architecturaux ou ornementaux ; la seconde est liée à l'exécution même du bâtiment. Les différents métiers répertoriés dans le tableau 7, sont divisés entre ces deux phases. Ces deux phases peuvent effectivement se dérouler simultanément. De même, les artisans d'un même métier peuvent se retrouver une ou l'autre. Par exemple, un menuisier peut travailler dans son atelier pour préparer les fenêtres et les portes, mais on peut le retrouver aussi sur le chantier, travaillant sur la charpente. Il peut aussi y avoir deux menuisiers différents, cela dépend de l'échelle du projet.

Dans la phase de préparation, les métiers sont divisés d'une part entre les activités qui ont lieu dans les ateliers des artisans et d'autre part entre celles qui se déroulent sur le chantier même. Ainsi, une partie du travail peut se dérouler loin du chantier : surtout, celle concernant les éléments de finitions et de décorations, comme les tourneurs sur bois pour les fenêtres en *mušrabiyya*, ou encore les vitriers et les marbriers. Toutefois, on trouve aussi des ateliers

⁴⁴ Voir volume II, p. 74.

présents au sein même du chantier pour subvenir à ces besoins. Principalement, en ce qui concerne la préparation de la chaux et du mortier, mais aussi pour la préparation du bois à la taille et aux dimensions du projet.

Ensuite, nous avons la phase d'exécution, qui ne s'enchaîne pas avec la phase précédente, bien au contraire, le travail s'effectue simultanément. D'un côté on trouve ceux qui travaillent dans la construction sur place, comme les maçons et les tailleurs de pierre, qui construisent les murs du bâtiment, de même que ceux qui installent les canalisations pour les évacuations de l'eau et des déchets. D'un autre côté on trouve ceux qui travaillent dans les finitions ornementales et dans la décoration, comme les peintres, les travailleurs de stuc ou encore les marbriers. En plus de ces groupes de travailleurs, j'ai ajouté à la chaîne opératoire les métiers que j'ai classés comme « hors chantier ». Ce sont des métiers effectués par des artisans, mais aussi par des marchands. Ainsi, on trouve ceux qui préparent la brique ou taillent la pierre des carrières et aussi ceux qui fournissent le bois.

In fine, cette chaîne opératoire nous dessine l'image du processus du travail sur le chantier et nous aide à situer les différents métiers de la construction avec ses divers acteurs.

5.2. QUI TRAVAILLE SUR LES CHANTIERS MAMLOUKS ?

Pour sécuriser le travail sur un projet et mettre en cours un chantier, il faut essentiellement assurer la fourniture de la main-d'œuvre. Cette action devient donc, une des préoccupations majeures de tout responsable de chantier. En général, la personne en charge d'embaucher ces travailleurs est le *šādd al-'amā'ir*, qui les supervise et ensuite les rémunère. Heureusement que les sources mamloukes sur ce sujet sont abondantes. Elles nous révèlent des événements et des détails intéressants qui nous sont bien utiles dans cette recherche. Ainsi, en présentant les bâtiments des sultans et émirs du Caire, les sources mentionnent souvent une ou deux informations concernant les artisans et les ouvriers travaillant sur le chantier⁴⁵. Par conséquent,

⁴⁵ Voir Tableau 5 où j'ai regroupé des textes des sources mamloukes concernant les travailleurs du chantier, Volume II, pp. 60-71.

on arrive à formuler une idée et à détecter les différents travailleurs intervenant sur les divers projets. Dans la partie qui suit nous allons essayer de préciser qui étaient ces travailleurs et d'où venaient-ils ?

5.2.1. Prisonniers, captifs ou esclaves

Le premier lieu où le *šādd al-'amā'ir* va chercher sa main-d'œuvre, n'est autre que dans les prisons de son sultan. Évidemment, comme nous allons l'expliquer plus loin dans la troisième partie, le travail sur les chantiers mamlouks se réalisait souvent par force. Il est donc tout à fait logique de commencer par faire travailler les prisonniers sur les chantiers de construction des sultans et émirs. Le terme utilisé dans les textes arabe pour désigner ces travailleurs est « captifs » (*asrā*, sing. *asīr* : أسير , أسرى) et parfois « prisonniers », *masāğīn* (sing. *masğūn* : مسجون). Les captifs étaient plutôt des prisonniers de guerre et non des prisonniers de droit commun.

Cette habitude de faire travailler des prisonniers et des captifs sur les chantiers du sultan, était déjà un fait assez courant, bien avant l'arrivée des Mamlouks à la tête du pouvoir. Sous les Ayyûbides, et pour la construction de la Citadelle, Maqrīzī signale comment Bahā' al-Dīn Qarāqūš y utilise cinquante mille captifs⁴⁶. Par ailleurs, Ibn 'Abd al-Zāhir remarque la présence des prisonniers Francs, qui ont creusé le puits connu sous le nom de Bī'r Yūsuf à la Citadelle. Il ajoute qu'ils étaient des milliers⁴⁷. Ils étaient déjà nombreux à l'origine. Aux temps des Ayyûbide et après la prise de la ville de Jérusalem en 1187, le chroniqueur Michel le Syrien (m. 1199) rapporte comment le sultan Ṣalāḥ al-Dīn a réduit en esclavage, tous ceux qui n'ont pas pu payer la somme prévue de dix dinars pour quitter la ville. Ils étaient au nombre de vingt mille hommes et femmes. Selon Michel le Syrien, cinq mille seront envoyés en Égypte pour « fabriquer les briques destinées à la construction des murs »⁴⁸. Plus tard, toujours sous les Ayyûbide et après une des batailles en Syrie, entre le sultan al-Ṣāliḥ Niğm al-Dīn Ayyūb et les Croisés, ce premier ramène au Caire un

⁴⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.304.

⁴⁷ IBN 'ABD AL-ZAHIR, *al-Rawḍa al-bahiyya*, p. 19.

⁴⁸ MICHEL LE SYRIEN, *Chronique Syriaque*, III, p. 404.

grand nombre de prisonniers Francs. Ils vont participer au chantier de la citadelle à l'île de Rawḍā et à celui de la Madrasa Ṣālihiyya à Bayn al-Qaṣrayn⁴⁹.

Cette coutume, de faire travailler les captifs, va continuer avec les sultans mamlouks. Pourtant, les sources ne mentionnent pas si le sultan al-Ẓāhir Baybars les a utilisés sur ses multiples chantiers au Caire. Ce grand sultan mamlouk a pourtant capturé un nombre considérable de prisonniers de guerre après ses ultimes victoires contre les Croisés et surtout après la prise du Krak des chevaliers en 1271. Il est possible que le sultan ait utilisé des captifs Francs pour les travaux forcés des fortifications de Damas⁵⁰. Mais sur les chantiers du Caire je n'ai trouvé aucun indice.

Pour la construction du complexe du sultan al-Manṣūr Qalāwūn, l'émir Saṅḡar al-Šūḡā'ī utilise des centaines de prisonniers de guerre, d'origine mongole⁵¹. Maqrīzī mentionne qu'ils étaient au nombre de trois cents⁵². Il est possible que ces captifs mongols soient venus au Caire après la victoire de la bataille de Homs contre les Ilkhanides qui a eu lieu en 680 H. / 1281⁵³. Ou peut-être même avant avec le sultan al-Ẓāhir Baybars, qui arrive triomphant au Caire, en 658 H. / 1260, avec deux cents prisonniers mongols⁵⁴.

Maqrīzī souligne comment d'autres captifs ont été amenés au Caire, explicitement, pour les faire travailler sur les chantiers de construction. L'historien raconte comment le sultan al-Nāṣir Muḥammad, grand passionné d'architecture et de construction, dépendait des *asrā* pour la mise en cours de ses divers projets⁵⁵. Il va ainsi donner l'ordre de faire ramener des captifs d'Arménie et des pays alentours⁵⁶. Pour les loger, ils seront répartis entre la Citadelle et Ḥizānat

⁴⁹ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, I, p.305.

⁵⁰ W. MUIR, *The Mameluke or Slave Dynasty of Egypt, 1269-1517 AD, end of the Caliphate*, p. 19.

Je n'ai pas trouvé la référence provenant des sources mamloukes qui rapporte cette information. Cet ouvrage est du XIXe siècle et il est écrit par l'orientaliste écossais William Muir (1819-1905).

⁵¹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamkuks*, p.134. Voir aussi LINDA S. NORTHRUP, *From slave to sultan*, p. 122. qui l'explique à partir du texte de l'émir Šihāb al-Dīn Qirtāy al-'Izzī al-Ḥazindārī, *Ta'rīḥ maḡmū' al-nawādir mim mā jarā li-al-awā'il wa'l-awāḥir*.

⁵² MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 407; Voir aussi AL-ḤAZINDĀRĪ, *Tariḥ maḡmū' al-nawādir*, p. 191-192.

⁵³ J. LOISEAU, « Frankish Captives in Mamlūk Cairo », p. 39.

⁵⁴ IBN TAGRĪ BIRDĪ, *Nuḡūm*, VII, p. 160.

⁵⁵ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, pp.228, 642.

⁵⁶ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p.640. Il s'agit ici du Royaume de petite-Arménie.

al-Bunūd⁵⁷. Toutefois, après la mort du sultan al-Nāṣir Muḥammad et sous le règne de son fils al-Ṣaliḥ Ismāʿīl, l'émir al-Ḥāḡḡ Āl al-Mulk Nāʿib al-Salṭana, démolit les lieux de ces captifs en premier à Ḥizānat al-Bunūd, puis à la Citadelle. Ensuite l'émir donne l'ordre de les reloger, au sud de la ville, dans la zone intermédiaire entre la mosquée d'Ibn Tūlūn et Fuṣṭāṭ⁵⁸.

On peut aussi supposer qu'une partie de ces prisonniers de guerre arméniens est arrivée au Caire avec la campagne militaire que le sultan al-Nāṣir Muḥammad envoie au Royaume de Petite-Arménie en 721 H. / 1322⁵⁹. Ceux qui avaient une expérience dans le domaine de la construction, ont sans doute participé aux différents métiers correspondants. Mais ceux qui n'avaient aucune expérience préalable, ont probablement pris part aux autres tâches secondaires qui ne nécessitaient qu'une bonne santé et un physique fort.

Comme nous l'avons expliqué auparavant, le sultan al-Nāṣir Muḥammad a pris en charge la construction des palais de ses propres émirs, en payant les travaux avec son compte personnel et en mettant la charge de la construction dans les mains de son propre *šādd al-'amā'ir*. Ce qui explique la présence des prisonniers et des captifs sur ces chantiers. Comme par exemple pour le fameux palais de l'émir Baktumur al-Sāqī⁶⁰ qui donnait sur Birkat al-Fīl, où Maqrīzī spécifie que la main-d'œuvre était composée des personnes inscrites dans les prisons; *ahl al-suḡūn al-muqayyādīn min al-maḥābīs*⁶¹. Dans ce cas je suppose que c'étaient des prisonniers de droit commun et non des prisonniers de guerre. Maqrīzī a sans doute repris cette remarque d'al-Ṣafadī, qui confirme leur présence sur ce chantier d'après un de ses amis, Nūr al-Dīn al-Fayyūmī,

⁵⁷ Ḥizānat al-Bunūd se situait entre la place de Bāb al-ʿĪd et le Mašhad al-Ḥusaynī, donc bien au centre de la ville. A l'origine elle était consacrée à la fabrication des armes. Nous ne savons pas exactement qui avait demandé sa construction, mais on dit que c'était al-Zāhir le fils du sultan al-Ḥākim. En 461 H. / 1068 elle fut ravagée par un incendie, puis transformée en prison pour les émirs et hauts fonctionnaires de l'État sous les Ayyubides. Au temps du sultan al-Nāṣir Muḥammad elle est réhabilitée en demeures pour les princes Francs (captifs ?) et leurs familles. Quand l'émir al-Ḥāḡḡ Āl al-Mulk devient Nāʿib al-Salṭana en 744 H. / 1343, il la démolit pour mettre fin aux actes indécents qui s'y passaient. Il investit dans le terrain pour encourager les habitants à s'y installer et construit aussi une mosquée. Maqrīzī mentionne que plus de trois milles artisans de divers métiers y logeaient. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., I, p. 423 ; II, pp. 36, 188; *Sulūk*, II, p. 640.

⁵⁸ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 642.

⁵⁹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, « *Cairo of the Mamkuks* », p.45.

⁶⁰ L'émir Sayf al-Dīn Baktumur al-Sāki al-Nāṣirī (m. 733 H. /1332) est un des émirs préférés du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Sa fille épouse Anūk le fils du sultan.

⁶¹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.68.

qui fut témoin de la construction du palais⁶². Al-Şafadī précise qu'ils étaient soit des tailleurs de pierre (*ḥaġġārīn*), soit des ouvriers (*fa'ala*)⁶³. D'ailleurs, c'est grâce à eux que les coûts des travaux étaient raisonnables, ce qui laisse penser que ces captifs n'étaient pas bien payés pour leur travail ou qu'ils n'étaient plutôt pas rémunérés du tout.

On trouve aussi des prisonniers de guerre sur le chantier de la mosquée de l'émir Qawşūn, qui se situe aussi près de Birkat al-Fīl. Ces captifs sont envoyés par le sultan, accompagnés par son *şādd*, pour travailler sur le chantier. Ils se sont occupés du transport de la pierre : « *Fa-ba'ata ilayh al-sultān bi-şādd al-'amā'ir wa l-asrā li-naql al-ḥiġāra*⁶⁴. »

Maqrīzī remarque, qu'en général, les coûts des travaux auraient considérablement augmenté, si on n'avait pas utilisé le système de la corvée sur les chantiers. Nous pouvons donc estimer que la plupart des travaux effectués par ces prisonniers de guerre, n'étaient pas souvent payés. Toutefois, ce n'était pas toujours le cas. Une exception est mentionnée par al-Nuwayrī qui, dans une phrase, montre que, sur d'autres chantiers, les *asrā* étaient payés. Ainsi, lors de la reconstruction du minaret de la Maṣūriyya⁶⁵, al-Nuwayrī indique que les salaires des prisonniers variaient⁶⁶. De même, quand le *dīwān al-'amā'ir* fut annulé, comme nous l'avons présenté au Chapitre III, Maqrīzī commence par signaler, que les salaires des prisonniers sont annulés en premier⁶⁷.

La majorité des captifs, participant aux chantiers mamlouks, étaient des prisonniers de guerre, capturés lors des campagnes militaires en Syrie contre les Croisés et en Asie Centrale contre les Ilkhanides. Néanmoins, nous trouvons aussi vers la fin de la période bahrite, d'autres captifs Francs, qui ont été faits prisonniers lors des attaques maritimes contre la ville

⁶² AL-ŞAFADĪ, *A'yān al-'aqr*, I, p. 710.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ Maqrīzī, *Sukūk*, II, p.320: " فيعث إليه السلطان يشد العمائر والأسرى لنقل الحجارة "

⁶⁵ La Madrasa du sultan al-Manşūr Qalāwūn

⁶⁶ AL-NUWAYRĪ, *Nihāyat al-irab*, XXXII, p. 40.

⁶⁷ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 749.

d'Alexandrie⁶⁸. Ces derniers sont également envoyés au Caire et ils sont présents dans les textes de l'historien al-Nuwayrī, travaillant sur les chantiers du sultan al-Ašraf Ša'bān⁶⁹.

Les sources sont bien documentées sur la présence des captifs, surtout celle des Francs, à partir du V^e H. / XII^e siècle. Ils vont continuer à y être présents, longtemps après la chute de la ville d'Acre en 690 H. / 1291, dernier lieu de contact avec les Croisés⁷⁰. Toutefois, ils vont disparaître des sources à partir du début IX^e H. / XV^e et ne seront plus mentionnés comme main-d'œuvre sur les chantiers. Ces prisonniers Francs, Arméniens, Mongols et autres, ont certainement amené un nouveau savoir-faire sur les chantiers du Caire. Cette question aurait mérité un développement, mais le manque d'informations données par les sources à ce sujet, nous a malheureusement limité.

Il est à noter que dans les textes arabes nous ne trouvons pas de mentions d'esclaves (*'abīd*, عبيد) sur les chantiers. Par contre, le frère Jacques de Vérone, qui visite le Caire en 1335, sous le règne du sultan al-Nāšir Muḥammad, évoque la présence de « nombreux esclaves » à la Citadelle, qui étaient aussi des artisans travaillant dans les métiers de la construction :

« Dans ce château il y a une nombreuse milice composée de Sarrasins, de Turcs, de Grecs et de Chrétiens renégats, ainsi que de nombreux esclaves qui sont des artisans chrétiens provenant de toutes les parties de la chrétienté, lesquels eurent bien de la joie à me voir. Ces derniers, en effet demeurent dans le château du sultan, de qui ils reçoivent leur nourriture et leurs vêtements ; ils sont ses ouvriers et lui construisent ses édifices. ⁷¹»

Ces esclaves sont sans doute les captifs Francs, que nous venons de mentionner et qui logeaient et travaillaient à la Citadelle. Seulement, les termes ont variés entre les deux langues : *asrā* en arabe et esclave en français. Le texte du frère Jacques confirme la présence de ces artisans chrétiens sur les chantiers du sultan. Ils avaient certainement acquis une bonne

⁶⁸ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 45.

⁶⁹ AL-NUWĀYRĪ, (AL-SAKANDARĪ), *al-Ilmām*, V, p. 196.

⁷⁰ J. LOISEAU, « Frankish Captives in Mamlūk Cairo », p. 51.

⁷¹ Traduction en français d'après P. H. DOPP, *Le Caire vu par les voyageurs occidentaux du Moyen Âge*, p. 127. Le texte originale est retrouvé dans : *Le Pèlerinage du moine augustin Jacques de Vérone*, publié par Reinhold Roehricht d'après le MS. de Cheltenham n° 6650, tome II, dans la Revue de l'Orient Latin, tome III, en 1895. Les pages 239-244 contiennent la description du Caire.

formation dans les métiers de construction dans leurs pays d'origine, ayant exercé ce métier avant leur captivité. Il est fort possible qu'ils soient arrivés en Orient en premier lieu, pour participer aux multiples chantiers de forteresses dans les villes dominées par les Croisés et non aux campagnes de guerres contre les musulmans.

5.2.2. Soldats mamlouks

Le Caire reçoit une attention particulière pendant la domination des sultans mamlouks, qui se sont presque tous impliqués dans des projets de construction personnels ou publics et souvent à grande échelle. Ils vont intervenir aussi sur la ville même, en mettant en cours des projets d'équipement nécessaires au Caire : principalement, en ce qui concerne les infrastructures hydrauliques ainsi que leur entretien. Ils creusent alors des canaux (*ḥalīg-s*) et des étangs (*birka-s*), pour alimenter la ville en eau et ils construisent des ponts (*ğisr-s*) et des viaducs (*qantara-s*). Mais ils vont aussi beaucoup investir pour protéger les berges de la ville contre les inondations du Nil. Étant donné que Le Caire s'est toujours retrouvé à la merci de son fleuve, on trouve maintes fois, de grandes démarches en cours, par ordre du sultan, par l'intermédiaire de ses émirs, pour assurer et sécuriser la ville contre son fleuve⁷². En conséquence, les mamlouks, accompagnés de leurs soldats, prenaient aussi part aux divers chantiers de travaux publics. Les exemples sur ces interventions et la présence des mamlouks et des soldats du sultan sur les chantiers, sont multiples. On va aussi les trouver sur quelques chantiers de construction.

Le premier chantier démarre tout d'abord avec un projet de canal, qui ne sera pas exécuté, mais qui confirme cette association des mamlouks avec les chantiers du sultan. En 728 H. / 1327, le sultan al-Nāṣir Muḥammad envisage de creuser un canal de Ḥilwān jusqu'au Ğabal al-Aḥmar (qui donne sur la Citadelle), afin d'alimenter la Citadelle tout au long de l'année avec suffisamment d'eau. Lors d'une discussion entre le sultan et son *nāzir al-ğayš*, l'émir al-Faḥr, voici ce que ce dernier lui demande en premier lieu sur le projet : « *Qui va creuser ce ḥalīğ pour le*

⁷² Voir la thèse de V. Denizeau, *Conduire l'eau dans le Caire Mamlûk, Installation hydrauliques et politiques d'aménagements dans la capitale égyptienne (1250-1517)*.

sultan ? ». Le sultan lui répond tout de suite : « *les soldats*⁷³ ! ». Mais finalement le projet ne verra jamais le jour, car le *nāzir al-ğayš* va dissuader le sultan de s'embarquer dans un tel projet, qui aurait nécessité une main-d'œuvre trop importante et des coûts exorbitants⁷⁴. Pourtant, ce qui nous intéresse dans toute cette discussion, c'est le fait que le sultan ait répondu en toute confiance, sachant qu'il pouvait compter sur ses hommes, pour exécuter les tâches les plus difficiles et les projets les plus risqués. Il n'est donc pas inhabituel de trouver des émirs mamlouks, accompagnés de leurs soldats, participant sur les chantiers urbains de la ville. Par ailleurs, pour protéger la ville des débordements des eaux du fleuve, les soldats mamlouks vont se charger de la construction des ponts sur le Nil : comme par exemple, pour la construction d'un *ğisr* qui se trouvait au nord de Būlāq⁷⁵. Cependant, cette fois-ci, et devant le grand danger qui menaçait le Caire, les mamlouks vont aussi faire appel aux paysans travaillant dans leurs *iqtā'-s*, soit dans le Delta, ou en Haute Égypte.

En plus des projets de travaux publics, ils ont aussi participé aux projets privés de leur sultan. Maqrīzī nous rapporte une explication détaillée du processus de travail sur un des chantiers du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Il s'agit de Ḥūš al-Ġanam, qui se trouvait à la sortie de Bāb al-Qarāfa, en contrebas de la Citadelle. Là par contre ce sont les *ustādār-s* des émirs qui seront présents sur le chantier, avec leurs soldats et leurs bêtes⁷⁶. Mais sur le chantier du *maydān*, les émirs sont présents en personne. Maqrīzī explique comment le sultan distribue le travail entre eux et comment il utilise leurs chameaux pour faire ramener de la boue afin de remplir le terrain de la nouvelle place⁷⁷.

En outre, nous trouvons les soldats mamlouks associé au chantier de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ à Bāb Zuwayla. Ils participent, non seulement à la construction de l'édifice,

⁷³ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 302 :

"بمن يحفر السلطان هذا الخليج؟ فقال السلطان بالعسكر"

⁷⁴ Maqrīzī écrit que le *ḥalīğ* aurait eu quarante deux milles *qaṣaba ḥakimiyya* de longueur, soit plus de cent soixante-trois km, Si nous calculons que 1 *qaṣaba ḥakimiyya* = 3,889 m, selon Qalqašandī). Ce que je trouve bien exagéré car la distance actuelle ne dépasse pas les vingt-cinq km.

⁷⁵ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 251.

⁷⁶ Ce chantier sera représenté en détail au Chapitre VI.

⁷⁷ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p123.

mais aussi à l'acquisition et l'achat des terrains. Par exemple, l'émir Faḥr al-Dīn achète une maison dans les environs de la mosquée de son maître, pour y ajouter une fontaine pour les ablutions (*miḍa'*). L'émir est aussi présent, en personne, sur le chantier et il utilise ses propres mamlouks pour terminer les travaux. Ce qui explique l'incroyable rapidité de la construction : La *miḍa'* est prête pour l'usage après vingt-cinq jours de travail seulement⁷⁸. Grâce à leurs interventions rapides et efficaces, les émirs mamlouks sont sollicités pour prendre part aux chantiers difficiles. Pour de tels projets, le sultan ne pouvait compter que sur ses propres hommes.

Pour terminer, j'ajouterais à ces exemples un dernier chantier, celui de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq, où l'on découvre, grâce à Ibn Iyās, une information qui confirme la présence des mamlouks sur le chantier. Quand l'historien présente la liste des personnages qui ont reçu les primes de fin de chantier, qui comprenait le *šādd*, le *muhandis* et les travailleurs du chantier, il cite aussi quinze mamlouks qui dépendaient de l'émir Ğarkas al-Ḥalīlī. Ce dernier était l'*amīr aḥūr* du sultan et aussi le responsable du chantier, comme nous l'avons expliqué dans le Chapitre III. La présence de ces quinze émirs mamlouks associés avec l'équipe du travail, montre qu'ils ont participé d'une manière ou d'une autre au chantier⁷⁹. Mais qu'ont-ils accompli sur le chantier ? Nous ne pouvons l'affirmer avec certitude.

Servir son sultan était, sans doute, un grand honneur pour un mamlouk. Cependant, ceci ne sera pas toujours le cas. Avec le déclin de l'empire, et vers la fin de la période circassienne, les soldats mamlouks vont s'abstenir de participer aux chantiers, lorsqu'on les sollicite. Voici ce que nous raconte Al-Ġawharī :

« Plus personne ne se souciait des ordres. Même lorsque le sultan (Qāyrbāy), très intéressé pour creuser le *ḥalīġ al-sadd*, nomme deux de ses grands émirs⁸⁰ pour le projet. Quand ils se sont préparés pour rassembler

⁷⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 329.

⁷⁹ IBN IYĀS, *Badā'i'*, I/2, p. 372.

⁸⁰ Il s'agit de l'émir Sudūn al-Qasrūhī et de l'émir Lāġīn al-Zāhirī, tous deux émirs de mille.

les mamlouks pour le travail, ces derniers ont refusé. De plus, ils se sont battus et querellés à un tel point, qu'un des émirs fut blessé au visage et le sang a commencé à couler de son front ouvert⁸¹. »

Et pas simplement pour les chantiers de construction ! A la fin de la période circassienne, le prestige du souverain est faible à tel point que les soldats mamlouks s'absentent et ne participent plus à l'armée du sultan.

5.2.3. Paysans, pauvres, *ḥarafiš* et *nās*

Être paysan aux temps des Mamlouks voulait dire être méprisé et négligé. Un paysan représentait l'ignorance et la pauvreté. Il n'avait pas beaucoup de choix entre le travail de la terre et la corvée⁸². Il cultivait le terrain, payait ses impôts et vivait sous la coupe de son maître. Bref, il n'avait pas de futur. Nombreux quittaient leurs villages et prenaient la route pour la ville. Or, nous ne sommes pas sûrs s'il le faisait librement. Certainement, ils étaient obligés de rester dans le village pour servir dans l'*iqṭā'* de leur maître. Cependant, une grande partie d'eux étaient transporté en ville où l'on y avait besoin de leur force de travail.

Certes, les chantiers de constructions se basent sur des groupes de métiers techniques et spécifiques. Mais ils offrent aussi de multiples tâches, qui ne nécessitent aucune qualification ou savoir-faire préalable. Ainsi, les paysans sont embauchés comme simples ouvriers sans compétence, des *fa'ala*. Ils doivent seulement avoir une grande capacité physique, leur permettant de transporter les matériaux et de débarrasser les débris⁸³. Mais, comme indiqué *supra*, les paysans sont aussi présents sur les chantiers, par ordre de l'émir de l'*iqṭā'*, pour s'ajouter à la main-d'œuvre du chantier.

⁸¹ AL-ĞAWHARI, *Inbā' al-ḥaṣr bi-anbā' al-'aṣr*, p. 10.

"لم يعد ثم من يعياً بالأوامر حتى أن السلطان كان شديد الاهتمام بحفر خليج السد ووكل ذلك إلى اثنين من كبار الأمراء فلما نهضوا إلى جمع المماليك لهذا العمل " امتنعوا عن ذلك ووقعت بينهم مناصمات وضرب، حتى أصيب بعض الأمراء بضربه فى وجهه فشجته فى جبينه حتى سال الدم على وجهه "

⁸² S. A. 'AŠŪR, *al-muǧtama' al-masrī fī 'aṣr salaṭīn al-mamalīk*, p. 49.

⁸³ Il est curieux de noter que jusqu'à présent la majorité des *fa'ala* sur les chantiers de construction sont originaires des zones rurales et non de la ville du Caire.

De même, on remarque la présence des *ḥarāfiš*⁸⁴ sur les chantiers, qui sont, eux, par contre, des habitants de la ville. Ce sont des hommes qui errent sans travail, dans les rues du Caire derrière le grand voyou du quartier: *al-futuwwa*. Ce dernier était le personnage le plus important de la rue, ou de la *ḥāra*. Quand la main-d'œuvre était difficile à trouver, les émirs collectaient les *ḥarāfiš* des rues et les forçaient à participer au travail. Ils sont rarement payés, mais on retrouve des exceptions sur quelques chantiers⁸⁵. La même chose se présente avec les simples habitants : *al-nās* ou *al-‘amma* et les pauvres. Ainsi, les responsables de la ville les obligent à travailler, sans leur consentement et généralement sans être payé. Les exemples sont multiples : par exemple, lors des travaux effectués pour sécuriser le littoral fluvial de Būlāq, un chantier réalisé sous le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammed en 738 H. / 1337, on ordonne aux *wālī-s* du Caire et de Fustāṭ, de mettre *al-‘amma* à la corvée. Les gens sont réquisitionnés de partout, les soldats sont même allés les chercher dans les moquées après la prière de l'aube⁸⁶. Sur ce sujet al-Ġawharī raconte une drôle de scène, où l'on a utilisé une ruse pour fournir plus d'hommes sur un chantier. Un homme fut attaché à Būlāq, *summira*, pour le punir et montrer le châtement du meurtrier en public. De fait, les gens se sont rassemblés pour regarder. Le moment venu, toute la foule fut arrêtée et emmenée pour participer au chantier. Il s'agit ici du chantier d'un pont, effectué par le sultan Qāyṭbāy à Giza en 877 H. ⁸⁷.

En plus de la collecte de la main-d'œuvre par la force, il y avait aussi les systèmes de confiscations. Il était assez courant, à l'époque mamlouke, de confisquer et d'exproprier les biens des riches et même de prendre leur personnel et leurs esclaves. Mais pour l'expropriation des pauvres, qui ne possédaient rien, que faisaient-ils ? Ils les exploitaient par force sur les chantiers de construction⁸⁸. Voilà encore une autre catégorie de main-d'œuvre, qui n'était pas toujours invitée à participer sur les chantiers, selon sa propre volonté.

⁸⁴ Des bandes de jeunes gens en marge de la société et sans emploi.

⁸⁵ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B. II, p. 168-169.

⁸⁶ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p.450.

⁸⁷ ĠAWHARĪ, *Anbā' al-ḥaṣr*, p. 383.

⁸⁸ AL-ŠUĠA'Ī, *Tārīḥ al-malik al-Nāṣir*, p. 114 :

"لأن الأغنياء كانت تؤخذ أموالهم والفقراء يستعمل في العمائر رجالهم"

Voir aussi MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS., III, p. 741.

5.2.4. Les femmes et les enfants ont-ils participé aux chantiers mamlouks ?

Il m'a paru essentiel de me poser cette question avant de refermer le volet sur les travailleurs des chantiers, surtout après avoir retrouvé une description de scène de travail sur les chantiers du *Pašā*⁸⁹, rapportée par Pascal Coste :

« C'est un spectacle curieux de voir ces enfants marcher par escouades, les jambes et les pieds nus, leurs blouses ou chemises retroussées et ceintes autour des reins, tachées de plâtre, de chaux et de poussières, portant chacun une pierre, du mortier dans de petites auges, de la chaux, des briques ou de la terre dans des couffins posés sur leurs têtes, marcher en chantant une sorte de cantilène cadencée, et battant des mains pour marquer le pas et la mesure. Ils sont conduits par un piqueur armé d'un fouet pour activer les retardataires.⁹⁰ »

Coste avait initié de multiples projets de construction pendant son séjour en Égypte, travaillant pour Muḥammad 'Alī, au début du XIX^e siècle. Il reconnaît la présence de jeunes filles et garçons sur les chantiers. Ces jeunes travailleurs, souvent pauvres et non qualifiés, avaient entre 8 et 14 ans. Ils sont embauchés pour assister les maçons. Ils étaient payés au même tarif, sans faire de différence entre filles et garçons⁹¹. Certes, nous sommes trois siècles après la fin de l'époque mamlouke, cependant cette description m'a incité à me poser la question suivante: et si jamais des enfants, des filles ou encore des femmes, étaient amenés à travailler sur les chantiers mamlouks ?

L'époque mamlouke est considérée comme une mine de sources pour l'historien. Elle est une des riches périodes permettant de traiter les sujets relatifs à la femme⁹². Cependant, la question de sa participation dans le monde du travail et dans la vie économique est, en général, une étude difficile et complexe. Louis Massignon pense que les femmes ont participé aux différents corps de métiers à partir du VIII^e siècle. Néanmoins, il suppose qu'elles ne touchaient

⁸⁹ Ici Muḥammad 'Alī.

⁹⁰ P. COSTE, *Architecture Arabe*, p. 48.

⁹¹ P. COSTE, *Architecture Arabe*, p. 48.

⁹² A. 'ABD AL-RAZIQ, *La femme au temps des Mamluks en Égypte*, p. 5.

aucun salaire⁹³. Par ailleurs, il était hors de question que leur travail soit contrôlé par le *muḥtasib*⁹⁴. Elles ne payaient donc pas de taxes. Maya Shatzmiller s'est posée des questions sur le travail de la femme, tout en essayant d'identifier les occupations dans lesquelles elles auraient pu intervenir⁹⁵. Mais elle ne trouve aucune connexion entre les femmes et les chantiers de construction. Peut-on attribuer cette absence à la ségrégation sociale qui a existé entre les hommes et les femmes pendant ces périodes ? La femme était-elle donc exclue de ces métiers de chantier ? Ou cela n'était-il pas intéressant de la mentionner travaillant au côté des hommes ? Tout au long de cette recherche je n'ai retrouvé que deux textes mentionnant la participation de la femme sur un chantier mamlouk, mais à Damas et à Médine et non au Caire. Pour Damas, cette information est rapportée dans les *Sulūk* de Maqrīzī, qui l'a sans doute recopié de l'ouvrage d'Abū l-Fidā'⁹⁶ :

« Il (le sultan al-Ẓāhir Baybars) entreprit de faire réparer la citadelle de Damas, et rassembla, pour cela, non seulement des ouvriers, mais les principaux personnages de l'État et toute la population. Chacun mit la main à ce travail, auquel les femmes elles-mêmes prirent part. Tous les habitants se livraient à la joie la plus vive.⁹⁷»

Ce chantier est entamé tout de suite après l'ascension du sultan al-Ẓāhir Baybars au pouvoir en 658 H. / 1260. La population de la ville, y compris les femmes, était certainement toute fière de reconstruire sa citadelle, après la défaite des Mongols dans la bataille de 'Ayn Ḡālūt, quelques mois auparavant. Mais comment y ont-elles participé ? Qu'ont-elles apporté au chantier ? Etaient-elles payées ? Malheureusement, l'historien ne donne aucun indice. En revanche, il est clair que leur coopération était considérée comme un acte exceptionnel et inhabituel.

Pour Médine, ce fut après le grand feu qui a ravagé la mosquée du Prophète en 885 H. / 1481 à propos duquel le chroniqueur Qutb al-Dīn al-Nahrawālī nous raconte comment tout le

⁹³ L. MASSIGNON, «*La futuwwa*» ou «*pacte d'honneur artisanal*». D'après M. SHATZMILLER, *Labour in the Medieval Islamic World*, p. 357.

⁹⁴ M. SHATZMILLER, *Labour in the Medieval Islamic World*, p. 358.

⁹⁵ Sur le sujet du travail de la femme, voir Chapitre 7 dans M. SHATZMILLER, *Labour in the Medieval Islamic World*, pp. 347-368. Pour plus d'informations sur la femme en Egypte pendant l'époque mamlouke, voir A. 'ABD AL-RAZIQ, *al-mar'a fī Miṣr al-mamlūkiyya* et pour le même auteur, *La femme au temps des Mamluks en Egypte*.

⁹⁶ Le même texte se trouve chez ABU L-FIDĀ', *al-Muḥtaṣar fī aḥbār al-bašar*, III, p. 208.

⁹⁷ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, I, p. 439; trad. QUATREMÈRE, I, p. 121.

monde s'est dépêché de nettoyer la mosquée et de la réaménager proprement, afin de pouvoir reprendre les prières. Ainsi, il ajoute que même les femmes et les enfants ont pris part aux travaux afin de recevoir les bénédictions⁹⁸. La même chose se produisit lors des travaux effectués par Bazān⁹⁹, pour recreuser une source à la Mecque afin d'alimenter les pèlerins en eau. Ce messenger des pays des Ilkhanides proposa trois dirhams à tout habitant de la Mecque qui se présenterait pour participer au chantier. Un grand nombre de personnes, dont des femmes, participeront alors à ce chantier. Tous selon leur propre gré¹⁰⁰.

Edith Ennen, qui présente une étude sur la femme médiévale en Europe, explique comment la main d'œuvre était excessivement recherchée lors des opérations d'extensions urbaines qui ont eu lieu dans les grandes villes. Ce nouveau besoin ouvre de nouvelles opportunités aux femmes pour participer aux multiples chantiers de construction¹⁰¹. Or, à la période du Caire mamlouk, nous avons eu des circonstances identiques, comme expliqué dans le Chapitre I, où la ville était quasiment toute en chantier¹⁰². Les chroniqueurs ont effectivement démontré à plusieurs reprises, comment le besoin d'assurer la main d'œuvre sur le chantier peut devenir une tâche difficile et complexe¹⁰³. Cependant, ils ne précisent jamais si cette main d'œuvre comprenait aussi, parmi ces travailleurs, des femmes ou même des enfants.

L'utilisation des termes génériques, comme les pauvres (*al-fuqarā'*, الفقراء), ou tout simplement la population modeste de la ville (*al-'amma*, العامة¹⁰⁴), peut éventuellement suggérer

⁹⁸ QUTB AL-DĪN, *al-A'lām bi-bayt Allāh al-Ḥarām*, p. 228.

⁹⁹ Bāzān est le messenger de Ġubān, le gouverneur des pays de Abū Sa'īd.

¹⁰⁰ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 275.

¹⁰¹ E. ENNEN, *The Medieval Woman*. D'après M. SHATZMILLER, *Labour in the Medieval Islamic World*, p. 367.

¹⁰² Surtout lors du règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad, voir dans A. LEVANONI, *A turning point in mamluk history*, p. 156 ; et avec l'intervention de ses émirs puis celle des émirs de son fils al-Nāṣir Ḥasan, voir dans J. LOISEAU, *Reconstruire la maison du sultan*, pp. 73, 219. Enfin sur les travaux de réaménagement urbain et les ouvrages d'art aux temps du sultan al-Nāṣir Muḥammad voir V. DENIZEAU, *Conduire l'eau dans le Caire Mamlūk*, pp. 155-190.

¹⁰³ Sécuriser la main d'œuvre est toujours une question majeure pour entamer n'importe quel chantier. Voir les exemples recueillies dans le Tableau 5.

¹⁰⁴ *al-amma* est le groupe social des petits commerçants et des différents artisans, l'équivalent de la classe ouvrière. Pour en savoir plus sur leur statut social, voir I. LAPIDUS, *Muslim cities in the later middle ages*, pp. 82-84 et p. 175.

que les femmes et les enfants ont pris part aux diverses tâches des chantiers de construction ou de réaménagement urbain du Caire. Ainsi, nous trouvons ces personnages qui ne sont ni artisans ni manœuvres (*fa'ala*), prenant part au travail, surtout lors des situations de crise, où tout le monde participait, mamlouks et habitants, pour sauver la ville face aux inondations du fleuve. Très souvent, ces gens étaient obligés de prendre part au travail, sans être payés¹⁰⁵.

La question de la participation des femmes aux chantiers mamlouks se pose donc, mais il est difficile d'y répondre avec certitude car la documentation en parle peu. Est-ce le reflet de leur absence dans les chantiers ou le signe que l'on ne peut pas parler d'un tel sujet ? Il semble qu'elles ne soient présentes sur les chantiers que de façon exceptionnelle. En effet, lors des moments inhabituels (crue du fleuve, guerre) où le besoin de main d'œuvre est supérieur aux bras disponibles, il se pourrait alors que l'on fasse appel à elles. La question de leur salaire n'est pas tranchée : étaient-elles rémunérées, ou s'agissait-il d'une corvée ?

5.3. ÊTRE ARTISAN POUR CONSTRUIRE LA VILLE DES MAMLOUKS

Le Caire devient à l'époque mamlouke une grande ville en chantier. En conséquence, les ateliers des artisans travaillant dans les métiers liés au domaine de l'art du bâti et de son architecture, se sont multipliés. Evidemment, les artisans locaux de la ville ont aussi pris part aux chantiers, à travers leurs savoirs faire dans les différents métiers de la construction. Nous n'avons pas d'enregistrement exact des sources mentionnant le travail d'un artisan cairote ou d'un autre. Ces artisans sont présents dans les sources, non sous leurs statuts d'artisans, mais plutôt quand ils accèdent à un niveau supérieur dans la hiérarchie sociale et commencent à occuper des postes importants dans l'État Mamlouk. Mais il est possible de connaître les différentes spécialités des métiers qu'ils ont exercé en analysant les informations requises des documents de la *hisba*, ainsi que ceux de la Géniza du Caire. Comme nous venons de l'évoquer auparavant dans la partie traitant des différents métiers de la construction.

¹⁰⁵ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B. II, p. 167.

Nous savons que quelques artisans étaient *dans la bonne grâce du sultan*, comme ce marchand flamand, également orfèvre et qui travaillait aussi le cristal. Ce dernier arrive à obtenir rapidement une audience pour son compatriote, le voyageur gantois Joos Van Ghistele, auprès du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy, lors de son passage au Caire¹⁰⁶. Cette situation démontre les privilèges dont jouissaient certains artisans à la cour du sultan. Bien entendu, dans ce chapitre nous parlons des artisans du chantier, des menuisiers ou bien encore des ferronniers, mais cette information notée par le voyageur nous paraît intéressante, car elle démontre la place que peut occuper un artisan talentueux. Pourtant, en général, quel est le statut social de ce groupe de travailleurs ? Comment sont-ils reconnus par la société ? Et encore, comment sont-ils présentés dans les textes de l'époque ?

Sous le règne des grands sultans bâtisseurs mamlouks, un recrutement très important des artistes et des artisans pour leur participation aux divers chantiers impériaux est nécessaire. Les historiens racontent fréquemment comment les Mamlouks étaient à la recherche de cette main d'œuvre habile et qualifiée. D'ailleurs, pour certains projets, ils iront au-delà des frontières de l'empire mamlok pour la trouver. Ils racontent aussi comment ces travailleurs compétents, étaient amplement récompensés, à la fin des travaux, comme nous allons l'expliquer dans le chapitre VII en présentant le bilan du chantier.

Les sources racontent comment quelques-uns de ces artisans, travaillant dans les métiers de la construction, ont amassé de grandes fortunes au cours de leur carrière. Ceci a considérablement amélioré le statut de quelques-uns d'entre eux et a créé une forme de mobilité, où certains ont réussi à accéder aux sommets de l'échelle sociale¹⁰⁷. Maqrīzī a présenté les différents groupes sociaux égyptiens dans son ouvrage *Igāṭit al-'umma*¹⁰⁸. Parmi ces groupes on en trouve un, réservé aux travailleurs du chantier : les *bannā'*, les *fa'ala* etc, qui figure à la fin d'une liste et qui ajoute aussi les artisans d'autres métiers, *arbāb al-mihan*, ainsi que les domestiques, les porteurs, les palefreniers. Ce groupe social *d'arbāb al-mihan* figure après les paysans, les étudiants et les marchands. Le groupe qui les suit n'est autre que le tout dernier

¹⁰⁶ J. VAN GHISTELE, *Voyage en Egypte*, I, pp. 137, 138.

¹⁰⁷ A. RIZQ, *Āmat al-Qahira fī 'aṣr salāṭīn al-mamālik*, pp. 43, 44. D'après QALQASANDI, *Subḥ al-a'šā*, III, pp. 336, 367

¹⁰⁸ Il écrit son ouvrage au milieu du VIII^e H. / XV^e.

dans le classement de Maqrīzī, qui comprend les mesquins. Cela nous montre la représentation que Maqrīzī se fait de la situation de ces travailleurs dans la stratigraphie sociale.

En consultant les sources présentant le patrimoine bâti de l'époque mamlouke, on remarque que les historiens ne retiennent pas les noms des vrais créateurs de cet héritage : les *muhandisīn* ainsi que les artistes et les artisans¹⁰⁹. De même, les dictionnaires biographiques ne leur réservent aucune place. En revanche, les historiens citent souvent le nom de la personne responsable de la mise en route du projet, le *šādd* ou le *nāzir*. On remarque qu'ils ont quand même inclus d'autres artistes dans leurs écrits, puisque nous trouvons des informations sur des musiciens, ou encore des chanteurs, qui vont recevoir beaucoup plus d'attention. Ils seront mentionnés dans les sources et même pleurés par les grands poètes lors de leurs décès¹¹⁰. De fait, ils étaient considérés comme des membres de la classe intellectuelle du pays. Ces derniers faisaient partie de la vie culturelle de la cour, ce qui n'était pas le cas des artisans qui ont participé aux projets d'architecture ambitieux des sultans et princes.

Paradoxalement, c'est l'architecture qui va devenir pour les Mamlouks, l'art le plus imposant et le plus visible ainsi que le meilleur moyen utilisé pour renforcer leurs pouvoirs. L'architecture sera aussi utilisée pour faire passer des messages politiques entre mamlouks. Mais ces agents responsables de la fabrication de cet art majestueux, resteront anonymes. Il est certain que la position privilégiée des artistes de la cour, musiciens et chanteurs, ne sera pas partagée avec les artistes et les artisans ou encore les *muhandisīn*¹¹¹ des chantiers.

Pour sa part, Ibn Taġrī Birdī confirme cette représentation où les artisans restent inférieurs. Ce qui pourrait expliquer leur absence dans les écrits des auteurs mamlouks. L'historien exprime

¹⁰⁹ Au cours de cette recherche, je n'ai rencontré qu'une seule exception, pourtant sur un chantier à Damas et non au Caire. Après l'incendie qui a ravagé la mosquée Umayyade en 884 H. / 1479, Ibn al-Ḥimṣī rapporte les travaux de la restauration de la mosquée effectués sous les ordres du sultan al-Ašraf Qāyrbāy. L'historien syrien explique en détail le processus du chantier ainsi que les sommes exactes dépensées. Il rapporte le nom des deux maîtres menuisiers qui ont travaillé sur la charpente de la mosquée : Aḥmad b. Zinkī et Aḥmad b. 'Abbās. Il ajoute que leurs assistants étaient les apprentis d'un autre menuisier : Muḥammad al-Kuftī. Ce dernier va jouer un rôle très important sur le chantier en introduisant une forme de grue pour soulever les poutres en bois. Voir dans IBN AL-ḤIMṢI, *Ḥawādīṭ al-zamān*, p. 156. Muḥammad al-Kuftī sera de nouveau mentionné par un autre historien syrien, Ibn Ṭūlūn, qui mentionne le nom de ce menuisier prenant part sur le chantier de restauration du Ḥaram Šarīf, deux ans après en 886 H. / 1482. Voir dans IBN ṬŪLŪN, *Mufāqahat al-ḥillān*, p. 51.

¹¹⁰ Voir dans D. BEHRENS ABOUSEIF, « Craftsmen, upstarts and Sufis in the Late Mamluk Period », p. 376.

¹¹¹ A part le seul cas des *muhandisīn* de la famille Ṭūlūnī.

plusieurs fois, son mécontentement envers des personnages, dont quelques-uns sont, à l'origine, des membres du groupe des artisans. Il les présente toujours comme étant des parvenus et de jeunes voyous (*awbāš wa aḥdāt*). Ces 'parasites sociaux', selon lui, ont quand même réussi à grimper les échelons de l'échelle sociale et ont occupé des positions importantes dans l'administration mamlouke. Effectivement, Ibn Taḡrī Birdī conclut que ce phénomène, d'embaucher ces personnages de bas niveau (*asāfil*), sera la raison du déclin de l'empire mamlouk. L'historien se lamente sur les postes, auparavant occupés par des princes mamlouks, comme par exemple celle de *šādd al-dawāwīn*, *šādd al-'amā'ir* et *muqaddim al-barīd*. Il ajoute qu'ils sont désormais occupés par des 'voyous', ce qui fait perdre au poste son prestige¹¹². Ainsi, pour le poste de *šādd al-'amā'ir*, nous pouvons estimer qu'il était occupé par un maître maçon ou un maître menuisier.

Doris Behrens-Abouseif traite cette question en présentant le cas d'Abū al-Ḥayr ibn al-Naḥḥās (fils d'un chaudronnier sur cuivre), qui au temps du sultan al-Zāhir Ğaḡmaq devient la personne la plus importante après le sultan. A un moment donné il fût responsable du Trésor Public (*wakīl bayt al-māl*) ainsi que *muḥtasib*, tout en gardant la responsabilité de superviser les constructions de la maison du sultan. Ce fils (ou petit fils) d'artisan commence par se comporter comme les mamlouks : il s'habille comme eux et profite de leurs privilèges, comme le fait de monter à cheval¹¹³.

Nous trouvons aussi un fils de menuisier, qui arrive à la plus haute position, toujours pendant le sultanat d'al-Zāhir Ğaḡmaq. Šams al-Dīn Našr Allah b. al-Naḡḡār, qui occupait auparavant la fonction de *nāzir al-dawla*, devient vizir le 29 Šafar de l'an 859 H. Il remplace ici Sa'd al-Dīn Faraḡ Ibn al-Naḥḥāl. Evidemment, les anthroponymes laissent penser que ces personnages étaient fils ou petit fils d'artisans, dans ce cas un menuisier et un apiculteur. Il faut noter que les expressions d'Ibn Taḡrī Birdī, lui-même fils d'émir grandissant dans les palais des princes mamlouks, laissent penser qu'il trouve cela invraisemblable. Il souligne profusément sa

¹¹² IBN TAGRĪ BIRDĪ, *Nuḡūm*, XVI, p. 75:

"فانه لا يليها إلا الأحداث من الناس، بحيث أنها صارت كلا شيء."

¹¹³ Pour plus de détails sur ce personnage, voir l'article de D. BEHRENS ABOUSEIF, « Craftsmen, upstarts and Sufis in the Late Mamluk Period », pp. 375-395.

déception et son agacement en déclarant que ces *awbāš* ont complètement dépourvu cette fonction de son éclat et de sa splendeur¹¹⁴. Voici, ce qu'il finit par dire sur cette affaire :

« Et même après la nomination d'un de ces voyous au poste, J'aurais estimé qu'il fasse son travail convenablement. Au contraire, il va l'exécuter avec infirmité, faiblesse, injustice et cruauté. Même avec toutes les sommes parvenues du sultan de la Ḥazāna Šarīfa. Et pourquoi pas avec celui qui n'est pas digne de la *wizāra*. Il n'y a de force qu'en Allah.¹¹⁵ »

Nous pouvons donc conclure que, même après avoir acquis fortune et pouvoir, les membres de ce groupe social, fils et petit-fils d'artisans, seront toujours positionnés en une place inférieure. Certes, ils viennent d'une famille d'artisans doués, qui avait certainement un talent indéniable, mais ils seront toujours considérés par les sources de l'époque comme fils de ce groupe social inférieur, exerçant un travail manuel et non intellectuel.

5.4. À LA RECHERCHE D'UNE TRACE : SIGNER SON MONUMENT¹¹⁶

Même si le travail des artisans est novateur et d'une qualité impressionnante, nous avons vu comment les historiens mamlouks, n'en rendent pas compte à sa juste valeur. Il est clair que les sources de l'époque se sont largement désintéressées de ce travail et de la vie des artisans et des travailleurs du chantier et que ces historiens ont pensé que les artisans ne méritaient pas d'avoir une place dans l'histoire.

Seulement, les artisans vont quand même tenter de laisser leurs traces dans la mémoire de leur ville, mais différemment. Signer les œuvres devient donc une possibilité et un moyen de preuve, même la seule évidence de leur existence. Cependant, peut-on dire aussi qu'ils signaient

¹¹⁴ IBN TAGRI BIRDI, *Nuğūm*, XVI, p. 85.

¹¹⁵ IBN TAGRI BIRDI, *Nuğūm*, XVI, p. 86 :

" وليت مع ذلك كان يلى هذه الوظيفة من هؤلاء الأسافل من يقوم بما هو بصدده ، بل يباشر ذلك بعجز وضعف
وظلم وعسف، مع ما يمدده السلطان بالأموال من الخزانه الشريفه، فليت شعرى لم لا كان ذلك مع من هو أهل
للوزاره وغيرها-فلا قوة ألا بالله. "

¹¹⁶ Le sujet de la signature des artisans a été abondamment étudié par ḤASAN 'ABD AL-WAHAB dans son article « *Tawqī'āt al-ṣunnā' alā aṭār Miṣr al-islamiyya* ».

pour être reconnus et dorénavant sollicités ? Est-ce une forme de fierté, pour le travail exécuté ? Ou bien encore une publicité ?

Si les signatures sur les bâtiments mamlouks sont rares, en revanche, nous ne pouvons pas en dire de même pour les œuvres artistiques signées par les artisans. Les multiples exemples dans les Musées d'Art Islamique au Caire en sont la preuve (Figure V-1). Nous retrouvons plusieurs signatures, surtout sur les pots en céramique¹¹⁷. Bien qu'il soit aussi possible que la signature retrouvée soit celle du propriétaire de l'atelier et non celle de l'artisan même¹¹⁸.



Figure V-1 Une collection de signatures sur des pots en céramique au Musée d'Art Islamique du Caire

Cependant, sur les monuments mamlouks du Caire, les chercheurs n'ont retrouvé jusqu'à présent que trois noms d'artisans seulement. Ils se répartissent de la façon suivante :

5.4.1. Muḥammad b. al-Qazzāz

Le nom de Muḥammad b. al-Qazzāz est retrouvé sur deux inscriptions¹¹⁹ qui se trouvent à l'entrée des cages d'escaliers des deux minarets de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ, construite en 822-23 H. / 1420-19. C'est un endroit peu accessible, comme nous le montre Van

¹¹⁷ Sur les signatures des artisans du Caire, voir l'article de ḤASAN 'ABD AL-WAHAB, « *Tawqī'āt al-sunā' ala al-aṭār al-islāmiyya* », pp. 533-578.

¹¹⁸ H. 'ABD AL-WAḤḤĀB, « *Tawqī'āt al-sunā'* », p. 545.

¹¹⁹ Pour le texte se trouvant sur l'inscription voir F. 'ABD AL-'ALIM, *Ġami' al-Mu'ayyad Ṣayḥ*, pp. 60-63. Voir aussi dans D. BEHRENS-ABOUSEIF, *The Minarets of Cairo*, pp. 213, 215. Et dans M. Van Berchem, *CIA Egypte*, pp. 339, 340.

Berchem, ce qui explique leur caractère grossier, puisqu'elles n'étaient pas destinées à être lues par les visiteurs de la mosquée¹²⁰. C'est peut-être sa manière de commémorer son nom sur ce beau travail. Sachant qu'il ne dépendait pas de la fameuse famille des *muhandisīn* al-Ṭūlūnī, Ibn al-Qazzāz savait que c'était le seul moyen de laisser son empreinte¹²¹. D'ailleurs, il avait raison, son nom ne sera pas mentionné dans les écrits de ces contemporains. Même lorsque ces derniers vont composer des vers pour noter l'incidence de l'inclinaison du minaret. C'est vrai que nous ne savons pas s'il était directement responsable, ou s'il fut responsable de la reconstruction seulement. Voici les inscriptions retrouvées sur le minaret est (Figure V-2)

« A ordonné la construction de ces minarets bénis notre seigneur et maître le sultan, le souverain, Al-Malik al-Muayyad Abu n-nasr Chaikh...Elle a lieu sous la direction du serviteur aïde d'Allah, Muḥammad ibn al-Qazzāz. Ce travail a été achevé au mois de cha'bân de l'année 823 (août-septembre 1420)¹²². »

Et sur le minaret ouest (Figure V-3):

« A bâti ce minaret béni le serviteur aïde d'Allah, Muḥammad ibn al-Qazzāz. Il a été achevé le 1er rajab de l'année 822 (24 juillet 1419)¹²³ »

Al-Qazzāz est certainement le maître maçon responsable de la construction de ces deux minarets. Toutefois, Maqrīzī, qui a pourtant vécu le chantier de cette madrasa, ne rapporte pas le nom de ce maître maçon. Malgré qu'il a déjà rapporté le nom de *mu'allim* al-Suyūfī, le responsable de la construction des minarets de la Mosquée de l'émir al-Ṭinbuḡā al-Maridānī et de la Madrasa Aqbuḡawiyya, tous deux construits des années avant sa naissance. En plus, il n'associe pas non plus le nom d'un *muhandis* avec ce chantier. Est-ce un oubli ou une négligence volontaire? Par contre, lorsque l'inclinaison apparaît au minaret est, l'historien parle

¹²⁰ M. VAN BERCHEM, *CIA, Egypte*, I, p. 340.

¹²¹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, « Muhandis, Shād, Mu'allim », p. 300.

¹²² M. VAN BERCHEM, *CIA, Egypte*, p. 340; F. 'ABD AL-'ALĪM, *Ġāmi' al-Mu'ayyad Ṣayḥ*, p. 60 :

"أمر بإنشاء هذين المنارتين المباركتين سيدنا ومولانا السلطان المالك المؤيد أبو النصر شيخ عز نصره وذلك بعمل العبد الفقير إلى الله تعالى محمد بن القزاز والفراغ في سلخ شعبان المعظم سنة ثلاثة وعشرين وثمانمائة."

¹²³ M. VAN BERCHEM, *CIA, Egypte*, I, p. 339; F. 'ABD AL-'ALĪM, *Ġāmi' al-Mu'ayyad Ṣayḥ*, p. 60:

"عمل هذه المأذنة المباركة العبد الفقير إلى الله تعالى محمد بن القزاز وكان الفراغ أول رجب سنة اثنين وعشرين وثمانمائة"

de la présence des *muhandisīn*, mais ne dit rien sur la présence d'un maître maçon quelconque, qui soit responsable de la construction de ces deux minarets. En revanche, l'historien rapporte le nom d'un grand bureaucrate égyptien : Bahā' al-Dīn Muḥammad ibn al-Burġī (m. 824 H. / 1421), la personne responsable du chantier, ainsi que les noms de deux émirs mamlouks : Faḥr al-Dīn et Ṭaṭar, responsables aussi sur le chantier.



Figure V-2 Inscription sur le minaret Est de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ ©Bernard O'Kane¹²⁴



Figure V-3 Inscription sur le minaret Ouest de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ ©Bernard O'Kane

¹²⁴ Les deux inscriptions présentés ici sont reprises de l'ouvrage de D. BEHRENS-ABOUSEIF, *The Minarets of Cairo*, pp. 213, 215.

5.4.2. Muḥammad b. Aḥmad et Aḥmad b. Zīgliš al-Šāmī

Deux autres noms sont retrouvés sur le portail de l'*istabl* de l'émir Qawṣūn (731-38 H. / 1330-37), signé par Muḥammad b. Aḥmad et Aḥmad b. Zīgliš al-Šāmī (Figure V-4). Ḥāsan 'Abd al-Waḥḥāb considère que ce sont les marbriers qui ont fait le travail d'incrustation de marbre qui entoure le haut de la porte d'entrée. Pourtant Doris Behrens-Abouseif propose qu'ils aient sans doute participé au travail de la maçonnerie. Peut-on supposer que Muḥammad b. Aḥmad est le maître marbrier et qu'Aḥmad b. Zīgliš al-Šāmī ait été le maître maçon ? Ou avons-nous à faire à une seule personne ? Nous allons en discuter plus loin dans ce chapitre.



Figure V-4 Signature de Muḥammad b. Aḥmad Zīgliš al-Šāmī, sur le portail de l'*istabl* de l'émir Sayf al-Dīn Qawṣūn

5.4.3. 'Abd al-Qādir al-Naqqāš

Le troisième nom retrouvé est celui d'un maître marbrier ; 'Abd al-Qādir al-Naqqāš. Ce dernier va laisser plusieurs signatures sur le travail de marbre qu'il effectue dans deux monuments d'émirs mamlouks : la mosquée de l'émir Qıǧmas al-Ishāqī (885 H. / 1479) et la madrasa de l'émir Abū Bakr Muḏhir (885 H. / 1480)¹²⁵. Sa plus belle signature sera incrustée en position centrale au *mihrāb* de la mosquée de l'émir Qıǧmas al-Ishāqī (Figure V-5, Figure V-6)



Figure V-5 Nom de 'Abd al-Qādir al-Naqqāš au centre du *mihrāb* de la mosquée de Qıǧmas al-Ishāqī



Figure V-6 *Mihrāb* de la mosquée de Qıǧmas al-Ishāqī

Il est clair que le nombre de signatures repérées est minime par rapport à la quantité des monuments exécutés pendant cette période. Ce qui reste quand même le cas dans nos temps. Les artisans restent souvent les moins connus. Rarement de telles signatures sont retrouvées. Ainsi ces découvertes sont considérablement appréciées.

¹²⁵ Voir dans H. 'ABD AL-WAḤḤAB, « *Tawqī'āt al-sunā'* », p. 555.

5.5. LA CIRCULATION DES COMPÉTENCES

Avec un tel espace actif et dynamique, et une classe régnante qui investit largement dans l'art et l'architecture, le Caire sera donc un pôle d'attraction majeur pour tout artiste ou artisan ambitieux, cherchant à perfectionner son talent. Cette richesse va embellir considérablement la capitale Égyptienne, qui se transformera en une mégapole cosmopolite. Il est difficile d'identifier les moyens de la transmission du savoir, dans le domaine de la construction et de l'architecture. Les sources mamloukes ne rapportent aucun indice à propos de l'éducation ou de la transmission du savoir-faire dans les différents métiers de la construction. En revanche, ce sujet est bien représenté dans d'autres domaines. Comme par exemple dans l'éducation islamique, où la transmission du savoir religieux est bien documentée¹²⁶.

Pourtant, ce qu'il est intéressant de rapporter dans cette étude, c'est la circulation des compétences techniques et artisanales dans l'empire mamlouk. Certes, un nombre important de compétences arrivait au Caire pour travailler sur les chantiers, mais il ne faudrait pas croire que les flux se font dans un seul sens. Ainsi, l'on trouve aussi des travailleurs de chantier provenant du Caire, travaillant sur des projets qui se trouvent dans d'autres villes que la capitale. Il est possible de répertorier ce déplacement dans les deux sens : de la capitale vers les autres villes de l'empire mamlouk et peut-être aussi vers l'étranger et dans l'autre sens, de l'étranger vers Le Caire.

Dans la partie qui suit nous allons présenter des ateliers et des artisans expédiés sur les chantiers des sultans dans les trois villes saintes : à la Mecque, à Médine et à Jérusalem; puis inversement nous présenterons, des artisans des villes de l'empire mamlouk et bien au-delà, des villes étrangères voyageant pour travailler au Caire.

5.5.1. Étrangers et réfugiés au Caire

L'Égypte au temps des mamlouks était le pays le plus important de toute la région. Après la chute de Bagdad entre les mains des Mongoles en 1258. Le Caire devient le nouveau centre

¹²⁶ Sur ce sujet voir dans J. BERKEY, *The Transmission of knowledge in medieval Cairo*.

religieux, scientifique et culturel du monde musulman¹²⁷. Le calife abbaside s'y installe et la ville se transforme en une nouvelle capitale de l'Islam. Le Caire devient alors la destination des étudiants, chercheurs et savants (*ṭulāb al-'ilm*, طلاب العلم).

Les sultans mamlouks ont joué un rôle essentiel dans cette nouvelle métamorphose de la ville. Avec les moyens et les ressources illimitées dont ils disposent, ils envisagent de remanier Le Caire en réalisant leur vision d'une capitale monumentale. Ils prennent tout d'abord en charge, la mise en place des lieux de savoir : les madrasas. Le caractère pluraliste de ces collèges religieux, enseignant les quatre écoles juridiques sunnites, sera le catalyseur pour l'immigration des étudiants et savants vers la ville¹²⁸. Ces madrasas n'enseignent pas que le *fiqh*, mais aussi d'autres matières religieuses, ainsi que des matières profanes comme les mathématiques et l'astrologie. Mais en plus des *ṭulāb al-'ilm*, le sultanat Mamlouk va aussi attirer de nombreuses vagues de réfugiés fuyants l'invasion mongole et l'oppression des Croisés. Malgré les multiples instabilités politiques en Égypte, beaucoup sont venus au Caire pour rechercher une forme de sécurité économique.

Il faut noter qu'avant même la venue des Mamlouks à la tête de l'État, la population du Caire était déjà très mêlée. Cette grande mixité comprenait des Arabes, des Nubiens, des Éthiopiens, des Soudanais, des Berbères et aussi des Perses, des Turcs, des Kurdes, des Arméniens, des Slaves, ainsi que des Siciliens, des Grecs, des Andalous, des Syriens et des Irakiens et enfin des Juifs orientaux et occidentaux¹²⁹. Certes, les conditions de l'immigration de ces différentes populations sont assez différentes l'une de l'autre. Les gens quittent leurs pays natals pour de diverses raisons. Le Caire va garder ce caractère cosmopolite avec l'ascension des Mamlouks au pouvoir, ce qui va assurer la pérennité de ces immigrations, à la recherche d'un savoir, d'une aventure, d'un pèlerinage ou simplement d'une stabilité.

L'étude des styles et des techniques de la construction des monuments mamlouks, illustre la présence d'influences étrangères, qui ne peut être simplement attribuée aux artisans locaux.

¹²⁷ S. A. 'ASUR, *al-muǧjtama' al-masrī fi 'aṣr salaṭīn al-mamalīk*, p. 141.

¹²⁸ D. BEHRENS-ABOUSEIF, « Le Caire », p. 184.

¹²⁹ *Ibid.*

Nous sommes maintenant habitués à voir ces diverses silhouettes dans le paysage urbain du Caire. Cependant, ces styles architecturaux, étaient une originalité à l'époque pour les habitants de la ville. Les historiens médiévaux nous révèlent des informations suffisantes sur les origines des artisans travaillant sur les chantiers de la ville. Ci-dessous je vais présenter quelques une de ces origines retrouvées suite à la lecture des sources mamloukes et à partir de l'observation des styles et influences présentes sur les monuments mamlouks¹³⁰ :

A. Syriens

Je commence cette liste avec les artisans syriens, qui appartenaient déjà au sultanat, puisque la Syrie fut une partie intégrale de l'empire mamlouk. Les informations requises des sources, concernant les immigrations de ces artisans, sont assez insuffisantes. En revanche, les sources présentent les multiples échanges et voyages effectués entre l'Égypte et la Syrie. Elles suggèrent une mobilité importante entre les grandes villes syriennes et Le Caire¹³¹. Ainsi, l'échange entre ces deux territoires était très courant et assez intensif. Il est juste évident pour un artisan de voyager au Caire, pour tenter sa chance et travailler sur les multiples projets du sultan, puis de revenir dans sa ville d'origine après avoir acquis une nouvelle expérience technique et un nouveau répertoire décoratif. Nous trouvons par exemple un panneau de décoration polychrome sur la façade du mausolée de l'émir Tanabak al-Ḥasanī à Damas (Figure V-7), visiblement bien inspiré par le panneau en marbre rouge et blanc du vestibule de la madrasa du sultan Ḥasan au Caire (Figure V-8). Il y a quand même une quarantaine d'année de différence entre la construction de ces deux édifices¹³². Peut-on suggérer la présence d'un artisan cairote à Damas ? Ou peut-on proposer qu'il s'agisse du travail d'un artisan syrien, entraîné au Caire ? Ou encore tout simplement d'une influence syrienne transférée au Caire ? La

¹³⁰ La partie qui suit ne présente pas les influences étrangères dans leurs totalités, car ce n'est pas là le but de ce chapitre. En revanche, ces influences sont mentionnées pour soutenir les différentes hypothèses de la présence d'artisans étrangers provenant de ces pays. Les exemples présentés ne sont parfois pas les seuls retrouvés. Mais ils sont utilisés pour justifier les propositions données.

¹³¹ C. E. PETRY, *The civilian elite*, p. 51.

¹³² Le mausolée de l'émir Tanabak est construit en 801 H. / 1399 sous le règne du sultan al-Zāhir Barqūq, quarante-deux ans après la construction de la Madrasa du sultan Ḥasan.

dernière proposition est soutenue par Doris Behrens-Abouseif qui trouve que le panneau de la Madrasa du sultan Ḥasan suit le style syrien¹³³, ainsi il s'agit probablement du travail d'un artisan entraîné en Syrie avant de venir prendre part au chantier du sultan mamlouk.



Figure V-7 Détail de la décoration polychrome sur la façade du mausolée de l'émir Tanabak al-Ḥasanī à Damas
©Dick Osseman



Figure V-8 Détail du panneau en marbre du vestibule de la Madrasa du sultan Ḥasan

Les Syriens vont introduire des nouvelles techniques de construction héritées de leurs civilisations précédentes. La plus remarquable serait l'apparition de la mosaïque de verre polychrome et dorée, originaire des artistes byzantins. Ces traces colorées ne seront retrouvées qu'à l'époque mamlouke¹³⁴. On trouve cette mosaïque pour la première fois avec le *miḥrāb* du mausolée de Šaġar al-Durr (648 H. / 1250) (Figure V-11). A cette époque les relations avec la Syrie étaient assez nombreuses ce qui explique cette influence. Ensuite on les retrouve dans les *miḥrāb*-s de la Madrasa du sultan al-Manṣūr Qalāwūn (683 H. / 1285) (Figure V-12), dans celui construit par le sultan Lāġīn à la mosquée d'Ibn Ṭūlūn (696 H. / 1296) (Figure V-13), celui de l'émir Ṭaybars (709 H. / 1309), de l'émir Aqbuġā (740 H. / 1340) (Figure V-14) et aussi celui de la mosquée de Sitt Miska (Figure V-15)¹³⁵. Cet art se trouvait déjà en Syrie antérieurement à cette époque L'exemple le plus connu serait le travail de la mosaïque sur les façades de la mosquée

¹³³ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 211.

¹³⁴ L. HAUTECOEUR ET G. WIET, *Les mosquées du Caire*, p.116.

¹³⁵ A. 'ABD AL-RAZIQ, « Trois fondations féminines dans l'Égypte mamelouke », p. 107.

Umayyade (Figure V-9) et celui du mausolée du sultan al-Zāhir Baybars (Figure V-10.). Pourtant, les artistes exécutant cette mosaïque au Caire sont-ils originaire de la Syrie ? Ceci est fort probable. Cependant, ont-ils crée des ateliers spécialisés ? Ont-ils formé de nouveaux artisans au Caire ? C'est une forte possibilité, puisque le travail effectué au Caire est beaucoup moins élaboré que celui retrouvé en Syrie, et surtout à Damas. D'ailleurs, La décoration en mosaïque du *mihrab* de la mosquée de Sitt Miska (Figure V-14) ressemble largement à celui du mausolée de l'émir Aqbugā (Figure V-15, Figure V-16), ce qui mène Aḥmad 'Abd al-Rāziq a proposé que c'est le travail du même artisan¹³⁶. Nous pouvons ajouter une autre proposition : que c'est le travail d'un même atelier.



Figure V-9 Mosaïque à la mosquée Umayyade à Damas



Figure V-10 Mosaïque qui se trouve au mausolée de Baybars à Damas © H. Stierlin.

¹³⁶ *Ibid.*



Figure V-11 Détail de la décoration de mosaïque qui se trouve au *mihrāb* du Mausolée de Šaġar al-Durr.



Figure V-12 Détail de la décoration en mosaïque du *mihrāb* de la Mosquée d'Ibn Ṭūlūn



Figure V-13 Détail de la décoration en mosaïque du *mihrāb* de la Madrasa du sultan al-Manṣūr Qalāwūn



Figure V-14 Détail de la décoration en mosaïque du *mihrāb* de la Mosquée de Sitt Miska.



Figure V-15 Détail d'une décoration en mosaïque à la façade du *mihrāb* de la Madrasa Aqbuġāwiyya.



Figure V-16 Détail de la décoration en mosaïque au *mihrāb* de la Madrasa Aqbuġāwiyya.

Par ailleurs, nous trouvons aussi des influences syriennes dans les formes des fenêtres, comme celles ornées dans leurs parties supérieures de stalactites, retrouvées dans la façade de la mosquée de Sitt Miska¹³⁷ construite en 740 H. / 1340, puis après largement utilisé dans la façade de la madrasa du sultan Ḥasan (Figure V-17) construite en 757 H. /1356¹³⁸.



Figure V-17 Fenêtres de la façade sud de la Madrasa du sultan Ḥasan, ornées de stalactites dans leurs parties supérieures

La Madrasa du sultan al-Ẓāhir Barqūq à Bayn al-Qaṣrayn, ainsi que la Ḥānqāh de son fils Faraġ révèlent des influences syriennes assez frappante, qui ne se trouve que dans ces deux édifices seulement. Ces influences sont manifestées dans le travail des fenêtres en bois de la façade principale de la madrasa (Figure V-18). Ce même travail est répété dans la *ḥānqāh*, dans les paravents en bois devant les deux salles funéraires surmontées par les deux coupoles en zigzag, qui furent dessinés par Prisse d’Avenue dans une de ses scènes iconiques (Figure V-19).

¹³⁷ A. ‘Abd al-Rāziq, « Trois fondations féminines dans l’Egypte mamelouke », pp. 98, 100/

¹³⁸ L. HAUTECOEUR ET G. WIET, *Mosquée du Caire*, I, p. 275-276.



Figure V-18 Fenêtre en décoration en bois, en hauteur à la façade principale de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq

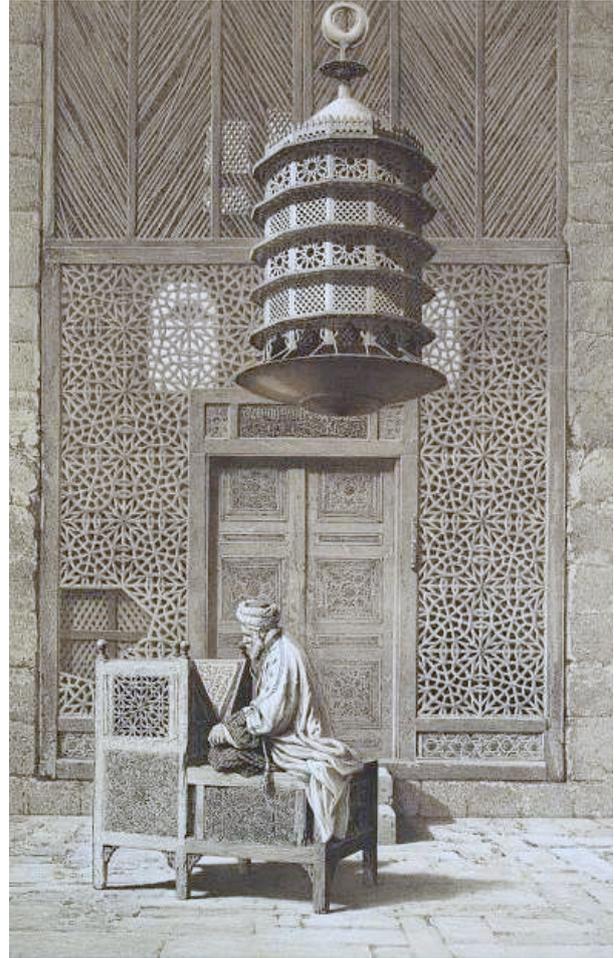


Figure V-19 Dessin du paravent en bois à la Ḥānqāh de Faraġ b. Barqūq

En outre, on trouve aussi une technique de déco-re caractéristique à la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq, qui ne sera répété nulle part au Caire. Il s'agit de l'incrustation des morceaux de marbres dans les blocks de pierre encadrant les sommets des quatre des portes intérieures des madrasas, donnant sur la cour centrale à ciel ouvert. Ces portes sont surmontées par des arcs en forme de zigzag qui rappellent pareillement des inspirations syriennes (Figure V-20). Ajoutons aussi que le travail en marbre noir et blanc est sans doute une influence provenant de Bilād al-Šām (Figure V-21).



Figure V-20 Porte de madrasa à la cour intérieure de la Madrasa du sultan al-Ẓāhir Barqūq

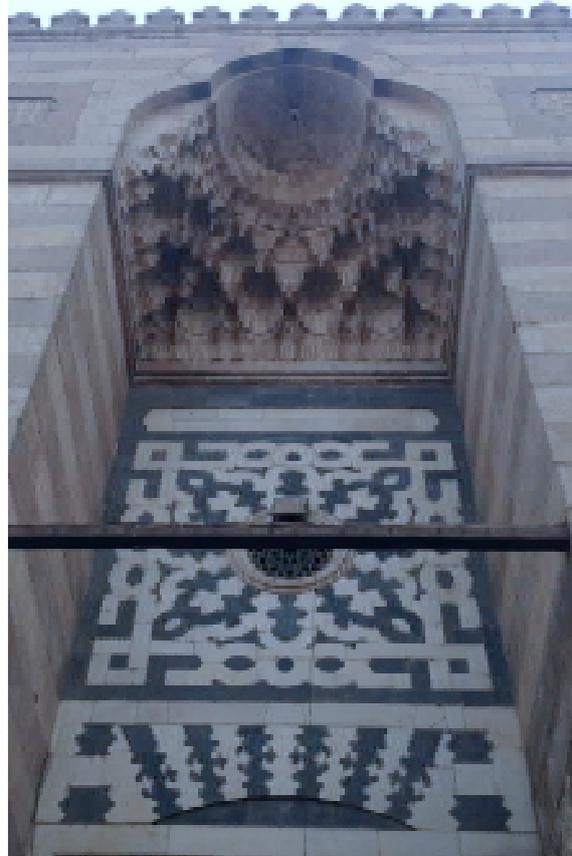


Figure V-21 Décoration en marbre de la porte principale de la Madrasa du sultan al-Ẓāhir Barqūq

Avant de fermer le volet sur les artisans syriens, il faut ajouter un indice bien important : la signature la plus importante d'un artisan sur un monument mamlouk au Caire, serait celle d'un Syrien. J'évoque ici la signature qui se trouve sur le portail monumental du palais et *istabl* de l'émir Sayf al-Dīn Qawṣūn, connu aujourd'hui sous le nom de l'émir Yašbak min Maḥdī. Cet artisan va ajouter sa *nisba* à son nom; *al-Šāmī* : « le Syrien ». Voilà donc un fort indice sur la présence d'artisans syriens sur les chantiers mamlouks. On va reprendre cette signature plus loin dans ce chapitre. Il ne faut pas non plus oublier de rajouter les influences syriennes, assez apparentes, dans quelques façades, avec le système d'alternance des pierres de couleurs différentes, connue sous le nom d'*ablaq* ou de *mušahar*.

B. Arméniens

Les bâtisseurs arméniens avaient déjà construit au Caire, bien avant l'arrivée des Mamlouks. Ainsi, sous la gouvernance des Fatimides, Badr al-Ġamālī (r. 466- 486 H. / 1074-1094), étant lui-même d'origine arménienne, embauche des maçons venant d'Arménie et de Syrie, pour travailler sur la construction des fortifications de la ville¹³⁹. Pour édifier les trois portes de la ville: Bāb Zuwayla au sud et Bāb al-Nasr et Bāb al-Futūḥ au nord, Badr al-Ġamālī engage trois frères chrétiens arméniens de l'Édesse¹⁴⁰. K.A.C. Creswell parle de l'excellente qualité du travail de maçonnerie de ces portes, en disant:

«The gates have no rival, and the Wall with its tower is only surpassed in the lands of Islam by that of Diyārbakr. The masonry of the whole group is of a degree of perfection never again attained in Egypt. These gates even compelled the admiration of eighteenth-century travelers.¹⁴¹ »

En revanche, les Arméniens retrouvés sur les chantiers mamlouks ne sont pas des travailleurs sollicités, mais plutôt des prisonniers de guerre et des captifs, comme expliqué auparavant. Ils sont surtout présents sur les chantiers du sultan al-Nāṣir Mūḥammed, où ils seront emmenés en masse, par ordre du sultan lui-même, qui était à la recherche d'une main-d'œuvre qualifiée pour travailler sur ses chantiers. Effectivement, avec son dynamisme incroyable dans le domaine de l'architecture et sa grande passion pour la construction, le sultan avait besoin d'une main-d'œuvre compétente et énergique.

Ces captifs arméniens étaient logés à Ḥazānit al-Bunūd¹⁴². Maqrīzī ramène la date de leur arrivée au début du troisième règne du sultan (r. 709-741 H. / 1310-1341), après son retour du Krak des Chevaliers¹⁴³. Mais Doris Behrens-Abouseif suppose qu'ils ont été capturés lors de la campagne militaire du sultan sur le Royaume Arménien de Cilicie¹⁴⁴, en 721 H. / 1322¹⁴⁵.

¹³⁹ Voir dans http://archnet.org/library/sites/one-site.jsp?site_id=3973

¹⁴⁰ S. DADOYAN, *The Armenians in Medieval Islamic World*, p. 124.

¹⁴¹ K. A. C. CRESWELL, *The Muslim Architecture of Egypt*, I, p. 165.

¹⁴² MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 640.

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ Aussi connu par Royaume de petite-Arménie. À ne pas confondre avec le royaume d'Arménie de l'Antiquité.

¹⁴⁵ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 45

C. Persans

En observant les monuments de l'architecture mamlouke, nous ne pouvons pas nier la présence, plus fréquente qu'auparavant, d'éléments persans, qui sont probablement le résultat de la présence d'une main d'œuvre entraînée et expérimentée dans l'art et l'architecture persane¹⁴⁶. En effet, en énumérant les multiples bâtiments érigés pendant le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad, Maqrīzī mentionne une mosquée, sans nom, qui se trouvait à la sortie de Bāb al-Qarāfa au sud de la Citadelle. Il précise, que cette mosquée fut construite uniquement par des travailleurs '*aḡam*¹⁴⁷. Ce terme est utilisé à l'époque mamlouke pour désigner les gens originaire de Perse¹⁴⁸.

En dehors de cette mosquée, Maqrīzī présente plusieurs indices à propos de la présence d'artisans iraniens travaillant au Caire, surtout ceux provenant de la ville de Tabriz¹⁴⁹. Il note qu'à l'époque du sultan al-Nāṣir Muḥammad, des artisans venant de cette ville, se sont installés au Caire, ce qui a sans doute influencé l'art décoratif cairote. Il est fort possible qu'ils aient ouvert des ateliers spécialisés dans le travail du stuc, d'où l'influence persane dans le travail de ce matériau sur le *miḥrāb* et sur la décoration entourant les fenêtres de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad, construite entre 694-702 H. / 1295-1303 (Figure V-22, Figure V-25)¹⁵⁰. Ces éléments sont en harmonie avec le style du stuc des villes iraniennes, qui rappellent les techniques élaborées dans les villes de Tabriz, de Varamin (Figure V-23)¹⁵¹ et d'Isfahan (Figure V-24)¹⁵², qui n'ont aucune résonance avant cette date au Caire.

¹⁴⁶ J. BLOOM, « Egypt vi. Artistic relations with Persia in the Islamic period », p. 254.

¹⁴⁷ Ce terme est utilisé pour désigner une personne étrangère, turque ou persane, mais surtout persane. Dans la langue persane, le mot veut dire iranien. Nous savons que les étudiants de la Madrasa de Sarḡatmiš étaient d'origine iranienne. Ce terme est utilisé pour montrer la nationalité des étudiants.

¹⁴⁸ C'est aussi un terme qui était utilisé à l'aube de l'Islam pour différencier les Arabes des étrangers. Mais à l'époque Mamlouke il est strictement limité aux Persans.

¹⁴⁹ Tabriz, anciennement Tauris, le nom rapporté par Maqrīzī, est une ville située aujourd'hui au nord-ouest de l'Iran. En 1227, la ville est conquise par Ğenkīz Ḥān et intégrée au vaste empire Mongol. La ville devient la capitale de l'empire des Ilkhanides.

¹⁵⁰ D. Behrens-Abouseif, *Cairo of the Mamlouks*, p. 154.

¹⁵¹ Varamin, anciennement Varna ou Varena, est une ville iranienne qui se trouve actuellement dans la province de Téhéran. La ville fut conquise aussi par les Mongols et les Timurides. La construction de sa mosquée du Vendredi fut achevée sous le règne du sultan Abū Sa'īd au XIV^e siècle.

¹⁵² Isfahan est une ville iranienne, capitale de la province d'Isfahan. Elle se situe au sud de Téhéran. Elle fut prise par les Mongols en 1244 puis par Tamerlan en 1387.

Doris Behrens-Abouseif suggère que l'artisan, qui a exécuté le travail du *miḥrāb* de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad, était sans doute un réfugié et non un artisan échangé lors du renouement des relations diplomatiques entre les deux empires¹⁵³. Ainsi, des artisans perses étaient venus au Caire, avant l'entente entre les Mamlouks et les Ilkhanides, entente qui ne devient effective qu'après la signature de la paix en 723 H. / 1323. Donc, après la date de la construction du *miḥrāb*.

Le sultan al-Nāṣir Muḥammad a gardé de bonnes relations avec la cour des Ilkhanides à Tabriz, surtout après avoir épousé en 720 H. / 1319 leur princesse Ṭulunbāy¹⁵⁴. Lui-même est le fils d'une mongole : Ašlūn Ḥatūn¹⁵⁵, fille de l'émir Saknāy b. Qarāḡīn, qui épousa le sultan al-Manṣūr Qalāwūn en 680 H. / 1281. Il est donc évident que pendant le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad, beaucoup d'artisans sont venus travailler dans la capitale des Mamlouks, ce qui explique l'influence de différents types d'inspiration iranienne dans l'art décoratif de l'architecture des Mamlouks de cette époque. Ceci est largement visible dans le travail de stuc de la madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad à Bayn al-Qaṣray de même que dans le travail de faïence sur les minarets de la mosquée du sultan al-Nāṣir à la Citadelle, comme nous allons l'expliquer ci-dessous.

¹⁵³ D. Behrens-Abouseif, *Cairo of the Mamlouks*, p. 155.

¹⁵⁴ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 205.

¹⁵⁵ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 304 ; *Sulūk*, II, p. 523 ; IBN TAGRĪ BARDĪ, *Nuḡūm*, IX, p. 164.



Figure V-22 Détail du travail en stuc du *mihrāb* de la *madrasa* du sultan al-Nasir Muhammad



Figure V-23 *Mihrāb* de la mosquée de Varamin ©Danperry

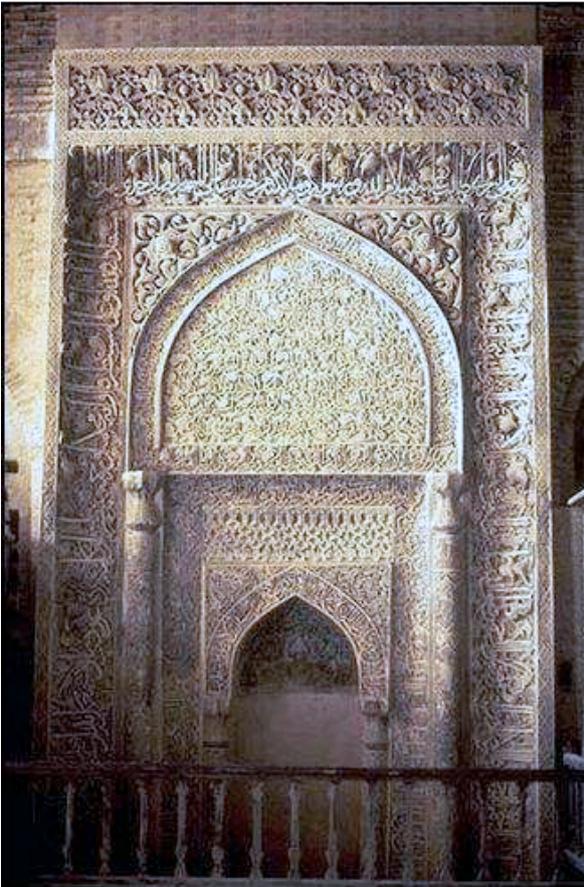


Figure V-24 *Mihrāb* d'Oljeïtu à la mosquée d'Isfahan ©Nasser Rabbat



Figure V-25 Détail du travail en stuc entourant une des fenêtres de la *madrasa* du sultan al-Nasir Muḥammad

Après avoir instauré la paix et une fois la signature du traité accomplie, cette arrivée d'artisans vers le Caire continue. Maqrīzī précise la venue d'un maçon de Tabriz, avec l'émir Aytamuš al-Muḥammadī¹⁵⁶, l'émir représentant le sultan al-Nāṣir Muḥammad à la cour des Ilkhanides lors de la signature du traité. Est-ce un geste entre souverains, de se partager les expertises artistiques entre les deux villes ? Ce maçon était-il un cadeau pour le sultan d'Égypte ? Ou est-ce simplement un artisan aventureux, qui a profité de la présence de l'émir mamlouk pour l'accompagner au Caire ? Les sources ne nous révèlent aucun indice. Il fut possiblement sollicité par l'émir Aytamiš, qui fut bien en admiration de la mosquée de 'Alīšāh, étant probablement le bâtisseur de la mosquée.

On trouve cet artisan participant au chantier de la mosquée de l'émir Sayf al-Dīn Qawṣūn (730 H. / 1330). Mais ce chantier ne démarre que sept ans après l'arrivée de ce Tabrīzī au Caire. Formait-il ses assistants ? Gérait-il un atelier ? Ou étudiait-il les possibilités de travail ? En tout cas, il sera embauché par l'émir Qawṣūn pour construire les deux minarets de sa mosquée, inspirés par le style des minarets de sa ville natale¹⁵⁷. Avait-il réussi à introduire un nouveau savoir-faire sur le chantier ? Malheureusement³ les deux minarets, ainsi que la plupart de la mosquée, furent démolis lors des tremblements de terre, ensuite avec les projets d'urbanisation du Caire et les ouvertures des rues dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Le maçon de Tabriz sera mentionné en relation avec un seul autre chantier. Il s'agit d'un minaret pour la Zāwiya de l'émir Aytamiš dans son *iqṭā'* près de Ṭanṭa¹⁵⁸. Pourtant, il existe de fortes présomptions sur son travail sur les minarets de la mosquée du sultan al-Nāṣir Muḥammad à la Citadelle. Dans son article sur « al-Ḳāhira » dans l'Encyclopédie de l'Islam, J. M. Rogers mentionne la possibilité qu'un artisan de Tabriz ait décoré ces deux minarets. Il ajoute, que cet artiste avait certainement perdu son talent pendant son voyage pour le Caire. Il trouve que la

¹⁵⁶ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 320.

¹⁵⁷ Maqrīzī dit que les minarets ont la même forme que les minarets de la mosquée du *ḥawāḡa* Alī Šāh (actuellement une des plus grandes mosquées jamais construite en Iran, voir dans K. ASFAR, « Arg-e 'Alīšāh, the remains of the masḡed-e 'Alīšāh, a colossal mosque in Tabrīz), le vizir du sultan ilkhanide Abū Sa'īd Bahadur (r. 715-735 H. / 1316-1335), construite une dizaine d'année auparavant. Les minarets de ces deux mosquées vont disparaître au cours des années, ce qui nous empêche de savoir leurs formes exactes.

¹⁵⁸ D'après D. BEHRENS-ABOUSEIF, « Mamluk perception of foreign arts », p. 306

qualité du travail effectué n'est pas à la hauteur de l'artisanat provenant de Tabriz¹⁵⁹. Est-ce un artisan cairote qui imitait la décoration importée ? L'auteur ajoute, dans un autre ouvrage, le texte suivant:

« *The ceramic revetment of which is also said by Maqrizi¹⁶⁰ to have been carried out by a craftsman from Tabrīz, we find no special resemblance to anything executed in Persia at the time. It may just be that Maqrizi and other commentators, faced by the general lack of faïence revetment in the architecture of Cairo, felt obliged to posit an Iranian source for it.* ¹⁶¹»

Sur ce même sujet on trouve une explication intéressante dans l'ouvrage d'Oleg Volkoff sur le millénaire de la ville du Caire, où il écrit le texte suivant à propos de cette faïence :

« Époux d'une mongole, le sultan avait reçu de son beau-père des faïences de diverses couleurs pour en revêtir les bulbes des minarets qui ornaient la nouvelle mosquée bâtie dans la Citadelle. Cette ornementation, d'origine et de goût païens, placée sur un sanctuaire musulman, aurait attiré le malheur sur la ville.¹⁶² »

Malheureusement, l'auteur ne cite pas sa référence, mais c'est une possibilité, qui est d'ailleurs soutenue par M. Meinecke¹⁶³, qui confirme cette proposition que les carreaux de faïence soient un ajout sur les minarets (Figure V-26). Il propose que cette application ait eu lieu pendant les travaux de reconstruction de 1335¹⁶⁴. Il attribue aussi le travail de faïence sur les minarets de la mosquée du sultan al-Nāṣir Muḥammad à la Citadelle (717-735 H. / 1318-1335), à l'artisan qui a construit les minarets de la mosquée de l'émir Sayf al-Dīn Qawṣūn (730 H. /

¹⁵⁹ J. M. ROGERS, « al-Khāhira », EI2, IV, p. 431.

¹⁶⁰ Je n'ai pas réussi à retrouver la référence de Maqrīzī rapportée par Rogers. L'auteur ne donne pas d'indice non plus.

¹⁶¹ J. M. ROGERS, « Evidence for Mamlūk-Mongol relations 1260-1360 », p. 387.

¹⁶² O. VOLKOFF, *Le Caire 969-1969*, p. 94.

¹⁶³ Michael Meinecke a étudié les décorations en mosaïque de faïence, de treize monuments mamlouks. Il ramène le décor de ce travail à des artisans venant d'Anatolie, d'Azerbaïdjan mais aussi de Perse, la région en question dans cette partie. Voir M. MEINECKE, « *Fayebcemosaikdekorationen* », pp. 97-107.

¹⁶⁴ M. MEINECKE, « *Fayebcemosaikdekorationen* », pp. 97-107, D'après D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 177.

1330)¹⁶⁵. Pourtant nous avons une séparation d'une dizaine d'années puisque les minarets de Qawṣūn furent construite en 717 H. / 1318¹⁶⁶.



Figure V-26 Travail de faïence sur le minaret de la mosquée du sultan al-Nāṣir Muḥammad à la Citadelle.



Figure V-27 Coupole de la mosquée de l'émir Aslam al-Siliḥdār avec sa base en mosaïque de faïence

Notons que cette faïence est toujours appliquée sur un petit espace à l'extérieur du bâtiment et jamais à l'intérieur comme ce fut le cas à Tabriz. Cet art ne surpassera jamais les formes mamloukes traditionnelles¹⁶⁷, qui se basent sur le travail de la pierre et non de la brique, largement utilisée dans les monuments persans. Un exemple pour soutenir cette explication serait la mosquée de l'émir Aslam al-Siliḥdār (Figure V-27), un des émirs du sultan al-Nāṣir Muḥammad, qui débute son chantier en 1344. En observant sa coupole en briques nervurées, on retrouve l'utilisation de la mosaïque en faïence blanche et bleue à sa base.

¹⁶⁵ *Ibid.*

¹⁶⁶ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 177.

¹⁶⁷ J. M. ROGERS, « Evidence for Mamlūk-Mongol relations 1260-1360 », p. 386.

D. Turcomans (Asie Centrale)

Si la documentation mamlouke ne donne aucun témoignage de l'existence des artisans provenant du Turkestan¹⁶⁸, en revanche en analysant les monuments mamlouks, on note très facilement l'intervention d'une main entraînée et assez qualifiée, provenant de cette région. Principalement en ce qui concerne le style des coupoles assez caractéristiques, énormément influencées par celles de ces pays lointains. Elles représentent jusqu'à nos jours une découverte assez intéressante dans les horizons de la ville, puisqu'elles diffèrent considérablement des formes traditionnelles de l'architecture des coupoles cairote. Les exemples les plus remarquables sont ceux de la Sultāniyya¹⁶⁹ (1350) (Figure V-28) et de la madrasa de l'émir Sargatmiš (1356) (Figure V-31), qui rappellent les coupoles de l'architecture timuride.

Pour la Sultāniyya, Doris Behrens-Abouseif explique comment son iwan voûté suit le style de celui de la Madrasa du sultan Ḥasan. Elle reconnaît aussi l'originalité de ses coupoles, rares et étrangères au ciel cairote, mais assez communes en Asie centrale¹⁷⁰. Par ailleurs, K. A. C Creswell trouve que le style de ce monument relève de celui de Samarkand plus que de celui du Caire¹⁷¹. Ainsi, en observant le bâtiment du mausolée de la Sultāniyya, on remarque qu'il suit non seulement le style des coupoles en briques nervurées comme celles du mausolée de Bibi Ḥānum à Samarkand (Figure V-30), mais l'on constate aussi que la composition architecturale du plan et de la façade est en accord avec la disposition des monuments turcomans. Comme par exemple, avec la madrasa de Mir-i Arab à Bukhara (Figure V-32, Figure V-29) où l'on trouve un iwan central avec deux coupoles sur les côtés. Cependant, la Sultāniyya ne fut pas le premier travail au Caire inspiré par cette forme architecturale. Plus loin, au nord de la Sultāniyya, on trouve le mausolée/ *ḥānqāh* de la princesse Tuḡāy (749 H. / 1348) (Figure V-35), construit avec deux coupoles¹⁷² de

¹⁶⁸ Le Turkestan est actuellement l'Asie centrale, qui comprend l'Ouzbékistan, le Kirghizistan, le Tadjikistan et le Turkménistan.

¹⁶⁹ La Sultāniyya est un mausolée construit entre 1350 et 1360. D'après Evliya Čelebi, ce mausolée peut être attribué à la mère du sultan Ḥasan, donc une des femmes du sultan al-Nāṣir Muḥammad. D'après D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 214.

¹⁷⁰ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, pp. 214-217.

¹⁷¹ K. A. C. Creswell, *A Brief Chronology of the Muḥammadan Monuments of Egypt to A. D. 1517*, p. 129.

¹⁷² Une seule coupole subsiste avec l'*iwān*. Voir http://archnet.org/media_contents/33453.

chaque côté d'un iwan vouté ; Ou encore celui de Turbat al-Sitt (Figure V-36)¹⁷³, construit tout au début du XIV^e siècle, en 716-724 H. / 1317-1324¹⁷⁴. Par ailleurs, dans le voisinage de la Sulṭāniyya, le mausolée/ *ḥānqāh* de l'émir Qawṣūn construit en 736 H. / 1336, avec cette même composition de doubles coupoles avec un iwan central¹⁷⁵ existe toujours.



Figure V-28 Les deux coupoles de la Sulṭāniyya
© Brian Broadus

¹⁷³ Aussi connu par Qubbat al-Munūfi. Voir D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 215.

¹⁷⁴ Voir H. Harithy, « Turbat al-Sitt : an identification ». D'après D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 215.

¹⁷⁵ Aujourd'hui seulement une coupole subsiste. Les analyses de Laila Ibrāhim prouvent la présence d'une autre coupole, qui a disparu probablement avant les années 1900, ainsi que d'un mur de la *qibla*, qui a aussi disparu et qui se trouvait entre les deux coupoles : « *This (la photo de Frith) provides even stronger evidence,, therefore, for our supposition that the area between the two domes was occupied by an arcaded expanse, which most probably was the prayer hall of the ḥānqāh.* », Voir dans L. AL I BRAHIM, « The great Ḥanqāh of the emir Qawṣūn in Cairo », p. 46.



Figure V-29 Madrasa de Mir-i Arab à Bukhara
©Hanna Youssef



Figure V-30 Mausolée de Bibi Hanum à Samarkand
©Hanna Youssef

Les coupoles de la madrasa de l'émir Şarġatmiş, sont assez différentes l'une de l'autre. Mais leurs formes sont un indice sur les origines de leur/s maçon/s, qui a/ont dû certainement être entraîné/s dans les villes d'Asie centrale. La coupole couvrant le mausolée ressemble à celles de la Sultāniyya, mais elle est plus ronde et sans nervures. La seconde coupole couvrant l'iwan de la *qibla*, est assez ambiguë, avec des fenêtres bien hautes et un profil plus pointu.



Figure V-31 Les deux coupoles de la Madrasa de l'émir
Sarġatmiş



Figure V-32 Les deux coupoles de la Madrasa Miri-i Arab du
complexe de Kalan à Bukhara ©Dimitri Tsvetkov

Cependant, il est possible que d'autres dômes, longtemps disparus aient aussi suivi cette forme allongée et pointue. Prenez pour exemple, le dôme de la madrasa du sultan Hasan. Celui que nous connaissons aujourd'hui n'est pas le dôme d'origine, mais le travail d'une restauration, effectuée par l'officier ottoman Ibrahim Paşa, après son effondrement en 1071 H. / 1661, puis en

1082 H. / 1670-1¹⁷⁶. Ceci explique la forme retrouvée dans la carte de Piri Reis, dessinée après la conquête ottomane en 1520 (Figure V-33). Ajoutons à ce dessin la description du voyageur Pietro della Valle, qui visita le Caire un siècle plus tard en 1616 et qui est tout à fait en accord avec le dessin de Piri Reis, puisqu'il écrit qu'il est *étroit, puis enflé, puis en forme d'œuf de poule*¹⁷⁷.

Selon Max Herz, cette description suggère un rappel des dômes de la Madrasa de l'émir Şarġatmiş¹⁷⁸. Sur ce point, il faut attirer l'attention sur la présence d'une forme très semblable sur le fameux petit pilier gravé à l'entrée de la madrasa (Figure V-34).

Si l'on en croit la carte du cartographe ottoman et la description du voyageur italien et si vraiment cette forme était bien celle du dôme, peut-on suggérer que c'est le travail d'un artisan venant de la région d'Asie centrale : un Turcoman ? Une question que s'est posé le grand archéologue égyptien, Ḥasan 'Abd al-Wahāb, qui effectivement compare le dôme perdu du sultan Ḥasan, avec ceux retrouvés à Samarkand¹⁷⁹. Ainsi, nous pouvons proposer l'hypothèse d'un mouvement d'artisans turcomans vers la capitale mamlouke avec leurs savoir-faire traditionnels dans les techniques du bâti, pour participer au plus grand chantier en cours : la Madrasa du sultan Ḥasan. Ensuite, ces artisans ont pu participer aux chantiers des autres monuments mamloukes : la madrasa de l'émir Şarġatmiş et la Sulṭaniyya. Mais il est aussi possible de suggérer cette diffusion du savoir-faire turcoman vers la capitale mamlouke, bien avant, sous le règne du sultan al-Nāşir Muḥammad, puisqu'on retrouve ces influences assez visibles sur les autres monuments cités *supra* et qui datent du début du XIV^e siècle, donc avant la construction de la Madrasa du sultan Ḥasan.

¹⁷⁶ A. KAHIL, *the Sultan Ḥasan Complex in Cairo 1357-1364*, p. 160. Le Comité a aussi effectué une restauration au dôme, sous la direction de Max Herz à la fin du XIX^e siècle. (Voir Bulletin du Comité 1887-1889, p. 17)

¹⁷⁷ D'après L. HAUTECOEUR ET G. WIET, *Les mosquées du Caire* p. 272

¹⁷⁸ M. HERZ, *Sultan Hassan*, p. 23.

¹⁷⁹ Ḥ. 'ABD AL-WAHĀB, *Tarīḥ al-masāġid*, p. 173.

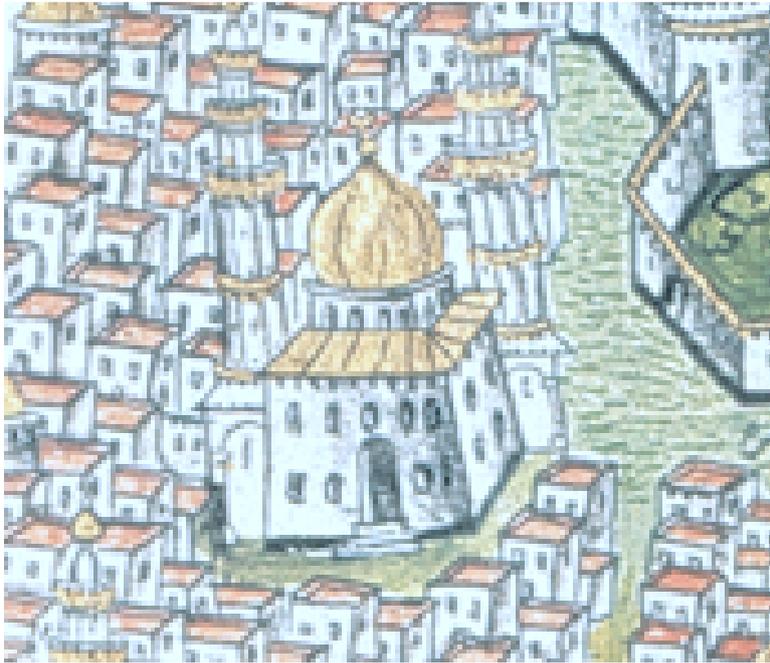


Figure V-33 Partie montrant la Madrasa du sultan Ḥasan sur le plan de Piri Reis, *Kitāb i Bahriye* ©The Walters Art Museum.



Figure V-34 Représentation architectonique sur un pilier à l'entrée de la Madrasa du Sultan Hasan



Figure V-35 Mausolée de la princesse Tuğay © Creswell Archives



Figure V-36 Turbit al-Sitt ©'Abd al-Raḥmān Zakī¹⁸⁰

¹⁸⁰ Cette photo est prise de l'ouvrage 'Abd al-Raḥmān Zakī, *Mawsu'at madinat al-Qāhira fī alf 'ām*, p. 197.

E. Seljukes (Anatoliens)

J. M. Rogers, suggère la présence d'une relation entre les façades des *bimaristān*-s des sultans al-Manṣūr Qalāwūn et al-Mu'ayyad Šayḥ (Figure V-37, Figure V-38), avec la grande mosquée de Divriği en Anatolie centrale, construite à partir de 626 H. /1228¹⁸¹. De même Max Herz remarque que les ressemblances entre l'architecture des madrasas seljukides et de la madrasa du sultan Ḥasan sont assez *frappantes*, surtout si nous la comparons avec la madrasa de Gök à Siwas construite en 669 H. / 1271¹⁸², comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent.

Ce travail est-il le résultat d'un transfert de savoir ? Ou est-il celui des artisans qui se sont déplacés d'Anatolie vers le Caire ? Il m'a paru intéressant de noter la possibilité d'une immigration artisanale provenant d'Anatolie, tellement les ressemblances sont impressionnantes. Et si les mamlouks avaient connu l'Anatolie et aient demandé à leurs artisans de réaliser de l'architecture qui ressemble à ce qu'ils connaissaient ? C'est aussi une possibilité. Malheureusement, les sources mamloukes ne révèlent aucune confirmation à ce sujet, ni aucune référence avec un bâtiment de cette région, comme pour les artisans turcomans.



Figure V-37 Façade du Bimaristān du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ
© Creswell Archives



Figure V-38 Détail du portail du Bimaristān du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ

¹⁸¹ J. M. ROGERS, « *al-Khāhira* », EI, IV, p. 433

¹⁸² D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamuks*, p. 209

F. *Andalous et Nord-Africains*

Tout se passe dans cette ville : « Si tu as une chance de partir au Caire, tu n'hésites pas ! »
Voilà ce qu'Ibn Ḥaldun écrit en 755 H. / 1374, dans sa *Muqaddima*, puis il ajoute:

« J'ai entendu que dans ces jours-ci les habitants de Miṣr (Fustat) et de al-Qahira possédaient une grande richesse et qu'ils ont un niveau de vie tellement luxueux que les visiteurs sont étonnés et plein de stupéfaction, encore plus, beaucoup de gens pauvres quittent volontairement le Maghreb s'ils ont une chance d'aller au Caire ¹⁸³. »

En plus des immigrants aventureux, il faut aussi noter que le Caire était un passage incontournable pour tout pèlerin andalou ou nord-africain partant pour la Mecque. Par ailleurs, nous trouvons des marchands et des voyageurs : *raḥāla*¹⁸⁴. Ainsi, il y avait une présence continue de Maghrébins au Caire. Mais leur présence en tant qu'immigrants date déjà des époques antérieures à l'époque mamlouke. Le voyageur andalou, Ibn Ḡubayr, qui visite le Caire en 578 H. / 1183¹⁸⁵, décrit comment la mosquée d'Ibn Ṭūlūn fût transformée, au temps du sultan Ṣalāḥ al-Dīn, en un lieu d'habitation pour loger les immigrants et les pèlerins venant de l'Afrique du Nord et de l'Andalousie. La mosquée continuera de les loger tout au long de l'époque mamlouke¹⁸⁶. Ces immigrants ont probablement participé aux travaux de restauration, effectués par le sultan al-Manṣūr Laḡīn en 696 H. / 1296 sur la mosquée¹⁸⁷. Ce qui peut expliquer l'influence andalouse bien visible dans l'arc outrepassé du minaret (Figure V-41Figure V-42)¹⁸⁸. Pas loin de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn, nous trouvons la Ḥanqah des émirs Saḡar et Salār al-Ḡawlī, qui contient aussi un arc entourant une des fenêtres du minaret (Figure V-43).

¹⁸³ D'après K.A.CRESWELL, *The Muslim Architecture of Egypt*, II, p. 229.

¹⁸⁴ Sur le sujet des voyageurs andalous et nord africains, voir Q. A. QASIM, *'Aṣr salāṭīn al-mamālīk*, pp. 177-217.

¹⁸⁵ IBN ḠUBAYR, *The travels of Ibn Ḡubayr*, p. 36. Le voyageur andalou arrive d'Alexandrie le 11 ḡul Hiḡḡa 578/ le 6 Avril 1183. Il reside à Miṣr dans une auberge près de la mosquée de 'Amr.

¹⁸⁶ IBN ḠUBAYR, *The travels of Ibn Ḡubayr*, p. 44.

¹⁸⁷ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 268.

¹⁸⁸ Sur ce sujet voir l'article de T. SWELIM, « The Minaret of Ibn Tulun Reconsidered », p. 80.

Ajoutons aussi comment le travail de plâtre sculpté sur le minaret de la Madrasa du sultan al-Nāşir Muḥammad et le minaret de son père al-Manşūr Qalāwūn illustre des influences andalouses (Figure V-39, Figure V-40).

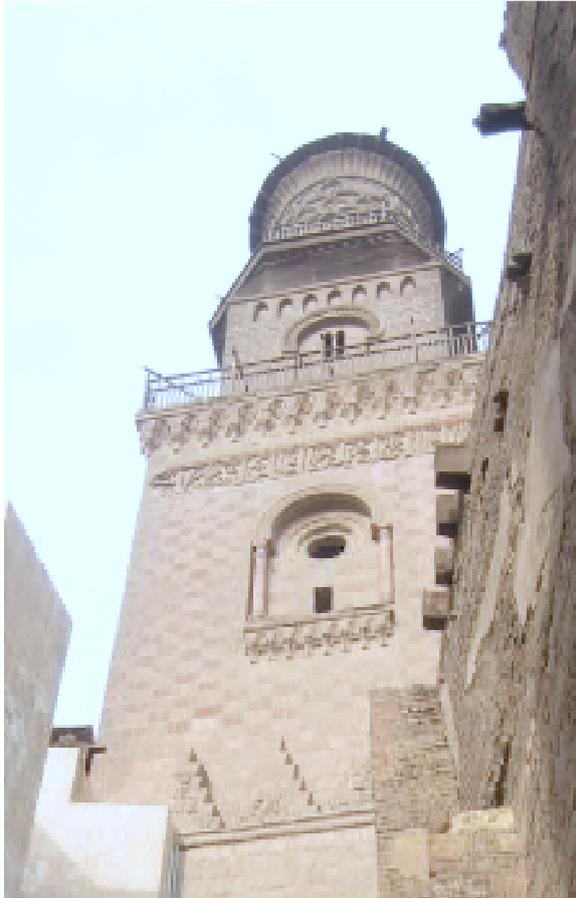


Figure V-39 Minaret de la Madrasa du sultan al-Manşūr Qalāwūn



Figure V-40 Minaret de la Madrasa du sultan al-Nāşir Muḥammad



Figure V-41 Vue sur le minaret de la mosquée d'Ibn Ṭulūn © Waleed Montasir

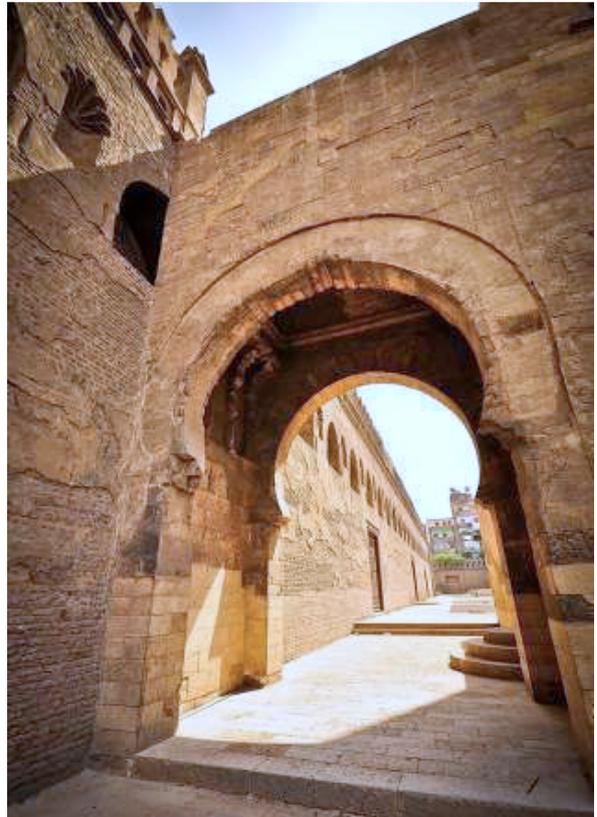


Figure V-42 Arc outrepassé à l'entrée du minaret de la mosquée d'Ibn Ṭulūn ©Haytham Salah

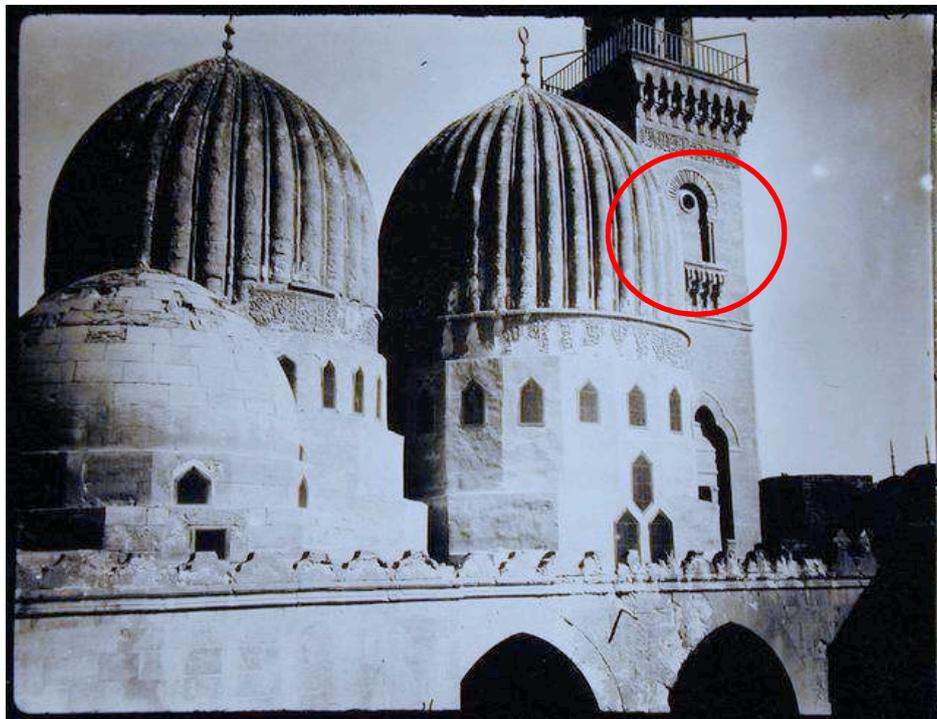


Figure V-43 Coupoles et minaret de la Ḥanqāh de Salār et Saṅḡar al-Ġawlī ©Creswell Archives

G. Francs et Chrétiens (Européens)

Les Francs étaient surtout des captifs de guerres contre les Croisés¹⁸⁹. Effectivement, en parlant des Croisades, on pense aux rois, princes et chevaliers européens, accompagnés par leurs soldats, pour participer à la guerre sainte en Orient¹⁹⁰. Cependant, pour subvenir aux besoins de leurs campagnes militaires, d'autres hommes, avec des spécialités autres que celles de faire la guerre, étaient recrutés. Parmi eux, nous trouvons des artisans et des travailleurs de chantiers, experts dans l'architecture des fortifications et la guerre des sièges¹⁹¹. Ainsi, on comprend comment les villes du Levant vont être dotées, tout au long de la présence des européens, de fortifications munies de tours et des châteaux, comme à Jaffa, Safad et encore à Acre.

En plus de ces travailleurs accompagnant les Croisés, on trouve aussi des artisans et ouvriers indépendants, qui accomplissent le passage outremer pour le pèlerinage¹⁹². Ainsi, cette tentative de quitter son pays, soit pour accompagner les Croisés, ou pour effectuer le pèlerinage, était aussi une opportunité pour l'artisan de chercher un travail dans d'autres pays¹⁹³. Bien entendu, comme il y a eu des années de guerres, il y a eu aussi des années de paix. Ainsi, le fait qu'ils étaient moins attachés à la terre, nous laisse penser qu'ils avaient peut-être plus de mobilité entre les différentes villes du Levant. Voilà les trois raisons pour lesquelles les artisans et travailleurs de la construction se sont introduits sur les chantiers des villes de la Terre Sainte.

Mais comment se sont-ils retrouvés au Caire ? Se sont-ils aventurés pendant les années de paix pour effectuer un voyage en Égypte ? Où ont-ils été faits prisonniers lors des batailles contre les armées Ayyûbide, puis mamloukes ? Une réponse positive aux deux questions posées ci-dessus est plausible. Mais il se trouve que certains sont venus exprès en Égypte. Effectivement, les clés de Jérusalem étaient au Caire. Pour cette raison, l'Égypte fut attaquée plusieurs fois par

¹⁸⁹ Voir la partie précédente sur les prisonniers et captifs.

¹⁹⁰ Il y a eu huit croisades au total, qui se déroulèrent entre 1096 et 1291.

¹⁹¹ N. PROUTEAU, *Bâtisseurs, ingénieurs et fortification*, pp. 90, 91, 92, 93.

¹⁹² A. GRABOIS, *Le pèlerin occidental en Terre Sainte au Moyen Âge*, d'après N. PROUTEAU, *Bâtisseurs, ingénieurs et fortification*, p. 90.

¹⁹³ N. PROUTEAU, *Bâtisseurs, ingénieurs et fortification*, p. 90.

les Croisés. La première tentative a eu lieu sous la direction de Jean de Brienne (m. 1237)¹⁹⁴, convaincu de l'inutilité des campagnes effectuées au Levant. Il savait que la marche directe sur Jérusalem, n'était d'aucun profit. Alors il décida de débarquer en Égypte et de conquérir un des deux grands ports du pays : Alexandrie ou Damiette. En assiégeant un territoire égyptien, le chevalier franc, devenu roi de Jérusalem, pourrait négocier avec les sultans Ayyûbide, le retour de la ville Sainte. Ainsi, la flotte franque débarque devant Damiette le 29 mai 1218¹⁹⁵ et s'empare de la ville pendant vingt mois. Cependant leurs efforts seront vains. Les sultans Ayyûbide parviendront à reprendre la ville, après avoir fait maintes fois des propositions d'échange avec Jérusalem. Cette idée sera de nouveau repensée mais non exécutée en 1239 avec la VI^e Croisade sous Thibaut de Champagne (m. 1253)¹⁹⁶. Puis de nouveau avec Saint-Louis (m. 1270), qui avait remarqué la vulnérabilité de l'empire Ayyûbide en Égypte. Cette fois-ci, ce sont les mamlouks du sultan al-Şāliḥ Ayyūb qui prendront la position de défendre le pays contre la XVII^e Croisade, qui arrivera devant Damiette le 4 Juin 1249¹⁹⁷.

C'est avec cette dernière croisade de Saint-Louis, que nous trouvons des informations qui pourront ouvrir d'autres volets sur les origines des artisans francs se trouvant au Caire. La documentation concernant les métiers des artisans accompagnant les Croisades sont rares. Pourtant, il existe quelquefois des listes de métiers qui révèlent la présence d'hommes liés aux métiers du bâtiment et de la construction¹⁹⁸. Ainsi, nous trouvons dans la liste des passagers de la Saint-Victor, un navire qui prend la destination de Damiette en 1250 pour se joindre au roi Louis IX, avec les noms de plusieurs maçons à bord¹⁹⁹.

¹⁹⁴ Un chevalier français qui devient roi de Jérusalem (r. 1210-1225) en épousant Marie de Montferrat reine de Jérusalem en 1208. Il va aussi régner sur l'empire latin de Constantinople. Il commande la V^e Croisade contre les sultans Ayyubides de l'Égypte.

¹⁹⁵ R. GROUSSET, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, pp. 440-442.

¹⁹⁶ Thibaut de Champagne fut aussi roi de Navarre à partir de 1234. R. GROUSSET, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, p. 377.

¹⁹⁷ R. GROUSSET, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, p. 438.

¹⁹⁸ N. PROUTEAU, *Bâtisseurs, ingénieurs et fortification*, p. 96.

¹⁹⁹ Le Saint-Victor est un navire qui part de Messine en Italie pour rejoindre le roi Louis IX à Damiette au cours de la VII^e Croisade. La liste des passagers est publiée dans B. KEDAR, « The passenger list of a Crusader Ship, 1250; Towards the History of the popular element on the seventh Crusade », *Studi Medievali*, n°13, pp. 267-279. D'après N. PROUTEAU, « *Bâtisseurs, ingénieurs et fortification* », p. 90. Il est à noter que ce genre d'informations est relativement rare dans les chroniques médiévales.

En plus des travailleurs francs, il existe aussi des traces d'intervention d'Européens sur les chantiers mamlouks, mais bien après la disparition des prisonniers francs. Felix Fabri, qui visite Le Caire en 1483, sous le règne du sultan al-Ašraf Qāyrbāy, attribue la construction du fort du sultan d'Alexandrie, à un architecte Allemand de la ville d'Oppenheim²⁰⁰. Est-ce une manière d'importer des professionnels avec une expérience architecturale qui convient aux nouvelles techniques militaires? Ou s'agit-il d'un Européen présent sur place pour d'autres raisons ? Doris Behrens-Abouseif pense que le récent usage d'armement germanique par les Ottomans, a sans doute incité le sultan mamlouk, à mettre à jour ses fortifications pour résister aux attaques éminentes²⁰¹. L'architecte a été probablement sollicité en personne, pour dessiner et exécuter le projet.

H. Juifs orientaux et occidentaux

La richesse du pays et les différentes possibilités de travail et de commerce, a encouragé beaucoup de juifs à émigrer en Égypte, à la recherche d'une meilleure fortune. Ils venaient de partout du bassin Méditerranéen, d'Andalousie, du Levant, de Constantinople et même de Bagdad, afin de profiter de la politique de la non-persécution en Égypte²⁰². Les informations requises dans la Géniza du Caire²⁰³ précisent les métiers pratiqués par la communauté juive de la ville pendant l'époque Fatimide. Rien ne fait penser que ces activités n'ont pas continué pendant l'époque mamlouke. La Géniza est une preuve que les juifs étaient pleinement intégrés dans la société de leur temps. Ainsi, ils vont aussi pratiquer les mêmes métiers que leurs voisins musulmans et chrétiens²⁰⁴. D'ailleurs, le voyageur flamand Joos Van Ghistele, qui visite le Caire

²⁰⁰ F. FABRI, *Le voyage en Egypte*, II, p. 719. Le sultan al-Ašraf Qāyrbāy termine sa forteresse en 1480, afin de protéger la ville d'Alexandrie contre les attaques prévues des Ottomans, qui venaient de s'emparer de Constantinople. Il est construit sur l'emplacement de l'ancien phare d'Alexandrie et en grande partie avec ses anciens matériaux.

²⁰¹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, « *European arts and crafts at the Mamluk court* », p. 51.

²⁰² S. A. 'ASUR, *al-Muǧjtama' al-masrī fi 'ašr salaṭīn al-mamalīk*, p. 41; voir aussi M. Clerget, *Le Caire*, p. 217.

²⁰³ *geniza* ou *genizah* est un mot hébreu qui veut dire 'mettre de côté'. C'est l'espace de stockage à l'intérieur d'une synagogue. Les papiers retrouvés au vieux Caire seront connu sous ce nom. Il se compose de textes religieux, des actes de mariages, des lettres personnelles, etc. La Géniza du Caire est donc un dépôt d'environ 200 000 manuscrits juifs datant de 870 à 1880.

²⁰⁴ Pour plus d'informations sur la Géniza du Caire voir S. D. GOITEIN, *A Mediterranean Society, The Jewish Community of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*.

en 1483, atteste que quinze mille Juifs résident dans cette ville et y exercent toutes sortes d'activités artisanales²⁰⁵.

5.5.2. Export des compétences

A. *Artisans de la cour mamlouke travaillant dans les villes Saintes*

Les sultans mamlouks ne délimitent pas leurs ambitions pour la construction aux territoires de leur capitale. Au contraire, ils se lancent aussi sur d'autres chantiers hors du Caire. Bien entendu, ils ont construit dans d'autres villes de l'empire, en plus des trois villes saintes. Ainsi, on trouve dès le début, des activités de construction avec le sultan al-Zāhir Baybars à Damas²⁰⁶. Par ailleurs, à la fin de l'époque mamlouke, le sultan Qanṣūh al-Ġūrī entamait des projets à Rosette, 'Aqaba et aussi à Damas²⁰⁷. Cependant, dans la partie suivante de ce chapitre, je vais limiter ma recherche aux trois villes saintes, où les sources sont pour une fois bien généreuses.

À la Mecque

Grâce à son importance dans la religion musulmane, la Mecque va occuper une place prioritaire dans la cour mamlouke ; bien que cette importance ait déjà été établie auparavant. Ainsi, après l'arrivée du Prophète Muḥammad, la ville se positionne au cœur du monde islamique et devient ainsi le premier lieu de pèlerinage des musulmans. Il faut noter que sa particularité est due aussi à son importance commerciale, de ville relais qui se situe sur les routes des caravanes. Malgré que la ville ait réussi depuis le début de l'Islam à garder son autonomie, elle va pourtant perdre cette indépendance et se soumettre, sous le règne du sultan al-Zāhir Baybars en 667 H. /1269, à l'autorité des sultans mamlouks. En devenant les responsables de la ville sainte, les

²⁰⁵ J. VAN GHISTELE, *Voyage en Egypte*, I, p. 139.

²⁰⁶ MAQRĪZĪ, *Sukūk*, I, p. 439; IBN IYĀS, *Badā'ī*, I/1, 340.

²⁰⁷ IBN ṬŪLŪN, *Mufākahat al-ḥillān*, II, p. 20; IBN IYĀS, *Badā'ī*, IV, pp. 133, 474.

sultans mamlouks commencent à intervenir et entament plusieurs projets de restauration de la Ka'ba, ainsi que d'autres projets pour la rénovation du Ḥaram Šarīf. Ils ont investi également dans la ville même, en construisant des madrasas²⁰⁸, des *ḥān*-s et autres édifices, pour subvenir aux besoins des pèlerins et des habitants pauvres. Nous trouvons aussi des textes présentant des interventions sur des projets hydrauliques, pour alimenter la ville suffisamment en eau. Non seulement le sultan mamlouk payait les travaux réalisés, parfois même sur son compte personnel²⁰⁹, mais il assurait aussi l'équipe du travail. Ainsi, il envoyait un de ses émirs, possiblement son *šādd*²¹⁰, pour superviser les travaux, accompagné par son *muhandis*²¹¹ et parfois encore ses artisans experts et ses ouvriers.

Deux historiens, Ibn Iyās et Quṭb al-Dīn, rapportent des exemples sur le transfert des travailleurs provenant du Caire, sur les chantiers de la première ville sainte de l'islam. Ils expliquent à plusieurs reprises comment les sultans mamlouks se sont impliqués pour réparer et restaurer la mosquée du Ḥaram Šarīf, surtout après les incendies et les inondations. Les historiens citent souvent le nom de la personne en charge, d'habitude un *šādd* mais aussi un *muhandis*. Ainsi, nous savons comment en 801 H. / 1398, le sultan al-Zāhir Barqūq envoie un de ses émirs, Baysaq al-Šayḥī, accompagné du *kabīr al-muhandissīn*, Šihāb al-Dīn Aḥmad al-Ṭūlūnī, pour réparer les parties démolies de la mosquée du Ḥaram Šarīf²¹². Les chroniques citent aussi les détails du travail effectué. Comme par exemple pour l'embellissement de la porte de la Ka'ba, travail accompli par ordre du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ²¹³. Ou encore pour les travaux de restauration du marbre, se trouvant dans l'espace intérieur de la Ka'ba, qui a eu lieu sous la direction de l'émir Muqbil al-Qadīdī, un des émirs du sultan al-Ašraf Barsbāy²¹⁴. Il est fort probable que le travail ait été réalisé par des travailleurs du Caire. Pourtant, l'historien n'ajoute pas si les chantiers comprenaient une main d'œuvre du Caire.

²⁰⁸ QUṬB AL-DĪN, *al-ʿilām bi-a'lām bibayt Allah al-ḥarām*, p. 104.

²⁰⁹ *Ibid.*

²¹⁰ QUṬB AL-DĪN, *al-ʿilām bi-a'lām bibayt Allah al-ḥarām*, p. 192, 228.

²¹¹ IBN IYĀS, *Badāʿīʿ*, I/2, pp. 520.

²¹² *Ibid.*

²¹³ QUṬB AL-DĪN, *al-ʿilām bi-a'lām bibayt Allah al-ḥarām*, p. 204.

²¹⁴ QUṬB AL-DĪN, *al-ʿilām bi-a'lām bibayt Allah al-ḥarām*, p. 207.

Pendant le règne du sultan al al-Nāṣir Muḥammad, le sultan envoie en 725 H. / 1325 un groupe de maçons pour la Mecque. Seulement, ils ne vont pas participer à un chantier de construction, mais ils vont plutôt faire creuser une ancienne source d'eau connue sous le nom de 'Ayn Bazān. Ce travail fût d'un grand profit pour la ville, qui est donc desservie par cette source²¹⁵. Cette même source d'eau est recreusée sous le règne du sultan Qanṣūh al-Ġūri qui, en Raġab de l'année 915 H. / 1509, envoie son émir Ḥāyir Bayk à la Mecque. Ce dernier est accompagné par un groupe de maçons, de menuisiers et des *muhandisīn*, qui participent au travail de terrain du creusement de 'Ayn Bazān. Ḥāyir Bayk commence aussi d'autres chantiers pour le sultan : ainsi, il lui fait construire un *ribāṭ* et un *māristān*. Il effectue encore des travaux dans la cour de la mosquée du Ḥaram Šarīf, en lui appliquant un nouveau dallage²¹⁶.

La Mecque a été donc sujet de nombreuses commandes faites par les sultans mamlouks, soit pour le maintien, la restauration ou la construction à neuf. Al-Masġid al-Šarīf contenait plusieurs traces d'inscriptions mentionnant les interventions des sultans mamlouks, aujourd'hui préservé dans un musée (Figure V-44)²¹⁷. Ainsi, les exemples présentés *supra* ne sont pas les seules interventions effectuées. Ce sont seulement des exemples qui présentent comment des professionnels de la construction du Caire étaient envoyés, pour prendre part aux multiples chantiers et souvent les diriger.



Figure V-44 Inscription de fondation qui se trouvait à la Mosquée de la Mecque, datant de l'an 804 H. et portant le nom du sultan al-Nāṣir Faraġ © al-Hay'a al-'amma li-šū'ūn al-masġid al-Ḥarām wa-l-masġid al-Nabawī

²¹⁵ IBN IYĀS, *Badāi'*, I/1, p. 457.

²¹⁶ IBN IYĀS, *Badāi'*, IV, p. 163.

²¹⁷ Des plaques d'inscriptions de fondations, des colonnes et des décorations anciennes se trouvent aujourd'hui dans un musée à la Mecque qui groupe le patrimoine des deux mosquées saintes de la Mecque et de Médine et explique leur architecture.

À Médine

Médine, la seconde ville sainte, va aussi profiter de l'expertise envoyée du Caire. Cette main d'œuvre qualifiée met en cours, au nom du sultan, de nouveaux projets de construction. Les travailleurs provenant du Caire, participent au chantier de la mosquée du Prophète, détruite deux fois par le feu. Ils l'embellissent, l'agrandissent et la restaurent. Ibn Tagrī Bardī explique comment après l'incendie de 654 H. / 1256, et sous les ordres du sultan al-Zāhir Baybars, on commence de grands travaux de restauration et de reconstruction à la mosquée du Prophète. Ainsi, on y ajoute une balustrade autour de sa tombe et une décoration dorée sur son plafond²¹⁸.

Le travail accompli était d'une très grande qualité. La preuve en est que pendant les travaux de restauration effectués par le sultan al-Ašraf Qaytbāy, plus de deux siècles après, et avant le second incendie, qui a eu lieu en 886 H. / 1481, l'historien al-Samhūdī explique comment ils ont rencontré beaucoup de difficultés, pour démonter un plafond dont il ramenait la date d'exécution aux temps des travaux du sultan al-Zāhir Baybars²¹⁹. Était-ce un travail effectué par des artisans du Caire ?

En effet, al-Samhūdī nous rapporte comment le sultan al-Zāhir Baybars envoie un de ses émirs à la tête d'un groupe de cinquante-trois artisans du Caire pour participer aux travaux de restauration de la mosquée du Prophète, après sa destruction lors de l'incendie²²⁰. Non seulement le sultan a fourni la main d'œuvre expérimentée du Caire, mais il l'a aussi dotée des engins spéciaux et des matériaux nécessaires à cette construction comme le bois et le fer, tout en assurant les dépenses financières²²¹.

De nouveau, après le second incendie de la mosquée en 886 H. / 1481, celle-ci va être le sujet d'un projet de reconstruction et de restauration. Les travaux ont eu lieu sous le règne du sultan al-Ašraf Qaytbāy, qui envoie l'année même de l'incendie, un groupe de travailleurs au nombre de trois cents. Ce groupe se composait de maçons, de menuisiers et aussi de marbriers.

²¹⁸ IBN TAGRI BARDI, *Nuğūm*, VII, p. 194.

²¹⁹ AL-SAMHŪDĪ, *Wafā' al-wafā*, I, p. 435.

²²⁰ AL-SAMHŪDĪ, *Wafā' al-wafā*, I, p. 432.

²²¹ AL-SAMHŪDĪ, *Wafā' al-wafā*, I, p. 432.

Ils étaient équipés avec tout le matériel nécessaire pour le travail, y compris les bêtes²²². Pour ce chantier les travailleurs n'étaient pas seulement du Caire mais aussi de Damas. Ainsi, on trouve un autre groupe de travailleurs qui comprenait des artisans ayant travaillé dans la restauration de la mosquée Umayyade, après sa destruction aussi lors d'un incendie. Parmi eux se trouvait un menuisier assez réputé ; Muḥammad al-Kaftī. Ce dernier avait construit un engin qui a considérablement facilité la montée des poutres en bois pour le travail de la charpente²²³. Voilà donc des indices sur la circulation de compétences cairottes mais aussi damascènes, vers la seconde ville sainte de l'islam.

À Jérusalem

Les sultans mamlouks ont aussi largement investi dans la troisième ville sainte de l'islam. Ainsi, nous pouvons repérer dans les sources assez d'informations concernant les édifices qu'ils ont établis. Le cas de la madrasa Ašrafiyya, construite par le sultan al-Ašraf Qāyṭbāy, nous intéresse particulièrement, car il révèle l'importance de la main d'œuvre provenant du Caire. Pour construire sa madrasa, le sultan démolit une ancienne construction réalisée par le sultan al-Zāhir Ḥuṣṣādam (r. 865-872 H. / 1461-1467). Qāyṭbāy visita les lieux de l'ancien bâtiment en personne en 880 H. / 1472 et il ne fut pas très réjoui de son apparence. En effet, d'après la description de l'historien Muğīr al-Dīn al-'Ulaymī, l'édifice suivait le style modeste des madrasas de Jérusalem, qui n'avait rien de particulier : *laysa fīha kabīr*. Ce qui explique la décision du sultan de la démolir et d'en reconstruire une autre, plus monumentale et plus importante²²⁴.

Cependant, le chantier va rencontrer des difficultés lors de sa mise en route. Quatre ans après la visite du sultan, un cadī arrive du Caire avec un eunuque pour commencer les travaux de démolition²²⁵. Mais ces travaux ne débutent qu'un an plus tard. Ainsi, en 885 H. / 1480, on entame la démolition de l'ancien bâtiment et on démarre les travaux de fondation. Des

²²² IBN IYĀS, *Badā'ī'*, III, p. 188; QUTB AL-DĪN, *al-lām bi-a'lām bayt Allah al-ḥarām*, p. 104, 228, 229.

²²³ IBN ṬŪLŪN, *Mufākahat al-ḥillān*, I, p. 51.

²²⁴ MUĞĪR AL-DĪN, *Kitāb al-īns al-ğalīl*, II, p. 619.

²²⁵ MUĞĪR AL-DĪN, *Kitāb al-īns al-ğalīl*, II, p. 656.

muhandisīn, probablement locaux, commencent la construction. Pourtant, le travail s'arrête subitement, pour des raisons que nous ignorons. Je suppose que la main d'œuvre et le financement sont les raisons principales de ce délai et de ce ralentissement.

Pour faire avancer le chantier, Le *šayḥ* al-'Umāyri, part au Caire expressément, pour inciter le sultan à s'intéresser davantage au projet²²⁶. Sa visite fut exaucée et le sultan Qāyṭbāy y intervient en envoyant en 886 H. / 1481, un groupe de travailleurs du Caire. Cette équipe se composait de maçons (*mi'māriyya*), des tailleurs de pierre (*ḥaḡḡārīn*) et des *muhandisīn*, pour accélérer le rythme sur le chantier²²⁷. Parmi ces *muhandisīn* se trouvait un *muhandis* chrétien (*nuṣrānī*), connu au Caire pour son grand talent et son savoir en géométrie²²⁸. Ce dernier commence par démolir les constructions qui ont été exécutées auparavant par les travailleurs locaux. Ensuite, il se lance dans un projet totalement nouveau. Le chantier est terminé après dix-huit mois de travail et il est inaugurée en 887 H. / 1482²²⁹. Au final, sept ans au total, mais effectivement, seulement dix-huit mois après l'arrivée des travailleurs du Caire. Michael Burgoyne, en présentant les constructions mamloukes à Jérusalem, mentionne ce chantier et il écrit :

«Once the skilled builders from Cairo arrived the work was completed in not more than eighteen months. Such speed was not unusual²³⁰.»

Burgoyne sur cette remarque se base sur la note de l'historien Muḡīr al-Dīn²³¹, que nous venons de citer *supra* et qui décrit l'arrivée d'une équipe d'artisans venant du Caire. Ce qui explique la présence d'influences cairotes, bien apparentes dans la construction de la madrasa. D'ailleurs Burgoyne dans son étude, essaye d'identifier ces influences tout en tentant de trouver la différence entre le travail exécuté par les équipes de constructeurs provenant du Caire, et les

²²⁶ MUḠĪR AL-DĪN, *Kitāb al-īns al-ḡalīl*, II, p. 657.

²²⁷ *Ibid.*

²²⁸ *Ibid.*

²²⁹ *Ibid.*

²³⁰ M. H. BURGOYNE, *Mamluk Jerusalem*, p. 98

²³¹ Muḡīr al-Dīn al-Ḥanbalī (860-928 H. / 1456-1522) est un *cadī* et historien arabe, qui avait rempli la fonction de *qadī l-quḍat* à Jérusalem. Il écrit un ouvrage intitulé *al-īns al-ḡalīl bī-tarīḥ al-Quds wa 'l-Ḥalīl*.

travailleurs locaux de la ville de Jérusalem. Il explique par exemple comment les artisans locaux étaient incapables de construire un *muqarnas*²³², puisqu'ils n'avaient pas le savoir technique nécessaire pour son exécution. Ainsi, le portail de la madrasa Ašrafiyya est sans aucun doute la réalisation des artisans provenant du Caire.

Cependant, les monuments de Jérusalem suggèrent aussi la présence de travailleurs, originaires d'autres pays que l'Égypte²³³. En reconnaissant les pratiques de la construction, il est possible d'identifier les différentes mains étrangères à la ville, qui ont participé aux chantiers. En effet, l'observation des monuments mamlouks de Jérusalem, permet de détecter des styles et des formes de construction et de décoration provenant des régions voisines. La circulation des ateliers de compétences dans la région n'est donc pas une suggestion dérisoire.

Un simple exercice de comparaison entre le portail de la madrasa Ašrafiyya (Figure V-46, Figure V-47) et les portails des édifices du sultan al-Ašraf Qaytbay construits au Caire, révèle une grande ressemblance. Je vous présente ci-dessous deux exemples : la *wakāla* (index 75) (Figure V-48) se trouvant derrière la mosquée al-Azhar, construite en 882 H. / 1477 et le *sabil-kuttāb* (index 324) (Figure V-49) qui donne sur l'ancienne digue, l'actuelle rue Šalība, construit deux ans après en 884 H. / 1479. Mais ce style ne se limite pas au sultan, nous trouvons des constructions similaires effectuées par ses émirs, dont le Maq'ad de l'émir Mamāy al-Sayfī 1496 (index 51) (Figure V-45) construit une dizaine d'années plus tard en 901 H. / 1495. En regardant ces portails de même style il nous paraît évident qu'ils sont le travail d'un même atelier, puisqu'ils ont presque tous gardé la même composition stylistique.

Cette circulation des ateliers d'artisans, travaillant dans la construction, ne se limite pas à l'époque du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy. En effet, plus d'un siècle avant le chantier de la Madrasa Ašrafiyya, nous trouvons une autre construction, exécutée par ordre du sultan al-Nāšir

²³² M. H. BURGOYNE, *Mamluk Jerusalem*, p. 98

²³³ Sur ce point Burgoyne se base sur l'observation des *muqarnas* des portails de la Dawadāriyya (construite par l'émir 'Alam al-Dīn Saṅḡar al-Dawadārī en 695 H. / 1295) et de la Tankiziyya (construite par l'émir Sayf al-Dīn Tankiz en 729 H. / 1328-29). Il attribue le travail à des travailleurs syriens. Il trouve aussi des influences syriennes dans le travail de marbre et de mosaïque dans la Tankiziyya ainsi que la décoration en stuc du mausolée de Sitt Ṭunšuq al-Muzaffariyya (construite en 789 H. / 1388). Voir M. H. BURGOYNE, *Mamluk Jerusalem*, p. 98.

Muḥammad. Ce dernier démoli un vieux marché et en reconstruit un nouveau en 737 H. / 1336-37, sur le même emplacement²³⁴. Je parle ici du fameux Sūq al- Qaṭṭānīn, le marché historique de la ville de Jérusalem, doté encore aujourd’hui de sa porte monumentale, Bāb al-Qaṭṭānīn. Ce portail fait partie des portes d’accès à la mosquée al-Aqṣā et il se situe à l’ouest du Ḥaram Šārif. Il sera l’objet de l’observation qui suit.

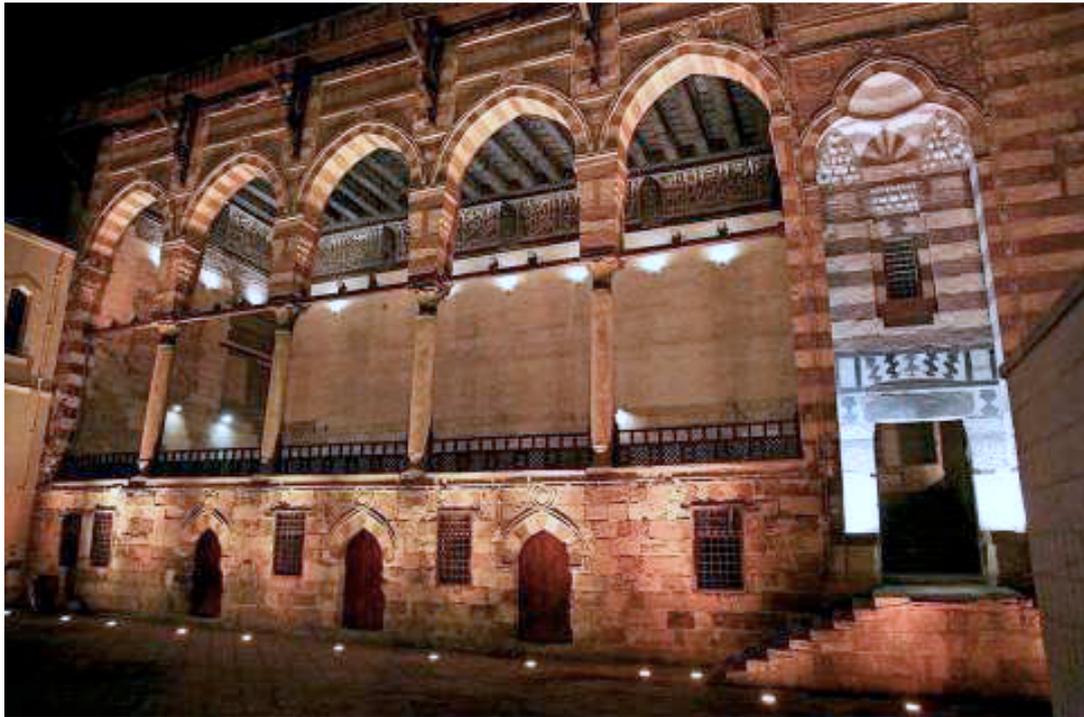


Figure V-45 Façade du *maq'ad* et portail de l'émir Mamāy al-Sayfī ©Tariq Qalawun

²³⁴ Voir http://archnet.org/library/sites/one-site.jsp?site_id=5432

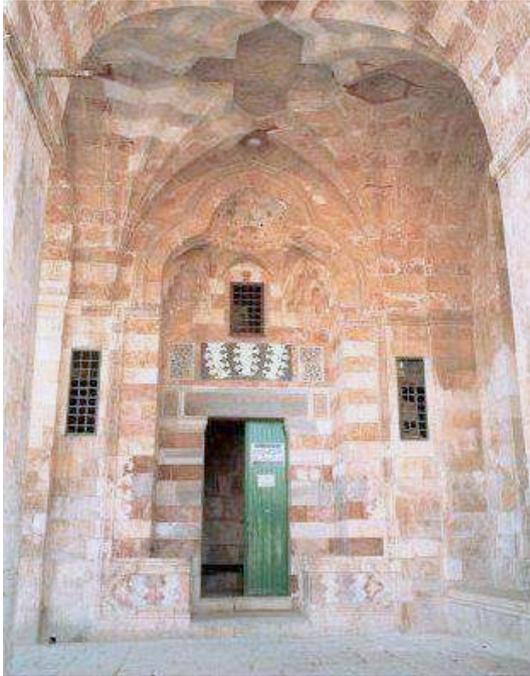


Figure V-46 Portail de la madrasa Ašrafiyya à Jérusalem © MWNF



Figure V-47 Détail des *muqarnas* de la porte monumentale de la Madrasa Ašrafiyya ©aboumyriam2000

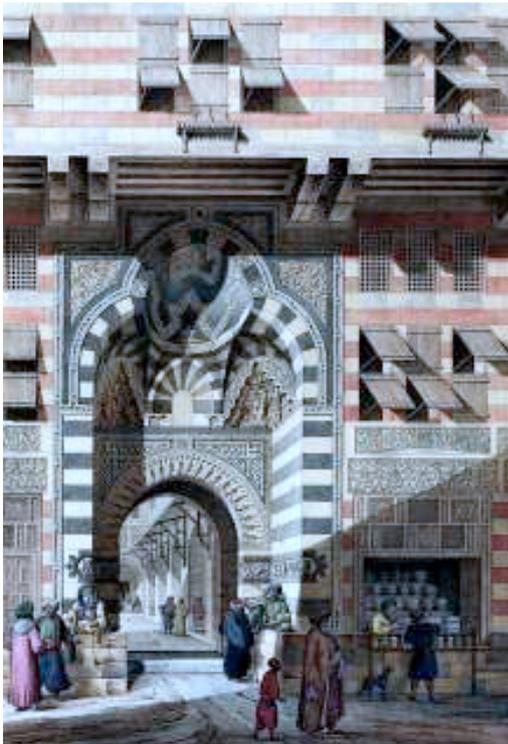


Figure V-48 Portail de la Wakala du sultan al-Ašraf Qāyrbāy derrière la mosquée al-Azhar ©Pascal Coste



Figure V-49 Portail du Sabīl-kuttāb du sultan Qāyrbāy sur la rue Šalība.

Bāb al-Qaṭṭānīn est assez caractéristique avec le travail des *muqarnas* assez élaboré. Il est composé de deux cavités, la plus grande comprend une demi coupole qui se pose sur une ligne de *muqarnas*, entourant une seconde cavité en forme d'arche en trèfle composée d'une alternance de couleurs de style *ablaq*, qui renferme la porte d'entrée. Martin Briggs, dans son ouvrage sur l'architecture islamique d'Égypte et de Palestine, trouve que cette porte monumentale, ressemble à une autre porte au Caire. Il fait ici allusion au portail de l'*istabl* et palais de l'émir Qawṣūn (index 266)²³⁵, lequel, selon lui, est considéré comme l'un des plus beaux au Caire²³⁶. Ce palais appartenait auparavant à l'émir 'Alam al-Din Saṅṅar al-Ġamqadār²³⁷, puis il fut acheté et modifié par l'émir Qawṣūn, sous le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad, entre 731-738 H. / 1330-1337²³⁸. Nous sommes donc dans la même période de construction que pour le Bāb al-Qaṭṭānīn. La composition architecturale du portail de Qawṣūn est encore plus sophistiquée, mais de nouveau nous retrouvons une demi-coupole qui se pose sur une rangée de *muqarnas*. Je suppose que c'est là, la ressemblance admise par Briggs, qui trouve une similitude entre le travail raffiné des stalactites des deux portails. Est-ce le travail du même artisan ou est-ce le travail d'un même atelier ?

En effet, en plus de la ressemblance entre le style architectural, nous trouvons sur les portails deux indices importants : deux signatures. Les bâtisseurs de ces deux portes monumentales ont inclus deux inscriptions portant leurs noms. Sur Bāb al-Qaṭṭānīn, Burgoyne interprète l'inscription comme suit :

« Œuvre de ('*Amal*) Muḥammad b. Aḥmad b. Ġulayṣ.²³⁹ »

Au début, Burgoyne lit 'Alayṣ (عليش), puis la corrige en Ġulayṣ (غليش). Sur le portail de Qawṣūn, et comme nous venons de le citer auparavant dans ce chapitre, en présentant les signatures des artisans (Figure V-4), on remarque deux inscriptions qui composent une double signature, se

²³⁵ Sur les cartes des monuments historiques le palais est classé sous le nom de l'émir Yaṣbak min Mahdī, qui l'a restauré et y a habité pendant le règne du sultan al-Aṣraf Qaytbay.

²³⁶ M. S. BRIGGS, *Muhammadan Architecture in Syria and Palestine*, p. 155.

²³⁷ Un des emirs *muqaddim alf* du sultan al-Nāṣir Muḥammad, décédé en 745 H. / 1345.

²³⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 72; éd. AFS, III, pp. 235-236.

²³⁹ M. BURGOYNE ET A. ABUL-HAJI, « *Twenty-four Medieval Arabic Inscriptions from Jerusalem* », pp. 128-129.

trouvant de part et d'autre de la porte d'entrée. Elle fut repérée et publiée pour la première fois par Gaston Wiet qui la présente comme suit :

« 1-Œuvre de ('*Amal*) Muḥammad, fils d'Aḥmad, 2-Muḥammed Ziğliš le Syrien (ou le Damasquin).²⁴⁰ »

Et il ajoute :

« Cette double signature est difficile à interpréter, en ce sens que l'on ne saurait dire avec certitude s'il s'agit de deux personnes, ou bien si Mouhammad, fils d'Aḥmad est surnommé Zighlish, hypothèse à laquelle nous nous rallierons volontiers.²⁴¹ »

Wiet conclut donc que cette signature est destinée à une seule personne, Muḥammad b. Aḥmad Ziğliš al-Šāmī, ce qui d'ailleurs correspond à la signature retrouvée par Burgoyne sur Bāb al-Qaṭṭānin. Pourtant, quelques années après Wiet, cette même signature sera publiée par Ḥasan 'Abd al-Wahāb dans son article sur les signatures des artisans sur les monuments. Ce dernier suppose qu'il s'agit de deux personnes différentes ; Aḥmad et Muḥammad. Il les classifie dans son répertoire comme étant des marbriers et non des maçons bâtisseurs²⁴².

Je serais plutôt convaincue, comme Wiet, qu'il s'agit de la signature d'une seule personne, celle du maître maçon de la construction. En regardant Bāb al-Qaṭṭānin, on ne trouve aucun travail de marbre sur cette porte. Ce qui confirme encore que c'est bien le maître maçon. Mais quelle est la bonne lecture du nom de cet artisan ?

Je n'ai malheureusement pas pu retrouver une photo de la signature qui se trouve sur Bāb al-Qaṭṭānin (Figure V-50, Figure V-52), pour pouvoir formuler un avis personnel. Pourtant, le texte de Burgoyne ajoute que le nom n'est pas complètement clair, seules les consonnes Ġ, L, Y, Š sont visible²⁴³. Il manque probablement une lettre à cette signature : le Z. elle doit se lire comme celle retrouvée au Caire : Ziğliš (زغليش). Sur le portail de Qawṣūn, l'artisan a ajouté sa *nisba* ; al-Šāmī (الشمامي). En conséquence, il est fort probable que le travail des deux portails soit celui du même

²⁴⁰ G. WIET, *Les mosquées du Caire*, p. 123.

²⁴¹ *Ibid.*

²⁴² H. 'ABD AL-WAHĀB, « *Tawqī'āt al-sunā'* », p. 555.

²⁴³ M. H. BOURGOYNE, *Mamluk Jerusalem*, p. 98

artisan ou atelier. Ainsi nous sommes devant une circulation de compétence entre Jérusalem, Damas (?) et le Caire.

Cependant, le travail de ce maître maçon ne se limite pas à ces deux monuments seulement. Nous trouvons des ressemblance frappantes avec quatres autres édifices, trois au Caire et un à Jérusalem. Au Caire, le même style de *muqarnas* se trouve sur le portail de la mosquée de Qawṣūn construite en 730 H. / 1330 (index 224) (Figure V-53) et aussi sur le portail de la mosquée de Baštak construite en 736 H. / 1336 (index 205) (Figure V-54). Par ailleurs, on trouve cette même ressemblance avec le portail du palais du même émir Baštak, construit entre 736-740 H. / 1335-1339 (index 34) (Figure V-55). A Jérusalem cette analogie est répertoriée avec la Madrasa Salāmiyyan (Figure V-56, Figure V-57) construite en 738 H. / 1338²⁴⁴.

Ces cinq édifices furent tous construits à la même époque, pendant le troisième règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad, à un intervalle de dix ans, de 730 H. à 740 H. Nous avons expliqué dans les chapitres précédents, comment ce sultan, particulièrement, n'hésitait pas à encourager ses émirs et son entourage, à s'engager dans des projets architecturaux ambitieux. Ainsi, les commanditaires de ces édifices présentés, au Caire comme à Jérusalem, sont des personnages éminents dans le sultanat mamlouk. À Jérusalem, Bāb al-Qaṭṭānīn est construit par ordre du sultan al-Nāṣir Muḥammad lui-même. Mais la Madrasa Salāmiyya est construite par un marchand originaire d'Iraq. Cependant, ce dernier jouissait d'une place assez proche de la cour du sultan, en étant un des fournisseurs des futurs mamlouks. Au Caire, nous avons deux mosquées et deux palais appartenant au même deux grands émirs. Il s'agit de Sayf al-Dīn Qawṣūn et Sayf al-Dīn Baštak, connus d'ailleurs pour leur grande rivalité. Tous les deux ont exercé un pouvoir considérable sur la cour mamlouk.

²⁴⁴ La Madrasa Salāmiyya est construite par le *ḥawāḡā* Maḡd al-Dīn Abū al-Fidā' Ismā'īl al-Salāmi (671-743 H. / 1272-1342) , originaire de la ville de ville al-Salāmiyya en Iraq. C'était un marchand important pendant le règne du sultan al-Nāṣir Mūhammad. Il lui fournissait les nouveaux mamlouks. Il meurt peu de temps après le sultan et est enterré dans une *qubba* qu'il construisit au Caire près de Bāb al-Naṣr. La madrasa est aussi connue par al-Mawṣūliyya. Voir <http://www.alquds-online.org/index.php?s=11&ss=8&id=395>



Figure V-50 Bāb al-Qaṭṭānīn à Jérusalem
©Nur Muhammad



Figure V-51 Porte monumentale de l'*iṣṭabl* de Qawṣūn



Figure V-52 Bāb al-Qaṭṭānīn à Jérusalem,
vue sur ses *muqarnas* ©Salim Nabil

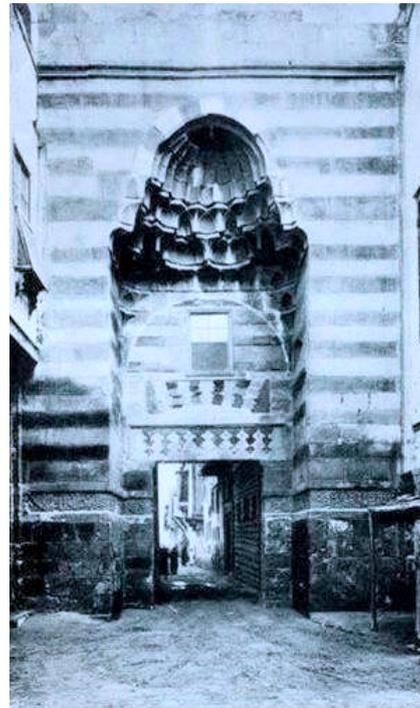


Figure V-53 Portail de la mosquée de Qawṣūn
©BCCMAA²⁴⁵

²⁴⁵ Cette photo du portail de la Mosquée de l'émir Qawṣūn est prise des BCCMAA, 1915-1919, II, pl. XIX



Figure V-54 Portail de la mosquée de Baštak
©Creswell Archives



Figure V-55 Portail du palais de Baštak
©Nasser Rabbat



Figure V-56 Portail de la Madrasa Salāmiyya
©Creswell Archives



Figure V-57 Portail de la Madrasa Salāmiyya, plan du
plafond en *muqarnas* ©Creswell Archives

A première vue, on aurait pu croire que la circulation de cet atelier ou de ce maître maçon, s'est effectuée de Jérusalem vers le Caire. Mais en observant les dates de construction des édifices, on remarque que les bâtiments du Caire sont antérieurs. Muḥammad b. Aḥmad Zigliš était-il venu tenter sa chance au Caire en premier, avant d'être reconnu, puis envoyé à Jérusalem, pour travailler au nom du sultan al-Nāṣir Muḥammad?

Il est fort probable que cet artisan soit aussi responsable de la construction du portail de la mosquée de Qawṣūn. Malheureusement, Maqrīzī, qui indique pourtant la présence d'un *bannā'* provenant de la ville de Tabriz en charge de la construction des deux minarets de cette mosquée²⁴⁶, n'ajoute pas la présence d'un autre *bannā'* provenant de Damas responsable de la construction de la porte monumentale. Considère-t-il le Persan comme étranger, donc un personnage qui vaut la peine d'être mentionné et le Syrien, s'il a vraiment participé au chantier, comme un homme du pays ? Impossible de le savoir. Si nous supposons que Zigliš est bien le maître maçon en charge de la construction du portail avec ses *muqarnas*, il faut noter que son apprentissage doit avoir eu lieu en Syrie et non au Caire. En effet, ce portail montre une influence syrienne assez apparente avec un système d'alternance des pierres de couleurs différentes, connu sous le nom d'*ablaq* ou de *mušahar*. Cette influence syrienne nous laisse penser que notre supposition sur l'identité de l'artisan de ce travail, n'est pas complètement aléatoire. Un artisan avec une expérience sur les chantiers de constructions syriens a sans doute travaillé sur le portail de la mosquée. Cependant, il ne va pas signer son travail.

En effet, la grande ressemblance entre le portail de la mosquée de Qawsūn et celui de son *istabl*, ne laisse pas beaucoup de doutes sur l'origine de la main qui l'a exécuté. Ainsi, nous avons une influence syrienne sur le portail de la mosquée et une signature fini par une *nisba* pour la Syrie sur le portail de l'*istabl*. Il nous paraît juste raisonnable de supposer que ce fut le travail de la même personne, ou le même atelier, sachant que le propriétaire est aussi le même.

Nous avons donc un premier essai bien réussi à la mosquée, qui emmène à une seconde commande, plus importante et encore plus ambitieuse à la résidence princière de l'émir. Ainsi, l'artisan est embauché une seconde fois pour construire la porte monumentale de l'*istabl* de l'émir, qui va devenir un élément incontournable dans les horizons de la ville du Caire. Après

²⁴⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 307.

avoir exécuté un travail d'une telle ampleur et être arrivé à un degré de perfection aussi élevé, nous pouvons imaginer cette envie chez l'artisan de commémorer son nom. Ainsi, il demande à son patron de graver une inscription pour signer son chef-d'œuvre.

Connaissant la grande rivalité qui existait entre les deux émirs, Qawṣūn et Baštak, nous pouvons interpréter cette grande ressemblance entre leurs édifices. Effectivement, Maqrīzī raconte comment ces deux émirs se comportaient vis-à-vis l'un de l'autre en disant:

« Ils se confrontaient sur des sujets et s'opposaient sur d'autres. Chacun d'eux avait l'intention de dépasser l'autre tout en amplifiant dans l'embellissement²⁴⁷.»

Al-Šuġā'ī compare Baštak à une co-épouse²⁴⁸ qui se ronge continuellement par la jalousie, vis-à-vis de Qawṣūn: *kāna miṭl al-ḍarāyir min al-ḥasad*²⁴⁹. Néanmoins, aucun des deux ne s'abstenaient de se révéler encore plus important et plus puissant que l'autre.

L'architecture joue toujours un rôle principal dans ce genre de confrontation. Ainsi, on remarque que le travail de la maçonnerie et des *muqarnas* des portails de la mosquée et du palais de l'émir Baštak, est fortement influencé par le style du travail effectué pour les deux édifices de son grand rival Qawṣūn, présentés *supra*. C'est peut-être aussi le style de *muqarnas* utilisé à l'époque. Mais est-il possible que, par jalousie et envie, Baštāk se soit adressé au même maître maçon, travaillant pour son concurrent ? L'émir commence par l'inviter, à prendre part sur le chantier de sa mosquée donnant sur le grand *ḥalīġ*. Peut-être devient-il aussi responsable de la construction de toute la mosquée ? Ensuite, il l'embauche pour son autre chantier, qu'il démarre simultanément. Il s'agit de sa nouvelle résidence à Bayn al-Qaṣrayn²⁵⁰.

En effet, l'émir Qawṣūn venait de s'emparer quelques années auparavant, en 733 H. / 1333, de la Dār al-Baysariyya²⁵¹, qui donnait aussi sur Bayn al-Qaṣrayn. Naturellement, ce n'est pas le

²⁴⁷ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 70.

" كانا يتناظران في الأمور ويتضادان في سائر الأحوال ويقصد كل منهما أن يسامى الآخر ويزيد عليه في التجميل "

²⁴⁸ Une co-épouse est une seconde épouse pour le même mari, il s'agit ici de polygamie.

²⁴⁹ AL-ŠUĠĀ'Ī, *Tārīḥ al-malik al-Nāṣir*, p. 68.

" كان مثل الضراير من الحسد "

²⁵⁰ N. WARNER, *The monuments of Historic Cairo*, p. 94.

²⁵¹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 69.

hasard qui conduit l'émir Baštak à choisir cet emplacement spécifiquement, au cœur de la ville et en face du nouveau palais de son rival. Baštak utilise l'architecture pour passer un message à Qawṣūn. Il envisage de construire un édifice encore plus somptueux et plus grandiose que celui de son concurrent. Ce palais est aussi doté d'un portail avec un travail en *muqarnas* tout à fait en harmonie avec les constructions précédentes : la mosquée et l'*iṣṭabl* de Qawṣūn d'un côté et la mosquée de Baštak de l'autre côté.

Edmond Pauty a noté la particularité de l'architecture '*puissante*' de l'*iṣṭabl* de Qawṣūn et celle du palais de Baštak. Il ajoute qu'ils ont un même caractère. Non seulement avec les portails monumentaux, mais aussi avec leurs deux *qā'a*-s majestueuses, qui proposent des hauteurs et des dispositions similaires²⁵². En revanche, aucune signature n'est détectée, ni sur le portail de la mosquée de Baštak, ni sur celui de son palais. Ce qui permet de formuler une autre hypothèse pour sa construction. S'agit-il d'un maçon entraîné dans l'atelier du maître Ziğliš ? Puisque ce n'est pas le maître maçon qui exécute, alors ça ne se fait pas de signer à sa place ?

Autre supposition : ce *mu'allim* Ziğliš faisait-il aussi parti du corps des employeurs du *dīwān al-'amā'ir* ? Ce qui justifierait sa présence sur les chantiers de deux des émirs du sultan al-Nāṣir Muḥammad, connu pour sa grande générosité vis-à-vis de ces émirs, ainsi que son encouragement perpétuel pour tout ce qui concernait l'architecture et la construction. Al-Nāṣir Muḥammad envoie-t-il son maître maçon pour travailler sur les chantiers de ses émirs ? Ou peut-être encore son équipe de maçons ?

Cette hypothèse explique la possibilité de l'expédition de l'artisan Ziğliš à Jérusalem, pour travailler sur des chantiers concernant le sultan al-Nāṣir Muḥammad. Le sultan envoie-t-il ses artisans pour accélérer et perfectionner la construction du *sūq al-Qaṭṭānīn*, ainsi que sa porte principale ? C'est une possibilité qui peut justifier la présence de cette signature portant le nom de Ziğliš sur Bāb al-Qaṭṭānīn. Par ailleurs, on peut proposer que ce *mu'allim* ait prit part au chantier de la Madrasa Salāmiyya. En faisant des affaires avec le sultan al-Nāṣir Muḥammad, le *ḥawāğā* al-Salāmī lui aurait peut-être demandé, de faire suivre son chantier de la Madrasa Salāmiyya, par son corps de métiers, envoyé spécialement à Jérusalem et qui était déjà sur place.

²⁵² E. PAUTY, *Les palais et les maisons d'époque musulmane au Caire*, pp. 42-43.

C'est une forte probabilité, puisque la madrasa est inaugurée un an après la construction de Bāb al-Qaṭṭānīn. À travers l'observation et l'étude de la composition et du style de l'architecture des portails de *l'isṭabl* de Qawṣūn, de la mosquée de Baštak, du Bāb al-Qaṭṭānīn et de la Madrasa Salāmiyya, Burgoyne avait déjà suggéré la possibilité que le travail effectué sur les quatre portails, ait pu être celui du *mu'allim* Muḥammad b. Aḥmad Zigliš, présent sur le chantier du Sūq al-Qaṭṭānīn en 737/ 1336-1337²⁵³. J'ajoute à cette liste le palais de Baštak et la mosquée de Qawṣūn, comme expliqué *supra*.

Pour terminer, je précise que ce ne sont que des suppositions, qui peuvent expliquer cette analogie entre ces monuments, ainsi que la relation entre les deux signatures retrouvées au Caire et à Jérusalem. Tant que les sources restent silencieuses, nos imaginations peuvent continuer à défiler. Cependant l'analyse de la maçonnerie des portails ainsi que celle de ses *muqarnas*, vient consolider ces suggestions.

À première vue cette composition ornementale intrigante, que sont les *muqarnas*, nous paraît assez complexe. On aurait pensé qu'ils nécessitaient une technique d'exécution difficile et sophistiquée. Sans aucun doute, le *muqarnas* est une ornementation fascinante, qui réclame un peu de connaissance en mathématique, pour arriver à son exécution. Pourtant on ne trouve jamais un *muhandis* responsable de l'exécution de ce détail composé. Même de nos jours, le maçon est capable de préparer les éléments nécessaires pour cette composition, sans avoir recours à une personne qui a un savoir en géométrie²⁵⁴.

Prisse d'Avennes dans *l'Art Arabe* étudie ces formes de *muqarnas*, qu'il nomme pendentifs. En analysant cet ornement, il découvre qu'il suffit simplement de les diviser en formes géométriques spécifiques et de savoir leurs arrangements exacts et leurs répétitions²⁵⁵. Chaque forme est bien accolée de chaque côté avec les autres formes composant le groupe ornemental. Si nous possédons un répertoire de formes, (voir les éléments dessinés par Prisse d'Avenne, Figure V-58), si nous connaissons leurs tailles et leurs arrangements, le travail peut

²⁵³ M. H. BOURGOYNE, *Mamluk Jerusalem*, p. 99.

²⁵⁴ Puisque je n'ai pas eu encore la chance de restaurer un *muqarnas*, je dois ce détail à une conversation avec l'architecte conservatrice Nairy Hampikian, qui m'a expliqué précisément la technique de la construction d'un *muqarnas*.

²⁵⁵ E. PRISSE D'AVENNES, *L'Art Arabe*, p. 227.

être relativement facilement accompli. Plus besoin de formules géométriques pour dessiner. Une transmission du savoir est bien visible sur ce point. Pour l'exécution d'un *design*, l'apprenti reçoit les mesures clefs qui lui sont utiles pour monter un coin en *muqarnas*. Ces *muqarnas* sont toujours admirablement bien conservés sur les monuments mamlouks. Il se peut que ceux présentés précédemment soit le travail de plusieurs maçons, qui ont suivi la même formation et était supervisé par le maître maçon de la cour du sultan.

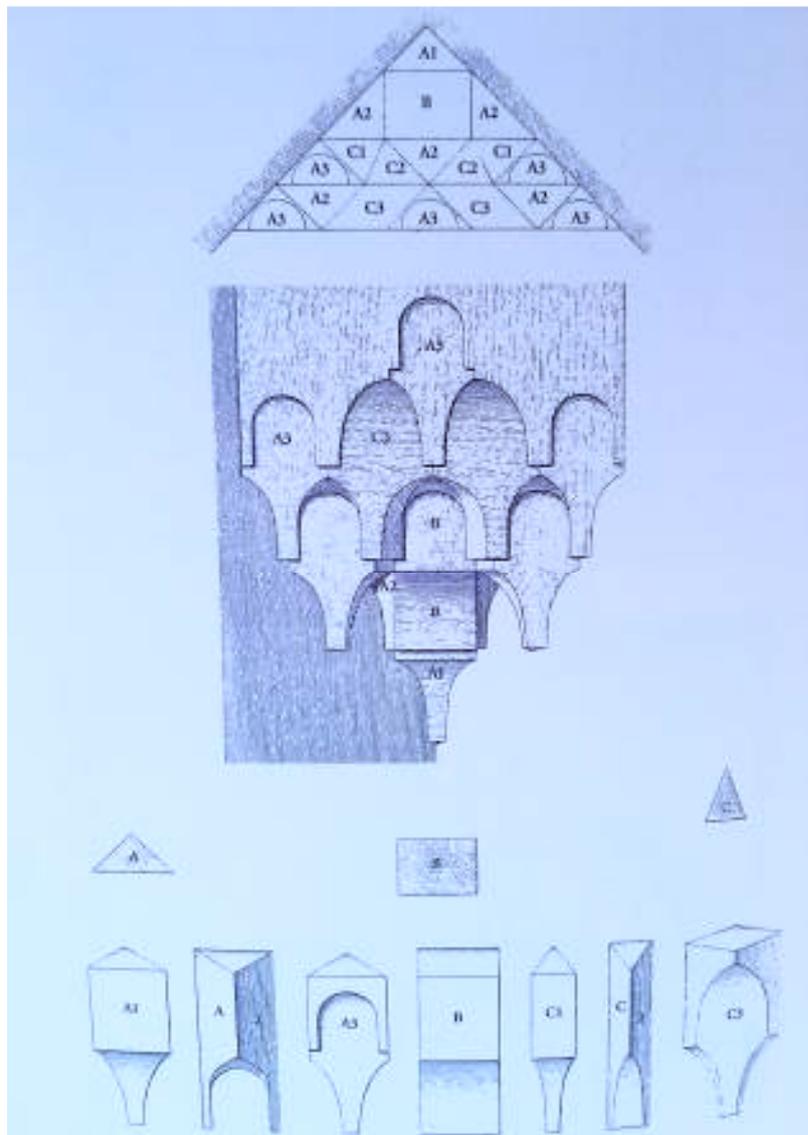


Figure V-58 Détail de dessin montrant la composition des formes d'un *muqarnas* et son montage ©Prisse d'Avennes.

B. Un atelier à destination du Caire ?

En plus des artisans voyageant pour travailler dans les autres villes de l'empire, nous trouvons des artisans arrivant sur le territoire mamlouk et participant aux chantiers. Nous avons présenté auparavant dans ce chapitre, différentes origines d'artisans étrangers, travaillant au Caire, grâce à la lecture des sources et à l'observation des monuments mamlouks. Dans la partie qui suit je présente un de ces cas, un atelier où des artisans se sont introduits sur les chantiers des sultans et émirs mamlouks.

En étudiant la décoration en stuc des monuments de la ville de Ḥasankeyf, une ville historique qui se trouve au sud-est de la Turquie, Meinecke remarque que le style du travail trouve une résonance dans la décoration en stuc des édifices construits au XIV^e siècle à Alep, à Damas et aussi au Caire. Il explique que ce travail ne peut être l'œuvre d'un artisan local, puisqu'il ne puise aucune racine dans la tradition de l'ornementation artistique, soit au Caire ou à Ḥasankeyf. Ainsi, il ne peut être exécuté que grâce à une main étrangère. Meinecke ajoute que ces artisans pouvaient être des émigrés iraniens, qui se sont arrêtés en route pour répondre à une commande ou deux, avant d'arriver à leur destination finale : le Caire, capitale de l'empire mamlouk²⁵⁶.

La mosquée du sultan Sulaymān, de la ville de Ḥasankeyf, est construite sous le règne du sultan ayyūbide al-Ādil Ġāzī (r. 742-768 H. / 1341-1367)²⁵⁷. D'après une inscription se trouvant sur le portail, nous connaissons la date exacte : 751 H. / 1351-1352. Meinecke étudie les *muqarnas* d'un des coupes (Figure V-59, Figure V-60) et remarque que leur décoration est assez fine et somptueuse :

« But most unexpectedly, the central dome chamber features a lavish stucco decoration, reaching even into the vaulting: a multifaceted muqarnas transition with sixteen-pointed star pattern fitted into a shallow dome. This truly exceptional stucco decoration of striking aesthetic quality is evidently quite unprecedented for the stone architecture of the region. »²⁵⁸

²⁵⁶ Voir dans M. MEINECKE, *Pattern of stylistic changes in Islamic architecture*.

²⁵⁷ Sultan Sulaymān est le fils du sultan al-Ādil Ġāzī, il règne entre 779-827 H. / 1377-1424.

²⁵⁸ M. MEINECKE, *Pattern of stylistic changes in Islamic Architecture*, p. 67.



Figure V-59 Vue sur le dôme dans la mosquée du sultan Sulaymān ©Dick Osseman



Figure V-60 Détail du *muqarnas* du dôme de la mosquée du sultan Sulaymān ©Dick Osseman

Ainsi, Meinecke doute fort de l'origine du travail. Il a essayé de trouver des indices qui pourraient être liés à cette décoration, retrouvée dans la mosquée du sultan Sulaymān, avec la région. Mais il n'arrive à aucun résultat. Alors, il part chercher ailleurs et trouve éventuellement un lien, mais en Syrie et plus précisément à Alep, dans une maison connue par Dār al-Faḥrī (Figure V-61). Selon Meinecke, cette maison a été construite avant 765 H. / 1363-1364 ²⁵⁹. La maison renferme un iwan avec un plafond décoré en *muqarnas* qui rappelle le plafond décoré de la mosquée de Ḥasankeyf.

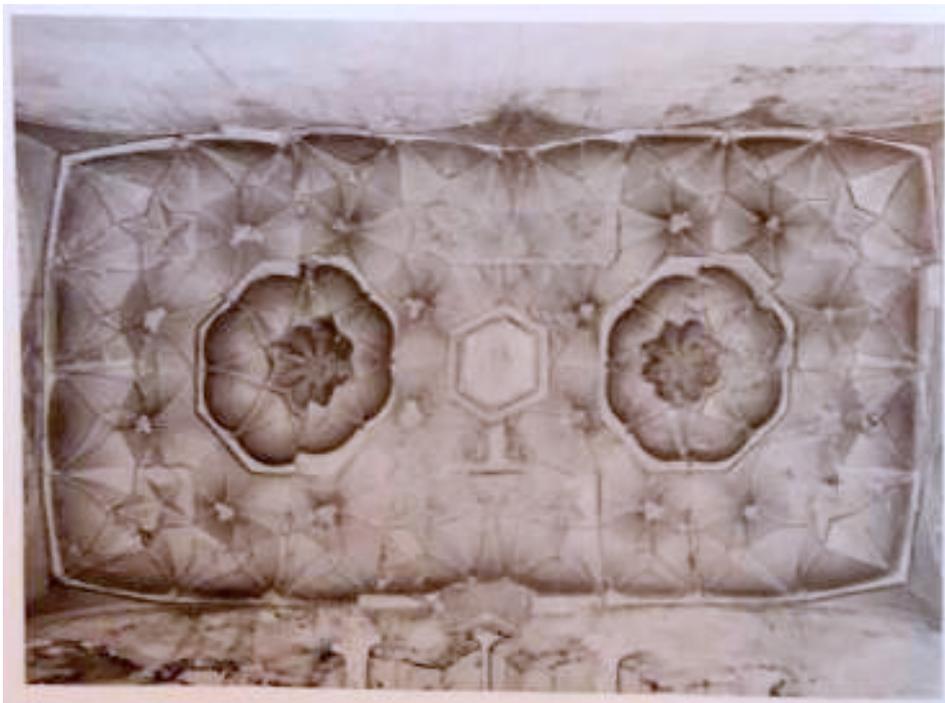


Figure V-61 Plafond en stuc à Dār al-Faḥrī à Alep © Michael Meinecke.

Outre ces plafonds en *muqarnas*, nous trouvons dans une autre mosquée, toujours à Ḥasankeyf, un *miḥrāb* avec un travail en stuc, dont la présence dans un lieu aussi reculé pourrait surprendre. La mosquée Koç, se trouve dans les environs de la mosquée du sultan Sulaymān. Le travail en stuc sur les deux *miḥrāb*-s du mur de la *qibla* est très élaboré (Figure V-63, Figure V-64, Figure V-65), variable mais de la même inspiration. L'inscription est en caractères kufiques, sur une décoration florale en spirale. Sa date de construction n'est pas connue, mais Meinecke

²⁵⁹ M. MEINECKE, *Pattern of stylistic changes in Islamic architecture*, p. 68.

présume qu'elle est contemporaine de la Madrasa Šamsiyya à Yazd (Figure V-62), construite avant 767 H. / 1365²⁶⁰ et probablement vers 730 H. / 1330. La grande ressemblance dans la décoration de ces deux édifices, la mosquée Koç et la Madrasa Šamsiyya, laisse penser que les artisans qui ont exécuté ce travail, sont les mêmes, où qu'ils se sont formés dans le même atelier.



Figure V-62 Décoration en stuc d'une inscription dans l'iwan sud de la Madrasa Šamsiyya à Yazd © Kendall Dudley

²⁶⁰ Cette date est la date du décès du commanditaire de la Madrasa Šamsiyya l'émir Šams al-Dīn b. Rukn al-Dīn, qui est d'ailleurs enterré dans sa madrasa. Il est probable que l'édifice était déjà construit avant cette date. Voir http://archnet.org/library/sites/one-site.jsp?site_id=12302



Figure V-63 *Mihrāb* de la mosquée de Koç
©Dick Osseman



Figure V-64 Détail de la décoration du *mihrāb* de la mosquée de Koç
©Dick Osseman



Figure V-65 Détail de la décoration du *mihrāb* de la mosquée de Koç
©Dick Osseman

À Damas, Meinecke constate des ressemblances dans le travail de stuc avec la décoration de la mosquée de l'émir Yalbugā al-Yaḥāwī²⁶¹. Il inspecte le mur de la *qibla* (Figure V-66) qui renferme une frise en stuc (Figure V-67, Figure V-68), avec un texte de caractère kufique²⁶². Cette mosquée est construite à l'origine en 662 H. / 1264, sous le règne du sultan al-Ẓāhir Baybars. Elle fut restaurée par la suite et peut-être aussi agrandie par l'émir Yalbugā al-Yaḥāwī en 748 H. / 1347, pendant qu'il occupait le poste de *nā'ib al-salṭana* en Syrie²⁶³. Toutefois, Maqrīzī précise que les travaux de la mosquée continuent après la mort de l'émir²⁶⁴, qui fût tué la même année par l'émir Maḡak à Qāqūn²⁶⁵. Seulement, il ne précise pas la date de la fin des travaux.



Figure V-66 L'intérieur de la Mosquée de Yalbugā al-Yaḥāwī à Damas, montrant à gauche le mur de la *qibla*
© Michael Meinecke

²⁶¹ La mosquée est décrite par l'historien Abū al Baqā' al-Badrī al-Maṣrī al-Dimašqī (m. 894 H. / 1488), dans sa *Nuzhat al-anām fī maḥasin al-Šām*, comme une des plus belles mosquées de Damas, *extra muros*. Elle donnait sur les rives du fleuve Barada et la place al-Marḡa. La mosquée mamlouke est démolie en 1975 et elle est remplacée par une construction moderne inspirée par l'architecture locale traditionnelle.

Yalbugā al-Yaḥāwī (m.748 H. / 1347), *amīr kabīr*, *nā'ib* Ḥamā (743 H.), Alep (743 H.) et Damas (746 H.). Il était parmi les préférés du sultan al-Nāṣir Muḥammad.

²⁶² Meinecke rapporte aussi le nom de l'artisan : Amrān b. Maḥdī.

²⁶³ AL-ŞAFADĪ, *A'yān al-'aṣr*, V, p. 587.

²⁶⁴ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 756.

²⁶⁵ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 733.



Figure V-67 Détail de la décoration en stuc de l'inscription entourant le *mihrāb* de la Mosquée de Yalbugā al-Yahāwī à Damas ©FB/Musée photographique de la Syrie

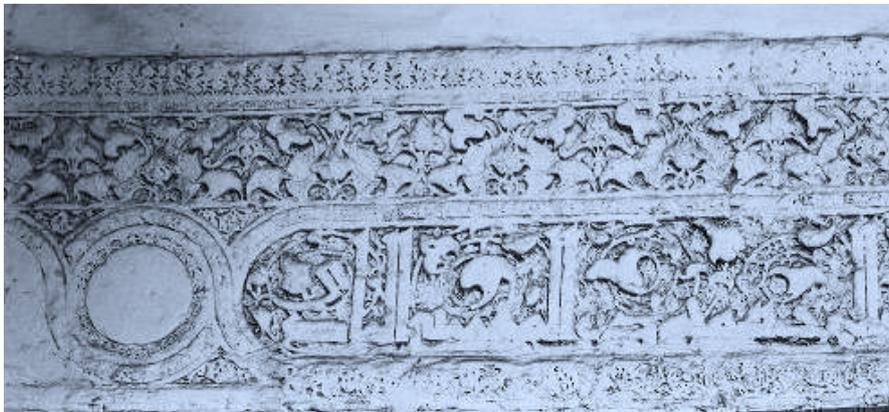


Figure V-68 Détail de la décoration en stuc de l'inscription entourant le *mihrāb* de la Mosquée de Yalbugā al-Yahāwī à Damas ©FB/Musée photographique de la Syrie

Dix ans après les travaux de la mosquée de l'émir Yalbugā, nous trouvons dans un autre bâtiment, une ressemblance certaine avec ce travail en stuc. Les artisans travaillant pour le *nā'ib al-salṭana* à Damas, après avoir accompli leur mission sur son chantier, se sont-ils alors embarqués au Caire, pour tenter leurs chances sur le grand chantier du sultan ? Effectivement, nous sommes là dans la capitale de l'empire mamlouk et le chantier en question n'est autre que celui de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Ḥasan, inaugurée en 758 H. / 1357. Le bandeau d'inscription en stuc de l'iwan de la *qibla* (Figure V-69, Figure V-70, Figure V-71) ressemble énormément à celui retrouvé dans les mosquées de Yazd, de Ḥasankeyf et de Damas, déjà mentionnées.



Figure V-69 Bandeau d'inscription en caractère koufique, dans l'iwan de la *qibla* de la Madrasa du sultan Hasan



Figure V-70 Bandeau d'inscription en caractère koufique, avec une ornementation circulaire, dans l'iwan de la *qibla* de la Madrasa du sultan Hasan

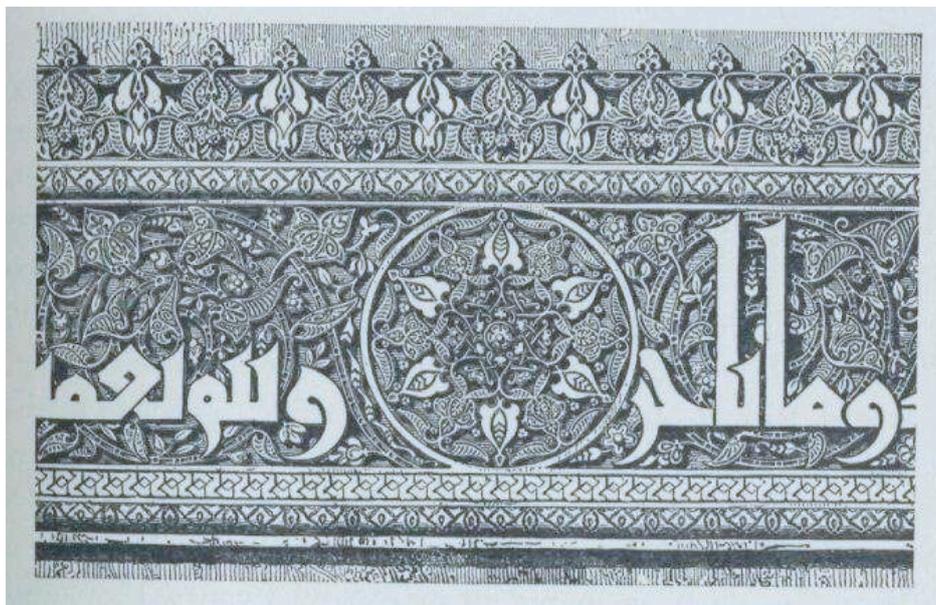


Figure V-71 Dessin de Détail de la frise de l'iwan de la *qibla* à la Madrasa du sultan al-Nāṣir Ḥasan ©Rappoport

Ces exemples montrent une véritable circulation des compétences techniques dans toute la région. Les artisans qui ont réalisé ces différents édifices, dans ces quatre villes, sont la manifestation de cette circulation. Émettons l'hypothèse qu'après la mort du dernier souverain Ilkhanide, Abū Sa'īd Bahadūr en 1335, et avec la désintégration de l'empire, qui finit pas disparaître complètement en 1357, un certain nombre de personnes se décident donc à émigrer, afin de se construire une vie meilleure. En effet, avec l'absence de tout patronage artistique et le manque de nouveaux projets et chantiers exécutés pour des commanditaires importants, les artisans de l'empire Ilkhanide vont aussi chercher de nouveaux clients, non seulement importants, mais aussi ayant les moyens financiers nécessaires pour se payer l'exécution d'un chef d'œuvre architectural. Ainsi, il est fort possible qu'un groupe d'artisans quitte la ville de Yazd après ces troubles, à la recherche d'une nouvelle commande de travail et d'une vie plus sécurisée. En route, ils s'arrêtent à la ville de Ḥasankeyf, où ils sont sollicités, grâce à leur savoir artistique sophistiqué, pour travailler et embellir les nouveaux édifices construits. Ensuite, ils se dirigent vers deux villes syriennes, Damas puis Alep, où ils participent à des projets architecturaux. Le groupe travaillant à Damas rentre en contact avec un des grands émirs du sultanat. Et finalement, je suppose qu'ils se dirigent vers la capitale de l'empire mamlouk, pour tenter leur chance ? Ou peut-être sont-ils embauchés pour participer au chantier le plus important de toute la région.

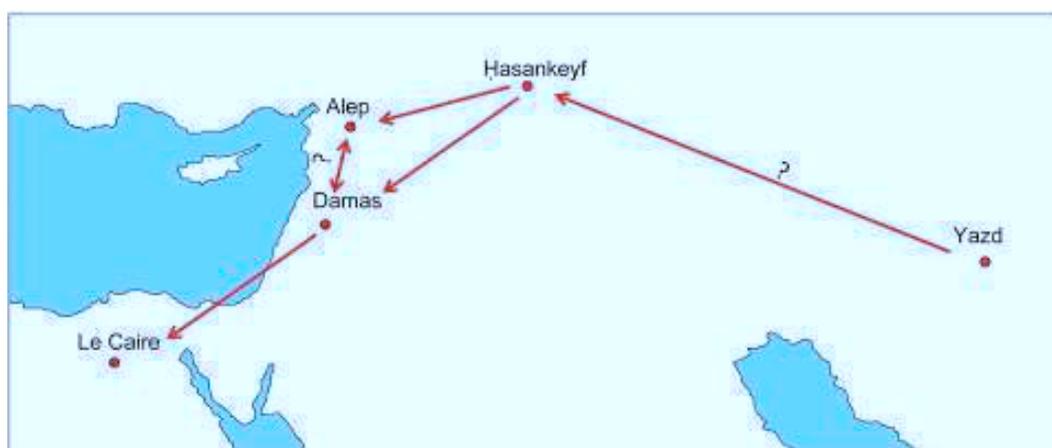


Figure V-72 Carte montrant la circulation des compétences entre les cinq villes.

5.6. CONCLUSION

On a tenté tout au début de ce chapitre de localiser les métiers du chantier, présents dans les documents disponibles, ce qui nous a aidé à préparer une liste renfermant au total cinquante-quatre métiers en relation avec le domaine de l'architecture et de la construction. Ces métiers se répartissent entre les différentes phases du projet, en partant de la phase de la préparation du terrain, jusqu'au dernier détail décoratif. Il faut noter qu'à l'époque mamlouke les métiers n'étaient pas encore regroupés en corporation, mais il est certain qu'il y a eu une organisation quelconque au sein de chaque métier. Ceci nous a permis d'imaginer la chaîne opératoire sur le chantier, avec les responsables des chantiers et leurs assistants d'un côté et les travailleurs de ces différents métiers de l'autre.

Ces travailleurs furent classifiés. Ils se divisent en plusieurs catégories. On retrouve ainsi des artisans et des ouvriers présents sur le site du chantier, alors que d'autres travaillent dans les ateliers ou dans les carrières. Parmi ces derniers on distingue les maçons, les tailleurs de pierre, les briquetiers, les menuisiers, les ferronniers, les chaudronniers, les peintres et plâtriers, etc. On découvre aussi la présence des marchands/artisans travaillant dans la fourniture et la production des matériaux de la construction comme : les marchands de bois ou de stuc, les fabricants de briques, de carreaux ou de céramique, etc. Mais en plus de ces artisans spécialisés, il existe aussi une main-d'œuvre importante du bâtiment qui ne se limite pas seulement à celle des métiers. En effet, vient s'ajouter à cette liste : des hommes, mais aussi des femmes, des enfants et encore des prisonniers ou des captifs, qui interviennent en nombre très fluctuant suivant les travaux envisagés. Ces simples ouvriers, sans qualification, assistent les artisans et exécutent souvent les tâches les plus ingrates sur le chantier. La question de la présence des femmes est très difficile à résoudre, dans la mesure où elles ne sont pas présentes dans les sources caiotes. On ne peut que formuler l'hypothèse qu'elles pouvaient être parfois présentes lorsque l'on manquait de main d'œuvre, ou lors des travaux d'urgence comme l'endiguement du fleuve.

Bien que les artisans soient des travailleurs anonymes, même si l'on découvre parfois, à titre exceptionnel leur signature sur les monuments, les noms retrouvés pour cette époque restent toujours insignifiant. Dans les chroniques des historiens des noms comme « fils de

dinandier » (*Ibn al-naḥḥās*), ou fils de menuisier (*Ibn al-naḡḡār*), sont des indices qui confirment que leurs pères exerçaient le métier cité par l'anthroponyme. Cependant, les générations des fils ou petit-fils d'artisans, qui accéderont à des postes supérieurs dans l'administration mamlouke, resterons toujours sous classées, même après avoir acquis pouvoir et fortune.

Il est difficile de pouvoir identifier les moyens de la transmission du savoir dans les métiers de la construction à l'époque mamlouke. Cette transmission s'effectue plutôt oralement et par apprentissage sur le chantier, que par une éducation de type universitaire. Mais il est possible de retrouver des indices sur la circulation des compétences entre la capitale, les villes de l'empire et l'étranger. En effet, plusieurs corps de métiers voient des artisans venus d'ailleurs, de même que, sur les importants chantiers des villes saintes, on retrouve des *muhandisīn* et des artisans mamlouks envoyés par le sultan.

DEUXIÈME PARTIE : CONCLUSION

Dans ce chapitre, nous avons étudié les différents métiers présents sur le chantier et compris comment se répartissaient les responsabilités qu'elles soient hiérarchiques, techniques ou financières. Nous avons donc rencontré les *mudandissīn*, les maçons et tailleurs de pierre, les menuisiers, les ferronniers, les peintres et plâtriers, et tous les autres artisans liés aux métiers de la construction. Bien sûr, il ne faut pas oublier les simples ouvriers qui assistent tous ces artisans et qui exécutent les tâches les plus ardues. Tous travaillent sous la direction d'un responsable du chantier qui porte le titre de *šādd al-'amā'ir*. Par ailleurs, il était assisté de professionnels, dotés d'un grand nombre de compétences, et notamment le *muhandis*, qui possédait la compétence technique.

Le *šādd* était l'homme de confiance du commanditaire, éventuellement du sultan. Il possédait toutes les clés. Il assumait donc un rôle décisif et important. Ainsi, tout commanditaire apportait un grand soin dans le choix de son *šādd*. C'était un poste occupé le plus souvent par un militaire, un émir mamlouk venant souvent des premiers cercles entourant le sultan. Plus tard, des membres des élites civiles de la cour vont aussi assumer ces responsabilités. Le *šādd*, est délégué pour représenter le sultan ou l'émir sur son chantier. Il fournit les matériaux indispensables pour la construction, et sécurise la main d'œuvre, ce qui n'est pas un travail anodin. Pour pouvoir gérer entièrement le travail, sur le chantier, il jouissait d'un pouvoir illimité. Ayant tout contrôle sur le financement du projet, il pouvait garantir et assurer la continuité du flux du travail. Le *šādd* est un homme expérimenté mais pas forcément un homme de métier. En revanche, il avait une équipe qui lui fournissait toute l'assistance technique nécessaire. Ce personnage sera cité dans les écrits de son époque, souvent pour l'honorer mais parfois aussi pour le honnir. On peut trouver plusieurs *šādd*-s sur les chantiers. Les sources nous présentent

un autre responsable, le *nāzir*. Ce dernier collabore avec le *šādd*. On le remarque parfois tout seul, occupant parfaitement les mêmes responsabilités que le *šādd*.

L'équipe du chantier est constituée d'un nombre d'assistants techniques : les *muhandisīn* et les *mubāširīn*. À la différence du *šādd* et du *nāzir*, ils sont par contre des hommes de métiers, ayant acquis une formation sophistiquée qui va leur permettre d'agir en tant que concepteurs mais surtout comme contrôleurs. Les *muhandisīn* ont suivi une éducation de bon niveau en étudiant la science de la géométrie. Les *mubāširīn* sont des artisans expérimentés dans les différents corps de métiers. Ils assistent les responsables et répondent à toutes les questions techniques. On constate que le *muhandis*, est employé pour diverses activités où il peut tenir les rôles suivants : ingénieur civil, en construisant des ponts et des écluses, ingénieur hydraulique, en aménageant les rives du Nil, concepteur, en imaginant le plan d'un bâtiment, topographe et géomètre, en inspectant les terrains et calculant les superficies ou encore urbaniste et paysagiste, en créant des hippodromes et des belvédères.

Effectivement, comme le mot 'architecte', le terme de *muhandis* est polysémique. On remarque que, si ces deux termes recouvrent tous les deux une multitude de compétences et de responsabilités, ils ne sont pas l'équivalent l'un de l'autre puisque l'architecte réalise le projet, dirige le chantier et s'occupe de la maîtrise d'œuvre, alors que le *muhandis*, s'il a la compétence technique n'est que l'assistant du *šādd*, qui, lui, est le responsable en chef.

Le dernier groupe des acteurs sociaux est celui des travailleurs du chantier. Les artisans du Caire venaient de tous les coins de l'empire et bien au-delà. Ils étaient attirés par les chantiers mamlouks, qui fournissaient les moyens et encourageaient leur imagination. Ils allaient partager leur savoir-faire avec les artisans de la capitale, ce qui a certainement joué un rôle dans l'apothéose de l'art et de l'architecture mamlouke.

Les chantiers de l'époque mamlouke ont été si importants que, au sein de l'administration mamlouke, un bureau technique a été créé, le *dīwān al-'amā'ir*, dirigé par le *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya*. Ce bureau a été instauré pour gérer les multiples chantiers du sultan.

TROISIÈME PARTIE

**COMMENT AU QUOTIDIEN SE FAIT UN
MONUMENT ?**

I believe that tradition can die. Physical monuments are the surest way to transmit architectural tradition, and if they are lost, oral and written words are a poor substitute. We can better understand the process that went into making Islamic monuments by observing the assimilative forces within the making of this tradition instead of the forces of opposition between it and other spatial concepts.

Ahmad Hamid

Lorsque vient le moment de bâtir, qu'on a réalisé une première conception, trouvé un terrain et que le fondateur a pris sa décision, il convient de s'accorder précisément sur l'édifice à élever. Le projet de construction peut alors commencer. Examinons à présent la manière dont le chantier pouvait s'organiser et comment s'exécutaient les ouvrages projetés. Quels sont les différentes phases de la construction ? Peut-on dresser un calendrier sur le déroulement d'un chantier mamlouk ? Nous allons donc tenter d'appréhender l'organisation du chantier dans cette dernière partie.

Les Mamlouks, sultans et émirs, avaient un accès facile aux ressources du sultanat. Ces ressources et privilèges, ont évidemment facilité le processus de la construction, et aussi ont contribué aux coûts des travaux. En revanche, la fourniture des chantiers en matériaux de construction reste toujours un grand souci pour les bâtisseurs mamlouks. Quels sont donc ces divers matériaux assurés sur les chantiers et quelles étaient leurs provenances ? Un autre type d'approvisionnement s'inscrit en dehors des marchés locaux ou étrangers. Il s'agit de la récupération des matériaux anciens. Faut-il oublier les spoliations ou exactions dont les mamlouks se rendent parfois coupables ?

Les sources parlent des *ālāt al-'imāra*, fourni d'un chantier à l'autre. Quel est donc cet outillage ? Peut-on le catégoriser ? Et quels sont les moyens de transports abordés par les historiens pour le chantier. À l'examen de divers chantiers cités par les historiens de l'époque, nous pouvons tirer des informations sur les conditions du travail, sur les salaires et sur la langue utilisée.

COMMENT AU QUOTIDIEN SE FAIT UN MONUMENT ?

Le chantier fini, a-t-on présenté des rapports finaux pour justifier le travail et les dépenses ? A-t-on évalué le travail pour mettre le point sur le détail des techniques, l'évolution stylistique ou l'économie du bâti ?

Une partie des monuments est donc l'œuvre d'évergètes : un généreux donateur offre des services pour le bienfait du corps ou de l'âme des membres de sa communauté. Comment est-ce qu'ils reçoivent ce 'cadeau' ? Comment va-ton célébrer ce nouveau monument dans la ville ? Et plus important, comment va-ton assurer son avenir ?

CHAPITRE VI

LE DÉROULEMENT DU CHANTIER

Le moment venu, une date est choisie pour entamer le chantier. Avec un terrain mis à disposition, un avant-projet pensé, une main d'œuvre trouvée, des artisans sollicités, des assistants embauchés et un ou plusieurs directeurs nommés, le sultan peut donc initier le travail sur sa nouvelle fondation. Il semblerait que les ressources financières n'ont pas causé d'énormes handicaps sur le chantier. Trouver l'argent fut peut-être la tâche la plus simple. En revanche, l'approvisionnement en matériaux de construction ne fut pas toujours une tâche anodine. Le marché local ne fournissant pas toujours les matériaux de qualité exigée. Surtout, en marbre et en bois. Il a donc fallu trouver des moyens pour se procurer ailleurs, ce qui était nécessaire. Sinon, nous allons voir comment les yeux vont se tourner vers les monuments antiques et les bâtiments antérieurs, qui présentent une grande variété de matériaux. Ces édifices offrent des possibilités précieuses de spoliation, de emploi et de recyclage.

Un chantier passe par plusieurs phases de développement. Il fallait souvent débiter par une phase de démolition, qui peut durer plusieurs mois. Ensuite, préparer le terrain pour y implanter le plan du bâtiment et faire creuser les fondations. Par la suite, la construction des murs commence, suivi par celle de la toiture, des coupes, des arcades et des minarets. Puis les dernières touches sont ajoutées, pour changer l'aspect brut de la construction, de la peinture ici et une décoration en marbre par là. À travers l'étude de deux chantiers mamlouks : *Ḥuṣṣ al-sulṭān* et la mosquée du sultan al-Mu'ayyad *Ṣayḥ*, nous allons essayer de dessiner une idée sur l'organisation du travail et le déroulement du chantier à travers ces diverses phases de construction.

Parallèlement à la construction, il y a un autre chantier provisoire qui s'impose, qui a sans doute fait l'objet d'un compte séparé. Il s'agit de l'outillage lourd appliqué. Une spécialité qui a peut-être engendré des artisans spécifiques pour le montage des échafaudages et pour la construction des engins de levage. Vient s'ajouter un outillage léger que nous allons essayer de déchiffrer et de préciser. N'oublions pas d'ajouter les moyens de transport fournis pour les matériaux mais aussi pour les évacuations des débris. De nouveau, les travailleurs du chantier sont retrouvés, pour aborder la question des conditions du travail, des salaires et de la langue sur le chantier.

6.1. LES DIFFÉRENTES PHASES DU CHANTIER

Un chantier de construction passe par différentes phases, qui se suivent ou qui se déroulent simultanément. Quand on passe une commande pour la construction d'un édifice, trois tâches principales doivent être prises en compte : trouver le terrain, fournir les matériaux de construction et sécuriser la main d'œuvre. Quand le terrain est choisi, la phase de l'avant-projet commence. Une idée est réalisée sur la forme et la composition de la nouvelle structure. Simultanément, les travaux de la préparation du terrain commencent.

6.1.1. Préparation du terrain

Le terrain impose ses contraintes au projet, l'obligeant à s'adapter à ses conditions : reconversion de bâtiments existants, possibilités ou impossibilités d'extension, et bien entendu démolition des bâtiments préexistants. Comme nous l'avons vu au chapitre II, il a fallu, la plupart du temps, démolir une ancienne construction ou plusieurs, pour élever une nouvelle. Ainsi, il fallait détruire ce qui devait disparaître et conserver le reste, puis aplanir autant que possible afin de tracer au sol le plan du futur édifice.

6.1.2. Implantation du bâtiment

L'implantation, ici, recouvre l'étape qui visualise le plan de l'édifice sur le terrain choisi pour la construction. Elle peut éventuellement précéder la phase de la préparation du terrain. Certes, la parcelle peut être contraignante ! Ainsi, cette phase est le résultat d'un travail de mesurage sur le chantier, pour connaître précisément les différentes cotes et angles, afin de savoir comment y installer la nouvelle construction. Les mesures sont donc effectuées deux fois : une première fois pour faire un relevé de la parcelle en main. Par exemple, pour la construction de la mosquée du sultan Baybars, Maqrīzī précise comment le sultan, après avoir choisi de construire sa mosquée sur une partie du Maydān Qarāqūš, visite les lieux, et mesure le terrain : *qāsahu*¹. Ensuite, une seconde fois pour faire le traçage du plan sur la parcelle. Les mesures au sol s'effectuent avec des cordes et des perches en bois (*qaṣaba*), que l'on reportait autant de fois que nécessaire, comme nous allons l'expliquer tout de suite avec le chantier de Ḥūš al-Sulṭān. On dessinait aussi sur le terrain avec de la chaux pour tracer les murs de la construction. Ceci est un usage très fréquent, jusqu'à nos jours. Nous n'avons pas une attestation par les sources, cependant, il y a une scène décrite par Ibn Iyās, où le plan de la ville d'Alexandrie est dessiné par le *muhandis* Ḥasan b. al-Ṣayyad pour le sultan Qanṣūh al-Ġūrī sur un terrain avec du plâtre², comme vu plus précédemment dans le chapitre II. Par ailleurs, ils ont certainement utilisé aussi des grilles pour garder des formes entières. Une simple analyse de la composition d'une façade mamlouke peut justifier cette hypothèse. Pour tracer les angles, on se servait du compas. Il suffisait d'utiliser un piquet et une corde pour dessiner les arcs et les cercles sur le chantier.

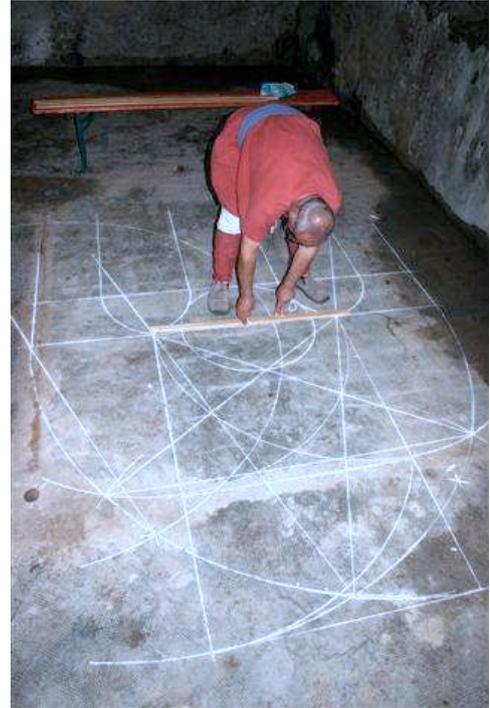
Le *muhandis* était capable de concevoir et réaliser une architecture élaborée grâce à des compétences importantes en géométrie. Mais les processus intellectuels sont différents des nôtres. Parfois, il peut travailler sans plans en utilisant le terrain pour tracer ses esquisses (Figure VI-1). En revanche, on ne peut jamais travailler sans connaître son terrain.

¹ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 300.

² IBN IYĀS, *Badā'i'*, IV, p. 196.



Figure VI-1 Pour tracer des cercles et des arcs sur le chantier on se sert d'une corde, d'une règle et d'une craie. Photos prises par © Jean-Noël Lippert³, lors d'une démonstration sur l'usage de la géométrie traditionnelle dans les bâtiments.



6.1.3. Les fondations (travaux de terrassement)

La réalisation des fondations d'un édifice est une étape très importante dans le processus de la construction. Cette partie inférieure du bâtiment, non visible, supporte toute la structure visible et assure sa stabilité et sa perdurabilité. Un édifice qui s'écroule est une malédiction pour le commanditaire et, bien entendu, pour le responsable du chantier. Particulièrement, quand l'édifice en question est une fondation religieuse. La population a considéré cela plusieurs fois comme une manifestation de la fin du règne d'un sultan. Quand le minaret se trouvant sur le portail de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Ḥasan s'est écroulé en 762 H. / 1361, la population a pensé que c'était un signe de la fin du sultan qui s'approchait⁴. La même chose s'est produite avec le sultan Qanṣūh al-Gūrī, lorsque la coupole de sa nouvelle fondation s'est effondrée.

³ Je tiens à remercier Jean-Noël Lippert pour avoir partagé ses photos sur la géométrie traditionnelle qu'il utilise dans ses démonstrations sur les traditions ancestrales et la formation professionnelle des Bâtitseurs du Moyen Âge. Je suppose que les techniques devaient être pareilles à celles appliquées sur les chantiers mamlouks.

⁴ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 316 ; *Sulūk*, III, p. 60.

Les fondations sont essentiellement en pierre⁵. Mais avant d'élever les parties inférieures d'une construction, il fallait creuser la fosse ou tranchée dans laquelle elles prendraient place. Notons que l'évacuation de la terre ne fut pas toujours une tâche simple. Les historiens mentionnent le travail des fondations des édifices dans leurs chroniques. En présentant le palais de l'émir Baštak, Maqrīzī explique que la hauteur des murs arrive à 40 *dirā'*⁶ (l'équivalent de 24 m.) et que la même chose pour ses fondations : *nuzūl asāsuh fī-l-arḍ miṭl dālik*. Maqrīzī mentionne ce même chiffre avec le palais de l'émir Yalbugā al-Yaḥāwī, mais je pense qu'il a un peu exagéré⁷. Grâce aux travaux de restauration, il est possible de calculer la profondeur des fondations. Si nous savons que les fondations du minaret de la Madrasa du sultan Qanṣūh al-Ġūrī arrivent à huit mètres de profondeur⁸. Il est donc difficile d'accepter le chiffre proposé par Maqrīzī⁹. Pour cette madrasa, Ibn Iyās rapporte comment le sultan a confisqué le bâtiment, encore en construction, de son eunuque Muḥtaṣ. Le sultan démolit le bâtiment, pour le reconstruire en l'agrandissant. Cependant, il réutilise les fondations déjà construites par l'eunuque¹⁰.

6.1.4. Travaux de gros œuvre

Le gros œuvre englobe tous les travaux de maçonnerie : l'élévation des murs, la construction des minarets et coupoles, les travaux de toiture : la charpente et la couverture du toit, ainsi que les menuiseries extérieures : les portes et les fenêtres. Au delà de l'esthétique, chaque étape du gros œuvre est fondamentale pour la solidité de la construction, mais également pour la qualité de l'isolation.

⁵ Pendant mon travail de chantier, je n'ai pas repéré de fondations en briques, pourtant, il est possible qu'elles aient existé dans des constructions moins importantes.

⁶ 1 *dirā'* = 60 cm.

⁷ 24 m. est l'équivalent de huit étages.

⁸ D'après l'architecte Tariq al-Murri, le consultant responsable du projet de restauration de la Madrasa du sultan Qanṣūh al-Ġūrī, en 1997-2000.

⁹ Notons que le palais de l'émir Baštak est construit en une partie sur les fondations de l'ensemble ouest des palais fatimides.

¹⁰ IBN IYĀS, *Badā'i'*, IV, p. 53.

À travers son observation des styles décoratifs entre les minarets et les coupoles, Doris Behrens-Abouseif propose que deux groupes différents de maçons y travaillent. Un maçon avait donc une spécialité. Elle explique que les minarets en particulier sont créés et construits séparément, à l'aide d'une équipe de travailleurs dédiée à cette portion du bâtiment seulement et avec peu de contacts avec le reste du chantier¹¹. D'après elle, il y a habituellement une *disjonction structurelle* entre le minaret et le reste de la façade, et ceci est bien visible si nous comparons entre les modèles décoratifs, comme si nous étions devant deux logiques différentes¹². Ainsi, il est donc possible de proposer que les travaux de gros œuvre peuvent contenir plusieurs équipes de travail.

On considère que le gros œuvre est terminé lorsque la construction est dite "hors d'eau" et "hors d'air", hors d'eau signifiant que la couverture est posée, et hors d'air que les menuiseries extérieures sont montées. Les travaux de second œuvre ou de finition peuvent alors commencer.

6.1.5. Travaux de second œuvre

Les seconds œuvres englobent tout les corps de métier lié aux travaux de décoration et de finition, nécessaires pour achever, aménager et équiper la nouvelle construction. La durée de cette phase est inférieure à celle de la phase de gros œuvre. Ces travaux n'interviennent pas sur la structure et la stabilité de l'édifice. Il s'agit des enduits de façades, de la menuiserie des portes et des fenêtres intérieurs, du revêtement des sols, des travaux de canalisation, de la peinture des murs intérieurs ainsi que l'assemblage du marbre et de la céramique.

Pour mieux comprendre les différentes phases du chantier, nous allons nous pencher dans la partie qui suit sur deux chantiers mamlouks: le premier architectural et le second urbain. Le premier est celui de la construction d'un des plus importants monuments mamlouks : la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ. Le second est un projet de réaménagement de terrain, où le sultan al-Nāšir Muḥammad a ordonné la préparation d'un terrain pour ses bétails : Ḥūš al-sultān.

¹¹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *The minarets of Cairo*, p. 47.

¹² D. BEHRENS-ABOUSEIF, *The minarets of Cairo*, p. 47.

6.2. ÉTUDE DE CAS : DÉROULEMENT D'UN CHANTIER

L'organisation du travail entre les travailleurs des chantiers est encore peu connue. En revanche, il est possible, à travers la lecture des sources de présenter les différentes activités prenant place. Pour en comprendre plus sur le processus du travail, nous allons commencer par présenter le déroulement du chantier suivant :

6.2.1. Chantier de la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ

Maqrīzī a vécu le chantier de la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ (r. 815-824 H. / 1415-1421), construite au cours de sept ans, entre 818 H. / 1415 et 824 H. / 1421. Grâce à ses *Ḥiṭaṭ*, il est possible de dresser un calendrier des diverses activités effectuées sur le chantier¹³. Ce calendrier permet donc de comprendre l'organisation du travail et le temps nécessaire pour chaque activité.

Le chantier de la mosquée prend place sur un emplacement important dans la ville, contiguë à la porte fatimide, au sud du Caire ; Bāb Zuwayla. Le quartier était déjà bien urbanisé. Ainsi, tout au début, il a fallu prévoir les terrains nécessaires pour se les approprier. Il est possible que la grande partie du terrain fut celle occupée par la prison al-Šamā'il¹⁴. Mais le terrain consistait aussi en deux *qaysariyya*-s : Qaysariyyat Sunqur al-Ašqar et celle de Bahā' al-Dīn Arsilān. En plus de ces trois édifices, une ruelle, sur laquelle donnaient des maisons, est ajoutée. La ruelle portait le nom de Darb al-Šafīra.

Le choix de cet endroit n'est pas anodin. Le sultan fut incarcéré dans cette prison pendant le règne du sultan al-Nāšir Faraġ. Maqrīzī rapporte que pendant sa captivité, il a fait la promesse de s'en débarrasser le jour où il deviendrait sultan. D'autre part, le sultan al-Nāšir Faraġ s'était fait construire une *duhayšā* juste en face de la porte fatimide¹⁵. Al-Mu'ayyad Šayḥ place donc ses

¹³ Voir le calendrier du déroulement du chantier à la fin de cette partie.

¹⁴ Cette prison est construite pendant le règne du sultan al-Kāmil, voir Maqrīzī,

¹⁵ Originellement une construction de l'émir Ġamāl al-Dīn al-Ustadār, offerte au sultan al-Nāšir Faraġ après le reprochement de uce dernier quand à l'inflation de la fortune du premier. Ġamāl al-Dīn al-Ustadār a construit cette *duhayšā-zāwiya* simultanément avec sa madrasa.

deux minarets imposants sur cette porte précisément, pour écraser la mémoire de son prédécesseur. Aujourd'hui la *duhayšā* est déplacée à quelques mètres vers le sud, afin de libérer un passage pour la rue. Cependant, le dialogue architectural, historique et politique continue toujours entre ces deux sultans. Dans la partie suivante, je présente les différentes phases de la construction de la mosquée et les divers événements qui se sont manifestés au cours du chantier. À la fin de cette partie, vous trouverez une proposition de calendrier pour le déroulement du chantier¹⁶.

A. Les différentes phases du chantier

Travaux de démolition

Cette opération dure 3 mois et elle est effectuée sous la direction d'un groupe d'émirs. Les travaux commencent par l'évacuation, le 4 Rabī' al-awwal 818 H. / 1415 par l'évacuation, en une journée, de la Qaysariyya Sunqur al-Ašqar de ses habitants. Le lendemain, la *qaysariyya* et les maisons donnant sur Darb al-Šafīra sont démolies. La *Ḥizānat Šamā'il* est aussi démolie. La quantité de squelettes et de débris sortant de cette prison fut énorme. Pour s'en débarrasser on utilise un nombre important de chameaux et des mules. Deux ans et demi après le début du chantier, d'autres travaux de démolition prennent place. Un édifice acheté par l'émir Faḥr al-Dīn est démoli et son terrain est ajouté à celui de la mosquée. L'émir y construit des latrines et une fontaine pour les ablutions. Le chantier ne dure que vingt-cinq jours pendant le mois de jeûne, en Ramaḍān 820 H. / 1417.

Travaux de terrassement

Cette opération dure 8 mois, sous la direction du *nāzir al-'imāra* : Bahā' al-Dīn Muḥammad b. al-Burḡī. Le creusement des fondations commence le 4 Ğumādā al-āḥir 818 H. / 1415 et se termine avant le mois de Šafar 819 H. / 1416.

¹⁶ Une autre copie du calendrier se trouve dans le volume II des annexes, pour faciliter la consultation lors de la lecture de cette partie. Voir volume II, p. 101.

Travaux de gros œuvre

Ces travaux durent jusqu'à la clôture du chantier en Զu-l-qī'da 824 H. / 1421. Ils commencent avec les premières constructions de murs intérieurs et se terminent avec la fin des travaux de la coupole nord. Ils consistent essentiellement en travaux de maçonnerie, de couvertures et de menuiseries.

a. Travaux de maçonnerie

Élévation des murs

Cette phase commence le 5 Şafar 819 H. / 1416, par la construction des murs intérieurs, avec au moins une trentaine de maçons, cent ouvriers avec leurs *mubāširīn*. Ils sont tous payés et personne ne fut forcé à exécuter un travail au-delà de ses capacités. En Rabī' al-Āḥar 820 H. / 1417, les travaux de l'iwan¹⁷ et de la *qibla* sont achevés sous la direction de l'émir Ṭaṭar. Le mois suivant la première prière du vendredi y prend place le 2 Ğumādā-l-ūlā 820 H. / 1417. Trois mois après, en Ramaḍān 820 H. / 1417, l'émir Faḥr al-Dīn al-Ustādār entame les travaux de construction des latrines avec une fontaine pour les ablutions. À leurs porte, il construit des magasins au rez-de-chausée, surmontés par un étage et donnant sur la rue Taḥt al-Rab¹⁸. Le sultan est décédé le 8 Muḥarram 824 H. / 1421. Pourtant, le travail ne sera pas tout à fait interrompu. Au cours des onze mois qui suivent, on ajoute des escaliers pour connecter la mosquée de l'intérieur à Bāb Zuwayla. On construit probablement à cette période, les maisons consacrées au logement des soufis. Maqrīzī mentionne qu'une somme est allouée pour payer ces constructions qui s'achèvent en Զu-l-qī'dā 824 H. / 1421.

Maqrīzī ne parle pas des trois autres iwans ou *riwāq*-s donnant sur la cour. Il est difficile de dater leur construction, mais nous pouvons suggérer qu'ils ont eu lieu après la fin des travaux de l'iwan de la *qibla* et pendant la construction des minarets. L'historien ne mentionne pas non plus

¹⁷ Maqrīzī écrit iwan, mais la forme architecturale est plutôt celle d'un *riwāq*.

¹⁸ Les magasins sont probablement construits devant le mur de la muraille fatimide. Bien entendu, il était difficile de faire des percées dans la muraille pour y installer les magasins.

les travaux de la construction du *sabīl*, adjacent à la porte principale, qui est en revanche mentionné dans le document waqf¹⁹.

Construction des coupoles

Inspiré sans doute par le plan de la *ḥānqāh* du sultan al-Nāṣir Faraġ à la Ṣaḥarā', deux coupoles étaient prévues pour cette mosquée : une pour les femmes au sud et une pour les hommes au nord. Le sultan, son fils et une de ses filles meurent pendant le déroulement du chantier. Tous les trois sont enterrés dans la mosquée, dans deux tombes qui étaient encore dépourvues de coupoles lors des trois enterrements. Seule la coupole encadrant la tombe des hommes sera construite.

Le 18 Ṣawwāl 819 H. / 1416, une jeune fille du sultan meurt et elle fut enterrée dans une tombe au-dessous de l'emplacement de la coupole sud (jamais construite)²⁰. Le 12 Ġumādā al-āḥar 821 H. / 1418, le fils du sultan, Ibrāhīm al-Sarīmī, meurt et il est enterré dans la tombe qui sera surmontée plus tard par la coupole nord. Le 8 Muḥarram 824 H. / 1421, le sultan meurt et il est enterré à côté de son fils. Aucune des deux coupoles n'était encore construite. Les travaux de maçonnerie vont donc continuer jusqu'à la fin du chantier. La construction de la coupole nord, est achevée onze mois après le décès du sultan. D'autres éléments prévus ne vont jamais voir le jour. Comme la coupole sud de la tombe des femmes. Aujourd'hui, le toit est couvert verticalement avec un plancher en bois.

Construction des minarets

La mosquée du sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ domine le « skyline » de la ville médiévale grâce à ces minarets jumeaux, élevés sur la porte fatimide. À partir de la Citadelle, les deux minarets distinguent parfaitement. Cependant, la construction de ses deux minarets n'est pas documentée dans les écrits de Maqrīzī, ni non plus dans ceux d'Ibn Iyās. Par contre, les historiens rapportent des détails concernant un autre minaret construit auparavant sur Bāb Zuwayla. En

¹⁹ Le texte du document waqf peut être consulté dans F. 'ABD AL-'ALIM, *Ġāmi' al-Mu'ayyad Ṣayḥ*, pp. 114-141.

²⁰ Maqrīzī écrit qu'il y avait déjà eu un enterrement avant celui de la fille du sultan. Cependant, il ne précise pas si le mort est une femme ou un homme.

Rabī' al-āḥar 821 H. / 1418, on aperçoit un défaut dans le corps de ce minaret: il commence à s'incliner ! Maqrīzī mentionne que c'est le minaret à côté de la mosquée, donc il s'agit du minaret ouest²¹. Ceci se confirme par une simple observation de la maçonnerie en haut de la porte du minaret ouest, où l'on découvre une irrégularité de l'appareillage²². D'ailleurs, c'est aussi le minaret ouest qui fut plus tard, terminé en premier. Ce minaret comportant des défauts de construction est examiné par les *muhandisīn*-experts, qui prennent la décision de le démolir. Ils reçoivent l'approbation du sultan et la démolition commence tout de suite, en 14 Rabī' al-āḥar. Les travaux de démolition durent un mois, jusqu'au 16 Ğumāda al-awwal, la date de la réouverture de Bāb Zuwayla.

Sur l'incidence de l'inclinaison du minaret, Ibn Ḥaḡar et Ibn al-'Aynī s'échangent des vers rimés plaisants, selon Ibn Iyās, en trouvant les raisons derrière l'inclinaison et en jouant avec les mots pour y inclure les noms de chacun. Ibn Ḥaḡar écrit ²³:

فليس على هدى أضر من العيني تقول قد مالت عليهم ترفقوا

Et la traduction:

Tu dis elle s'incline sur eux, Il n'y a pas de plus détriment
mais soyez plus affectueux qu'al-'Aynī

Et al-'Aynī écrit :

ما أوجب الهدم إلا خسة الحجر قالوا أصيبت بعين قلت ذا غلط

Et la traduction:

Ils disent qu'elle fut atteint par La démolition a lieu à cause de
un œil ('ayn) j'ai dit que bien la lâcheté de la pierre (*haḡar*)
non

Il est assez étrange de noter que Maqrīzī, ne donnent aucune information sur les deux autres minarets, construits après la démolition du minaret défectueux. Pourtant, l'historien a documenté le chantier jusqu'à sa fin en 824 H. / 1421. Par ailleurs, il ne rapporte pas le nom du

²¹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Minarets of Cairo*, p. 210.

²² Mes remerciements vont à Tariq al-Murri pour avoir attirer mon attention sur ce détail important.

²³ IBN IYĀS, *Badā'i'*, II, p. 36.

mu'allim Ibn al-Qazzāz, le maître maçon ou le *muhandis* responsable de la construction des minarets. Par contre, il a rapporté auparavant le nom du *mu'allim* Ibn al-Suyūfī, le *muhandis* responsable de la construction des minarets de la mosquée de l'émir al-Ṭinbuġā al-Maridānī et de la Madrasa Aqbugāwiyya²⁴, deux édifices datant de l'époque du sultan al-Nāṣir Muḥammad, donc avant la naissance de l'historien. Heureusement, que le *mu'allim*²⁵ installe deux inscriptions de fondations sur les deux minarets où il laisse une trace avec son nom. C'est ainsi que nous savons que les travaux de construction du minaret ouest sont terminés au début du mois de Raġab en 822 H. / 1419. Tandis que, ceux du minaret est sont achevés en Šā'bān de l'année suivante. Treize mois séparent les deux dates. C'est probablement, la durée du chantier du minaret. Ainsi, les travaux ne furent pas effectués simultanément sur les deux minarets.

Ce chantier est conçu pour recevoir trois minarets au total, comme le confirme le document waqf. Deux sur Bāb Zuwayla et un troisième, plus petit, aujourd'hui disparu. Maqrīzī rapporte que ce minaret penche pendant le règne du sultan al-Ašraf Barsbāy, qui ordonne sa démolition et sa reconstruction²⁶. Nairy Hampikian propose que ce dernier minaret se soit trouvé au sud de la mosquée, donc sur la même façade des deux autres minarets construits sur Bāb Zuwayla²⁷. Mais pourquoi créer un autre point d'attraction et disperser l'attention des deux minarets grandioses sur Bāb Zuwayla ? Dans le plan de la mosquée relevé par Pascal Coste, il existe des escaliers menant à un petit minaret, qui sont dessinés à côté d'une entrée secondaire à l'angle nord-ouest²⁸. La thèse de cet emplacement est soutenue par Doris Behrens-Abouseif, qui place le minaret sur cette porte secondaire²⁹. Malheureusement, nous n'avons pas de dates pour la construction de ce dernier minaret.

²⁴ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 384.

²⁵ Doris Behrens-Abouseif propose que c'est l'architecte des deux minarets. Voir D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Minarets of Cairo*, p. 210.

²⁶ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, IV, p. 744.

²⁷ Voir le sketch de la mosquée dans N. HAMPIKIAN, « Mu'ayyid Šayḥ and the landscape of power », p. 210.

²⁸ P. COSTE, *Architecture arabe ou monuments du Kaire*, Pl. XXVII.

²⁹ Voir l'axonométrie de la mosquée dans D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Minarets of Cairo*, p. 212.

b. Travaux de couvert

Après la construction des murs, il fallait couvrir l'espace, soit avec un toit, une voûte, soit une coupole. Or, pour déposer un toit, il fallait trouver des colonnes en marbre pour le soutenir. En Ša'bān 819 H. / 1416, on commande des colonnes et des panneaux en marbre. Le marbre étant toujours une rareté sur le marché local, on chercha à se le procurer ailleurs. Le verbe utilisé dans les *Ḥiṭaṭ* est « fut demandé » (*ṭuliba*). Cependant, Maqrīzī écrit aussi que le marbre « a été pris » dans d'autres mosquées et maisons, comme c'était souvent le cas. En effet, Ibn Iyās décrit cette opération en détail, en expliquant comment des maisons furent ruinées car elles possédaient des panneaux en marbre que l'ont pouvait arracher³⁰. La couverture du toit continue jusqu'à la fin du chantier avec la fin des travaux de la coupole nord.

c. Travaux de menuiseries

Nous n'avons pas assez d'information sur le travail de menuiseries sur le chantier. Cependant, nous savons que le 17 Šawwāl 819 H. / 1416, donc plus d'un et demi après le début du travail, le sultan acheta les battants de la porte principale revêtue de bronze, de la Madrasa du sultan Ḥasan, ainsi que son *tannūr* (chandelier), pour les installer dans sa mosquée. Il achète le tout pour 500 dinars, un prix considéré comme peu élevé si l'on considère leur grande finesse et leur impressionnante beauté.

Second œuvre : plâtres et finitions

Le sultan oblige ses émirs à payer les peintures de la mosquée. Les artisans prennent à leur charge les dépenses des travaux de la boiserie, comme si travailler sans être rémunéré, dans la mosquée du sultan, était un honneur. La décoration en marbre du *miḥrāb* et de la façade est montée (Figure VI-2, Figure VI-3). Les grands panneaux de marbre qui se trouve sur le mur de la *qibla* sont ramenés d'autres mosquées et maisons, dont la mosquée de l'émir Qawṣūn. On raconte qu'après la fin des travaux de la mosquée, le sultan descend pour la visiter et il découvre

³⁰ IBN IYĀS, *Badā'i*, II, p. 20.

que le peintre lui avait écrit son nom sur le plafond³¹. La mosquée garde toujours sa décoration de plafonds authentiques dans l'iwan de la *qibla*. On trouve aussi dans la mosquée des fenêtres à claustra de gypse, quelques-uns avec des vitres colorées, toujours dans l'iwan de la *qibla*.



Figure VI-2 *Mihrāb* de la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ



Figure VI-3 Vue sur l'iwan de qibla de la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ ©Tariq al-Murri

Les coûts des travaux

Maqrīzī rapporte qu'en Ḍu l-ḥiġġā 819 H. / 1417, donc presque deux ans de chantier, le montant des dépenses arriva à quarante mille dinars. Six mois après, Ibn Iyās note que les dépenses arrivèrent à cinquante mille dinars après la fin des travaux de l'iwan de la *qibla*, en Rabī' al-Āhar 820 H. / 1417. En Ramaḍān de la même année ce chiffre franchit les soixante-dix mille dinars. Ces dépenses n'incluent pas les matériaux en marbre et en bois, offerts ou confisqués. Après la mort du sultan, ses émirs vont continuer les travaux et ils vont consacrer vingt mille dinars. Ainsi, les dépenses au total arrivent à plus de quatre-vingt mille dinars. Ajoutons qu'il y a

³¹ IBN IYĀS, *Badā'i'*, II, p. 35.

eu des dépenses, qui n'avaient pas été pas incluses, comme celles des travaux des latrines. On dit que le sultan lu-même avait déclaré qu'il avait dépensé quatre cent milles dinars pour la construction de cette mosquée et pour lui sécuriser son waqf³².

Les accidents de chantier

Maqrīzī rapporte deux accidents sur ce chantier. Le premier a eu lieu le 17 Rabī' al-āḥar 820 H. / 1417, où dix ouvriers tombent, soit des échafaudages, soit du toit, l'historien ne le précise pas. Mais ils travaillaient probablement sur l'iwan de la *qibla*. Quatre meurent sur le coup et six autres sont gravement blessés. Le second accident a eu lieu le 16 Rabī' al-āḥar 821 H. / 1418, deux jours après le commencement des travaux de démolition du minaret défectueux. Une pierre tombe sur une maison qui s'écroule en laissant un mort. De peur de causer plus d'accidents, on décide de fermer Bāb Zuwayla pour un mois, le temps de démolir le reste du minaret. Le 16 Ğumādā al-awwal, la porte est de nouveau ouverte à la circulation. Cette accident, qui cause la fermeture de la porte sud du Caire pour la première fois depuis sa construction en 485 H. / 1092, a déclenché une colère parmi les habitants du Caire, qui ne tardent pas à composer des poèmes pour maudire le responsable du chantier, Bahā' al-Dīn al-Burġī³³.

Les responsables de la direction du chantier

La direction du chantier est partagée entre des émirs mamlouks et un fonctionnaire de l'État : Bahā' al-Dīn al-Burġī. Les émirs sont : Faḥr al-Dīn al-Ustadār, qui prend en charge la construction des latrines sur son compte personnel, Ṭaṭar qui termine les travaux de l'iwan de la *qibla* et Muqbil al-Dawadār qui fut le responsable de la mosquée conjointement avec le *kātib al-sirr* Ibn al-Bārzī, après la cérémonie de l'inauguration. Il devient le seul responsable après la mort d'Ibn al-Bārzī et jusqu'à la mort du sultan. Concernant les émirs, Maqrīzī utilise les termes *šādd*, *mutahadiṭ*, mais aussi *nāzīr*. En revanche, avec al-Burġī il précise qu'il était le *nāzīr al-'imāra*.

³² IBN IYĀS, *Badā'i'*, II, p. 62.

³³ Ces vers sont déjà présentés dans le chapitre III, dans la partie concernant le responsable du chantier dans les poèmes.

Les deux minarets sont construits sous la responsabilité d'Ibn al-Qazzāz. Maqrīzī ne le mentionne pas mais son nom est le seul nom présent sur les deux inscriptions des fondations. Sans doute, il était le responsable, soit le maître maçon soit encore le *muhandis*. Comment collaborent tous ces acteurs ensemble sur le chantier? Difficile de le définir précisément. Chacun avait peut-être des rôles séparés. Mais il y a eu sans doute des échanges entre eux pour assurer la continuation du travail, l'acquisition des matériaux et l'embauche de la main d'œuvre. Sur le calendrier du déroulement du chantier, nous avons essayé d'indiquer les tâches exécutées par chacun d'eux.

B. Événements liés au chantier

Les écrits de Maqrīzī donnent d'autres détails intéressants, en dehors de la construction, sur le début du fonctionnement de la nouvelle fondation religieuse et les événements qui prennent place lors de son inauguration:

Établissement des documents : waqf et bibliothèque

Le 17 Rabī' al-awwal 819 H. / 1416, donc une année après le début du chantier, le sultan en personne visite les lieux et il commence à préparer le document waqf. Il ajoute à l'acte plusieurs endroits en Égypte et notamment en Syrie. Le 10 Muḥarram 820 H. / 1417 le sultan déplace une quantité de livres de la Citadelle à sa mosquée, où il prévoit une salle pour en faire une bibliothèque : *ḥizānat al-kutub*. Par ailleurs, il reçoit de Nāṣir al-Dīn Muḥammad al-Barzī, le *kātib al-sirr*, 500 manuscrits qui valaient mille dinars. Le sultan le nomme le *ḥaṭīb* de la mosquée ainsi que le responsable de cette bibliothèque sultanienne, deux fonctions qui vont continuellement être attribuées à sa descendance.

La première prière du vendredi

La prière du vendredi est instaurée le 2 Ğumādā al-awwal 820 H. / 17 Juin 1417, donc un peu plus de deux ans après le commencement des travaux. L'iwan de la *qibla* venait d'être

achevé, sous la direction de l'émir ʿAṭṭār. Probablement, le portail et le vestibule d'entrée aussi, ainsi que la bibliothèque. L'espace de la mosquée est donc prêt pour recevoir les prières du vendredi. Cependant, le sultan n'assiste pas à cette première prière³⁴. L'enseignement ne commence pas non plus, tout en sachant que la bibliothèque était déjà dotée d'une centaine de manuscrits. Aucune coupole n'est encore construite et la mosquée n'a toujours pas de minaret.

La nomination des cheikhs et l'initiation des cours

Plus de deux ans après la date de la première prière, les cheikhs de la fondation religieuse du sultan sont nommés et ils reçoivent chacun une *ḥul'ā*, une robe d'honneur. Le 3 Ğumādā al-Ūlā 823 H. / 1420, le sultan nomme le cheikh Šihāb Ibn Ḥağar pour enseigner l'école chaféite, le cheikh Yaḥya Ibn Aḥmad al-'Iğaysī pour l'école malékite, le cheikh 'Izz al-Dīn al-Faḥr al-Bağdādī pour l'école hanbalite. Mais il ne nomme personne encore pour l'école hanéfite. Le 13 du même mois, le sultan assiste au cours d'Ibn Ḥağar, qu'il donnait dans l'iwan de la *qibla*, assis devant le *miḥrāb*. Deux jours après, le cheikh hanbalite donne son cours en la présence du *qaḍī-l-quḍāt*. Ensuite, le 17 du même mois, on nomme le *nāzir al-aḥbās*, Badr al-Dīn al-'Īntābī, pour enseigner le *ḥadīṭ* et Šams al-Dīn Ibn Yaḥya pour enseigner la récitation du coran : *al-qiraāṭ al-sab'*. Le cheikh hanéfite sera nommé plus tard, lors de la cérémonie de l'inauguration.

Festivités pour l'inauguration

Le vendredi 11 Šawwāl 822 H. / 1419, le sultan donna ordre de préparer un grand banquet et de remplir la *birka*³⁵ se trouvant dans la cour, avec des sucreries. Au début de la journée, le sultan s'est installé sur un *taḥt*³⁶ dans la cour centrale, à côté de la *birka* et il rencontre les *fuqahā'* pour voir qui ajouter à son équipe d'enseignants. Ensuite, le banquet est servi et la population est invitée à manger. Maqrīzī écrit qu'ils vont bien remplir leurs ventres et qu'ils vont même emporter ce qu'ils pouvaient porter. Après, le sultan fait appel au *qaḍī-l-quḍāt* Šams al-Dīn al-

³⁴ Ibn Iyās, *Badā'ī'*, II, p. 31.

³⁵ Probablement il voulait dire une fontaine se trouvant dans la cour centrale à ciel ouvert.

³⁶ Il s'agit d'un lit ou d'une chaise assez confortable.

Dīrī, lui offre une *ḥul'ā* et le nomme pour l'école hanéfite mais aussi pour la direction des soufis de la fondation. Le cheikh s'installe donc devant le *miḥrāb*, en la présence des émirs mamlouks et des fonctionnaires de l'État. À sa droite sont le sultan et son fils et à sa gauche les autres cadis et les cheikhs. Il donne un cours jusqu'à l'heure de la prière du vendredi. Le *kātib al-sirr*, Nāṣir al-Dīn b. al-Barzī était l'imam. Il monta alors les escaliers du *minbar* pour donner la *ḥuṭba* et ensuite effectuer la prière. Il reçoit à son tour une *ḥul'a*. Un dernier cheikh reçu enfin une *ḥul'a*. Ce fut Šihāb al-Dīn al-Adra'ī, l'imām désigné pour diriger les cinq prières quotidiennes.

Ces mêmes événements sont repris par Ibn Iyās. Cependant, selon lui la date de l'inauguration et la fin des travaux, est Du l-ḥiḡḡa 820 H, donc bien avant la date précisée par Maqrīzī³⁷. Toutefois, nous tenons à garder la date rapportée par Maqrīzī puisqu'il fut témoin du chantier. Ibn Iyās ajoute aussi que 500 *ḥul'a-s* sont distribuées à l'émir Ṭaṭar, le *šādd*, ses mamlouks ainsi qu'aux *muhandisīn*. Les autres travailleurs du chantier, les maçons, les menuisiers, les plâtrier/peintres et les marbriers, sont aussi récompensés. D'après Ibn Iyās les soufis étaient aussi présents à cette cérémonie. À partir de cette date, ils reçurent les *ḡawāmik* (salaires) et un pain par jour.

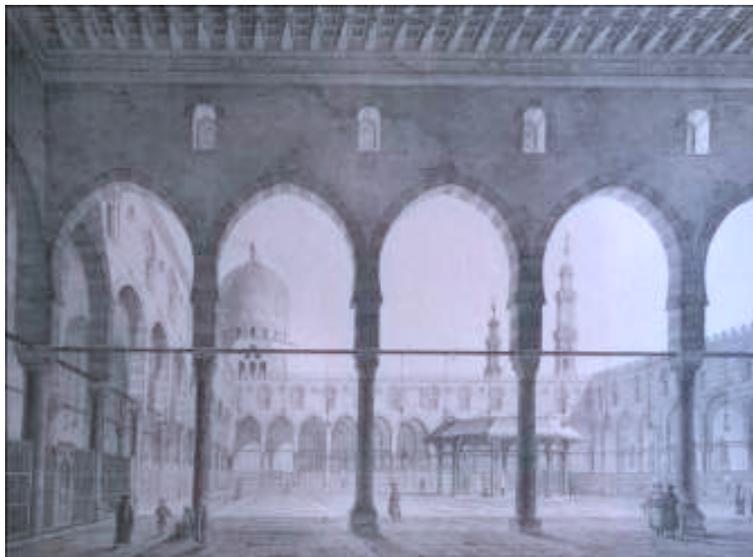


Figure VI-4 Vue sur la cour en direction de l'iwan de la *qibla* à la Mosquée al-Mu'ayyad Šayḥ ©Pascal Coste

³⁷ IBN IYĀS, *Badā'i'*, II, pp. 34-35.

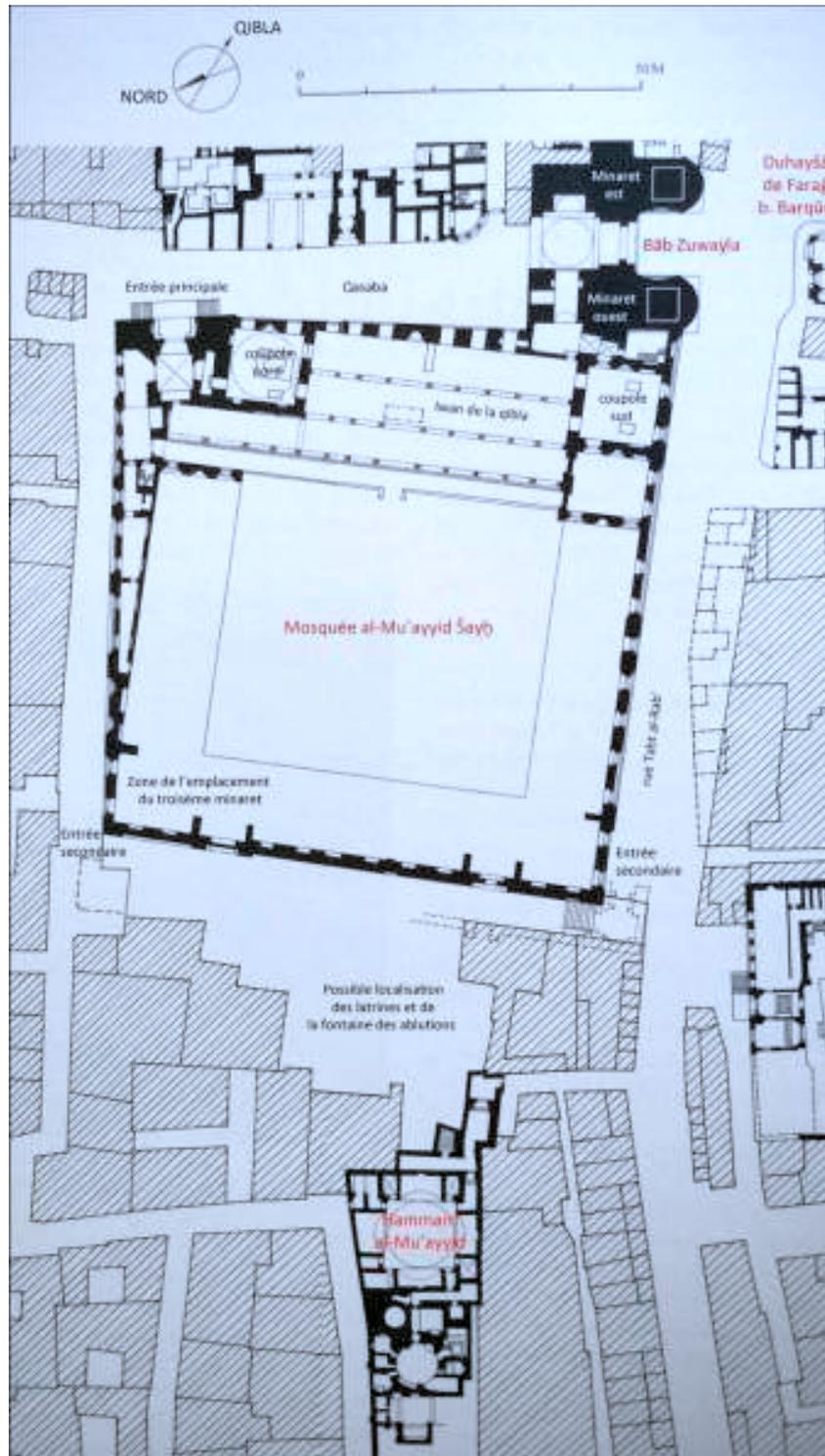


Figure VI-5 Plan de la Mosquée al-Mu'ayyad Şayḥ dans son actuel contexte urbain³⁸

³⁸ Fond de carte, N. Warner, ARCE, 2001. Extrait de D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*.

6.2.2. Chantier de Ḥuṣṣ al-sultān

Ḥuṣṣ al-sultān est une cour, aménagée pour parquer du bétail par centaine pour le sultan, dont des moutons et des bœufs. Ce chantier est mis en cours pendant le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad en 738 H. / 1337. Il s'étendait sur une superficie de quatre *feddān*-s en dehors de Bāb al-Qarāfa qui se trouve en contrebas de la Citadelle, au sud-ouest³⁹. Sur ce terrain se trouvait une *birka*, que Maqrīzī qualifie de *'aẓīma* (énorme). Elle devient un grand trou car sa pierre fut taillée pour être utilisée dans la construction des différents *qā'ā*-s à la Citadelle.

La description rapportée par Maqrīzī nous donne une idée sur l'organisation du travail sur le chantier. Le travail a été effectué par les émirs du sultan. Chacun de ses émirs de cent devait fournir une centaine d'hommes ainsi qu'une centaine de bêtes. Le sultan utilise aussi pour ce chantier ses émirs de *Ṭablaḥāna*. L'émir Āqbugā min 'Abd al-Wāḥid, le *šādd al-'amā'ir al-sultāniyya* et l'*ustādār* du sultan, un des émirs, comme nous l'avons présenté dans le chapitre III, était le responsable du chantier. Les émirs cents n'étaient pas présents en personne sur le chantier, ils étaient représentés par leurs *ustādār*-s, comme le sultan. Nous savons que les émirs mamlouks venaient souvent de la même maison que le sultan⁴⁰. Ainsi, ils vivaient une vie identique à celle de leurs maîtres et ils avaient eux aussi des *ustādār*-s, qui étaient des intendants responsables de gérer leurs maisons ou *iṣṭabl*-s.

Sur le chantier, chaque *ustādār* avait dressé une tente, pour se protéger de la chaleur du soleil, et pour distribuer le travail entre les hommes de l'émir. Maqrīzī utilise une expression intéressante. Il dit : *wa waza' 'alayhum al-'amal bi-l-aqṣāb*. Une technique qui n'est plus usitée de nos jours, peut-être parce qu'on a depuis longtemps changé notre utilisation des unités de mesure au système métrique. Pour la traduire, il fallait comprendre la signification des *'al-aqṣāb'*.

Aqṣāb est le pluriel de *qaṣaba* ce qui veut dire canne ou tuyau. *Qaṣaba* est aussi une unité de mesure utilisée comme la *Qaṣaba ḥākimiyya* (d'après le sultan al-Ḥākīm) et la *Qaṣaba*

³⁹ Des fragments de porte existent encore. En effet on trouve une partie enregistrée (Index n°618) au sud de Bāb Qāyṭbāy (Index n°278). Bāb Qāyṭbāy est toujours visible à l'intersection avec la place de Sayyida 'Āišā, et le pont, qui porte le même nom que la place.

⁴⁰S. A. 'Āṣūr, *al-Muḡtama' al-masrī fī 'asr salaṭīn al-mamalīk*, p.17.

bunduqiyya (d'après le sultan al-Zāhir Baybars al-Bunduqdārī)⁴¹. Il s'agit d'un tuyau qui variait de 3 à 3,85 m de long. En effet les *aqṣāb* étaient aussi utilisées par le paysan égyptien pour diviser son terrain agricole en espaces égaux. Je suppose que, dans le contexte de ce chantier, Maqrīzī voulait simplement dire que le travail était divisé équitablement entre les différentes équipes, ou que le terrain même était divisé en espaces équivalents. Je suis plus convaincue de la seconde explication. Le terrain divisé par des *qaṣaba-s*, chaque équipe avait alors un territoire délimité, et le travail pouvait commencer.

Tout d'abord il fallait remplir le grand trou avec de la terre pour préparer le terrain. L'émir Āqbugā utilise aussi des prisonniers de guerre, et des gens de la population pour la main d'œuvre de ce chantier. Pourtant, ces derniers étaient plutôt utilisés en corvée. Maqrīzī rapporte comment les *wālī-s* du Caire et de Miṣr cherchèrent les habitants du Caire pour les utiliser de force sur le chantier.

Les conditions de travail étaient assez pénibles. Le *šādd* par ordre du sultan, encourageait les travailleurs pour accélérer le travail. Le sultan lui-même descendait presque tous les jours sur le chantier, ce qui ajoutait encore plus de pression sur le rythme du travail et sur le responsable. En trente-six jours seulement, le terrain fut prêt pour recevoir les bœufs et les moutons. Cependant, avec la grande chaleur de l'été et l'intolérance du *šādd*, Maqrīzī confirme que beaucoup de gens périrent pour terminer le travail à temps. La description de ce chantier montre l'indifférence vis-à-vis des travailleurs du chantier. Ne parlons pas de confort, les pauvres ouvriers travaillaient sans cesse sous une chaleur écrasante, ce qui leur a coûté fin leurs vies. Étant aussi forcés et exploités, on comprend que ce n'était pas leur métier usuel et qu'ils n'étaient pas habitués à ce genre de travail. Pour les responsables, la vie d'un ouvrier est donc un détail insignifiant, pourvu que le travail soit terminé à temps. Pourquoi le sultan voulait-il à tout prix finir dans de si courts délais ? Pourquoi a-t-il choisi de commencer le travail pendant des journées de hautes températures ? Sur ce point Maqrīzī ne donne aucun détail.

⁴¹ La Description de l'Égypte rapporte la découverte d'une *qaṣaba* dans une mosquée à Giza, qui avait 3,85 m de longueur.

6.3. MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION⁴²

6.3.1. Nature des matériaux : provenance et fabrication

L'approvisionnement des chantiers en matériaux était le souci premier des bâtisseurs. Il fallait, en premier lieu, compter avec les délais nécessaires à la fabrication et à l'acheminement des matériaux qui ne se trouvaient pas toujours en quantité et en qualité suffisantes sur le marché local. L'approvisionnement devait être le plus continu possible afin d'éviter la rupture du travail. Il serait absurde de penser que des maçons puissent rester sans travail sur le chantier à cause d'un certain délai dans la fourniture de la pierre ou dans la fabrication de la brique, par exemple. Ceci explique le soin mis pour sécuriser les matériaux de construction nécessaires. De fait, les achats de matériaux précédaient généralement le recrutement des artisans et de la main d'œuvre. Dans la partie qui suit, nous présentons les matériaux utilisés dans les constructions des monuments mamlouks. Déjà, dans *Ṣubḥ al-a'šā* de Qalqašandī, on trouve un passage qui nous intéresse qui cite ces quelques types de matériaux utilisés dans la construction des bâtiments du Caire, comme la brique, la pierre, le bois et l'enduit :

« La plupart de ces bâtiments sont en *āḡar* (brique), ces mosquées et madrasas ainsi que les résidences de ces chefs sont construites en pierre de taille, un revêtement en marbre pour le sol et les murs. Habituellement, les toits sont des troncs de palmiers, ou de *qaṣab* très bien fabriqués. Toutes, ou la plupart ont un enduit à base de calcaire sur les murs, assez blanc. Les habitants du Caire ont une grande capacité à élever des habitations l'une sur l'autre, au point que la maison puisse atteindre de deux à quatre étages. Dans chaque étage on trouve toutes les facilités et les infrastructures complètes, avec des plafonds découpés d'une manière géométrique parfaite ce qui démontre un artisanat de haute qualité⁴³. »

⁴² Notre connaissance sur les matériaux de la construction des monuments mamlouks est largement rapportée au travail de terrain. Malheureusement, les publications sont encore insuffisantes. Déjà, il y a plus d'un siècle, l'architecte-en-chef du Comité de conservation des monuments de l'art arabe, Julius Franz, s'est penché sur cette question tout au début du travail du Comité et il publie en 1887 ses observations dans *Die Baukunst des Islams*. Jules Bourgouin dans *L'art arabe* publié en 1892, présente quelques notes. Ensuite, Jacques Revault dans « Construction et décor » de *Palais et maisons du Caire, époque mamlouke*, publié en 1982, ajoute des informations intéressantes grâce aux relevés d'un nombre important de bâtiments. Philipp Speiser présente une annexe dans *Cairo of the mamlouks* sous le titre *Building materials and construction methods* publié en 2007. Wolfgang Mayer a publié sur le sujet, mais je n'ai pas réussi à trouver son ouvrage.

⁴³ QALQAŠANDĪ, *Ṣubḥ al-a'šā*, III, p. 370.

A. La pierre

Tout chantier commence avec la pierre. La pierre est utilisée dans les fondations, les murs, les voûtes, les coupoles et les minarets. Ainsi, elle est le matériau clef de toute construction. Elle est aussi préférée à cause de sa durabilité face aux incendies. Cette matière première se trouve en abondance en Égypte et a été utilisée depuis des temps immémoriaux. Ainsi, c'est ce matériau qui a été utilisé pour la construction de la pyramide de Saqqara⁴⁴ (3^e dynastie) ; il a été abondamment utilisé jusqu'à nos jours. L'emploi de la pierre calcaire a donc dominé dans la majorité des constructions. À l'époque mamlouke, les carrières se trouvaient au Muqattam⁴⁵. Pour le chantier de construction de la Madrasa du sultan al-Ẓāhir Barqūq, Ibn Iyās décrit comment les responsables du chantier, avaient envoyé des tailleurs de pierre au Ġabal Aḥmar, au Muqattam. Cette pierre fut amenée sur des charrettes tirées par des bœufs. Ainsi, la pierre est connue par *al-ḥiġāra al-'aġġāliyya*, terme en faisant référence aux roues : *'aġal*⁴⁶. Le grès est rarement utilisé au Caire, mais on le trouve parfois en encadrement des fenêtres et pour la construction des gouttières. Cette pierre est plutôt utilisée en haute Égypte. D'autres types de pierre furent importés. Ainsi, pour la construction de sa Duhayšā à la Citadelle, le sultan al-Ṣālih Ismā'īl commande une forme de pierre blanche d'Alep et une autre rouge de Damas⁴⁷. Pour les autres pierres, voici ce que Stanley Lane-Pool nous rapporte :

"وغالب مبانيها من الآجر، وجوامعها و مدارسها وبيوت رؤسائها مبنية بالحجر المنحوت، مفروشة الأرض بالرخام، مؤزررة الحيطان به، وغالب أعاليها من أخشاب النخل والقصب المحكم الصنعة، وكلها أو أكثرها مبيضة الجدار بالكلس الناصع البياض، ولأهلها القوة العظيمة في تعليه بعد المساكن على بعض حتى أن الدار تكون من طبقتين إلى أربع طبقات بعضها على بعض، في كل طبقة مساكن كاملة بمنافعها ومرافقها، وأسطحه مقطعة بهندسة محكمة، وصناعة عجيبة."

⁴⁴ La pyramide de Djoser (Saqqara) est construite dans les alentours de l'année 2630 (av. J.C.). C'est la première pyramide dans l'histoire de l'Égypte et la première construction en pierre jamais connue en Égypte. Voir J. Baines et J. Malek, *Atlas of Ancient Egypt*, p. 142.

⁴⁵ Ces carrières existent toujours et elles sont sous le contrôle de l'armée égyptienne.

⁴⁶ IBN IYĀS, *Badā'i'*, I/2, p. 350.

⁴⁷ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 633.

«The red porphyry, or *rosso antico*, the green-stone or serpentine, and the black diorite and slate, which occur in mosaïque, are quarried in the mountains of the Arabian desert, between the Nile and the Red Sea; and alabaster, which was sparingly used in mediaeval times, was found near Asyūṭ, on the Nile⁴⁸ .»

Philipp Speiser suggère que les Mamlouks n'avaient certainement pas extrait le porphyre rouge eux-mêmes. Probablement cette pierre fut réutilisée dans les chantiers mamlouks, et provenait d'autres monuments antiques⁴⁹. Bien entendu, il est clair que les monuments mamlouks ont recyclé une grande quantité de pierre provenant de monuments pharaoniques et byzantins.

Après avoir fini la taille de la pierre, les évlats qui restent sont utilisés avec du mortier pour remplir le vide entre la maçonnerie des murs. Seule la face de la pierre exposée est bien taillée.

B. La brique

Chaque année, Le Caire recevait la crue du Nil, qui emportait avec elle une boue assez spéciale pour le fleuve : le limon. Pour fabriquer la brique, il suffisait de mettre ce limon dans des moules sans compresseurs. Quand les briques sèchent elles sont cuites. Généralement, les murs des rez-de-chaussée sont construits en pierre et les étages en briques. On trouve aussi la brique *āḡūr*. C'est une brique de limon de petites dimensions : 4 x 10 x 16 cm. L'*āḡūr* est utilisé pour la construction des voûtes et des coupoles (Figure VI-6).

⁴⁸ S. LANE-POOLE, *The Art of the Saracens in Egypt*, p. 110.

⁴⁹ P. SPEISER, « *Building Materials and Construction Methods* », dans *Cairo of the Mamluks*, p. 101.



Figure VI-6 Minaret et coupole de la Ḥānqāh de l'émir Šayḥū
©Tarek Wali

C. Le marbre

Le marbre est un matériau de luxe. Il se trouve rarement en Égypte. Le marbre local n'était pas vraiment de qualité : Un marbre blanc était rapporté des carrières se trouvant à Minya, en moyenne Égypte. D'autres marbres provenaient d'Edfou et d'Aswan en haute Égypte, ainsi que d'Alexandrie et près du Caire. Le marbre de qualité est ramené des sites des monuments byzantins ou importé de l'extérieur⁵⁰. Il n'y avait pas de marché local pour le marbre, où un client aurait pu faire le choix lors de la construction de son monument. Ainsi, le marbre fut amené ou spolié de bâtiments antérieurs. On reviendra sur ce point plus loin dans ce chapitre. Nous savons que l'émir Ğarkas al-Ḥalīlī, le responsable de la construction de la Madrasa du sultan al-Ẓāhir Barqūq, avait envoyé une expédition en Syrie pour ramener le marbre coloré, qui devint un des

⁵⁰ M. BURGOYNES, *Mamluk Jerusalem*, p. 41, d'après P. SPEISER, «Building Materials and Construction Methods», p. 101.

éléments remarquables et caractéristiques de cet édifice⁵¹ : *wa sayyara ilā sawāḥil al-bilād al-šāmiyya fa'ḥtamala al-qiṭa' al-'aẓīma min al-ruḥām al-mulawwan*. On trouve aussi des vers rimés composés pour ce matériel rare et important dans les écrits d'Ibn Šaddād, en parlant de Qā'at al-Ḍahab construite par le sultan al-Ẓāhir Baybars à la Citadelle:

ومفوف ومضلع ومجزع⁵²

ومن الرخام مقابل ومؤلف

Et la traduction:

Et le marbre est composé de
panneaux et de petits morceaux

Du raffiné, du nervuré et du
strié

Le manque et la rareté de ce matériel, va engendrer des techniques de décoration magnifiques, soignés et de qualité. Le moindre petit morceau est réutilisé, on ne jette rien ! Le marbre *ḥurda* (petits morceaux) se transforme d'un reste, à une composante importante dans la décoration mamlouke, comme pour la décoration des *miḥrāb*-s, ainsi que des panneaux de murs (Figure VI-8) et de revêtement de sol (Figure VI-7). Parfois, la dalle en marbre est gravée avec une décoration dans laquelle on coule une pâte colorée (Figure VI-9).

⁵¹ Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS, VI/2, p. 680.

⁵² IBN ŠADDĀD, *Tārīḥ al-Malik al-Ẓāhir*, XXXI, p. 340.



Figure VI-7 Panneau en marbre *hurda*
devant une des fenêtres de la Mosquée funéraires du sultan al-Aşraf Barsbäy à la Şahara



Figure VI-8 Panneau en marbre *hurda* sur un des murs du mausolée du sultan al-Manşūr Qalāwūn



Figure VI-9 Décoration sur marbre à la Madrasa d'Ibn Muzhir

D. Le granite

Le granite est une matière locale, qui fut largement utilisée pendant la période de l'Égypte antique. Les colonnes de granite sont présentes dans les monuments mamlouks, comme dans le Complexe du sultan al-Manṣūr Qalāwūn (Figure VI-10) et encore celle de la mosquée de l'émir al-Tinbugā al-Maridānī (Figure VI-31). Ce sont des colonnes réemployées. Probablement, les Mamlouks n'ont pas fait l'extraction de cette matière eux-même. Ils se sont donc contentés de l'arracher aux bâtiments antérieurs. Ainsi, pour la construction de l'iwan de la Citadelle, Maqrīzī indique que les grandes colonnes provenaient de Haute Égypte, probablement une spoliation : *wa ḥumila 'ilayhi al-'umad al-kibār min bilād al-ṣa'īd*. Ces colonnes étaient éventuellement en granite⁵³.

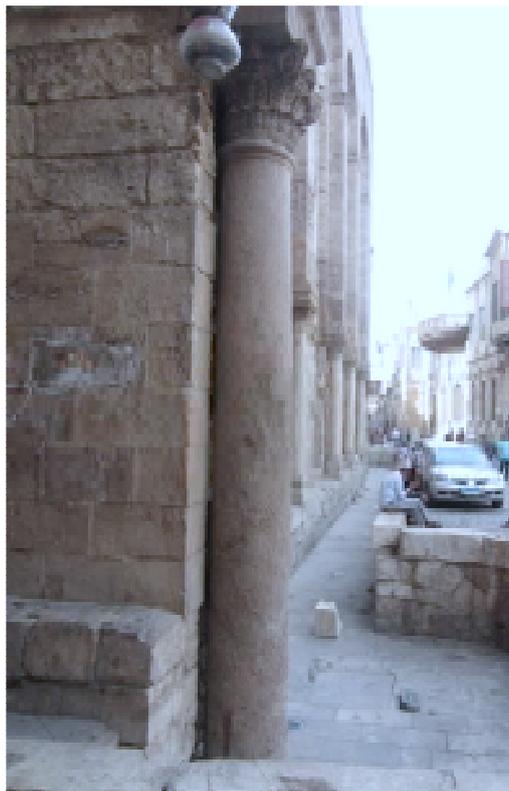


Figure VI-10 Colonne en granite d'Aswan à la porte d'entrée du complexe funéraire du sultan al-Manṣūr Qalāwūn

⁵³ Maqrīzī, *Sulūk*, II, p. 538.

E. Le bois

L'Égypte ancienne était déjà pauvre en bois. Ce matériel reste donc une rareté dans le pays. Apparemment, jusqu'à la fin du XIII^e siècle, des forêts en Haute Égypte ont alimenté le marché local⁵⁴. Pendant l'époque mamlouke, le bois résineux comme le pins et le cèdre, utilisé dans les charpentes et pour les menuiseries est importé de la Syrie et du Liban. Le bois de chêne provenait de Turquie. Le teck et l'ébène, utilisés pour les meubles, provenait d'Inde et du Soudan. On importa aussi le bois sycomore, de jujubier, d'olivier et de cyprès, mais son usage était moins fréquent⁵⁵. Les troncs de palmiers sont aussi utilisés dans la construction, surtout dans les édifices plus modestes, afin de consolider la structure. Mais on les trouve aussi dans les grandes fondations, comme dans le mausolée construit par le sultan al-Nāṣir Muḥammad à Bayn al-Qaṣrayn (Figure VI-11).



Figure VI-11 Poutre taillée dans un tronc de palmier, installée comme linteau de porte à la chambre funéraire au Mausolée du sultan al-Nāṣir Muḥammad.

⁵⁴ P. SPEISER, « *Building Materials and Construction Methods* », dans *Cairo of the Mamluks*, p. 101.

⁵⁵ E. PAUTY, *Catalogue général du musée arabe du Caire, les bois sculptés jusqu'à l'époque ayyoubide*, p. III, IV.

Des expéditions dirigées par des grands émirs de l'État, sont envoyées pour couper le bois dans des forêts hors du territoire égyptien. Probablement, ces expéditions étaient fréquentes. Ibn Taġrī Bardī précise que des émirs sont nommés pour partir couper et ramener du bois. C'est ainsi, que le premier Ramaḍān 861 H. / 1457, donc pendant le règne du sultan al-Ašraf Īnāl, les émirs partent du port de Būlāq, en direction de la Turquie⁵⁶. Les marchés de bois emportés se sont sans doute positionnés près du port de Būlāq. D'ailleurs, actuellement, le plus grand marché de bois au Caire se trouve toujours à la rue Sabtiyya, à Būlāq.

Étant donc un élément rare en Égypte, les artisans vont prendre beaucoup de soin pour le travailler. Le bois, indépendamment de son rôle structurel, est utilisé d'une manière à ce qu'il soit visible pour qu'il puisse recevoir un ornement aux: plafonds, *muqarnas*, linteaux, etc. Par ailleurs, les artisans cairotes vont inventer un nouveau style pour réutiliser le moindre petit morceau et ne jamais rien jeter. Sans doute, le système du bois tourné a débuté de cette manière. En revanche, si nous comparons avec le monde arabe et musulman, aucun pays autre que l'Égypte n'a utilisé ce système. Ces panneaux géométriques de bois tourné formant des arabesques, sont essentiellement égyptiens. Pourtant, il faudrait admettre que les plus beaux exemples se trouvent plutôt dans les églises coptes. Le style du travail est très semblable au style utilisé dans les mosquées, parfois même identiques. Sans doute, nous sommes devant un patrimoine adopté par l'artiste cairote de son héritage artisanal⁵⁷. Il y a une grande possibilité que ce même artisan, travaillant dans les églises coptes, soit le même artisan travaillant dans les mosquées. Pour citer des exemples : on trouve une des plus belles jalousies en bois, dans la Mosquée de l'émir al-Ṭinbuġā al-Maridānī (Figure VI-12) ainsi qu'une autre au Mausolée du sultan al-Manṣūr Qalāwūn (Figure VI-13).

Le bois est utilisé dans les portes et les fenêtres (Figure VI-14), dans la couverture des plafonds, parfois dans la construction des coupes et pendant l'époque circassienne, un élément important vient s'ajouter aux édifices mamlouk, construit principalement en bois ; la lanterne (Figure VI-15).

⁵⁶ IBN TAĠRĪ BIRDĪ, *Nuġūm*, XVI, p. 109.

⁵⁷ St. LANE-POOLE, « *The art of the Saracens in Egypt* », p. 131



Figure VI-12 Jalousies en bois de la Mosquée de l'émir al-Ṭinbuḡā al-Māridānī

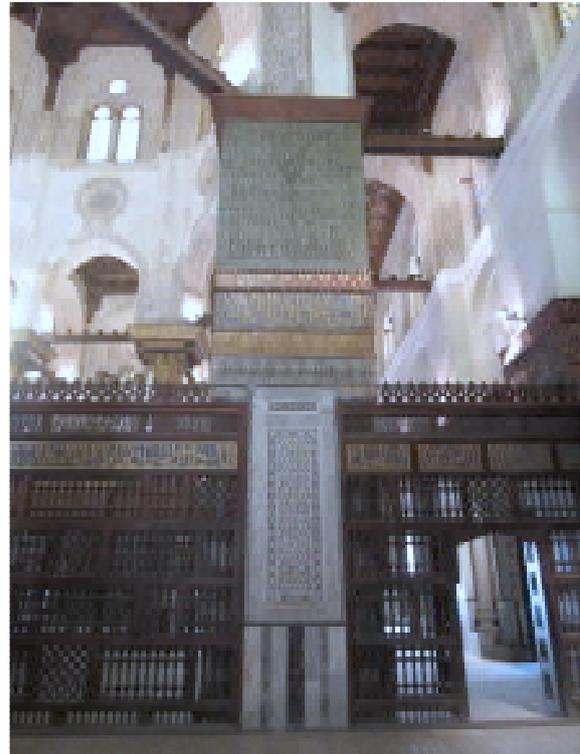


Figure VI-13 Jalousies en bois entourant la tombe du sultan al-Manṣūr Qalāwūn et son fils al-Nāṣir Muḡammad



Figure VI-14 Porte en bois incrusté en ivoire se trouvant à la Madrasa du cadī 'Abd al-Bāsiṭ



Figure VI-15 Plafond de la *durqā'a* avec la lanterne en bois à la mosquée funéraire du sultan al-Aṣraf Qāyṭbāy

F. Le métal

L'emploi du métal dans la construction peut être abordé sous différents angles. Le métal c'est surtout la ferronnerie. Ainsi, on trouve le fer, le plomb, l'étain et le cuivre pour faire les alliages de bronze. La présence des ferronniers sur les chantiers est bien signalée⁵⁸. Il y a en premier lieu le vaste domaine des petits détails, qui sont généralement en fer : les clous, les serrures, les pentures, les chaînes, etc. Il y a aussi les métaux utilisés dans les différents outillages du chantier : les poulies, les pelles, les angles, etc. Et il y a les métaux dans les bâtiments. On utilise le plomb pour fabriquer l'extrémité d'un minaret ; le *ğawsaq*. Mais le croissant, le *hilāl*, est en bronze. Les grilles des fenêtres sont aussi en bronze. Les portes principales des mosquées sont ornées de décoration en bronze laitonné avec de l'argent, ou de l'or, en constituant une des méthodes les plus sophistiquées du travail du métal. Comme pour la porte de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq (Figure VI-18), ainsi que les battants de la porte du sultan Ḥasan (Figure VI-16, Figure VI-17).

Par ailleurs, on trouve des techniques assez sophistiquées utilisant le métal dans la construction. Par exemple, la porte de la Mosquée de Qiğmas al-Ishāqī est posée sur un courant en bronze pour faire glisser la porte dans le mur. Une technique bien avancée pour l'époque. Nous sommes malheureusement peu renseignés sur la fourniture de ces matériaux.

⁵⁸ IBN IYĀS, *Badā'i'*, I/1, p. 561.



Figure VI-16 Battants de la porte de la Madrasa du sultan Ḥasan, transférés à la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ, revêtus entièrement en bronze



Figure VI-17 Détail de la décoration géométrique de la porte originelle de la Madrasa du sultan Ḥasan⁵⁹

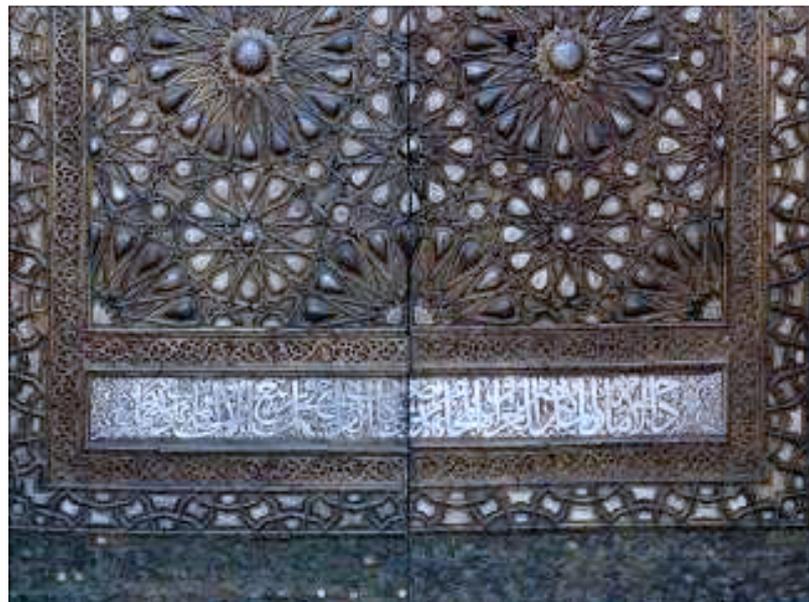


Figure VI-18 Détail de la porte de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq ©Tariq al-Murri⁶⁰

G. Le verre⁶¹

Le verre est un matériau complexe obtenu par le mélange d'éléments naturels, le sable, le feu, l'eau et l'air. Sa fabrication est l'objet de nombreuses étapes, afin d'atteindre un matériau d'une durabilité satisfaisante et pour obtenir les couleurs souhaitées. À l'époque mamlouke, du verre d'une grande beauté est produit, atteignant le sommet de l'art avec le verre orné de couleurs. Les lampes (*mishkah-s*) des mosquées sont un très bon exemple, aujourd'hui considérés comme les chefs d'œuvres de l'art islamique. Pour le bâtiment, l'utilisation du verre est certainement une dépense de lux. Le verre peut aussi servir au vitrage. Les fenêtres en gypse de formes géométriques et florales, sont parfois fermées par des morceaux de vitrage colorés. Le complexe funéraire du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy garde encore de magnifiques exemples de fenêtre dans l'iwan de la *qibla*, ainsi que dans le mausolée du sultan Farağ b. Barqūq (Figure VI-19), construit pour son père le sultan al-Ẓāhir Barqūq.



Figure VI-19 Fenêtres en vitres colorées dans le mausolée du sultan al-Ẓāhir Barqūq
©Hussam Manadily

⁵⁹ Cette photo est prise après les récentes opérations de vols et de vandalisme qui ont eu lieu en 2012 et 2014, et qui ont touché la porte originaire de la Madrasa du sultan Ḥasan, qui se trouve actuellement dans la Mosquée du sultan.

⁶⁰ Malheureusement, la porte de la Mosquée du sultan al-Ẓāhir Barqūq fut vandalisée deux fois en 2012 et 2013. Plusieurs morceaux présents dans cette photo ont été volés, y compris la partie centrale où le nom du sultan était gravé.

⁶¹ Sur le verre voir les travaux de DANIELLE FOY, « Les vitrages d'époque mamelouke de la citadelle de Damas », pp. 148-150 ; « L'apport des fouilles d'Istabl'Antar (Fostat-Le Caire) à l'étude du vitrage de l'époque omeyyade à l'époque fatimide », pp. 131-137 et « De l'autre côté de la Méditerranée : le verre à vitre à la fin de l'Antiquité et au début de la période islamique », pp. 109-117.

H. La céramique de faïence

La céramique se divise en deux grandes familles : les pièces de forme (vaisselle) et les carreaux de revêtement muraux. Ces deux productions sont particulièrement liées, par les techniques de la fabrication et les motifs décoratifs⁶². L'Égypte a connu la céramique de faïence depuis son antiquité⁶³. À l'époque mamlouke, il y a déjà des dizaines de techniques dont beaucoup étaient égyptienne. Mais on trouve aussi une technique adoptée d'une importation provenant de l'empire des Ilkhanides. D'ailleurs, Le Caire retient jusqu'à présent le nom d'un potier iranien, et nomme la céramique par son nom. Il s'agit d'Abu l-Qāsim al-Qiṣānī, l'auteur d'un traité rédigé en 700 H. / 1301, où il donne de nombreuses recettes pour la fabrication des céramiques⁶⁴.

Il est possible que des artisans persans émigrants au Caire, surtout après la décomposition de l'empire des Ilkhanides, aient formé des ateliers pour la fabrication de la céramique. Mais, malheureusement, ceci n'est pas soutenu par une confirmation des sources. En revanche, il est aussi probable de penser que des pièces étaient importées, ou offertes à la cour mamlouke. Les monuments mamlouks retiennent encore des traces de cette céramique sur leurs coupes et minarets (Figure VI-20), comme expliqué auparavant dans la chapitre V⁶⁵. Cette céramique ne sera jamais utilisée à l'intérieur des édifices⁶⁶. En plus de la céramique utilisée dans la décoration, on trouve aussi d'autres usages, sans faïence, comme pour les canalisations d'infrastructure (10, 15 et 20 cm de diamètre). On trouve ceux qui sont fabriqués droits et d'autres avec des angles.

⁶² V. PORTER, *Islamic tiles*, p. 8.

⁶³ Par exemple, on trouve en quantité les amulettes émaillées.

⁶⁴ Voir J. ALLAN, « Abu'l-Qasim's Treatise on Ceramics », pp. 111 - 120.

⁶⁵ Sur ce sujet voir M. MEINECKE, « *Fayebcemosaikdekorationen* », pp. 97-107.

⁶⁶ Plus tard, pendant l'époque ottomane, la céramique sera appliquée sur les murs intérieurs des édifices. L'exemple le plus marquant est bien entendu le travail d'Ibrahim Ağā Mustahfazān dans la mosquée de l'émir Aqsunqur à Tabbāna, qui va d'ailleurs retenir le nom de la « Mosquée bleue » grâce à cette intervention.

I. La mosaïque

L'usage de cette technique reste peu répandu à époque de notre d'étude. On distingue de rares exemples de mosaïques qui ont survécu de l'époque mamlouke, et précisément du début du sultanat et jusqu'à la moitié du XIV^e siècle. Nous avons déjà abordé ce sujet dans le chapitre précédent, en présentant la main d'œuvre syrienne dans le bâti. Les tesselles de mosaïque sont surtout appliquées sur les *mihrab*-s (Figure VI-21). Cette technique disparaît et elle est remplacé par les décorations à base de marbre *ḥurda*, ou encore avec la technique de marqueterie de marbre, où l'on incruste du marbre coloré dans les cavités de la décoration.



Figure VI-20 Coupole du Mausolée de la princesse Tuğāy, épouse du sultan al-Nāṣir Muḥammad avec des traces de céramiques sur la bande des inscriptions



Figure VI-21 Décoration en mosaïque au mihrāb du Mausolée de Šağar al-Durr

J. La chaux

La chaux est un matériau de grande importance sur le chantier. Elle est un élément essentiel de tout mortier⁶⁷ et enduit. C'est un matériau qui s'obtient par une suite d'opérations transformant le carbonate de calcium (calcaire) en oxyde de calcium (chaux vive) puis en hydroxyde de calcium (chaux éteinte). Le calcaire est donc extrait des carrières du Muqattam. Je suppose que l'opération de faire éteindre la chaux s'effectuait dans des fours construits sur le chantier. La poudre obtenue est mêlée à du sable et de l'eau, pour préparer le mortier⁶⁸.

K. Le plâtre

Le plâtre est fabriqué par cuisson à une température qui varie entre 110 à 130°C, à partir d'une roche sédimentaire : le gypse. L'extraction se faisait localement, comme pour la pierre calcaire, dans les collines du Muqattam. Ensuite, il fallait le déshydrater avant de le transformer en poudre. Probablement, cette opération prenait place sur le lieu même de l'extraction, dans des fours. Le Caire et son climat sec favorisaient donc le travail du plâtre. On trouve cette matière appliquée sur les murs des édifices, comme le travail impressionnant de la décoration de stuc du *mihrāb* et du minaret de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad (Figure VI-23, Figure VI-24), qui sont d'ailleurs de deux styles assez variés et sont sans doute le travail de deux équipes différentes. En outre, avec le manque de bois, l'artisan mamlouk a inventé une technique magnifique pour les fenêtres qu'il a faites en gypse (Figure VI-22), parfois en ajoutant des vitres colorées (Figure VI-19). Certainement, cette technique est plus facile et moins coûteuse que de fabriquer les fenêtres en bois ou de faire des assemblages de plomb, comme fut le cas pour les cathédrales européennes en Moyen Âge. L'artisan s'est-il inspiré de leur travail ?

⁶⁷ Pour le mortier, il faudrait ajouter qu'on a trouvé sur les chantiers de restauration des monuments mamlouks, des restes de mortier hydrauliques, qui fut utilisée dans des édifices largement exposés à l'eau, comme les hammams, les fontaines, les ponts et les aqueducs.

⁶⁸ Ajoutons qu'à cette époque, on a utilisé l'*usrumil*, préparé à partir des cendres sortant des hammams pour accélérer l'opération du dessèchement du plâtre.

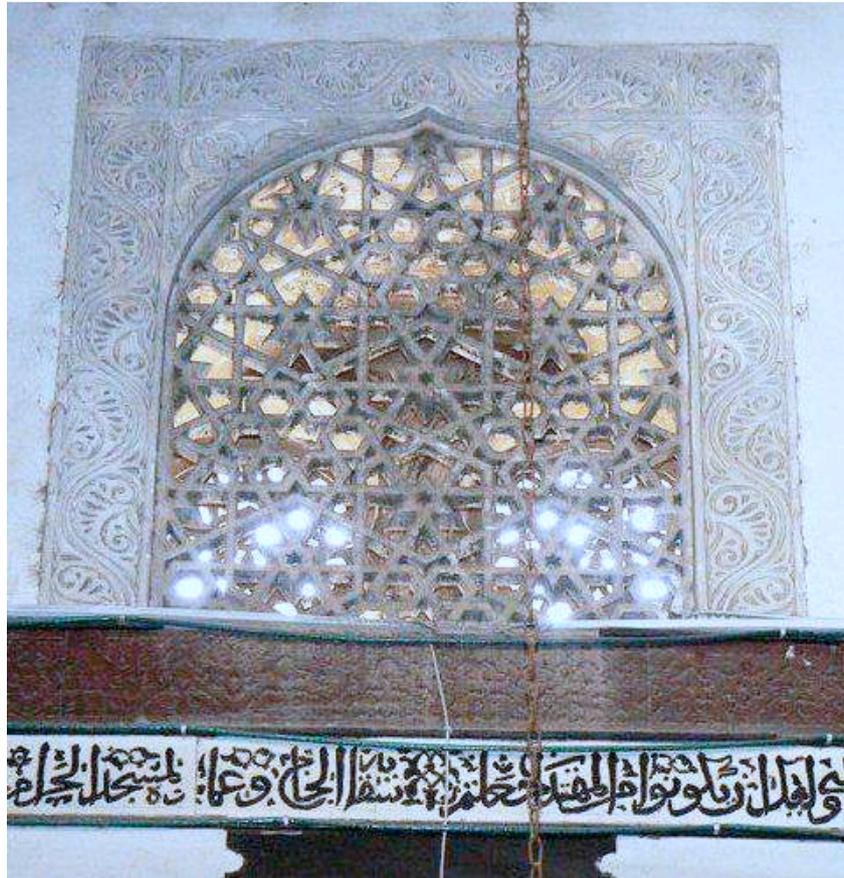


Figure VI-22 Fenêtre en gypse à la Mosquée funéraire de l'émir Maṅğak al-Yūsufi



Figure VI-23 Décoration en stuc du mihrāb de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad



Figure VI-24 Décoration de stuc du minaret de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad

L. Le sable et le gravier

Sables et graviers interviennent essentiellement, mélangés à la chaux dans la préparation des mortiers et des enduits. On distingue différents types de sable selon la finesse du produit. Le sable est facilement retrouvé dans les alentours de la ville. Y a-t-il eu des marchands de sables ? Ou simplement on envoyait les ouvriers pour s'en procurer ? On n'a pas trouvé de mentions.

M. L'eau

Nous achèverons ce tour des matériaux de construction, forcément lacunaire, en évoquant le cas de l'eau. L'eau est indispensable sur le chantier. Elle est la troisième composante du mortier avec la chaux et le sable. Elle est aussi utilisée pour éteindre la chaux. L'approvisionnement des chantiers en eau est bien sûr une évidence. En revanche, nous n'avons pas d'informations sur les moyens utilisés pour ramener l'eau sur le chantier. En creusant un puits ? En ramenant des sources plus reculées, étangs, *ḥālīḡ*, ou encore des rives du Nil ? Vraisemblablement, le personnel responsable de fournir de l'eau sur le chantier venait de l'extérieur, et ne faisait pas partie des travailleurs du chantier.

6.3.2. Matériaux de remploi

Il nous a semblé pertinent, avant de terminer cette partie concernant les matériaux employés dans l'architecture, de mettre l'accent sur les matériaux de remploi. Le principe du remploi des matières premières est une pratique qui existe depuis longtemps en Égypte. Effectivement, il est plus simple de considérer les anciens bâtiments, abandonnés ou ruinés comme de nouvelles carrières, offrant des pierres et des colonnes toutes taillées de dimensions satisfaisantes et prêtes à l'usage. La question du remploi des pierres pharaoniques a été traitée par les chercheurs depuis le siècle dernier. Un inventaire fut dressé au début du XX^e sur ces pierres retrouvées au Caire et portant des inscriptions hiéroglyphiques⁶⁹. Cet inventaire fut mis à jour par Ḥasan 'Abd al-Wahāb, qui publie en 1955 un article sur les fragments monumentaux réutilisés dans l'architecture islamique, tout en ajoutant des éléments autres que ceux provenant des sites pharaoniques⁷⁰. En effet, d'autres éléments comme les colonnes et panneaux en marbre, les frises et les poutres en bois, ainsi que les fenêtres et les portes en bronze sont également réemployés dans des constructions médiévales. Les monuments antiques ne sont plus les seules sources de matériaux. Les spoliations vont atteindre des édifices fatimides, ayyubides et mamlouks notamment et des églises. Nous allons donc nous pencher dans la partie qui suit sur les différents matériaux de remploi retrouvés dans l'architecture mamlouke tout en essayant de déterminer leurs provenances.

⁶⁹ Pour plus d'informations sur les pierres antiques retrouvées au Caire, voir B. PORTER et R. MOSS, *Topographical bibliography of ancient egyptian hieroglyphic texts, reliefs and paintings*, IV, pp. 69-73 ; G. Daressy, « Inscriptions hiéroglyphiques trouvées dans le Caire », pp. 101-109.

⁷⁰ L'archéologue égyptien rapporte tous les emplois retrouvés dans les monuments islamiques au Caire et dans d'autres villes égyptiennes. Voir H. 'ABD AL-WAHAB, « al-Atār al-manqūla wa-l-muntahila fī al-aṭār al-islāmiyya », p. 256. Sur le même sujet voir V. MEINEKE-BERG, « Spolien in der mittelalterlichen Architektur von Kairo », pp. 131-142.

A. *Spoliation des monuments antérieurs*

En son temps, Ṣalāh al-Dīn a fait démonter des petites pyramides entières, ainsi que la muraille de la ville d'Aṣna en haute Égypte⁷¹ pour réutiliser les moellons calcaires dans la construction de sa nouvelle citadelle et la muraille du Caire. Avant lui, les Fatimides ont largement réutilisé des pierres en calcaire et en granite pour la construction de Bāb al-Fuṭūh, Bāb al-Tawfīq⁷² et Bāb al-Nāṣr⁷³. Parfois, la partie sculptée est tournée, face à l'intérieur du mur, de manière à ce que toute trace devienne invisible. D'autre fois, les inscriptions sont laissées visibles. Par exemple, on trouve une pierre provenant probablement d'un temple à Memphis ou Héliopolis, avec une scène cultuelle dans Bāb al-Nāṣr utilisé en haut d'une fenêtre (Figure VI-25).



Figure VI-25 Bloc de granite avec une scène cultuelle datant probablement du Nouvel Empire ©Salah al-Nazir

⁷¹ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. B., I, p. 204.

⁷² Appelée aussi Bāb al-Barqīyya.

⁷³ Sur l'emploi des pierres pharaoniques dans la muraille ayyubide, voir I. REGEN, «Un bloc de tombe de Basse Époque avec textes des pyramides (TP 242-243) en réemploi dans la muraille Ayyoubide du Caire », pp. 193-200.

Cette pratique continue avec les sultans mamlouks où l'on retrouve des blocs entiers ainsi que des fragments de pierre et de granite réemployés dans leurs édifices. La majorité de ces pierres est utilisée aux portails comme seuil ou linteaux. Ceci est bien visible sur le seuil de la Ḥānqāh du sultan Baybars al-Ğašankīr de la rue Ğamāliyya (Figure VI-27), où on trouve un bloc de pierre provenant probablement du temple d'Héliopolis⁷⁴. Par ailleurs, un autre bloc magnifique est utilisé comme seuil à la *wakāla* de l'émir Qawṣūn, près de Bāb al-Naṣr (Figure VI-29). Ce bloc, datant du règne de Ramses II⁷⁵, est considéré comme la plus grande spoliation pharaonique jamais utilisée dans l'architecture islamique du Caire. Il provient probablement aussi d'Héliopolis, comme la plupart des spoliations pharaoniques retrouvées dans les monuments médiévaux du Caire⁷⁶. D'autre part, on trouve une superbe corniche à gorge avec une ligne de hiéroglyphes en dessous, provenant peut-être d'un naos, utilisée comme linteau au portail de la Ḥānqāh de l'émir Šayḥū à la rue Šalība (Figure VI-28). Autre que les seuils et les linteaux, une récente découverte, dégagée lors des travaux de restauration de la Madrasa d'Umm al-Sultan Ša'bān à Tabbāna (Bāb al-Wazīr) en 2003, nous a révélé un autre bloc en pierre sculptée, utilisé dans l'encadrement du revêtement de sol devant l'abreuvoir et menant aux escaliers de l'entrée de la madrasa (Figure VI-26). On distingue deux jambes, la première à gauche est celle d'un roi car on voit une partie de la queue de sa robe.

⁷⁴ G. WIET, *Les mosquées du Caire*, p. 138.

⁷⁵ Pour plus d'informations sur la provenance du bloc, voir DAVID LORAND, « A block of Ramesses II reused as a threshold in the Wakala of Qawsun (Cairo) », pp. 270-272.

⁷⁶ DAVID LORAND, « A block of Ramesses II reused as a threshold in the Wakala of Qawsun (Cairo) », p.272.



Figure VI-26 Pierre de réemploi dans les marches devant l'abreuvoir de la Madrasa d'Umm al-Sultan Ša'bān ©Dina Bakhoum



Figure VI-27 Seuil de la Ḥānqāh du sultan Baybars al-Ġāšankīr



Figure VI-28 Linteau de la porte de la Ḥānqāh de l'émir Šayḥū⁷⁷

⁷⁷ Le linteau présente une corniche à gorge et une ligne de hiéroglyphes



Figure VI-29 Portail de la Wakāla de l'émir Qawṣūn avec le seuil de réemploi
©David Lorand

La rareté du marbre en Égypte ainsi que la difficulté de travailler le granite et de le transporter jusqu'au Caire, incite les bâtisseurs à piller les temples et les églises antiques, pour se procurer ce dont ils avaient besoin en colonnes pour leurs nouvelles constructions. Cet usage de remploi fut donc ancien et très fréquent puisqu'on trouve une quantité de ces colonnes dans la mosquée de 'Amr et la mosquée al-Azhar. D'autre part, nous connaissons la fameuse histoire d'Ibn Ṭūlūn, qui a souhaité, en construisant sa mosquée, ne pas utiliser des colonnes arrachées des églises. Maqrīzī rapporte la réponse de l'architecte qui promet de réaliser ce souhait en n'utilisant que deux colonnes seulement, ceux du *miḥrāb*⁷⁸. Certainement, Ibn Ṭūlūn ne fut qu'une exception à la règle. À l'époque mamlouke, la plupart des colonnes retrouvées proviennent des bâtiments antérieurs⁷⁹.

La Mosquée du sultan al-Nāṣir Muḥammad est un bon exemple, où l'on trouve des colonnes en marbre blanc avec des chapiteaux en style corinthien, de l'époque romaine tardive (4^e et 5^e siècle). Il semblerait que quelques-uns ont une reprise chrétienne d'époque byzantine (Figure VI-30). D'autres colonnes ont des chapiteaux plus anciens, qui rappellent fortement les chapiteaux lotiformes pharaoniques, souvent en granite rouge, comme celles utilisé pour soutenir la coupole de la Mosquée al-Ṭinbuḡā al-Maridānī à Tabbāna (Figure VI-31). Ou encore, les quatre colonnes en granite rosé retrouvées dans l'iwan de *qibla* (Figure VI-32) de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq à Bayn al-Qaṣrayn, qui ressemblent énormément aux quelques colonnes encore retrouvées dans les sites des temples d'Abousir⁸⁰. Les colonnes sont du même matériau et il me semble que leurs dimensions sont similaires, seuls les chapiteaux sont enlevés⁸¹.

⁷⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 265.

⁷⁹ Sur le sujet des spoliations byzantines, voir M. MEINECKE, « Byzantinische Elemente in der mamlukischen Architektur », pp. 295-296.

⁸⁰ Abousir est un site archéologique situé à vingt-cinq km au sud-ouest du Caire, connu par les pyramides de plusieurs pharaons de la V^e dynastie.

⁸¹ Je tiens à remercier l'égyptologue Mahmoud Marzouk pour avoir attiré mon attention sur ce détail. Il serait intéressant d'étudier les colonnes de la Madrasa du sultan Barqūq et de les comparer avec celles encore existantes dans l'ensemble des temples d'Abousir.



Figure VI-30 Chapiteaux en marbre de la Mosquée du sultan al-Nāṣir Muḥammad à la Citadelle



Figure VI-31 Colonnes en granite à chapiteaux lotiformes dans la Mosquée d'al-Ṭanbuḡā al-Maridāni



Figure VI-32 Iwan de la *qibla* à la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq
©Tariq al-Murri

La spoliation des matériaux va toucher d'autres édifices se trouvant bien loin du territoire égyptien. On trouve encore au Caire, des remplois provenant des édifices gothiques, qui furent sans doute enlevées du Liban ou de la Syrie pendant les guerres contre les Croisés. Nous avons vu dans le chapitre II les sculptures sur le pied-droit du portail de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Ḥasan (Figure II-10 et Figure II-11), qui sont probablement une spoliation provenant d'un édifice gothique de la ville d'Antioche. Pareillement, deux autres villes reprises des mains des Croisés, Acre et Jaffa, ont aussi procuré des matériaux de construction pour les édifices des sultans mamlouks au Caire. Un trophée de guerre important qui marque le triomphe et la supériorité des Mamlouks sur les Croisés orne toujours la façade de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad à Bayn al-Qaṣrayn. Il s'agit d'un portail en marbre qui provient de l'église Saint Jean à Acre (Figure VI-33)⁸². Ainsi, après la victoire du sultan al-Aṣraf Ḥalīl en 690 H. / 1290 à la ville d'Acre, l'église fut démolie et ce portail démonté et ramené au Caire par l'émir Saṅḡar al-Šūḡā'ī. Le sultan suivant, al-'Ādil Kitbuḡā, le premier fondateur de cette madrasa, se l'approprie et le place dans sa nouvelle fondation religieuse, qui fut achetée après sa mort par le sultan al-Nāṣir Muḥammad. Encore aujourd'hui, une telle spoliation étonne les visiteurs de la vieille Qaṣaba du Caire.



Figure VI-33 Portail de Saint Jean d'Acre, inséré dans la façade de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad.

⁸² MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 382.

La même chose s'est produite avec le sultan al-Zāhir Baybars. Triomphant, après s'être emparé de la ville de Jaffa, il décide de démolir sa citadelle, le symbole du pouvoir des Croisés, pour réutiliser son matériel dans la construction de sa nouvelle mosquée au Caire. Il utilise le bois pour la construction de la coupole de la *maqṣūra*⁸³ et ses *muqarnas*, décrite par Creswell comme étant de taille *extraordinaire*⁸⁴, et le marbre pour décorer le *miḥrāb*⁸⁵. Malheureusement, ces spoliations ont depuis longtemps disparu à leur tour.

B. Remploi des matériaux des édifices contemporains

Il était courant de dépouiller les monuments antiques pour réutiliser leurs pierres, colonnes, bois et marbre. Cependant, ce phénomène de réemployer des matériaux de construction provenant d'autre édifices ne va pas seulement toucher les constructions de l'antiquité païenne ou chrétienne, mais va atteindre aussi des constructions antérieures musulmanes⁸⁶. Le premier édifice spolié à l'époque mamlouke fut la citadelle du sultan ayyubide al-Ṣāliḥ, elle-même construite à partir de matériaux déjà spoliés⁸⁷. La beauté de la réalisation⁸⁸ de cette citadelle n'a pas suffi à sa protection et les sultans suivants n'ont pas hésité à la démolir pour réemployer ses matériaux. Le sultan Aybak, qui transfère de nouveau le siège de pouvoir de la citadelle d'al-Ṣāliḥ à l'île de Rawḍā à celle de Ṣalāḥ al-Dīn au Muqattam, ordonne la démolition de la citadelle de son ancien maître et réutilise, sa pierre dans la construction de sa madrasa à Fuṣṭāt⁸⁹. Le sultan va vendre aussi une quantité de son bois et de ses marbres⁹⁰. Son émir Saḡar al-Ṣuḡā'ī et son cadī Fath al-Dīn, l'imitent et se procurent du matériel, des briques des plafonds

⁸³ *Maqṣūra* est l'espace en dessous de la coupole, devant le *miḥrab*.

⁸⁴ K. A. C. CRESWELL, *The Muslim Architecture of Egypt*, II, p. 160.

⁸⁵ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 200.

⁸⁶ P. COSTE, *L'architecture Arabe, ou monuments du Kaire*, p. 18

⁸⁷ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., I, p. 138.

⁸⁸ Selon Maqrīzī la magnificence de sa construction et de sa décoration éblouissait les passants. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 183.

⁸⁹ IBN DUQMQ, *Kitāb al-intiṣār*, IV, p. 97 ; MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 183.

⁹⁰ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 183.

et des fenêtres, pour les réutiliser dans la construction de leurs résidences⁹¹. Le sultan al-Zāhir Baybars a tenté de réparer la citadelle d'al-Ṣālīḥ pour y installer ses émirs, mais au bout d'un moment, il décide d'abandonner l'idée et il part s'installer à la Citadelle⁹². Les dernières traces de la citadelle de l'île de Rawḍā sont éliminées par le sultan al-Manṣūr Qalāwūn et son fils al-Nāṣir Muḥammad. Le premier réemploie ses colonnes, son marbre et ses seuils se trouve dans la construction de son complexe à Bayn al-Qaṣrayn. Le second récupère des colonnes pour la construction de son iwan à la Citadelle, ainsi que sa première mosquée, al-Ġāmi' al-Nāṣirī al-Ġadīd, qu'il construit au nord de Fuṣṭāṭ⁹³.

Lorsqu'un édifice est démoli, tout ce que l'on pouvait réutiliser est employé dans les nouvelles constructions. Après la liquidation des ensembles palatiaux fatimides, les éléments décoratifs de valeurs ont été recyclés dans les nouvelles fondations construites sur le même terrain. Les palais fatimides ont donc disparu avec le remploi de leurs matériaux. Ḥasan 'Abd al-Wahāb propose que les colonnes des *miḥrāb*-s de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad (Figure VI-23) et du Mausolée du sultan al-Ṣālīḥ sont une récupération de colonnes provenant de ces palais⁹⁴. Par ailleurs, la reine Ṣaġar al-Durr a doté son mausolée avec des frises en bois, qui sont probablement originaires aussi de ces palais (Figure VI-34). Ces frises sont fort semblables aux plusieurs frises en bois de sycomore retrouvées au musée d'art islamique au Caire (Figure VI-35), qui sont considérés comme les plus remarquables exemples de scènes illustrées sur du bois. Les frises du musée étaient retrouvées dans le Bīmāristān du sultan al-Manṣūr Qalāwūn, et elles proviennent originellement des palais fatimides.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² N. RABBAT, *The citadel of Cairo*, p. 102.

⁹³ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 184.

⁹⁴ Voir H. 'ABD AL-WAHĀB, « al-Aṭār al-manqūla wa-l-muntaḥila fī al-aṭār al-islāmiyya », p. 248.



Figure VI-34 Frise en bois de sycomore réutilisée au Mausolée de la reine Šaġar al-Durr



Figure VI-35 Frise en bois de sycomore avec une décoration figurative datant du XI^e siècle, au Musée d'Art Islamique au Caire⁹⁵

Nous avons vu dans le chapitre II comment plusieurs édifices mamlouks sont démolis pour faire place à une nouvelle construction. Ainsi, les matériaux et les éléments de ces édifices démolis sont réutilisés dans la nouvelle. Par exemple, la porte en bronze de la Madrasa du cadî

⁹⁵ Voir dans E. PAUTY, *Catalogue général du musée arabe du Caire, les bois sculptés jusqu'à l'époque ayyoubide*, Pl. LI/Détails 3, n°3472, p. 50.

Abū Bakr Muzhir (Figure VI-36), est initialement celle de la résidence de l'émir Āqūš al-Rūmī, qui fut démolie lors la construction de la madrasa⁹⁶. Et ainsi de suite.



Figure VI-36 Porte en bronze de la Madrasa du cadi Abū Bakr Muzhir

Le marbre, un matériau bien prisé

Notons que le matériel le plus souvent spolié et confisqué de ces édifices est le marbre. Les sources mamloukes rapportent de multiples exemples de pillages des résidences ou des fondations religieuses au cours de l'histoire des sultans mamlouks. Elles précisent explicitement comment les panneaux et les colonnes en marbre furent arrachée de ses édifices et transporter ailleurs. De ces exemples on peut citer les spoliations parvenues lors du chantier de la Mosquée

⁹⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. AFS., III, p.177.

du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ, où Ibn Iyās raconte comment la construction de cette mosquée a engendré d'énormes injustices vis-à-vis de la population en ruinant un nombre de résidences, justement à cause de la procuration du marbre. L'historien décrit comment le sultan descendait avec les marbriers dans les petites ruelles où se trouvaient les maisons des fonctionnaires et des élites civiles pour arracher le marbre de leurs salles avec ou sans leurs consentements⁹⁷. On dit aussi que le marbre de l'iwan de la *qibla* fut pris de la mosquée de l'émir Qawṣūn.

Par ailleurs, pendant le règne du sultan Qanṣūh al-Ġūrī, plusieurs injustices ont eu lieu sous le même prétexte. Le sultan ordonne de démanteler le marbre d'autres édifices, surtout des *qā'a*-s, pour le réutiliser dans la construction de ses propres *qā'a*-s à la Citadelle ; al-Baysariyya et al-Duhayša⁹⁸. Ensuite, le marbre des constructions du sultan Qanṣūh al-Ġūrī sera démantelé à son tour par le sultan Selim, qui récupère tout ce qui se trouvait dans la Citadelle : dans la Qā'ā Baysariyya et la Qā'it al-Baḥr, la Duhayšā et le grand iwan⁹⁹. Le sultan ottoman utilise un groupe de marbriers pour démonter le marbre des palais et maisons du Caire, non seulement des maisons des émirs mamlouks, mais aussi des maisons des commerçants et des *mubāšširīn* et des *awlād al-nās*¹⁰⁰. On disait qu'il voulait se faire construire à Istanbul une madrasa pour rivaliser celle du sultan al-Ġūrī. Les confiscations n'atteignent pas simplement le marbre, mais les madrasas furent dépourvues aussi de leurs manuscrits importants et de leurs livres de grandes valeurs.

D'autre part, une spoliation en marbre peut-être aussi remployé plusieurs fois. Citons un cas : L'émir Šargatmiš s'approprie le marbre qui se trouvait dans Dār b. Zanbūr et l'utilise dans sa madrasa à la rue Šalība. En effet, Maqrīzī explique que l'émir, après avoir fait arrêter le vizir 'Alam al-Dīn 'Abd Allah b. Zanbūr, lui a confisqué son trésor¹⁰¹. Outre ses biens monétaires, il a aussi saisi nombre d'objets de valeurs de sa maison, dont tout le marbre¹⁰². La madrasa de l'émir est toujours ornée de panneaux en marbre avec décors sculptés en bas relief (Figure VI-38).

⁹⁷ IBN IYĀS, *Badā'i'*, II, p. 20.

⁹⁸ IBN IYĀS, *Badā'i'*, IV, pp. 91, 68.

⁹⁹ IBN IYĀS, *Badā'i'*, V, p. 179.

¹⁰⁰ IBN IYĀS, *Badā'i'*, V, p.179.

¹⁰¹ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 405.

¹⁰² MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 918.

Cependant quelques uns furent démontés six décennies après et réemployés dans le mur du *mihrāb* de la Mosquée de l'émir Qānī Bāy al-Muḥammadī, donnant aussi sur la même rue. Certains de ces panneaux muraux ont été réemployés en dallage. De ce fait, le décor disparaît¹⁰³. Un des panneaux, retrouvés dans la Mosquée de l'émir Qānī Bāy al-Muḥammadī, démonté de la Madrasa de l'émir Šarġatmiš et provenant de la maison d'Ibn Zanbūr, est aujourd'hui attaché dans le jardin du musée de l'art islamique au Caire (Figure VI-37)¹⁰⁴.



Figure VI-37 Panneau en marbre provenant de Dār Ibn al-Zabūr, au musée d'art islamique au Caire



Figure VI-38 Panneau en marbre se trouvant à la Madrasa de l'émir Šarġatmiš

¹⁰³ H. 'ABD AL-WAHAB, *al-Aṭār al-manqūla*, p. 253.

¹⁰⁴ *Ibid.*

Les sources notent des anecdotes intéressantes lors des chantiers, où l'on découvre des colonnes entières, des blocs en pierre ou des panneaux de marbre, qui sont par la suite réemployés dans la nouvelle construction. Ceci a eu lieu lors de la construction de la Ḥanqāh de Baybars al-Ġaṣankīr, où ils ont découvert, dans une grotte souterraine, un nombre considérable de panneaux en marbre d'une haute qualité, qui furent réutilisés dans la *ḥānqāh*, le mausolée et la résidence de l'émir mamlok¹⁰⁵. Par ailleurs, lors de la construction de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq, un énorme bloc en pierre fut retrouvé en creusant les fondations d'un mur pendant des travaux de réaménagement à Dār al-Muzzafar, une résidence qui se trouvait à Ḥarat Burġwān. Ce bloc est donc transféré au chantier de la Madrasa du sultan pour le réemployer¹⁰⁶. Et encore, pendant le chantier de la Madrasa du sultan al-Ašraf Ša'bān, deux grandes colonnes en marbre sont dégagées des gravas dans le palais de la princesse Tatar al-Ḥiġāziyya, situé à l'ancien emplacement du palais fatimide, Qaṣr al-Zumurrud¹⁰⁷. On décide donc de les transférer dans la nouvelle fondation religieuse du sultan. Cependant, faire bouger ces colonnes ne fut pas une tâche facile, tellement elles étaient énormes. Maqrīzī explique comment un expert en géométrie est contacté afin de trouver un moyen technique pour faciliter le déplacement des colonnes depuis Raḥbat Bāb al-ʿĪd, donc au cœur de la ville, jusqu'au chantier de la madrasa, près de la Citadelle. La population s'est réunie pour assister à cette opération impressionnante, qui dura plusieurs jours. Les habitants du Caire composent des chansons pour décrire le tirage de ces colonnes gigantesques. En outre, un type de tissu à Alexandrie va prendre une dénomination d'après cet évènement. Le tissu est nommé *tire à la colonne* : *ġarr al-ʿamūd*¹⁰⁸.

¹⁰⁵ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 417. À l'époque de la construction de sa fondation religieuse, Baybars al-Ġaṣankīr n'était pas encore sultan. Il accède au pouvoir deux années plus tard.

¹⁰⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 52.

¹⁰⁷ MAQRIZI, *Sulūk*, III, p. 251.

¹⁰⁸ MAQRIZI, *Sulūk*, III, p. 252.

Une ruine au profit d'un chantier ?

Tout d'abord, il faut souligner que la ruine n'est pas toujours subie. Certes, un édifice tombe en ruine avec le temps, surtout quand son voisinage commence à se dépeupler, et encore quand il perd les revenus provenant de son waqf¹⁰⁹. Mais il y a eu, au court de l'histoire des sultans mamlouks, des bâtiments qui furent ruinés intentionnellement. Il est arrivé que, sciemment, on ne restaure pas certains bâtiments, même des mosquées, afin que leur ruine, hâtée, offre de la matière première plus vite. Ceci fut le cas avec plusieurs édifices chrétiens, comme nous le raconte Gaston Wiet : *privés peu à peu de leurs fidèles, ou voués à une ruine certaines par une loi qui interdisait de les restaurer*¹¹⁰. La grande quantité des colonnes et chapiteaux arrachés de ces édifices, est réemployée dans les nouvelles fondations musulmanes, comme nous venons de le signaler plus haut. Ainsi, il ne fut pas nécessaire d'en fabriquer plus.

Des fondations religieuses construites par une faction mamlouke vont disparaître en se transformant en carrière pour les constructions d'une autre faction. Parfois, un bâtiment est rasé afin que le nom de son fondateur tombe dans l'oubli. Rappelons qu'un édifice non achevé devient par la suite une mine précieuse pour les futures spoliations. Ceci d'ailleurs fut la raison pour laquelle les commanditaires ont accéléré les chantiers pour finir leurs fondations tout en étant toujours en poste. Pareillement, ils ont souvent établi leurs waqfs avant la fin des travaux, afin de garantir la pérennité du bâtiment et la sécurité de leur famille et descendance.

Le patrimoine cairote a perdu des édifices majeurs de l'architecture mamlouke, du fait de l'abandon et de la ruine, comme la Madrasa du sultan al-Ašraf Ḥalīl et celle du sultan al-Ašraf Ša'bān. On a longtemps récupéré des matériaux de construction sur les dépouilles de ces édifices sultaniens. Maqrīzī raconte comment les deux madrasas furent démolies par le même sultan : al-Nāšir Farağ. Il utilise la pierre provenant de la première pour construire un minaret à la Mosquée al-Azhar en 818H. / 1415¹¹¹. Cinq ans avant, il avait démolit la seconde. Ces deux édifices appartenaient à de jeunes souverains, malheureux, qui ont été assassinés à un très jeune âge.

¹⁰⁹ Sur le sujet de la ruine attaquant Le Caire et ses périphéries et la dégradation du cadre urbain de la ville au début du XV^e siècle, voir le travail de J. Loiseau, *Reconstruire la maison du sultan*.

¹¹⁰ G. Wiet, *Les mosquées du Caire*, p. 136.

¹¹¹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 276.

Al-Ašraf Ḥalīl accède au pouvoir après son père al-Manšūr Qalāwūn. Il est assassiné à trente ans, son règne ne dure que quatre ans (r. 689-693 H. / 1290-1294). Il construit sa fondation funéraire avant de devenir sultan, en 687 H. / 1288. Aujourd'hui, seul le mausolée a survécu. Effectivement, on n'allait pas démonter les murs qui englobent la tombe du jeune sultan. Nous savons que le sultan avait réussi à établir un waqf pour sa madrasa¹¹². Mais le waqf comprenait des terrains à Acre et à Tyr¹¹³. Ainsi, il est fort possible, que les revenus du waqf se soient arrêtées, avec les événements qui se sont déroulées pendant le règne du sultan al-Nāšir Faraġ¹¹⁴. La madrasa s'est-elle donc arrêtée et commence à tomber en ruine ?

La Madrasa du sultan al-Ašraf Ša'bān ne fut jamais terminée. Le sultan est assassiné presque deux ans après l'ouverture du chantier. Al-Ašraf Ša'bān avait dix ans quand il devint sultan, mais il reste au pouvoir pendant quatorze ans (r. 764-778 H. / 1363-1376). En Šafar 777 H. / 1375, il entame le chantier de sa futur madrasa, près de la Citadelle et en face de celle du sultan Ḥasan. Maqrīzī la décrit comme étant la Grande Madrasa : *al-madrasa al-kubrā*. Il dit que son iwan dépassait celui de la Madrasa du sultan Ḥasan¹¹⁵. Ibn Taġrī Birdī dit qu'il construit une madrasa à la même hauteur que celle de son oncle¹¹⁶. Pourtant, pendant le chantier, un grand incendie a lieu, laissant d'énormes dégâts¹¹⁷. Deux mois après, le sultan fut assassiné. Il n'avait que vingt-quatre ans. La madrasa ne sera donc jamais achevée, le sultan est enterré dans la fondation funéraire de sa mère à la rue Tabbāna¹¹⁸. En 811 H. / 1408, Ğamāl al-Dīn al-Ustadār lui enlève les panneaux en marbre de ses *qā'a-s*, pour réutiliser une partie dans la Duhayšā qu'il construit pour le sultan al-Nāšir Faraġ en face de Bāb Zuwayla. Les fenêtres en bronze laitonné avec de l'argent et de l'or ainsi que les portes en bronze, sont achetées par ce dernier pour les utiliser dans sa propre madrasa, à un prix considéré assez bas¹¹⁹. Maqrīzī signale que le travail

¹¹² D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 142.

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ Les attaques de Tamerlan aux villes syriennes dont Alep, et les batailles contre les émirs mamlouks de la Syrie, voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, pp. 241-242.

¹¹⁵ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS., II, p. 661; MAQRIZI, *Sulūk*, III, p. 251.

¹¹⁶ Sultan Ḥasan est l'oncle paternel du sultan al-Ašraf Ša'bān. IBN TAGRI BARDI, *Nuġūm*, XIII, p. 123.

¹¹⁷ MAQRIZI, *Sulūk*, III, p. 271.

¹¹⁸ MAQRIZI, *Sulūk*, III, p. 282.

¹¹⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.401.

était bien raffiné et que le prix devait dépasser dix fois la somme payée¹²⁰. Peu de temps après, en 813 H. / 1411, le sultan al-Nāṣir Farağ l'a démolie et la rase jusqu'au sol. Il prend sa pierre¹²¹ qu'il utilise peut-être dans la construction de sa *ḥānqāh*. Le reste des pierres, il l'abandonne à la population. Cependant, Maqrīzī précise qu'il laisse son portail¹²².

L'année suivante, son terrain est choisi par le sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ pour la construction de son *bīmāristān*. En Ğumādā al-Awwal 814 H. / 1411 son nouveau chantier commence. Il est possible que cette nouvelle fondation soit construite sur les fondations de l'ancienne. Maqrīzī énonce que la porte de l'hôpital se trouve là où s'est élevée un jour la porte de la madrasa¹²³. Par ailleurs l'orientation de la salle centrale suit la direction de la *qibla*¹²⁴. Al-Ġawharī avait écrit qu'une partie près de la porte va survivre de la madrasa. La monumentalité de l'édifice, représentée aujourd'hui comme une des plus belles ruines médiévales du Caire, donne quand même une sensation de la grandeur de l'édifice perdu.

Une mosquée ruinée est soumise au danger de vol. Quand la prière et l'enseignement ainsi que le waqf de la Madrasa al-Ṣāhibiyya al-Bahā'iyya, s'arrêtent, après plus d'un siècle et demi de son existence à Fuṣṭāṭ, le bâtiment devient sujet de vols et ses environs se transforment en *ḥarāb*. Pour essayer de la protéger des tentatives de vol, il fallait laisser un gardien nuit et jour pour s'assurer que ses portes et son marbre ne sont pas arrachés. Mais elle ne va pas résister aux appétits du sultan al-Nāṣir Farağ, qui lui arrache ses colonnes en marbre. Cette madrasa construite en 654 H. / 1256 à Fuṣṭāṭ, pas loin de la Mosquée de 'Amr perd sa gloire et sa réputation parmi les lieux de savoir en Égypte. Elle fut complètement démolie par le sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ, qui a sans doute recyclé ses matériaux dans ses constructions¹²⁵. Maqrīzī termine sa description avec un passage douloureux, en ajoutons que bientôt, son emplacement même ne sera plus reconnu ¹²⁶!

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS., II, p.666.

¹²² *Ibid.*

¹²³ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.408.

¹²⁴ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 245.

¹²⁵ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.371.

¹²⁶ *Ibid.*

Démolir pour récupérer

Parfois, les bâtiments ne sont pas abandonnés, spoliés, confisqués ou ruinés, mais ils sont quand même démolis. Ces édifices, parfois achetés en premier, sont condamnés à la démolition, afin de récupérer les matériaux de construction pour les réutiliser dans les nouveaux bâtiments. Cette fois-ci on démolit pour les matériaux et non pas pour le terrain. Les sources indiquent parfois qu'un édifice est détruit justement pour pouvoir récupérer ses précieux décombres. Comme pour Dār al-Zarraq, qui fut démoli pour ses ruines importantes : *anqāḍiha al-ǧalīla*¹²⁷. D'autres édifices sont achetés avec l'intention de récupérer leurs décombres. Le sultan Baybars al-Ǧašankīr achète Dār al-Afram à Fuṣṭāt, Dār al-Wazīr al-Fā'irī ainsi que Dār al-Anmāḍ au Caire, pour justement les démolir et récupérer la pierre, le bois et le marbre, etc, afin de l'utiliser dans le chantier de sa *ḥānqāh*¹²⁸. Ce fut donc un moyen pour une fourniture rapide des matériaux.

Par ailleurs, les ruines sont aussi vendues, pour profiter des éléments de construction qu'ils fournissent. En Ṣafar 825 H. / 1422, Les ruines des palais de Siryāqūs sont vendues à une somme importante, qui atteint les huit cent vingt cinq mille dinars¹²⁹. Maqrīzī ramène aussi le cas de la Mosquée d'Ibn al-Maǧrabī, qui donnait sur le Ḥalīǧ al-Nāširī et où les décombres furent vendus comme celles des autres : *kamā bi'at anqāḍ ḡayruhu*¹³⁰.

¹²⁷ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 120.

¹²⁸ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 416.

¹²⁹ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 200.

¹³⁰ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 328.

6.4. OUTILLAGE ET MOYENS DE TRANSPORT

Avec l'absence de tout ouvrage iconographique lié aux chantiers de cette époque, on ne peut trouver des réponses que dans les sources écrites. Les exemples rapportés sont rares, mais on arrive tout de même à distinguer quelques petites informations, qui présentent des exemples divers variant des échafaudages jusqu'à la corde à nœuds. Dans les chroniques des historiens, on trouve la présence de machines sur les chantiers : *'ālāt*. Par exemple, sur le chantier de la Madrasa Aqbuḡāwiyya, Maqrīzī mentionne la présence de machines sur le chantier¹³¹. L'émir a probablement profité de son poste de *šādd al-'amā'ir* et il a utilisé les machines appartenant au *dīwān al-'amā'ir*. Par ailleurs, pour la construction de l'istabl de l'émir Ṭāz, Maqrīzī ajoute qu'on a ramené sur le chantier beaucoup de machines pour la construction ; *'ālāt al-'imāra*¹³². Al-Samhūdī explique comment le sultan al-Zāhir Baybars a préparé des machines pour les envoyer avec 53 artisans à Médine. Ils leur fournissent aussi les matériaux et toutes les dépenses nécessaires pour restaurer la mosquée du Prophète¹³³. Qu'elles sont donc ces machines retrouvées sur les chantiers ? Dans la partie qui suit nous allons essayer de montrer les différents types d'outillages sur les chantiers, ainsi que les moyens de transport utilisés.

6.4.1. Outillage lourd

L'outillage lourd regroupe un ensemble de structures allant du simple échafaudage, jusqu'aux machines les plus sophistiquées. Ils sont généralement fournis par le commanditaire. Ces machines sont : soit achetées ou fabriquées pour le chantier en cours, soit prêtées ou louées à l'occasion. Ces engins ont une taille et un coût important. Ainsi, ils sont certainement conservés à la fin d'un chantier pour être réemployés sur un autre.

Les seuls outils expliqués avec un peu plus de détail concernant leurs fonctions, sont ceux qui servaient au levage. Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, l'historien Ibn

¹³¹ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.384.

¹³² MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 860.

¹³³ AL-SAMHŪDĪ, *Wafā' al-wafā'*, I, p. 432.

Ṭūlūn présente le nom d'un menuisier syrien assez fameux, qui a travaillé sur le chantier de la restauration de la mosquée du Prophète à Médine pendant le règne du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy. La réputation de ce menuisier est manifestée grâce à son génie mécanique. Il a réussi à construire un engin, qui facilite et accélère le levage des poutres en bois pour le travail de la charpente¹³⁴. Doris Behrens-Abouseif propose que cet engin ait été une roue gigantesque :

« The machine was a giant pool operated by several men who, like hamsters, walked within it to wind a rope that, through a system of pulleys, raised the weight attached to its end. ¹³⁵»

En se basant sur l'absence de cette forme de miniature persane (Figure VI-39) de Kamāl al-Dīn Bihzād Hirawī, qui dessine une scène de la construction du fort Kharnaq à Hérat (1494-1495), sans qu'il y ait un engin pour le levage des matériaux, elle considère alors que ce palan n'avait pas d'équivalent dans le monde musulman et fut donc une nouveauté sur les chantiers mamlouks. Dans cette scène, seule la corde et les escaliers en bois sont utilisées pour lever le mortier et la pierre.

Ibn Ḥaldūn mentionne une autre machine pour soulever les poids qu'il nomme ; *al-hindām*. Dans son ouvrage *Kitāb al-ta'rīf*, où il présente le chantier de la madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq à Bayn al-Qaṣrayn et son émir responsable, il écrit:

« Pour le travail, ils utilisent le *hindām* quand ils sont incapable d'utiliser leurs propres forces. ¹³⁶»

Ibn Ḥaldūn explique qu'à l'aide de cette machine, il est possible d'élever et de transporter des matériaux extrêmement lourds, une tâche qui dépasse les simples capacités humaines, selon lui. Avec un savoir en géométrie mécanique, on peut employer une poulie ou plusieurs, pour surélever les matériaux les plus pesants. Leurs poids est ainsi réduit, ce qui facilite le levage¹³⁷. Grâce à ce système on peut soulever jusqu'à 500 kg. Je suppose qu'on a peut-être utilisé la force

¹³⁴ IBN ṬŪLŪN, *Mufākahat al-ḥillān*, I, p. 51.

¹³⁵ D. BEHRENS-ABOUSEIF, « European arts and crafts at the mamluk court », p. 51.

¹³⁶ IBN ḤALDŪN, *Kitāb al-ta'rīf*, p. 391-392: "ويتناولون الأعمال بالهندام إذا توارت عن قدرتهم بالامتناع". Pour le texte en entier, voir volume II, p. 139.

¹³⁷ IBN ḤALDUN, *Muqaddima*, p. 409.

animale avec l'humaine pour actionner la machine. Le levage peut sans doute s'effectuer du sol mais aussi de l'étage. D'ailleurs, Ibn Ḥaldūn trouve que ce n'est pas une invention de l'époque, on a sûrement appliqué ces méthodes depuis l'antiquité. Le levage est aussi appliqué pour transporter des matériaux plus légers à l'étage, comme par exemple le mortier.

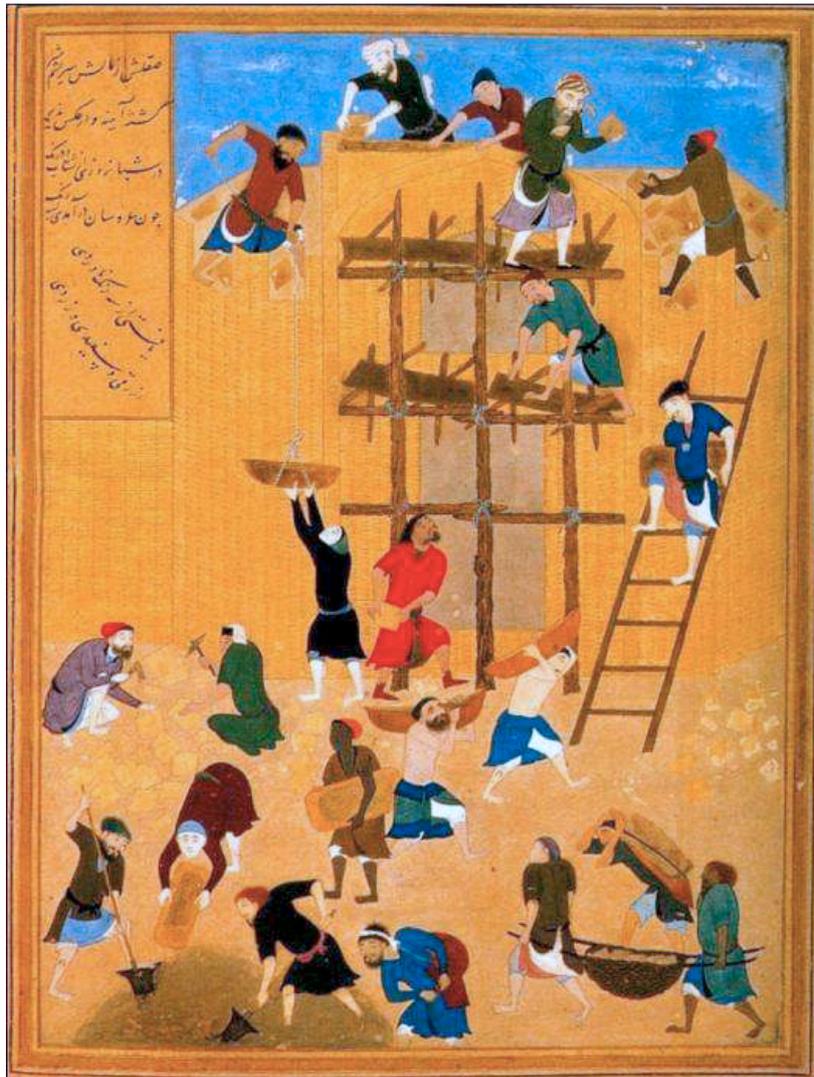


Figure VI-39 Miniature persane de Kamāl al-Dīn Bihzād Hirawī, époque Timuride (1494-1495), La construction du fort de Kharnaq à Hérat.

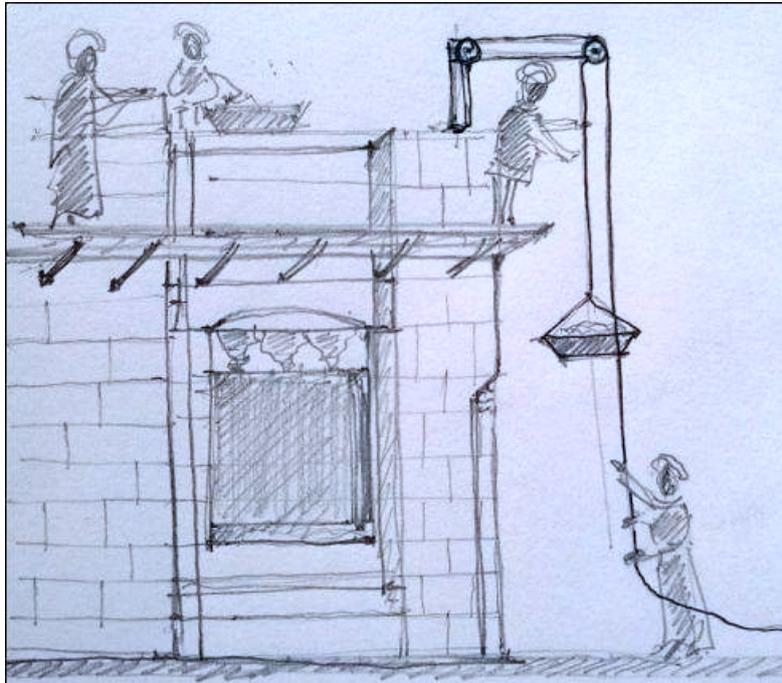


Figure VI-40 Sketch montrant une variation du *hindām*
expliqué par Ibn Ḥaldūn ©Omniya Abdel Barr

Les échafaudages sont aussi mentionnés dans les sources. Ibn Taġrī Birdī décrit une scène où un ouvrier tombe d'une *saqāla*¹³⁸. Les échafaudages servent aux ouvriers pour travailler en hauteur lors de la construction d'un mur. Ils sont composés de grosses poutres horizontales qui sont placées provisoirement dans la maçonnerie dans des trous de boulin, et d'autres verticales. Elles supportent les planches sur lesquelles circulent les ouvriers. Les poutres en bois sont attachées avec des cordes. On trouve parfois aujourd'hui sur les murs des monuments mamlouks des traces de ces poutres.

Les coûts des échafaudages sont une composante importante sur les chantiers, mais c'est un détail assez technique qui a certainement échappé aux historiens. Imaginons un chantier comme celui de la madrasa du sultan Ḥasan. Sûrement la question des échafaudages étaient un projet à part. Actuellement, nous avons des ouvriers qui sont spécialisés seulement dans le

¹³⁸ Ibn Taġrī Bardī, Nuġum, VIII, p. 51.

montage des échafaudages. C'est une tâche compliquée, qui nécessite une force physique spécial. Une faute peut être mortelle !

Les machines utilisées dans le cadre du bâtiment ne se limitent pas toutefois aux échafaudages et aux engins de levage. On a certainement utilisé des broyeurs pour mélanger le plâtre, des fours pour brûler la chaux, des pompes pour évacuer l'eau, des scies géantes pour la préparation des poutres en bois. Ces outillages peuvent aussi se trouver hors du chantier.

6.4.2. Outillage léger

Ce genre d'outillage consistait en différents outils nécessaires pour chaque métier, comme le marteau pour le tailleur de pierre, la scie pour le menuisier, l'équerre pour le *muhandis*, la truelle pour le maçon et le plâtrier, la hache pour le charpentier, etc. On trouve aussi d'autres outils, comme la *qas'a* (forme de sceau) pour y mettre le mortier, le *maqtaf* (forme de sac ou sceau) pour le sable, les seaux pour mettre l'eau, les pelles, etc. Ajoutons aussi les formes en bois, *šadda*, pour construire les arcs¹³⁹. Malheureusement, nous n'avons pas de rapports qui puissent nous donner plus de détails sur cet outillage léger sur le chantier. Seul Ibn al-Uḥuwwa rapporte que, pour s'assurer qu'un mur construit est droit il faut être muni d'angle, de poids et de fil¹⁴⁰.

6.4.3. Moyens de transport

La question des moyens de transport dépasse les limites du chantier. Les matériaux sont transportés des carrières, comme du Muqattam, mais aussi des bateaux arrivant sur le Nil, charriant des colonnes de marbres de la Haute Égypte, ou du bois de la Syrie. Les modes de portage varient entre des modes humain et animal. En plus des matériaux de construction, il fallait aussi transporter les déblais sortant des travaux de démolition. Pour les éléments les plus lourds, ils ont sans doute utilisé les chariots à quatre roues, que les charrettes à deux roues. Les

¹³⁹ Ces terminologies sont utilisées sur les chantiers actuels. Mais je pense que les noms n'ont pas tellement variés depuis.

¹⁴⁰ Ibn al-Uḥuwwa, *Ma'ālim a-qurba fī aḥkām al-ḥisba*, p. 343.

chariots étaient tirés par des attelages de bœufs mais peut-être aussi par des mules ou encore des chameaux. Pour débarrasser les débris sortant des travaux de démolition de la Ḥizānat Šamā'il, la prison détruite par le sultan al-Mu'ayyad Šayḥ pour la construction de sa mosquée, ils utilisent des chameaux et des mules¹⁴¹. Maqrīzī ajoute que le nombre des bêtes était grand à un point qu'ils consommaient 500 fourrages par jour¹⁴².

Al-Šafadī, en présentant le chantier du palais de l'émir Baktumur al-Sākī sur Birkat al-Fīl, explique que les coûts des travaux auraient augmenté si *les roues n'étaient pas de chez le sultan et les tailleurs de pierre et la main-d'œuvre étaient des prisonniers*¹⁴³. Pour le chantier de la madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq à Bayn al-Qaṣrayn, Maqrīzī et Ibn Iyās écrivent que les responsables du chantier ont envoyés des bœufs et des vaches au Muqattam pour ramener la pierre sur des roues¹⁴⁴. Pour ce même chantier, Qalqašandī avait composé des vers rimés que nous avons déjà présenté dans le chapitre III dont ce vers:

وكم صخورٍ تَخَالُ لِيْنٍ تَنْقُلُهَا فَإِنِهَا بِالْوَحَا تَأْتِ بِالْعَجَلِ¹⁴⁵

Et la traduction :

Combien de pierres penses-tu que le
ḡin a déplacées

Qui sont arrivées avec une
extrême vitesse (ou sur des
roues)

Bien entendu il y a aussi d'autres moyens de transport plus légers pratiqués sur l'épaule de l'ouvrier ou sur son dos, ou dans des paniers ou encore sur des planches.

¹⁴¹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 328.

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ AL-ŠAFADĪ, *A'yān al-'aṣr*, I, p. 710.

¹⁴⁴ MAQRIZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS., IV, p. 680; IBN IYĀS, *Badā'ī'*, I/2, p. 350

¹⁴⁵ QALQAŠANDĪ, *Šubḥ al-A'šā*, III, p. 368.

6.5. LES CONDITIONS DE TRAVAIL SUR LES CHANTIERS MAMLOUKS

Les chantiers mamlouks immobilisaient un nombre considérable de travailleurs. Comme nous l'avons expliqué auparavant dans le chapitre V, les artisans et ouvriers voyageait exprès au Caire pour participer aux chantiers, initiés par les sultans et les émirs mamlouks. Les habitants du Caire ont aussi largement participé aux divers chantiers. Les historiens rapportent plusieurs passages sur ces travailleurs. Dans la partie qui suit, nous allons présenter les conditions de travail décrites dans les sources mamloukes.

6.5.1. Conditions abrutissantes, la corvée

Les conditions de travail sur le chantier mamlouk n'étaient pas toujours satisfaisantes. Les historiens sur ce sujet ne vont pas rester discrets. Cependant, avant d'aborder les informations requises dans les textes, je voudrais tout d'abord commencer par une histoire, qui est supposée être amusante, mais en réalité, qui révèle ironiquement les conditions accablantes que les habitants du Caire ont dû subir pendant l'exécution des monuments mamlouks. Comme toujours, le peuple Égyptien se moque de ses souffrances en faisant rire les autres. Cette histoire est enregistrée par Léon l'Africain¹⁴⁶, qui visite Le Caire pendant une période turbulente, à l'aube de la conquête ottomane. En présentant la place de l'Azbakiyya, au faubourg de Bāb al-Lūq, il raconte une scène '*amusante*' réalisée par des artistes de rues, qui font aussi danser les ânes :

« Le baladin, après avoir un peu dansé, parle à son âne. Il lui explique que le sultan (sultan) veut entreprendre une grande construction et qu'il a l'intention d'employer tous les ânes du Caire à porter la

¹⁴⁶ Jean-Léon l'Africain, ou al-Ḥasan b. Muḥammad al-Wazzān al-Zayyātī (al-Fāsī), est né à Grenade entre 1489 et 1495. Après la prise de Grenade par Ferdinand et Isabelle en 1492, sa famille se réfugie à Fès. al-Ḥasan reçoit une éducation dans les madrasas de Fès et à l'université al-Qayrawān. Sa famille occupait une place honorable de la société. Il effectue plusieurs voyages, parfois pour le compte du sultan de Fès. Il visite l'Égypte en 1517, au moment même de la chute du sultanat Mamlouk devant les troupes du sultan Sélim I^{er}. Au cours de ce séjour en Orient, il effectue son pèlerinage à la Mecque. A son retour au Maroc, il est capturé et emmené en Italie puis offert au Pape, qui l'accueille dans le château Saint-Ange et en 1520 et le baptise sous le nom de Johannes Leo de Medicis. Il se donne plusieurs noms, mais il est universellement connu comme Léon l'Africain. Sa « Description de l'Afrique », est, un ouvrage géographique de base, mais d'une extrême importance historique, puisqu'il décrit une période connue pour les troubles et les changements majeurs qui eurent lieu en Afrique et en Orient. Cet ouvrage fut rédigé en Italie à partir des notes prises en Arabe. Voir l'introduction de la traduction de A. Épaulard et aussi de L. Massignon.

chaux, les pierres et tout le nécessaire. L'âne aussitôt se laisse tomber à terre, se retourne les pattes en l'air, gonfle le ventre et ferme les yeux comme s'il était mort.¹⁴⁷»

Effectivement, la situation sur les chantiers de construction n'était pas dans ces meilleures conditions à l'époque. Le règne du sultan Qanṣūh al-Ġūrī venait de s'achever avec toutes ces injustices et ces conditions austères. Ce qui fait que même l'âne s'abstient de prendre part aux activités des chantiers. Par ailleurs, nous savons qu'il y a eu des moments où les habitants du Caire ont préféré rester enfermés dans leurs maisons, ou d'éviter certains chemins, de peur qu'ils ne soient forcés à prendre part aux chantiers de construction et de réaménagement¹⁴⁸.

Dans l'ouvrage du grand cadī de Damas Tag al-dīn al-Subkī, auquel nous avons déjà eu recours dans le chapitre III, nous trouvons des informations assez intéressantes, qui donnent une idée sur les conditions de travail sur les chantiers mamlouks. A la soixante quinzième fonction, le cadī présente un texte sur le *šādd el-'amā'ir*, présenté *supra*. Le cadī n'explique pas les responsabilités du *šādd* ni ces compétences. En revanche, il dédie tout le texte aux travailleurs des chantiers. Voici une traduction du texte arabe :

« Šādd al-'amā'ir :

Il faut qu'il traite avec bonté les maçons, qu'il n'utilise personne au-delà de sa capacité, qu'il ne le laisse pas crever de faim, au contraire, qu'il ne l'empêche pas de manger, ou encore qu'il le nourrisse selon l'accord. Il doit le libérer pendant l'heure de la prière puisque ce temps n'est pas inclus dans le travail. Certains adoptent la corvée envers les constructeurs (maçons), en les affamant, et en leur payant moins que prévu, tout en les utilisant au-delà de leur capacité¹⁴⁹. »

¹⁴⁷ JEAN-LEON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, p. 507.

¹⁴⁸ MAQRIZI, *Sulūk*, III, p. 447; MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.407.

¹⁴⁹ AL-SUBKĪ, *mu'īd an-nī'am wa mubīd al-niqam*, p. 129.

" شاد العمائر: من حقه اللطف و الرفق بالبنائين ,وألا يستعمل أحدا فوق طاقته, ولا يجيعه, بل يمكنه من الأكل, أو يطعمه بحسب ما يقع الشرط عليه. وعليه أن يطلق سراحه أوقات الصلوات؛ فإنها لا تدخل تحت الأجرة. وما يعتمده بعضهم من تسخير البنائين, وإجاعتهم وإعطائهم من الأجرة دون حقهم, واستعمالهم فوق طاقتهم من أقبح الحرمات, وأشنع الجراءات علي الله تعالي في خلقه. وأقبح من ذلك أنهم يعتمدونه في بناء المساجد والمدارس: فليت شعري بأية قرينة يتقربون!"

Ce texte révèle une idée sur les conditions épuisantes des chantiers de l'époque. Si le grand cadi doit mentionner ces trois simples demandes : le fait de laisser les ouvriers : manger, prier et de les rémunérer, c'est que la situation était souvent écrasante. Ceci donne une impression que les travailleurs des chantiers mamlouks sont souvent exploités. Al-Subkī termine avec une exclamation ironique mais bien frappante :

« Ce comportement est le plus répugnant envers les êtres vivants et il est complètement interdit par Allah. Rien ne peut être encore plus ignoble que le fait que ces procédures sont appliquées pour la construction des mosquées et madrasas : Comment osent-ils s'approcher de Dieu avec une telle manière¹⁵⁰? »

Ces commanditaires disent qu'ils construisent par piété. Ils bâtissent des mosquées et des madrasas *fī sabīl Allah*. Quel Dieu accepterait-il une telle offrande effectuée avec hostilité et malveillance ? En revanche, les paroles du cadi ne vont pas trouver de résonance, puisque nous retrouvons ce comportement agressif vis-à-vis des travailleurs des chantiers jusqu'à la fin du sultanat. Malgré le déclin économique et politique de l'État mamlouk au XV^e siècle, la classe politique ainsi que les élites civiles continuent à construire inlassablement et à dépenser généreusement pour leurs projets architecturaux. Les nombreuses constructions effectuées par le sultan Qanṣuh al-Gūrī (r. 902-922 H. / 1501-1516) et ses émirs en sont la preuve. Ce sultan renommé, n'a laissé aucun coin de l'empire sans y avoir ajouté une trace¹⁵¹. Ses émirs vont nous laisser de splendides mosquées et madrasas comme celle de l'émir Qurqumās (1506-7), l'émir Ḥayirbayk (1502-21) ou encore la majestueuse mosquée funéraire de l'émir Qanībay Qarā al-Rammāḥ (1506)¹⁵².

¹⁵⁰ AL-SUBKĪ, Muʿīd an-nīʿam wa mubīd al-niqam, p. 129.

¹⁵¹ Le sultan al-Āšraf Abū al-Naṣr Qansuh al-Gūrī (850-922 H. / 1446- 1516) est l'avant dernier sultan Circassien. Il est le commanditaire du gigantesque complexe qui se trouve à l'entrée de la rue al-Ġūrīyya (l'extension sud de Bayn al-Qaṣrayn) qui d'ailleurs est inspiré de son nom. Son complexe monumental se compose d'une *wakāla*, d'un mausolée, une *ḥānqāh* et une madrasa. Le sultan est parmi les grands bâtisseurs mamlouks, il entame des projets en Syrie mais notamment au Hedjaz. L'architecture s'épanouit pendant son règne ce qui va inspirer ses émirs à prendre part en investissant dans des constructions neuves.

¹⁵² Qanībay Qarā al-Rammāḥ (m. 921 H. / 1515). Il construit deux mosquées au Caire dont une iconique qui donne sur la place Rumayla et l'autre, maintenant complètement altérée, est situé près de l'ancien emplacement de la Birka Nāširiyya. La première mosquée est dessinée sur la pièce des deux cent livres Égyptienne.

Pour ce dernier, l'*amīr āḥūr* du sultan Qanṣūh al-Ġūrī, Ibn Iyās rapporte comment il maltraita les artisans travaillants sur ses chantiers. L'émir avait l'habitude de leur payer beaucoup moins qu'il ne le fallait. Du fait, le jour de sa mort, il ne sera regretté par personne¹⁵³. L'émir suivait donc l'attitude de son sultan, dont le règne sera marqué avec ce comportement crapuleux envers les employeurs. Surtout, ceux travaillant sur le complexe funéraire du sultan Qanṣūh al-Ġūrī. Un nombre considérable de travailleurs et d'artisans va mourir dans ses prisons¹⁵⁴.

À l'époque bahrite, les conditions n'étaient pas meilleures. Le cas du chantier du complexe du sultan al-Manṣūr Qalāwūn est un bon exemple, qui suppose que les conditions aient été encore pires ! Ibn Taġrī Birdī explique comment al-Šūġā'ī, le responsable du chantier, était si ferme avec les ouvriers et les artisans, qu'il utilisait *al-bunduq*¹⁵⁵, pour tirer sur ceux qui n'étaient pas dans sa proximité¹⁵⁶. Un jour un de ces ouvriers perd son équilibre après avoir été atteint et tombe de l'échafaudage. Le misérable meurt subitement sur le coup, à deux pas de l'émir al-Šūġā'ī. Ce dernier ne sera point touché par l'accident, au contraire, il resta indifférent et demanda aux autres d'enterrer le malheureux. Un tel accident révèle la cruauté et l'insensibilité de cet émir. La vie d'un simple ouvrier ne comptait pour rien. Aucune note de regret n'est rapportée par l'historien. Pour al-Šūġā'ī, l'essentiel était de finir à temps pour satisfaire son sultan et immortaliser son nom ainsi que de celui de son maître dans l'histoire de la ville.

En revanche, cette maltraitance sur le chantier du complexe du sultan al-Manṣūr Qalāwūn ne va pas échapper aux ulémas, qui accusent ceux qui confisquent les terrains des autres sans leurs consentements, en faisant allusion à l'échange qui a eu lieu sur la Dār al-Quṭbiyya, déjà discuté dans le chapitre II, pour se procurer le terrain. Par ailleurs les ulémas dénoncent ceux qui obligent les ouvriers à travailler plus que leurs capacités ne le permettaient, sans vraiment leurs payer ce qu'ils ont travaillé dur pour le gagner¹⁵⁷. Maqrīzī ajoute que pendant toute la période

¹⁵³ IBN IYĀS, *Badā'ī*, IV, p.451.

¹⁵⁴ IBN IYĀS, *Badā'ī*, V, p.91.

¹⁵⁵ *Al-bunduq* est probablement une arme comme l'arbalète si ce n'est son équivalent, une arme de jet composée d'un arc monté sur fût, bandée par ressort, lançant des carreaux.

¹⁵⁶ IBN TAGRĪ BARDĪ, *Nuġum*, VIII, p. 51.

¹⁵⁷ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, AFS, IV, p. 698-700.

de l'exécution de la fondation pieuse de Qalāwūn, al-Šuġā'ī avait interdit aux travailleurs des métiers de la construction des deux villes, Fuṣṭāṭ et Le Caire, de prendre part à aucun autre chantier. Avec un émir de caractère aussi violent et cruel, qui osait ne pas respecter ses ordres ?

Non seulement les travailleurs des métiers de la construction sont exploités, mais aussi les habitants de la ville ne vont pas échapper à ce chantier. Al-Šuġā'ī positionne ces émirs à Bayn al-Qaṣrayn pour obliger les passants à transporter les pierres jusqu'au chantier. Pour fuir ce travail forcé, les habitants commencent par faire des détours, pour ne plus passer devant ce chantier¹⁵⁸.

Un autre responsable des chantiers sultaniens, l'émir Aqbugā min 'Abd al-Wāḥīd, le *šādd al-'amā'ir* du sultan al-Nāṣir Muḥammad, fut connu pour son agressivité envers les travailleurs. Sur le chantier de sa Madrasa Aqbugāwiyya, accolée à la mosquée al-Azhar, Maqrīzī écrit que l'émir prend la décision de faire travailler tous les artisans et les ouvriers une journée gratuitement par semaine. L'émir ne dirige pas son chantier en personne, mais il le fait suivre par un de ses mamlouks. Ce dernier ne fut pas meilleur. Maqrīzī le décrit comme suit :

« Les gens ne vont pas voir une personne de plus injuste, plus sévère, plus puissante, plus difficile, ni avec le cœur le plus dur. Les ouvriers reçoivent de lui des difficultés indicibles. Il est bien le mamlouk de son maître¹⁵⁹. »

L'émir Aqbugā passe donc la direction du chantier de sa madrasa à un mamlouk pareil à lui, qui n'a aucune pitié. Lui-même sera responsable du décès d'un nombre considérable d'ouvriers, lors du creusement d'un *ḥalīġ* par ordre du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Dans ce cas, la scène décrite par Maqrīzī est encore plus outrageuse. Les ouvriers fatigués sont enterrés vivants !

La corvée fut aussi utilisée, nous avons déjà présenté dans le chapitre V l'utilisation des prisonniers et des captifs sur les chantiers des sultans et de leurs émirs. Dès lors, la population ne fut pas épargnée. Le sultan al-Nāṣir Muḥammad entame de nombreux chantiers de

¹⁵⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.407; AFS, IV, p. 698

¹⁵⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.384.

" ولم ير الناس أظلم منه ولا أعتى ولا أشد بأسا ولا أفسى قلبا ولا أكثر عنتا فلقى العمال منه مشقات لا توصف وجاء مناسيا لمولاه. "

construction dans la ville mais aussi à la Citadelle, qui comprend sa résidence avec sa famille et ses mamlouks ainsi que son siège politique et administratif. Pour ces chantiers à la Citadelle, Maqrīzī précise que beaucoup de gens furent soumis à la corvée. Ces infortunés sont attrapés de la rue Bayn al-Qaṣrayn en dormant, ou à la sortie des mosquées après la prière du *fağr*¹⁶⁰.

6.5.2. Conditions satisfaisantes

De manière générale, d'après les récits des historiens, les conditions des chantiers mamlouks étaient souvent absurdes et injustes. Seulement, les chroniques et les dictionnaires biographiques, rapportent qu'il y eut des exceptions. J'ai l'impression que chaque fois que les travailleurs d'un chantier étaient proprement traités, les historiens ont senti le besoin de le souligner. Il est curieux de noter que le tout premier sultan, qui, exprime une bienveillance vis-à-vis de ses employés du chantier, est le sultan al-Ẓāhir Baybars. Le chantier en question est la madrasa de ce dernier construite accolée au mausolée de son maître ayyūbide, à la rue Bayn al-Qaṣrayn. Nous sommes donc devant un des grands monuments mamlouks et le premier construit dans ce lieu prestigieux dans la ville. Le sultan al-Ẓāhir Baybars n'entame les travaux de construction qu'après avoir sécurisé son waqf. Bien qu'il ait été en Syrie, mais il écrit quand même à l'émir Ğamāl al-Dīn b. Yağmur, peut-être le responsable du chantier, pour lui demander d'initier le travail et en l'ordonnant de ne jamais utiliser une personne sans lui payer son travail. Le sultan précise, que les salaires doivent être payés complètement, sans annuler quoique ce soit¹⁶¹.

Pourtant, ses successeurs ne vont pas suivre son exemple. Nous venons de voir les atrocités commises sur les chantiers du sultan al-Manṣūr Qalāwūn et de son fils al-Nāṣir Muḥammad dans la partie précédente. La terminologie utilisée par Maqrīzī pour expliquer les conditions du travail sur les chantiers mamlouks sont assez subjectives : d'une part douceur et gentillesse, d'autre oppression et injustice. Deux actes complètement opposés. Selon Maqrīzī, forcer les travailleurs sur les chantiers est un comportement de conducteur de malveillance (*wilāt al-sū'*)¹⁶².

¹⁶⁰ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 447.

¹⁶¹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.379.

¹⁶² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B. II, p. 79, éd. AFS., III, p. 259.

L'historien rapporte plusieurs autres exemples de conditions satisfaisantes sur les chantiers. Pour la restauration de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn, le sultan al-Manṣūr Lāğīn exige de ne pas utiliser la corvée et de ne pas surcharger les travailleurs au-delà de leurs capacité¹⁶³. Par ailleurs, les artisans et ouvriers des chantiers des sultans al-Ẓāhir Barqūq¹⁶⁴, al-Mu'ayyad Ṣayḥ¹⁶⁵ et al-Muẓaffar Baybars¹⁶⁶, ont été épargnés par cette maltraitance sur les chantiers de construction. Maqrīzī souligne que pour trois chantiers appartenant à ces sultans, les travailleurs vont toucher leurs salaires et personne ne sera forcé à travailler au-delà de ses capacités. Pour le chantier de la *ḥānqāh* du sultan al-Muẓaffar Baybars al-Ġaṣankīr, l'historien ajoute la chose suivante :

« Il était humain et gentil avec les gens, il n'était violent avec personne pour sa construction et il n'utilisa aucun artisan par la contrainte. ¹⁶⁷ »

Ce comportement est répété sur le chantier de la *wakāla* du sultan al-Aṣraf Barsbāy, un bâtiment reconverti/ou restauré d'une ancienne *qaysariyya* construite pour la mère du sultan al-Kamil Ṣa'bān à Darb al-Aṣfar. Pour les travaux de reconversion, qui ont eu lieu en 825 H. / 1422, le responsable du chantier le *nāẓir al-ğayš*, le cadī Zayn al-Dīn 'Abd al-Bāsiṭ, va prendre beaucoup de soin avec les travailleurs. Maqrīzī ajoute que c'était bien dans les habitudes du cadī, de ne pas demander des tâches qui dépassent les capacités des ouvriers et de payer les gens correctement¹⁶⁸.

Par ailleurs, pour le chantier de la *ḥānqāh* de l'émir Ṣayḥū, construite en 756 H. / 1355, Maqrīzī rapporte deux vers intéressants composés par le poète Ṣalāḥ al-Dīn b. al-Zayn. Le fait de mentionner dans ces poèmes qu'aucun prisonnier n'y a travaillé et qu'il a utilisé les propres employeurs des chantiers, prouve comment ce phénomène était exceptionnel. En effet, Maqrīzī

¹⁶³ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B. II, p. 268.

¹⁶⁴ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS. IV, p. 680.

¹⁶⁵ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B. II, pp. 328

¹⁶⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B. II, p. 416.

¹⁶⁷ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B. II, p. 416 : "رفق بالناس ولاطفهم ولم يعسف فيها أحد فى بنائها ولا اكراه صانع"

¹⁶⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 79.

souligne que contrairement à la coutume sur les chantiers mamlouks, cette *ḥanqāh* sera construite sans utiliser des prisonniers et sans corvée (*suḥrah*). Personne n’y a travaillé sans qu’il ne soit payé¹⁶⁹. Voici les vers :

تفوق على الروض المكلل بالندا	لقد شاد شيخو خانكاه بديعه
ولكن على أهل الوظائف قيذا ¹⁷⁰	بناها ولم يعمل بها من مقيد

Et la traduction :

Ṣayḥū construit une ḥānqāh somptueuse	Qui dépasse les jardins guirlandés de rosée
Il l’a construite sans aucun prisonnier	Mais il y a embauché des employés

Les travaux de réaménagement urbains, surtout les ouvrages d’art constituaient les chantiers les plus rudes, et où nous trouvons les conditions les plus pénibles. Comme expliqué *supra*, beaucoup de travailleurs périssent pendant ce type de travaux, qui ne durent d’habitude que quelques semaines. Pourtant, pour la construction d’un pont entre l’île de Rawḍa et Ġiza, Maqrīzī évoque comment l’émir Maṅḡak al-Yūsūfī, qui avait en charge du chantier, paye les ouvriers, mais aussi, crée de l’ombre pour les protéger de la chaleur et du soleil¹⁷¹. En revanche, dix ans auparavant, un grand nombre d’ouvrier périt sur le chantier de Ḥūš al-Ġanam, supervisé par l’émir Aqbuḡā min ‘Abd al-Wāḥid. Est-ce que c’est une question du caractère de l’émir ?

Saḥāwī rapporte une note qui confirme les bonnes mais aussi les mauvaises conditions sur les chantiers. Les travailleurs embauchés pour travailler sur les chantiers de l’émir Yašbak min Maḥdī, remercient une fois un émir, pour avoir pris soin de leur payer leurs salaires proprement. Ces mêmes travailleurs vont pleurer à cause des conditions imposées par un autre directeur de

¹⁶⁹ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, III, p. 18.

¹⁷⁰ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, III, p. 18.

¹⁷¹ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B. II, p. 168-169.

chantier¹⁷². Saḥāwī ajoute qu'il a entendu de plusieurs personnes qu'ils l'ont remercié pour sa gestion : *yaškurūn mubāšaratuh*¹⁷³.

6.5.3. Salaires

Pendant le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad, le *dīwān el-'amā'ir* dépensait une somme considérable, de sept mille dirhams quotidiennement, pour les travaux de construction et de rénovation de la maison du sultan et de ses émirs. Pourtant, cette somme n'inclut pas le salaire de la main d'œuvre, qui était souvent mal payé, ou même jamais payé, comme nous l'avons présenté.

Quand les propriétaires de terrains, se sont plaints des sommes collectées par l'émir Maṅḡak, afin de pouvoir payer les travaux de la construction du pont, qui reliait l'île de Rawḍā à Ġiza, l'émir Maṅḡak s'excusa en disant, qu'il n'a forcé personne à travailler et qu'il a payé les ouvriers. Ce qui nous laisse penser que pour ce chantier les coûts des travaux ont été plus élevés car Maṅḡak s'est abstenu d'exploiter les travailleurs et a payé des salaires à tout le monde. Chaque *fā'il* recevait un dirham et demi par jour, et trois pain (*argifa*)¹⁷⁴. Ainsi le paiement des salaires n'était pas totalement effectué en espèces, mais ils donnaient aussi du pain¹⁷⁵. Est-ce une manière pour diminuer les coûts des dépenses ? C'est une possibilité. Malheureusement, nous n'avons pas assez de rapports sur les salaires gagnés par les artisans pour pouvoir comparer. Il est aussi possible de penser que, comme le travail physique exige un grand effort, donner de la nourriture permet donc de s'assurer que l'ouvrier va manger et ne va pas dépenser l'argent sur autre chose. Il sera donc capable de travailler convenablement. C'est peut-être aussi une question économique : à cette époque, la monnaie était plus rare et les dotations en nature plus facile ?

¹⁷² SAḤAWI, *Daw'*, III, p. 30. Il s'agit ici de l'émir Taḡrī Bardī al-Ḥazindār, qui a commencé par devenir le responsable des constructions de l'émir Yašbak min Maḥdī, puis il devient responsable de quelques chantiers du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy. voir aussi ĠAWHARI, *Inbā' al-ḥaṣr*, p. 519.

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ MAQRIZI, *Ḥitaṭ*, éd. B. II, p. 168-169.

¹⁷⁵ Le pain est à la base de tout repas égyptien.

Au cours de cette recherche je n'ai trouvé que deux informations sur les salaires des travailleurs. Celle mentionnée *supra* dans les *Ḥiṭaṭ*, et une autre information dans les *Sulūk* avec un montant qui arrive au double, soit trois dirhams¹⁷⁶, à cause de la difficulté de trouver la main d'œuvre. Les deux exemples de salaires sont pour des ouvrages d'art : la construction de ponts sur le Nil, pour protéger la ville des inondations du fleuve. Les salariés ne sont pas des artisans qualifiés, mais de simples ouvriers. À part ces deux informations, nous n'avons pas de montant pour les salaires des autres travailleurs du chantier.

Après les attaques de la peste noire sur la ville et le pays, Maqrīzī mentionne comment les salaires des travailleurs des chantiers ont doublé. Il explique la difficulté de trouver cette main d'œuvre, après la perte d'environ un tiers de la population de l'Égypte. Ceci est la raison pour laquelle on trouve cette augmentation dans les salaires, selon lui¹⁷⁷.

Ibn al-Uḥuwwa présente des détails dans son ouvrage concernant la *ḥisba*, en expliquant qu'il y avait un salaire journalier et que les travailleurs se mettaient d'accord à l'avance. Par ailleurs, pour effectuer un travail quelconque pour le bâtiment, construire une coupole, peindre les murs d'une chambre, ou faire une porte en bois, les artisans se mettaient aussi en accord sur le prix avec le commanditaire avant d'effectuer le travail. Mais Ibn al-Uḥuwwa ajoute comment ses artisans proposent des prix bas en premier. Ensuite, lorsque le travail est garanti, ils haussent les prix¹⁷⁸.

¹⁷⁶ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 251.

¹⁷⁷ MAQRIZI, *Iḡāṭat al-'umma*, p. 75.

¹⁷⁸ IBN AL-UḤUWWA, *Kitāb ma'ālim al-kurba fī aḥkām al-ḥisba*, p. 234-235. La traduction en anglaise par Levy, P. 94-95

الباب التاسع الستون: فى الحسبة على النجارين والنشارين والبنائين ورقاصيهم والجاسين والجيارين وغشهم وتديسهم.
يعرف عليهم رجلا ثقة أمينا بصيرا بصنعهم فقد يوافق أكثر الصناع على أجره معلومة كل يوم فيتأخرون عند الغدو وينصرفون قبل المساء، فينبغى أن يشترط فى ذلك ما يمنع منه الاممسيا، ومن البنائين والنجارين والدهانين من يقرب على المستعمل ما يصنعه ويهون عليه ويقلله حتى إذا شرع فيه يحوجه إلى أكثر مما قدر فيكون فى ذلك ضرر عليه غش وربما يفتقر ويستدين...ومتى لم يستعمل من يبنى من الصناع ما يصح به عمله من زوايا وموازين وخيوط، وإن جرى فيما يعمل زبغ أو ميل أو انحراف عن الاستواء لزمه عيب ذلك وفساده حتى يعود صحيحا مستقيما.

IBN AL-UḤUWWA, *Kitāb ma'ālim al-kurba fī aḥkām al-ḥisba*, p. 243

6.6. LES LANGUES DU CHANTIER

Pendant l'époque mamlouke, même si l'on pouvait encore détecter, de nombreux îlots coptophones subsistants¹⁷⁹, il est certain que la population autochtone du Caire s'exprimait déjà parfaitement en langue arabe. Le Caire a aussi recueilli de nouveaux habitants venant de tous coins de la Méditerranée et des régions alentours. Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre V, les travailleurs du chantier étaient d'origines diverses. Malgré les multiples instabilités politiques, ainsi que les guerres et les disputes entre les Mamlouks avides d'assumer le pouvoir, beaucoup d'artisans ont, malgré tout, continué à prendre la route pour Le Caire. Cette instabilité n'a pas empêché la mise en place des projets de constructions, souvent à des échelles gigantesques. Les artisans et autres travailleurs savaient qu'ils retrouveraient au Caire, plus de chances de travail. Les sources nous parlent surtout des artisans iraniens. Mais nous savons aussi qu'il y a eu d'autres présences comme déjà présenté.

Bien entendu, le sultanat mamlouk a aussi attiré de grandes vagues d'immigrations, qui fuyaient les guerres et les instabilités dans leurs pays d'origines. Par exemple, pendant le règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad, un groupe de réfugiés mongols s'installa dans les quartiers de Bāb al-Lūq et de Ḥusayniyya¹⁸⁰. Outre les immigrants et les réfugiés, nous savons que les sultans ont utilisés des captifs arméniens, francs et mongols sur leurs chantiers, comme nous l'avons présenté. Ce qui fait que la société mamlouke devient un grand *miscoglio* de groupes sociaux et ethniques différentes. Peut-on aussi dire confessionnels ? Tous ces différents groupes cohabitaient, s'interconnectaient et travaillaient sur les chantiers. Mais est-ce que cette 'population' cosmopolite s'exprimait-elle en une, ou plusieurs langues communes ?

En plus des travailleurs des chantiers, nous avons vu comment la présence des émirs mamlouks était éminente. La fonction de *šādd al-'amā'ir* en est la preuve. Cette élite militaire, représentant son maître sur son chantier, avait une langue maternelle autre que l'arabe

¹⁷⁹ M. EYCHENNE, *Liens personnels*, p. 154. Ces îlots résistent jusqu'à la disparition du copte comme langue usuelle au milieu du XIV^e siècle. Sur la question de l'utilisation et la disparition de la langue copte Voir J. GARCIN, « *Le Proche-Orient à l'époque mamlouke* », p. 343-369.

¹⁸⁰ D. BEHRENS-ABOUSEIF, « *Formation de la population* » dans « *Le Caire* », p. 184. Les Mamlouks considéraient le groupe des Mongols comme un peuple apparenté.

dépendant de son origine (turque, mongole, circassienne, kurde, turcomane ou même européennes, etc.). Puisque l'arabe était dans le curriculum de sa formation¹⁸¹ pour pouvoir être affranchi, donc nous pouvons supposer qu'ils étaient quasi bilingues. Ainsi, ils avaient au moins une connaissance dans la langue administrative du pays¹⁸².

Certes, la langue de la bureaucratie égyptienne était l'arabe. Cette langue était utilisée par les élites civiles, soit des égyptiens ou autres. La preuve, c'est que toutes les sources mamloukes sont écrites en langue arabe. Cependant dans les chroniques et les dictionnaires biographiques, on trouve quelques mentions sur l'usage de la langue turque. Mais il serait difficile de spéculer que les mamlouks géraient l'Égypte et la Syrie sans comprendre la langue des pays qu'ils gouvernaient¹⁸³. S'ils voulaient commander il faut aussi penser qu'ils avaient besoin de se faire comprendre. En ce qui concerne la langue parlée par les émirs mamloukes, ci-dessous ce que Mathieu Eychenne a conclut:

« Dans une société aussi bureaucratique que la société mamlouke, où tout semblait devoir être noté et enregistré, l'arabe en tant que langue officielle restait incontournable. La méconnaissance de l'arabe pour un émir le mettait en position d'infériorité évidente, aussi bien pour la gestion de ses propres affaires, que pour celles de l'État. ¹⁸⁴»

Voilà donc un autre handicap que je n'avais pas mis en considération lors de l'étude de la fonction de l'émir *šādd al-'amā'ir*. Puisque les sources ne révèlent aucun renseignement sur ses capacités techniques dans le domaine de la construction, peut-on suggérer qu'une bonne connaissance de la langue arabe, aurait été un atout ? Y a-t-il une possibilité que le *nāzīr al-'amā'ir* aurait été capable de communiquer avec son chef, le *šādd* en turc. Peut-être pas, sachant

¹⁸¹ L'éducation des jeunes mamlouks était divisée en deux étapes. Une première étape se concentrait sur l'étude de la religion musulmane (Coran, *šarī'a* et prière), donc il fallait lire au moins l'arabe, si ce n'est aussi l'écrire. Et une seconde étape qui enseignait l'art de la guerre, ce qui se faisait probablement par des soldats mamlouks. Cette éducation orale pouvait se faire éventuellement en langue turc. Voir B. FLEMMING, « Literary activities in mamluk halls and barracks », p. 259. D'après M. EYCHENNE, « *Liens personnels* », p. 157.

¹⁸² Sur le sujet de la langue parlée dans la cour des mamlouks voir U. HAARMANN, « Arabic in speech, Turkish in lineage », aussi un travail remarquable vient de paraître sur les affinités linguistiques entre élites, civiles et mamlouks voir M. Eychenne, « *Liens personnels, clientélisme et réseaux de pouvoir* ».

¹⁸³ M. EYCHENNE, « *Liens personnels* », p. 155.

¹⁸⁴ M. EYCHENNE, « *Liens personnels* », p. 164.

que le *nāzīr* ne recevait pas forcément une éducation littéraire mais plutôt une éducation technique et artisanale.

Il paraît évident que les émirs mamloukes s'exprimaient entre eux dans une des langues turque¹⁸⁵. Il n'y a aucune raison de ne pas parler leur langue maternelle en privé. Mais dès qu'ils avaient affaire aux artisans et autres travailleurs, il fallait trouver une langue commune pour communiquer. Puisque les princes mamlouks ont aussi participé aux chantiers de leurs sultans, non seulement pour la gestion mais aussi dans l'exécution, nous pouvons suggérer que les deux langues, l'arabe et le turc étaient présentes sur le chantier.

Quoique, le chantier mamlouk fut bien une représentation, à petite échelle, de la population de la ville. Nous avons des habitants du Caire, des trois confessions : des musulmans, des juifs et des coptes, qui étaient assez impliqués dans les différents métiers liés à la construction. Nous avons aussi les immigrés et les réfugiés qui ont ramené des techniques et des savoir-faire inédits. Nous trouvons aussi les prisonniers de guerre et les captifs sur les chantiers, qui auraient probablement acquis préalablement une expérience spécialisée dans un atelier avant de s'adhérer aux campagnes militaires.

Tous ces groupes sociaux de langues et d'ethnies différentes travaillaient ensemble dans l'exécution du projet architectural, sous la direction du *šādd*, son *nāzīr* et ses *muhandisīn*. Mais comment est-ce qu'ils collaboraient, sachant qu'ils avaient des langues maternelles différentes ? A-t-on besoin d'avoir une langue commune sur le chantier ? Comment le *šādd* communiquait avec son bureau ? Comment passait-il ses ordres ? Devait-il maîtriser la langue arabe pour pouvoir communiquer avec ses responsables, artisans et travailleurs ? Le responsable du chantier pouvait-il contrôler le chantier sans comprendre sa langue ? Sinon, utilisait-il un interprète ? Ce qui nous ramène à une autre question, est-ce que l'arabe est la langue du chantier ? Ou encore le dialecte égyptien ? J'aurais aimé retrouver plus d'indices sur ce sujet dans les sources mamloukes, mais malheureusement mes recherches n'ont abouti à rien. Difficile de confirmer la langue parlée sur le chantier.

¹⁸⁵ Évidemment le turc comprend plusieurs dialectes, comme le Qibğak.

Actuellement, pour travailler sur un chantier, et en plus le gérer, il faut être capable de communiquer avec les artisans et les ouvriers en utilisant les terminologies qui leurs sont familiers. Or, connaissant la grande différence qui se trouve entre, d'un côté la langue technique des architectes et ingénieurs et de l'autre le langage pratiques des artisans et ouvriers, je peux affirmer avec certitude que, même avec une langue commune, les responsables du chantier peuvent ne pas savoir communiquer avec leurs travailleurs s'ils ne sont pas au courant de la langue du chantier.

En essayant d'imaginer le processus du travail, il est possible d'admettre que le chantier mamlouk n'est pas une seule unité de travail. Au contraire, il est divisé entre divers groupes et équipes. Soit par spécialité ou par phasage sur le plan de travail. Il y avait des équipes d'artisans qui pouvaient travailler sans avoir recours aux autres équipes sur le chantier. Là par contre, j'estime que cette petite équipe spécialisée était au moins homogène. Tout de même je me demande si on avait vraiment besoin de parler sur un chantier. Cela dépend du travail mais en grande partie, quand les travailleurs sont déjà bien informés de leur tâche, ils n'ont pas besoin de parler pour communiquer. Ils peuvent facilement communiquer avec des signes et être compris ; va là-bas, fais cette partie comme ça, donne-moi plus de mortier, construit trois fenêtres, etc.

Désormais, les termes techniques adoptés sur les chantiers n'ont pas retrouvé une voie dans les textes historiques. Les auteurs ignoraient complètement la langue du chantier, d'une part à cause de cette division dans la hiérarchie sociale de la société¹⁸⁶. Les travailleurs du chantier étant parmi les classes inférieures. Certes, les historiens comme Maqrīzī n'ont peut-être pas eu de contacts avec les ouvriers. Mais les élites sur leurs chantiers devaient communiquer avec les ouvriers pour leur donner des ordres.

¹⁸⁶ N. RABBAT, « Perception of Architecture in Mamluk Sources », p. 160.

6.7. CONCLUSION

Aucune note de chantier ne nous est parvenue, aucun dessin, aucun détail. Par ailleurs, le déroulement d'un chantier est rarement présent dans les sources mamloukes. Cependant, nous avons réussi dans ce chapitre à dresser le calendrier d'un chantier mamlouk. Ceci nous a donné une idée assez claire sur les différentes phases et étapes du travail, ainsi que sur les événements survenus, comme l'établissement du waqf ou la préparation des festivités.

Les monuments mamlouks représentent toujours un répertoire riche des divers matériaux utilisés, qui révèlent un talent exceptionnel et une finesse incomparable. Il était donc évident, après avoir présenté le chantier, d'aborder le sujet des matériaux de construction. Bien entendu, la fourniture et la préparation des matériaux, nécessaires pour bâtir, fut une tâche essentielle et indispensable. Par exemple, il serait curieux de savoir comment un chantier est subventionné en eau. Une ressource jamais mentionnée par les historiens mais qui est certainement indispensable sur le chantier, puisque l'eau est à la base de tout mortier utilisé.

Le pays n'avait pas à sa disposition les matériaux de haute qualité utilisés pour ajouter aux édifices leurs images riches et majestueuses. C'est ainsi que les artisans cairotes vont inventer de nouvelles techniques pour substituer à ce manque de matériaux de luxe, comme le bois et le marbre. Ensuite, nous avons tenté de trouver des réponses concernant la provenance de ces matériaux, qui étaient expédiés à la capitale mamlouke depuis des villes bien au-delà du territoire du sultanat. La rareté des matériaux de luxe, comme le marbre et le bois, vont déclencher des opérations de spoliations imminentes des monuments antiques mais aussi des bâtiments des époques antérieures et contemporaines. Cette question fut déjà traitée par les recherches précédentes, mais nous avons essayé de mettre ces spoliations et remplois dans le contexte du chantier.

L'absence de documents techniques concernant le chantier ne permet pas de comprendre facilement les outillages utilisés. Néanmoins, nous avons proposé quelques exemples en partant des outillages lourds, comme les échafaudages et les machines de levages, jusqu'à arriver aux outillages légers comme la pelle et les clous. Ainsi, les bâtisseurs mamlouks ont sans doute utilisé les dernières innovations d'outillages de chantiers connus à leur époque. Il est fort probable qu'ils

ont aussi développé plusieurs autres techniques grâce aux nombreux chantiers en cours. La question des moyens de transports est parfois mentionnée dans les sources, pourtant les informations dont nous disposons sont encore assez lacunaires.

Nous terminons ce chapitre par l'observation des conditions du travail sur le chantier. Vraisemblablement, il était plutôt de coutume d'appliquer des conditions austères et abrutissantes sur les travailleurs des chantiers mamlouks. Parfois, les sources présentent des scènes différentes, où le travail ne fut pas forcé et les salaires bien payés. Ceci nous a mené à nous posant des questions sur la rémunération sur le chantier. Mais malheureusement, l'absence de tout ouvrage ou registre en liaison avec le chantier, a rendu la tâche difficile. Il est impossible de connaître le montant des salaires ni comment ils furent payé : par jour, par semaine, par mois, ou tout simplement par tâche. En revanche, si certains groupes sociaux n'étaient pas rémunérés (les captifs et les hommes soumis à la corvée), nous savons quand même que les salaires ont existé, en partie en nature.

Finalement, on aborde la question de la langue sur le chantier en proposant des questions et des suppositions car les historiens sur le sujet restent silencieux. Sans doute, plusieurs langues étaient-elles présentes sur le chantier, grâce aux diverses provenances des travailleurs. Par contre, les métiers de l'art et l'architecture n'ont pas toujours besoin d'un langage parlé pour pouvoir communiquer. Si on ramène un artisan de mosaïque et qu'on lui demande d'appliquer de la mosaïque sur le *miḥrāb* de la mosquée, l'artisan peut très bien travailler sans qu'on lui adresse la moindre parole. C'était plutôt le responsable du chantier qui avait besoin de communiquer ses idées et ses ordres. Or, nous savons qu'il y a déjà une grande différence entre le vocabulaire de l'architecture écrite ou dessinée et celui du chantier parlée. Utilisaient-ils des intermédiaires ?

CHAPITRE VII

LE BILAN DU CHANTIER

Le chantier est terminé ou presque! Le bâtiment est prêt à jouer son rôle dans la ville. Le moment est venu d'évaluer le travail et de prendre en compte les essais et les erreurs réalisés pour en tirer des leçons pour l'avenir. C'est maintenant que nous pouvons aussi faire le bilan du chiffre réel des coûts des travaux ainsi que des durées nécessaires à l'exécution de ces monuments.

C'est aussi le moment de remercier l'équipe des responsables et assistants ainsi que les différents artisans et ouvriers, qui ont participé à cette aventure et ont accompli un travail surprenant et magnifique. Le bâtiment se prépare donc, à démarrer les festivités qui vont marquer son inauguration. La population n'est pas tenue à l'écart de tous ces événements. Comment va-t-elle les recevoir ?

L'étape suivante se doit d'assurer l'avenir de l'édifice et de garantir sa pérennité. Mais, comment ceci va-t-il avoir lieu ? Comment va-t-on fournir une gestion et un maintien continus à la nouvelle construction? Voici donc les dernières questions posées dans cette recherche.

7.1. ÉVALUATION DU TRAVAIL

Maintenant que le travail est achevé et que le nouveau bâtiment est sur le point d'être inauguré, Il convient donc de faire les derniers comptes et d'évaluer le projet et le chantier. En effet, la comptabilité est réalisée par les responsables du chantier pour la présenter au commanditaire afin d'expliquer et peut-être aussi de justifier les dépenses réalisées. Maqrīzī raconte qu'à la fin des travaux de la madrasa Ṭaybarsiyya, les *mubāširīn* ont présenté un rapport sur les dépenses de la madrasa du fondateur : l'émir Ṭaybars.

« Il a été convenu que, lorsqu'il (l'émir Ṭaybars) termine la construction de la madrasa, ses employeurs lui ramènent le compte des dépenses. Quand il reçoit la note, il demande de lui ramener une bassine et il y lave toutes les feuilles des dépenses, sans les regarder et il dit : De l'argent qu'on a sorti pour Dieu, on ne lui fait pas de comptes !¹ »

Pour ce bâtiment, selon l'histoire édifiante que nous raconte Maqrīzī, l'émir refusa de regarder les comptes et de connaître le chiffre exact des dépenses, puisque, selon lui, il ne faut pas faire des comptes avec Dieu ! Par contre, cette note rapportée par Maqrīzī est fort intéressante pour notre propos, car, si l'on peut penser que la morale de la fable est un peu arrangée par le pieux historien, elle confirme en revanche la présence de documents consignés pour le chantier. Par ailleurs, ceci montre aussi qu'une forme d'évaluation des coûts réels du chantier a dû avoir lieu, afin de connaître exactement le montant des dépenses, ce qui peut servir par la suite pour estimer les nouveaux coûts des projets. Il est curieux de noter que la réaction de l'émir fut de jeter la note dans une bassine d'eau. Peut-être tenons-nous par cette réaction la fameuse phrase utilisée couramment aujourd'hui en Egypte pour dire qu'une feuille n'a aucun intérêt: « mouille-la et bois son eau » : *billa-hā wa-išrab mayit-hā*.

¹ MAQRĪZĪ, *Hīṭat*, éd. B., II, p. 383.

"واتفق أنه لما فرغ من بناء المدرسة أحضر إليه مباشره حساب مصروفها فلما قدم إليه استدعى بطشت فيه ماء وغسل

أوراق الحساب بأسرها من غير أن يقف على شيء منها وقال شيء أخرجنا عنه لله تعالى لا نحاسب عليه."

Désormais, l'architecture aussi devra être évaluée. D'une part pour mettre l'accent sur l'ingéniosité du travail et d'autre part pour éviter les erreurs exécutées. Les nouveaux schémas en vogue introduits dans l'architecture mamlouke seront appréciés et plus tard recopiés. Il est clair qu'il y a eu une évolution dans les styles et dans les techniques du travail. Ce dynamisme architectural a sans doute joué un rôle majeur dans le développement de l'art et de l'architecture mamlouke, en introduisant des nouvelles techniques au fur et à mesure. La Madrasa du sultan Ḥasan marque un point important dans l'architecture de la ville puisqu'elle a engendré de multiples innovations dans l'art du bâti cairote. Les concepteurs de cet édifice prestigieux ont créé des éléments nouveaux. Par exemple, tous les plafonds de la construction sont voûtés, ce qui ne sera jamais répété à cette échelle-là. Certes, on trouve dans la madrasa du sultan al-Ẓāhir Barqūq cette forme voûtée, mais à une échelle bien plus réduite. Par ailleurs, la Madrasa du sultan Ḥasan présente pour le *skyline* cairote un portail avec un travail de *muqarnas* incomparable. Le concepteur du portail de la madrasa d'Umm al-sultan Ša'bān s'en est peut être inspirée, puisque ces deux portails représentent des éléments clefs dans l'architecture mamlouke du Caire. Ils ne seront jamais repris. Bien entendu, il y eu des tentatives plus tard, pendant l'époque circassienne de garder cet inspiration complexe dans les portails, comme avec les constructions du sultan al-Ẓāhir Barqūq, al-Mu'ayyad Šayḥ, al-Ašraf Barsbāy. Ces tentatives resteront toutefois assez modestes.

Sur ce sujet, les coupoles mamloukes sont un cas un peu particulier, car, pour la première fois au Caire, on voit l'apparition de coupoles réalisées complètement en pierre. Auparavant, le bois était plutôt le matériau utilisé pour ce genre de construction, puisqu'il permettait de construire des coupoles à grande portée. Seulement ces coupoles en bois étaient vulnérables au feu, notamment à cause de l'éclairage. Le seul exemple survivant de nos jours est la coupole du mausolée de l'imam al-Šāfi'ī, qui fut recopiée plusieurs fois. La dernière coupole construite en bois est probablement celle de la Madrasa du sultan Ḥasan, qui a aussi disparue et fut remplacée plus tard par une restauration en pierre. Ainsi, l'usage du bois est abandonné et on se dirige plutôt vers la construction en briques et surtout en pierre, ce qui va largement caractériser l'horizon cairote. Nous avons expliqué auparavant dans le Chapitre II en présentant

la formalisation du projet comment ces modèles de coupoles réussis étaient recopiés, comme la coupole en zigzag, construite à la Ḥānqāh du sultan al-Nāṣir Faraġ.

En étudiant les structures des coupoles mamloukes, Kessler remarque un détail important. Pour les coupoles construites avec des côtés convexes, un style caractéristique de la première moitié du XIV^e siècle, on remarque l'irrégularité du jointement, ce qui crée un effet visuel assez troublant. Pourquoi les pierres ne sont-elles pas taillées en suivant des formes identiques ? Elle pense que la réponse à cette question se trouve dans le besoin d'économiser la pierre et de ne rien gaspiller :

« When assembling the courses on the ground, they could simply cut the blocks of raw material arriving from the quarries to whatever maximum size. ²»

Cette technique fut qualifiée de nouvelle du fait que le résultat escompté n'avait pas été prévu ni anticipé ; peut-être par manque d'expérience ou par manque de moyens ; ou bien tout simplement en prévision de recouvrir plus tard la surface avec du plâtre. Mais alors pourquoi utiliser la pierre, difficile à manier et non la brique si le but escompté était simplement de recouvrir la coupole in fine ? Cette taille de la pierre ne sera plus répétée pendant la seconde moitié du XIV^e siècle. Pour éliminer cette irrégularité dans la répétition du jointement, la taille de chaque pierre sera calculée à l'avance. Au final les maçons réussiront à construire des coupoles avec un jointement vertical mais caché.

Nous ne présentons que quelques exemples, pour justifier notre hypothèse qu'une forme d'évaluation eue lieu. Mais cette question peut éventuellement être le sujet d'une étude à part.

7.2. CÉRÉMONIE DE L'INAUGURATION

Aujourd'hui, en visitant un monument mamlouk majestueux, une madrasa ou un ancien palais, on essaye de le visualiser dans sa forme originelle, d'imaginer comment il était décoré, le jour de sa première entrée dans le monde. De loin, on évoque les bruits et les éclats des

² C. KESSLER, *The carved masonry domes of medieval Cairo*, p. 6.

derniers ordres donnés, des derniers cris exigés pour que les préparatifs soient parfaits. On imagine le dernier balai qui fait le tour de la cour à la hâte et la dernière peinture appliquée. On passe à côté de la fontaine centrale et on devine comment elle fut bien lavée pour être remplie d'eau sucrée. On respire l'odeur du banquet du déjeuner qui se prépare à l'arrière pour l'offrir aux invités et à la population présente. Ensuite, d'un coin de la cour, on regarde le train des cadeaux qui défile dans la cour de la fondation, en attendant l'arrivée du sultan et de ses invités. Qui sont donc les invités de cette inoubliable journée ? Que vont-ils faire ? Comment la journée va-t-elle s'écouler ? Que vont-ils manger ? Comment vont-ils fêter cet événement majeur ? Les chroniques de Maqrīzī et d'Ibn Iyās ramènent des détails intéressants sur ces journées de fête, qui célèbrent la fin des travaux d'une nouvelle résidence, ou celle d'une fondation pieuse. Grâce aux historiens, nous pouvons dessiner une image sur les événements qui prennent place pendant cette journée importante.

Une grande fête est organisée pour commémorer la fin des travaux du Qaṣr al-Ablaq, le fameux palais du sultan al-Nāṣir Muḥammad, construit à la Citadelle pour rivaliser avec un autre palais portant le même nom à Damas, érigé par son prédécesseur ; le sultan al-Zāhir Baybars. Ibn Iyās décrit la soirée comme étant une grande nuit royale, jamais égalée³. La journée commence par une *ḥatma*, une lecture entière du Coran, qui est probablement effectuée par le sultan, les quatre grands cadis, les grands émirs mamlouks et les élites civiles présentes⁴. Ensuite, un long couvert, un *simāṭ*, est dressé pour y mettre le repas fastueux, et la fontaine du palais est remplie de limonade pour en distribuer aux invités.

Ces rituels se répètent lors des autres journées de fête. On commence souvent par une prière, un serment ou encore par la lecture du livre saint, suivi d'un banquet offert aux invités puis à la population. Mais, pour le palais du sultan, d'autres épisodes sont ajoutés à la journée. Puisque l'édifice en question n'est pas une fondation religieuse, comme c'est souvent le cas, mais une résidence luxueuse du souverain puissant, on se permet, plus tard dans la nuit, d'offrir

³ IBN IYĀS, *Badā'ī'*, I/1, p. 445.

⁴ *Ibid.*

une fête musicale à ses invités : Des chanteuses et des musiciens enflamment donc la soirée. Le sultan demande aussi d'allumer le feu au Maydān al-Rumayla pour éclairer l'entrée de la Citadelle⁵. Ainsi, la ville s'illumine au sein de l'obscurité nocturne, pour célébrer la nouvelle construction du sultan. Le sultan al-Nāṣir Muḥammad offre à ses émirs des robes d'honneurs et des sommes d'argent selon leur statut. Maqrīzī rapporte que ce jour-là, le sultan dépense une fortune colossale pour ses multiples émirs, somme qui atteint un montant de cinq cent mille mille dirhams⁶. La construction du palais aurait probablement coûté bien moins.

Pour les fondations pieuses, la fête d'inauguration prend place d'habitude un vendredi, afin de profiter de la journée bénie, faire la *ḥuṭba* et effectuer la prière du vendredi et faire la *ḥuṭba*. Ainsi, les grands émirs, les cadis et les élites civiles de la capitale mamlouke ne manquent pas de se présenter ce jour-là. Nous avons vu auparavant dans le chapitre précédent, en narrant la fête d'inauguration de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ, comment tous les grandes personnages de l'État étaient présentes pour assister à la nomination des cheikhs de la fondation. Par ailleurs, un banquet est toujours offert, en premier lieu pour les invités, puis les restes sont laissés à la population. Pour la fête de la madrasa du sultan al-Ẓāhir Barqūq, Ibn Iyās rapporte que le menu était constitué d'une cuisine assez luxueuse avec de la viande d'oies, de poulets, de moutons et même de la viande de chevaux, des gazelles, d'autruches et du poisson⁷. Le début du *simāṭ*, commençait du *miḥrāb* et roulait jusqu'à la fontaine centrale de la cour. Après avoir terminé les premiers plats, un second *simāṭ* est avancé pour y servir le dessert et les fruits.

Ce genre de cérémonies n'était pas exclusif aux sultans. Les grands émirs mamlouks ont aussi offert des fêtes somptueuses pour l'inauguration de leurs nouvelles constructions. L'émir Ṣarḡatmiš invite les émirs, cadis et cheikhs à assister à sa fête célébrant la fin des travaux de sa

⁵ *Ibid.*

⁶ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, ed. AFS., III, p. 669.

⁷ IBN IYĀS, *Badā'ī*, I/2, p. 372.

madrassa à la rue Şalība. La fête commence par donner un cour, ensuite le banquet est offert et la fontaine centrale est remplie d'eau sucrée⁸.

Mais les fêtes sont encore plus luxueuses quand l'édifice en question est une résidence, royale ou princière. Nous venons de voir avec al-Qaṣr al-Ablaq, terminé en 714 H. / 1314. Sous les ordres du même sultan, al-Nāṣir Muḥammad, en 738 H. / 1337 les travaux du palais de l'émir Yalbuḡā al-Yahāwī sont achevés. Le sultan descend exprès pour visiter la nouvelle construction qu'il a lui-même commandée pour son émir préféré et il offre à ce dernier tous les cadeaux luxueux, *taqduma*, qui viennent à peine d'arriver de la part de l'émir Sayf al-Dīn Ṭurḡāy, gouverneur d'Alep⁹. Une grande fête est ensuite préparée, sous la direction des grands émirs du sultan, qui ont supervisé la préparation de la fête et du banquet bien à l'avance. Les festivités commencent tôt dans la matinée et les grands émirs mamlouks invités passent la journée à boire et manger et à se divertir. Le soir, le sultan offre onze *tašrifas* à chacun des grands émirs *arbāb al-wazā'if*, dont les émirs Qawṣūn, Baštak, Ṭuquzdumr et Aqbuḡā¹⁰. C'est ce dernier qui fut aussi le *šādd al-'amā'ir* du chantier. Le sultan remet de même à chacun d'eux des montures provenant de son propre *ištābl*. Ces montures étaient parées avec des harnachements dorés et argentés, qui différaient selon la position de l'émir dans la hiérarchie de l'administration mamlouke: Les émirs, habillés d'une robe d'honneur, rentraient ensuite chez eux en chevauchant ce nouveau cadeau très prestigieux et très coûteux. Il faut en effet noter qu'une bonne monture peut coûter entre dix et trente mille dinars. Pour cette fête, on a égorgé six-cent agneaux, quarante bœufs et vingt chevaux pour distribuer leurs viandes. On a aussi préparé trois-cent *qinṭār*¹¹ de sucre pour faire des jus sucrés. Ainsi, il est fort probable que les sommes dépensées pour la fête de l'inauguration ainsi que les cadeaux des émirs ont dépassé les coûts du chantier du palais.

⁸ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, III, p. 28.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Un *qinṭār* est l'équivalent de 45 kg à peu près.

En rağab 860 H. / 1456, le sultan al-Ašraf Ināl prépare aussi un énorme banquet pour célébrer la fin des travaux de construction de sa madrasa à la Şaħarā'. Les quatre cadis y sont présents, avec les émirs et les élites civiles et une lecture du Coran est effectuée¹². Plusieurs *simāṭ*-s furent dressés ce jour-là pour y servir un grand repas¹³. Par ailleurs, pour marquer le début du fonctionnement de la madrasa du sultan Qanşūh al-Gūrī, le sultan choisit la veille du grand Bayram, la fête du sacrifice, pour célébrer l'ouverture de sa nouvelle fondation. Plusieurs banquets et non pas un seul furent organisés. Les commerces donnant sur la Qaşāba furent décorés de Bāb Zuwayla jusqu'à la madrasa du sultan et des lampes furent suspendues pour éclairer la ville dans la soirée. Ibn Iyās décrit la soirée comme étant une des plus renommées : *kānat tilka al-laylā min al-layālī al-mašhūda*¹⁴.

Maqrīzī décrit ces journées comme étant des journées impressionnantes, attendues par la population, qui se réjouit des délices de la nourriture présentée et des sucreries et dont certains chanceux pourront aussi recevoir des sommes d'argent. Le sultan al-Manşūr Qalāwūn, descend lui-même pour inspecter la fin des travaux du mausolée de sa femme, Fāṭima Ḥatūn, déjà décédée et il donne largement l'aumône aux pauvres¹⁵. Son fils al-Nāşir Muħammad fait de même après la fin de son Qaşr al-Ablaq et distribue cinquante mille dinars aux infortunés¹⁶. C'est aussi l'occasion pour les poètes de préparer des versets afin de les réciter le jour de l'inauguration en l'honneur du fondateur et de sa nouvelle fondation. Les vers enchâssés dans les chroniques d'Ibn Iyās en sont témoins.

¹² IBN TAGRI BIRDI, *Nuğūm*, XVI, p. 97.

¹³ IBN IYAS, *Badāi'*, IV, p. 53.

¹⁴ IBN IYAS, *Badāi'*, IV, p. 53.

¹⁵ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, II, p. 394.

¹⁶ IBN IYAS, *Badāi'*, I/1, p. 445.

7.3. PRIMES DE FIN DE CHANTIER

Étant de grands bâtisseurs, avec une appréciation et une admiration aux arts du bâti, les sultans mamlouks n'oublient pas de rendre hommage aux responsables de la conception et de la réalisation de leur nouveau chef d'œuvre architectural conçu dans la capitale, pour commémorer leurs noms et porter leur héritage aux générations futures. Non seulement les responsables sont félicités, mais aussi tous les hommes du chantier, du plus grand au plus petit vont être remerciés. Ils sont récompensés par des robes d'honneur et des sommes d'argent. Les primes de fin de chantier ne sont pas de simples cadeaux offerts à l'équipe du travail. Ce sont des sommes importantes, qui surpassent parfois l'équivalent du salaire de plusieurs mois de travail.

Pour la construction de la madrasa du sultan Ḥasan, le sultan offre mille cinq cent robes d'honneurs aux *muhandisīn* et également à tous les travailleurs du chantier, même les simples ouvriers et terrassiers¹⁷. *Kabīr al-muhandisīn*, lui seul, reçoit une somme de dix mille dinars. Ainsi, on peut déduire que les travailleurs de ce chantier étaient au nombre de mille cinq cent. Ce nombre est dépassé par mille travailleurs sur un autre chantier précédent, puisque nous savons que pour le Qaṣr al-Ablaq, le sultan offre deux mille cinq cent robes d'honneur aux *muhandisīn*, maçons, marbriers, menuisiers et peintres¹⁸.

Par ailleurs, pour l'inauguration de la nouvelle madrasa du sultan al-Ẓāhir Barqūq, le jeudi 12 Raġab 788 H. / 1386, Ibn Iyās explique comment toute personne participant au chantier sera récompensée. Le sultan commence par offrir une robe d'honneur au responsable du chantier, l'émir Ğarkas al-Ḥalīlī, qui est aussi l'*amīr aḥūr* du sultan et lui fait chevaucher une monture avec un harnachement doré, ce qui était assez courant à l'époque. Mais Ğarkas n'était pas la seule personne en charge de la construction de ce monument. Le sultan récompense aussi une autre personne, avec exactement les mêmes dons. Il s'agit du *mu'alim* Aḥmad al-Ṭūlūnī, *kabīr al-muhandisīn*, qui est aussi le gendre du sultan. Ainsi, il reçoit lui aussi une robe

¹⁷ IBN IYĀS, *Badā'i'*, I/2, 561.

¹⁸ IBN IYĀS, *Badā'i'*, I/2, 445.

d'honneur, et chevauche lui aussi une monture avec un harnachement doré¹⁹. Maqrīzī raconte cette scène et son texte laisse ou comprendre que le fait de monter sur un cheval bien décoré, était juste dans le contexte de la festivité. Ainsi, je ne pense pas que le sultan ait offert les montures à l'émir et au mu'allim.

Comme nous l'avons expliqué dans le Chapitre IV, le fait que ces deux personnages, le *šādd* et le *muhandis*, aient été récompensés par le sultan de la même manière, démontre que leur importance était presque pareille sur le chantier. Ibn Iyās nous l'avait bien confirmé en montrant comment ces deux professionnels ont collaboré ensemble sur le chantier de la madrasa²⁰. Ensuite, la liste des personnes récompensées continue avec tous les autres professionnels et artisans du chantier et jusqu'au dernier petit ouvrier. Les émirs mamlouks du *šādd al-'amā'ir*, qui ont participé au chantier, reçoivent aussi chacun une robe d'honneur et cinq cent dirhams. Ils étaient au nombre de quinze²¹.

Pour le complexe funéraire du sultan Qanṣuh al-Ġūrī, inauguré en 909 H. / 1503, Ibn Iyās écrit comment le sultan présente une robe d'honneur spéciale au cadī 'Abd al-Barr b. al-Šuḥna, pour avoir donné un avis favorable sur sa nouvelle madrasa, en disant qu'il est correct d'y faire la *ḥuṭba*. Bien entendu, comme nous l'avons expliqué dans le Chapitre II et VI, le chantier de cette madrasa a subi des confiscations et des maltraitances bien visibles. À un point qu'Ibn Iyās compose le vers suivant pour montrer l'hypocrisie du sultan, qui se fait construire une fondation pieuse pour demander la grâce de Dieu, tout en appliquant des conditions assez sévères et injustes :

فضاع ثواب الله فيه لطالبه²²

بنى الأشرف الغورى للناس جامعا

¹⁹ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 547.

²⁰ IBN IYĀS, *Badā'i'*, I/2, p. 350, Voir aussi Chapitre IV, p. 226.

²¹ IBN IYĀS, *Badā'i'*, I/2, 372-373.

²² IBN IYĀS, *Badā'i'*, IV, p. 53.

Et la traduction

Al-Ašraf al-Ġūrī construit une	Mais la récompense qu'il
mosquée pour les gens	demande de Dieu est perdue

Une autre robe d'honneur est offerte au responsable du chantier, l'émir Ināl, le responsable de la construction. Ce dernier reçoit aussi une promotion ce jour-là et devient émir de dix²³. Par ailleurs, l'équipe du travail obtient aussi des robes d'honneurs. Mais ce qui nous paraît assez intéressant dans ces primes de fin de chantier, c'est de savoir que le sultan offre aux ouvriers, non qualifiés, une somme de mille dirhams chacun²⁴. Ainsi, malgré les souffrances qu'ils ont dû endurer sur le chantier, leur patience et leur travail sera largement primé à la fin. En une journée, un simple travailleur reçoit donc une récompense qui vaut le travail d'un an et peut-être aussi de deux²⁵. Nous savons que les travailleurs auparavant recevaient des primes équivalentes au salaire d'un mois ou deux. Par exemple, ceux du chantier du Qaṣr al-Ablaq reçoivent dix dinars²⁶. Tandis que ceux de la Madrasa sultan al-Ẓāhir Barqūq en reçoivent la moitié²⁷. Ainsi, la somme payée pour les *fa'ala* de la madrasa du sultan Qanṣūh al-Ġūrī dépasse toute autre somme mentionnée auparavant avec les autres fêtes d'inauguration.

7.4. ASSURER L'AVENIR : WAQF ET RESTAURATION

Le système de waqf, longtemps décrié, au XIX^e siècle, pour son inaliénabilité, caractéristique qui, pensait-on figeait le dynamisme immobilier des villes dans lesquelles il s'était développé, a été, à l'époque mamlouke, une source de créativité urbaine, comme l'a

²³ IBN IYĀS, *Badāi'*, IV, p. 58.

²⁴ IBN IYĀS, *Badāi'*, IV, p. 59.

²⁵ Le salaire journalier d'un simple ouvrier non-qualifié, commençait à partir de un et demi et deux dirhams. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B. II, p. 168-169.

²⁶ IBN IYAS, *Badāi'*, I/2, p. 445. Probablement l'équivalent de 250 dirhams.

²⁷ IBN IYAS, *Badāi'*, I/2, p. 372. Probablement l'équivalent de 125 dirhams, si nous comptons qu'un dinar vaut entre 25 et 17 dirhams.

remarqué Sylvie Denoix dans ses travaux sur Khân al-Khalīl²⁸. En effet, le groupe des leaders politiques, pour s'ancrer dans le territoire égyptien²⁹, a construit un nombre incroyable de magnifiques monuments au cœur de la Qāhira des Fatimides tombée en ruine à la fin du règne de cette dynastie. Par l'institution des waqfs, les sultans et les émirs mamlouks ont réurbanisé cette partie de la ville ruinée³⁰.

Il est important de noter ici que cette urbanisation, effectuée grâce à la construction des établissements charitables et pieux, a entraîné aussi la construction des structures commerciales à usage lucratif. Ainsi, la raison première derrière la création de ces fondations religieuses ne fut pas simplement une action pieuse de ses fondateurs, mais aussi une manière de redonner une revitalisation urbaine qui, par la suite créera des revenus importants³¹. Autrement dit, ces constructions ne sont pas simplement le résultat d'un développement urbain planifié, mais aussi d'une nécessité imposée par le système des waqfs³².

Créer un waqf avait en effet de nombreux avantages: il offrait à la population de somptueux monuments qui leur étaient bien utiles, mais il pouvait aussi assurer un revenu économique à une personne ou une famille que l'on voulait protéger, en la nommant administrateur (*nāzir*) de la fondation ou en la désignant comme bénéficiaire de tout ou des revenus du waqf. Le waqf constituait donc un patrimoine implicite, qui rendait la fondation et ses biens gelés à l'abri des confiscations, et hors de la règle contraignante de l'héritage musulman.

Ainsi, le système de waqf a réussi à développer la ville et à sauvegarder ses monuments. Ce système, par la pérennité des revenus qu'il accordait à la fondation concernée, a permis aux

²⁸ Voir S. Denoix, « Fondations pieuses, fondations économiques, le waqf, un mode d'interventions sur la ville mamelouke », pp. 19-26.

²⁹ Sur la question de l'insertion de ce groupe de nouveau leader dans la société d'accueil du pays, voir l'article de S. DENOIX, « Construction sociale et rapport à la norme d'un groupe minoritaire dominant : les Mamlouks (1250-1517) », pp. 127-146. Voir aussi le récent ouvrage de J. LOISEAU, *Les Mamelouks, (XIII^e-XVI^e)*, Une expérience du pouvoir dans l'islam médiéval.

³⁰ Voir S. DENOIX, « Topographie de l'intervention du personnel politique et à l'époque mamelouke », pp. 33-49.

³¹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, « Al-Nāṣir Muḥammad and al-Ashraf Qāyṭbāy- Patron of Urbanism. », p. 269.

³² M. M. AMĪN, *al Awqaf wa-al ḥayat a iḡtimā'iyya*, p.72.

monuments majeurs de la ville de perdurer sur des siècles. Créer un waqf pour les fondations religieuses et funéraires des sultans et émirs mamlouks était un moyen important de s'assurer le pouvoir politique et la sécurité économique. Très souvent le waqf est établi avant le commencement du chantier, comme Maqrīzī l'explique lors du commencement du chantier de la madrasa du sultan al-Zāhir Baybars³³. Ou bien encore au milieu d'un chantier, comme nous l'avons présenté dans le chapitre précédent avec le chantier de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ³⁴.

Les actes de waqf détaillent dans la dernière partie des *šurūṭ* toutes les rémunérations prévues pour le personnel en nature ou en espèce et ils précisent aussi les dépenses d'entretien afin de garantir la gestion et le maintien de la fondation³⁵. On trouve parmi le personnel, des professionnels du chantier, comme un maçon ou encore, un plombier, notamment aussi un marbrier, embauchés pour assurer le maintien du bâtiment et exécuter les petites restaurations nécessaires. Il est possible de rajouter plus tard d'autres biens au document waqf initial afin d'augmenter les revenus afin de pourvoir aux accroissements des dépenses effectuées³⁶ et aux salaires.

Parfois les revenus du waqf ne sont pas suffisants pour accomplir une restauration à la fondation. Ce qui mène les souverains à intervenir pour restaurer des monuments clefs dans le tissu urbain de la ville. En analysant le tableau 11³⁷, où figure la quantité des projets de construction et de restauration dans la ville, on peut se rendre compte que presque tous les grands sultans mamlouks ont lancé des projets de restauration. Il est intéressant de noter que, le sultan al-Zāhir Baybars ainsi que le sultan Qanšūh al-Gūrī ont eux aussi entrepris, au début de leur sultanat mamlouk plusieurs projets de restauration. On peut cependant noter que sous le règne du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy, ce nombre dépassera tous les autres. Ceci s'explique par le

³³ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS, IV, p. 505.

³⁴ Voir le calendrier du chantier, où comment après un an du début du chantier, le sultan commence par préparer les documents waqf de la fondation. Volume II, p. 101.

³⁵ S. DENOIX, « Pour une exploitation d'ensemble d'un corpus, les waqfs mameloukes du Caire », p. 31.

³⁶ OP. CIT, p. 43.

³⁷ Voir Tableau 11, Volume II, p. 86.

fait que la ville était déjà bien dotée d'établissements, dont certains assez ruinés après les multiples coups de ruine et de crises qui l'avaient envahie. Avant lui, il y eut des engagements pris par le sultan al-Ẓāhir Ğaḡmaq, qui ne laissera aucune nouvelle construction à son nom. De même auparavant le sultan al-Nāṣir Muḡammad, s'est lancé dans plusieurs projets de restauration. En 1303, et pendant son second règne, un tremblement de terre de forte magnitude survient et détruit plusieurs grandes constructions au Caire. Les minarets sont toujours les structures les plus faibles, ils furent touchés en premier. Ainsi, une trentaine de minarets ont été atteints ! Le sultan et ses émirs prennent la charge tout de suite d'intervenir sur ces édifices abimés dont les trois mosquées fatimide : al-Azhar³⁸, al-Ḥākim et al-Fakahani, ainsi que la mosquée de 'Amr³⁹. Al-Nāṣir restaure le complexe de son père, et reconstruit son minaret⁴⁰. Mais il ne reconstruit pas le minaret de la madrasa opposée à celle de la sienne et de son père, réalisée par le sultan al-Ẓāhir Baybars pour une très bonne raison : Il voulait s'assurer que le minaret de son père soit le plus imposant et le plus visible dans l'axe principal de la capitale. Ce qui est toujours le cas aujourd'hui. Pour la restauration effectuée au Bīmāristān du sultan al-Manṣūr Qalāwūn, toujours pendant le règne du sultan al-Nāṣir Muḡammad, l'émir Ğamāl al-Dīn Aqūš assume les coûts des travaux de restauration de son compte personnel et non avec l'argent du waqf⁴¹.

Les restaurations ne se limiteront pas à la capitale. Au contraire, les sultans mamlouks vont aussi prendre soin de restaurer les mosquées des deux villes saintes, comme nous l'avons présenté auparavant dans le Chapitre V. Ils vont souvent envoyer leurs responsables pour superviser les travaux accompagnés par des travailleurs expérimentés.

Les travaux de restauration ne sont pas seulement entrepris par les mamlouks. Les élites civiles vont aussi y participer. Ainsi, pour des travaux de restauration entrepris dans la mosquée de 'Amr b. al-'Āṣ en 804 H. / 1401-2, le *ra'īs al-tuġġār* et sa famille sera responsable des

³⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, pp.276.

³⁹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, pp. 252.

⁴⁰ MAQRIZI, *Sulūk*, I, p. 944; IBN LYĀS, *Badā'ī'*, I/1, pp. 416-417.

⁴¹ MAQRIZI *Sulūk* II, p. 273.

chantiers en cours⁴². Par ailleurs, Maqrīzī nous rapporte comment en Ğumādā II 828 H., le minaret de la Mosquée al-Ḥākīm, se trouvant au-dessus de la porte voisine de la chaire, fut rebâti par les soins d'un certain marchand⁴³.

7.5. CONCLUSION

Dans e dernier chapitre, j'ai mis l'accent sur le bilan du chantier, ce qui a permis de montrer qu'une forme d'évaluation a dû avoir eu lieu, pour justifier les dépenses effectuées et pour analyser les réussites ou les échecs de l'architecture conçue. Ainsi, nous pouvons visualiser une évolution intrinsèque dans les techniques de construction et dans les styles architecturaux et décoratifs tout au long de cette époque, qui fut certainement prise en compte lors de la conception des nouveaux projets.

Afin de mettre l'accent sur la qualité architecturale et la richesse de la nouvelle fondation, les Mamlouks ont préparé des journées d'inauguration avec des festivités inoubliables. Les cérémonies qui eurent lieu, montrent à quel point l'architecture était l'expression indéniable de la gloire des Mamloukes. Ce qui les amena à la célébrer cela joyeusement dans le but d'impressionner leurs invités et notamment la population. On commence souvent par une prière, une *ḥuṭba* ou une *ḥatma*, afin de bénir les lieux, ensuite un banquet est offert aux invités et les restes sont distribués à la population. On remplit toujours les fontaines centrales d'eau sucré ou de limonade pour désaltérer les convives.

Mais ce sont les cadeaux et les primes de fin de chantiers qui nous paraissent le plus impressionnants. L'équipe du chantier, du premier responsable au dernier petit ouvrier est remerciée et récompensée avec des robes d'honneur et des sommes d'argents importantes. Une image assez saisissante qui représente un acte de grande fierté, pour les travailleurs d'une

⁴² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 252.

⁴³ MAQRIZI, *Sulūk*, I/ 3, p. 944.

part et du fondateur de l'autre. C'est aussi l'occasion pour le sultan ou le grand mamlouk, de tenter de se faire aimer du peuple, en distribuant de l'argent aux moins fortunés.

La nouvelle fondation, qui porte le nom de son commanditaire, est maintenant prête à jouer son rôle dans la ville, tout en gardant la mémoire de son fondateur. Il est donc essentiel de prendre les mesures nécessaires, grâce au système des waqfs, pour assurer sa pérennité. Théoriquement, les waqfs n'étaient pas taxés ni confisqués. Ainsi, le fondateur garantissait la sécurité, le maintien et la gestion de son édifice, ainsi que des revenus suffisants et substantiels à sa famille et à ses descendants. Même si ceci ne fut pas toujours efficient pour entretenir l'édifice et effectuer les restaurations essentielles, on comprend que ces grandes fondations réalisées au cœur de la capitale, sur les lieux de mémoire des dynasties précédentes, avec le support institutionnel d'une institution musulmane, le waqf, ont été réalisées dans le but d'ancrer à tout jamais, au-delà du temps des mortels, dans le territoire égyptien et dans la mémoire des Égyptiens, le nom des fondateurs, dont l'on admire, encore maintenant, les œuvres somptueuses.

TROISIÈME PARTIE : CONCLUSION

Quand on se réfère aux sources mamloukes disponibles, on se heurte au manque d'informations concernant les chantiers. Avec l'absence de toute note technique, carnet ou dessin, il semble difficile de décrire précisément les différentes activités sur le chantier, ainsi que les différentes phases du travail. Cependant, nous avons réussi dans cette dernière partie à présenter une première idée sur l'organisation du chantier, son déroulement et son phasage, les matériaux achetés, préparés ou encore réutilisés ou spoliés. Nous avons également tenté d'apporter les informations sur les différentes formes d'outillage possibles, légères et lourdes, ainsi que sur les moyens de transport utilisés.

Sur la question des conditions du travail sur les chantiers mamlouks, les sources sont plus généreuses. Ainsi, il a été possible de montrer aussi bien les aspects consternants et dégradants sur le plan humain, que les moments positifs et entraînants dans les conditions des travailleurs que les historiens ont pris soin de mentionner. On aurait aimé retrouvé d'autres informations concernant la temporalité du chantier : les heures du travail, les journées de repos ainsi que les moyens de rémunération. Mais malheureusement, les informations sur ce sujet sont assez lacunaires. Nous avons quelques indices sur les salaires, mais les détails rapportés ne peuvent pas dresser un tableau détaillé. Nous avons aussi abordé la question de la langue du chantier, qui reste cependant une hypothèse. Rien sur ce sujet n'a été rapporté par les ouvrages mamloukes consultés.

Après l'achèvement des travaux, en faisait-on un bilan ? Oui ! Une forme d'évaluation prenait place pour calculer le total des dépenses et probablement pour estimer les réussites et les échecs, les essais et les erreurs de la construction. On imagine une compétition sous-jacente

entre les chantiers, où responsables et concepteurs auraient l'intention de faire mieux que leurs prédécesseurs, avec, à la clé, un nombre considérable de chefs d'œuvre construits.

Nous voulons particulièrement souligner dans cette dernière partie, la manière dont l'architecture est glorifiée. La fierté avec laquelle le fondateur célèbre une nouvelle construction est mentionnée clairement dans les sources. Les festivités qui prennent place pour annoncer l'inauguration d'un palais ou d'une nouvelle fondation pieuse sont éblouissantes. Les primes offertes à l'équipe de travail témoignent du grand prestige accordé à l'art et l'architecture à cette époque. Cela met en avant le souci des fondateurs d'assurer l'avenir de leur fondation. Les Mamlouks se basent donc sur le système des waqfs, mais ils vont aussi intervenir en personne, quand une restauration est nécessaire.

CONCLUSION GÉNÉRALE

L'époque mamlouke est incontestablement la période la plus étudiée de l'histoire de l'art et de l'architecture de la civilisation islamique en Égypte. Le nombre importants des études et de recherches dédiées à cette époque, au moins depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, nous le confirme. De façon sûre, cette page de l'art et de l'architecture musulmane, compte parmi les plus glorieuses, non seulement en Égypte, mais aussi dans tout le monde musulman. Les savants du monde musulman, arabes et autres, vivant dans le monde islamique médiéval, nous ont laissé un nombre considérable de documents, sous forme de traités, des manuels, des dictionnaires et des encyclopédies. Ce savoir écrit s'est penché sur des domaines variés comme : la médecine, la théologie, l'agriculture, la géographie, la philologie, l'astronomie ou encore l'histoire. Ainsi, pour la période médiévale, les documents sont aussi nombreux que copieux, mais ils répondent peu à notre recherche. Malheureusement, les écrits concernant le domaine de la construction et de l'architecture, ainsi que l'artisanat lié aux métiers exercés, sont quasi inexistantes. Pour l'époque mamlouke, il n'y a aucun manuscrit ou dessins qui ont été conservé jusqu'à notre époque. D'ailleurs, la plupart des titres que nous connaissons nous parviennent d'autres ouvrages postérieurs¹.

Ces nombreuses études récentes sur l'architecture mamlouke, ont parvenues à analyser et à argumenter le développement de la ville du Caire sous le règne des sultans mamlouks, tout en expliquant les agents moteurs derrière ce grand élan de construction et d'urbanisation. Ces études se sont basées sur les informations acquises à travers la lecture des sources et des documents waqfs. Mais aussi, elles se sont penchés sur l'observation attentive des divers édifices toujours intacts. En outre, elles se sont ancrées sur l'analyse et la compréhension des

¹ 'A. M. RIZO, « *Crafts and Industries in Medieval Egypt* », p. 58

vestiges et des ruines de la capitale médiévale. Cependant, malgré toute cette richesse en informations, et tous ces monuments encore existants, nous avons toujours du mal à dessiner le portrait exact des personnages responsables à la création et de la construction de cette architecture exceptionnelle : son artiste/créateur.

L'art et l'architecture sont les deux symboles majeurs de la manifestation d'un pouvoir. Leurs influences sont considérables sur la vie culturelle, sociale et économique d'une ville. L'architecture mamlouke a prospéré et elle a atteint ses limites : techniques et géométriques, artistiques et ornementales ainsi qu'urbaines. Elle s'est développée à une grande allure, sous le contrôle et le financement direct du sultan et de sa cour princière. La capitale des sultans mamlouks est devenue une grande aventure urbaine. Le Caire s'est transformé en un lieu d'exposition de la puissance, du prestige ainsi que de la supériorité de l'État. Le développement de la ville du Caire était considérablement lié à la richesse du sultanat. Ceci était largement visible pendant les années de stabilité militaire, où la voie était frayée pour initier des chantiers monumentaux. Mais la grandeur et la magnificence de cette architecture n'était pas soutenus uniquement par des motivations d'ordre politique et religieux, mais aussi esthétique, car ses nouveaux maîtres de l'Égypte se souciaient du beau et du sublime.

L'analyse des acteurs au cours de la phase de la conception du projet, montre bien que les promoteurs n'étaient pas seulement les sultans et les émirs. Il y avait aussi leurs femmes et concubines, leurs esclaves et eunuques et bien évidemment des élites civiles, des cheikhs et des cadis mais notamment des marchands et des négociants. Si l'identification du promoteur n'a pas semblé difficile, en revanche, celle du concepteur est des plus malaisées. Nous l'avons bien montré à travers l'étude de cas de la madrasa du sultan Ḥasan.

L'analyse de la question foncière, aussi bien sur le plan économique et juridique que sur la localisation géographique des parcelles dans le tissu urbain, leurs tailles et leurs agencements ont bien montré des soucis urbanistiques. En effet, les Mamlouks ont appliqué des stratégies d'implantation qui furent également bien pensées, en prenant en compte les champs de vision

des perspectives des rues. Ainsi, ils ont cherché à positionner leur nouvelle construction dans un entourage prestigieux et éventuellement spirituel.

Les documents consultés ont révélés une grande rigueur pour les finances des chantiers avec une estimation des coûts des travaux, un calendrier bien établi pour la durée du chantier et le suivi du travail. Les dates butoirs étaient probablement fixées au préalable et était sûrement respectées. L'approche de la phase de la conception nous a amené à émettre des hypothèses quant aux outils utilisés lors de la formalisation du projet.

L'analyse du système d'acteurs de la construction nous a fait découvrir une grande variété de métiers, représentée par une multitude de main d'œuvre dans tous les corps d'état, gros, moyens et petits œuvres. La division du travail très rigoureuse, nous a permis de classer ces acteurs en fonction des phases du déroulement du chantier, mais aussi, du corps des métiers auxquelles ils appartiennent. On ne fait pas la même chose ni le même métier au cours de la phase préparatoire, en atelier, que dans la phase d'exécution sur le chantier, ou quand il s'agit d'une grande tâche comme la taille de pierre. À côté de cette division du travail, nous avons pu éclairer le système hiérarchique. Au sommet de cette hiérarchie, on trouve le *šādd al-'amā'ir*, littéralement celui qui tire les édifices. Bel image qui renvoie à l'acte de commandement. Le *šādd* est délégué pour représenter le sultan ou émir sur le chantier. Il jouissait d'un pouvoir illimité, pour toute les phases du début jusqu'à la fin. À côté du *šādd* on retrouve un autre personnage, qui est le *nāzīr*, qui peut parfois se substituer au précédent.

En second lieu, vient le *muhandis*, qui est un assistant technique, travaillant généralement en équipe et qui est censé être le véritable maître d'œuvre. Le dernier groupe des acteurs sociaux est celui des travailleurs du chantier. Retrouver leurs traces et les différents métiers qu'ils ont exercé, fut une découverte assez fascinante, qui m'a révélé la richesse et la grande diversité présente au Caire à l'époque. Cette richesse ne résidait pas simplement dans les aspects architecturaux mais aussi dans la question de la tolérance. Un chrétien ou encore un juif pouvait travailler sur le chantier d'une fondation islamique. On participait parce qu'on était compétent, et non parce qu'on partageait la même foi. Une idée qui paraît malheureusement

difficilement concevable aujourd'hui. L'architecture bâtie est donc le résultat d'un formidable travail de collaboration entre tous ces partenaires présentés.

En dépit des carences des sources, nous avons réussi à fournir une idée générale sur l'organisation du chantier, son déroulement, les phasages, les matériaux achetés ou en réemploi. Nous avons mobilisé notre imagination pour restituer les différentes formes d'outillages possibles dans toutes leurs dimensions. Un des ouvrages complexes utilisés dans la phase de l'exécution des édifices étaient l'échafaudage qui demande des compétences particulières dans son assemblage et son montage. De nos jours, on trouve des traces des échafaudages qui existent encore sur certains monuments mamlouks : Par exemple sur la façade principale de la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ. Il me semblerait intéressant de reprendre un jour ce sujet plus profondément. Par ailleurs, nous avons tenté de retrouver des traces nous permettons d'imaginer les moyens de transports liés aux chantiers.

Enfin, la question des restaurations mériterait une thèse à soi seule et nous n'avons fait qu'en ébaucher la problématique. En effet, c'est l'occasion de prendre conscience de la représentation que les Mamlouks se faisaient de leurs villes : pourquoi restaurer le monument d'un prédécesseur ? Pour sentir une filiation dynastique ? Pour élaborer un lieu de mémoire ? Parce qu'ils pensaient que la ville était un organisme vivant dont il fallait maintenir la continuité ?

Cette thèse pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Elle ouvre cependant de nouvelles perspectives pour des recherches plus détaillées pour mieux déchiffrer les mystères de la construction des ouvrages monumentaux des Mamlouks. Ce sera une tâche sûrement moins ardue que celle entreprise depuis des années par les égyptologues pour dévoiler les mystères de la construction des pyramides !

SOURCES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I. LISTE DES ABRÉVIATIONS

ADAIK.IR	Abhandlungen des Deutschen Archäologischen Instituts Kairo. Islamische Reihe
ARCE	American Research Center in Egypt
AUB	American University in Beirut
AUC	American University in Cairo
AARP	Art and Archeology Research Papers
AnIsl	Annales Islamologiques
Ann. Serv.	Annales des Services des Antiquités de l’Egypte
BEO	Bulletin d’études Orientales, Institut Français de Damas
BCCMAA	Bulletin du Comité de Conservation des Monuments de l’Art Arabe
BIE	Bulletin de l’Institut de l’Egypte
BiEtud	Bibliothèque d’étude
BIFAO	Bulletin de l’Institut Français d’Archéologie Orientale
BSGO	Bulletin de la société royale de géographie d’Egypte
BSOAS	Bulletin of the School of Oriental and African Studies
CAI	Cahier des Annales Islamologiques
CEFR	Collection de l’École Française de Rome
CIA	Corpus Inscriptionum Arabicarum
Cnrs	Centre National de Recherches Scientifiques
CRFJ	Centre de recherches français à Jérusalem
DAIK	Deutsches Archäologisches Institut Kairo
EtudUrb	Etudes urbaines

SOURCES ET REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

EAO	Egyptian Antiquities Organization
EFR	Ecole Française de Rome
EI	Encyclopédie de l'islam
Ifao	Institut français d'archéologie orientale
Ifd	Institut français de Damas
Ifead	Institut français d'études Arabe de Damas
IJMES	International Journal for Middle East Studies
Ifpo	Institut français du proche orient
IRD	Institut de recherche et de développement
JA	Journal asiatique
JAOS	Journal of the American Oriental Society
JARCE	Journal of the American Research Center in Egypt
JESHO	Journal of the Economic and Social History of the Orient
JNES	Journal of Near Eastern Studies
JRAS	Journal of the Royal Asiatic Societ
JSS	Journal of semitic studies
MDAIK	Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Kairo
MEDOC	Middle East Documentation Center
MMSH	Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme
MIE	Mémoires de l'Institut d'Égypte
MIFAQ	Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale
MMAF	Mémoires de la Mission Archéologique Française au Caire
MSR	Mamluk Studies Review
MWNF	Museum with no frontiers
MSR	Mamluk Studies Review
OLA	Orientalia Lovaniensia Analecta
REI	Revue des études islamiques
RLICC	Raymond Lemaire Center for Conservation
TAEI	Textes arabes et études islamiques (édition de l'Ifao)

USAID	United States Agency for International Development
WMF	World Monument Fund

II. SOURCES

DOCUMENTS D'ARCHIVES

- Waqfiyyat al-sultan al-Nāṣir Ḥasan, fonds IFAO bobine, fond IFAO, *wizārat al-awqāf*, daftar, H. /.

SOURCES ÉDITÉES

'ABD AL-FATĀḤ, Muḥammad Ḥusām al-Dīn

- «Arba' buyūt mamlūkiyya min al-waṭa'iq al-uṭmāniyya.» *Anlsl* 24, 1988: 49-102 (section arabe).

AMĪN, Muḥammad Muḥammad

- *Catalogues des documents d'archives du Caire, de 239 / 853 à 922 /1516, depuis la IIIe siècle jusqu'à la fin de l'époque mamlouke.* TAEI. Vol. XVI. Le Caire: IFAO, 1981.

DENOIX, Sylvie, Jean-Charles **DEPAULE** et Michel **TUCHSCHERER**.

- *Le Khan al-Khalili et ses environs, Un centre commercial et artisanal au caire du XIIIe au XXe siècle.* EtudUrb 4. 2 vols. Le Caire: IFAO, 1999.

FERNANDES, Leonor.

- «The Foundation of Baybars al-Jashankir: its waqf, history, and architecture.» *Muqarnas* IV, 1987: 21-42.

IBRĀHĪM, 'Abd al-Lāṭif.

- «*Al-Waṭā'iq fī ḥidmat al-aṭār: al-'Aṣr al-mamlūkī* », *al-mu'tamar al-ṭānī li-l-aṭār fī al-bilād al-'Arabiyya*. Le Caire: al-Idāra al-ṭaqāfiyya bi-ḡāmi'at al-duwal al-'arabiyya, 1958. 205-287.

ZAKARIYA, Mona

- *Deux palais du Caire médiéval, Waqf et architecture*. Paris: CNRS, 1983.

TEXTES EN LANGUE ARABE

'ABD AL-LAṬĪF AL-BAGDĀDĪ, Muwaffaq al-Dīn, (557-629 H. / 1162-1231)

- ***Kitāb al-Ifāda wal-i'tibār fī al-umūr al-muṣahada wal-ḥawādīṭ al-mu'ayana fī arḍ Miṣr***
Éditions partielles:
 - Antoine-Isaac SILVESTER DE SACY. (Trads.), « *Relation de l'Egypte* », Paris, 1810.
 - 'Abd al-Raḥmān 'Abd Allah AL-ŠAYḤ (Éd.), « *Riḥlat 'Abd al-Laṭīf al-Baḡdādī fī Miṣr* », al-Hay'ah al-miṣriyya al-'amma li-l-kitāb, Le Caire, 1998.

ABŪ AL-FIDĀ', 'Imād al-Dīn Ismā'īl, (672-732 H. / 1273-1331)

- ***al-Muḥtaṣar fī aḥbār al-bašar***. 4 vols. Le Caire: al-Maṭba'a al-ḥusayniyya al-miṣriyya, 1907.

AL-BUZĠĀNĪ, Abū al-Wafā' Muḥammad b. Muḥammad, (328-388 H. / 940-998)

- ***Mā yaḥtāḡ ilayh al-ṣāni' min 'ilm al-handasah***. Éd. Šāliḥ Aḥmad AL-'ALĪ. Baghdad: Université de Baghdad, Markaz iḥyā' al-turāṭ al-'ilmī al-'arabī, 1979.
- ***Kitāb al-nejārat***, *Sur ce qui est indispensable aux artisans dans les constructions géométriques*. Éd. Jafar AGHAYANI-CHAVOSHI. Tehran: Institut Français de Recherche en Iran, 2010.

AL-ĤAZINDĀRĪ, Šihāb al-Dīn Qaraṭāy al-‘Izzī, (mort après 708 H. / 1308)

- *Tāriḥ mağmū‘ al-nawādir mimmā ġara li-l-awā‘il wa-l-awāḥir*. Éd. Horst-Adolf HEIN et Muḥammad AL-ĤAĞAIRĪ. Beyrouth: Klaus Scharz Verlag, 2005.

AL-ĤUWARIZMĪ, Abū ‘ Abd Allah Muḥammed ibn Aḥmed ibn Yūsuf al-Kātib,

(164-232 ? H. / 781-847 ?)

- *Mafātiḥ al-‘ulūm*. Éd. Gerlog VAN VLOTEN. Leyde, 1895.

IBN ‘ABD AL-ZĀHIR, Muḥī al-Dīn ‘Abd Allāh, (620-692 H. / 1105-1176)

- *Al-Rawḍa al-bahiyya al-zāhira fī ḥiṭāṭ al-mu‘iziyya al-Qāhira*. Éd. Fu'ad SAYYID. Beyrouth: Awrāq Šarkiyya, 1996.

IBN AL-ĤIMŠĪ, Aḥmad b. Muḥammad b. ‘Umar al-Anṣārī, (841-924 H. / 1427-1527)

- *Hawādiṭ al-zamān wa wafiyāt al-šuyūḥ wa-l-aqrān*. Éd. ‘Abd al-‘Azīz Fayyāḍ ḤARFŪŠ. 3 vols. Beyrouth: Dār al-Nafā‘is, 2000.

IBN MĀĞĞĀ, Abū ‘ Abd Allah Muḥammad b. Yazīd, (209-273 H. / 824-886)

- *Sunan al-ḥāfiḍ Abī ‘ Abd Allah Muḥammad b. Yazīd al-Qazwīnī b. Māğğā 207-275 H.* Éd. Muḥammad Fu'ād ‘ABD AL-BĀQĪ. 2 vols. Le Caire: Dār al-Hadīṭ, 1972.

IBN AL-NADĪM, Muḥammad b. Ishāq, (mort en 438 H. / 1047)

- *al-Fihrist*. Beyrouth: Dār al-Ma‘rifa, 1978.

IBN AL-ŠAYRAFĪ, ‘Alī b. Dawūd al-Ğawharī, (819-900 H. / 1416-1495)

- *Inbā' al-ḥaṣr bi-anbā' al-‘aṣr*. Éd. Ḥasan ḤABAŠĪ. Le Caire: Dār al-fikr al-arabī, 1970.
- *Nuzhat al-nufūs wa-l-abdān fī tawārīḥ al-zamān*. Éd. Ḥasan ḤABAŠĪ. 3 vols. Le Caire: Dār al-Kutub, 1970-1973.

IBN AL-UḤUWWA, Muḥammad b. Muḥammad al-Qurayṣī, (648-729 H. / 1250-1329)

- ***Kitāb ma'ālim al-kurba fī aḥkām al-ḥisba***. Le Caire: Madbulī, 1976.

IBN BAṬṬŪṬĀ, Muḥammad b. 'Abd Allāh, (703-779 H. / 1304-1377)

- ***Tuḥfat al-naẓẓār fī ḡarā'ib al-amṣār wa 'aḡā'ib al-asfār***

Éditions:

- C. DEFREMRY et B. R. SANGUINETTI. (Éd. et Trad.), « *Voyages d'Ibn Baṭṭūṭa* ». 4 vols. Paris: Éditions Anthropos, 1853-1858; réédité par V. MONTEIL, 1979.
- 'Abd al-Hādī AL-TĀZĪ. (Éd.), « *Riḥlat Ibn Baṭṭūṭa al-musamā : Tuḥfat al-naẓẓār fī ḡarā'ib al-amṣār wa 'aḡā'ib al-asfār* ». Rabbat: Akādimiyyat al-mamlaka al-Maḡribiyya, 1997.

IBN DUQMĀQ, Ibrāhim b. Muḥammad, (vers 750 -809 H. / vers 1349-1406)

- ***Kitāb al-intiṣār li-wāsiṭat 'aqd al-amṣār***. Édité par K. VOLLERS. Vol. IV. Le Caire: Imprimerie Nationale, 1893.

IBN ḠUBAYR, Abū al-Ḥaṣan Muḥammad b. Aḥmad, (540-614 H. / 1145-1217)

- ***The travels of ibn Jubayr***. Trad. R.J. C. BROADHURST. London: Darf Publishers, 2003.

IBN ḤAĠĠAR AL-ASQALĀNĪ, Šihāb al-Dīn Aḥmad, (773-852 H. / 1372-1449)

- ***Inbā' al-ḡumr fī 'abnā' al-'umr***. Éd. Ḥasan Ḥabašī. 4 vols. Le Caire: al-Maḡlis al-a'lā lil-šu'ūn al-islāmiyya, 1998.
- ***Al-Durarr al-kāmīna fī a'yān al-mi'a al-ṭāmīna***. Hyderabad: Matba'it maḡlis dā'irat al-ma'ārif al-uṭmaniyya, 1929-1931.
- ***Ḍayl al-durarr al-kāmīna***. Éd. Adnān DARWĪŠ. Le Caire: Ma'had al-maḡtūṭāt al-'arabiyya, 1992.

IBN ḤALDŪN, ‘Abd al-Raḥmān, (732-808 H. / 1332-1406)

- ***Muqaddimat Ibn Ḥaldūn.***

Éditions:

- Beyrouth: Dār al-Qalam, 1986.
- *Les Prolégomènes d'Ibn Khaldoun.* Traduit par M. De Slane. Vol. I. Paris: Imprimerie Impériale, 1863-1868.
- ***Kitāb al-'Ibar wa diwān al-mubtada' wa-l-ḥabar fī ayyam al-'arab wa-l-ağam wa-l-barbar wa man 'āšarahum min dawī al-sulṭān al-akbar.*** Le Caire: Dār al-ṭibā'ā al-ḥidiwiyya, 1867.
- ***al-Ta'rīf bi-ibn Ḥaldūn wa riḥlatuhu ġarban wa šarkan.*** Éd. Muḥammad b. Tawīt al-Tabḥī. Le Caire: Lağnit al-ta'līf wa-l-tarğama wa-l-našr, 1951.

IBN IYĀS, Muḥammad b. Aḥmad, (852-930 H. / 1448-1524)

- ***Badā'i' al-zuhūr fī waqā'i' al-duhūr.*** Éd. Muḥammad MUŞTAFĀ. Bibliotheca Islamica. 5 vols. Le Caire: Frank Steiner, 1961.

IBN ŠADDĀD, Muḥammad b. 'Alī, (mort en 684 H. / 1285)

- ***Tārīḥ al-Malik al-Zāhir.*** Éd. Aḥmad Ḥuṭayṭ. Wiesbaden: Franz Steiner Verlag, 1983.

IBN TAĠRĪ BIRDĪ, Abū al-Maḥasin Yūsuf, (812-874 H. / 1409-1470)

- ***Al-Nuğūm al-zāhira fī mulūk Mişr wa-l-Qāhira,*** 16 vols. 16 vols. Le Caire: Dār al-Kutub al-mişriyya, 1963-1972.
- ***Al-Manhal al-şāfi wa-l-mustawfi ba'd al-wāfi.*** 12 vols. Le Caire: Dār al-Kutub al-mişriyya, 1956-2005.
- ***Al-Dalīl al-şāfi 'alā al-manhal al-şāfi.*** 2 vols. Le Caire: Dār al-Kutub al-mişriyya, 1998.
- ***Ḥawādiṭ al-duhūr fī madā al-ayyām wa-l-şuhūr,*** Éd. William POPPER. 4 vols. Berkeley: University of California Press, 1932-1940.

IBN ṬŪLŪN, Šams al-Dīn Muḥammad, (880-953 H. / 1475-1546)

- ***Mufākahat al-ḥillān fī aḥdāt al-zamān (Tārīḥ Miṣr wa-l-Šām)***. Éd. Muḥammad Muṣṭafā. 2 vols. Le Caire: al-Mu'assasa al-miṣriyya al-'amma, 1962.

IBN ZUNBUL, al-Ramlī, (mort après 979 H. / 1572)

- ***Āḥirat al-mamālīk; waqī'at al-sulṭān al-Ġūrī ma'ā Salīm al-Uṭmānī***. Éd. 'Abd al-Min'im ĀMIR. Le Caire: al-Hay'a al-misriyya al-'amma li-l-kitāb, 1962.

AL-MAQRĪZĪ, Taqī al-Dīn Aḥmad b. 'Alī, (766-845 H. / 1364-1442)

- ***Kitāb al-Sūlūk fī ma'rifat dawlit al-mulūk***

Éditions :

- Muḥammad Muṣṭafā Ziyāda pour les vols. I et II et par Sa'īd al-Fatāḥ Ašūr pour les vols. III et IV. Le Caire: Dār el-kutub, 1934-1958, 1970-1973.
- Quatremère Étienne trad., *Histoire des sultans mamlouks*, 4 vols, Paris, 1837-1840.
- ***al-Muqaffa al-kabīr***. Éd. Muḥammad AL-YA'LĀWĪ. Beyrouth: Dār al-ġarb al-islāmī, 1991.
- ***Iġāṭat al-'umma bi-kašf al-ġumma***. Éd. Muḥammad Mustafā Ziyāda et Ġamāl al-Dīn Muḥammad al-Šayyāl. Le Caire: Laġnit al-ta'līf wa 'l-tarġma wa 'l-našr, 1940.
- ***Al-Mawā'iz wa-l-i'tibar fī ḍikr al-ḥiṭaṭ wa-l-aṭār***.
Éditions :
 - 2 vols. Le Caire: Būlāq, 1853.
 - 4 vols. et 1 volume d'index vols. Londres: al-Furqān Islamic Heritage Foundation, 2002-2004.
 - RAYMOND, André et WIET, Gaston. *Les marchés du Caire, traduction annotée du texte de Maqrīzī*. IFAO 1979.

AL-NUWAYRĪ, Šihāb al-Dīn b. Aḥmad b. 'Abd al-Wahāb, (mort après 775 H. / 1373)

- ***Nihāyit al-Irab fī funūn al-adab***. Le Caire: Dār al-kutub al-misriyya, 1933.

AL-NUWAYRĪ AL-SAKANDARĪ, Muḥammad b. Qāsim, (667-733 H. / 1268-1332)

- *Kitāb al-ilmām bi-l-a'lām fīmā ġarat fih al-aḥkām wa-l-umūr al-maqḍiyya fī waq'at al-Iskandariyya*. 4 vols. Hyderabad: A. S. 'Aṭiyya, 1970.

AL-QALQAŠANDĪ, Šihāb al-Dīn Aḥmad, (756-821 H. / 1355-1418)

- *Šubḥ al-a'sā fī šinā'at al-inšā*. 14 vols. Le Caire: al-Matba'a al-amīriyya, 1913.

AL-ŠAFADĪ, Šalaḥ al-Dīn Ḥalīl b. Aybak, (696-764 H. / 1296-1362)

- *Kitāb al-wāfi bi-l-wafiyāt*. Beyrouth: Orient-Institut, 2009.
- *A'yān al-ašr wa a'wān al-našr*. Éd. Mazin 'Abd al-Qadir al-Mubarak. 6 vols. Damas: Dār al-fikr, 1997.

AL-SAḤĀWĪ, Šams al-Dīn Muḥammad, (830-902 H. / 1427-1497)

- *Al-Ḍaw' al-lāmi' li-ahl al-qarn al-tasi'*. 12 vols. Le Caire: Maktabit al-quḍsī, 1936.
- *Al-Tibr al-Masbūk fī ḍayl al-Sulūk*. Éd. Nağwā Muštafā KĀMIL et Labība Ibrāhīm MUSTAFĀ. Le Caire: Dār al-Kutub, 2002-2007.

AL-SAMHŪDĪ, Abū al-Ḥasan b. 'Abd Allah, (844-911 H. / 1440-1505)

- *Wafā' al-wafā bi-aḥbār dār al-Mustafā Šalā Allāh 'alayh wa-salam*. 2 vols. Le Caire: Matba'at al-ādāb wa-l-mu'ayyid, 1908.

AL-SUBKĪ, Tāğ ad-dīn 'Abd al-Waḥhāb, (717-771 H. / 1327-1370)

- *Mu'id al-ni'am wa mubīd al-niqam*. Éd. Muḥammad 'Alī AL-NAĞĞĀR, Abū Zayd ŠALABĪ et Muḥammad ABŪ AL-'AYNĪN. Le Caire: Dār al-kitāb al-arabī, 1948.

AL-ŠUĠĀ'Ī, Šams al-Dīn, (mort après 745 H. / 1345)

- ***Tārīḥ al-malik al-Nāšir Muḥammad b. Qalāwūn al-Šāliḥī wa awlādi-hi.*** Éd. Et Trad. Barbara Schäfer, *Die Chronik aš-Šuġā'ī*. 2 vols. Wiesbaden: Franz Steiner Verlag, 1977 et 1985.

AL-SUYŪṬĪ, 'Abd al-Raḥmān b. Abī Bakr, (849-911 H. / 1445-1505)

- ***Ḥusn al-muḥāḍara fī tāriḥ Mišr wa-l-Qahira.*** Le Caire: Dār iḥyā' al-kutub al-'arabiyya, 1968.

AL-WAZZĀN, Al-Ḥasan B. Muḥammad (Jean-Léon l'Africain)

(901 ou 906 – après 957 H. / 1495 ou 1500-après 1550)

- ***Waṣf Ifrīqiya***

Éditions:

- Muḥammad ḤAĠĠĪ et Muḥallad AL-AḤḌAR (Traduit du français.). Beyrouth/ Rabat: Dār al-ġarb al-islāmī, 1983.
- Alexis EPAULARD (traduit de l'italien). *Description de l'Afrique*. 2 vols. Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien-Maisonneuve, 1956.

AL-YŪSUFĪ, Musā b. Muḥammad b. Yehyā, (mort en 759 H. / 1358)

- ***Nuzhat al-nāzir fī sirat al-malik al-Nāšir.*** Éd. Aḥmad Ḥaṭīṭ. Beirut: 'alam al-kutub, 1986.

AL-ZĀHIRĪ, Ġars al-Dīn Ḥalīl b. Šāhīn, (813-872 H. /1410-1468)

- ***Zubdat kašf al-mamālik we bayān al-ṭuruk we al-masālik.*** Paris: Imprimerie de la République, 1894.

MUĠĪR AL-DĪN, al-'Ulaymī al-Ḥanbalī, (860-928 H. / 1456-1522)

- ***Kitāb al-ins al-ġalīl bi-tārīḥ al-Quds wa 'l-Ḥalīl.*** 2 vols. Le Caire: al-Maṭba'a al-Wahabiyya, 1866.

QUṬB AL-DĪN, Muḥammad b. Aḥmad al-Nahrawālī, (mort en 990 H. / 1583)

- ***Kitāb al-i'lām bi-i'lām bayt Allah al-Ḥarām***. Éd. Ferdinand Wüstenfeld. Leipzig: F. A. Brockhaus, 1857.

TEXTES EN LANGUES AUTRE QUE L'ARABE

ALBERTI, Léon Batista.

- *Architecture et Art de bien bastir*. Trad. Jean MARTIN. Paris: Kerver, 1553.

CASSAS, Louis François

- ***Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phoenicie, de la Palaestine et de la Basse Aegypte***. 3 vols. Paris, 1799.

ÇELEBI, Evliya

- ***Seyahatname Mişr***

Éditions:

- Muḥammad 'Alī 'Awnī. (Trad.). Le Caire: Dār al-Kutub wa- al-waṭā'iq al-qawmiyya, 2003.
- *Seyahatnamesi: Misir, Sudan, Habes (1672-1680)*. vol. 10, Istanbul: Yapi-Kredi Yayinlari, 2007.

FABRI, Félix.

- ***Le voyage en Egypte de Félix Fabri, 1483***. Trad. R. P. Jacques Masson. 3 vols. Le Caire: IFAO, 2007.

MICHEL, le Syrien

- ***Chronique Syriaque***. Éd. J. B. CHABOT. Trad. J. B. CHABOT. 4 vols. Paris: Ernest Leroux, 1899-1914.

NAŞİR-İ HUSRAW

- ***Sefer Nameh***. Trad. Charles SHEFER. Paris: Ernest Leroux, 1881.

SINĀN, Mī'mār.

- ***Sinan autobiographies; five sixteenth century texts***. Éd. Gülru NECİPOĞLU. Trads. Howard Crane et Esra AKIN. supplément à la publication Muqarnas. Leiden, Boston: Brill, 2006.

DA VERONA, Jacopo

- **Le pèlerinage du moine Augustin Jacques de Véronne**, publié d'après le manuscrit de Chestenham n° 6650. *Revue de l'Orient latin* 1895: 155-302.

VAN GHISTELE, Joos

- ***Voyage en Egypte de Joos Van Ghistele, 1482, 1483***. Trad. Renée BAUWENS-PREAUX. 8 vols. Le Caire: IFAO, 1976.

VITRUVÉ, Marcus Vitruvius Pollio

- ***De l'Architecture***

Éditions:

- Philippe FLEURY (Trad.). 10 vols. Paris: Les belles lettres, 1990.
- Ch. L. MAUFRAS(Trad.). 10 vols. Paris: Panckoucke, 1847.

ÉPIGRAPHIE ARABE

VAN BERCHEM, Max.

Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum, première partie, Egypte, I. Vol. XIX. Paris: MMAF, 1903.

Thesaurus d'épigraphie islamique. Sur le site web : [<http://www.maxvanberchem.org/>](http://www.maxvanberchem.org/).

COMBE, Étienne. SAUVAGET, Jean. et WIET, Gaston.

Répertoire chronologique d'épigraphie arabe. Vol. XIV. Le Caire: IFAO, 1954.

WIET, Gaston.

Catalogue général du Musée d'Art islamique du Caire : inscriptions historiques sur pierre. Le Caire: IFAO, 1971.

III. ÉTUDES

'ABD AL-'ALĪM, Fahmī. *al-'Imāra al-islāmiyya fī 'aṣr al-mamālīk al-ḡarkāsiyya.* Le Caire: Ministère de la Culture, EAO, 2003.

—. *Ḡāmi' al-Mu'ayyid Ṣayḥ.* Le Caire: Ministère de la Culture, EAO, 1994.

'ABD AL-FATĀḤ, Muḥammad Ḥusām al-Dīn. «Arba' buyūt mamlūkiyya min al-waṭa'iq al-uṭmāniyya.» *AnIsl* 24, 1988: 49-102 (section arabe).

'ABD AL-NABĪ, Naḡla Muḥammad. *Miṣr wa-l-bunduqiyya; al-'ilāqāt al-siyasiyya wa-l-iqtisādiyya fī 'aṣr al-mamālīk.* Giza: Ein For Human and Social Studies, 2001.

'ABD AL-RĀZIQ, Aḥmad. *al-Mar'a fī Miṣr al-mamlūkiyya.* Le Caire: al-Hay'a al-miṣriyya li-l-kitāb, 1999.

- . «La hisba et le muhtasib en Egypte au temps des Mamlūks.» *AnIsl* 14, 1978: 127-146.
- . «La femme au temps des Mamluks en Egypte.» *Ifao*, TAEI 5, 1973.
- . «Trois fondations féminines dans l'Egypte mamelouke.» *REI* 51/1, 1973: 95-126.
- 'ABD AL-WAHĀB, Ḥasan. «Aṭār al-mar'a fī al-'imāra al-islāmiyya.» *al-Handassah*, Fev. 1935, éd. 2: 65-72.
- . «al-Muṣṭalahāt al-faniyya li-l-'imāra al-islāmiyya.» *al-Mağalla*, Mars 1958: 27-42.
- . «al-Rusūmāt al-handasiyya li-l-'imāra al-islāmiyya.» *al-Mu'tamar al-ṭānī li-l-aṭār fī al-bilād al-'arabiyya*. Le Caire: Lağnit al-ṭaqāfa bi-ğāmi'at al-duwal al-'arabiyya, 1957.
- . «al-Aṭār al-manqūla wa-l-muntaḥila fī al-'imāra al-islāmiyya.» *BIE*, 1955-1956.
- . «Tawqī'āt al-suna' 'alā aṭār Miṣr al-islāmiyya.» *BIE*, 1955: 533-578.
- . «Ḥanqāh Farağ ibn Barqūq wa mā ḥawlahā.» *al-mu'tamar al-ṭālīt lil-āṭār fī al-bilād al-'arabiyya*. Le Caire: ġāmi'at al-duwal al-'arabiyya, 1959. 283-306.
- . «Mumayzāt al-'imāra al-islāmiyya.» *al-Mu'tamar al-ṭānī lil-aṭār fī al-bilād al-'arabiyya*. 1947.
- . *Taḥṭīt al-Qāhira wa tanzimuha munḍu naš'atiha*. Le Caire: Dār al-našr lil-ğāmi'a al-miṣriyya, 1957.
- . *Tārīḥ al-masāğid al-'aṭariyya fī-l-Qāhira*. 2 vols. Beyrouth: Awraq Šarqiyya, 1993.
- ABBOTT, Nabia. «Review of: Mayer, L. A., Islamic Architects and Their Works.» *Journal of Near Eastern Studies*, 1959: 94.
- ABDEL BARR, Omniya. *Azbak al-Yūsufī and its environs*. Leuven: Mémoire de master soutenu en Août, 2004.
- ABU-LUGHOD, Janet. *Cairo, 1001 years of the city victorious*. New Jersey: Princeton University Press, 1971.

AFSAR, K. «Arg-e 'Alīšāh, the remains of the mašğed-e 'Alīšāh, a colossal mosque in Tabrīz.» *Encyclopaedia Iranica*, 1986: 396-397.

AL-BĀŠĀ, Ḥasan. *al-Funūn al-islāmiyya wa-l-waḏā'if 'alā al-'aṭār al-'arabiyya*. 3 vols. Le Caire: Dār al-nahḏa al-'arabiyya, 1966.

—. «Mamluk Artefacts at Cairo Museum Revealing Chinese Influences.» *Islamic Archeological Studies*, 1991: 75-101.

AL-HABASHI, Alaa. *Aṭār to Monument. The intervention of the Comité de conservation des monuments de l'art Arabe*. Philadelphie, 2001.

AL-HABASHI, Alaa, et Omneya ABDEL BARR. «Questioning the Buffer Zones Around Monuments: The Case of Bayt al-Razzāz in Historic Cairo.» Édité par Teresa PATRICIO, Koen VAN BALEN, & Krista DE JONGE. *Conservation in Changing Societies*. Leuven: RLIIC, 2006. 343-352.

AL-HABASHI, Alaa, et Yehia HASSAN. «Ġabbāna lil-muslimīn asfal manzil Aḥmad Kaḥuda al-Razzāz al-aṭārī.» *Mu'tamar al-Fayyūm al-Sādis "al-Tanmiya al-aṭariyya wa-l-siyāḥiyya wa-l-bī'iyya"*. Fayyūm: Université de Fayyūm-Faculté d'Archéologie, 2007.

AL-HADDĀD, Muḥammad. *al-sulṭān al-Manṣūr Qalāwūn, tarīḥ, aḥwāl Miṣr fī 'ahdihi, munša'ātuḥu al-mi'māriyya*. Le Caire: Madbulī, 1998.

AL-HARITHY, Howaida. «Female Patronage of Mamluk Architecture in Cairo.» Dans *Beyond the Exotic. Women's Histories in Islamic Societies*, édité par Amira Sonbol EL-AZHARY, 321-335. Le Caire: AUC Press, 2006.

—. «The Patronage of al-Nāṣir Muḥammad Ibn Qalāwūn, 1310-1341.» *MSR* 4, 2000: 219-244.

—. «The Complex of Sultan Hasan in Cairo: Reading Between the Lines.» *Muqarnas* 13, 1996: 68-79.

—. «The Concept of space in mamlouk architecture.» *Muqarnas* 18, 2001: 73-92.

- AL-HARITHY, Howaida. «Turbat al-Sitt: An identification.» Dans *The Cairo Heritage: Papers in honor of Layla Ali Ibrabim*, édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF, 103-122. Le Caire: AUC press, 2000.
- AL-IBRASHY, May. «Cairo's Qarafa as Described in the Ziyara Literature.» Dans *Le développement du soufisme en Egypte à l'époque mamelouke*, édité par Richard MCGREGOR, & Adam SABRA. Le Caire: Ifao, 2006.
- AL-KADI, Galila, et Alain BONNAMY. *La cité des morts: Le Caire*. Paris: IRD, 2001.
- ALLAN, James. «Abu'l-Qasim's Treatise on Ceramics.» *Iran* 11, 1973: 111 - 120.
- . «Sha'bān, Barqūq, and the Decline of the Mamlūk Metalworking industry.» *Muqarnas* 2, 1984: 85-94.
- AL-ŠIŠTĀWĪ, Muḥammad. *Mutanazahāt al-Qāhira fī al-‘aşrayn al-mamlūkī wal-uṭmānī*. Le Caire: Dār al-āfāq al-‘arabiyya, 1999.
- AMĪN, Muḥammad M., et Laila A. IBRĀHĪM. *Architectural Terms in Mamluk Documents, 648-923 H. (1250-1517 A. D.)*. Le Caire: AUC Press, 1990.
- AMĪN, Muḥammad Muḥammad. *Al-Awqāf wal-ḥayāt al-iğtimā‘iyya fī Mişr*. Le Caire: Dār al-naḥḍa al-‘arabiyya, 1980.
- . «al-Šāhid al-‘adl fī al-qaḍā' al-islāmī.» *Anis* 18, 1982: 1-20.
- . *Catalogues des documents d'archives du Caire, de 239 / 853 à 922 /1516, depuis la IIIe siècle jusqu'à la fin de l'époque mamlouke*. TAEI. Vol. XVI. Le Caire: IFAO, 1981.
- ANDREWS, Francis B. *The Medieval Builder and his Methods*. Mineola, New York: Dover Publications, 1999.
- ARBERRY, Arthur John. *Discourses of Rumi*. Londres: Taylor and Francis, 1961.
- ARNAUD, Jean-Luc. *Le Caire, mise en place d'une ville moderne; 1867-1907. Des intérêts du prince aux sociétés privées*,. Le Caire: Actes sud/Sindbad, 1998.

ASFUR, Khaled. «Learning from Mamluk Architecture Esthetics.» Dans *The Cairo Heritage: Essays in Honor of Laila Ali Ibrahim*, édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF, 235-262. Le Caire, New York: AUC Press, 2000.

‘ĀŠŪR, Sa‘īd ‘Abd el-Fattāḥ. *al-Muğtama‘ al-miṣrī fi ‘aṣr salāṭīn al-mamālīk*. Le Caire: Dār al-naḥḍā al-‘arabiyya, 1962.

ATLEE, Thomas Simons. *Man and his Buildings*. Londres: Swarthmore press ltd., 1920.

—. *The influence on architecture of the condition of the worker*. Londres, 1914.

AYALON, David. «Studies on the Structure of the Mamluk Army.» *I, BSOS 15/2, p. 203-228; II, BSOS 15/3, p. 448-476; III, BSOS 16/2, p. 57-90*, 1953, 1953, 1954.

—. «The Circassians in the Mamluk Kingdom.» *JAOS 69/3*, 1949: 135-147.

—. «The Plague and its Effects upon the Mamlūk Army.» *JRAS*, 1946: 67-73.

—. *Le phénomène mamelouk dans l'Orient islamique*. Paris: PUF, 1996.

—. «L"esclavage du Mamelouk.» *Oriental Notes and Studies I*, 1951: 1-66.

—. «The Muslim City and the Mamluk Military Aristocracy.» *PIASH 2*, 1968: 311-329.

AYALON, David. *The Expansion and Decline of Cairo under the mamliks and its background*. Vol. Res Orientales VI, chez *Itinéraires d'Orient. Hommage à Clause Cahen*, 13-19. Bures sur Yvettes, 1994.

AZAB, Khaled. «The Architect in Islamic Civilisation.» s.d.

BAER, Gabriel. *Egyptian Guilds in Modern Times*. Jerusalem: The Israel Oriental Society, 1964.

BAKHOUM, Diana. *The Mosque of Emir al-Ṭanbuġa al-Maridānī in light of the Mamluk Patronage under al-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn*. Le Caire: Mémoire de master soutenue en , 2009.

- BAKHOUM, Dina. «The Madrasa of Umm al-Sultan Sha'ban before and after Creswell.» Dans *Creswell photographs re-examined : new perspectives on Islamic architecture*, de Bernard O'KANE, 99-119. Le Caire: AUC Press, 2009.
- BARRUCAND, Marianne. «Les chapiteaux de remploi de la mosquée al-Azhar et l'émergence d'un type de chapiteau médiéval en Egypte.» *AnIsl* 36, 2002: 37-75.
- . «Artistes et ateliers dans les sociétés orientales, à propos d'un livre récent (A. GAIL, *Künstler und Werkstatt in den orientalischen Gesellschaften*).» *REI*, 1981.
- BATES, Ülkü Ü. «Two Ottoman Documents on Architects in Egypt.» *Muqarnas* 3, 1985: 121-127.
- BEHRENS-ABOUSEIF, Doris. «A Circassian Mamluk Suburb North of Cairo.» *AARP* 14, 1978: 157-189.
- . «The Citadel of Cairo: Stage for Mamluk Ceremonial.» *AI*, 1988: 25-79.
- . «Al-Nāṣir Muḥammad and al-Ashraf Qāyṭbāy- Patron of Urbanism.» Édité par Urbain VERMEULEN, & Daniel De SMET. *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk eras, OLA* 73. Leuven: Peeters, 1995. 265-284.
- . «Four Domes of the Late Mamluk Period.» *AnIsl* 17, 1981: 191-201.
- . «The North-Eastern extension of Cairo under the Mamluks.» *AnIsl* 17, 1981: 157-189.
- . «The *qubba*, an Aristocratic Type of Zāwiya.» *AnIsl* 19, 1983: 1-7.
- . «Location of Non-Muslim Quarters in Medieval Cairo.» *AnIsl* 22, 1986: 117-132.
- . «Qāyṭbāy's investement in the City of Cairo: Waqf and Power.» *AnIsl* 32, 1998: 29-40.
- . «Craftsmen and upstarts in the late Mamluk period.» *Beiruter Texte und studien*, 2010, éd. Towards a Cultural History of the Mamluk Era: 67-75.
- . «Craftsmen, upstarts and Sufis in the late Mamluk period.» *BSOAS* 74, 2011: 375-395.
- . «Azbaḳiyya and its Environs from Azbak to Ismā'īl.» *CAI* 5, 1985.

- . *Cairo of the Mamluks, a History of Architecture and its Culture*. Le Caire: AUC Press, 2007.
 - . «Muhandis, Shād, Mu'allim- Note on the Building Craft in the Mamluk Period.» *Der Islam* 72, 1995: 293-309.
 - . «Sicily, the missing link in the evolution of cairene architecture.» *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk eras*, 1995: 275-301.
 - . *Egypt's Adjustment to Ottoman Rule: Institutions, Waqf and Architecture in Cairo (16th and 17th Centuries)*. Leyde: E.J.Brill, 1994.
 - . *Islamic Art and Architecture. An introduction*. Le Caire: AUC press, 1998.
 - . «Mamluk Perception of Foreign Arts.» Édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF. *The Arts of the Mamluks in Egypt and Syria: Evolution and Impact. Mamluk studies 1*, Goettingen: V&R unipress; Bonn University Press, 2012. 301-318.
 - . «The Lost Minaret of Shajarat ad-Durr at her Complex in the Cemetery of Sayyida Nafisa.» *MDAIK* 39, 1983: 1-16.
 - . «Qāyṭbāy's Madrasas in the Holy Cities and the Evolution of Ḥaram Architecture.» *MSR, III*, 1999: 129-148.
 - . «European Arts and Crafts at the Mamluk court.» *Muqarnas* 21, 2004, éd. XXI: 45-54.
- BEHRENS-ABOUSEIF, Doris. «Patterns and urban Patronage in Cairo: a Comparison between the Mamluk and the Ottoman Periods.» Dans *The Mamluks in Egyptian Politics and Society*, édité par Thomas PHILIPP, & Ulrich HAARMANN. Cambridge: Cambridge University Press, 1998.
- . «The Arts of the Mamluks in Egypt and Syria: An Introduction.» Édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF. *The Arts of the Mamluks in Egypt and Syria: Evolution and Impact. Mamluk studies 1*, Goettingen: V&R unipress, Bonn University Press, 2012. 13-20.
 - . *The Minarets of Cairo*. Le Caire: AUC Press, 1985.

- . *The Minarets of Cairo: Islamic Architecture from the Arab Conquest to the end of the Ottoman Period*. Le Caire: AUC Press, 2010.
- BEHRENS-ABOUSEIF, Doris. «The Waqf: A Legal Personality.» Dans *Gottes Eigentum für alle Zeiten? Islamische Stiftungen von den Anfängen bis zur Gegenwart*, édité par Astrid MEIER, & al., . Berlin: Akademie-Verlag, 2009.
- BEHRENS-ABOUSEIF, Doris. «Waqf as Remuneration and the Family Affairs of al-Nasir Muhammad and Baktimur al-Saqi.» Dans *The Cairo Heritage: Essays in Honor of Laila Ali Ibrahim*, édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF, 55-68. Le Caire: AUC Press, 2000.
- BEHRENS-ABOUSEIF, Doris, Sylvie DENOIX, et Jean-Claude GARCIN. «Le Caire.» Dans *Grandes villes méditerranéennes du monde Musulman médiéval*, de Jean Claude Garcin, 177-203. Rome: EFR, CEFR 269, 2000.
- BERKEY, Jonathan. *The Transmission of Knowledge in Medieval Cairo, a social history of Islamic education*. New Jersey: Princeton university press, 1992.
- BERQUE, Jacques. «les capitales de l'Islam méditerranéen vues par Ibn Khaldoun et les deux Maqqarī.» *AnIsl 8*, 1969: 71-97.
- BERQUE, Jacques, et Mustafa Al-SHAKAA. «La Gamâliya depuis un siècle.» *Colloque International sur l'Histoire du Caire*. Berlin-Le Caire: Ministère de la Culture de la République Arabe d'Egypte, 1969. 67-93.
- BIDEAULT, Maryse, et Claudine LAUTIER. «Saint-Nicaise de Reims, chronologie et nouvelles remarques sur l'architecture.» *Bulletin monumental*, 1977: 295-330.
- BLANC, Bernard, Sylvie DENOIX, Jean-Claude GARCIN, et Romanello GORDIANI. «A propos de la carte de Matheo Pagano.» *AnIsl 17*, 1981: 203-286.
- BLOOM, Jonathan. «EGYPT vi. Artistic relations with Persia in the Islamic period.» *Encyclopaedia Iranica*, 1998: 254-257.
- . «Mamluk Art and Architectural History: A Review Article.» *MSR 3*, 1999: 31-58.

- BOURGOIN, Jules. *Les arts arabes : architecture--menuiserie--bronzes--plafonds--revêtements--marbres--pavements--vitraux--etc.* Paris: Vve. A. Morel, 1873.
- . *Les éléments de l'art Arabe; le trait des entrelacs.* Paris: Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1879.
- . *Précis de l'art Arabe: matériaux pour servir à la théorie et la technique des arts de l'orient musulman.* Édité par Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire. Vol. VII. Paris: Ernest Leroux, 1892.
- BRAUNFELS, Wolfgang. *Urban Design in Western Europe: Regime and Architecture, 900-1900.* Chicago: University Of Chicago Press , 1990.
- BRIGGS, Martin S. *Muhammadan Architecture in Egypt and Palestine.* Oxford: Clarendon press, 1924.
- BROUG, Eric. *Islamic Geometric Patterns.* Londres: Thames & Hudson, 2008.
- BRUNSCHVIG, Robert. «Urbanisme médiéval et droit musulman.» *REI* 15, 1947: 127-155.
- BURCKHARDT, Titus. *L'art de l'Islam. Language et signification.* Paris: Sindbad, 1985.
- BURGOYNE, Michael Hamilton. *Mamluk Jerusalem; an Architectural study.* British School of Archaeology: World of Islam Festival Trust, 1987.
- BURGOYNE, Michael, et Amal ABUL HAJJ. «Twenty-four Medieval Arabic Inscriptions from Jerusalem.» *Levant* 11, 1979: 128-129.
- CAHEN, Claude. «Les Marchands Etrangers au Caire sous les Fatimides et les Ayyubides.» *Colloque International sur l'Histoire du Caire.* Berlin-Le Caire: Ministère de la Culture de la République Arabe d'Egypte, 1969. 97-101.
- CAHEN, Claude. «Y a-t-il eu des corporations professionnelles dans le monde musulman classique?» Dans *Les peuples musulmans dans l'histoire médiévale.* Damas: Ifd, 1977.
- CARAYON, Agnès. *La Furūsiyya des mamlūks: Une élite sociale à cheval (1250-1517).* 2 vols. Aix-en-Provence: Thèse de Doctorat soutenue en juin, 2012.

CARRA DE VAUX, Baron. *Les penseurs de l'Islam*. 5 vols. Paris: Librairie Paut Geuthner, 1921.

CASANOVA, Paul. «Histoire et description de la Citadelle du Caire.» Dans *MMAF* 6, 509-505. Le Caire: Ifao, 1892.

CASANOVA, Paul. «sphère céleste.» Dans *MMAF*, 313-336. Le Caire: Ifao, 1897.

CERASI, Maurice. «Late-Ottoman Architects and Master Builders.» *Muqarnas* 5, 1988: 87-101.

CHAPOUTOT-REMADI, Mounira. «Femmes dans la ville mamluke.» *JESHO* 38/2, 1995: 145-164.

ÇIÇEK, Kemal, éd. *The Great Ottoman-Turkish civilisation*. 4 vols. Ankara: Yeni Türkiye, 2000.

CLERGET, Marcel. *Le Caire: étude de géographie urbaine et d'histoire économique*. Le Caire: Impr. E. & R. Schindler, 1934.

CLEVENOT, Dominique. *Décor d'Islam*. Paris: Editions Citadelles & Mazenod, 2000.

COPPOLA, Giovanni. «L'architecte et le projet de construction au bas Moyen Age.» Dans *Histoire de l'architecte*, de Louis CALLEBAT, 49-61. Paris : Flammarion, 1998.

COSTE, Pascal. *Architecture Arabe ou monuments du Kaire: : mesurés et dessinés, de 1818 à 1826* . Paris: Typographie de Firmin Didot frères, 1839.

CRESWELL, Keppel A. C. «A Brief Chronology of the Muḥammadan Monuments of Egypt to A. D. 1517.» *BIFAO* 16, 1919: 39-164.

—. *The Muslim Architecture of Egypt, Ikhshīds and Fātimids, AD 939-1171*. Vol. I. Oxford: Clarendon press, 1952.

CRESWELL, Keppel A. C., et Marguerite GAUTIER-VAN BERCHEM. *Early Muslim Architecture*. 2 vols. Oxford: Charendon Press, 1969.

CRESWELL, Keppel A.C. «The works of Sultan Bibars al-Bunduqdārī in Egypt.» *BIFAO* 26, 1926: 129-193.

CRESWELL, Keppel A.C. «The origin of the cruciform plan of Cairene Madrasas.» *BIFAO* 21, 1923: 1-54.

—. *The Muslim Architecture of Egypte, Ayyūbids and Early Bahrite Mamlūks, A.D 1171-1326*. Vol. II. Oxford: Clarendon Press, 1959.

CROUZET-PAVAN, Elisabeth. «Les palais des doges et Venise: les problématique d'un effet de présentation.» Dans *Les palais dans la ville: espaces urbains et lieux de la puissance publique dans la Méditerranée médiévale*, édité par Patrick BOUCHERON, & Jacques CHIFFOLEAU. Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 2004.

DADOYAN, Seta B. *The Armenians in the Medieval Islamic World, Paradigm of interaction seventh to fourteenth centuries*. New Jersey: Transcation Publisher, 2013.

DARESSY, Georges. «Inscription hiéroglyphiques trouvées dans le Caire.» *Ann. Serv. IV*, 1903: 101-109.

DARRAĞ, Aḥmad. *L'Egypte sous le règne de Barsbay 825-841 / 1422-1438*. Damas: lfd, 1961.

DE GALARRETA, Francisco Javier Apellániz Ruiz. *Pouvoir et finance en méditerranée pré-moderne: le deuxième Etat mamelouk et le commerce des épices (1382-1517)*. Barcelona : francisco javier apellaniz , 2009.

DEGUILHEM, Randi, et André RAYMOND. *Le Waqf dans l'Espace Islamique: Outil de Pouvoir Socio-Politique*. Damas: lfd, 1995.

DENIZEAU, Valentine. *Conduire l'eau dans le Caire Mamluk, Installation hydrauliques et politiques d'aménagements dans la capitale égyptienne (1250-1517)*. 2 vols. Aix-en-Provence: Thèse de Doctorat soutenue en juillet , 2012.

DENNY, Walter B. «A Sixteenth Century Architectural Plan of Istanbul.» *Ars Orientalis*, 1970: 49-63.

- DENOIX, Sylvie. «A Mamluk Institution for Urbanization: The Waqf.» Dans *The Cairo Heritage: Essays in Honor of Laila Ali Ibrahim*, édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF, 191-202. Le Caire, New York: AUC Press, 2000.
- . «Décrire le Caire. Fustāṭ Miṣr d'après Ibn Duqmāq et Maqrīzī.» *EtudUrb III*. Le Caire: Ifao, 1992.
- DENOIX, Sylvie. «Histoire et formes urbaines (éléments et méthodes).» Dans *Itinéraire d'Egypte: Mélanges offerts au père Maurice Martin*, de réunis pas Christian Décobert, 45-70. Le Caire: Ifao, 1992.
- DENOIX, Sylvie. «Pour une exploitation d'ensemble d'un corpus : les waqfs mamelouks du Caire.» Dans *Le waqf dans l'espace islamique : outils de pouvoir socio-politique*, 29-44. Damas: Ifd, 1995.
- DENOIX, Sylvie. «Fondations pieuses, fondations économiques, le waqf, un mode d'intervention sur la ville mamelouke.» Dans *Le Khan al-Khalīlī, un centre commercial et artisanal au Caire du XIIIe au XXe siècle*, de Sylvie DENOIX, Jean-Charles DEPAULE, & Michel TUCHSCHERER, *EtudUrb 4/1*, 19-26. Le Caire: Ifao, 1999.
- DENOIX, Sylvie. «Recompositions urbaines dans al-Qāhira à l'époque mamelouke.» Dans *Le Khan al-Khalili et ses environs. Un centre commercial artisanal au Caire du XIIIe au XXe siècle*, de Sylvie DENOIX, Jean-Charles DEPAULE, & Michel TUCHSCHERER, *EtudUrb 4/1*, 201-205. Le Caire: Ifao, 1999.
- DENOIX, Sylvie. «Topographie de l'intervention du personnel politique à l'époque mamelouke.» Dans *Le Khan al-Khalīlī et ses environs: Un centre commercial et artisanal au Caire du XIIIe au XXe siècle*, de Sylvie DENOIX, Jean-Charles DEPAULE, & Michel TUCHSCHERER, *EtudUrb 4/1*, 33-49. Le Caire: Ifao, 1999.
- DENOIX, Sylvie. «Type divers ou modèle unique: la structure des villes médiévales du monde musulman.» Dans *Mégapoles méditerranéennes. Géographie urbaine rétrospective*, de Clause NICOLET, Robert ILBERT, & Jean-Charles DEPAULE. Paris: EFR, MMSH, Maisonneuve & Larose, 2000.

- DENOIX, Sylvie, et Bruno GALLAND. «La constitution des "corpus": rapport introductif.» Édité par Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public. *L'autorité de l'écrit au Moyen Âge (Orient-Occident)*. Paris: Publications de la Sorbonne, 2009. 239-257.
- DENOIX, Sylvie, Jean-Charles DEPAULE, et Michel TUCHSCHERER. *Le Khan al-Khalili et ses environs, Un centre commercial et artisanal au caire du XIIIe au XXe siècle*. Vol. EtudUrb 4/2. 2 vols. Le Caire: Ifao, 1999.
- DENOIX, Sylvie. «Construction sociale et rapport à la norme d'un groupe minoritaire dominant : les Mamlouks (1250-1517).» Dans *Minorités et régulations sociales en Méditerranée médiévale*, de Stéphane BOISSELIER, François CLEMENT, & John TOLAN, 127-146. Rennes: Presses universitaires de Rennes, 2010.
- DEVONSHIRE, Henrielle C. «Abu Bekr ibn Muzhir et sa mosquée.» *MIFAO 68*, 1935-1940.
- DJEBBAR, Ahmed. *Une histoire de la science arabe. Introduction à la connaissance du patrimoine scientifique des pays d'Islam. Entretiens avec Jean Rosmorduc*. Paris: Editions du Seuil, 2001.
- DOBROWOLSKI, Jaroslaw. «The Funerary Complex of Amîr Kabîr Qurqumas in Cairo.» Dans *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Eras, II. OLA 83*, édité par Urbain VERMEULEN, & Daniel DE SMET. Leuven: Peeters, 1998.
- DOLS, Michael W. *The Black Death in the Middle East*. Princeton: Princeton University Press, 1977.
- DOPP, Pierre-Herman. «Le Caire vu par les voyageurs occidentaux du Moyen Age.» *Bulletin de la société royale de géographie d'Egypte*, Juin 1950: 117-149.
- D'ORNORFIO, Mario. «Concepteurs et maîtres d'oeuvres des grands chantiers du Moyen Age.» Dans *Histoire de l'architecte*, de Louis CALLEBAT, 43-48. Paris: Flammarion, 1998.
- ELBOUDRARI, Hassan, éd. *Modes de transmission de la culture religieuse en Islam*. Le Caire: Ifao, 1993.

- EYCHENNE, Mathieu. *Liens personnels, clientélisme et réseaux de pouvoir dans le sultanat mamelouk (milieu XIIIe-fin XVe siècle)*. Damas-Beyrouth: Ifpo, 2013.
- FANFONI, Giuseppe. «An Underlying Geometrical Design of the Mawlawī Samā'-Ḥāna in Cairo.» *AnIsl* 24, 1988: 207-232.
- FAY, Mary Ann. «Women and Waqf: Toward a consideration of Women's place in the Mamluk Household.» *IJMES* 29, 1994: 33-51.
- FERNANDES, Leonor. «Three Sūfī Foundations in a 15th Century Waqfiyya.» *AnIsl* 17, 1981: 141-156.
- . «Mamluk Politics and Education: The evidence from Two Fourteenth Century Waqfiyya.» *AnIsl* 23, 1987: 87-98.
- . «On Conducting the Affairs of the State: A Guideline in the Fourteenth Century.» *AnIsl* 24, 1988: 81-91.
- FERNANDES, Leonor. «Istibdāl: The Game of Exchange and its Impact on the Urbanisation of Mamluk Cairo.» Dans *The Cairo Heritage. Essays in Honor of Laila Ali Ibrahim*. Le Caire: AUC Press, 2000.
- . «Mamluk Architecture and the Question of Patronage.» *MSR* 1, 1997: 107-120.
- . «The Foundation of Baybars al-Jashankir: its waqf, history, and architecture.» *Muqarnas* 4, 1987: 21-42.
- FLEMMING, Barbara. «Literary Activities in Mamluk Halls and Barracks.» Dans *Studies in Memory of Gaston Wiet*, de Myriam ROSEN-AYALON, 249-260. Jérusalem, 1977.
- FRISHMAN, Martin, et Hassan-Uddin KHAN. *The Mosque : History, Architectural Development and Regional Diversity*. Le Caire: AUC Press, 2002.
- GAGNE, Claude. *L'album de Villard de Honnecourt*. www.backmedia.com/cosmos, s.d.

- GARCIN, Jean-Claude. «Le système militaire mamluk et le blocage de la société musulmane médiévale.» *AI*, 1988: 93-110.
- . «Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.» *Anisl* 25, 1991: 289-304.
- . «Une carte du Caire vers la fin du sultanat de Qāyrbāy.» *Anisl* 27, 1981: 272-285.
- . «Le Caire et le province: constructions au Caire et à Qūṣ sous les Mamelouks Bahrides.» *Anisl* 8, 1969: 47-61.
- . *Le Proche-Orient à l'époque mamluke*. tome 1, L'évolution politique et sociale, chez *Etats, sociétés et cultures du monde musulman médiéval*, édité par Jean-Claude GARCIN, 343-369. Paris: Paris PUF (Nouvelle Clío), 1995.
- . *Un centre musulman de la Haute Egypte médiévale: Qūṣ*. TAEI 6. Le Caire: Ifao, 1976.
- GARCIN, Jean-Claude. «Cairo under the Ayyubids and the Mamluks 1174-1517.» Dans *The glory of Cairo, an Illustrated History*, de André RAYMOND, 148-275. Le Caire: AUC press, 2002.
- GARCIN, Jean-Claude. «Evolution de l'habitat médiéval et histoire urbaine.» Dans *Palais et maisons du Caire, I, Epoque mamelouke (XIII-XVI s.)*, de Jean-Claude GARCIN, 143-216. Paris: CNRS, 1982.
- GARCIN, Jean-Claude. «Habitat médiéval et histoire urbaine à Fustat et au Caire.» Dans *Palais et Maison du Caire, I époque Mamlouke (XIII-XVI siècle)*, de Jean-Claude GARCIN, Bernard MAURY, Jacques REVAULT, & Mona ZAKARIYA, 143-215. Paris: Cnrs, 1982.
- GARCIN, Jean-Claude, et Mustafa Anouar TAHER. «Les Waqfs d'une Madrasa au Caire au XV siècle.» Dans *Le Waqf dans l'espace islamique, Outil du pouvoir socio-politique*, édité par Randi DEGUILHEM, 151-186. Damas: lfd, 1995.
- GARCIN, Jean-Claude. «Toponymie et topographie urbaines médiévales à Fustat et au Caire.» *JESHO* 27/2, 1984: 133-155.

- GARCIN, Jean-Claude. «Les soufis dans la ville mamelouke d'Égypte. Histoire du soufisme et histoire globale.» Dans *Le développement du soufisme en Égypte à l'époque mamelouke*, de Richard MCGREGOR, & Adam SABRA. Le Caire, 2006.
- GAYET, Albert. *L'art arabe*. Paris: Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts, Ancienne maison Quantin, 1893.
- GAYRAUD, Roland-Pierre. «Ceramics in the Mamluk Empire : An Overview.» Édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF. *The Arts of the Mamluks in Egypt and Syria-Evolution and Impact*. Goettingen: V&R unipress; Bonn University Press, 2012. 77-94.
- GERBINO, Anthony, et Stephen JOHNSTON. *Compass and Rule. Architecture as Mathematical Practise in England 1500-1750*. New Haven et Londres: Yale University Press, 2009.
- GHABIN, Aḥmad. «The Role of the Muslim Institutions in Architectural Activity in Medieval Islam: The case of Ḥisba and Muḥtasib.» *al-muḡama'*, 2011: 1-24.
- . *Ḥisba, Arts and Craft in Islam*. Édité par Arabisch-Islamische Welt in Tradition und Moderne. Wiesbaden: Harrossowotz Verlag, 2009.
- . «al-Ḥisba wa 'ilāqatuhā bī-l-funūn al-islāmiyya.» *Jerusalem Studies on Arabic and Islam*, 2000: 396-445.
- GHAZALEH, Pascale. *Masters of the Trade: Crafts and Craftspeople in Cairo 1750-1850*. Édité par Cairo Papers in Social Science. Vol. 22. Le Caire: AUC Press, 1991.
- GOITEIN, S. D. *A Mediterranean Society, The Jewish Community of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*. Berkely: University of California Press, 1983.
- . «The main industries of the Mediterranean area as reflected in the records of the Cairo geniza.» *JESHO* 4, 1961: 168-197.
- GOODWIN, Godfrey. *Ottoman architecture and its values today*. Londres: Saqi Books, 1993.

GRABAR, Oleg. «Graffiti or Proclamations: Why write on Buildings?» Dans *Muqarnas 8*, édité par Doris BENRENS-ABOUSEIF, 69-76. Le Caire: AUC Press, 2000.

—. *La Formation de l'art islamique*. Traduit par Yves THORAVAL. Paris: Flammarion, 2000.

GRABAR, Oleg. «The Inscriptions of the Madrasah-Mausoleum of Qaytbay.» Dans *Near Eastern Numismatics, Iconography, Epigraphy and History : Studies in Honor of George C. Miles*, édité par Dickran KOUYMJIAN, 465-468. Beyrouth: AUB, 1974.

GRABOIS, Aryeh. *Le pèlerin occidental en Terre Sainte au Moyen Age*. Paris-Bruxelles: De Boeck Université, 1998.

GROUSSET, René. *Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem*. 3 vols. Paris: librairie Plon, 1936.

HAARMANN, Ulrich. «Arabic in speech, Turkish in lineage: Mamluk and their sons in the intellectual life of the fourteenth-century Egypt and Syria.» *JJSS* 22, 1998: 81-114.

HADSON, Rosalind A WADE. «Mongol Influences on Mamluk Ceramics in the Fourteenth Century.» Édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF. *The Arts of the Mamluks in Egypt and Syria-Evolution and Impact*. Goettingen: V&R unipress; Bonn university press, 2012. 95-113.

HAKIM, Besim S. *Arabic-Islamic Cities: Building and Planning Principle*. Londres, New York : KPI, 1986 .

HAMID, Ahmad. *Hassan Fathy and continuity in Islamic Arts and Architecture; the Birth of a New Modern*. Le Caire, New York: The American University in Cairo Press, 2010.

HAMPIKIAN, Nairy. «Al-Şālihiyya Complex through time.» ADAIK. IR 9, Le Caire, 2004.

—. «Mu'ayyad Şayḥ and the landscape of power.» *AnIsl* 49, 2012: 195-214.

—. *The Bimaristān of al-Mu'ayyad Shaykh and the area around it*. Le Caire: Mémoire de Master soutenu en, 1991.

- HAMZA, Hani. *The Nothern Cemetry of Cairo*. Le Caire: AUC Press, 2001.
- HANNA, Nelly. *An Urban History of Būlāq in the Mamluk and Ottoman Periods*. CAI 3. Le Caire: Ifao, 1983.
- HANNA, Nelly. *Construction work in Ottoman Cairo*. CAI 4, Le Caire: Ifao, 1984.
- HANNA, Nelly. *Habiter au Caire*. EtudUrb 2, Le Caire: Ifao, 1991.
- HATTSTEIN, Markus, et Peter DELIUS. *L'islam: art et civiliations*. Ullmann , 2013.
- HAUTECŒUR, Louis, et Gaston WIET. *Les Mosquées du Caire*. Paris: Librairie Ernest Leroux, 1932.
- HERZ, Max. *La mosquée du sultan Hassan au Caire*. Le Caire: Ifao, 1899.
- HILLENBRAND, Robert. *Islamic Architecture*. Le Caire: AUC Press, 2000.
- HOLOD, Renate. «Text, Plan and Building: On the Transmission of Architectural Knowledge.» *Theories and Principles of Design in the Architecture of Islamic Societies*. Cambridge, Massachusetts: the Aga Khan Program for Islamic Architecture at Harvard University and the Massachusetts Institute of Technology, 1988. 1-12.
- HUMPHREYS, R. Stephen. *Islamic history*. le Caire: AUC Press, 1992.
- IBRĀHĪM, 'Abd al-Lāṭif. «al-Waṭā'iq fī ḥidmat al-aṭār: al-'Aṣr al-mamlūkī.» *al-Mu'tamar al-ṭānī lil-āṭār fī al-bilād al-'arabiyya*. Le Caire: al-Idāra al-ṭaqāfiyya bi-ḡāmi'at al-duwal al-'arabiyya, 1958. 205-287.
- IBRĀHĪM, Laila A. «Conservation des monuments islamiques du Caire.» Édité par Nicolas-Christophe GRIMAL. *Prospection et sauvegare des antiquités de l'Egypte: Ate de la table ronde organisé à l'occasion du centenaire de l'Ifao*. Le Caire: Ifao, 1981. 109-111.
- . «The Transitional Zones of Domes in Cairo Architecture.» *Kunst des Orients* 10, 1975.
- IBRĀHĪM, Laila A., et Michael J. ROGERS. *The Great Ḥanqah of the Emir Qawṣūn in Cairo*. ADAIK.IR 30/1, Mainz/ Rhein: Verlag Philipp Von Zabern, 1970, 37-64.

- ILBERT, Robert. *Eléments du Débat*. Vol. I/ 2, chez *L'Habitat traditionnel dans les pays musulmans autour de la Méditerranée*. Le Caire: Ifao, 1990.
- JAMES, David. *Qur'āns of the Mamluks*. London: Alexandria Press and Thames and Hudson, 1988.
- JARRAR, Sabri. «Al-Maqrizi's Reinvention of Egyptian Historiography through Architecture History.» Dans *The Cairo Heritage: Essays in Honor of Laila Ali Ibrahim*, édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF, 123-147. Le Caire, New York: AUC Press, 2000.
- JAYYUSI, Salma Khadra, Renata HOLOD, Attilio PETRUCCIOLI , et André RAYMOND, . *The City in the Islamic World*. Leyde, Boston: Brill, 2008.
- KAHIL, Abdallah. «The architect/s of the Sultan Ḥasan complex in Cairo.» *Artibus Asiae* 66/2, 2006: 155-174.
- . *The Sultan Ḥasan Complex in Cairo 1357-1364, A case study in the Formation of Mamluk Style*. Beirut: Beiruter Texte und Studien, 2008.
- KARIM, Chahinda. «The Mosque of Aṣlam al-Bahā'ī al-Silaḥdār (746/1345).» *AnIsl* 24, 1988: 233-252.
- KARIM, Chamnda. «The Mosque of Ulmas al-Hajib.» Dans *The Cairo Heritage: Essays in Honor of Laila Ali Ibrahim*, édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF, 123-147. Le Caire, New York: AUC Press, 2000.
- KESSLER, Christel. «The 'Imperious Reasons' that Flawed the Minaret-Flanked Setting of Sulan Hasan's Mausoleum in Cairo. Another Note on Medieval Cairene On-Site Planning According to Street-Alignments and Mecca-Orientations.» *Damaszener Mitteilungen* 11, 1999: 307-316 et 40-41.
- . «Funerary Architecture within the City.» *Colloque International sur l'histoire du Caire*. Berlin-Le Caire: Ministère de la Culture de la République Arabe d'Egypte, 1969. 257-267.
- KESSLER, Christel. «Mecca-Oriented Urban Architecture in Mamluk Cairo: The Madrasa-Mausoleum of Sultan Sha'bab.» Dans *In Quest of an Islamic Humanism: Arabic and Islamic*

- Studies in Memory of Mohamed al-Nowaihi*, édité par Arnold H. GREEN, 97-108. Le Caire: AUC Press, 1984.
- . *The carved masonry domes of medieval Cairo*. Le Caire: AUC Press, 1976.
- KING, David A. «Architecture and Astronomy: the ventilators of medieval Cairo and their secrets.» *JAOS* 104, 1984: 97-133.
- KOSOTF, Spiro. «The Practice of architecture in the ancient world: Egypt and Greece.» Dans *The Architect: Chapters in the history of the profession*, édité par Spiro KOSTOF, 3-27. Berkeley-Los Angeles-London: University of California Press, 1977.
- KOSTOF, Spiro. *The Architect, chapters in the History of the Profession*. Édité par Spiro KOSTOF. Berkely-Los Angeles-Londres: University of California Press, 1977.
- KRAUSE, Sean. «Maths on the domes : How geometric patterns were spiritually inspired in early Islam.» *The Meta-Physics magazine, exploring the Science-Spirituality interface*, Mai 2011.
- KUBAN, Dogan. *Ottoman Architecture*. Traduit par Adair Mill. Istanbul: Antique Collectors' Club Ltd, 2010.
- L'AFRICAIN, Jean-Léon. *Description de l'Afrique*. Traduit par traduit de l'italien par Alexis Epaulard. 2 vols. Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien-Maisonneuve, 1956.
- LAMEI, Sālih. *al-Turāt al-mi'mārī al-islāmī fī Miṣr*. Beirut: Dār al-naḥḍā al-'arabiyya, 1984.
- LAMEI, Salih M. «The Cairene Sabīl: Form and Meaning.» *Muqarnas* 6, 1989: 33-42.
- LANE, Edward William. *An Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians*. Fifth Edition. Édité par Edward Stanley POOLE. 2 vols. London: John Murray, 1871.
- LANE-POOLE, Stanley. *A History of Egypt in the Middle Ages*. Londres: Methuen & co., 1901.
- . *The Art of the Saracens in Egypt*. Londres: Chapman and Hall, 1886.
- . *The story of Cairo*. Londres: J. M. Dent & Co, 1902.

- LAPIDUS, Ira M. «Mamluk Patronage and the Arts in Egypt: Concluding Remarks.» *Muqarnas* 2, 1984, éd. Oleg Grabar: 173-181.
- LAPIDUS, Ira Marvin. *Muslim Cities in the Later Middle Ages*. Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, 1967.
- LEPRUN, Sylviane. «Rives, dérives ethno-architecturales : Pascal-Xavier Coste, architecte anthropologues, 1817-1827.» *Architecture et Culture*, 1992: 209-218.
- LEVANONI, Amalia. *A turning Point in Mamluk History, the third reign of al-Nāṣir Muḥammad ibn Qalāwūn (1310-1341)*. Édité par Ulrich Haarmann. Vol. 10. Leyde: Brill, 1995.
- LEWCOCK, Ronald. «Architects, Craftsmen and Builders: Material and Techniques.» Dans *Architecture of the Islamic World: its History and Social Meaning*, de George MICHELL, 112-143. Londres: Thames and Hudson, 1978.
- LEZINE, Alexandre. «Les salles nobles des palais mamelouks.» *AnIsl* 10, 1972: 63-148.
- LOISEAU, Julein. «Un bien de famille. La société mamelouke et la circulation des patrimoines, ou la petite histoire d'un moulin du Caire.» *AnIsl* 37, 2003: 275-314.
- LOISEAU, Julien. «Frankish Captives in Mamlūk Cairo.» *Al-Masāq: Journal of the Medieval Mediterranean* 23/1, 2011: 37-52.
- . «L'émir en sa maison. Parcours politiques et patrimoine urbain au Caire, d'après les biographies du Manhal al-Ṣāfī.» *AnIsl* 36, 2002: 117-137.
- . «Le silence des archives. Conservation documentaire et historiographie de l'Etat dans le sultanat mamelouk (XIIIe-XVIe siècle).» Édité par Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public. *L'Autorité de l'écrit au Moyen Âge (Orient-Occident)*. Paris: Publications de la Sorbonne, 2009. 285-298.
- . *Reconstruire la maison du sultan, 1350-1450, Ruine et recomposition de l'ordre urbain au Caire*. 2 vols. Le Caire: EtudUrb 8/2, Ifao, 2010.

- . «The City of the Two Hundred Mosques: Friday Worship and its Spread in the Monuments of Mamluk Cairo.» Édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF. *The Arts of the Mamluks in Egypt and Syria-Evolution and Impact*. Goettingen: V&R unipress; Bonn University Press, 2012. 183-201.
- . *Les Mamelouks (XIIIe-XVIe siècle) Une expérience du pouvoir dans l'islam médiéval*. Paris: Seuil, 2014.
- LONGEAUD, Sophie. «La mise en scène de l'espace architectural mamelouk: la mandara du palais al-Razzāz au Caire.» *AnIsl* 36, 2002: 139-175.
- LORAND, David. «A block of Ramesses II reused as a threshold in the Wakala of Qawsun (Cairo).» *Journal of Egyptian Archaeology* 99, 2013: 270-272.
- LU, Peter, et Paul SREINHARDT. «Decagonal and Quasi-Crystalline Tilings in Medieval Islamic Architecture.» *Science*, 2007.
- LUTFI, Huda. *Al-Quds al-mamlūkiyya. A History of Mamlūk Jerusalem Based on the Ḥaram Documents*. Islamkundliche Untersuchungen 113. Berlin: Klaus Schwarzg Verlag, 1985.
- LUTFI, Huda. «Manners and Customs of Fourteenth-Century Cairene Women: Female Anarchy Versus Male Shar'i Order in Muslim Perspective Treatises.» Dans *Women in Middle Eastern History: Shifting Boundaries in Sex and Gender*, édité par Nikki KEDDIE, & Beth BARON. New Haven: Yale University Press, 1991.
- LYNCH, Kevin. *The Image of the City*. Cambridge: MIT Press, 1960.
- MADKOUR, Ibrāhīm. «La Vie Culturelle entre le Caire et Baghdad.» *Colloque International sur l'Histoire du Caire*. Berlin: Ministère de le Culture de la République Arabe d'Egypte, 1969. 297-298.
- MĀHIR, Su'ād. *Masāğid Miṣr wa awliyā'uha al-ṣāliḥīn*. 5 vols. Le Caire: al-Mağlis al-a'lā lil-ṣu'un al-islāmiyya, 1983.
- MAKARIOU, Sophie. *Les arts de l'Islam au musée du Louvre*. Hazan. Paris: Musée du Louvre, 2012.

- MARCHANT, Paul. *Unity in Pattern, a study guide in traditional geometry*. Londres: The Prince of Wales's Institute of Architecture, 1997.
- MARINO, Brigitte. *La faubourg du Midān à Damas à l'époque ottomane. Espaces urbains, sociétés et habitat (1742-1830)*. Damas: lfead, 1997.
- MARTEL-THOUMIAN, Bernadette. *Les Civils et l'Administration dans l'état Militaire Mamlūk (IXe/XVe siècle)*. Damas: lfd, 1991.
- MASSIGNON, Louis. «La cité des morts au Caire (Qarāfa-Darb al-Aḥmar).» *BIFAO* 57, 1958: 25-79.
- . «Les corps de métiers et la cité islamique.» *Revue internationale de Sociologie*, 1920: 473-488.
- MAYER, Leo A. *Islamic Architects and their works*. Genève: Albert Kundig, 1956.
- . *Islamic Woodcarves and their works*. Genève: Albert Kundig, 1958.
- MEINECKE, Michael. *Die Mamlukische Architektur in Ägypten und Syrien*. Édité par ADAIK. IR. 5. 2 vols. Glückstadt: Verlag J. J. Augustin GMBH, 1992.
- . «Die Mamlukischen Fayencemosaikdekorationen: eine werstätte aus Tabrīa in Kairo (1330-1350).» *Kunst des Orients* 11 H 1/2, 1976-1977: 85-144.
- . «Byzantinische Elemente in der mamlukischen Architektur.» *Kunstchronik* 23, 1970: 295-296.
- . *Pattern of stylistic changes in Islamic Architecture; local traditions versus migrating artists*. New York: New York University Press, 1996.
- MEINECKE, Michael. *Die Restaurierung der Madrasa des Amirs Sabiq ad-Din Mitqal al-Anuki und die Sanierung des Darb Qirmiz in Kairo*. ArchVer 29, Mainz: DAIK, 1980.
- MEINECKE-BERG, Viktoria. «Spolien in der mittelalterlichen Architektur von Kairo.» *SDAIK* 18, 1982: 131-142.

MICHEAU, Françoise. *Bagdad*. Vol. CEFR 269, chez *Grande ville méditerranéennes du monde musulman médiéval*, de Jean-Claude GARCIN, édité par EFR, 87-112. Rome, 2000.

MICHEAU, Françoise. «Les sources pour les mégapoles orientales.» Dans *Mégapoles méditerranéennes. Géographie urbaine rétrospective*, de Claude NICOLET, Robert ILBERT, & Jean-Charles DEPAULE. Paris: Larose, 2000.

MICHON, Jean-Louis. «Religious institutions.» Édité par R. B. SERJEANT. *The islamic city*. Paris: UNESCO, 1980. 13-40.

MORGOLIOUTH, David S. *Cairo, Jerusalem and Damascus : three chief cities of the Egyptian Sultans*. New York: Chatto, 1907.

MUIR, Sir William. *The Mameluke or slave dynasty of Egypt 1260-1517 A.D.* Londres: Smith, Elder & Co, 1896.

NASR, Seyyed Hossein. *Islamic Art and Spirituality*. Suffolk: Golgonooza Press, 1987.

—. *Islamic Science; an illustrated study*. Kent: World of Islam Festival Publishing, 1976.

NECIPOĞLU, Gülru, et Mohammad AL-ASAD. «The Topkapi Scroll: Geometry and Ornament in Islamic Architecture.» *Ars Orientalis* 27, 1997: 137-139.

NECIPOĞLU-KAFADAR, Gülru. «Plans and Models in 15th and 16th century Ottoman Architectural Practise.» *The Journal of the Society of Architectural Historians* 45, n° 3 (1986): 224-243.

NORTHRUP, Linda. «From Slave to Sultan, the career of al-Manşur Qalāwūn and the Consolidation of Mamluk rule in Egypt and Syria (678-689 A.H/1279-1290 A.D).» *Frieburger Islamstudien*, 1998.

NOTKIN, I. I. «Decoding Sixteenth-Century Muqarnas Drawings.» *Muqarnas* 12, 1995: 148-171.

O'KANE, Bernard. «Timurid Stucco Decoration.» *AnIsI* 20, 1984: 85-101.

—. «Monumentality in Mamluk and Mongol Art and Architecture.» *Art History* 19/4, 1996: 499-522.

- . «James Wild and the Mosque of Bashtak, Cairo.» Édité par Dors BEHRENS-ABOUSEIF. *The Art of the Mamluks in Egypt and Syria- Evolution and impact*. Coettingen: V&R unipress, Bonn university press, 2012. 163-181.
- . *Meaning in Visual Arts*. Chicago: University of Chicago press, 1955.
- O'KANE, Bernard. «Documentation of the Inscriptions in the Historic Zone of Cairo.» Dans *Preserving Egypt's Cultural Heritage: the Conservation Works of the American Research Center in Egypt 1995-2005*, édité par Randi DANFORTH, 177-180. Le Caire, 2010.
- O'KANE, Bernard. «Domestic and Religious Architecture in Cairo: Mutual Influences.» Dans *The Cairo Heritage: Essays in Honor of Laila Ali Ibrahim*, édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF, 149-182. Le Caire, New York: AUC Press, 2000.
- ORMOS, Istvan. *Max Herz Pasha (A856-1919)*. 2 vols. Le Caire: Ifao, 2009.
- PANOFSKY, Erwin. *Architecture gothique et pensée scolastique; précédé de L'abbé Suger de Saint-Denis*. Paris: de Minuit, 1967.
- PAUTY, Edmond. «La défense de l'ancienne ville du Caire et de ses monuments. Urbanisme et archéologie.» *BIFAO* 31, 1931: 135-176.
- PAUTY, Edmond. *Les Hammams du Caire*. MIFAO, Le Caire: Ifao 64, 1933.
- PAUTY, Edmond. *Les palais et les maisons d'époque musulmane, au Caire*. MIFAO 62, Le Caire: Ifao, 1933.
- PETRY, Carl. «Class solidarity versus gender gain : women as custodians of property in later medieval Egypt.» Dans *Women in Middle Eastern history : shifting boundaries in sex and gender*, de Nikki R. KEDDIES, & Beth BARON, 122-142. New Haven: Yale University Press, 1991.
- PETRY, Carl E. *Protectors or praetorians? The last mamlūk sultans ans Egypt waning as a great power*. New York: State University of New York Press, 1994.

- PETRY, Carl. *The Civilian Elite of Cairo in the Latter Middle Ages*. Princeton: Princeton University Press, 1981.
- PEVSNER, Nikolaus. «The term 'Architect' in the Middle Ages.» *Speculum* 17/4, October 1942: 549-562.
- PICON, Antoine. *Architectes et ingénieurs au siècle des lumières*. Marseille: Editions Parenthèses, 1988.
- PORTER, Venetia. *Islamic Tiles*. Massachusetts: Inderlink Books, 2005.
- PRAK, Maarten. «Mega-Structure of the Middle Ages: The construction of religious buildings in Europe and Asia, c 1000-1500.» *Journal of Global History*, 2011: 381–406.
- PRISSE D'AVENNES, Emile. *L'Art Arabe d'après les monuments du Caire*. Paris: L'Aventurine, 2002.
- . *L'art arabe, d'après les monuments du Kaire depuis le VIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIe siècle*. 2 vols. Paris: J. Savoy et Cie, 1877.
- PROST, Claude. *Les Revêtements Céramiques dans les Monuments musulmans de l'Égypte*. Le Caire: Ifao, 1916.
- PROUTEAU, Nicolas. «Bâtisseurs et ingénieurs au temps des croisades: contribution à l'étude des fortifications au Proche-Orient (12e-13e siècles).» *Archéologie islamique*, 2001: 207-212.
- . *Bâtisseurs, ingénieurs et fortifications au temps des Croisades, contribution à l'étude des échanges entre Orient et Occident (XII-XIII siècles)*. TOULOUSE: Thèse de Doctorat soutenu en, 2005.
- . «Beneath the battle? Miners and Engineers as 'Mercenaries' in the Holy Land (XII-XIII siècles).» Leyde: Brill, 2008. 105-117.
- QĀSIM, Qāsim 'Abdū. *Fī tāriḥ al-ayyūbiyyīn wa-l-mamālīk*. Giza: Ein For Human and Social Studies, 2003.

- QĀSIM, Qāsim Abduh. *‘Aṣr salāṭīn al-mamālīk: al-ṭārīḥ al-siyāsī wa-l-iğtimā’ī*. Le Caire: ‘Ain lil-dirāsāt wa-l-buḥūṭ al-iğtimā’iyya, 2007.
- RABBAT, Nasser. «Al-Maqrizi's Khitat, an Egyptian Lieu de Mémoire.» Dans *The Cairo Heritage : Essays in Honor of Laila Ali Ibrahim*, 17-30. Le Caire: AUC Press, 2000.
- . «al-madīna wa-l-tārīḥ wa al-sulṭa: al-Maqrīzī wa kitābu-hu al-rā’id "al-mawā’iz wa al-‘tibār fī ḍikr al-ḥiṭāt wa al-aṭār".» *Anlsl* 35, 2001: 77-100.
- . «Al-Qaṣr wa dalālāt al-ubbaha fī-l-‘imāra al-mamlūkiyya.» *DEO LIII-LIV*, 2002-2003: 539-558.
- . «In Search of a Triumphant Image: the Experimental Quality of Early Mamluk Art.» Édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF. *The Arts of the Mamluks in Egypt and Syria-Evolution and Impact*. Goettingen: V & R unipress; Bonn university press, 2012. 21-35.
- . *Mamluk History through Architecture, Monuments, Culture and Politics in Medieval Egypt and Syria*. New York: I.B.Tauris & Co Ltd, 2010.
- . «Perseption of Architecture in Mamluk Sources.» *MSR* 6, 2002: 155-176.
- . «Design without Representation in Medieval Egypt.» *Muqarnas* 25, 2008: 146-154.
- . *The Citadel of Cairo, A new interpretation of Royal Mamlouk Architecture*. Leyde: Brill, 1995.
- RAPPOPORT, S., et MASPERO. *History of Egypt from 330 B.C to present time*. 12 vols. Londres: Grolier Society, 1904.
- RASMUSSEN, Steen E. *Experiencing Architecture*. Cambridge: MIT Press, 1964.
- RAVAISSE, Paul. *Essai sur l'histoire et sur la topographie du Caire d'après Maqrîzî*. MMAF. Tome 1. Le Caire: IFAO, 1889.
- RAYMOND, André. *Artisans et commerçants au Caire au XVIIIe siècle*. le Caire: Ifao/Ifead, 1999.
- RAYMOND, André. «Le Caire.» (Citadelles & Mazenod) 2000: 146-276.
- . *Le Caire*. Paris: Fayard, 1993.

- . *Le Caire des janissaires. L'apogée de la ville sous 'Abd al-Rahmâne Katkhudâ*. Paris: Cnrs, 1995.
- . «Al-Maqrīzī's Khiṭaṭ and the Urban Structure of Mamluk Cairo.» *MSR* 7/2, 2003: 145-167.
- . «Cairo's Area and Population in the Early Fifteenth Century.» *Muqarnas* 2, 1984: 21-31.
- . *Une liste des corporations de métiers au Caire en 1801*. Vol. Arabica IV. Leyde: E. J. Brill, 1957.
- RAYMOND, André. «The Residential District of Cairo's Elite in the Mamluk and Ottoman Periods (Fourteenth to Eighteenth Centuries).» Dans *The Mamlouks in Egyptian Politics and Society*, de Thomas PHILIPP, & Ulrich HAARMANN. Cambridge: Cambridge University Press, 1998.
- RAYMOND, André, et Gaston WIET. «Les marchés du Caire, traduction annotée du texte de Maqrīzī.» *TAEI*, 1979.
- RÉGEN, Isabelle. «Un bloc de tombe de Basse Époque avec textes des pyramides (TP 242-243) en réemploi dans la muraille Ayyoubide du Caire.» *Revue d'Égyptologie* 58, 2007: pp. 193-200.
- REVAULT, Jacques. «Construction et décor.» Dans *Palais et maison du Caire, à l'époque mamelouke (XIIIe-XVIe siècle)*, édité par Jean-Claude GARCIN, 219-258. Paris: Cnrs, 1982.
- REZQ, 'Assem M. «Crafts and Industries in Medieval Egypt and their Rank in Building the Social Structure of its Main Urban Centers, an Introduction.» *Islamic Archeological Studies* 4, 1991: 55-74.
- REZQ, Assem Mohammad. «The Craftsmen of Muslim Egypt and their Social and Military Rank During the Medieval Period.» *Islamic Archeological Studies* 3, 1988: 1-31.
- RODENBECK, Max. *Cairo, the city victorious*. Le Caire: AUC press, 1998.
- ROGERS, J. Michael. «The Stones of Barqūq, Building materials and architectural decoration in late fourteenth-century Cairo.» *Apollo* 4, 1976: 307-313.

- ROGERS, J. Michael. «Court workshop under the Bahri Mamluks.» Édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF, 246-267. Goettingen: Bonn University Press, 2012.
- . «Evidence for Mamlūk-Mongol relations 1260-1360.» *Colloque International sur l'Histoire du Caire*. Berlin-Le Caire: Ministère de la Culture de la République Arabe d'Egypte, 1969. 385-403.
- RUSSEL, Joshia C. «The Population of the Medieval Egypt.» *JARCE* 5, 1966: 65-82.
- SABRA, Adam. *Poverty and Charity in Medieval Islam. Mamluk Egypt 1250-1517*. Cambridge Studies in Islamic Civilization. Cambridge: Cambridge University Press, 2000.
- SAYED, Hazem I. «The Development of the Cairene Qā'ā: Some Considerations.» *AnIsl* 23, 1987: 31-53.
- SHATZMILLER, Maya. *Labour in the Medieval Islamic World*. Leyde: Brill, 1994.
- SHAWKY, Galal. *al-Ulūm wa-l-ma'ārif al-handasiyya fī-l-ḥaḍāra al-islāmiyya*. Kuwait: Mu'assasit al-Kuwait lil-taqaddum al-'ilmī, 1990.
- SHAWQI, Ḡalāl. *Al-Ma'ārif wa-l-'ulūm al-handasiyya fī-l-'imāra al-islāmiyya*. Kuwait: Mu'assasit al-Kuwait lil-taqaddum al-'ilmī, 1995.
- SHELBY, Lon R. «The Geometric Knowledge of Medieval Master Masons.» *Speculum* 47/3, Juillet 1972: 395-421.
- . «Medieval Masons Tools: The Level and the Plumb Rule.» *Technology and Culture* 2/2, 1961: 127-130.
- . «Medieval Masons Tools II : Compass and Square.» *Technology and Culture* 6/2, 1965: 236-248.
- SITTE, Camillo. *L'art de bâtir les villes. L'Urbanisme selon ses fondements artistiques*. Traduit par Daniel WIECZOREK. Paris: Edition du Seuil, 1996.

- SMITH, Martin. «Finding Meaning in the City: al-Maqrizi's Use of Poetry in the *Khitat*.» *MSR* 16, 2012: 143-161.
- STIERLIN, Henri. *Architecture de l'Islam: de l'Atlantique au Gange*. Fribourg: Office du Livre, 1979.
- . *Masterworks of Islamic Architecture; from Damascus to Granada and from Cairo to Istanbul*. Le Caire: AUC Press, 2005.
- SWELIM, Tarek. «The Minaret of Ibn Tulun Reconsidered.» Dans *The Cairo Heritage: Essays in Honor of Laila Ali Ibrahim*, de Doris BEHRENS-ABOUSEIF (édité par), 77-91. Le Caire: AUC Press, 2000.
- TANMAN, Mehmed Baba. «Mamluk influences on the Architecture of the Anatolian Emirates.» Édité par Doris BEHRENS-ABOUSEIF. *The Arts of the Mamluks in Egypt and Syria-Evolution and Impact*. Goettingen: V&R unipress; Bonn University Press, 2012. 283-300.
- TAYMŪR, Aḥmad Pāšā. *A'lām al-muhandissīn fī al-Islām*. Le Caire: Laḡnit našr al-mu'alafāt al-taymūriyya, 1957.
- TERZIOGLU, Derin. «The Imperial Circumcision Festival of 1582: An interpretation.» *Muqarnas* 12, 1995: 84-100.
- LAPIDUS, Ira M., éd. «The Architecture of the Middle Eastern City from Past to Present; The Case of the Mosque.» *Middle Eastern Cities: A Symposium on Ancient Islamic and Contemporary Middle Eastern Urbanism*. Berkeley: University of California Press, 1969. 26-46.
- BACHARACH, Jere, éd. «The Restoration and Conservation of Islamic Monuments of Cairo.» *International Conference on the Restoration and Conservation of Islamic Monuments in Egypt (Cairo, Egypt ; 1993)*. Le Caire: AUC press, 1995.
- TUNG, Anthony M. *Preserving the world's great cities*. New York: Three Rivers Press, 2001.
- VAN BERCHEM, Max. «Le château de Baniās.» *JA* 8, 1888.

- VAN STAËVEL, Jean-Pierre. *Matériaux pour une histoire de la maison urbaine en al-Andalus (IXe-XIIIe siècles)*. Paris: thèse de Doctorat soutenue en décembre, 2006.
- VOLAIT, Mercedes. *Architectes et architectures de l'Égypte Moderne 1830-1950. Genèse et essor d'une expertise locale*. Paris: Maisonneuve et Larose, 2005.
- VOLAIT, Mercedes, éd. *Emile Prisse d'Avenne. Un artiste-antiquaire en Égypte au XIXe siècle*. Le Caire: Ifao, 2013.
- . *Maisons de France au Caire; Le remploi de grands décors mamelouks et ottomans dans une architecture moderne*. Le Caire: Ifao, 2012.
- VOLKOFF, Oleg V. *Le Caire 969-1969, histoire de la ville des 'milles et une nuits'*. Le Caire: Ifao, 1971.
- WAHBA, Ahmed, et Dina MONTASSER. «The Ornamented Domes of Cairo: the mamlouk mason's challenge.» s.d.
- WILLIAMS, John Alden. «The Monuments of Ottoman Cairo.» *Colloque International sur l'Histoire du Caire*. Berlin: Ministère de la Culture de la République Arabe d'Égypte, 1969. 453-463.
- WILLIAMS, Caroline. *Islamic Monuments in Cairo. A Practical Guide*. 4. Le Caire: AUC Press, 1993.
- . «The Mosque of Sitt Haqad.» *Muqarnas* 11, 1994: 55-64.
- WILLIAMS, John Alden. «Urbanization and Monument Construction in Mamluk Cairo.» *Muqarnas* 2, 1984: 33-45.
- WOLPER, Ethel Sara. «The Politics of Patronage: Political changes and the Construction of Dervish Lodges in Sivas.» *Maqarnas* 12, 1995: 39-47.
- WU, Nancy. «Hugh Libergier and his instruments.» *Nexus Network Journal, Architecture and Mathematics Online*, s.d.

SOURCES ET REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

YOUSEFI, Arash Etemad. «Medieval Islamic and Gothic Architectural Drawings; Masons, Craftsmen and Architects.» Mémoire de master soutenu en, Massachusetts , 2005.

ZAKARIYA, Mona. «Le rab' de Tabbāna.» *AnIsl 16*, 1980: 257-297.

—. *Deux palais du Caire médiéval, Waqf et architecture*. Paris: Cnrs, 1983.

—. «Technique de construction du miḥrāb mamlouk.» *Hommage Serge Sauneron*, 1979: 377-386.

—. «Typologie de l'habitat dans Le Caire médiévale. Contribution à l'étude de l'espace central.» *Les cahiers de la recherche architecturale 10-11*, 1982: 116-126.

ZAKY, 'Abd al-Rahman. *Bunāt al-Qāhira fī alf 'ām*. Le Caire: al-Hai'a al-maṣriyya al-'amma lil-kitāb, s.d.

—. *Mawsū'it al-Qāhira fī alf 'ām*. Le Caire: al-Anglo al-miṣriyya, 1987.

ZOUACHE, Abbas. *Armées et combats en Syrie, (491/1098-506/1174)*. Damas: IFPO, 2008.

IV. INSTRUMENTS DE TRAVAUX

1. DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES

DOZY, Reinhart. *Supplément aux dictionnaires arabes*. 2 vols. Brill, 1881.

Encyclopédie de l'Islam

MUBĀRAK, Alī Pašā

Al-Ḥiṭaṭ al-tawfiqiyya al-ğadīda. 20 vols. Le Caire: Dār al-Kutub, 1969.

WARNER, Nicholas

The Monuments of Historic Cairo. A Map and Descriptive Catalogue. Le Caire, New York : ARCE

Conservation Series I, AUC Press, 2005.

2. BULLETIN ET COLLECTIONS

Comité de conservation des monuments de l'art arabe, Procès-verbaux des séances et rapports de la section technique, 40 vols. Le Caire : Imprimerie nationale- IFAO, 1882-1961.

L'Art mamelouk : splendeur et magie des sultans : Cycle international d'expositions Musée Sans Frontières, Égypte. Aix-en-Provence: EdiSud, 2001.

Sultan, Shah and Great Mughal. The History and culture of the Islamic World. Copenhagen: The National Museum, 1996.

The Mosques of Egypt. 2 vols. Giza: The survey of Egypt, 1949.

PAUTY, Edmond. *Catalogue général du musée arabe du Caire*. Le Caire: Musée national de l'art arabe, 1931.

WIET, Gaston. *Catalogue général du musée d'art islamique du Caire : inscriptions historiques sur pierre*. Le Caire: Ifao, 1971.

3. CARTES

Carte de Matteo Pagano et Giovanni Domenico Zorzi, *View of Cairo*, 1549. Staatliche Museen zu Berlin, Kupferstichkabinett.

Carte de Piri Reis, *Kitab i Bahriyya*, *Vue sur le Caire*, XVIIe siècle, The Walters Art Museum, Baltimore. W 658, fol. 304r.

Plans extraits de la *Description de l'Égypte, État Moderne II-2*, Paris, Imprimerie Impériales, 1822 :

- *Plan générale de Boulâq, du Kaire, de l'île de Roudah, du Vieux Kaire et de Gyzeh*, Planche XV.
- *Plan particulier de l'île de Roudah, du Vieux Kaire et de Gyzeh*, Planche XVI.
- *Plan particulier de la ville*, Planche XXVI.

Map of Cairo Showing Mohammedan Monuments, 1: 5000, 1924.

Map of Cairo Showing Mohammedan Monuments : 1 : 5000, Imprimé par le cadastre de l'Égypte, 1950

Carte de Pierre-Louis Grand, *Plan générale de la Ville du Caire*. Rare Books and Special Collection Library, the American University in Cairo. 1874

Historic Cairo, World Heritage Property, UNESCO 2013

CRESWELL, K. A. C. « A brief Chronology of the Mohammedan Monuments of Egypt », BIFAO, 1919.

UNIVERSITE DE PROVENCE AIX-MARSEILLE I
ÉCOLE DOCTORALE ESPACES, CULTURES ET SOCIÉTÉS

THÈSE DE DOCTORAT D'HISTOIRE
(Monde Arabe, Musulman et Sémitique)

OMNIYA ABDEL BARR

L'ART URBAIN DU CAIRE MAMLOUK
Manière de faire et enjeux sociaux

Volume II-Annexes

Thèse dirigée par Sylvie Denoix

Soutenue le 7 Février 2015

MEMBRES DU JURY

Doris Behrens-Abouseif (SOAS)

Sylvie Denoix (UMR)

Julien Loiseau (CRFJ)

Brigitte Marino (IREMAM)

Mathieu Tillier (Paris IV)

Michel Tuchscherer (IREMAM)

NOTES SUR LES ANNEXES

Ce volume II est consacré aux documents annexes de cette étude. Dans le Volume I, je fais souvent des références concernant des documents se trouvant dans ce volume. Ainsi, il peut être consulté simultanément lors de la lecture du texte.

Ce volume d'annexe comprend : les cartes, les tableaux de synthèses et les fiches descriptives. Par contre, vous allez trouver dans le volume I, plusieurs figures comprenant des dessins, des photos, des plans, des schémas et des cartes, car j'ai senti le besoin de les placer avec le texte et non pas dans un volume séparé. Pour plus de clarté lors de la lecture de cette thèse, un lexique pour les termes arabes est ajouté. À la fin de ce volume vous trouverez un index des noms des personnes, des lieux et des édifices. Une seconde copie des tables des figures et des matières du volume I est jointe à la fin de ce volume pour faciliter la consultation.

Plusieurs fonds de plan sont utilisés pour dessiner la carte des toponymes du Caire (Carte 2), mais je me suis basée surtout sur le fond de carte dessiné par Nicolai Warner et publié dans *Cairo of the Mamlouks*. Certainement, Warner a basé son travail sur la carte de La *Description de l'Égypte* (Pl. XV et XXVI). Ainsi, la forme des rives du Nil est et ouest, ainsi que celles des îles comme al-Rawḍā, Ḥalima et al-Wuṣṭā suivent le tracé de la fin du XVIII^e début XIX^e siècle. Je tiens à remercier Julien Loiseau pour avoir partagé ses cartes sur le Caire, dont une est utilisé comme fond de carte pour la localisation des palais et *iṣṭabl*-s des émirs mamlouks (Carte 3).

TABLE DES MATIERES (VOLUME II)

NOTES SUR LES ANNEXES.....	1
TABLE DES MATIERES (VOLUME II)	3
TABLE DE FIGURES (VOLUME II)	5
I. SULTANS MAMLOUKS.....	7
1. LIGNE BAHRITE/ TURCS : 648-792 H. / 1250-1390	8
2. LIGNE BURĠITE/CIRCASSIENNE (784-922 H. / 1382-1517)	10
II. CARTES	13
1. L'EMPIRE MAMLOUK (648- 9 H. / 1250-1517)	14
2. TOPONYMES DU CAIRE MAMLOUK	15
3. LOCALISATION DES PALAIS-S ET <i>ISTABL</i> -S DES ÉMIRS MAMLOUKS.....	16
III. TABLEAUX DE SYNTHÈSE	19
1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR <i>ŠĀDD</i>	20
2. RESPONSABLE DU CHANTIER (CIVIL).....	39
3. NOMS DES MUHANDISĪN.....	43
4. MUHANDISĪN DANS LES SOURCES.....	52
5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER.....	59
6. LES MÉTIERS DE LA CONSTRUCTION.....	71
7. LA CHAÎNE OPÉRATOIRE	73
8. ACQUISITION DES TERRAINS.....	74
9. SPOLIATION ET REMPLOI.....	77
10. LITTÉRATURE MAMLOUKE SUR L'ARCHITECTURE	83
11. CONSTRUCTIONS ET RESTAURATIONS A L'ÉPOQUE MAMLOUKE.....	85
12. TYPES DE CONSTRUCTIONS-ÉPOQUE BAHRITE.....	86
13. TYPES DE CONSTRUCTIONS-ÉPOQUE BURĠITE/CIRCASSIENNE.....	87
14. COMMANDITAIRES-ÉPOQUE BAHRITE	88
15. COMMANDITAIRES-ÉPOQUE BURĠITE/CIRCASSIENNE	89
16. COMMANDITAIRES : DAMES MAMLOUKES / CIVILES.....	90
IV. LE DÉROULEMENT DU CHANTIER DE LA MOSQUÉE DE SULTAN AL-MU'AYYAD ŠAYĤ.....	97
V. ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE ṬŪLŪNĪ	103
VI. FICHES DESCRIPTIVES SUR LES RESPONSABLES DU CHANTIER	107
1. DES RESPONSABLES MILITAIRES.....	110
1.A. <i>L'émir 'Alam al-dīn Saṅar al-Šuġā'ī al-Manšūrī</i>	110
1.B. <i>L'émir Sayf al-Dīn Kahardās/ Kahardāš al-Manšūrī al-Zarrāq</i>	117
1.C. <i>L'émir 'Ala' al-Dīn Aqbuġa min 'Abd al-Wāḥid</i>	121
1.D. <i>Aqsunqur al-Rumī, Šams al-Dīn min 'Abd al-Waḥid</i>	129
1.E. <i>Aqsunqur, Šams al-Dīn al-Nāširī</i>	137
1.F. <i>L'émir Sayf al-Dīn Ġarkas / Ġaharkas al-Ḥalīlī al-Yalbuġāwī</i>	141
2. DES RESPONSABLES CIVILS	151
2.A. <i>Le nāzir al-ġays: 'Abd al-Bāsiṭ</i>	151
2.B. <i>Le kātīb al-sirr: Abū Bakr Muzḥir</i>	154
2.C. <i>Le šayḥ šūfī : 'Abd al-Kadir al-Daštūtī</i>	156

2.D.	<i>Le marchand ḥawaḡa : Šams al-Dīn b. al-Zamān</i>	158
VII.	EXTRAIT DU KITAB AL-TA'RIF D'IBN ḤALDŪN	160
VIII.	COMMENT LE BÂTISSEUR DES MONUMENTS MAMLOUKS EST PRÉSENTÉ PAR LES ORIENTALISTES ET LES HISTORIENS?	161
1.	DANS LA DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE ET LES TRADUCTIONS EN LANGUE FRANÇAISES	162
2.	L'ARCHITECTE 'ARABO-MUSULMAN' VU PAR LES OCCIDENTAUX ORIENTALISTES	167
2.A.	<i>D'après les ouvrages présentant l'art arabe</i>	167
2.B.	<i>D'après Max Van Berchem</i>	171
3.	L'ARCHITECTE 'ISLAMIQUE', SELON MAYER ET TAYMUR	173
IX.	LEXIQUES DES TERMES ARABES	178
X.	TABLE DES MATIÈRES (VOLUME I)	188
XI.	TABLE DES FIGURES (VOLUME I)	194

TABLE DE FIGURES (VOLUME II)

Figure 1 Vue à l'intérieur du Mausolée du sultan al-Manşūr Qalāwūn.....	115
Figure 2 Photo prise au début du XXe siècle du reste du minaret du mausolée de Fāṭima Ḥatūn,	116
Figure 3 Photo prise en 1843 montrant le minaret de Fāṭima Ḥatūn,	116
Figure 4 Les deux minarets des sultans Qalāwūn (gauche) et celle de son fils al-Nāşir Muḥammad (droite) ©Salah el-Nazir.	119
Figure 5 Minaret et dôme de la Madrasa Aqbuġāwiyya.....	127
Figure 6 Vue à l'entrée de la Madrasa Aqbuġāwiyya.....	127
Figure 7 Mihrāb de la Madrasa Aqbuġāwiyya	128
Figure 8 Qubbit Aqsunqur al-Rūmi	134
Figure 9 Localisation de la mosquée et de Qubbit Aqsunqur (Plan MH, 1948).....	135
Figure 10 1-Ruines de la mosquée Aqsunqur, 2-Qubbat Aqsunqur, 3-Qanṭarat Aqsunqur. (DE. Plan du Kaire, III ^e)......	135
Figure 11 Plan de la mosquée d'Aqsunqur al-Nāşirī ©2001, ARCE.	139
Figure 12 Minbar en marbre après la restauration de la Mosquée d'Aqsunqur al-Nāşirī.	139
Figure 13 Mihrāb de la Mosquée d'Aqsunqur al-Nāşirī, après la restauration.	140
Figure 14 La façade de la Madrasa du Sultan Barqūq	143
Figure 15 Partie supérieure de la façade de la Madrasa du sultan Barqūq où le nom de	145
Figure 16 Le nom de l'émir Ġarkas figurant à la ligne 3. sur l'inscripion de la muraille de la Citadelle.©Van Berchem	149
Figure 17 Carte montrant la localisation de Ḥan al-Ḥalīlī sur la Qaşaba, Extrait de Khan al-Khalili,	150
Figure 18 Bandeau d'inscription sur la façade est de la Madrasa Aşrafiyya, avec le nom du cadī 'Abd al-Basiṭ	152
Figure 19 La Madrasa et le <i>sabīl</i> du cadī 'Abd al-Bāsiṭ au quartier d'al-Ḥurunfuş	153
Figure 20 La Mosquée du cadī Ibn Muzhir.....	155
Figure 21 Détail du travail du marbre du <i>mihrāb</i> d'Ibn Muzhir.....	155
Figure 22 Détail de la décoration géométrique sur une des portes en bois.	155
Figure 23 Pont à Fayyūm ©ikhwanonline	156
Figure 24 Mosquée de Ḥawand Aşal-bāy ©Hany al-Hossan	157
Figure 25 La mosquée du Şayḥ al-Daştūṭī à Bāb al-Şa'riyya ©Ali Mahmoud	157
Figure 26 La Mosquée de l'émir Azbak al-Yūsufī ©Creswell Archives	158

I. SULTANS MAMLOUKS

1. LIGNE BAHRITE/ TURCS : 648-792 H. / 1250-1390

1	Šağar al-Durr	648 H. /1250	Turc	Assassiné
2	al-Mu'izz Aybak	648-655 H. /1250-1257	Turc	Assassiné à 60 ans
3	al-Manşūr ' Alī I^{er}	655-657 H. / 1257-1259	Fils de 2	Déposé à 14 ans
4	al-Muẓaffar Qutuz	657-658 H. / 1259-1260	Turc	Assassiné
5	al-Ẓāhir Baybars I	658-676 H. / 1260-1277	Turc	Mort (empoisonné) à 50ans
6	al-Sa'īd Baraka Ḥan	676-678 H. / 1277-1279	Fils de 5	Déposé à 20 ans
7	al-Ādil Salāmiš	678 H. / 1279	Fils de 5	Déposé à 7 ans
8	al-Manşūr Qalāwūn al-Alfī	678-689 H. / 1279-1290	Turc	Mort à 70 ans
9	al-Ašraf Ḥalīl	689-693 H. / 1290-1294	Fils de 8	Assassiné à 30 ans
10	<i>bis.</i> al-Nāšir Muḥammad I^{er} (1 ^{er} règne)	693-694 H. / 1294-1295	Fils de 8	Déposé à 10 ans
11	al-Ādil Kitbuğā	694-696 H. / 1295-1296	Mongol	Déposé à 57 ans
12	al-Manşūr Lağīn	696-698 H. / 1296-1299		Assassiné à 63 ans
10	al-Nāšir Muḥammad I^{er} (2 ^e règne)	698-708 H. / 1299-1309	Fils de 8	Déposé à 24 ans
13	al-Muẓaffar Baybars al-Ġāšankīr II	708-709 H. / 1309-1309	Circassien ou Turc	Déposé
10	<i>ter.</i> al-Nāšir Muḥammad I^{er} (3 ^e règne)	709-741 H. / 1309-1340	Fils de 8	Mort à 58 ans
14	al-Manşūr Abū Bakr	741-742 H. / 1340 -1341	Fils de 10	Déposé à 20 ans
15	al-Ašraf Kūğūk	742 H. / 1341-1342	Fils de 10	Déposé à 7 ans
16	al-Nāšir Aḥmad I^{er}	742-743 H. / 1341-1342	Fils de 10	Déposé
17	al-Şāliḥ Ismā'īl	743-746 H. / 1342-1345	Fils de 10	Mort
18	al-Kāmil Ša'bān I^{er}	746-747 H. / 1345-1346	Fils de 10	Assassiné
19	al-Muẓaffar Ḥāğğī I^{er}	747-748 H. / 1346-1347	Fils de 10	Assassiné à 16 ans

Tableau 1. LIGNE BAHRITE/ TURCS : 648-792 H. / 1250-1390

20	al-Nāṣir Ḥasan (1 ^{er} règne)	748-752 H. / 1347-1351	Fils de 10	Déposé à 16 ans
21	al-Ṣālīḥ Ṣālīḥ	752-755 H. / 1351-1354	Fils de 10	Déposé à 17 ans
10	<i>bis.</i> al-Nāṣir Ḥasan (2 ^e règne)	755-762 H. / 1354-1361	Fils de 10	Assassiné à 26 ans
22	al-Manṣūr Muḥammad II	762-764 H. / 1361-1363	Fils de 19	Déposé à 26 ans
23	al-Aṣraf Ṣa'bān II	764-778 H. / 1363-1376	Petit-fils de 10	Assassiné à 24 ans
24	al-Manṣūr 'Alī II	778-783 H. / 1376-1382	Fils de 23	Mort à 12 ans
25	al-Ṣālīḥ/al-Manṣūr Ḥāğğī II (1 ^{er} règne)	783-784 H. / 1382-1382	Fils de 23	Déposé à 12 ans
26	al-Zāhir Barqūq (1 ^e règne cf. burğite/circassien)	784-791 H. / 1382-1389	Circassien	Déposé à 53 ans
25	<i>bis.</i> al-Ṣālīḥ/al-Manṣūr Ḥāğğī II (2 ^e règne)	791-792 H. / 1389-1390	Fils de 23	Déposé à 20 ans

2. LIGNE BURĠITE/CIRCASSIENNE (784-922 H. / 1382-1517)

26	bis. al-Zāhir Barqūq (1er règne)	784-791 H. / 1382-1389	Circassien	Déposé à 53 ans
25	al-Şalīḥ/al-Manşūr Ḥāġġī II (2 ^e règne, cf. Baḥrite)	791-792 H. / 1389-1390	Fils de 23	Déposé à 20 ans
26	bis. al-Zāhir Barqūq (2e règne)	792-801 H. / 1390-1399	Circassien	Déposé à 63 ans
27	al-Nāşir Faraġ (1er règne)	801-808 H. / 1399-1405	Fils de 26	Déposé à 17 ans
28	al-Manşūr ' Abd al-'Azīz	808-808 H. / 1405-1405	Fils de 26	Déposé à 18 ans
27	bis. al-Nāşir Faraġ (2e règne)	808-815 H. / 1405-1412	Fils de 26	Assassiné à 24 ans
	al-'Adil al-Musta'īn	815 H. / 1412	Calife abbaside proclamé sultan	Déposé
28	al-Mu'ayyad Şayḥ	815-824 H. / 1412-1421		Mort à 54 ans
29	al-Muẓaffar Aḥmad II	824 H. / 1421	Fils de 28	Déposé à 2 ans
30	al-Zāhir Sayf Tatār	824 H. / 1421	Circassien	Mort à 50 ans
31	al-Şalīḥ Muḥammad II	824-825 H / 1421-1422	Fils de 30	Déposé à 12 ans
32	al-Aşraf Barsbay	825-841 H. / 1422-1437	Circassien	Mort à plus de 60 ans
33	al-'Azīz Yūsuf	841-842 H. / 1437 - 1438	Fils de 32	Déposé à 15 ans
34	al-Zāhir Ġaġmaq	842-857 H. / 1438-1453	Circassien	Mort à plus de 80 ans
35	al-Manşūr ' Uṭmān	857 H. / 1453	Fils de 34	Déposé à 19 ans
36	al-Aşraf Īnāl	857-865 H. / 1453-1461	Circassien	Mort à 81 ans
37	al-Mu'ayyad Aḥmad III	865 H. / 1461	Fils de 36	Déposé à 38 ans
38	al-Zāhir Sayf Ḥūşqadam	865-872 H. / 1461-1467	Grec	Mort à 75 ans
39	al-Zāhir Yalbāy	872 H. / 1467	Circassien	Déposé à plus de 60 ans
40	al-Zāhir Timurbuġā	872 H. / 1467	Grec	Déposé à plus de 45 ans

Tableau 2. LIGNE BURĠITE/CIRCASSIENNE (784-922 H. / 1382-1517)

41	al-Ašraf Qāyrbāy	872-901 H. / 1468-1496	Circassien	Mort à 86 ans
42	al-Nāšir Muḥammad IV	901-903 H. / 1496-1498	Fils de 42	Assassiné à 17 ans
43	al-Zāhir Qānsūh I	903-905 H. / 1498-1500	Circassien	Déposé à 30 ans
44	al-Ašraf Ġānbalāt	905-906 H. / 1500-1501	Circassien	Déposé à 40 ans
45	al-‘Ādil Tūmānbāy I	906 H. / 1501	Circassien	Assassiné à plus de 40 ans
46	al-Ašraf Qanṣuh al-Ġūrī II	906-922 H. / 1501-1516	Circassien	Mort en combat à plus de 75 ans
47	al-Ašraf Tūmānbāy II	922-923 H. / 1516-1517		Tué par le sultan Sélim

SULTANS MAMLOUKS

II. CARTES

1. L'EMPIRE MAMLOUK (648- 9 H. / 1250-1517)

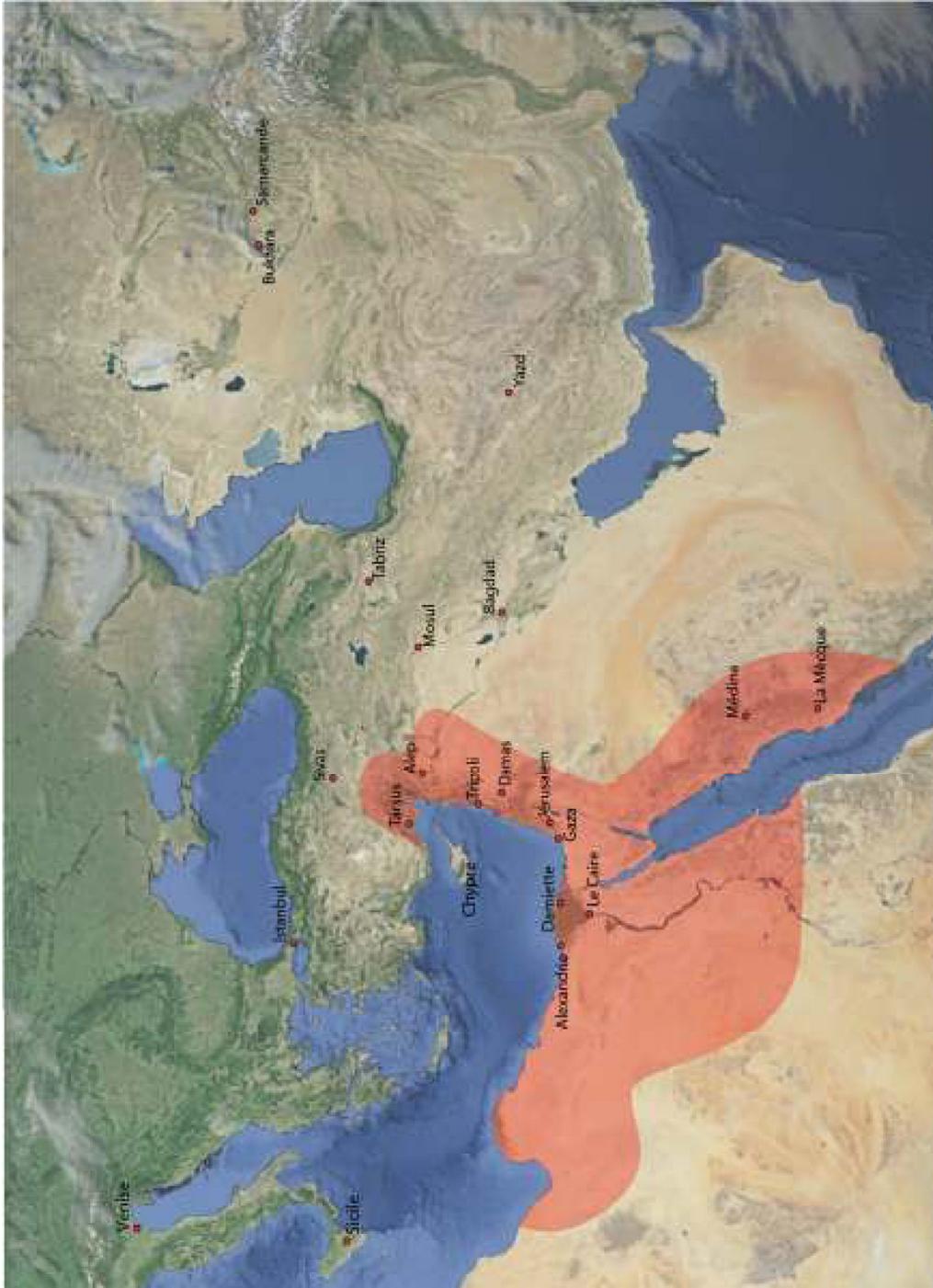
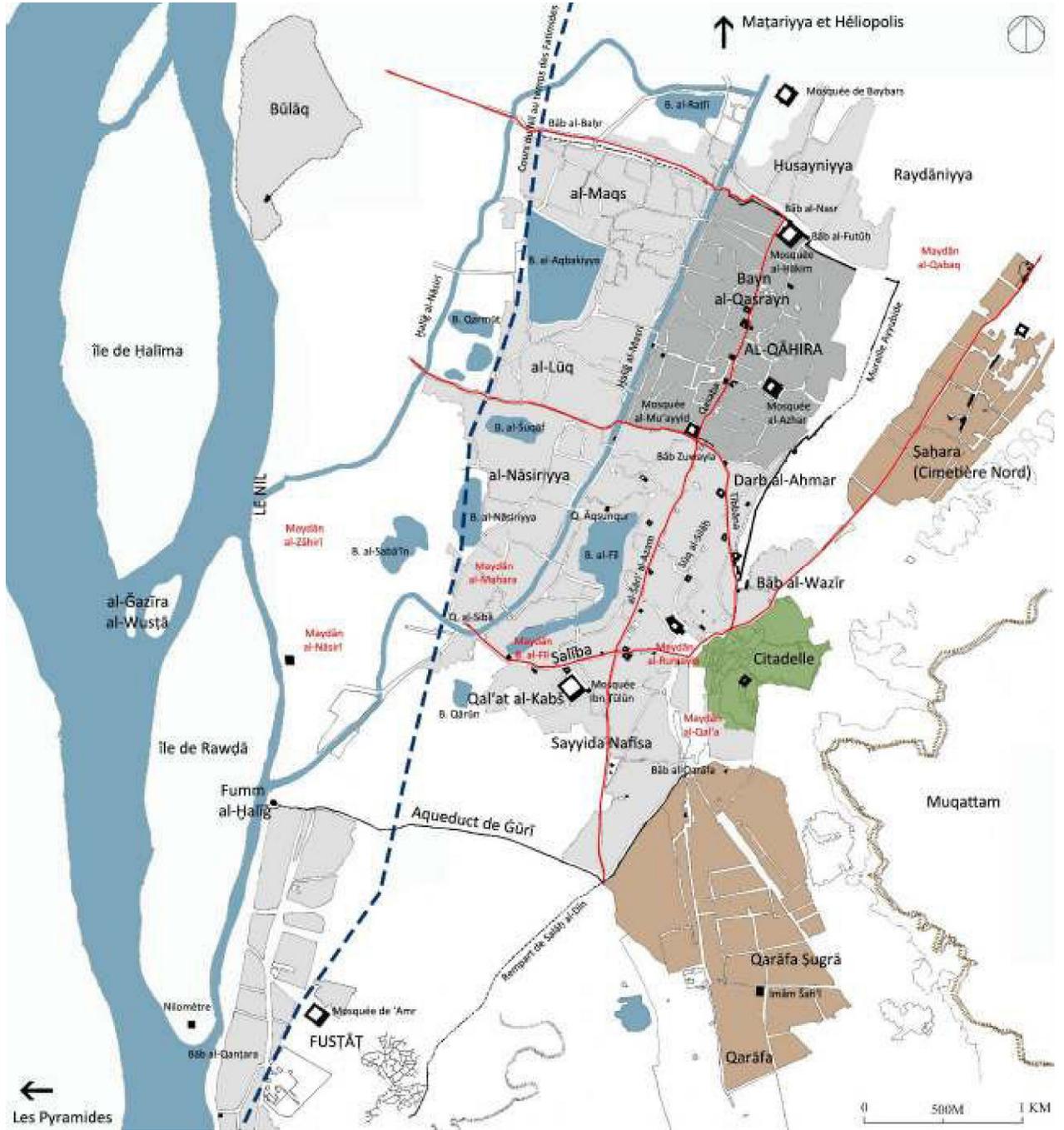


Tableau 2. TOPONYMES DU CAIRE MAMLOUK

2. TOPONYMES DU CAIRE MAMLOUK



Fond de carte N. Warner

B. = Birka, Q. = Qantara

3. LOCALISATION DES PALAIS-S ET *ISTABL*-S DES ÉMIRS MAMLOUKS

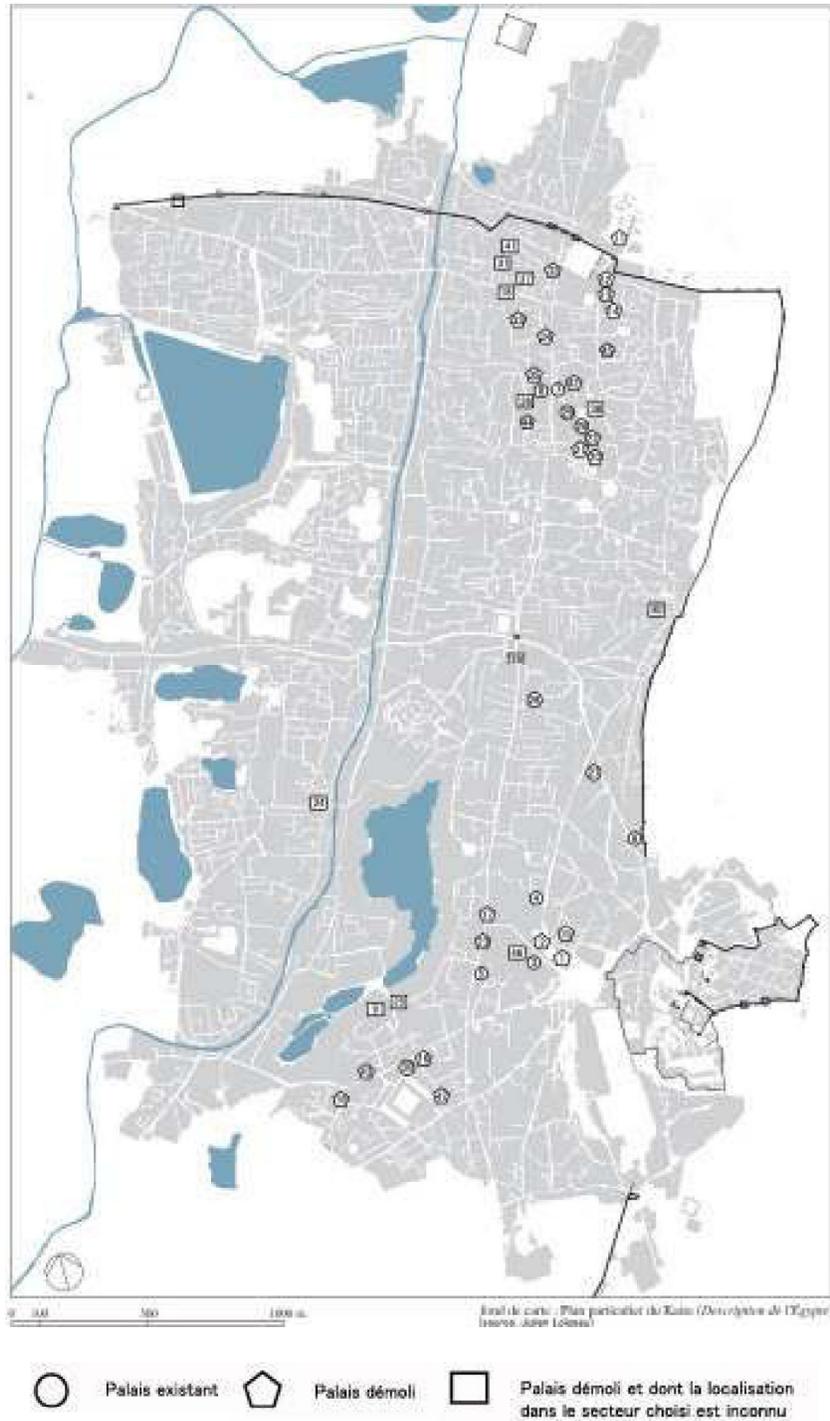


Tableau 3. LOCALISATION DES PALAIS-S ET ISTABL-S DES ÉMIRS MAMLOUKS

Les palais et istabl-s des émirs mamlouks

8	Dār al-Baysariyya	659 H./ 1260	5	Palais de Tāz	753 H. / 1352
22	Dār Bahādir	VII ^e H. / XIII ^e	14	Dār al-Yūsūfī (Bahādir al-Yūsūfī)	VIII ^e H. / XIV ^e
33	Dār Āqūš al-Rūmī	VIII ^e H. / XIV ^e	15	<i>Istabl</i> Aydağmuš	
12	Dār al-Ġawlī	Avant 703 H. / 1303	16	Istabl Şargātmiš	753 H. / 1352
37	Dār Baybars al-Ġašankīr	VIII ^e H. / XIV ^e	17	Dār Almas	VIII ^e H. / XIV ^e
39	Dār Qurdumiyya (Ulğay al-Nāşirī)	VIII ^e H. / XIV ^e	18	Dār Tināl	VIII ^e H. / XIV ^e
42	Dār Salār	VIII ^e H. / XIV ^e	31	Dār Mankūtamur	VIII ^e H. / XIV ^e
11	Dār al-Ĥāğib (Kahardāš)	avant 714 H. /	32	Dār Qarāsunqur	VIII ^e H. / XIV ^e
9	Palais de Baktumur al-Sāqī	717 H./ 1317	34	Dār al-Ġamqadār	VIII ^e H. / XIV ^e
6	Palais d'Alīn Āq	730 H./ 1329-30	35	Dār Nā'ib al-Karak (Āqūš al-Aşrafī)	VIII ^e H. / XIV ^e
3	<i>Istabl</i> Qūşūn / Yaşbak min Mahdī	731-38H. / 1330-37	36	Dār Baybars al-Ĥāğib	VIII ^e H. / XIV ^e
7	Palais de Baştak	736-40 H./ 1335-39	38	Dār Ĥaris al-Ṭayr (Sayf al-Dīn Asanbuğā)	VIII ^e H. / XIV ^e
1	Palais de Yalbuğā al-Yahāwī	738 H. / 1337	40	Dār Bahādir al-Muqaddim	VIII ^e H. / XIV ^e
2	Palais d'al-Tanbuğā al-Maridānī	738 H. / 1337	41	Dār Bahādir al-A'sar	VIII ^e H. / XIV ^e
10	Dār Aqsunqur al-Nāşirī	VIII ^e H. / XIV ^e	21	Dār 'Izz al-Dīn Aydumur al-Huliy	
20	Istabl Aqbuğā	VIII ^e H. / XIV ^e	24	Dār Zayn al-Dīn Ḥuşqadam al-Rūmī	IX ^e H. / XV ^e
13	Dār Aḥmad (cousin du sultan al-Nāşir)	VIII ^e H. / XIV ^e	25	Dār Ināl al-'Alā'ī	IX ^e H. / XV ^e

CARTES

23	Dār al-Baqar ¹	VIII ^e H. / XIV ^e	27	Bayt Qaytbāy	890 H. / 1485
4	Palais de Maṅḡak al- Yūsufī	747H. / 1346	28	Bayt Qaytbāy ²	IX ^e H. / XV ^e
19	Dār Argūn al- Kāmilī	747 H. / 1346	26	Palais de Mamāy al-Sayfī	901 H. / 1496
29	Qā'a de Muḥib al-Muwaqqī	751 H. / 1350	30	Palais al-Ġūrī	906-22 H. / 1501-16

¹ *Iṣṭabl* al-Nāširī, puis dār Taqtumur al-Dimašqī puis dār Taštumur Ḥumus Aḥdar.

² Aujourd'hui le palais Razzāz

III. TABLEAUX DE SYNTHÈSE

1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
1	al-Šūgā'ī 'Alam al-Dīn Sunğur al-Manşūrī	<i>Muşid al-dawāwīn</i> <i>Wazīr al-diwār al-mişriyya</i> (Qalāwūn) <i>Nā'ib</i> Damas <i>Ustādār</i> (al-Aşraf Ḥafīl) <i>Mudabir al-dawla</i> avec Kitbuğā qui était <i>nā'ib</i> (al-Nasir Muḥammad, 1 ^{er}).	24 Şafar 693 H. / 1294 tué par les émirs de Kitbuğā.	al-Mansūr Qalāwūn	<i>Turba</i> pour le père du sultan Qalāwūn et son fils	près du mausolée de Sayyida Nafisa	Avant la construction du <i>bimaristān</i>	وفيهما أنجزت عمارة تربة كان السلطان قد رسم لىشاد الأمير علم الدين سنجر الشجاعى بعمارتهما لوالده وولده الملك الصالح، بالقرب من مشهد السيدة نفيسة وعمرت، ونزل السلطان وولده إليها، وتصدقفا، ورتبا وقوفها.	▪ al-Nuwāyri, <i>Nihāyat al-'irab</i> , XXXI, p. 105.
				al-Mansūr Qalāwūn	Madrassa, mausolé et <i>bimāristān</i> du sultan al-Manşūr Qalāwūn	Bayn al-Qaşrayn	683 H. / 1285	رسم بعمارتهما مارستان وقبه ومدرسة فتولي الشجاعى امر العماره وأظهر من الاهتمام والاحتفال ما لم يسمع بمثله حتى تم الغرض في أسرع مدة وهي احد عشر شهراً. ورتب الأمير علم الدين الشجاعى مشدا على العمارة، فأظهر من الاهتمام بالعمارة والاحتفال، ما لم يسمع مثله.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.406- AFS, IV, p. 694. ▪ al-Nuwāyri, <i>Nihāyat al-'irab</i> , XXXI, p. 106. ▪ Qalqaşandī, <i>Şubḥ al-A'şā</i> , III, p.370. ▪ Tağrī Bardī, <i>Manhal al-sāfi</i> , VI, p. 83. ▪ Safadī, <i>A'yān al-'aşr</i> , III, 459; V, p. 78. ▪ <i>Index</i> , n°43.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
	al-Šūḡā'ī 'Alam al-Dīn Sunḡur al-Manṣūrī			al-Mansūr Qalāwūn	Mausolé de Fātima Ḥātūn (Umm al-Šāliḥ) femme de Qalāwūn	près du mausolée de Sayyida Nafisa sur la rue al- Ašrafiyya	683 H. / 1285	أنشأها الملك المنصور قلاوون على يد الأمير علم الدين سنجر الشجاعى. "	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, 394. ▪ <i>Index</i>, n°247.
	al-Šūḡā'ī 'Alam al-Dīn Sunḡur al-Manṣūrī			Al-Ašraf Ḥalīl	<i>Al-Rafrāf al- Sulṭānī</i> (démoli en 712 H. pour construire une tour : Burḡ al- Rafrāf)	Au sud de la Citadelle	Avant 693 H. / 1294	هدم السلطان (الناصر محمد) الرفرف الذى أنشأه أخوه الأشرف خليل على يد الشجاعى.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, II, p. 118.
2	Kahardaš/ Kahardas Sayf al-Dīn al- Manṣūrī al-Zarrāq	<i>Šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya</i>	714 H. / 1315 à Damas	al-Nāšir Muḥammad	Minaret de la madrasa du sultan al- Manṣūr Qalāwūn (après son écroulement lors d'un tremblement de terre)	Bayn al- qaṣrayn	après 702 H. / 1303	تولى عمارة مأذنة المدرسة المنصورية لما تهدمت فى الزلزلة.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p.64 ; éd. AFS., III, p. 207. ▪ Ibn Ḥaḡar, <i>Durarr</i>, III, p. 356. ▪ Al-Nuwāyri, <i>Nihāyat al- irab</i>, XXXII, p. 40. ▪ <i>Index</i>, n°43.
					Dār al-Ḥaḡīb (connu par le nom de l'émir Baktumur al- Hāḡīb qui l'achète après la mort de l'émir Kahardāš)	En dehors de bāb al- Naṣr	Avant 714 H. / 1315	دار الحاجب: خارج باب النصر تجاه مصلى الاموات هذه الدار أنشأها الأمير سيف الدين مهرداش المنصورى، أحد المماليك الزراقيين	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, 64.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠADD

Nom du šādd	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
Aqbuḡā Alā' al-Din min 'Abd al-Wāhid			al-Nāšir Muḡammad	Ḥanqāh Aqbuḡā	Qarāfa		وله أيضاً خانقاه بالقرافة.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p. 426.
Aqbuḡā Alā' al-Din min 'Abd al-Wāhid			al-Nāšir Muḡammad	Ruḡbat Aqbuḡā	Al-Azhar		هذه الرحبة هي الان سوق الخيمين، وهي من جملى رحبة الجامع الأزهر، عرفت بالأمير أقيغا عبد الواحد أستدار الملك الناصر محمد بن قلاوون.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. AFS., III, p. 152.
Aqbuḡā Alā' al-Din min 'Abd al-Wāhid			al-Nāšir Muḡammad	Sūq ou qayšariyya al- Saqtīin	en dehors de bāb Zuwila à côté de dār al-tufaḡ		سويقة السقطيين: هذا السوق خارج باب زويلة بجوار دار التفتاح، أنشأه الأمير اقيغا عبد الواحد وهو جار في وقفه.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p. 106.
Aqbuḡā Alā' al-Din min 'Abd al-Wāhid			al-Nāšir Muḡammad	Ḥikr Aqbuḡā	Près du ḡaṭ saba' saqāyāt à fum al-ḡalīḡ		فاستولى عليه الأمير أقيغا عبد الواحد -أستادار الملك الناصر محمد بن قلاوون - وأذن للناس في تحكيره .	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. AFS., III, pp. 377, 384-5.
Aqbuḡā Alā' al-Din min 'Abd al-Wāhid			al-Nāšir Muḡammad	Ġisr	sur le Nil, entre Bulāq et le côte ouest.	738 H. /1337	وندى لهذا العمل أقيغا عبد الواحد والامير برصيفا الحاجب.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p.167.
Aqbuḡā Alā' al-Din min 'Abd al-Wāhid			al-Nāšir Muḡammad	Ḥūš al-ḡanam	en dehors de bāb al- Qarafa	738 H. /1337	وندى الامير أقيغا عبد الواحد شاد العمل.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. AFS., III, p. 741.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
	Aqbuḡā Alā' al-Din min 'Abd al-Wāhid			al-Nāšir Muḡammad	Palais de l'émir Yalbuḡā al- Yaḡāwī	au midan al- Rumīla	738 H. /1337	وجعل أمر هذه العمارة (قصر يلبغا البحوى، والطبغا الماردانى وتوسعة اسطبل قوصون) إلى الأمير أقيغا عبد الواحد.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p.71 ; éd. AFS., III, p. 234; <i>Sulūk</i> , p.
	Aqbuḡā Alā' al-Din min 'Abd al-Wāhid		al-Nāšir Muḡammad	Palais de l'émir al-Taḡbuḡā al- Maridānī	au midan al- Rumīla	738 H. /1337			
	Aqbuḡā Alā' al-Din min 'Abd al-Wāhid		al-Nāšir Muḡammad	Agrandir l' <i>istabl</i> de l'émir Quṣūn (Yašbak) ▪ <i>Index</i> , n°266.	au midan al- Rumīla	738 H. / 1337			
4	al-Šihābī Taḡtumur	<i>šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya</i>	742 H. /1341 En Alexandrie	al-Nāšir Muḡammad	le creusement du <i>ḡaliḡ</i> (alimenter la Citadelle)	commence près de birkat al- Ḥabaš	741 H. / 1340	واعطى شاد العمارة عوضا عن أقيغا لطقتمر الشهابى. والشهابى (شاد العمائر). فندب الأمير أقيغا عبد الواحد والشهابى شاد العمائر لحفر هذا الخليج.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. AFS., III, p. 744. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 571. 570. ▪ al-Šuḡā'ī, <i>Tārīḡ al-malik al-Nāšir</i> , p. 126.
5	Aqsunqur al- Rūmī min 'Abd al- Wahid	<i>šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya</i> (1315-1318) <i>amir aḡūr</i> <i>ustādār</i> Ṭablāḡāna à Damas	740 H. /1339 à Damas	al-Nāšir Muḡammad	Ḥanqāḡ	A Siryacuse, au nord du Caire	723- 725 H. / 1323- 1325	وفيه خرج السلطان إلى سرياقوس ومعه عدة من المهندسين وعين موضعا نحو فرسخ من ناحية سرياقوس ليبتنى فيها خانقاة بها مائة خلوة لمائة صوفى، وبنائها جامع تقام فيه الجمعة، ومكان يرسم ضيافة الواردين وحمام ومطبخ، وندى (السلطان) آق سنقر شاد العمائر لجمع الصناع. ورتب السلطان لها أيضا قصورا يرسم الامراء الخاصكية، وعاد فوقع الاهتمام بالعمل حتى كملت فى أربعين يوما.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 261. ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. AFS., IV, p. 768. ▪ Ibn Taḡrī Birdī, <i>Nuḡūm</i> , IX, p. 79.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
Aqsunqur al-Rūmī min 'Abd al-Wahid				<i>Diwān al-'amā'ir</i>		713 H. / 1313	وأكثر السلطان من العمائر، وولى آقسنقر أمير آخور شاد العمائر، وأحضر العتالين من سائر البلاد الشامية، وأفرد للعمارة ديوانا بلغ مصروفه فى كل يوم اثنى عشر ألف درهم إلى ثمانية آلاف.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 130.
Aqsunqur al-Rūmī min 'Abd al-Wahid						715 H. / 1315	ثم فعله (الناصر محمد) شاد العمائر فى سنة 715.	▪ Ibn Haǧar, <i>Durarr</i> , I, p. 393
Aqsunqur al-Rūmī min 'Abd al-Wahid			al-Nāšir Muḥammad	Ṭablaḥāna	entre bāb al-Silsila et bāb al-mudaraǧ	722 H. / 1322	وتولى شد العمارة بها آق سنقر شاد العمائر.	▪ Maqrīzī, <i>Hiṭat</i> , éd. B., II, p.213 ; éd. AFS., III, p. 690. ▪ al-Šuǧā'ī, <i>Tariḥ al-malik al-Nāšir</i> , p. 90.
Aqsunqur al-Rūmī min 'Abd al-Wahid			al-Nāšir Muḥammad	Une <i>dār</i> pour l'émir Karīm al-Dīn al-Kabīr	Birkat al-Fil	721 H. / 1321	وفيهما أنشأ السلطان على بركة الفيل دارا بجوار دار الأمير بدر الدين جنكلى بن البابا، وأقام آق سنقر شاد العمائر على عملها.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 232
Aqsunqur al-Rūmī min 'Abd al-Wahid			al-Nāšir Muḥammad	Mosquée Aqsunqur	à suwiqat al-Sabā'in sur la birqa Nāširiyya	721 H. / 1321	عمره الأمير آق سنقر شاد العمائر السلطانية... وكان أولا من جملة الأوشاقية فى أول أيام الناصر محمد بن قلاوون، ثم عمله أمير آخور مدة، ونقله منها فجعله شاد العمائر	▪ Maqrīzī, <i>Hiṭat</i> , éd. B., II, p. 309; éd. AFS., IV, p. 238. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, pp. 544-545.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
								السلطانية. وأقام فيها مدة فائرى ثراء كبيراً.	
	Aqṣunqur al-Rūmī min 'Abd al-Wahid			al-Nāšir Muḥammad	Qubbit Aqṣunqur	Dans les environs de la Birka Nāširyya	740 H. / 1339		<ul style="list-style-type: none"> ▪ Carte des monuments islamiques. ▪ <i>Index</i>, n°310 ▪
	Aqṣunqur al-Rūmī min 'Abd al-Wahid			al-Nāšir Muḥammad	Qantarāt Aqṣunqur	près du Qabū al-Kirmānī sur le grand <i>ḥaliq</i> .	725 H. / 1325	عرفت بالأمير آق سنقر، شاد العمائر السلطانية فى أيام الناصر محمد بن قلاوون.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. AFS., III, p. 492. ▪
	Aqṣunqur al-Rūmī min 'Abd al-Wahid			al-Nāšir Muḥammad	Une maison et deux hammams	Sur la rive de la Birka al-Nāširyya		وأنشأ (آق سنقر) أيضاً دار جليلة وحمامين بنط البركة الناصرية.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. AFS., IV, p. 238.
6	Aqṣunqur* Šams al-Dīn 'Alā' al-Dīn al-Nāširi al-Sāqī (à ne pas confondre avec Aqṣunqur al-Salārī, le gendre du sultan, mort en 744/1344)	<i>amīr šukār muqaddim alf nā'ib Ġazza amīr aḥūr nā'ib Tripol</i> Il épouse la mère du sultan Kuḡūk.	748 H. / 1347	al-Nāšir Muḥammad	Mosquée Aqṣunqur	Tibānna	748 H. / 1347	وأنشأه الأمير آق سنقر الناصرى وبناه بالحجر، وجعل صفوفه عقود من حجارة ورخمه، واهتم فى بنائه اهتماماً زائداً حتى كان يقعد على عمارته بنفسه، ويشيل التراب مع الفعلة بيده، ويتأخر عن غدائه اشتغاله بذلك. al-Šuḡā'ī حضر (فى 742) طشتمر (حمص أخضر) من بلاد الروم وصحبته أفسنقر شاد العمارة.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, 309; éd. AFS., IV, p. 239. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, II, 754. ▪ al-Šuḡā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāšir</i>, p. 300. ▪ Šafaḍī, <i>A'yān al-aṣr</i>, pp. 554-6. ▪ Šafaḍī, <i>Wāfi bi-l-wafiyāt</i>, IX, pp. 311-13. ▪ Ibn Ḥaḡar, <i>Durarr</i>, I, p. 425. ▪ Taḡrī Bardī, <i>Nuḡūm</i>, X, 178-80. ▪ Taḡrī Bardī, <i>Manḥal šāfi</i>, II, 496-9 ▪ <i>Index</i>, n°123.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
7	Ḥusām al-Dīn Maḥmūd	<i>mušid</i>		al-Nāšir Muḥammad	Palais de l'émir Baštak	Bayn al-Qašrayn	740 H. /1339	<p>أخبر مشد عمارته حسام الدين محمود انهم اذربوا احد عشر مسجدا وادخلوا ارضهم فى العمارة.</p> <p>وصنع فيها قصرا مطلا على الطريق ارتفاعه اربعين ذراع. وادرى اليه الما بمصانع , وعمل فسقية وشادوران.</p>	<ul style="list-style-type: none"> al-Šuḡā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāšir</i>, pp. 68-69. <i>Index</i>, n°34
8	Šārim al-Dīn Ibrahīm	<i>šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya</i> <i>émir Ṭablaḥāna</i>			Madrasa al-Šārimiyya	"près de <i>Qantarit</i> Aqsunqur et <i>ḥārit šaq al-ti'bān</i> Aussi près de la demeure du prince.	8 ^e siècle/ 14 ^e siècle	<p>بناها الأمير صارم الدين إبراهيم المعروف بشاد العمائر, وكان من أمراء الطبختانات بالديار المصرية.</p>	<ul style="list-style-type: none"> Maqrizī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. AFS., IV, p. 667.
				al-Nāšir Ḥasan	<i>Ġisr</i>	entre Ġizā et Rūḍā	749 H. /1348	<p>وأقام منجك الصارم شاد العمائر على العمل.</p>	<ul style="list-style-type: none"> Maqrizī, <i>Sulūk</i>, II, p. 765.
9	Iyās	<i>Šādd al-'amā'ir en Syrie</i> <i>Šādd al-dawawīn Ḥāḡīb à Damas</i> <i>Nā'ib Safad</i> <i>Nā'ib Alep</i> émir à Damas	750 H. /1349 tué	al-Nāšir Muḥammad				<p>وكان أصله من الأرمين, أسلم على يد الناصر محمد فرقاها حتى عمله شاد العمائر.</p>	<ul style="list-style-type: none"> Maqrizī, <i>Sulūk</i>, II, p.813.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du šādd	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
10	Aqğubā al-Ḥamawī Faṭḥ al-Dīn	Šādd al- šarabḥāna Šādd al-'amā'ir Un des émirs de Ḥamā	759 H. / 1358	al-Šalīḥ Ismā'il	Duḥayšā (palais)	à la Citadelle	745 H. /1344	فتوجه آقبا وأبجيج المهندس إلى حماة حتى عرفا ترتيبها.	<ul style="list-style-type: none"> Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p.212. al-Šafadī, <i>A'yān al-'aṣr</i>, I, p. 551.
				al-Kāmil Šā'bān	Dār Argūn al- Kāmilī (al-Šālīḥī)	Birkat al-Fil	746 H. /1345	أن يعمر له من مال السلطان بجواره قصر على بركة الفيل، يطل على الشارع، وأقام (السلطان) الأمير أقبيا شاد العمائر على عمارته.	<ul style="list-style-type: none"> Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p. 73. Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, II, p.687.
11	Ibn Bīlīk/ Bīlbik al-Muḥsinī Nāšir al-Dīn Muḥammad b. Badr al-Dīn, al- Ġazrī.	émir commandant de mille gouverneur de Munūfiya gouverneur du Caire <i>amir Ṭablaḥāna</i> <i>šādd al-ġihāt à Damas.</i> <i>mušīr al-dawlah</i>	Après 755 H. / 1354	al-Nāšir Muḥammad	Réaménagemen t du midān Zāhirī en midān al-Nāširī al- kabīr.	Garden city aujourd'hui	731 H. / 1331	فوض ذلك إلى الأمير ناصر الدين محمد بن المحسنى، فهدمها (مناظر الميدان الناصرى) وباع أخشابها بمائة الف درهم وألفى درهم واهتم فى عمارة جديدة.	<ul style="list-style-type: none"> Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, II, p.334. Ibn Ṭaġrī Bardī, <i>Nuġūm</i>, IX, pp.97-8.
				al-Nāšir Ḥasan	Madrassa du sultan Ḥasan	midān al- Rumīlā	757-764 H. /1356- 62	Sur le mur de l' <i>iwān</i> à l'est de la madrassa Hanafite se trouve son nom sur le bandeau en stucco : وكتبه نشو دولته وشاد عمارته محمد ابن بيليك المحسنى.	<ul style="list-style-type: none"> Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p.317. el-Ḥalīlī, <i>Zubdat</i>, p.31. Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i>, I/1, pp. 561-3. <i>Index</i>, n°133.
12	Maṅğak ** Sayf al-Dīn al- Yūsufī	<i>sīlīhdār</i> <i>wazīr</i> <i>ustādār</i> <i>nā'ib Damas</i> <i>nā'ib al-saltana</i> frère de Bībġā Rūs (<i>Nā'ib al-</i>	776 H. /1374	al-Nāšir Ḥasan	Ġisir	entre Ġizā et Rūdā	749 H. /1348	فالتزم الأمير منجك بعمل الجسر. عزل منجك من الوزارة واستقراره فى الاستادارية والتحدث فى عمل حفر البحر.	<ul style="list-style-type: none"> Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p.168-9; éd. AFS., IV, pp. 298, 301.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
	<i>saltana</i> au temps d'al-Nāšir Ḥasan) et le neveu de Sayf al-Dīn Qūšūn.							
Maṅḡak Sayf al-Dīn al-Yūsufi			-	Ḥān Maṅḡak	Près de Ḥān al-Ḥalīlī		خان منجك فى القاهرة.	<ul style="list-style-type: none"> Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p. 324 ; éd. AFS., IV, p. 308.
Maṅḡak Sayf al-Dīn al-Yūsufi			al-Nāšir Ḥasan	Annule la construction dans la maison du sultan		748 H. /1348	ووفر جماعة من الأسرى والعتالين والمستخدمين فى العمائر، وأبطل العمارة من بيت السلطان .	<ul style="list-style-type: none"> Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p. 320; éd. AFS., IV, p. 298.
Maṅḡak Sayf al-Dīn al-Yūsufi			al-Nāšir Ḥasan	Mosquée Maṅḡak et ḥanqāh (démolie)	bāb al-Wazīr	750 H. /1349	أنشأه الأمير الوزير سيف الجين منجك اليوسفى.	<ul style="list-style-type: none"> Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p. 320 ; éd. AFS., IV, p. 295. <i>Index</i>, n°138.
Maṅḡak Sayf al-Dīn al-Yūsufi			al-Nāšir Ḥasan	Palais Maṅḡak (seul la façade de l'entrée avec le portail existe)	suwīqat al-'Izāy sūq al-Silāh	747 H. /1346	ودار منجك برأس سوق العزى بالقرب من مدرسة السلطان حسن، وله بالبلاد الشامية عدة آثار من خانات وغيره،	<ul style="list-style-type: none"> Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p. 324 ; éd. AFS., IV, p. 308. Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, IV, p. 797. <i>Index</i>, n°247.
Maṅḡak Sayf al-Dīn al-Yūsufi			al-Nāšir Ḥasan	Palais Ṭāz	à Šalībā	753 H. /1352	دار طاز وتولى الأمير منجك عمارتها وصار يقف عليها بنفسه حتى كملت فجاءت قصرا مشيجا واصطبلا كبيرا	<ul style="list-style-type: none"> Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p. 73. <i>Index</i>, n°267.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
13	Tarantāy al-Karkī	<i>šādd al-‘amā’ir li-l-ḡusūr</i>		al-Ašraf Ša’bān	des ponts	Sur le Nil	773 H. /1372	وفيه (شعبان 773) الامير طرنتاي الكركي، شاد العمائر للجسور بالوجه القبلي، عوضا عن أسنيغا البيهاري .	▪ Ibn Iyās, <i>Badā’i’</i> , I/2, p. 109
14	Bašīr al-Ġamadār	<i>al-Tawāšī</i>		al-Manšūr Muḥammad II	Madrassa du sultan Hasan	midān al-Rumīlā	Après 752 H. / 1351	مات السلطان قبل أن يتم رخام هذا الجامع، فأنتمه من بعده الطواشي بشير الجمدار.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p.316; éd. AFS., IV, p. 274. ▪ <i>Index</i> , n°133
15	Ġarkas al-Rasulī	<i>šādd al-‘amā’ir</i>		al-Ašraf Ša’bān II	Il quitte le poste.		767 H. / 1365	وفيه (767) أخرج الامير جركس الرسولي شاد العمائر منفيا إلى حلب، واستقر عوضة في شادية العمائر الامير ناصر الدين محمد بن آقيفا أص	▪ Ibn Iyās, <i>Badā’i’</i> , I/2, p. 37.
16	Nāšīr al-Dīn Muḥammad b. Aqbuḡā Āš	<i>šādd al-‘amā’ir</i>		al-Ašraf Ša’bān II	Il est nommé au poste.		767 H. / 1365	وفيه (767) أخرج الامير جركس الرسولي شاد العمائر منفيا إلى حلب، واستقر عوضة في شادية العمائر الامير ناصر الدين محمد بن آقيفا أص	▪ Ibn Iyās, <i>Badā’i’</i> , I/2, p. 37.
17	Ġarkas al-Ḥalīlī Ġaharkas, Sayf al-Dīn Ġarkas ibn ‘Abdallah al-Ḥalīlī al-Yalbuḡāwī	<i>āmīr aḡūr kabīr šādd al-‘amā’ir</i>	791 H. /1389 près de Damas	al-Zāhir Barqūq	Madrassa du sultan al-Zāhir Barqūq	Bayn al-Qašrayn	788 H. /1386	" وكان الأمير جهركس الخليلي اد ذلك يتولى عمارة المدرسة التي أنشأها الملك الظاهر برفوق بخط بين القصرين. وانتصب لذلك الأمير جهاركس بنفسه ومماليكه.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II p. 52; éd. AFS., IV/1, p. 679-680. ▪ Ibn Iyās, <i>Badā’i’</i> , I/2, pp. 349-50. ▪ Ibn Iyās, <i>Ġawāhir al-sulūk</i> , p. 240-241. ▪ Qalqašānsī, <i>Šubḥ al-a‘šā</i> , III, p. 368. ▪ M. Van Berchem, <i>CIA Egypte</i> , p. 298. ▪ <i>Index</i> , n°187.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

Nom du šādd	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
Ġārkas al-Ĥalīlī			al-Zāhir Barqūq	Ġisr al-Ĥalīlī	entre le nord de l'île de Rūḍā et l'île Arwā, aussi connu par al-ġazira al-wusta.	784 H. /1382	قاد الأمير جركس بنفسه ومماليكه بالقفه والمسحة وركزوا بظاهر هذا الجسر خوازيق سنط، كل خازوق ثمانية أذرع، وسمر عليها أفلاق نخل.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ĥiṭat</i>, éd. B., II, p. 169; éd. AFS, III, pp. 562-63. ▪ Ibn Iyās, <i>Ġawāhir al-sulūk</i>, p.236.
Ġārkas al-Ĥalīlī			al-Zāhir Barqūq	un mur	sur la face ouest de la citadelle, dans la muraille de l'enceinte inférieure qui borde la grande place de Rumailah, à environ 50 mètres au sud de Bāb al-'Azab. Plaque de calcaire encadrée d'une moulure et encastrée dans le mur, à environ 8 mètres du sol, sous le parapet.	Rabī' āḥir 790 H. / 1388	وذلك علي يد المقر الاشرف السيفي جركس الخليلي أمير أخور الملكي الظاهري.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ M. Van Berchem, <i>CIA Egypte</i>, p. 89.
Ġārkas al-Ĥalīlī				Ĥan/ Funduq al-Ĥalīlī	Bayn al-Qaṣrayn Ĥāṭ al-Zarākīšā		لما عمر الأمير جهاركس الخليلي الفندق المعروف به الآن بخط الزراكشة العتيق.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ĥiṭat</i>, éd. B., II, p.94; éd. AFS., III, pp. 219, 312. ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i>, I, pp. 256, 260, 264.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
								هذا الخان... أنشأه الأمير جهاركس الخليلي أمير أخور الملك الظاهر برفوق	
18	Quṭlūbugā al-Kukāy	šādd al-'amā'ir		al-Ašraf Ša'bān II	Il est nommé au poste.		775 H. / 1374	واستقر قطلوبغا الكوكاي في شادية العمائر	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , I/2, p. 123.
19	Asunbugā al-Bahadurī	šādd al-'amā'ir naqīb al-ğayš	766 H. / 1364	al-Ašraf Ša'bān II	Il est nommé au poste		775 H. / 1374	واستقر الأمير أسنبغا البهادري شاد العمائر على عادته وتوفى الأمير أسنبغا البهادري شاد العمائر، ونقيب الجيش	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , I/2, pp. 129, 150.
20	Lağin al-Turantāy			Farağ b. Barqūq	Hanqāh de Farağ b. Barqūq	Qarāfa			▪ <i>Index</i> , n°149.
21	Tāğ al-Dīn al-Tāğ al-Šūbkī	<i>wālī al-Qahira</i> et <i>Misr muḥtasib</i>		Farağ b. Barqūq	Minaret à la mosquée al-Azhar (démoli)		818 H. / 1415	قام بعمارة ذلك الأمير تاج الدين التاج الشوبكي والى القاهرة ومحتسبها.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭāt</i> , éd. B., II, p.276; éd. AFS., IV/1, p. 104.
	Tāğ al-Dīn al-Tāğ al-Šūbkī			al-Mu'ayyad Šayḥ	la démolition de la Madrasa al-Sāḥbiya al-Bahā'iya				▪ Mubārak, <i>Ḥiṭāt tawfīqiyya</i> , VI, p. 20.
22	Muḥammad b. Sunqur al-Biğkāwī al-Nāširī	<i>ustadār al-taḥīra</i>		Farağ ibn Barqūq	Hanqāh de Farağ ibn Barqūq	Qarāfa	801/ 1398	كان الشاد على عمارتها الناصري محمد بن سنقر البجكاوي، أستاذار الذخيرة.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , I/2, pp. 537. ▪ <i>Index</i> , n°149.
23	Ḥalīl b. Qaratāy	šādd al-'amā'ir		Farağ b. Barqūq				ومن أمراء العشرات..... و خليل بن قرطاي شاد العمائر .	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , I/2, pp. 559.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
24	Tatar	Il devient sultan	824 H. / 1421	al-Mu'ayyad Šayḥ	Mosquée al-Mu'ayyad	Adjacent à Bāb Zuwayla	820 H. / 1417	وفيه (صفر-جمادى الأولى 820) كُمل عمارة إيوان جامع السلطان، الذى أنشأه بباب زويلة، وكان الشاد على عمارته الأمير ططر، أحد الامراء .	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrizī, <i>Sulūk</i>, IV/1 p. 479. ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i>, II, pp. 31,35. ▪ <i>Index</i>, n°190.
25	Muqbil al-Dawādār			al-Mu'ayyad Šayḥ	Midā de la mosquée al-Mu'ayyad			وفيه خلع على الأمير مقبل الدوادار، واستقر شاد العمارة بالجامع المؤبدى، عوضاً عن الأمير ططر	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrizī, <i>Sulūk</i>, IV/1 p. 479. ▪ <i>Index</i>, n°190.
26	Faḥr al-Dīn 'Abd el-Ġanī b. Abī al-Faraġ al-Ustādār	<i>ustādār</i>		al-Mu'ayyad Šayḥ	La fontaine d'ablution et les latrines de la mosquée d'al-Mu'ayyad Šayḥ		818 H. / 1415	وفى يوم السبت خامس شهر رمضان منها ابتدئ بهدم ملك بجوار ربع الملك الظاهر بيبرس مما اشتراه الامير فخر الدين عبد الغنى بن ابى الفرج الاستادار ليعمل منضأة واستمر العمل هناك ولان الامير فخر الدين الاقامة بنفسه واستعمل ممالكة .. وجد فى العمل كل يوم.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrizī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p.329. ▪ <i>Index</i>, n°190.
27	Sūdūn al-Muḥamadī	<i>šādd al-'amā'ir</i> <i>nāzīr</i> à la Mecque	Safar 850/1446	al-Mu'ayyad Šayḥ	Haram Šarīf	À la Mecque	837 H. / 1434	ثم فى سنة سبع وثلاثين ناظر المسجد الحرام عوضاً عن أبى السعادات فأنكر ذلك أهل مكة ولم يمنه السيد بركات من	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Al-Sabāwī, <i>Daw'</i>, III, p. 286.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
								التحدث وأقام عوضه سودون شاد العمائر ثم توجه إلى مكة نظراً بها وشاد العمائر	
28	Sanqar al-Ġamālī al-Suyūfī	<i>šādd al-'amā'ir</i>		al-Ašraf Qaytbāy	La restauration de la Mosquée du Prophète	À Médine	885 H. / 1481	ورسم باطال جميع العمائر المكية وغيرها وان يتوجه شادها السيفى جمال الدين سنقر الجمالى مبادرا الى المدينه الشريفه وأرسل اليه نحو من ثلاثماية من أرباب الصنائع وكثيرا من الحمير والجمال والبغال وساير مؤنهم.	<ul style="list-style-type: none"> Qutb al-Dīn, <i>al-A'ām bi-bayt Allāh al-Ḥarām</i>, p. 225, 229, 338.
29	Yašbak al-Ġamālī			al-Ašraf Qaytbāy	mosquée et sabil et abreuvoir	al-Ḥaṭāra	883 H. / 1478	وفيه نزل السلطان من القلعة وتوجه نحو جهة القرين، ثم إلى الخطارة، وكشف عن الجامع والسبيل الذى أنشأهما هناك، والحوض الذى أنشأه على الدرب السلطاني، وكان الشاد على العمارة الأمير يشبك الجمالى، فجاءت هذه العمارة فى غاية النفع.	<ul style="list-style-type: none"> Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i>, III, p. 149. <i>Index</i>, n°99.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
30	Nāniq al-Mu'ayyadī	émir dix		al-Ašraf Qaytbāy	Rab'	al-Kabš	884 H. / 1479	وفى ذى الحجة (884) كان انتهاء عمارة البريع الذى أنشأه السلطان بحدرة الكيش وكان الشاد على العمارة تائق المؤيدى أحد العشرات.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , III, p. 160.
31	Tānī bayk Qarā	<i>muqadim</i>		al-Ašraf Qaytbāy	Sabīl	à Suwikat 'Abd al-Min'im sur Šalība	885 H. / 1480	وكشف عن عمارة سبيله الذى أنشأه برأس سويقة عبد المنعم التى بالرملة، وكان الشاد على عمارته الأمير تانى بك قرا أحد المقدمين	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , III, p. 164. ▪ <i>Index</i> , n°324.
32	Azbak b. Tataḥ	<i>atabkī</i>		al-Ašraf Qaytbāy	Qanāṭir de Ġīza	Giza	885 H. / 1480	بل أنشأ فيه (بر الجيزة) قناطر منها في موضع منه عشرة متلاصقه (جسور) كان الأتابكي أزيك المباشر لها وفى شعبان كان انتهاء القناطر التى بالجيزة، وأخلع على الأتابكى أزيك بسبب ذلك كون أنه كان شادا على العمارة	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , III, pp. 169, 170. ▪ A. Mubārak, <i>Ḥiṭaṭ tawfiqiyya</i> , V, p. 171.
				al-Ašraf Qaytbāy	La rénovation du midān al-Nāširi	au bas de la citadelle	897 H. / 1492	وفى ذى القعدة أمر السلطان بتجديد عمارة الميدان الناصري، وكان الأتابك أزيك شادا على العمارة حتى انتهى منه العمل.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , III, p. 293.
33	Šāḍbik Min Šadiq al-Ašrafī Barsbāy	émir de dix		al-Ašraf Qaytbāy				شاذبك من صديق الأشرفى برسباي شاد العمائر السلطانية وأحد العشرات.	▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i> , III, p. 290.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
34	Tag̃rī Bardī min Yilbāy al-Zāhirī al-Qadirī al-Ḥanafī al-Ḥazindār	Ḥazindār		Qāyrbāy	Mosquée et madrasa du sultan	Qal'it al-Kabš	877-880 H. / 1472-1450	وصار المتولى لعمائره (يشيك من مهدى) وكثير من جهاته. (...) وربما ندبه السلطان لعماره بعض الأماكن	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i>, III, pp. 30-31. ▪ al-Ġawharī, <i>Inbā' al-ḥaṣr</i>, p. 519-520. ▪ D. Behrens-Abouseif, <i>Muhandis</i>, p. 302.
35	Qanibay Qarā	<i>amīr aḥūr</i>		Qanṣuh al-Ġūrī	Midān al-Mahrī	près de l'île de Rūḏā	918 H. / 1513	وفى هذا الشهر (شوال 918) رسم السلطان بتجديد عمارة ميدان المهارة الذى بالقرب من قناطر السباع، فشرع فى ذلك وأمر الأمير قانى باى قرا أمير آخور كبير أن يتولى أمر العمارة ويباشر ذلك بنفسه، فامتثل ما رسم به وأظهر العزم فى ذلك.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i>, IV, p. 288.
36	Tanī bayk al-Ḥazindār	<i>muqadim</i>		Qanṣuh al-Ġūrī	une construction, peut-être un immeuble	près de Qubit Yašbak à Maṭariyya	918 H. / 1513	ثم توجه إلى قبة يشيك التى هناك (المطرية) وأمر بعمارة فساقى وحفر بئر بسبب مرور المسافرين من هناك، وشرع فى فتح عمارة كبيرة وجعل الأمير تانى بيك الخازندار أحد الأمراء المقدمين شادا على هذه العمارة، فقدروا على مصروف هذه العمارة مالا جزيلا، وماكان من الوقت محتاجا إلى تلك العمارة هناك، وتكلموا بأنه ينشئ هناك قصرا عظيما.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i>, IV, p. 288.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
37	Ināl	émir dix	918 H. / 1513	Qansuh al-Ġūrī	mosquée et madrasa du sultan al-Ġūrī	Près de la mosquée al-Azhar, sur la grande axe.	909 H. / 1503	<p>وأُخِيعَ عَلَى أَيْنَالِ شَادِ الْعِمَارَةَ خَلْعَةَ حَافِلَةَ وَأَنْعَمَ عَلَيْهِ بِأَمْرَةِ عَشْرَةَ، وَأُخِيعَ فِي ذَلِكَ الْيَوْمِ عَلَى عِدَّةِ وَاقِفَةٍ مِنَ الْمُهَنْدِسِينَ وَالْبُنَائِينَ وَالْمَرْخَمِينَ وَالتَّجَارِينَ وَغَيْرِ ذَلِكَ مِنْ أَرْبَابِ الصَّنَائِعِ مِمَّنْ كَانَ بِالْجَامِعِ، وَأَنْعَمَ عَلَى الْقَعْلَاءِ لِكُلِّ وَاحِدٍ بِأَلْفِ دِرْهَمٍ.</p> <p>وفى أواخر هذا الشهر (شوال 918) توفى الأمير إينال شاد العمائر السلطانية بأمره عشرة، وكان عنده من المقربين وكان عارف بأمور الهندسة وأحوال البناء.</p>	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i>, IV, pp. 58, 288. ▪ <i>Index</i>, n°189.
38	Ḥayirbak al-Mi'mār	<i>Šādd</i>		Qansuh al-Ġūrī	Constructions civiles et militaires	La Mecque 'Aqaba	915 H. / 1509	<p>وفيه أرسل خايربىك المعمار الذى توجه إلى عقبة إيلة بسبب عمارى الأبراج التى أنشأها هناك والخان والحواصل وإصلاح طريق العقبة.</p> <p>وفيه عاد خايربىك المعمار من بناء الخان والأبراج التى أنشأها السلطان فى العقبة، فلما عاد أقام مدة يسيرة ورسم له</p>	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i>, IV, pp. 133, 144, 163.

Tableau 1. RESPONSABLE DU CHANTIER (MILITAIRE) : ÉMIR ŠĀDD

	Nom du <i>šādd</i>	Titres	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates	Textes sources	Références
								السلطان بأن يتوجه إلى مكة من البحر الملح ويأخذ صحبته جماعة من البنائين والتجارين والمهندسين، وقد أمر السلطان ببناء مارستان ورباط فى مكة وأن يبطل الحرم ويجرى عين ماء بازن إلى مكة.	

*Nous trouvons un certain Aqsunqur *šādd al-‘amā’ir*, accompagnant l’émir Taštumur d’un voyage de l’occident³, deux ans après le décès d’Aqsunqur al-Rūmī (N°5). A cette date (742 H. / 1341, deux émirs portaient ce même nom ; Aqsunqur al-Nāširī (mort en 748 H. /1347) et Aqsunqur al-Salārī (mort 745 H. / 1344). Je suppose que cet émir accompagnant l’émir Taštumur est le premier. Maqrīzī mentionne que pour la construction de sa propre mosquée, il travaillait lui-même sur le chantier. Il avait donc une bonne connaissance dans le domaine de l’architecture et de la construction.

** L’émir Maṅṅak n’est pas clairement cité en association avec le titre de *šādd*, mais il a exercé des fonctions diverses en relation avec le domaine de l’architecture et de la construction. Il faut noter qu’il était responsable d’annuler/invalider le *diwān al-‘amā’ir* et de congédier les employés du bureau en 748 H. 1348, afin de résoudre les problèmes financiers du sultanat pendant le premier règne du sultan Ḥasan.

³ AL-ŠUĠĀ’I, *Tarīḥ al-Malik al-Nāšir*, p. 200.

Tableau 2. RESPONSABLE DU CHANTIER (CIVIL)

2. RESPONSABLE DU CHANTIER (CIVIL)

	Nom du responsable	Titre	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
1	Badr el-Dīn ibn Ḥaṭāb	<i>Kātib</i> (l'émir Salār)	al-Nāṣir Muḥamm ed	La restauration de la mosquée de 'Amr b. al-'Aṣ	Fustāṭ	702 H.	فاعتمد سلار على كاتبه بدر الدين ابن خطاب فهدم الحد البحري من سلم السطح إلى باب الزيادة البحرية والشرقيه وأعاد على ماكان عليه وعمل بابين جديدين للزيادة البحرية.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.252.
2	Maḡd el-Dīn ibn Sālim al-Muwaqa'		al-Nāṣir Muḥamm ed	Qayṣariyya de Baybars al-Ġaṣankīr	Près de Bāb al-Ġudariyya	Avant 708 H.	عمر موضعها (دار) هذه القيسارية والربع فوقها وتولى عمارة كل ذلك مجد الدين بن سالم الموقع.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.89.
3	Niḡm al-Dīn Muḥammad b. Ḥusein b. 'Alī al-As'ardī	Cadi, Muḥtasib du Caire	al-Nāṣir Muḥamm ed	Travaux de rénovation dans la mosque al-Azhar		725 H.	ثم جددت عمارة الجامع الأزهر على يد القاضي نجم الدين محمد بن حسين بن علي الأسعردى محتسب القاهرة فى سنة خمس وعشرين وسبعمائه.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.276; AFS., IV/1, p. 103.
4	Karīm al-Dīn 'Abd al-Karīm al-Kabir	Cadi	al-Nāṣir Muḥamm ed	Dār al-Baqar dār Taqtumur al-Dimaṣqī, dār Taštumur Humus Aḥḍar	Entre la Citadelle et Birkat al-Fīl, sur Hidrat al-Baqar.	Entre 709 H. et 741 H.	تولى عمارتها القاضي كريم الدين عبد الكريم الكبير قبيلغ المصروف على عمارتها ألف درهم، وعرفت بدار الأمير طقتمر الدمشقى ثم عرفت بدار الأمير منطاش حمص أخضر.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.68.
5	Faḥr al-Dīn Muḥammad b. Faḍl Allah	Cadi, Nāṣir al-Ġayṣ	al-Nāṣir Muḥamm ed	La mosquée Nāṣirī nouvelle	Sur les rives du Nil vers l'île de Rūḍā près de Fustāṭ.	711-712 H.	عمره القاضي فخر الدين محمد بن فضل الله ناظر الجيش باسم السلطان الملك الناصر محمد بن قلاوون.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.304.
6	Ibn al-Marwānī	Mutawalī al-Qāhira	al-Nāṣir Muḥamm ed	la démolition des qanātir al-'Sibā' et sa reconstruction	Sur le Ḥalīḡ	738 H.	وكان المنشد عليها ابن المروانى متولى القاهرة.	▪ al-Šuḡā'ī, <i>Tārīḡ al-malik al-Nāṣir</i> , p. 18.

Tableau 2. RESPONSABLE DU CHANTIER (CIVIL)

	Nom du responsable	Titre	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
7	Husām al-Dīn Maḥmūd		Al-Nāṣir Muḥamm ad	Palais de l'émir Baštak	Bayn al-Qaṣrayn	740 H./	وأخير مشد عمارته حسام الدين محمود	▪ al-Šuḡā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāṣir</i> , pp. 68-69.
8	Mamdūd b. al-Kurānī	Walī Miṣr	al-Nāṣir Muḥamm ed	La construction des moulins		741 H.	وكان مشده أقيفا عبد الواحد الشهابى وممدود ابن الكورانى	▪ al-Šuḡā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāṣir</i> , p. 96
9	Ibn Muzhir	kātib al-sirr	al-Ašraf Qāyrbāy	la rénovation la fixation du grand iwān	à la citadelle	875 H.	وكان الشاد على عمارته القاضى كاتب السر ابن مزهر، والبدري بدر الدين بن الكويز معلم المعلمين.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , III, p. 61.
10	Bahā' al-Dīn Muḥammad ibn al-Burḡī (m. 824 H./ /1421).	Muḥtasib, Wakīl bayt al-māl, Nāzir al-'imārah Grand bureaucrat égyptien	Al-Mu'ayyad Šayḥ	La mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ	A Bāb Zuwaylā	818-821 H./	وذلك ان الذى ولى تدبير أمر الجامع المؤيدى هذا وولى نظر عمارته بهاء الدين محمد بن البرجى	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.329. ▪ Ibn Taḡrī Barbī, <i>Nuḡūm</i> , XIV, p. 75, ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i> , VII, p. 225.
11	'Abd al-Basit (d'origine syrienne, m. 854 H./ /1450)	Cadi, nāzir al-ḥazāna, nāzir al-ḡayq	Al-Ašraf Barsbāy	Madrasa du sultan Barsbāy	Bayn al-Qaṣrayn	826-827 H.	Bandeau au sommet de la façade est : وذلك بنظر العبد الفقير إلى الله تع عبد الباسط ناظر الجيوش المنصورة غفر الله له و للمسلمين أنشأ العمائر فزاد اختصاصه به وصار هو المعول عليه والمشار فى دولته (الأشرف برسباي)	▪ M. Van. Berchem, <i>CIA, Egypte</i> , I, p.350. ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i> , IV, p. 24-25. ▪ Ibn Taḡrī Barbī, <i>Nuḡūm</i> , XV, p.552-554; <i>Manhal Šāfi</i> , VII, p. 136-143.
12	'Alī b. al-Qaysī		Al-Zāhir Ḡaḥmaq	un quai	Bulāq	854 H.	تم بعد أيام ركب السلطان ، ونزل من القلعة/ وشق القاهرة وتوجه إلى بولاق، وكشف على الرصيف الذى عمره فى بولاق عند المعاصر، وأُخلع على على بن القيسى، الذى كان مشدا على العمارة لهذا الرصيف.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , II, p. 279.

Tableau 2. RESPONSABLE DU CHANTIER (CIVIL)

	Nom du responsable	Titre	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
13	Al-Sāhib Ġamāl al-Dīn Yūsūf	Nāzīr al-Ġayš	Al-Ašraf Īnāl	Mausolée, Madrasa et Ḥanqāh du sultan al-Ašraf Īnāl	Ṣaḥara	860 H.	ومضى أوائل ذو القعدة رسم السلطان بهدم تربته التي كان قد أنشأها أيام إمرته وإعادتها مدرسة، وذلغ على الصاحب جمال الدين ناظر الجيش والخاص بالنظر على عمارتها.	▪ Ibn Taġrī Bardī, <i>Nuġum</i> , XVI, p. 94.
14	Šams al-Dīn b. al-Zamān (m. 897 H. / 1492)	ḥawāġā un marchand célèbre	al-Ašraf Qaytbāy	La mosquée du Prophète	Médine	881 H. / 1476	عمره السلطان قايتباي من ماله الخاص، وكان ومشد العماره الخواجا شمس الدين بن الزمان.	▪ Al-Samhūdī, <i>Wafā' al-wafā</i> , I, p. 434. ▪ Ibn Tūlūn, <i>Mufaqqahat al-ḥillān</i> , I, p. 59.
				restauration/ rénovation Le dôme de l'imām al-Šāfi'ī	Qarāfa kubrā	885 H. / 1480	وفيه أمر السلطان بتجديد عمارة قبة الإمام الشافعي رحمة الله عليه، وكان الشاد على عمارتها الخواجا شمس الدين بن الزمان.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , III, pp. 170, 293.
				La mosquée du Prophète	Médine	886 H.	ثم أن السلطان (رمضان 886) شرع فى تجديد عمارة المسجد الشريف، فعين الخواجا شمس الدين محمد بن الزمن بأن يتوجه إلى المدينة الشريفة لعمارة المسجد، وأرسل معه عدة من البنائين والتجارين والمرحمين وغير ذلك.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , III, p. 188.
				une madrasa du sultan et de son ribat à côté.	Non mentionné	883 H.	ذلغ أن الخواجا شمس الدين بن الزمان ابتدا بعمارة مدرسة للسلطان.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , III, p. 145
15	Šayḥ 'Abd al-Qādir al-Daštūtī		Al-Nāšīr Muḥamm ad II	Une mosquée	à Fayyūm	903 H.	وفيه (شوال 903) أمر السلطان ببناء جامع الفيوم، وكان القائم فى ذلك	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , III, pp. 392.

Tableau 2. RESPONSABLE DU CHANTIER (CIVIL)

	Nom du responsable	Titre	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
							الشيخ عبد القادر الدشطوطي، فأرسل صحبته عدة من البنائين والمهندسين.	
16	Mustafa b. Maḥmūd b. Rustam	Marchant Anatolien	al-Ašraf Qaytbāy	La restauration de la mosquée al-Azhar ainsi que l'ajout de deux portails et un minaret	A al-Azhar	900 H. / 1495	وقد جدده الخوارج مصطفى بن محمود ابن رستم الرومي، وأصرف عليه من ماله نحواً خمسة عشر ألف دينار.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i>, III, pp. 124, 306. ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i>, IV, p. 208.
				Mosquée de l'émir Azbak al-Yūsufi	Sayyida Zaynab	900 H. / 1495		<ul style="list-style-type: none"> ▪ D'après D. Behrens-Abouseif, <i>The Minarets of Cairo</i>, p. 260.
17	al-Nāširī al-Iḥmīmī	imām	al-Ašraf Qaytbāy	al-ḡāwiliyya, Rab'et deux abreuvoirs				<ul style="list-style-type: none"> ▪ A.Mubārak, <i>Ḥiṭaṭ Tawfiqiyya</i>, V, p. 170.
18	Al-Badrī abī al-Biqā'		al-Ašraf Qaytbāy	Deux Zāwiyā-s al-Yasa' al-ḥamra'			بمشاركة البدرى أبي البقاء	<ul style="list-style-type: none"> ▪ A.Mubārak, <i>Ḥiṭaṭ Tawfiqiyya</i>, V, p. 171.
19	Šayḥ 'Abdel Qāder al-Daḡṭūṭī ou Daštūṭī	Šayḥ šūfī l'intendant des travaux	al-Nāšir Muḥamm ad IV Abū al-Sa'ādāt	Mosquée de la princesse Aṣal-bāy	Fayyūm	903-905 H.	<p>أنشأ هذا الجامع والقناطر خوند والده الملك الناصر محمد أبو السعادات بن الملك قايتباي بإشارة الشيخ عبد القادر الدشطوطي نفعنا الله ببركاته والمسلمين أجمعين.</p> <p>وفيه أمر السلطان ببناء جامع في الفيوم، وكان القائم في ذلك الشيخ عبد القادر الدشطوطي، فأرسل بصحبته السلطان عدة من البنائين والمهندسين.</p>	<ul style="list-style-type: none"> ▪ M. Van. Berchem, <i>CIA, Egypte</i>, I, p.557. ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i>, III, p. 392.

Tableau 3. NOMS DES MUHANDISĪN

3. NOMS DES MUHANDISĪN

	Nom du muhandis	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
*1	Ibrahim b. Ġanā'im b. Sa'ad al-muhandis		Al-Zāhir Baybars I	Madrasa Zāhiriya un palais à Damas	Damas		<p>وابن غنائم المهندس - إبراهيم بن غنائم بن سعد مهندس الملك الظاهر بيبرس البندقدارى، هو الذى بنى المدرسة الظاهرية بدمشق، وهو الذى بنى له أيضاً قصرأ بدمشق كتب اسمه عليه.</p>	<ul style="list-style-type: none"> ▪ H. 'Abdel Wahāb, <i>al-Rusumāt al-handassiya lil-'imara al-islamiyya</i>, p. 111. ▪ G. Wiet, <i>Les mosquées du Caire</i>, p. 123. ▪ A. Taymūr, <i>A'lām al-muhandisīn fi-l-islam</i>, p. 46.
2	Ibn al-Suyūfi al-muhandis		al-Nāšir Muḥammad	Madrasa Aqbuḡawiya	A al-Azhar	740 H. /1340	<p>بناها هى (المأذنة) والمدرسة المعلم ابن السيوفى رئيس المهندسين فى الأيام الناصريى وهو الذى تولى بناء جامع الماردينى خارج باب زويلة وبنى مأذنته.</p>	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, II, p. 384. ▪ H. 'Abdel Wahāb, <i>al-Rusumāt al-handassiya lil-'imara al-islamiyya</i>, p. 112. ▪ <i>Tārīḥ al-masāğid al-aṭāriyya</i>, I, p. 151.
			al-Nāšir Muḥammad	Mosquée Maridāni	Sur la rue Tibāna			
3	émir Qaṭlū bik b. Qarāsunqur <i>muhandis al-rai</i> (Ingénieur hydraulique)		al-Nāšir Muḥammad	Canal à Birkit al-Ḥabaš (projet non réalisé)	Au sud du Caire		<p>والأمير قطلو بك بن قراسنقر مهندس الرى، وقد عمر قناة بالقدس، واستدعاه الناصر محمد بن قلاوون إلى مصر فعهد إليه بمشروع عمل قناة للماء من بركة الحبش لم تتم.</p>	<ul style="list-style-type: none"> ▪ H. 'Abdel Wahāb, <i>al-Rusumāt al-handassiya lil-'imara al-islamiyya</i>, p. 111.
			al-Nāšir Muḥammad	Canal	Jérusalem			
4	al-Ḥuḡayḡ b. 'Abd Allah al-Šāliḥī (Abḡīḡ)	745/1345	Al-Šāliḥī ismā'il	Palais, <i>Duḡayšā</i>	Citadelle	745 H. /1344	<p>فرسم لآقجبا شاد العمارة وأبجج المهندس أن يسافروا ويعاينوها.</p>	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, II, p. 212. ▪ Maqrīzī, <i>Suluk</i>, II, p. 632-33. ▪ Al-Šuḡā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāšir</i>, p. 273.

Tableau 3. NOMS DES MUHANDISĪN

	Nom du muhandis	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
5	Muḥammad b. 'Alī b. 'Abd Allah b. 'Alī al-Ṭūlūnī (père de 6)		Al-Manṣūr Qalāwūn Al-Nāṣir Muḥammad (?)				أحمد بن أحمد بن محمد بن علي بن عبد الله بن علي شهاب الدين بن المعلم شمس الدين الطولوني كبير المهندسين، قال المقرئ في عقوده: كان أبوه وجده مهندسين وإليهما تقدمه الحجارين والبنائين بديار مصر وعليهما المعول في العمائر السلطانية.	▪ Saḥāwī, Daw', I, p. 221.
6	Aḥmad b. Muḥammad al-Ṭūlūnī, Šams al-Dīn (père de 7)		Al-Nāṣir Muḥammad (?)				أحمد بن أحمد بن محمد بن علي بن عبد الله بن علي شهاب الدين بن المعلم شمس الدين الطولوني كبير المهندسين، قال المقرئ في عقوده: كان أبوه وجده مهندسين وإليهما تقدمه الحجارين والبنائين بديار مصر وعليهما المعول في العمائر السلطانية.	▪ Saḥāwī, Daw', I, p. 221.
7	Aḥmad al-Ṭūlūnī, Šihāb al-Dīn Al-mu'ālim Šihāb al-Dīn al-Maṣrī (père de 10) <i>Kabīr al-sunnā' fī al-'amā'ir</i> <i>Kabīr al-muhandisīn</i> <i>Emir de dix</i> <i>Šādd al-'amā'ir</i>	801 H. /1399 Au Caire	Al-Zāhir Barqūq	Madrassa Zāhiriya	Bayn al-Qaṣrayn à Naḥāssin	788 H. /1386	ثم خلع على الأمير جركس، وعلى المعلم شهاب الدين أحمد الطولوني المهندس ، وأركبا فرسين بقماش ذهب.	▪ Maqrīzī, Sulūk, II, p. 547.

Tableau 3. NOMS DES MUHANDISĪN

	Nom du muhandis	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
							<p>أحمد بن محمد بن أحمد الطولوني شهاب الدين كبير المهندسين كان عارفاً بصناعته، وتقدم فيها قديماً، وكان شكلاً حسناً طويل القامة، وعظمت منزلته عند الملك الظاهر فقرر من الخاصكية، ولبس بزي الجند، ثم أمره عشرة وتزوج ابنته، وكانت له ابنة أخرى تحت جمال الدين القيصري ناظر الجيش، ثم طلق الظاهر البنت المذكورة وتزوجها نوروز بأمر السلطان، وتزوج السلطان بنت أخيها؛ ومات شهاب الدين المذكور في شهر رجب من هذه السنة.</p> <p>أحمد بن محمد الطولوني المهندس كان كبير الصناع في العمائر ما بين بناء ونجار وحجار ونحوهم، ويقال له المعلم، وكان من أعيان القاهرة حتى تزوج الملك الظاهر ابنته فعظم قدره، وكان قد حج بسبب عمارة المسجد الحرام فمات راجعاً بين مر وعسفان.</p> <p>المعلم شهاب الدين المصري تردد إلى مكة للهندسة على العمارة بالحرم الشريف وغيره من المآثر بمكة.</p> <p>كان معلم السلطان ومهندسه، وشاد عمائره.</p>	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn Haḡar, <i>Inbā' al-ġumr bī-anbā' al-'umr</i>, II, pp. 58, 116. ▪ Ibn Taġrī Bardī, <i>al-Manhal al-šāfi</i>, II, p. 283.

Tableau 3. NOMS DES MUHANDISĪN

	Nom du muhandis	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
7	Aḥmad al-Ṭūlūnī, Šihāb al-Dīn	801 H. /1399 Au Caire	al-Zāhir Barqūq	Haram Šarīf	La Mecque	801 H. / 1398	وفي يوم الاثنين تامنه (رجب 801) دار المحمل، وبرز الأمير بيسق الشيخى، بالريديانية، ليكون أمير حج الرجبية، ورسم له بعمارة ما تهدم من المسجد الحرام، وخرج معه المعلم شهاب الدين أحمد بن الطولونى ، المهندس . وتوفى كبير المهندسين، ومعلم المعلمين، الشهابى أحمد بن محمد الطولونى، وهو جد البدرى حسن معلم المعلمين الآن، وكان رئيسا حشما.	▪ Ibn Iyās, <i>Badāʿiʿ</i> , I/2, pp. 520, 553.
8	Ġamāl al-Dīn Yusif al-muhandis		al-Zāhir Ġaḡmaq/ al-Ašraf Barsbāy	Réparation du plafond de la Ka'ba Restauration des portes de la mosquée, son plafond. Il fut expédié en ġumādā I 825 H.	La Mecque	826 H. /1422	وكان مشد العماره هو الأمير مقبل القيدى الأشرفى والناظر عليها الخواجا على الكيلانى تاجر السلطان (...). والمعمار جمال الدين يوسف المهندس. وكل ذلك على يد الأمير مقبل المذكور ومعمار المعلم جمال الدين يوسف المهندس.	▪ Qutb al-Dīn, <i>al-ʿĪlām bi-aʿlām bibayt Allah al-ḥarām</i> , pp. 208, 212.
*9	ʿAbd al-Raḥmān b. Muḥammad b. ʿAlī b. ʿUqba al-waġīh al-Makkī <i>Muhandis al-Ḥaram</i>	826/1422	al-Zāhir Barqūq (?) al-Nāsir Faraġ (?) al-Muʿayyad Šayḡ (?)	<i>Ḥaram Šarīf</i>	La Mecque		عبد الرحمن بن محمد بن علي بن عقبة الوجيه المكي مهندس الحرم . كان خيراً ديناً يخدم الناس كثيراً في العمائر خبيراً بالهندسة والعمارة وياشر ذلك مدة ثم ترك واستفاد دنيا وعقاراً. مات في ذي الحجة	▪ Saḡāwī, <i>Dawʿ</i> , IV, p. 142.

Tableau 3. NOMS DES MUHANDISĪN

	Nom du muhandis	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
							سنة ست وعشرين بخيف بني شديد وقد بلغ السبعين.	
10	Ḥusayn b. Aḥmad al-Ṭūlūnī (père de 11 et 14)	849/1445	al-Ašraf Barsbāy					▪ Saḥāwī, <i>al-Tabr al-masbūk fi ḡayl al-sulūk</i> , p. 128 (d'après D. Behrens-Abouseif, <i>Muhandis</i> , p. 300)
11	Muḥammad b. al-Ṭūlūnī, Nāsir al-Dīn <i>Kabīr al-muhandisīn Muhandis al-sulṭan</i>	852/1449	Al-Zāhir Ġaḡmaq				وفيه (ذى القعدة 852) توفى كبير المهندسين الناصرى محمد بن الطولونى، فلما مات قرر فى وظيفته العلى على بن القيسى.	▪ Ibn lyās, <i>Badā'ī'</i> , II, p. 268.
12	al-'Alay 'Alī b. al-Qayṣī	875/1469	Al-Zāhir Ġaḡmaq				وفيه (ذى القعدة 852) توفى كبير المهندسين الناصرى محمد بن الطولونى، فلما مات قرر فى وظيفته العلى على بن القيسى.	▪ Ibn lyās, <i>Badā'ī'</i> , II, p. 268 ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i> , V, p. 192.
13	Ḥasan b. al-Ṭūlūnī, al-Badrī (père de 18) <i>Mu'allim al-mu'allimīn</i>		Ḥuṣqadam	Mausolée du sultan Ḥuṣqada	Saḡara	866 H. / 1462	نزل أيضا السلطان وتوجه إلى الصحراء، وكشفت عن تربته التى أنشأها هناك، وأخلع على البدرى حسن بن الطولونى، معلم المعلمين.	▪ Ibn lyās, <i>Badā'ī'</i> , II, p. 390.
			al-Ašraf Qāyṭbāy	Mosquée du sultan Qayṭbāy	L'île de Rūdā	886 H. / 1480	وفيه نزل السلطان وعدى إلى جهة الروضة، وأمر بتجديد الجامع الذى هناك تجاه المنشية، وكان تلاشى امره فأمر بهدمه وتجديده، وكان الشاد على عمارته البدرى حسن بن الطولونى.	▪ Ibn lyās, <i>Badā'ī'</i> , III, pp. 182, 283.

Tableau 3. NOMS DES MUHANDISĪN

	Nom du muhandis	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
							وكان البدرى حسن بن الطولونى معلم المعلمين يصنع فى كل ليلة رابع عشر الشهر ليلة حافلة بالجامع ويسمونها البدرية.	
			al-Ašraf Qāyrbāy	qanāṭir banī al-manḡā (rénovation)		892 H. / 1487	وفيه (جمادى الآخر 892) أمر السلطان بتجديد عمارة قناطر بنى المنجا، فخرج البدرى حسن بن الطولونى، ومعه جماعة من البنائين والمهندسين بسبب العمارة، وصرف على ذلك نحواً من سبعة آلاف دينار، وكانت هذه القناطر قد نشعت وألت إلى السقوط، فتدارك السلطان ذلك، وجاءت من أحسن المبانى.	Ibn Iyās, <i>Badāʿiʿ</i> , III, p. 240.
			al-Ašraf Qāyrbāy			886 H. / 1481	وفي (صفر 886) أخلع السلطان على البدرى حسن بن الطولونى، وأعادته إلى معلمة المعلمين وكانت قد أخرجت عنه مدة طويلة.	▪ Ibn Iyās, <i>Badāʿiʿ</i> , III, p. 181.
14	Ḥasan al-Tamīmī <i>Kabīr al-muhandisīn</i>		Ḥuṣqadam					▪ Ibn Taḡrī Bardī, <i>Hawādīt al-duḥūr</i> , III, p. 490. (D'après H. 'Abd al-Wahāb, <i>al-Rusumāt al-handasiyya</i> , p. 113.)
15	Ibn Zahira							▪ Saḥāwī, <i>Ḍayl</i> , p. 317 ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i> , XII, pp. 259f. (D'après D. Behrens-Abouseif, <i>Muhandis</i> , p. 301)

Tableau 3. NOMS DES MUHANDISĪN

	Nom du muhandis	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
16	'Alī b. Iskandar al-Fayṣī <i>Kabīr al-muhandisīn</i>		Al-Zāhir Ḡaḡmaq					▪ Ibn Taḡrī Bardī, <i>Hawādīṭ al-duḡūr</i> , I, p. 2 (D'après H. 'Abd al-Wahāb, <i>al-Rusumāt al-handasiyya</i> , p. 113.)
17	Yūsuf Šāh al-'agamī <i>Kabīr al-muhandisīn mu'allim al-mu'allimīn</i>		Al-Zāhir Ḡaḡmaq Ḥuṣḡadam		Le Caire	869 H. /1465	و فيه (رجب 869) أخلع السلطان على يوسف شاه، وقرر معلم المعلمين عوضا عن الیدری حسن بن الطولونی.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i> , II, p. 427. ▪ Ibn Taḡrī Bardī, <i>Hawādīṭ al-duḡūr</i> , I, p. 2 (D'après H. 'Abd al-Wahāb, « al-rusumāt al-handasiyya », p. 113.)
*19	'Abd al-Raḡīm b. 'Alī b. Muḡammad b. 'Umar al-Zayn al-Ṭūlūnī <i>Muhandis al-Ḥaram</i>	891/1486	al-Ašraf Qaytbāy	<i>Ḥaram Šarīf</i>	la Mecque		عبد الرحيم بن علي بن محمد بن عمر الزين الطولوني الأصل المدني الشافعي مهندس الحرم ويعرف بالمهندس وياين البناء. مات سنة إحدى وتسعين وهو ممن حفظ العمدة والمنهاجين وألفية ابن مالك واشتغل.	▪ al-Saḡḡawī, <i>Daw'</i> , IV, p. 183.
20	Badr al-Dīn b. al-Kuwīz, al-Badrī <i>mu'allim al-mu'allimīn kabīr al-muhandisīn</i>	885/1480	al-Ašraf Qaytbāy	Devient <i>mu'allim al-mu'allimīn</i>	Le Caire	874 H. /1470	وفى شوال (874) أخلع السلطان على الیدری بدر الدين محمد بن الكوير، وقرر معلم المعلمين، عوضا عن حسن بن الطولونی.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i> , III, pp. 44, 170.
			al-Ašraf Qaytbāy	Mosquée et mausolé	ṣaḡhara			▪ A. Mubārak, <i>Ḥiṭaṭ tawfiqiyya</i> , V, pp. 164, 170.
			al-Ašraf Qaytbāy	Citadelle	Alexandrie			▪ A. Mubārak, <i>Ḥiṭaṭ tawfiqiyya</i> , V, p. 170.

Tableau 3. NOMS DES MUHANDISĪN

	Nom du muhandis	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
*21	Silwān b. 'Alī		Al-Ašraf Qaytbāy	minaret du sultan Qaitbāy à la mosquée Umayyad	à Damas			▪ Kurd 'Alī, <i>Ḥiṭaṭ al-šām</i> , IV, p. 126 (D'après H. 'Abdel Wahāb, « <i>al-rusumāt al-handassiya lil-'imara al-islamiyya</i> », p. 112.)
*22	Aḥmad b. al-Aṭṭār		Qanšūh al-Gūrī	restauration des tours de la citadelle	Alep	914- 15 H. / 1508-10 et 919 H. / 1513-14		▪ L. A. Mayer, <i>Islamic Architects</i> , p. 42.
23	Ḥasan b. al-Šayyad al-muhandis		Qanšūh al-Gūrī	Une maquette sur la ville d'Alexandrie	Maṭariyya au Caire	916 H. /1510	وفى يوم الأربعاء تاسع عشره نزل السلطان وتوجه إلى نحو المطرية عند تربة العادل، وكان المعلم حسن بن الصياد المهندس خط له بالجيس فى الارض ضفة مدينة ثغر الاسكندرية وعدد أبراجها وأبوابها وهيئة صورها والمنار التى كان بها وقدر عرضها وطولها، فنزل السلطان بسبب ذلك حتى تأملها وتفرج عليها ثم عاد إلى القلعة من يومه .	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , IV, p. 196.
24	Aḥmad b. al-Badrī Ḥasan b. al-Tūlūnī, al-Šihābī	923/1517	Qansuh al-Gūrī				ومعلم المعلمين البدرى حسن بن الطولونى، ولكن الوظيفة بيد ولده أحمد من حين كف بصره وانقطع.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , V, p.5.
*25	Muhammad ibn Ibrāhīm al-muhandis <i>Mu'allim</i>			sur des monuments mamlouks	à Tripoli			▪ H. 'Abdel Wahāb, <i>al-Rusumāt al-handassiya lil-'imara al-islamiyya</i> , p. 112.

Tableau 3. NOMS DES MUHANDISĪN

	Nom du <i>muhandis</i>	Mort en	Sous le sultan	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
*26	'Umar ibn Nağīm <i>Mu'allim</i>			sur des monuments mamlouks	à Tripoli			
*27	Muḥammad al-Şafadī <i>Mu'allim</i>			sur des monuments mamlouks	à Tripoli			

*Ces *muhandisīn* repérés dans les sources ont travaillé sur des chantiers hors du Caire, mais toujours dans le territoire mamlouk. Toutefois, j'ai trouvé intéressant de les inclure, puisqu'ils étaient souvent envoyés par ordre du sultan mamlouk, surtout ceux travaillant sur le *Ḥaram Şarīf* à la Mecque, qui avaient aussi pour titre « *kabīr muḥandisīn al-sultan* ».

Dans cette liste je n'ai pas inclus Muḥammad b. al-Qazzāz, le *mu'allim* qui a construit les deux minarets de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Şayḥ sur Bāb Zuwayla. Certes, deux signatures se trouvent sur ces deux minarets indiquant la personne en charge de leurs constructions. Mais je n'ai trouvé aucune référence qui précise que ce *mu'allim* était aussi un *muhandis*. Il était probablement le maître maçon⁴.

⁴ D. Behrens-Abouseif, *The minarets of Cairo*, p. 213, 215.

Tableau 4. MUHANDISĪN DANS LES SOURCES

4. MUHANDISĪN DANS LES SOURCES

Commanditaire/ sultans	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
-	-	-	-	وفيه خمسة ألقاب الأول - مهندس العمار. وهو الذي يتولى ترتيب العمار وتقديرها ويحكم على أرباب صناعتها. والهندسة علم معروف فيه كتبت مفردة بالتصنيف.	▪ Qalqaṣāndī, <i>Subḥ al-a'šā</i> , V, p. 467.
al-Zāhir Baybars	Mosquée	Près Ḥusayniyya	665 H. /1266	اهتم السلطان بعمارة جامع بالحسينية وسير الاتابك فارس الدين اقطاعي المستعرب والصاحب فخر الدين محمد بن الصاحب بهاء الدين علي بن حتا وجماعة من المهندسين لكشف مكان يليق أن يعمل جامعاً.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥitāt</i> , II, p. 299.
al-Zāhir Baybars	al-qaṣr al-ablaq	Damas	665 H. /1266	أمر السلطان الملك الظاهر بإنشاء القصر الأبلق بالميدان الأخضر بظاهر دمشق، فعمر على ما هو عليه الآن. واتفق في عمارته واقعة غربية، حكى بعض من كان يباشر عمارته، قال: لما انتهت عمارة القنطرة التي بالإيوان ولم يبق من ختمها إلا وضع حجر واحد أسود، فرفع بالجبال بعد أن تحت وجه ليوضع في مكانه وتشد به القنطرة، فانقطع الجبل وسقط الحجر إلى أرض الإيوان فانكسر، فتألم المهندس لذلك، ثم دخل إلى مريض القصر العتيق لقضاء الحاجة، "فراى" في أحد كراسيه حجر أسود منحوتا، فقاسه فوجده قدر الحجر الذي انكسر سواء، فاستأذن المهندس، الأمير جمال الدين النجيبى على قلعه ووضع في رأس القنطرة، فأذن في ذلك.	▪ Al-Nuwāyri, <i>Nihayat al-ʿirb</i> , XXX, p. 136.
L'émir Seyf al-Dīn Bahādir, Ra's al-Nūba (m. 693)	Dār al-Fiṭra	près de la mosquée d'al-Husayn	656 H. /1258	فأمره المأمون أن يجمع المهندسين ويقطع قطعة من إسطلب الطارمة يبنيه دار الفطرة	▪ Ibn 'Abd al-Zāhir, <i>al-Rawda al-bahiyya al-zāhira fī ḥiṭat al-mu'izziya al-qāhira</i> , p. 28.
al-Zāhir Baybars	Mosquée	Près du dayr al-bağl	675 H. /1276	فأروا آثار محاريب... فسير المهندسين لكشف ما ذكر	▪ Maqrīzī, <i>Ḥitāt</i> , II, p. 409; éd. AFS, IV, p. 707.
al-Nāṣir Muḥammad	<i>Ġisr</i> sur le Nil	Giza	713 H. / 1313	وفيها ركب السلطان إلى الجزيرة وندب الأمير بدر الدين بن التركمانى لعمل جسورها وقناطرها، واستدعى المهندسين.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 130.

Tableau 4. MUHANDISĪN DANS LES SOURCES

Commanditaire/ sultans	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
al-Nāṣir Muḥammad	Al-Qaṣr al- Ablaḡ	à la Citadelle	714 H. /1314	وأخضع السلطان في ذلك اليوم على المهندسين والبنائين والمرحمين والتجارين والدهانين، فمجموع ذلك ألفين وخمسمائة خلعة، فالمشدين مئمرات وكوامل، والبقية خلع حرير، فرق على الفعلة لكل واحد عشرة دنائير، وفرق على الفقراء في ذلك اليوم نحو خمسين ألف دينار	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , I/1, p. 445.
al-Nāṣir Muḥammad	Midān al- Mahārī	Près de Qanāṭir al- Sibā'	720 H. /1320	فنزل (السلطان) بنفسه وتحدث في ذلك فكثر المهندسون المصروف في عينه وصعبوا الامر من جهة قلة الطين هناك.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥitāt</i> , éd. B., II, p. 199.
al-Nāṣir Muḥammad	al-Birka al- Nāṣiriyya	Au nord du Midān al- Nāṣirī, à l'ouest du Ḥalīḡ.	721 H. /1321	وانتدب الأمير بيبرس الحاجب فنزل بالمهندسين ففاسوا دور البركة.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥitāt</i> , éd. B., II, p. 165.
al-Nāṣir Muḥammad	Ḥanqāh	Syraqūs, au nord du Caire	723 H. / 1323	فركب بنفسه ومعه عدة من المهندسين، واختط على قدر ميل من ناحية سيراقوس هذه الخانقاه... وكانت عمارة هذه الخانقاه والقصور والميدان سببا لحفر الخليج الناصري بظاهر القاهرة. وفيه خرج السلطان إلى سيراقوس ومعه عدة من المهندسين وعين موضعا نحو فرسخ من ناحية سيراقوس ليبنى فيها خانقاة وبها مائة خلوة لمائة صوفى، وبنائها جامع تقام فيه الجمعة، ومكان يرسم ضيافة الواردين وحمام ومطبخ، وتندب (السلطان) آق سنقر شاد العمائر لجمع الصناع. ورتب السلطان لها أيضا قصور يرسم الأمراء والخاصية، وعاد فوقع الاهتمام في العمل حتى كملت في أربعين يوما. ثم خرج السلطان إلى سيراقوس ومعه عدة من المهندسين، وعين موضعا على نحو فرسخ من ناحيته سيراقوس ليبنى فيه خانقاه.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥitāt</i> , éd. AFS, IV, p. 767. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 261. ▪ Ibn Taḡrī Bardī, <i>Nuḡūm</i> , IX, p. 79.
al-Nāṣir Muḥammad	Al-Ḥalīḡ al- Nāṣirī	A l'ouest du Caire	725 H. / 1325	فنزل (الامير سيف الدين أرغون، نائب السلطنة) من قلعة الجبل بالمهندسين وأرباب الخبرة إلى شاطئ النيل. ثم ان الملك الناصر فوض عمل الخليج إلى الامير أرغون النائب، فنزل أرغون بالمهندسين إلى النيل إلى أن وقع الاختيار على موضع.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥitāt</i> , éd. AFS, III, p. 482. ▪ Ibn Taḡrī Bardī, <i>Nuḡūm</i> , IX, p. 81.

Tableau 4. MUHANDISĪN DANS LES SOURCES

Commanditaire/ sultans	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
Sayf al-Dīn Buktumur al-Ḥāḡīb	Qanṭarīt al- Ḥāḡīb	Sur le Ḥaliḡ al-Nāširi à l'ouest du quartier de Ḥusayniyya	726 H. /1326	فلما شرع السلطان الملك الناصر محمد بن قلاوون فى حفر الخليج الناصرى، التمس بكتمر من المهندسين، إذا وصلوا الحفر إلى حيث الجزف، أن يمروا به على بركة الطوابين التى تعرف اليوم ببركة الرطلى، ويتنوها من هناك إلى الخليج الكبير.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭāṭ</i> , éd. AFS, III, p. 506.
al-Nāšir Muḥammad	un <i>Ḥaliḡ</i> (un projet qui n'a pas eu lieu)	de Ḥilwān à la Citadelle jusqu'au Ġabal al- Aḥmar	728 H. /1328	عزم الملك الناصر على حفر خليج... فنزل لكشف ذلك ومعه المهندسون.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭāṭ</i> , II, p. 230; éd. AFS, III, p. 743-4.
al-Nāšir Muḥammad	-	-	-	السخاوي: نور الدين قاضي القضاة المالكي، علي بن عبد النصير، كان من أطباء السلطان الملك الناصر محمد (...). على ذهنه شيء كثير من إقليدس، ومسائل مما يحتاج إليه المهندسين	▪ Al-Safaḡī, <i>A'yān al-'aṣr</i> , II, p. 403.
al-Nāšir Muḥammad	<i>Ġisr</i> sur le Nil	Au nord entre Būlāq et l'île de Warrāq	738 H. /1337	وكتب (السلطان) يطلب المهندسين من دمشق ومن حلب والبلاد الفراتية، وجمع المهندسين من أعمال مصر كلها قبليها وبحريها. فلما تكملوا عنده، ركب بعساكره من قلعة الجبل إلى شاطئ النيل، ونزل فى الحراقة بين يديه الأمراء وسائر أرباب الخبرة من المهندسين وخولة الجسور.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭāṭ</i> , II, p. 167; éd. AFS, III, p. 556. ▪ al-Šūḡāṭī, <i>Tārīḡ al-malik al-Nāšir</i> , p. 28
al-Nāšir Muḥammad	<i>Ġisr</i> sur le Nil	A Šebīn à Munūfiyya	739 H. /1338	كان السلطان له نظر عظيم فى الهندسة. فركب وأخذ المهندسين من الشرقية وصار يركب من مكان لمكان إلى أن قوى عزمه أن يعمل جسرا من شيبين إلى بنها العسل.	▪ al-Šūḡāṭī, <i>Tārīḡ al-malik al-Nāšir</i> , p. 47
al-Nāšir Muḥammad	Pour alimenter la Citadelle pour irriguer les arbres et les champs.	Citadelle	741 H. /1340	فطلب المهندسين والبنائين ونزل معهم. ثم أحب الزيادة فى الماء أيضا، فركب ومعه المهندسون إلى بركة الحبش، وأمر بحفر خليج صغير يخرج من البحر.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭāṭ</i> , éd. AFS, III, p. 744.
al-Nāšir Muḥammad	Aqueduct et un petit <i>Ḥaliḡ</i>		741 H. /1340	فيها قصد السلطان أن يكثر عنده الماء الحلو الذى يطلع من البحر فى المجرة الذى على الصور. فركب بنفسه وصحبته المهندسين وكشف المكان وتميزه (...). فرسم للمهندسين بعد اتفاهم معه أن يحفروا خليجا صغيرا من البحر يجرى فيه الماء إلى الحائط الرصد	▪ al-Šūḡāṭī, <i>Tārīḡ al-malik al-Nāšir</i> , p. 95.

Tableau 4. MUHANDIŠİN DANS LES SOURCES

Commanditaire/ sultans	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
al-Nāšir Muḥammad	-	-	-	فكان يقترح المنافع من قبله بعد أن كان يزهده فيما يأمر به حذاق المهندسين ، ويقول بعضهم، يا خوند الذين جاءوا من قبلنا لو علموا أن هذا يصح لفعلوه، فلا يلتفت إلى قولهم، ويفعل ما بدا له من مصالح البلاد	▪ Maqrizī, <i>Sulūk</i> , II, p. 542.
al-Muzaffar Hāḡḡī	Ġisr Maḡḡak	entre Ġiza et l'île de Rūḡā	748/1347	فطلب المهندسين ورئيس البحر (.....) فنزل المهندسين واتفقوا على إقامة جسر ليرجع الماء عن بر الجزيرة إلى بر مصر والقاهرة، وكتبوا تقدير ما يصرف فيه مائة وعشرين ألف درهم فضة، فأمر بجبايتها من أرباب الأملاك على شط النيل. فنزل الأمير ببيغا أروس نائب السلطنة والأمير منجك الأستاذار وكان قد عزل من الوزارة والأمير قيلاي الحاجب وجماعة من الأمراء ومعهم عدة من المهندسين إلى البحر في الحراريق والمرائب إلى بر الجزيرة وقاسوا ما بين بر الجزيرة والمقياس وكتب تقدير المصروف نحو المائة والخمسين ألف درهم .	▪ Maqrizī, <i>Hīḡat</i> , II, pp. 167-8; AFS, III, pp. 557-59.
al-Nāšir Hasan	Bimaristān Qalāwūn	Bayn al- Qaṣrayn	755 H. / 1354	وركبا (صرغتمش والقاضي ضياء الدين يوسف بن أبي بكر بن محمد بن خطيب) إلى أوقاف المارستان بالمهندسين ، لكشف ما يحتاج اليه من العمارة، فكتب تقدير المصروف ثلاثمائة ألف درهم، فرسم بالشروع في العمارة، فعمرت الأوقاف حتى ترفع ما فسد منها.	▪ Maqrizī, <i>Sulūk</i> , III, p. 8.
al-Nāšir Hasan	Madrasa	Maydān Rumayla	757- 64 H. /1356-63	لم أمر بعمارتها طلب جميع المهندسين من اقاطير الأرض. وأمرهم بعمارة مدرسة يكون ليس عمر أعلى منها على وجه الأرض. لما شرع في عمارتها جعل عليها مشدين ومهندسين واجتهد في عملها. ونقل الصلاح الصفدي، في تاريخه، ان السلطان حسن، لما أكمل عمارة هذه المدرسة، نزل من القلعة وصلّى بها صلاة الجمعة، واجتمع بالقضاة الأربعة، وسائر الأمراء والمقدمين، وهم بالشاش والقماش، وملئت الفسقية التي بصحن المدرسة سكرًا بماء ليمون، ووقف عليها	▪ Zāhirī, <i>Zubda</i> , p.31 ▪ Ibn Taḡrī Bardī, <i>Nuḡūm</i> , X, p. 306. ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i> , I/1, p. 561.

Tableau 4. MUHANDISĪN DANS LES SOURCES

Commanditaire/ sultans	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
				جماعة من السقاة، يفرقون السكر على الناس بالطاسات، وأُخِج السلطان في ذلك اليوم على المشدين، والمهندسين، والمعلمين، والبنائين والمرمحين، والسباكين، والحدادين، والميلطين، وغير ذلك من أرباب الصنائع، لكل واحد خلعة، حتى أُخِج على الفعلة والترابة فكان جملة ما أُخِجه في هذا اليوم، نحو خمسمائة خلعة، وأنعم على كبير المهندسين بألف دينار وخلعة سنية.	
al-Zāhir Barqūq	Mosquée	Bayn al-Qaṣrayn au quartier de Nahāsīn	788 H. /1368	وأُخِج في ذلك اليوم على الأمير جركس الخليلي أمير آخور كبير، وكان شاد العمارة وأُخِج على معلم المعلمين الحباب الشهابي أحمد بن الطولوني، وأُخِج على خمسة مملوكا من مماليك جركس الخليلي، وأُخِج على بقية المهندسين والبنائين والمرمحين لكل واحد خلعه. ثم إن السلطان اقترح على المهندسين أن يصنعوا له القبة بالحجر النحيت، فصنعوا له ذلك، فهي أول قبة بنيت بالحجر النحيت في القاهرة.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn Iyās, <i>Ġawāhir al-sulūk</i>, p. 240. ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i>, I/2, p. 350.
Al-Mu'ayyad Ṣayḥ	Minaret de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Ṣayḥ	Sur bāb Zuwāyḷa	821 H. /1418	ظهر بالمئذنة التي أنشئت على بدنة باب زويلة التي تلي الجامع اعوجاج إلى جهة دار التفتاح، فكتب محضر بجماعة المهندسين أنها مستحقة الهدم، وعرض على السلطان فرسم بهدمها (المأذنة)، فوقع الشروع في الهدم.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥīṭat</i>, II, p. 329; éd. AFS, IV, p. 343.
Al-Mu'ayyad Ṣayḥ	Bāb Zuwāyḷa			قال المهندسون : إن في باب زويلة عيبا كونه ليست له باشورة قدامه ولا خلفه على عادة الابواب.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn 'Abd al-Zāhir, <i>al-Rawda al-bahiyya al-zāhira fī ḥiṭaṭ al-mu'izziya al-qāhira</i>, p. 18.
Al-Ašraf Qaytbāy	Madrasa Ašrafiyya	Jérusalem	886 H. /1481	وفيها سير السلطان إلى القدس الشريف من القاهرة جماعة من المعماريه والمهندسين والحجارين لعمارة مدرسته فحضر معهم شخص نصراني من المهندسين بالقاهرة له حذق في الهندسة.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Muğir al-Dīn, <i>al-Ins al-ğalīl</i>, II, p. 657.
al-Nāšir Muḥammad b. Qaytbāy	Mosquée	Fayyūm	903 H. /1498	كان القائم في ذلك الشيخ عبد القادر الدشطوطي، فأرسل صحبته السلطان عدة من البنائين والمهندسين	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i>, III, p. 392.

Tableau 4. MUHANDISĪN DANS LES SOURCES

Commanditaire/ sultans	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
al-Nāṣir Muḥammad b. Qaytbāy			903 H. / 1498	ان السلطان شكى وقال قد نفذ ما فى الخزائن من المال ولم يبق شئ، ثم إن السلطان اشتور مع الأمراء بسبب ذلك فتقرر الحال مع السلطان والأمراء أن يوزعوا هذه النفقة على المباشرين وأعيان الناس فندبوا لذلك المقر السيفى قانصوه خال السلطان الأمير الدوادر والقاضى ناصر الدين الصفدى فكتبوا قوائم ووزعوا ذلك على المباشرين وهم: القاضى كاتب السر والقاضى ناظر الجيش والقاضى ناظر الخاص والقاضى صلاح الدين بن الجيعان ومباشرون الإسطبل ومباشرون الزردخانه حتى القضاة الأربعة وجماعة كثيرة من أولاد الناس وتجار الأسواق. ثم أن معلم المعلمين ابن الجتاب الزينى حسن بن الطولونى وزع ما جاء عليه من المغرم على جماعة البنائين والتجارين والمهندسين وكذلك فعل المحتسب (...) ووزعوا على طائفة اليهود والنصارى وكانت هذه المصادرة عامة على جميع الناس وحصل بذلك الضرر الشامل لأعيان الناس.	▪ Ibn Iyās, <i>Ġawāhir al-sulūk</i> , p. 396
Qansūh al-Ġūrī	Les taxes, des Sept mois.		907 H. /1501	وفيه (صفر 907) ضيق بعض الأمراء الذين تولوا جباية الأملاك عن السبعة أشهر، فإرسلوا إلى أصحاب الأملاك مهندسين صحية خاصكى من قبل السلطان، فطافوا الحارات وهجموا البيوت وقطعوا أجرة الأملاك ثانية.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i> , IV p. 20.
Qansūh al-Ġūrī	Hān	Aqaba	914 H. /1508	وفى ذلك (ربيع الآخر 914) رسم السلطان لخاير بك المعمار بأن يتوجه إلى عقبة أيلة ويأخذ معه جماعة من البنائين والمهندسين ، وقد شرع السلطان فى بناء خان بالعقبة والبروج وفساقت برسم ملاقة الحاج، وعمر رصيفاً على البحر عند العقبة .	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i> , IV p. 133.
Qansūh al-Ġūrī			915 H. / 1509	رسم له السلطان (خاير بك المعمار) (رجب 915) بأن يتوجه على مكة من البحر المالح ويأخذ فى صحبته جماعة من البنائين والتجارين والمهندسين، وقد أمر السلطان ببناء مارستان ورباط فى مكة وأن يبلط الحرم ويجرى عين ماء بازان إلى مكة.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i> , IV p. 163.
Selim			Rabi' āḥar 923 H. /1517	وفرجت طائفة من البنائين والمهندسين والتجارين والحجارين والحدادين والمرحمين والمبيلطين، وفيهم من المسلمين والنصارى، حتى طائفة	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i> , V p. 182.

Tableau 4. MUHANDISĪN DANS LES SOURCES

Commanditaire/ sultans	Construction	Localisation	Dates des travaux	Textes sources	Références
				من الفعلة, وذلك بسبب المدرسة التي قصد ابن عثمان ينشئها باسطنبول مثل مدرسة السلطان الغورى.	
Selim			923 H. /1517	وتوجه إلى اسطنبول جماعة من البنائين والتجارين والحدادين والمرحمين والميلطين والخراطين والمهندسين والحجارين والفعلة جماعة كثيرة ما يحضرنى أسماءهم الآن. وزعموا أن الخندكار ابن عثمان يقصع أن ينشئ له مدرسة فى إسطنبول مثل مدرسة السلطان الغورى فى الشرابيشيين.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i> , V p. 232.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
Hiérarchie sociale					أما القسم السادس (سبعة فى المجلد) ، فهم أرباب المهن والأجراء والحمالين والخدم والسواس والحاكه والبناء والقلعه ونحوهم، فإن أجرهم تضاعفت تضاعفا كثيرا، إلا أنه لم يبقى لم يبق منهم إلا القليل لموت أكثرهم، بحيث لم يوجد منهم الواحد إلا بعد تطلب وعناء.	▪ Maqrīzī, <i>Iğāṭat al-'umma</i> , p. 75
Un puit (Yūsuf)		Qarāqūš	Šalāḥ al-Dīn	à la Citadelle	حفر البئر التى كانت بالقلعة كسرة أسارى الإفرنج وكانوا ألوما.	▪ Ibn 'Abd al-Zāhir, <i>al-Rawda al-bahiyya</i> , p. 19.
La Citadelle et la muraille		Qarāqūš	Šalāḥ al-Dīn	la Citadelle	ويقال أن قراقوش كان يستعمل فى بناء القلعه والصور خمسين ألف أسير.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p.304.
Citadelle à Rawḍā et Madrasa Šālihiyya	638 H. / 1240		al-Šāliḥ Niğm al-Dīn Ayūb	L'île de Rawḍā et Bayn al-Qaşrayn	وبهؤلاء الأسرى عمر السلطان الملك الصالح نجم الدين قلعة الروضة، والمدارس الصالحية بالقاهرة.	▪ Maqrīzī, <i>Sukūk</i> , I, p. 305.
La restauration de la mosquée du Prophète	Après 658 H. / 1260	L'émir Ġamāl al-Dīn Muḥsin al-Šāliḥī	Al-Zāhir Baybars	Médine	وذكر المؤرخون أن الظاهر ركن الدين المذكور لما ولى حصل منه الاهتمام بذلك فجهز الأخشاب والحديد والرصاص ومن الصناع ثلاثة وخمسين صناعا وما يموتهم وأنفق عليهم قبل سفرهم (...). وصار يمدهم بما يحتاجون اليه من الآلات والنقعات.	▪ Al-Samḥūdī, <i>Wafā' al-wafā'</i> , I, p. 432.
Citadelle de Damas	658 H. / 1260		Al-Zāhir Baybars	Damas	وشرع فى عمارة قلعة دمشق، وجمع لها الصناع وكبراء الدولة والناس، وعملوا فيها حتى عملت النساء أيضا، وكان هند الناس بذلك سرور كبير.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , I, p. 439.
Madrasa de Baybars	660 H. / 1261	Ġamāl al-Dīn b. Yağmūr	Al-Zāhir Baybars	Bayn al-Qaşrayn	وكان بالشام فكتب بما رتبته إلى الأمير جمال الدين بن يغمور وأن لا يستعمل أحد بغير أجرة ولا ينقض من أجرته شيئا.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p.379.
Maltraitance	-	-	Al-Manšūr Qalāwūn	-	عند الشجاعى أنواع ممنوعة من التعذيب فلا ترجمه بالله	▪ Tağrī Bardī, <i>Manhal al-Šāfi</i> , VI, p. 83.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
					لم تغن عنه ذنوب قد تحملها من العباد ولا مال ولا جاه	
Complexe de Qalāwūn	682 H. / 1283	Al-Šūğā'ī	Al-Manšūr Qalāwūn	Bayn al-Qaṣrayn	الشيخ محمد المرجاني: وادم من يأخذ الأراضي غصبا ويستحث العمال في عمائره وينقض من أجورهم.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥītat</i> , AFS, IV, p. 698-700.
Bimaristān de Qalāwūn	682 H. / 1283	Al-Šūjā'ī	Al-Manšūr Qalāwūn	Bayn al-Qaṣrayn	وأخذ ثلاثمائة أسير وجمع صناع القاهرة ومصر، وتقدم إليهم بأن يعملوا بأجمعهم في الدار القطبية، ومنعهم أن يعملوا للحد في المدينتين بشغلا، وشدد عليهم في ذلك - وكان مهابا- فلأزموا العمل عنده أوقف ممالئكه بين القصرين فكان إذا مر أحد أزموه أن يرفع حجرا ويلقيه في موضع العمارة... فترك الناس المرور من هناك.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥītat</i> , éd. B., II, p.407; AFS, IV, p. 698.
Complexe du sultan al-Manšūr Qalāwūn	682 H. / 1283	Al-Šūğā'ī	Al-Manšūr Qalāwūn	Bayn al-Qaṣrayn	وكان يستعمل (الشجاعى) فيه الصناعات والفعول بالبندق حتى لا يفوته من هو بعيد عنه في أعلى سقالة كان، ويقال إنه يوماً وقع بعض الفعول من أعلى السقالة بجنبه فمات، فما أكثر سنجر هذا ولا تغير من مكانه وأمر بدفنه.	▪ Ibn Tağrī Bardī, <i>Nuğūm</i> , VIII, p. 51.
Al-Qaṣr al-Ablaq	713 H. / 1313		Al-Nāšir Muḥammad	Citadelle	وفيها ابتدا يعمل القصر الابلق على الاسطبل السلطاني وقصد (السلطان) أن يبنى قصر الملك الظاهر ببيبرس بظاهر دمشق، واستدعى الصناعات من دمشق وجمع صناعات مصر.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 129.
Le minaret de la Madrasa du sultan al-Manšūr Qalāwūn.	714 H. / 1315	Kahardāš	Al-Nāšir Muḥammad	Bayn al-Qaṣrayn	وأعيدت المئذنة المنصورية من مال الوقف ليصرفه ، وصرف في عمارتها في نصفها الذي هدم وهو من سطح القبة إلى انتهائها ما عدا ما يقارب تسعين ألف درهم ، خارجا عما استعمل من أحجارها المنقوضة منها ، وعن تفاوت أجر الأسرى وما حمل على ذوات مرمات الوقف.	▪ Al-Nuwāyri, <i>Nihāyat al-irab</i> , XXXII, p. 40.
Sur les captifs	-	-	Al-Nāšir Muḥammad	-	كانت الأسرى التي بالقلعة من خواص الأسرى، وعليهم كان يعتمد السلطان الملك الناصر محمد بن قلاوون في أمر عمائره.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, pp.228, 642.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
Sur les captifs	-	-	Al-Nāṣir Muḥammad	-	وشغف بكثره العمارات واتخذ الأسرى وجلبهم إلى مصر من بلاد الأرمين وغيرها، وأنزل عدة كثيرة منهم بقلعة الجبل وجماعة كثيرة بخزانة البنود.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p.640.
Captifs sur le chantier de la mosquée de Qūṣūn	730 H. / 1330	Le šādd	Al-Nāṣir Muḥammad	Près de Birkat al-Fil	فبعث إليه السلطان بشاد العمائر والأسرى لنقل الحجارة ونحوها	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p.320.
Sur les confiscations	-	-	Al-Nāṣir Muḥammad	-	لان الأغنياء كانت تؤخذ أموالهم والفقرا يستعمل فى العمائر رجالهم.	▪ al-Šuḡḡā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāṣir</i> , p. 114
Palais de Yalbuḡā al-Yahāwī	738 H. /1337	Aqbuḡā min 'Abd al-Wāḥid	Al-Nāṣir Muḥammad	Sur la palce Rumīla	ولم يبق فى القاهرة ومصر صانع له تعلق فى العمارة الا وعمل فيها.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥītat</i> , éd. B, II, p.72
Dār de Ġamāl al-Dīn, fils du qadī-l-qudat	738 H. / 1337		Al-Nāṣir Muḥammad	Sur le Nil	كلف قضاة الاعمال فيها لحمل الرخام وغيره، واستدعى لها الصناع من الشام، وبالغ فى اتقانها، فبلغت النقعة عليها زيادة على 500 ألف درهم.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 440.
Maltraitance	738 H. /1337		Al-Nāṣir Muḥammad	Citadelle	وفيهما كثر تسخير الناس للعمل فى عمائر السلطان بالقلعة، وقبض عليهم من بين القصرين وهم نيام، ومن أبواب الجوامع عند خروجهم من صلاة الصبح، فابتلى الناس من ذلك ببلاء عظيم، وكثرت الغائنة، فلم يجسر أحد يكلم السلطان فيه.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 447.
Palais de Baktumur al-Sāqī	717 H./ 1317		Al-Nāṣir Muḥammad	Entre Birqat al-Fil et al-Kabš	والفعلة فى العمارة أهل السجون المقيدون فى المحابيس وقدر لو لم يكن فى هذه العمارة جاه ولا سخره لكان مصروفها فى كل يوم مبلغ ثلاثة آلاف درهم فضة. لان العجل من عند السلطان، والحجارين والفعلون من المحابيس.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥītat</i> , éd. B., II, p.68. ▪ al-Šafadī, <i>A'ýān al-'aṣr</i> , I, p. 710.
Hūs al-Ġanam	738 H. / 1337	Aqbuḡā min 'Abd al-Wāḥid	Al-Nāṣir Muḥammad	En dehors de Bāb al-Qarāfa	فحضر من عند كل أمير أستاذاره ومعه جنده ودوابه للعمل، وأحضر الأسارى، وسخر والى القاهرة والى مصر الناس، وأحضرت رجال النواحي (...) فنال الناس من العمل ضرر زائد، وأخرق أقبغا بجماعة من أمثال الناس، ومات كثير من الرجال فى العمل، لنشدة العسيف وقوة الحر.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥītat</i> , éd. AFS., III, p. 741. ▪ al-Šuḡḡā'ī, <i>Tārīḥ al-Malik al-Nāṣir</i> , p. 23.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
					وجعل الامير اقيغا عبد الواحد استاد الدار مشدا عليها. وضرب له صيوان. وأقام استحثت استدارية الامرا فى العمل وسخروا الحرافيش. وقاسوا الناس من العمل شدة عظيمة من الحر والوهج الى ان فرغ فى ستة وثلاثين يوما	
Madrassa Aqbugāwiyya	740 H. / 1340	Un des émirs de l'émir Aqbugā min 'Abd al-Wāhid	al-Nāšir Muḥammad	al-Azhar	حشر لعملها الصناع من البنائين والتجارين والحجارين والمرحمين والفعلة وقرر مع الجميع ان يعمل كل منهم فيها يوما كل اسبوع بغير اجر فكان يجتمع فيها كل اسبوع سائر الصناع الموجودين بالقاهرة ومصر فيجدون فى العمل نهارهم كله بغير اجرة وعليهم مملوك من مماليكه ولاءه شد العمارة ولم ير الناس اظلم منه ولا اعتى ولا اشد باسا ولا اقسى قلبا ولا اكثر عنتا فلقى العمال منه مشقات لا توصف وجاء مناسبا لمولاه وحمل مع هذا الى هذه العمارة سائر ما يحتاج اليه من الامتعه واصناف الآلات وأنواع الاحتياجات من الحجر والخشب و الرغام والدهان وغيره من غير أن يدفع فى شئ منه ثمنا البتة وانما كان يأخذ ذلك اما بطريق الغصب من الناس أو على سبيل الخيانة من عمائر السلطان. ما عرف قط انه نزل هذه العمارة الا وضرب فيها من الصناع عدة ضربا مؤلما فيصير ذلك الضرب زيادة على عمله بغير أجره. والزم الصناع بالعمائر السلطانية أن يعملوا فيها يوما من الاسبوع بغير أجره.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥītat</i>, éd. B., II, p.384. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, II, p. 457.
Ġisr	739 H. / 1338	Aqbugā min 'Abd al-Wāhid	al-Nāšir Muḥammad	Entre Bulāq et la rive ouest.	أمر بجمع الناس وتسخير كل أحد للعمل فركبا وأخذ الحرافيش من الأماكن المعروفة بهما وقبضا على من وجد فى الطرقات وفى المساجد والجوامع وتبعاهما فى الأسفار. وأقام منجك الصارم شاد العمائر على العمل، ورسم ألا يتأخر عنه صانع، والزم تجار مصر وغيرهم بنقل التراب إلى الجسر؛	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥītat</i>, éd. B. II, p. 167.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
					فكان الرجل منهم يفرم في نقل التراب ما بين الخمسمائة إلى آلاف درهم.	
Le creusement d'un Ḥaliġ	728 H. / 1327		Al-Nāṣir Muḥammad	De Hilwān à la Citadelle (projet non réalisé)	إلا الفخر ناظر الجيش فإنه قال: بمن يحفر السلطان هذا الخليج؟ فقال السلطان بالعسكر، فقال: والله! لو اجتمع عسكر السلطان، وأقام سنين، ما قدروا على حفر هذا العمل. ومع ذلك فإنه يحتاج إلى ثلاث خزائن من المال. ثم هل يصح أو لا، فإن السلطان لا يسمع كلام كل أحد، ويتعب الناس ويستجلب دعاءهم.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 302.
Ġisr	723 H. / 1323		Al-Nāṣir Muḥammad	Au Nord du Caire vers Bulāq.	وكثر الخوف من غرق القاهرة، واشتد الاحتراس. وطلب الفقراء للعمل، فبلغت أجره الرجل في كل يوم مابين درهم إلى ثلاثة دراهم، لعزة وجود الرجال واشتغالهم عند الناس في نقل التراب (...). فاستدعى السلطان المهندسين، ورسم بعمل جسر يحجز الماء عن القاهرة لئلا تغرق في نيل آخر، والأزم أرباب الأملاك المطلة على النيل بعمارة الزرابي، فعمل كل أحد تجاه داره زريبة. واستدعى الأمراء فلابيهم من النواحي، فحضروا بالابقار والجراريف. وعمل الجسر من بولاق إلى منية الشيرج، ووزع بالأقصاب على الأمراء، فنصب كل أمير خيمة وخرج برجاله للعمل. ونصبت لهم الأسواق، حتى كمل الجسر في عشرين يوماً، وكان ارتفاعه أربع قصبات في عرض ثمانية.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 251.
Une mosquée		Des persans	Al-Nāṣir Muḥammad	Près de Bāb al-Qarāfa	وجامع خارج باب القرافه عمره جماعة من العجم.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 542.
Mosquée de Sayf al-Dīn Qawṣūn	730 H. / 1329	šādd al-'amā'ir (le nom n'est pas mentionné)	Al-Nāṣir Muḥammad	Entre Bāb Zuwayla et la place Rumīla	وتولى بناءه شاد العمائر واستعمل فيه الأسرى وكان قد حضر من بلاد توريث بناء فبنى مؤذنتي هذا الجامع على مثال المؤذنة التي عملها خواجا علي شاه وزير السلطان أبي سعيد في جامعته في مدينه توريث.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B. II, p. 307. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 320.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
					وولى بناء منارتيه رجل من أهل توريز، أحضره معه الامير ايتمش المممدى، فعملها على منوال مأذن توريز.	
Le Qaşr al-ablaq Prime de fin de chantier	714 H. /		Al-Nāşir Muḥammad	Citadelle	و أخلع السلطان فى ذلك اليوم على المهندسين، والبنائين، والمرخمين، والنجارين، والدهانين، فمجموع ذلك ألفين وخمسمائة خلعة، فالمشدين مئمرات وكوامل، والبقية خلع حرير، وفرق على الفعلة لكل واحد عشر دنانير، وفرق على الفقراء فى ذلك اليوم نحو خمسين ألف دينار.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , I/1, p. 445.
L'envoi des artisans du Caire	725 H. / 1325		Al-Nāşir Muḥammad	La Mecque	وفيهما أرسل السلطان جماعة من البنائين إلى مكة	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , I/1, p. 457.
Creusement d'un ḥaliġ	738 H. / 1337	Aqbuġā min 'Abd al-Wāḥid Barsbuġā al-Ḥāġib	Al-Nāşir Muḥammad	Sur le Nil près de Būlāq	فكتب بإحضار مهندسى البلاد القبليه وبلاد الوجه البحرى (...) وخرجت البرد من الغد إلى الأعمال بإحضار الرجال للعمل صحبة المشدين، فطلبت الحجارون بأجمعهم لقطع الحجارة من الجبل- وكانت تلك الحجارة تحمل إلى الساحل وتملا بالمراكب، تغرق وهى ملآنه بالحجارة حيث يعمل الجسر- فلم يمضى عشرة أيام حتى قدمت الرجال من النواصى (...) ورسم لوالى القاهرة ووالى مصر بتسخير العامة للعمل، فركبا وقبضا على عدة كثيرة منهم، وزادا فى ذلك حتى صارت الناس تؤخذ من المساجد والجوامع فى السحر، ومن الاسواق، فتستر الناس بيوتهم خوفا من السخرة. ووقع الإجهاد فى العمل، واشتد الاستحاث فيه حتى أن الرجل كان يخر إلى الأرض وهو يعمل لعجزه عن الحركة، فتردم عليه رفقته الرمال فيموت من ساعته، واتفق هذا لخلائق كثيرة جدا.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, pp. 449-450.
Maltraitance	738 H. / 1327		Al-Nāşir Muḥammad	A la Citadelle	وفيهما كثر تسخير الناس فى العمل فى عمائر السلطان بالقلعة، وقبض عليهم من بين القصرين وهم نيام، ومن أبواب الجوامع عند خروجهم من صلاة الصبح.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 447.
Restauration de la mosquée d'Ibn Ṭulūn	696 H. / 1298		Al-Manşūr Lāġin	à Şaliba, sur la grande digue	وأكد عليه فى أن لا يسخر فيه فاعلا ولا صانعا وأن لا يقيم مستحاثا للصناع ولا يشتري لعمارتة شيئا مما يحتاج اليه سائر الاصناف الا بالقيمة التامة.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B. II, p. 268.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
La Ḥanqāh d'al-Muẓaffar Baybars al-Ġaṣankir	706 H. / 1306		al-Muẓaffar Baybars al-Ġaṣankir	Ġamāliyya	ولما شرع فى بنائها رفق بالناس ولاطفهم ولم يعسف فيها أحد فى بنائها قلا اكراه صانع ولا غصب من آلاتها شيئا.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B. II, p. 416.
Al-Duhayša	745 H. / 1344		al-Šāliḥ Ismā'īl	à la Citadelle	رسم بإحضار الصناع للعمل.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , II, p.212.
Pour assiéger le Krak des chevaliers	745 H. / 1344		al-Šāliḥ Ismā'īl		وصحبتهم حجارين ونجارين ومنجنيقية وخرج من دمشق الفين فارس... وصحبتهم منجنيق وحجارين وغيره. وجهز معه عدة صناع لعمارة ما تهدم من قلعتها	▪ al-Šuġġā'ī, <i>Tarīḥ al-Malik al-Nāṣir</i> , p. 247. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 666.
Ġisr	748 H. / 1347	Manġak al-Yūsufī	Al-Muẓaffar Ḥaġġī	Entre l'île de Rūḍā et Ġiza	ونادى فى الحرافيش والفعلة من أراد العمل بحضر ويأخذ أجرته درهما ونصفا وثلاثة أرغفة. فاجتمع إليه عالم كثير وجعل لهم شيئا يستظلون به من حر الشمس وأحسن إليهم . بلغ الأمراء النائب ما يقال عن ان منجك من كثرة جباية الأموال فحدثه فى ذلك ومنعه وأعتذر بأنه لم يسخر أحدا ولا يستعمل الناس إلا بالأجرة. جمع منجك الحرافيش والأسرى.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B. II, p. 168-169.
Sur les captifs	-	-	Al-Ašraf Ša'bān	-	طولع السلطان بذلك فورد المرسوم بحمل السبعة إلى القاهرة ومن بقى مسجوننا من الفرنج (...) وحبسوا عند الإفرنج المتقدم ذكرهم فصاروا مثقفين فى السجن يعملون بالنهار فى العمائر السلطانية.	▪ al-Nuwāyri (al-Sakandarī), <i>al-Ilmām</i> , V, p. 196.
Sur les salaires	-	-	Al-Nāṣir Ḥasan	-	قطعت رواتب كثير من الاسرى والعاملين والمستخدمين فى العمائر، وأبطلوا العمائر فى بيت السلطان	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 749.
Ḥanqāh de Šayḥū	756 H. / 1355		Al-Nāṣir Ḥasan	Sur la Šalība	ولم يسخر فى بنائها أحد من المقيدىن الذين بالسجون، كما هى عادة أمراء الدولة فى عمائرهم، ولا سخر من الناس أحدا بغير أجره فى شىء من أعمال هذه الخانكاه، بل كانت توفى للعمال أجرهم.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , III, p. 18.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
Madrassa du sultan Ḥasan Prime de fin de chantiers	758 H. / 1357		Al-Nāṣir Ḥasan	Rumīla	و أخلع السلطان فى ذلك اليوم على المشددين ، والمهندسين، والمعلمين، من البنائين والمرخمين والتجارين والسيافين، والحدادين والمبطين، وغير ذلك من أرباب الصنائع، لكل واحد خلعه، حتى أخلع على الفعلة والترايه فكان جملة ما أخلعه على ذلك اليوم نحو خمسمائة خلعة، وأنعم على كبير المهندسين بألف دينار وخلعة سنوية.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , I/1, pp. 560-1.
Madrassa du sultan al-Zāhir Barqūq Carrières	786 H. / 1384	L'émir Ġarkas al-Ḥalīlī	al-Zāhir Barqūq	Bayn al-Qaşrayn	وفيه تزايدت همة السلطان فى عمارة مدرسته، التى أنشأها مكان خان الزكاة، وصار الأمير جركس الخليلي ، أمير آخور، والشهابى أحمد بن الطولونى، معلم المعلمين، يجلسان على ذلك فى وسط السوق، فكانوا يرسلون الحجارة يقطعون الحجارة من الجبل الأحمر إلى بين القصرين، ويجعلونها على عجل تسحبها الأبقار، من الجبل إلى العمارة، وهى التى تسمى الحجارة العجاليه.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , I/2, p. 350.
Madrassa du sultan al-Zāhir Barqūq Primes de fin de chantier	788 H. /1386	L'émir Ġarkas al-Ḥalīlī	al-Zāhir Barqūq	Bayn al-Qaşrayn	وأخلع فى ذلك اليوم على الأمير جركس الخليلي، شاد العمارة، ثمرا ، وأركبه على فرس بسرج من ذهب وكنبوش ذهب، وعلى معلم المعلمين الشهابى أحمد بن الطولونى، وأخلع على المهندسين والبنائين والمرخمين والتجارين، وأخلع على خمسة عشر مملوكا من مماليك الأمير جركس الخليلي، وأنعم على كل واحد منهم بخمسمائة درهم، وأخلع على مياشرين العمارة، وعلى شاديهما، وأنعم على الفعلة والترايه لكل واحد منهم بخمسة دنانير.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i> , I/2, p. 372.
Madrassa du sultan al-Zāhir Barqūq	788 H. / 1386	L'émir Ġarkas al-Ḥalīlī	al-Zāhir Barqūq	Bayn al-Qaşrayn	ساق عدة من الأبقار والجواميس لنقل الحجارة من الجبل على العجل، واستعمل الصناع من الحجارين والبناء والفعلة وغيرهم بالأجر ولم يسخر أحدا من الناس فى العمل، إلا أنه كان دهقانا مماحكا عازقا يحب القلب فى المعاملة، فثقل على العمال ذلك منه.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. AFS., IV, p. 680.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
Turba et madrasa		Kafūr al-Sarġatmiš al-Rūmī	al-Zāhir Barqūq et al-Nāšir Faraġ	Sahara	وكان لا يزال يذرفها ويجدد ما زالت زخرفته منها ويعضب ممن يسميها تربة وكذا أنشأ مدرسة بحارة الديلم من القاهرة وفيها أيضا خطبة وصوفية وغلغى غيرها من العمائر التي يسمح فيها الصناعات وأتباعهم مع علمه بتقصيرهم.	▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i> , VI, p. 226
Participation à la guerre	807 H. / 1405		Al-Nāšir Faraġ	Damas	فاستعد الأمير شيخ، وعمل ثلاثين مدفعا، عدة محال للنفط، ومجنيقين، وجمع الحجارين، والنقابين، وآلات الحرب.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , I/ 2, p.707.
Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ	818 H. / 1415		Al-Mu'ayyad Šayḥ	Près de Bāb Zuwayla	ووقع الشروع فى البناء واستقر فيه بضع وثلاثون بناء، ومائه فاعل ووفيت لهم ولماشربهم أجورهم من غير أن يكلف أحد فى العمل فوق طاقته ولا سخر فيه أحد بالقهر.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥītat</i> , éd. B., II, p. 328.
Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ	818 H. / 1415		Al-Mu'ayyad Šayḥ	Près de Bāb Zuwayla	وفي يوم السبت خامس شهر رمضان منها ابتدئ بهدم ملك بجوار ربع الملك الظاهر ببيرس مما اشتراه الأمير فخر الدين عبد الغنى بن ابي الفرج الاستادار ليعمل مبيضاة واستمر العمل هناك و لازم الأمير فخر الدين الإقامة بنفسه و استعمل مماليكه والزامه فيه وجد في العمل كل يوم فكملت في سلته بعد خمسة وعشرون يوما ووقع الشروع في بناء حوائيت على بابها من جهة تحت الربع وبعلوها طباق.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥītat</i> , éd. B., II, p. 329.
Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ Primes de fin de chantier	820 H. / 1417	Tatar/ al-Burġī	Al-Mu'ayyad Šayḥ	Près de Bāb Zuwayla	وأخلع فى ذلك اليوم تحوا من خمسمائة خلعة، على المشد ططر ومماليكه، وعلى جماعة من المهندسين وأرباب الصنائع الذين كانوا به من : بنائين، ونجارين، ودهانين، ومرخمين وغير ذلك.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , II, p. 35.
Dār Timrāz al-Nāširi		Muġalbāy al-Ġaqaqī	Al-Ašraf Barsbāy		وأخذ دار تمرار الناصري نائب السلطنة كان بالقرب من جامع سودون من زاده فغير معالمها ولقي العمال منه شذائد ولذا لم يمتع بها.	▪ al-Saḥāwī, <i>Daw'</i> , X, p. 165.
Immeuble Umm al-Sulṭān (Šā'bān) (qayšāriyya + rab' puis wikāla)	826 H. / 1422	Al-Qāḍī Zayn al-Dīn 'Abd al-Bāsīt	Al-Ašraf Barsbāy	Sur Darb al-Ašfar à Ġammāliyya	ولم يسخر فى عمارتها أحد من الناس كما أحدثه ولاه السوء فى عمارتهم بل كان العمال من البنائين والقعله ونحوهم يوفون أجورهم من غير عنف ولا عسف فانه كان القائم على عمارتها	▪ Maqrīzī, <i>Ḥītat</i> , éd. B. II, p. 79, éd. AFS., III, p. 259.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
					القاضي زين الدين عبد الباسط بن خليل ناظر الجيش وهذه عادته فى أعماله ألا يكلف فيها العمال غير طاقتهم ويدفع اليهم أجورهم.	
La mosquée de Médine	886-7 H. / 1481	Šams al-Dīn Muḥammad al-Šarīf	Al-Ašraf Qāyrbāy	Médine	ثم ان السلطان (رمضان 886) شرع فى تجديد عمارة المسجد الشريف، فعين الخواجا شمس الدين محمد بن الزمن بأن يتوجه إلى المدينة الشريفة لعمارة المسجد، وأرسل معه عدة من البنائين والتجارين والمرحمين وغير ذلك. و أرسل السلطان أخذ جماعه من الصناع الذين عمرو الجامع الاموى، ومنهم محمد الكفتى، الذى شال أوتار الجامع الاموى فى عمارته. و هو (السلطان قايتباى) الذى أمره بعماره المسجد الشريف النبوى بعد الحريق المشهور، ونسب له المدرسة التى بالمدينة الشريفة.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i>, III, p. 188. ▪ Ibn Tūlūn, <i>Mufākahat al-ḥillān</i>, I, p. 51. ▪ Qutb al-Dīn, <i>al-I'lām bi-a'lām bayt Allah al-ḥarām</i>, pp. 104, 228, 229.
Carrière de pierre	900 H. / 1495		Al-Ašraf Qāyrbāy	Muqatam	وقع مقطع بالجبل المقطم على جماعة من الحجارين فماتوا تحته	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i> , IV, p.305.
	903 H. / 1497		Al-Ašraf Qāyrbāy	Damas	وطلب (النائب) أن يخرج معه إلى مقصده من كل نوع من الصنائع صناع، كالمعماريه والتجارين والخراطين والحجارين.	▪ Ibn Tūlūn, <i>Mufākahat al-ḥillān</i> , I, p. 197.
Participation de la femme et des enfants			Al-Ašraf Qāyrbāy	Médine	قال وشرعوا فى تنظيف المسجد ونقضوا ما به من الأتقاض ونقلوها من مقدم المسجد إلى مؤخره للصلوة فيه وعمل فى ذلك أمير المدينة وقضااتها وعامه أهلها حتى النساء والصبيان تقريبا إلى الله.	▪ Qutb al-Dīn, <i>al-I'lām bi-a'lām bayt Allah al-ḥarām</i> , p. 228.
Mosquée et Madrasa du sultan al-Ġūrī Primes de fin de chantier	909 H. / 1503	Ināl	Qanṣuh al-Ġūrī	Šarābsiyyīn	وأخلع على أيتال شاد العمارة خلعه حافلته وأنعم عليه بامرة عشرة، وأخلع فى ذلك اليوم على عدة وافرة من المهندسين والبنائين والمرحمين والتجارين وغير ذلك من أرباب الصنائع ممن كان بالجامع، أنعم على الفعلة لكل واحد ألف درهم.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i> , IV, p. 58-59.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
Primes générale	913 H./ 1507		Qanṣūh al-Ġūrī		ثم خرج من باب القراعه وطلع إلى القلعة وتصدق في ذلك اليوم بمال له صورة، وأنعم على البنائين والمهندسين في ذلك اليوم بمائه دينار.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , IV, p. 127.
Hān, tours, et fontaines	914 H./	Hāyir bayk	Qanṣūh al-Ġūrī	'Aqaba	ورسم السلطان لخاير بيك المعمار بأن يتوجه إلى عقبة إليه ويأخذ معه جماعة من البنائين والمهندسين.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , IV, p. 133
<i>Maristān et ribāt, le dallage du Haram Šarīf</i>	915 H. / 1509	Hāyir bayk	Qanṣūh al-Ġūrī	La Mecque	ورسم له (خاير بيك المعمار) السلطان بأن يتوجه إلى مكة من البحر المالح ويأخذ صحبته جماعة من البنائين والتجارين والمهندسين، وقد أمر السلطان ببناء مارستان ورباط في مكة وأن يبلط الحرم ويجري عين ماء يازان إلى مكة.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , IV, p. 163.
Fortifications	921 H. / 1515		Qanṣūh al-Ġūrī	Rosette	أشيع أنه شرع في بناء سور في رشيد على شاطئالبحر الملح فأرسل عدة بنائين وحجارين بسبب ذلك.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , IV, p. 474.
Deux dômes	922 H. / 1516		Qanṣūh al-Ġūrī	Damas	وكان السلطان في هذه الأيام التي كان فيها بالمصطبه قد رسم ببناء قبتين، فحضر معلم المعمار به بمصر ومعلمهم بدمشق وبقية المعلمين، ورسموا مكانهم، ثم شرعوا في ذلك	▪ Ibn Tūlūn, <i>Mufākahat al-ḥillān</i> , II, p. 20.
Pour partir en Syrie	922 H. / 1516		Qanṣūh al-Ġūrī		ثم عرض جماعه من البنائين والحجارين والتجارين وعين منهم جماعه بأن يسافروا صحبته. وتوجه صحبه السلطان جماعه كثيرة من البنائين والتجارين والحدادين كما جرت به العوايد القديمة عند خروج السلاطين إلى التجاريد.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , V, pp. 35, 43.
Maltraitance	922 H. / 1516	-	Qanṣūh al-Ġūrī	-	وغير ذلك جماعة كثيرة من المباشرين والعمال، ماتوا في سجنه بسبب المال والمصادرات وكانت أرباب الوظائف من المباشرين والعمال معه في غاية الضنك لا يفقل عنهم من المصادرات ساعة واحدة	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , V, p.91.
Sur les salaires	910 H. / 1504	L'émir Qīt al-Raġī	Qanṣūh al-Ġūrī	-	وكان إذا استعمل صنائعيًا يقطع أجرته.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , IV, p.73.

Tableau 5. LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER

Sujet	Date	Sous la direction de	Sous le sultan	Localisation	Texte source	Références
Maltraitance	-	l'émir Qānibay al-Rammāh (Qānibay Qarā, amīr aḥūr)	Qanṣūh al-Ġūrī	-	كانت معاملته أتحنس المعاملات يأكل أموال الناس بغير حق... وإن استعمل صنايعيا أو مسيبا قطع كصانعه في أجرته، ويخرج من بابه غير راض عنه.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , IV, p.451.
Les travailleurs payaient des impôts	921 H. / 1515		Qanṣūh al-Ġūrī		ثم إن السلطان اطلق في المباشرين النار وضيّق عليهم بسبب بواقى فضلات الاموال التي قررت عليهم من فضلات بواقى الحسابات، فكتبوا له قوائم بما تأخر على المباشرين والعمال والمدركين وأرباب المصادرات فكان ذلك القدر نحو مائة ألف دينار.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , IV, p.443.
La sortie pour Istanbul	923 H. / 1517	-	Sélim I ^{er}	-	خرجت طائفة من البنائين والمهندسين والتجارين والحجارين والحدادين والمرحمين والمبطين، وفيهم من مسلمين ونصارى، حتى طائفة من الفعلة، وذلك بسبب المدرسة التي قصد ابن عثمان ينشئها باسطنبول مثل مدرسة السلطان الغوري. وخرج جماعة كثيرة من البرددارية والرسل من أرباب الصناعات من كل فن ممن تعين إلى اسطنبول، وخرج الشهابي أحمد بن البدرى حسن بن الطولوني معلم المعلمين.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , V, pp. 182, 188.
Des travailleurs de chantier revenant d'Istanbul	925 H. / 1519		Selim I ^{er}		وفيه (رجب 925) أشيع بأن حضر من اسطنبول جماعة ممن كان بها من السيوفية والحدادين ومن البنائين ومن التجارين والمرحمين وغير ذلك من الصناع.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , V, p.308.
Des travailleurs de chantier revenant d'Istanbul	926 H. / 1520		Selim I ^{er}		وحضر جماعة من السيوفية والحدادين والتجارين والبنائين والمرحمين وغير ذلك ممن كان توجه إلى اسطنبول، فحضروا الكل هاربين من غير علم الخندكار.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , V, p.336

Tableau 6. LES MÉTIERS DE LA CONSTRUCTION

6. LES MÉTIERS DE LA CONSTRUCTION

	SHATZMILLER	ḤISBA	GENIZA	SOURCES MAMLOUKS	EXPLICATION
1	-	-	<i>Afḡāli</i>	-	Fabriquant de serrure
2	-	<i>Āḡūrī</i>	-	-	Fabriquant de briques (<i>āḡūr</i>)
3	-	<i>'Arif</i>	-	-	Chef assistant
4	<i>Bannā'</i>	<i>Bannā'</i>	<i>Bannā'</i>	<i>Bannā' (Mi'mār)</i>	Maçon : <ul style="list-style-type: none"> • Construit les murs apparents. • Construit le remplissage entre les murs.
5	-	-	<i>Dahhāb</i>	-	Orfèvre
6	<i>Dahhān</i>	<i>Dahhān</i>	<i>Dahhān</i>	-	Peintre à l'huile
7	<i>Fā'il</i>	-	-	<i>Fā'il</i>	Ouvrier de chantier
8	<i>Fahḡār (faḡūrī)</i>	-	<i>Fahḡār</i>	-	Celui qui installe les canalisations
9	<i>Ḡabbās</i>	<i>Ḡabbās</i>	<i>Ḡabbās</i>	-	Plâtrier, qui prépare le plâtre
10	<i>Ḡadārī</i>	-	-	-	Fabriquant de fourneaux en ciment
11	<i>Ḡammād</i>	-	-	-	Mixeur de mortier
12	<i>Ḡayyār</i>	<i>Ḡayyār</i>	-	-	Qui prépare la chaux vive (<i>ḡīr</i>)
13	-	<i>Ḡallāq</i>	-	-	Marchant de bois
14	-	-	<i>Ḥaddād</i>	<i>Ḥaddād</i>	Forgeron
15	<i>Haddām</i>	-	-	-	Démolisseur
16	<i>Ḥaḡḡār</i>	-	<i>Ḥaḡḡār</i>	<i>Ḥaḡḡār</i>	Tailleur de pierre
17	-	-	<i>Ḥarrāt</i>	<i>Ḥarrāt</i>	Tourneur (bois)
18	-	<i>Ḥaššāb</i>	-	<i>Ḥaššāb</i>	Marchant de bois
19	<i>Haššāš</i>	-	-	-	Qui fait les fosses d'aisance
20	<i>Ḥallāṭ</i>	-	-	-	Mixeur
21	<i>Hāwini</i>	-	-	-	Qui prépare le mortier
22	-	<i>Qaššāš</i>	-	-	Celui qui ramène le bois ⁵
23	-	<i>Labbān</i>	-	-	Fabriquant de briques, carreaux et tuiles
24	-	-	<i>Lahhām</i>	-	Soudeur
25	-	-	<i>Lakkāṭ</i>	-	Marchand de stuc
26	<i>Lawwān</i>	-	-	-	Peintre de couleurs
27	<i>Mu'allim</i>	-	-	<i>Mu'allim</i>	Maître constructeur

⁵ Je suppose que cette occupation était pour la personne qui collectait le bois des maison ruinées ou démolies, pour les revendre de nouveau sur la marché.

Tableau 6. LES MÉTIERS DE LA CONSTRUCTION

	SHATZMILLER	ḤISBA	GENIZA	SOURCES MAMLOUKS	EXPLICATION
28	<i>Muballit</i>	-	<i>Muballit</i>	<i>Muballit</i>	Carreleur
29	<i>Muġaddid</i>	-	-	-	Restaurateur
30	<i>Muġayyir</i>	-	-	-	Qui travaille le stuc
31	Muhandis	Muhandis	-	Muhandis	Ingénieur géomètre
32	Muhandiz	-	Muhandiz	-	Géomètre
33	<i>Mulayyiṭ</i>	<i>Mubayyid</i>	-	-	Plâtrier de mur
34	<i>Muṣawwāl fī l-turāb</i>	-	-	<i>Turāba</i>	Ouvrier qui débarrasse terre et débris
35	<i>Muzarrib</i>	-	-	-	Qui construit la <i>zariba</i>
36	-	-	<i>Muzawwin</i>	-	Décorateur
37	<i>Muzawwiq</i>	-	<i>Muzawwiq</i>	-	Peintre de mur de fresque
38	<i>Naḥḥāt</i>	-	-	-	Sculpteur de pierre
39	-	-	<i>Naḥḥāṣ</i>	-	Chaudronnier de cuivre
40	-	<i>Naġġār al-dibāb</i>	-	-	Fabriqueur de serrures en bois
41	-	<i>Naġġār</i>	<i>Naġġār</i>	<i>Naġġār</i>	Ménisier, charpentier
42	-	-	-	<i>Naqqāṣ</i>	Peintre
43	-	<i>Naššār</i>	-	-	Scieur de long
44	<i>Raḥḥām</i>	-	<i>Muraḥḥim</i>	<i>Muraḥḥim</i>	Travailleur du marbre
45	<i>Raqqāṣ</i>	<i>Raqqāṣ</i>	<i>Raqqāṣ</i>	-	Ouvrier (passe partout)
46	-	-	-	<i>Sabbāk</i>	Plombier
47	Ṣabī	-	Ṣabī	Ṣabī	Apprenti
48	<i>Tannūrī</i>	<i>Waqqād</i>	<i>Tannūrī</i>	-	Fabriqueur de fourneaux
49	-	-	<i>Ṣaffār</i>	-	Chaudronnier
50	<i>Tarrāb</i>	-	-	-	Qui fait le mortier à partir de l'argile
51	<i>Tayyān</i>	-	<i>Mutayyin</i>	<i>Tayyān</i>	Maçon appliquant un enduit en argile, plâtrier pour les murs
52	-	<i>Ṭawwāb/Ṭawābiqī</i>	<i>Ṭawwāb</i>	-	Fabriqueur de briques/briques séchés au soleil
53	<i>Zaffāt</i>	-	-	-	Travailleur de <i>naft</i> (goudron)
54	-	-	<i>Zaġġāġ</i>	-	Vitrier

Tableau 7. LA CHAÎNE OPÉRATOIRE

7. LA CHAÎNE OPÉRATOIRE

RESPONSABILITÉ DU CHANTIER: šādd				
ASSISTANCE TECHNIQUE: nāzīr, muhandis/z, mubāšīr ('ārif, mu'allim)				
PRÉPARATION			EXÉCUTION	
EN ATELIER	SUR LE CHANTIER	CONSTRUCTION	DÉCORATION ET FINITIONS	METIERS HORS CHANTIER
<ol style="list-style-type: none"> 1. Aqfālī (Nağğār al-ḡibāb) 2. Muraḥḥīm 3. Nağğār 4. Naḥḥās 5. Ḥarrāt 6. Laḥḥām 7. Ṣaffār 8. Zağğāğ 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Ğabbās 2. Nağğār 3. Ğammād 4. Ğayyār 5. Ḥallāṭ 6. Ḥawīnī 7. Zaffāt 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Bannā' 2. Muballit 3. Faḥḥār 4. Fā'il 5. Ḥağğār 6. Ḥaddāḡ 7. Naḥḥāt 8. Nağğār 9. Naššār 10. Tarrāb (Mušawwāl dī l-turāb) 11. Muzarrib 12. Muğaddid 13. Haddām 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Ḍaḥḥāb 2. Daḥḥān 3. Lawwān 4. Muğayyir 5. Mubayyid (Mulayyit) 6. Muraḥḥīm 7. Muzawwiq 8. Muzawwin 9. Tayyān 10. Sabbāk 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Āğurī 2. Ğadārī 3. Ğallāq 4. Ḥağğār 5. Ḥaššāb 6. Qaššāš 7. Labbān 8. Lakkāt 9. Tannūrī (Waqqād) 10. Ṭawwāb
ASSITANTS JUNIORS: šabī, raqqāš				

Tableau 8. ACQUISITION DES TERRAINS

8. ACQUISITION DES TERRAINS

Édifices	Acquisition du terrain	Références
Mosquée al-Zāhir Baybars	le sultan se décide de construire une mosquée à Ḥusaynīyya. L'émir Aqtāi accompagné de <i>muhandisīn</i> inspectent les lieux pour voir les possibilités de construire une mosquée. Ils choisissent une place laissée pour garder les chameaux du sultan. Mais celui-ci refuse le terrain et descend lui-même pour inspecter les lieux. Il se dirige au <i>midān</i> de Qarāqūš, le mesure et arrange le début des travaux.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.300.
Madrasa al-Zāhiriyya	Sur l'emplacement des palais est, à l'endroit de Qā'it al-Ḥīyam que Baibars détruit pour construire sa madrasa. Le sultan par un acte de juridiction arbitraire, mis au Trésor Public la possession du palais et autres résidences appartenant encore de droit aux descendants des Fatimides.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. AFS, IV, p. 505.
Complexe de Qālāwūn, al-Manṣūriyya	Le complexe est construit sur le terrain des anciens palais fatimides ouest, Qā'it Sit al-Mulk (connu sous le nom de Dār Faḥr el-Dīn Ḡaharkas, et aussi Dār Mūsk et après par Dār al-Quṭbiyya). La sultan Qālāwūn s'en emparra et compense les propriétaires avec une autre demeure pas loin, Qaṣr al-Zumrud. Le plan a été conservé; les quatre <i>iwān</i> -s avec la fontaine.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., pp. 380, 406; éd. AFS, IV, pp. 469, 513.
Palais de Baštak	Cet emplacement dans la ville avait plusieurs bâtiments: une ancienne dār d' <i>amīr silāḥ</i> qui fut prise de ces descendants; des restes des palais fatimides, ainsi qu'onze mosquées qui furent vandalisés pour après confisquer les terrains pour la construction du palais.	▪ al-Šuḡā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāṣir</i> , pp. 68-69
Mosquée al-Ḥusayn	Sur un jardin	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.306.
Madrasa Āqbuḡawiyya	sur l'emplacement d'une maison de l'émir 'Izz al-Dīn Ayduḡūmūr al-Ḥalabī, <i>nā'ib al-salṭana</i> , pendant le temps du sultan Baybars. C'est aussi l'endroit de l'ancien <i>mida</i> de la mosquée al-Azhar. Maqrīzī raconte que le terrain était pris de force des héritiers de l'émir Ayduḡūmūr, puis la maison fut démolie.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , II, p384. ▪ al-Šuḡā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāṣir</i> , pp. 26, 27, 28, 118.
Palais de Yalbuḡa al-Yaḥāwī	Au départ c'était un <i>istabl</i> pour l'émir Ayduḡūmīs, <i>amīr aḥūr</i> . Il fut confisqué avec d'autres terrains autour pour la construction du palais. Pour les fondations ils ont creusé 40 <i>ḡirā'</i> (soit 12 m).	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, pp. 384, 439, 453, 687. • Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 71. • al-Šuḡā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāṣir</i> , p. 25.
Mosquée d'al-Taṇbuḡā al-Māridānī	Sur le terrain des cimetières transformés en <i>amakin</i> puis acheté à bas prix en 738. H. L'émir achète les maisons à moitié prix. Il paye aux propriétaires le coût de la construction seulement en disant que le terrain appartenait au sultan.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, pp. 308, 384. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II p. 385.
Mosquée al-Ḥaṭīrī	Sur l'emplacement d'une maison d'ibn al-Azraq, qui fut confisqué, détruite due à sa mauvaise réputation. Quand l'eau du Nil s'est déplacée, de la rive d'al-Maḡas, ce nouveau terrain de sable fut planté puis on construit une <i>saqiya</i> et une maison. Puis finalement tout est acheté par l'émir 'Ezz al-Dīn Ayduḡūmūr al-Ḥaṭīrī qui détruit le tout et construit sa mosquée. Il paye la maison une seconde fois car elle était confisquée.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.312.
Mosquée Aqsunqur	Sur des anciens cimetières.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.309.

Tableau 8. ACQUISITION DES TERRAINS

Édifices	Acquisition du terrain	Références
Madrasa al-Nāsiiriyya	Sur l'emplacement d'un <i>ḥammām</i>	▪
Mosquée de Qaṣūn	Sur l'emplacement d'une maison: Dār Āqūš Namīla aussi connu sous le nom de Dār al-amir Ḡamal al-Dīn Qītāl al-Sab' al-Mūšīlī. L'émir achète la maison et la démolit. Il achète aussi son entourage	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.307 ; Sulūk, II, p. 320.
Palais de Qawṣūn	C'était déjà construit par l'émir 'Alam al-dīn Saṅḡar al-Ḡamqadār et Qūṣūn s'en est emparé, puis il paye le prix de l'achat par le Trésor Public.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 72; éd. AFS, III, pp. 235-36.
Mosquée d'al-Sit Miska	sur un hikr connu a Suwiqat al-Sabā'īn	▪ Mubārak, <i>Ḥiṭaṭ Tawfiqiyya</i> , V, p.262-263.
Qaysariyat Baybars al-Ḡāṣankīr	Sur l'emplacement d'une maison connu par Dār al-Anmāṭ. Le sultan, encore émir, l'achète avec les terrains alentours et la démolie pour faire sa nouvelle construction	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.89.
Mosquée de Baybars al-Ḡāṣankīr	Sur l'emplacement de dār al-wizāra construite par Badr al-Ḡamālī. Il l'achète de ses propriétaires avec leur consentement <i>biḡayr ikrāh</i>	▪ Ibn 'Abd al-Zāhir, <i>al-Rawda al-bahiyya al-zāhira fī ḥiṭaṭ al-mu'izziya al-qāhira</i> , p. 51. ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 417.
Palais de Tāz	sur l'emplacement de maisons détruites par le consentement de leurs propriétaires et d'autres sans leurs consentements.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.73.
Palais de Ṣarḡatmiš	L'émir achète les maisons sur le terrain pour la construction de sa maison.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 74 ; éd. AFS, III, p. 234.
Madrasa de l'émir Ṣarḡatmiš	L'émir démolit des maisons qui se trouvaient à côté de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn pour construire sa madrasa.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.403. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , III, p. 22.
Madrasa Ḡamāl al-Dīn al-Ustadār	Fut construite sur l'emplacement d'une ancienne <i>qaysariyya</i> , qui a été prise et détruite par l'emir Ḡamāl	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 401.
Palais et <i>istabl</i> d'Arḡūn al-Kāmīlī	Pour la construction de ce palais, qui se trouvait entre Birkat al-Fīl et al-Ḡīsr al-A'zam (Ṣalība) vingt coudees (20 <i>ḡīrā'</i>) de la <i>birka</i> ont été ajoutés au terrain de la construction	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p.702. ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 73.
Mosquée de Ṣayḡū	Sur l'emplacement de Qatāi', il y avait des maisons que l'émir achète. Le terrain avait une superficie de plus d'un <i>feddān</i> . Il y construit sa <i>ḥanqāh</i> et deux <i>ḥammam</i> -s et immeubles avec commerce en RDC.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.313. ▪ Mubārak, <i>Ḥiṭaṭ Tawfiqiyya</i> , V, p. 83, 84, 87.
Ḥanqāh de Ṣayḡū, deux hammams et des magasins	L'émir achète des demeures qui se trouvaient sur la rue Ṣalība pour les démolir et inclure le terrain à son chantier. Le terrain ajouté mesure plus d'un feddan.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , III, p. 17.
Madrasa du sultan al-Nāṣir Ḥasan	Construite sur les terrains des palais de Yalbuḡa al-Yaḥawī et d'al-Ṭanbuḡa al-Māridānī.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.317. ▪ al-Ḥalīlī, <i>Zubda</i> , p.31. ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī'</i> , I/1, pp. 561-3.
Ḥān al-Ḥalīlī	Le terrain était utilisé auparavant par les Fatimides pour enterrer leurs morts. Maqrīzī lui donne le nom de Turbit al-Za'faran. Lors de la construction du Ḥān al-Ḥalīlī, Maqrīzī raconte qu'un nombre considérable d'os humaines était retrouvées et jeté dans les décombres connu par Kimān al-Barqiyya à la sortie de Bāb al-Barqiyya.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , AFS, II, p. 352.

Tableau 8. ACQUISITION DES TERRAINS

Édifices	Acquisition du terrain	Références
Madrassa al-Zahiriyya al-Ġadīda (Barqūq)	Sur les terrains de l'ensemble des palais fatimides. A la place d'un grand <i>ḥān</i> appelé Ḥān al-Zakā, surmonté par un <i>rab'</i> . Le sultan fait un <i>istibdāl</i> par un autre terrain avec les héritiers du sultan al-Nāṣir Muḥammad.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p. 52. ▪ M. Van Berchem, <i>CIA Egypte</i>, p. 298. ▪ Qalqaṣānsī, <i>Ṣubḥ al-a'ṣā</i>, III, p. 368. ▪ Ibn Iyās, <i>Ġawāhir al-sulūk</i>, p. 240-241. ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i>, I/2, p. 350.
Madrassa de Ġamāl al-Dīn al-Ustadār	Construite sur le terrain d'une ancienne qaysariyya, qui faisait partie d'un waqf. Elle est démolie pour construire la mosquée à la place.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p.401-402. ▪ Mubārak, <i>Ḥiṭaṭ Tawfiqiyya</i>, V, p. 276
Mosquée d'al-Mu'ayyad Ṣayḥ	La mosquée est construite sur le terrain de la prison de Ḥazānit Ṣamā'il, ainsi que deux <i>qaysariyya</i> -s ; Sunkur al-Aṣkar et Bahā' al-Dīn Arsilān. Aussi le sultan ajoute des maisons qui se trouvaient à Darb al-Ṣafīra. Ensuite pour faire la fontaine des ablutions de la mosquée, un nouveau terrain est acheté par l'émir Faḥr al-Dīn.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p.328, 329
Bâtiment d'Um al-sultān Ṣa'bān	C'était une maison en ruine, qui fut reconstruite par Um al-sultan et elle l'a reconvertit en une <i>qāysariyya</i> et un <i>rab'</i> . Elle met le tout dans le <i>waqf</i> de sa madrasa.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II., p.79.
Mosquée al-Ṣa'rānī	le terrain était acheté par le prince Arzik.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ A. Mubārak, <i>Ḥiṭaṭ Tawfiqiyya</i>, V, p. 82. ▪ al-Ṣūġā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāṣir</i>, p. 23.
sans nom	à l'origine c'était l' <i>istabl</i> d' <i>Idġmuṣ amīr aḥūr</i> .	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, II, p. 690.
Madrassa du sultan al-Aṣraf Ṣa'bān (non construite)	Le sultan voulait se faire construire une madrasa sur le même terrain de Ḥān al-Zakāt. Mais les cadis refusent sa demande car le terrain faisait parti du <i>waqf</i> du sultan al-Nāṣir Muḥammad.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, II, p. 690.
Palais de l'émir Karīm al-Kabīr	Sur Birkat al-Fīl. Plusieurs maisons et terrains sont ajoutés au terrain de la demeure du prince. L'historien ne précise pas si ces terrains étaient achetés ou confisqués.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, II, p. 232

Tableau 9. SPOILIATION ET REMPLI

9. SPOILIATION ET REMPLI

Edifice	Spoilation/ Remploi	Localisation	Dates	Textes sources	Références
La citadelle d'al-Šāliḥ Niğm all-Dīn Ayyūb.	Fut démolie et son matériel réemployer dans la Madrasa du sultan Aybak et dans une résidence de l'émir Saḡar et d'une autre du cadī Faḥ Allah	L'île de Rawḏā		شرع (أبيك) فى هدم مناظرها فهدم معظمها وطمع الناس فيها خصوصا من له توجه وقرب من الدولة، فعمر السلطان الملك المعز أبيك من حواصلها مدرسته، و عمر القاضي فتح الدين ابن سنا الملك ناظر الخزانة من حواصلها دار عظمة بدير الطيم بالقرب من قم ترعة بركة الحبش، و نقل علم الدين سنجر المذكور من طوبها وسقوفها وشبابيكها ما عمر به الدار و بنى بها ايوانا شرقيا ومجلسا غربيا.	▪ Ibn Duqmaq, <i>Kitāb al-intiṣār</i> , IV, p. 97.
La Citadelle de Rawḏā (pour l'utiliser dans le complexe du sultan al-Manṣūr Qalāwūn)	Marbre et colonne	île de Rawḏā		ونقل من قلعة الروضة ما احتاج اليه من العمد الصوان والعمد الرخام والقواعد والأعتاب والرخام البديع	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , AFS, IV, p. 698 ; III, 586.
La Mosquée Ibn al-Labbān	Démolition de mosquées		693 H.	هدم بسببه عدة مساجد	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p. 303.
La Mosquée du sultan al-Zāhir Baybars	Les matériaux de la citadelle de Jafa	Près de Ḥusayniyya	666 H.	وباشر السلطان الهدم بنفسه وبخواصه و مماليكه حتى غلما البيوتات التي له وكان ابتداء هدم القلعة فى سبع عشرية ونقضت من أعلاها و نظفت ولاققتها واستمر الأجناد فى ذلك ليلا ونهارا وأخذ منه أخشابها حملة من ألواح الرخام النى وجدت و وسق منها مركبا من المراكب التى وجدت فى يافا وسيرها إلى القاهرة ورسم بأن يعمل من ذلك الخشب مقصورة فى الجامع الظاهرى بالميدان من الحسيني والرخام يعمل بالمحراب.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p. 200.
Al-Šāliḥ Sāliḥ	Marbre	Le Caire	755 H.	وفيه أخذ الأمير صرغتمش من دار ابن الزبور بالقاهرة ما كان بها من رخام.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 918.

Tableau 9. SPOILIATION ET EMPLOI

Edifice	Spoliation/ Remploi	Localisation	Dates	Textes sources	Références
Al-Šāliḥ Sāliḥ	Marbre et bois	Fustāt	755 H.	كنيسة الأسرى فى طريق مصر، ونهبوها وأخذوا ما فيها من الأخشاب والرخام وغير ذلك.	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , II, p. 926.
La Mosquée Ibn al-Mağrabi	Les décombres sont vendus	Sur le Ḥaliğ al-Nāşiri		تعطل و هو آيل إلى أن ينقض ويباع كما بيعت أنقاض غيره،	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p. 328.
al-Šaliḥ Muḥammad II fils du sultan al-Zāhir Sayf Tatār	Bois et fenêtres	Siryacuse	825 H.	ثم بيعت هذه القصور (سرياقوس) فى صفر سنة خمس وعشرين وثمانمائة بمائة ألف دينار لينقض خشبها وشبابيكها.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p. 200.
al-Nāşir Muḥammad	marbre	Fustāt et les deux Qarāfa	702 H.	و خرب (بدر الدين بن خطاب) بظاهر مصر وبالقرامتين عدة مساجد و أخذ عمدتها ليرخم بها صحن الجامع (عمرو) شئ البتة وكان فيما نقل من الألواح الرخام ما طوله أربعة أذرع فى عرض ذراع و سدس ذهب بجميع ذلك.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p. 252.
La Madrasa du sultan al-Nāşir Muḥammad	Portail gothique provenant d'une église de la ville d'Acre	Bayn al-Qaşrayn		و أقام الأمير علم الدين سنجر الشجاعى لهدم أسوارها (عكا) وتخريب كنائسها فوجد هذه البوابه على باب كنيسة من كنائس عكا وهى من الرخام قواعدها و أعضادها و عمدتها كل ذلك متصل بعضه ببعض فحمل الجميع إلى القاهرة وأقام عنده إلى أن قتل الملك الأشرف وتمادى الحال على هذا أيام سلطنة الناصر محمد الأولى فلما خلع وتملك كتبغا أخذ دار الأمير سيف الدين بليان الرشيدى ليعملها مدرسة فدل على هذه البوابة فأخذها من ورثة بيدرا فاتها كانت قد انتقلت اليه وعملها كتبغا على باب هذه المدرسة	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p. 382.
Ḥanqāh de Baybars al-Ğaşankir	Fenêtre de Bagdad, qui se trouvait dans la Dār al-Wizāra, l'ancien bâtiment	Ġamāliyya	706 H.	ولهذه القبة شبابيك تشرف على الشارع المسلوك من رحية باب العيد إلى باب النصر من جملتها الشباك	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p. 416.

Tableau 9. SPOILIATION ET REMPLOI

Edifice	Spoilation/ Remploi	Localisation	Dates	Textes sources	Références
	à l'emplacement de la ḥanqāh.			الكبير الذى حملة الأمير أبو الحارث البساسيرى من بغداد لما غلب الخليفة القائم العباسى.	
Ḥanqāh de Baybars al-Ḡaṣankir	Pour fournir des matériaux pour la construction	Ḡamāliyya	706 H.	و اشترى دار الامير عز الدين الأفرم التى كانت بمدينة مصر و اشترى دار الوزير هبة الله بن صاعد القانرى و أخذ ماكان فيهما من الانقاض و اشترى أيضا دار الانماط التى كانت برأس حارة الجودية من القاهرة و نقضها و ما حولها.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 416.
Palais de Yalbuḡā al-Yahāwī et Malktimur al-Ḥiḡāzī	Spoilation des résidences lors des batailles entre les deux émirs.	Donnant sur Maydān al-Rumaylā	742 H.	فتجمعت الغوغاء تحت القلعة لنهب بيوت من ينكسر من الفريقين	▪ Maqrīzī, <i>Suluk</i> II, p. 598.
La Madrasa du sultan al-Aṣraf Ṣa'bān	Des fenêtres et des portes en bronze	En bas de la Citadelle	810 H.	وكان بمدرسة الملك الأشرف شعبان بن حسين بن محمد بن قلاوون التى كانت بالصوة تجاه الطيلخانة من قلعة الجبل بقية من داخلها فيها شبابيك من نحاس مكفت بالذهب و الفضة و أبواب مصفحة بالنحاس البديع الصنعة المكفت ومن المصاحف و الكتب فى الحديث و الفقه وغيره من أنواع	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 401.
Ḥikr al-'Alāṭī	Démoli pour réutiliser les matériaux		800 H.	فلما حدثت المحن سنة ثمانمئة خرب هذا الحكر وأخذت أنقاضه و بقيت دار الزراق إلى سنة سبع عشرة وثمانمئة فشرع فى الهدم فيها لأجل أنقاضها الجلييلة.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 120.
Un minaret (démoli) à la mosquée al-Azhar construit par de la pierre provenant de la Madrasa du sultan al-Aṣraf Ḥalīl	Pierre	La madrasa se situait dans les environs du mausolée de Ṣaḡar al-Durr, au sud de la Mosquée d'Ibn Ṭūlūn	818 H.	و أخذ الحجر لها من مدرسة الملك الأشرف خليل التى كانت تجاه قلعة الجبل وهدمها الملك الناصر فرج بن برقوق و قام بعمارة ذلك الأمير تاج الدين الشببى والى القاهرة و محتسبها.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 276.

Tableau 9. SPOILIATION ET REMPLLOI

Edifice	Spoilation/ Remploi	Localisation	Dates	Textes sources	Références
Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ	Marbre	Bāb Zuwayla	818 H.	فيما بنى هذا الجامع حصل للناس بسببه غاية الضرر، لئجل الرخام، وصار المؤيد يكبس الحارات التي بها بيوت المباشرين و أعيان الناس بسبب الرخام، وصار التاج والى القاهرة يهجم على الناس فى بيوتها، ومعه المرخمين، فيقلع رخام الناس طوعا أو كرها، وأخرب دورا كثيرة، ثم قلع باب مدرسة السلطان حسن التي فى القيو، وجعله على باب جامعه، وأخذ التنور الكبير النحاس منها أيضا، ودفع فى الباب و التنور خمسمائة دينار، وأخذ العمدة السماقى من جامع قوصون، الذى بالقرب من زقاق حلب، ونقلت أشياء كثيرة من أعتاب و رخام من مساجد مصر العتيقة وغيرها، فكان كما قيل فى المعنى: بنى جامعا لله من غير فناء بحمد الله غير حله موفق كمطعمة الأيتام من كد فليتك لا تزنى ولا فريها تتصدق	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i'</i> , II, p. 20.
Madrasa al-Sāhbiya al-Bahā'iya		Zuqāq al-Qanādil à Fustāṭ	654 H.	Cette madrasa était démolie en 817 H. par ordre du sultan Mu'ayyad Šayḥ probablement ces matériaux furent recyclé dans les bâtiments construits par ce sultan. Ali Mubārak nous site qu'en 812 H. le sultan Faraḡ ibn Barqūq pris des colonnes en marbre de cette madrasa en quantité et d'une beauté remarquable. Une des plus belles madrasas se trouvant à Fustāṭ, les étudiants se disputaient pour y être admis. Mais elle était détruite au fur et à mesure par Faraḡ ibn Barqūq puis par Šayḥ.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p. 371. ▪ A. Mubārak, <i>Ḥiṭat Tawfiqiya</i> , VI, p. 20
La Mosquée al-Ḥandaq			815 H.	فأخذ الأمير طوغان الحسينيالدوجار عمده الرخام وسقوفه وترك جدرانته ومنارته وهى باقية عما قليل تدثر كما دثر غيرها مما حولها.	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i> , éd. B., II, p. 325.

Tableau 9. SPOILIATION ET REMPLI

Edifice	Spoliation/ Remploi	Localisation	Dates	Textes sources	Références
Pour la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq	Un seuil retrouvé lors d'un creusement	Bayn al-Qaşrayn		فبعث (جهركيس) الرجال لهذه العتبة (عتبة من حجر صوان مانع يشبه عتبة دار المظفر) وتكاثروا على جرها إلى العمارة فجعلها فى المزملة التى تشرب منها الناس الماء بدهليز المدرسة الظاهرية.	▪ Maqrīzī, <i>Hītaf</i> , éd. B., II, p. 52.
Madrasa de l'émir Ġamāl al-Dīn al-Ustadār	Des matériaux provenant de la Madrasa du sultan al-Ašraf Ša'bān	A Rahbit Bāb al-Ūd		شبابيك من نحاس مكفت بالذهب و الفضة وأبواب مصفحة بالنحاس البديع الصنعة المكفت	▪ Maqrīzī, <i>Hītaf</i> , éd. B., II, p. 401.
Qā'ā Baysariyya du sultan Qanşuh al-Gūri	Du marbre de la qā'a connu pas Nişf al-Dunia, construite par le Nāzir al-Hāş	A la Citadelle	910 H.	رسم (السلطان) للقاضى شهاب الدين أحمد ناظر الجيش بأن يفك رخام قاعة والده ناظر الخاص يوسف التى سماها نصف الدنيا وكان فيها الرخام المئمن الذى لا يوجد، وقد أفنى ناظر الخاص يوسف عمره على بناء هذه القاعة، فلما زال السلطان حتى فك رخام نصف الدنيا ونقله إلى قاعة البيسرية وقاعة الأعمدة وغير ذلك مما أنشأه بالقلعة، فحصل على أولاد ناظر الخاص بسبب ذلك ما لا خير فيه، وكانت هذه الواقعة من أقبح الوقائع ولو ان السلطان نقل هذا الرخام إلى مدرسته لكان أولى من وضعه فى قاعة البيسرية. سلطاننا الغورى قد جار والصبر منا قد أعيا وصار فى ذا الجور عمال حتى خرب نصف الدنيا	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i> , IV, p.91.
				ومنها أنه أرسل فك الرخام فى قاعة ناظر الخاص يوسف التى تسمى نصف الدنيا، فوضع الرخام فى قاعة البيسرية التى بالقلعة	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i> , IV, p. 68.
Qā'a d'Abū Bakr Mużhir (Le cadı meurt en prison sous al-Gūri à cause des confiscations)	Du marbre de la qā'a du kātib al-sirr Abū Bakr Mużhir	Près de sa mosquée vers Harit Burgwān	911 H.	رسم بفك رخام قاعات كاتب السر أبو بكر مزهر ونقله للدهيشة.	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i> , IV, pp.80, 91.

Tableau 9. SPOLIATION ET REMPLOI

Edifice	Spoliation/ Remploi	Localisation	Dates	Textes sources	Références
Plusieurs	Panneaux de marbre et colonnes		923 H.	<p>وقع أن ابن عثمان شرع فى فك الرخام الذى بالقلعة، و فى قاعة البيسرية والدهيشة وقاعة البحرة والقصر الكبير وغير ذلك من أماكن بالقلعة، وفك العواميد السماقى التى كانت بالأيوان الكبير.</p> <p>ثم صار يحيى بن نكار يركب ويأخذ معه جماعة من المرخمين فيهجمون قاعات الناس ويأخذون ما فيها من الرخام السماقى و الزرزورى والملون، فأخربوا عدة قاعات من أوقاف المسلمين وبيوت الأمراء قاطبة، حتى القاعات التى فى بولاق، وقاعة الشهابى أحمد ناظر الجيش ابن ناظر الخاص التى على بركة الرطلى، وغير ذلك من قاعات المباشرين والتجار وأبناء الناس وغير ذلك.</p>	<ul style="list-style-type: none"> Ibn Iyās, Badā'ī, V, p. 179.
Sélim I	Marbre enlevé de la Citadelle		923 H.	<p>وفيه نزل ابن عثمان بالرخام الذى فكه من القلعة فوضعه فى صناديق خشب، ونزل به فى المراكب لينتجها به إلى اسطنبول.</p>	<ul style="list-style-type: none"> Ibn Iyās, Badā'ī, V, p. 183.

Tableau 10. LITTÉRATURE MAMLOUKE SUR L'ARCHITECTURE

10. LITTÉRATURE MAMLOUKE SUR L'ARCHITECTURE

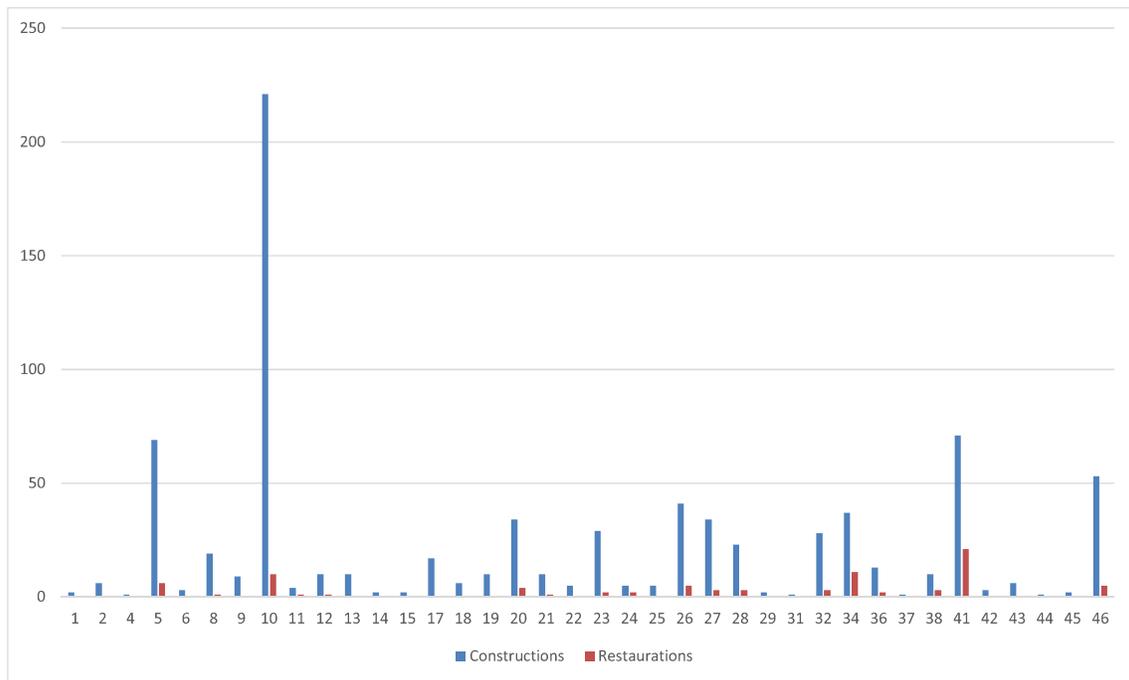
Projet	Sous le sultan	Date	Texte source	Auteur	Références	
Mosquée al-Zāhir	al-Zāhir Baybars I		فهبه للراجل والقاطن مامفل الظاهر بالباطن	الملك الظاهر وأثاره تأملوا أخابره وانظروا	Zayn al-Dīn b. al-Wardī (696-749 H. / 1292-1349)	▪ Ibn Iyās, <i>Ġawāhir al-sulūk</i> , p. 125.
Mosquée, madrasa, mausolée et <i>bimaristān</i> du sultan al-Manšūr Qalāwūn	al-Manšūr Qalāwūn		من العذاب فلا ترجمه يا الله من العباد ولا مال ولا جاه	عند الشجاعى أنواع منوعه لم تغن عنه ذنوب قد تحملها	Niğm al-Dīn b. al-Şayḥ Şams al-Dīn Şayḥ al-Ġagal	▪ al-Şafadī, <i>al-Waḡī bi-l-waḡīyāt</i> , XV, p. 477
Ḥanqāh de l'émir Şayḥū	Al-Nāşir Ḥasan	756 H.	تفوق على الروض المكلل بالندا ولكن على أهل الوظائف قيج	لقد شاد شيخو خانكاه بديعة بناها ولم يعمل بها من مقيد	Şalāh al-Dīn b. al-Zayn	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , III, p. 18.
			فشيوخها بها فرد وإيثاره جمع فوافقها ليث وأشياخها سبع	ومدرسة للعلم فيها مواطن لئن بات فيها فى القلوب مهابة		
Dār Hirmās	Al-Nāşir Ḥasan	761 H.	من يعرج ربح وجسارة أخرى الله دياره	نال هرمي الخسارة وحسب البيهتان يبقى	Şams al-Dīn Muḥammad b. al-Şāyig al-Ḥanaḡī	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , III, p. 53
Madrasa de l'émir Şarġatmiş	Al-Nāşir Ḥasan	756-57 H.	مدرسة بديعة فائقة وقد عدت قبابها شاهقة أزهارها من طيبها عابقة	صرغتمش قد شاد يا حيدا كانها من حسننا جنة وقد حكى رخامها روضة	Şalāh al-Dīn b. al-Zayn	▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , III, p. 53
Madrasa et Ḥanqah du sultan al-Zāhir Barqūq	al-Zāhir Barqūq	788 H. /1386	فافت على إرم مع سرعة العمل شم الجبال لها تأتي على عجل	قد أنشأ الظاهر السلطان مدرسة يكفى الخليلى إن جاءت لخدمته	Şihāb al-Dīn Aḡmad b. al-'Aṡṡār	▪ Ibn Ḥaġar, <i>Inbā' al-ġumar</i> , I, pp. 313-314.
Madrasa et Ḥanqah du sultan al-Zāhir Barqūq	al-Zāhir Barqūq	788 H. /1386	في سزعة بُنيَتْ من غير ما مهل وكم غدت مثلًا ناهيك من مثل فإنها بالوفا تأتي بالعجل	وبالخليلى قد زاجت عمارتها كم أظهرت عجا أسواط حكمتها وكم صخور نخل لجن تنقلها	Qalqaşandī	▪ Qalqaşandī, <i>Şubḥ al-A'şā</i> , III, p. 368.
Un pont sur le Nil	al-Zāhir Barqūq	784 H. /1382	كالطود وسط النيل كيف يريد	جسر الخليلى المقرّر لقد رسا	Isā b. Ḥaġāġ	▪ Maqrīzī, <i>Ḥitat</i> , éd. B., II, p. 169.

Tableau 10. LITTÉRATURE MAMLOUKE SUR L'ARCHITECTURE

Projet	Sous le sultan	Date	Texte source	Auteur	Références
			فإذا سألتهم عنهما قلنا لكم ذا ثابت دهرًا وذلك يزيد		
Minaret du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ sur Bāb Zuwāyḷa	al-Mu'ayyad Šayḥ		عتبنا على ميل المنار زويلة وفلنا تركت الناس بالميل فى هرج فقال قرينى برج نحس أماننى فلا بارك الرحمن فى ذلك البرج	Composé par un inconnu	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p.330
Minaret du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ sur Bāb Zuwāyḷa	al-Mu'ayyad Šayḥ		على البرج من بابى زويلة أسست منارة بيت الله والمعهد المنجى فأخلى بها البرج اللعين أمانها الا فاصرخوا يا قوم باللعن للبرج	Composé par un inconnu	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 329.
Minaret effondré de la Madrasa du sultan Ḥasan	Al-Nāṣir Ḥasan		أبيشُرُ فسعدك يا سلطان مصر أتى إن المنارة لم تُسْقَطْ لمنقصة لكن لسر خفيّ قد تبين لي من تحتها قُرىء القرآن فاستمعت فأوجدُ في الحال أذاها إلى الميل لو أنزل الله قرآناً على جبل تصدعت رأسه من شدّة الوجل تلك الحجارة لم تنقض بل هيبتت من خشية الله لا للضعف والخلل	Bahā' al-Dīn Abū Ḥāmid al-Subkī	▪ Al-Suyūṭī, <i>Ḥusn al-muḥādāra</i> ,
La mosquée de Zayn al-Dīn al-ustādār	al-Zāhir Ġaḳmaq	857 H.	بنى جامعاً لله من غير ماله فكان بحمد الله غير موفق كمطعمه الأيتام من كد فرجها لك الويل، لا تزنى ولا تتصدق	Composé par un inconnu	▪ Ibn Taġrī Bardī, <i>Nuġum</i> , XVI, p. 28.
La Citadelle du sultan Qāyṭbāy à Alexandrie	Al-Ašraf Qāyṭbāy	884 H.	ليس الفتى بفتاء يستضاء به حتى يكون له فى الأرض آثار	Composé par un inconnu	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i> , III, p156
			ومفوف ومضلع ومجزع لزمّت أمانتها فما تتفتش تحيا بصيته البلاد وتمرع من صامت أو ناطق لا يمنع ومن الرخام مقابل ومؤلف ومن النصار بها سحايب جمة سحب جوامد قد أطلت عارضا كرم أهان التبر حتى أنه		▪ Ibn Šaddād, <i>Tārīḥ al-Malik al-Zāhir</i> , p. 340
Sur la spoliation de Qa'it Nişf al-Dunia	Qanşūh al-Ġūrī	910 H.	سلطاننا الغورى قد جار وصار فى ذا الجور عمال والصبر منا قد أعيا حتى خرب نصف الدنيا	Par Ibn Iyās	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i> , IV, p. 68.
La Madrasa du sultan Qanşūh al-Ġūrī	Qanşūh al-Ġūrī	910 H.	بنى بمصر لله بيتا فجاء فى حسنه فريد فليس يبنى له نظير رخامه قائم ونائم من كل عيب يقال سالم فى سائر المدن و الأقالم	Par Ibn Iyās	▪ Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i> , IV, p. 68.

Tableau 11. CONSTRUCTIONS ET RESTAURATIONS A L'ÉPOQUE MAMLOUKE

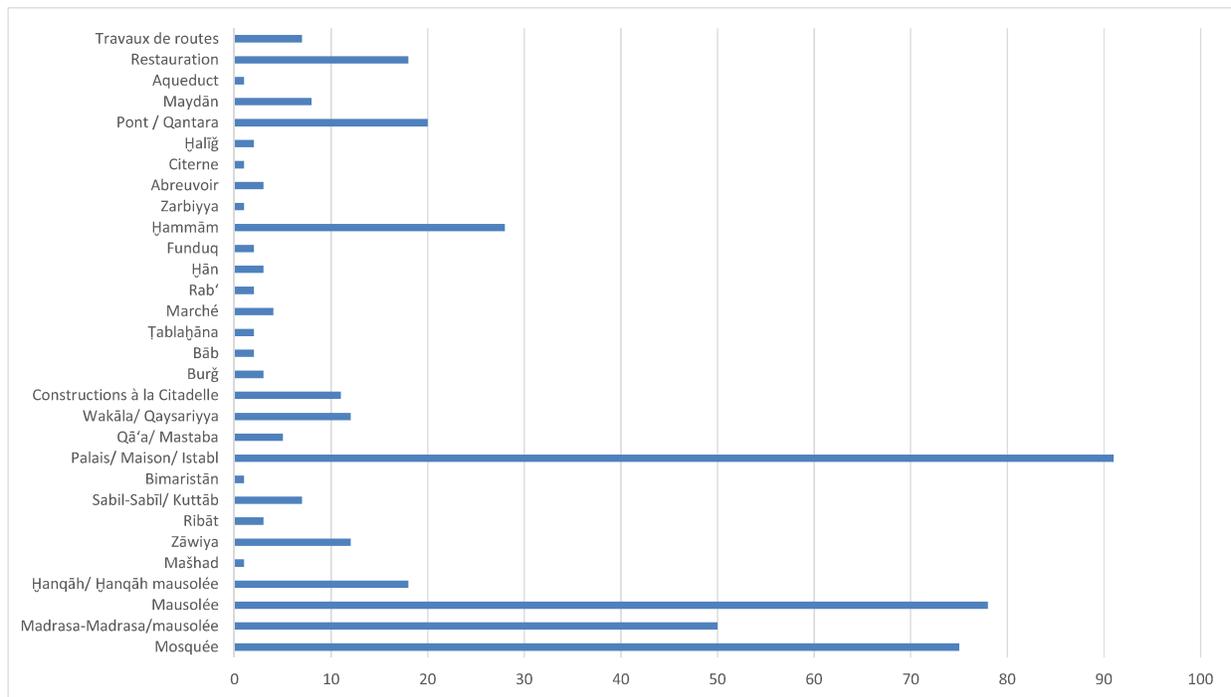
11. CONSTRUCTIONS ET RESTAURATIONS A L'ÉPOQUE MAMLOUKE⁶



⁶ Les numéros correspondent aux numéros données aux sultans dans la liste des sultans bahrites et circassiens, voir pp. 9-12.

Tableau 12. TYPES DE CONSTRUCTIONS-ÉPOQUE BAHRITE

12. TYPES DE CONSTRUCTIONS-ÉPOQUE BAHRITE⁷



⁷ Ce dénombrement pour les deux époques bahrites et curḡite a été réalisé à partir de la liste des bâtiments mamlouks présents dans Michael Meineche, *Die Mamlukisch Architektur in Ägypten un Syrien, II*.

Tableau 13. TYPES DE CONSTRUCTIONS-ÉPOQUE BURĠITE/CIRCASSIENNE

13. TYPES DE CONSTRUCTIONS-ÉPOQUE BURĠITE/CIRCASSIENNE

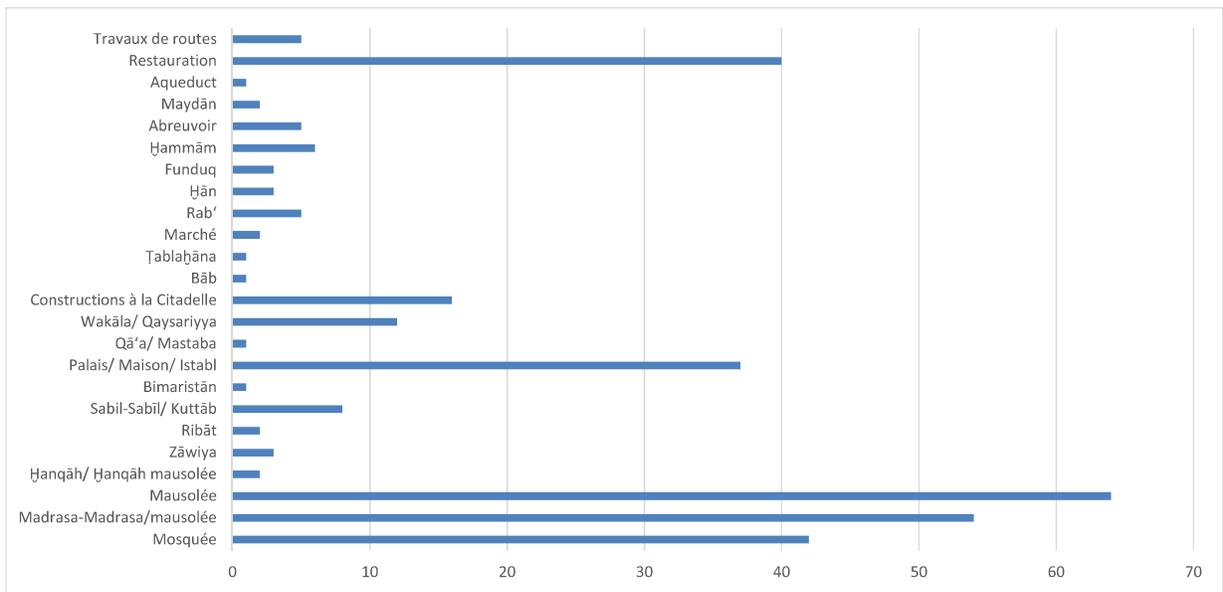


Tableau 14. COMMANDITAIRES-ÉPOQUE BAHRITE

14.COMMANDITAIRES-ÉPOQUE BAHRITE

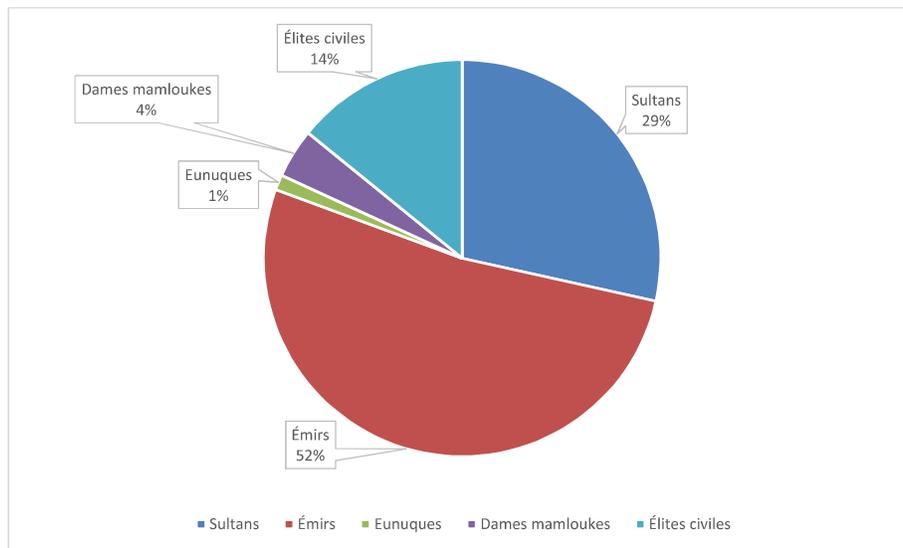


Tableau 15. COMMANDITAIRES-ÉPOQUE BURĞITE/CIRCASSIENNE

15. COMMANDITAIRES-ÉPOQUE BURĞITE/CIRCASSIENNE

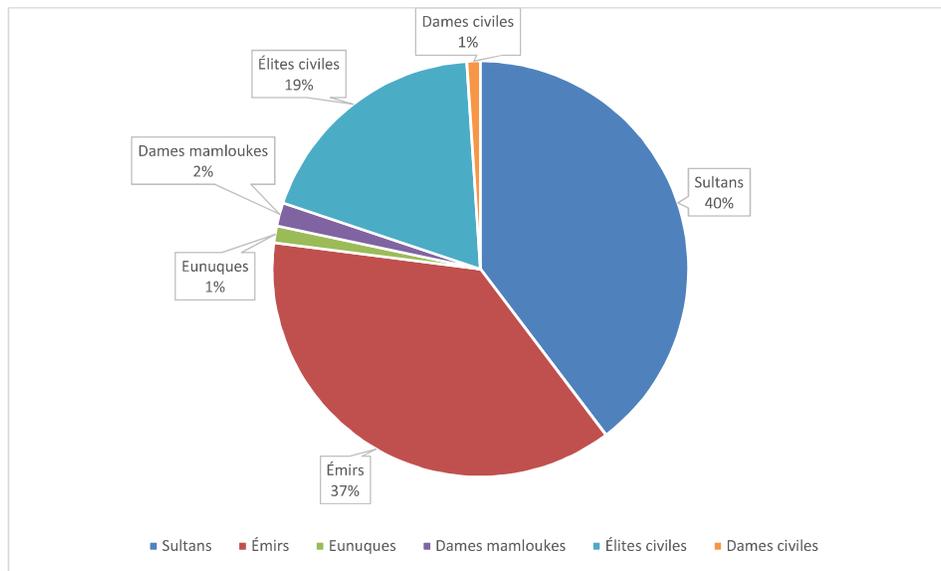


Tableau 16. COMMANDITAIRES : DAMES MAMLOUKES / CIVILES

16. COMMANDITAIRES : DAMES MAMLOUKES / CIVILES

	Construction	Date	Commanditaire	Localisation/autres infos	Références
1.	Mausolée du sultan al-Šālīh Niğm al-Dīn	648 H. / 1250	Šağar al-Durr , Umm Ḥalīl, épouse du sultan ayyubide al-Šālīh Niğm al-Dīn Ayyūb, première reine, puis épouse du sultan Aybak. Le mausolée est construit après la mort du sultan.	A Bay al-Qaṣrayn	▪ <i>Index</i> , n°38.
2.	Mausolée et Madrasa de Šağar al-Durr	648 H. / 1250	Šağar al-Durr, Umm Ḥalīl, épouse du dernier sultan ayyubide al-Šālīh Niğm al-Dīn Ayyūb, première reine, puis épouse du premier sultan mamlouk Aybak	Près de la mosquée et mašhad de Sayyida Nafisa sur la rue Ašrafiyya	▪ <i>Index</i> , n°169. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i> , I, p. 404.
3.	Madrasa et mausolée de Fāṭima Ḥātūn	682 H. / 1383	Fāṭima Ḥātūn, Umm al-Šālīh, femme du sultan al-Manšūr Qalawūn et mère de son fils aîné al-Šālīh ‘Alī	Près de la mosquée et mašhad de Sayyida Nafisa sur la rue Ašrafiyya	▪ <i>Index</i> , n°247. ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 394
4.	Ribāt al-Bağdādiyya, ou Ribāt Šayḡa Zaynab (démoli)	684 H. / 1285	Taḡkārbyā Ḥātūn, fille du sultan al-Ẓāhir Baybars, pour la Cheikha Zaynab b Abī al-Barakāt connue par Bint al-Bağdādiyya.	Darb al-Asfar	▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, pp. 428-427.
5.	Mausolée de la fille de ‘Imād al-Dīn b. Mūsak	685 H. / 1286	fille de ‘Imād al-Dīn b. Mūsak femme de l’émir Balabān al-‘Alā’ī al-Šālīhī al-Nağmī (m. 687 H. / 1287-88)	Probablement cette inscription sur pierre provient du mausolée qui se trouvait dans al-Qarāfa al-Šuğrā. " بسملة أمر بانسنا هذه التربة المباركة المفيرة الى الله تعالى ابنة الأمير عماد الدين بن موسك زوجة الامير سيف الدين بلبان العلاني وذلك في شهر رجب سنة خمس وثمانين و ستمائة"	▪ M. Meinecke, <i>Die mamlukische Architektur</i> , II, p. 64. ▪ G. Wiet, <i>Inscriptions sur pierre</i> , p. 61. ▪ Ibn al-Furāt, <i>Tarīḡ</i> , VIII, p. 74.
6.	Turbat al-Sitt	707 H. / 1307	Ḥawand Ardūtikīn b. Nukāy (m. 724 H.), épouse des sultans al-Ašraf Ḥalīl, puis al-Nāšir Muḥammad	Al-Qarāfa al-Šuğrā	▪ <i>Index</i> , n°300 Aussi connu part Qubbat al-Munūfi.

Tableau 16. COMMANDITAIRES : DAMES MAMLOUKES / CIVILES

	Construction	Date	Commanditaire	Localisation/autres infos	Références
					<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p. 51. ▪ Ibn Ḥaḡar, <i>Durarr</i>, I, p. 370. ▪ H. al-Harithy, « Turbat al-Sitt, an identification », pp. 103-121.
7.	Dār ḥawand	717 H. / 1317-1318	Ḥawand Ardūtikīn b. Nukāy (m. 724 H.), épouse des sultans al-Ašraf Ḥalīl, puis al-Nāšir Muḥammad	à Ḥārit Bāb Zuwayla	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p. 63.
8.	Ḥammām Ḥawand Ardūtikīn (démoli)	719 H. / 1319-20	Ḥawand Ardūtikīn b. Nukāy (m. 724 H.), épouse des sultans al-Ašraf Ḥalīl, puis al-Nāšir Muḥammad	à Ḥārit Bāb Zuwayla	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p. 81.
9.	Ḥanqāh et Mausolée de Tuḡāy	entre 739-749 H. / 1139-1349	Tuḡāy Umm Anūk, épouse du sultan al-Nāšir Muḥammad	A la sortie de Bāb al-Barqiyya, au cimetière sud	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Index</i>, n°81. ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p. 425, 426, 464. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, II, p. 794. ▪ Ibn Taḡrī Bardī, <i>Nuḡūm</i>, IX, p. 187 ; X, p. 238.
10.	Mosquée de Sitt Ḥadaq (disparu ou transformé)	738 H. / 1338	Sitt Ḥadaq ou Sitt Miska, dame de la cour du sultan al-Nāšir Muḥammad, gouvernante du harem du sultan, responsable de l'éducation de ses enfants.	Au ḥaṭṭ al-Marīs, près de Qantarit al-Sadd. L'emplacement de cette mosquée est occupé par le mausolée du cheikh Muḥammad al-Māwardī au quartier de Sayyida Zaynab.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p. 313.
11.	Mosquée de Sitt Miska	740 H. / 1340	Sitt Ḥadaq ou Sitt Miska, dame de la cour du sultan al-Nāšir Muḥammad, gouvernante du harem du sultan, responsable de l'éducation de ses enfants.	Rue Suwiqat al-Sabā'in, près de Qantarit Aqsunqur (Ḥārit Faqqūsa)	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Index</i>, n°252 ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p. 326. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, II, p. 545. ▪ Šuḡā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāšir</i>, p. 117.

Tableau 16. COMMANDITAIRES : DAMES MAMLOUKES / CIVILES

	Construction	Date	Commanditaire	Localisation/autres infos	Références
					<ul style="list-style-type: none"> ▪ M. Van Berchem, CIA, Egypte, pp. 193-194. ▪ C. Williams, « The mosque of Sitt Hadaq ».
12.	Mausolée de Narğis	743 H. / 1343	Narğis, Mère du Ramađān fils du sultan al-Nāşir Muḥammad et épouse du sultan al-Nāşir Muḥammad	Al-Qarāfa al-Suğrā Près de l'Imām al-Şāfi'ī	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Şuğā'ī, <i>Tārīḥ al-malik al-Nāşir</i>, p. 252.
13.	Mausolée de Ḥawand Tuğlī	748 H. / 1347	Tuğlī, mère du sultan al-Muẓaffar Ḥāğğī, épouse du sultan al-Nāşir Muḥammad.	à Bāb al-Maḥrūq	Ibn Tağrī Bardī, <i>Nuğūm</i> , X, 172 ; Ibn Iyās, <i>Badā'ī</i> , I/1, p. 518, 593.
14.	Madrasa de Sitt Aidatkin	751 H. / 1350-51	Aidatkin, épouse de l'émir Bukğā al-Nāşirī	Entre al-Bundqānīn et Ṭawaḥīn al-Malḥiyīn	Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i> , éd. B., II, p. 394.
15.	Madrasa et Mausolée de Tatar al-Ḥiğāziyya	761 H. / 1360	Tatar, fille du sultan al-Nāşir Muḥammad et épouse de l'émir Malkatmur al-Ḥiğāziyya	Raḥbit al-ʿīd	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Index</i>, n°36. ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p. 71. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, II, p. 748.
16.	Qaşr al-Ḥiğāziyya Ou Qaşr al-Zumurrud ou Qaşr Qawşūn (reconstruit par Tatar al-Ḥiğāziyya)	Après la mort de l'émir Sayf al-Dīn Qawşūn	Tatar fille du sultan al-Nāşir Muḥammad et épouse de l'émir Malkatmur al-Ḥiğāziyya	Raḥbit al-ʿīd " فعمرته عمارة مملوكي وتأنقت فيه تأنقا رائدا وأجرت الماء إلى أعلاه و عملت تحت القصر اصطبلًا كبيرًا لخيول خدامها و ساحة كبيرة يشرف عليها من الشبانيك حديثا فجاء شينًا عجيبًا حسنه "	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p. 71.
17.	Madrasa et Mausolée de Umm al-Sultan Şā'bān	770 H. / 1368-1369	Ḥawand Baraka, mère du sultan Şā'bān	Sur la rue Tabbāna	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Index</i> 125 ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p. 399. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, III, p. 190, 193, 210, 282.
18.	Qaysāriyat al-Ġalūd (l'Imārit Umm al-Sultān), reconvertit par Ḥawand		Ḥawand Baraka, mère du sultan al-Aşraf Şā'bān	Ġamāliyya	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭaṭ</i>, éd. B., II, p. 79.

Tableau 16. COMMANDITAIRES : DAMES MAMLOUKES / CIVILES

	Construction	Date	Commanditaire	Localisation/autres infos	Références
	Baraka et l'ajouté au waqf de sa madrasa				<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, III, p. 210.
19.	Rab' de Ḥawand Baraka avec la qaysariyya et une qā'a qui ne fut jamais terminé		Ḥawand Baraka, mère du sultan al-Ašraf Šā'bān	Ġamāliyya	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, p. 79. ▪ Maqrīzī, <i>Sulūk</i>, III, p. 210.
20.	Ḥanqāh et Mausolée de Tūlubiyya al-Turkiyya	765 H. / 1363-1364	Tūlubiyya, épouse du sultan al-Nāšir Ḥasan, puis de l'émir Yalbugā al-Yahāwī.	A l'opposé de du mausolée de Tuḡā, au cimetière sud	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Index</i>, n°80 ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, pp. 66-67. ▪ C. I. A., pp. 740-741. D'après H. al-Harithy, « Female Patronage of Mamluk Architecture in Cairo », p. 328.
21.	Dār al-Sitt Šaqra	avant 791 H. / 1389	Sitt Šaqra (m. 791 H.) Fille du sultan al-Nāšir Ḥasan et épouse de l'émir Arūs	Près de la mosquée du wazīr Karīm al-Dīn b. Ġannām. (?)	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Maqrīzī, <i>Ḥiṭat</i>, éd. B., II, pp. 40, 74.
22.	Ribāt al-Hūzī (restauration)	Avant 802 H.	Ḥawand Širīn, (m. 802 H.) la mère du sultan Faraḡ b. Barqūq. Elle y ajoute aussi de nouveaux <i>awqāf</i>	A la Mecque	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i>, XII, p. 68.
23.	Mausolée de Ḥawand Hāḡar	833 H. / 1430	Ḥawand Hāḡar (m. 833 H.) fille de l'émir Mankalibugā al-Šamsī, connue aussi par Ḥawand al-Ka'kiyīn, et épouse du sultan al-Zāhir Barqūq	Non spécifié	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn Taḡrī Bardī, <i>Hawādīt</i>, p. 154.
24.	Mausolée d'Umm al-Ašraf	entre 835-845 H. / 1430-1440	Ḥadiḡa, mère du sultan al-Ašraf Barsbāy.	Au cimetière nord, près de la Ḥanqāh du sultan Barsbāy.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Index</i> 106 ▪ K. A. C Creswell, <i>A Brief Chronoly of Mohammadan Architecture of Egypt</i>, p. 111.
25.	Turbat Ġalbān	avant 839 H.	Ġalbān, fille de Ṭatar al-Ġarkasiyya épouse du sultan al-'Aziz Yūsuf.	Šahara	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i>, XII, p. 17.

Tableau 16. COMMANDITAIRES : DAMES MAMLOUKES / CIVILES

	Construction	Date	Commanditaire	Localisation/autres infos	Références
26.	Ribât de la femme du Sultân Ināl	860 H. / 1456	Ḥawand Zaynab, épouse du sultan Ināl.	Près de la Madrasa du Qādī 'Abd al-Bāsīt "وتزايدت ثروتها الى حد لا ينحصر وأنشأت الدور الكثيرة وعملت رباطا حسنا للأرامل بالقرب من زاوية بنى وفا فى حارة عبد الباسط"	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Index</i> 61 ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i>, II, p. 189. ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i>, XII, p. 44-45. ▪ C. I. A., p. 408 et 746. Comité, 1990, pp. 107-110.
27.	Un <i>milk</i> non spécifié		'Ā'īša b. 'Alī b. 'Aḥmad al-Batanūnī (m. 886 H.)	"كانت شديدة الاختصاص بخوند الإينالية و لها ثروة و ملك من انشائه"	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i>, XII, p. 77.
28.	Ribât 'Ā'īša al-Zāhiriyya		'Ā'īša b. 'Alī b. 'Abd Allāh b. 'Aṭīyya al-Rifā'ī al-Zāhiriyya	A la Mecque "أنشأت رباطا بأسفل مكة يعرف بها ووقفت عليه دار باب الصفا مطلة على المسجد...دفنت بنفسية من رباطها أعدتها بنفسها."	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i>, XII, p. 77.
29.	Madrasa /Zāwiya de Fāṭima Umm Ḥawand	troisième tiers du IX ^e siècle H. / XIV ^e siècle	Fāṭima b. Qanibāy al-'Umarī al-Naṣirī Faraḡ, (810 H. / 892 H.) mère de Zaynab Ḥawand épouse du sultan al-Zāhir Ḡaḥmaq.	Rue Ša'rānī près de Darb al-Kafūrī "و عمرت بالقرب من درب الكافورى وموقف المكارية داخل باب الفنطرة مدرسة لطيفة تقام فيها الجمعة شرعت فيها أيام الظاهر جقمق ولكنها لم تكمل ال بعد و عملت فيها جرسا للحنفية وقراءة حديث و تفسير ."	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Index</i> 58 ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i>, XII, p. 98.
30.	Mosquée al-Mar'a ou mosquée de la femme	(873 H. / 1468),	Fāṭima al-Šaqra, fille d'un émīr mamlouk.	A Taht al-Rab' au sud-est de Bāb Zuwayla	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Index</i> 195 ▪ C. I. A. p. 427. Comité, 1889, pp. 67-68
31.	Mosquée d' Asalbāy	885 H. / 1480	Asalbāy, mère du sultan al-Nāṣir Muḥammad, Abū al-Sa'ādāt, fils du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy	A Fayyūm	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Ibn Iyās, <i>Badā'i</i>, III, p. 392. ▪ C. I. A. , pp. 556-560. Comité, 1891, pp. 85-88.
32.	Zāwiya Umm Ḡanna	Avant 884 H.	Ḡanna b. al-Tāḡ Muḥammad b. al-Ḡalāl 'Abd al-Raḥmān b. 'Umar b. Raslān al-Balqīnī. (m. 884 H.)	Près de la mosquée al-Ḡumarī Elle finit les travaux de la zāwiya de sa mère et y fut enterrée	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i>, XII, p. 17.
33.	Ribāt	Avant 888	Ḥasnā' b. sīdī 'Alī b. Muḥammad b. Wafā al-Šadīlī	Ḥarīt 'Abd al-Bāsīt, près de Zawīyat Ināl.	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i>, XII, p. 20.

Tableau 16. COMMANDITAIRES : DAMES MAMLOUKES / CIVILES

	Construction	Date	Commanditaire	Localisation/autres infos	Références
34.	Ribāt, construit pour les veuves	Avant 878 H.	Ḥadīġa b amīr Ḥāġġ b. al-Baysarī, épouse du cheikh Balqīnī (m. 878 H.)	Non mentionné "ابتنت رباطا للارامل الى غيره من الدور"	▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i> , XII, p. 25-26.
35.	Un mausolée ?	Avant 895 H.	Ḥadīġa b. al-Balqīnī (m. 895 H.)	"ثم دفنت في فسقية حفرتها بقاعة مدرسة البلقيني"	▪ Saḥāwī, <i>Daw'</i> , XII, p. 31 .

Cette liste est préparée comme suit :

- Les monuments existant sont répertoriés à partir de l'Index des monuments islamiques du Caire, publié par K. A. C. Creswell dans son *A Brief Chronology of the Muhammadan monuments of Egypt* ainsi que sur les cartes publiées par Nicolas Warner dans *The Monuments of Historic Cairo*.
- Pour les édifices longtemps disparus, j'ai utilisé la liste de Michael Meinecke dans son ouvrage *Die mamlukisch Architektur in Ägypten und Syrien* ainsi que les écrits des historiens : Maqrīzī, Taġrī Bardī, Ibn Iyās, mais surtout al-Saḥāwī qui a consacré un volume dans son dictionnaire bibliographique *al-Daw' al-lāmi'*, surnommé *Kitāb al-nisā'*, pour les dames qui ont vécu au IX^e siècle H. / XV^e siècle.

Tableau 16. COMMANDITAIRES : DAMES MAMLOUKES / CIVILES

▪

IV. LE DÉROULEMENT DU CHANTIER DE LA MOSQUÉE DE SULTAN AL- MU'AYYAD ŠAYḤ

Le déroulement du chantier de la mosquée de sultan al-Mu'ayyad šayḥ

Année	Mois	Activité/ tâche	Remarques
818	4 Rabī' al-awwal	Qaysāriyyat Sunqur al-Ašqar est évacué de ses habitants.	
818	5 Rabī' al-awwal	La démolition de la <i>qaysariyya</i> commence ainsi que celle des maisons donnant sur Darb al-Šafīra	Sous la direction d'un groupe des émirs <i>arbāb al-dawla</i>
818		La prison est démolie. Le nombre de squelettes et de débris qui y sort était énorme. Ils utilisent des chameaux et des mules pour le transport. Chaque jour ils commandaient 500 ' <i>alīqa</i> pour nourrir tous ces animaux.	Sous la direction d'un groupe des émirs <i>arbāb al-dawla</i>
818	4 Ğumādā al-āḥir	Commence à creuser les fondations	Bahā' al-Dīn Muğammad b. al-Burġī (nāžir al-'imāra)
819	5 Šafar	Commence la construction des murs et dômes avec au moins une trentaine de maçons, cent ouvriers avec leurs <i>mubāširīn</i>	Ils ont tous étaient payé et personne n'a était forcé à exécuter un travail au-delà de ces capacités.
819	17 Rabī' al-awwal	L'activité précédente continue jusqu'à cette date. Le sultan prépare son <i>Waqf</i> et visite le chantier en personne ?	
819	Ša'bān	Les murs sont construits, on avait besoin de colonnes en marbre pour élever les toits. Toujours une rareté sur le marché Caire, ainsi les colonnes et autre marbre de la mosquée venait d'autres mosquées et maisons. Le mot utilisé dans les <i>Ḥiṭaṭ</i> est « <i>demandé</i> » (<i>tuliba</i>). Donc difficile de dire s'ils ont acheté le marbre et s'ils l'ont simplement confisqué. (par exemple les grands panneaux de marbre qui se trouve sur le mur de la <i>qiblā</i> proviennent de la mosquée de Qawsūn.	Bahā' al-Dīn Muğammad b. al-Burġī (nāžir al-'imāra).
		Les peintures ?	Le sultan oblige ses émirs à payer les peintures de la mosquée. Les artisans prennent à leurs charges les dépenses des travaux en bois. (comme si le travail dans la mosquée du sultan est un honneur non payé)
819	17 Šawwal	Le sultan achète les battants de la porte principale revêtue de bronze de la Madrasa du sultan Ḥasan ainsi que son <i>tannūr</i> (lustre), pour les installer dans sa mosquée. Il achète la porte à 500 dinars.	
819	18 Šawwal	Le sultan enterre une de ses filles qui meurt à un jeune âge. Il la place au-dessus de la <i>qubba</i> à l'ouest. Elle est la seconde personne enterré dans cette mosquée.	
819	Ḍūl-Ḥiğġa	Le total des dépenses effectuées pour la mosquée jusqu'à cette date arrive à quarante mille dinars	
820	10 Muḥarram	Le sultan déplace beaucoup de livres se trouvant à la Citadelle à cette mosquée, où il prévoit une salle pour être une <i>ḥazānat al-kutub</i> . Il reçoit aussi	

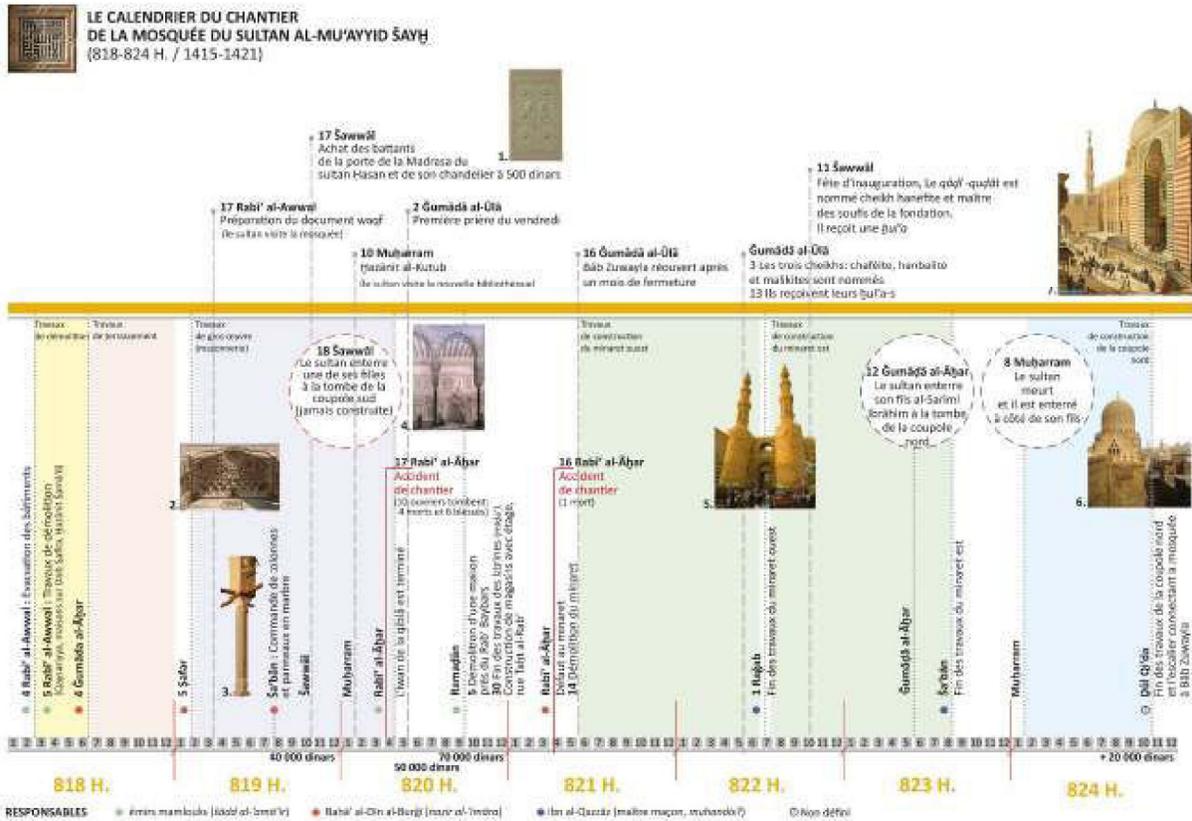
Le déroulement du chantier de la mosquée de sultan al-Mu'ayyad Šayḥ

Année	Mois	Activité/ tâche	Remarques
		de <i>katib al-sir</i> ; Nāšir al-Dīn Muḥammad al-Barzī, 500 manuscrit qui valaient mille dinars. Le sultan le nomme le <i>ḥaṭīb</i> de la mosquée ainsi que le responsable de cette bibliothèque sultanienne. Deux fonctions qui seront aussi attribuées à ses descendants.	
820	17 Rabī' al-Āḥar	Dix ouvriers <i>fa'ala</i> tombe (soit du toit ou des échafaudages). Quatre meurt et les six autres étaient dans des conditions critiques. Ceci montre que les travaux de la construction étaient toujours en cours, et que la prière n'était pas encore instaurée dans la mosquée.	
820	Rabī' al-Āḥar	Les travaux de l' <i>iwān</i> sont terminés. L'émir Taṣar était son <i>šādd</i> .	Ibn Iyās
820	2 Ğumādā al-Awwal	La première prière de Vendredi a eu lieu à cette date. A cette date, seul l' <i>iwān</i> sud était complet pour accueillir les gens.	
820	5 Ramadān	Pour construite la fontaine de la mosquée pour les ablutions, al- <i>midā</i> , une autre maison étaient démolie. Les travaux de démolition commencent à cette date. Cette maison se trouvait à côté de Rab ' Baybars. Elle est achetée par l'émir Faḥr al-Dīn	L'émir Faḥr al-Dīn 'Abd al-Ġanī b. Abū al-Faraġ- Il était l'Ustadār et supervise les travaux. Il utilise ses propres émirs dans les travaux.
820	30 Ramadān	Les travaux de la <i>midā</i> sont achevé (en en vingt-cinq jours.)	L'émir Faḥr al-Dīn 'Abd al-Ġanī b. Abū al-Faraġ-
820	Ramadān	Le total des dépenses effectuées pour la mosquée jusqu'à cette date arrive à plus de soixante-dix mille dinars (les travaux de la <i>midā</i> ne sont pas inclus)	
820	Ramadān	On commence à construite les magasins donnant sur la rue <i>Taḥt al-Rab'</i> avec un étage au-dessus.	Bahā' al-Dīn Muġammad b. al-Burġī (nāzir al-'imāra)
821	Rabī' al-Āḥar	On constate un défaut dans le minaret construit sur la porte Zuwayla.	
821	14 Rabī' al-Āḥar	On commence à démolir le minaret	Bahā' al-Dīn Muġammad b. al-Burġī (nāzir al-'imāra)
821	16 Rabī' al-Āḥar	Une pierre du minaret tombe sur une maison à côté et tue un homme.	
821	16 Ğumādā al-Awwal	Bāb Zuwayla est fermé après cet accident pendant plus d'un mois. On le ré-ouvre à cette date.	
822	Début de Raġab	Minaret ouest, signé par Ibn al-Qazzaz, qui était probablement le maître maçon. ('amal)	Ibn al-Qazzaz
822	11 Šawwal	La mosquée se prépare à sa fête	
823	Ša'bān	Minaret est, signé aussi par Ibn al-Qazzaz (<i>nafaqaha</i>)	Ibn al-Qazzaz
823	12 Ğumādā al-Āḥar	Le fils du sultan al-Sarīmī Ibrāhīm meurt et il est enterré dans l'emplacement de la <i>qubba</i> à l'Est de la mosquée de son père.	
824	8 Muḥarram	Le sultan meurt et il est enterré dans la <i>qubba</i> à l'Est qui n'était pas encore excutée	

Le déroulement du chantier de la mosquée de sultan al-Mu'ayyad šayḥ

Année	Mois	Activité/ tâche	Remarques
824	Ḍūl Qi'da	Les travaux de la <i>qubba</i> à l'Est prennent cours ainsi que les escaliers connectant de l'intérieur entre bāb Zuwayla et la mosquée, sont achevé après onze mois du décès du sultan	
824		Les responsables de la mosquée consacrent vingt mille dinars pour ces constructions effectués après la mort du sultan,	

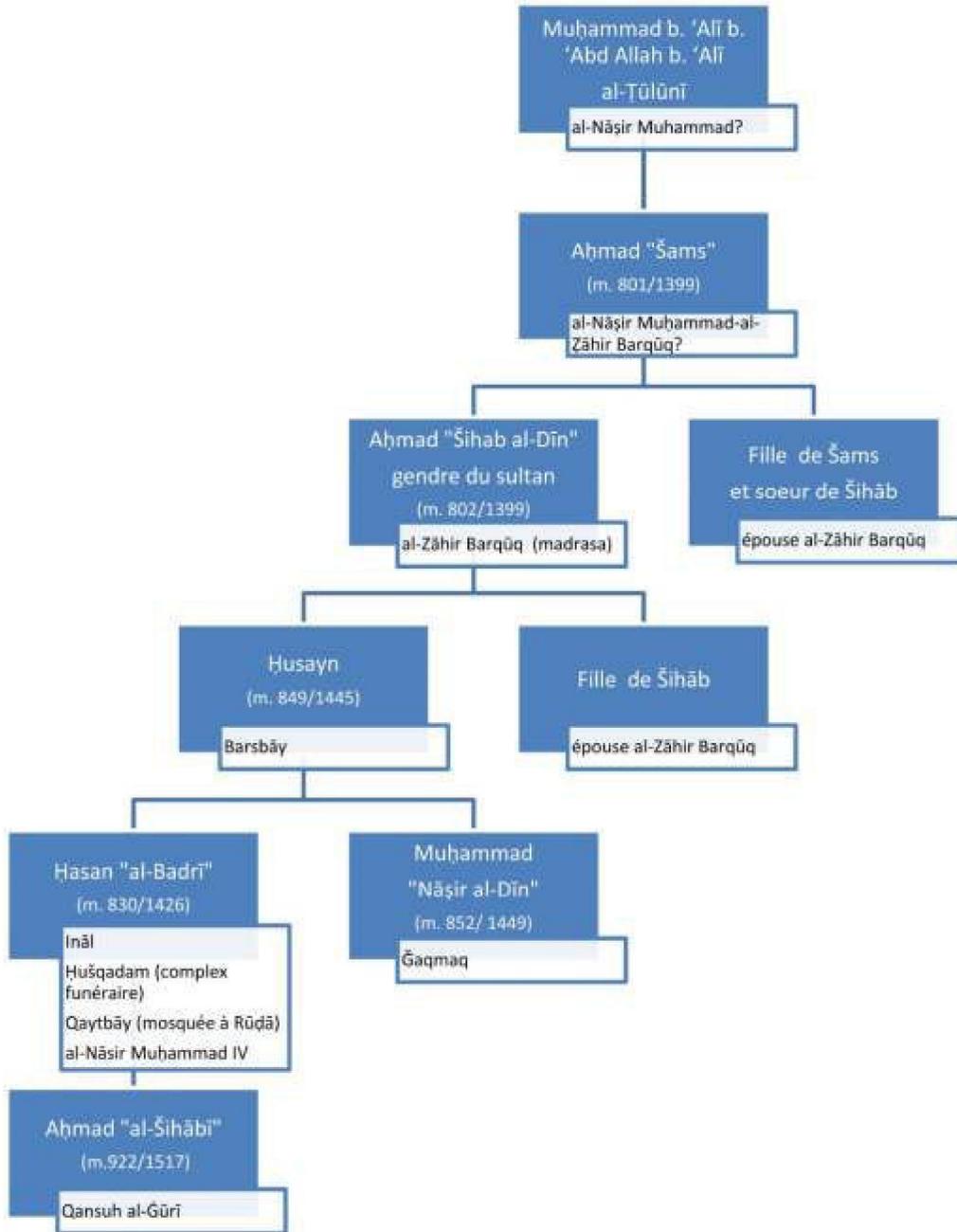
Le déroulement du chantier de la mosquée de sultan al-Mu'ayyid Šayh



FIGURES 1. 1. Dessin des bontants de la porte princ'iale revêtus de bronze doré acquint, prise de la Madrasa du sultan Hasan (Bouvier Bouvignin). 2. Portail de l'entrée principale, détail des magasins de l'arc triforbé. 3. Colonne en marbre à l'intérieur de la ġibla. 4. Vue sur l'aïwan de la ġibla © Pascal Coste. 5. Bāb Zuwayla et les minarets jumelés de la mosquée. 6. Vue de la façade principale de la mosquée © Pascal Coste. 7. La coupole nord.

Le déroulement du chantier de la mosquée de sultan al-Mu'ayyad šayḥ

V. ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE ṬŪLŪNĪ



VI. FICHES DESCRIPTIVES SUR LES RESPONSABLES DU CHANTIER

FICHES DESCRIPTIVES SUR LES RESPONSABLES DU CHANTIER

La partie qui suit est à consulter avec le Chapitre III de la Partie II. Elle est consacrée à dix responsables des chantiers des sultans et des émirs mamlouks. Leurs noms sont retrouvés dans les sources de l'époque, ainsi que sur les inscriptions recollées sur les murs des monuments qu'ils ont supervisés. Tout d'abord, vous trouvez six exemples de responsables militaires : des émirs mamlouks qui ont exercé le rôle de *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya*, tout en présentant leurs parcours dans leurs carrières d'émirs mamlouks ainsi que les divers chantiers qu'ils ont gérés, y compris les chantiers personnels. Ensuite, je présente des responsables civils, dont deux ont exercé des fonctions dans l'administration mamlouke : le *nāzir al-ğayš*, le *kātib al-sirr*. Puis un responsable qui avait un rôle spirituel : le *šayḥ ṣūfī*. Ou encore simplement un marchand *ḥawāğā*.

1. DES RESPONSABLES MILITAIRES

1.A. L'émir 'Alam al-dīn Saḡar al-Šuḡā'ī al-Manšūrī

Mort en :	693 H. /1294
Sous les sultans :	al-Manšūr Qalāwūn al-Ašraf Ḥalīl al-Nāšir Muḡammad
Autres fonctions :	<i>Mušidd al-dawāwīn, Wazīr al-salṭana, Nā'ib Damas, Ustādār⁸, Mudabir al-dawla⁹.</i>

Nous n'avons pas assez d'informations sur les origines de cet émir. Seulement, al-Safādī et Ibn Taḡrī Birdī racontent qu'il a grandi à Damas, chez une dame connue sous le nom de Sitt Quḡā¹⁰. Ensuite, il part au Caire et commence une éducation un peu plus sophistiquée, en apprenant l'écriture et la littérature arabe¹¹. Il entame sa carrière de prince mamlouk, chez l'émir 'Izz al-Dīn al-Šuḡā'ī qui occupait, à ce moment, le poste de *mušidd al-dawāwīn*¹². A partir de là, 'Alam al-Din, sera connu sous le nom de cet émir : al-Šuḡā'ī, un nom qu'il portera jusqu'à la fin de ses jours. Puis il rentre en contact avec l'émir Sayf al-Dīn Qalāwūn, avant que ce dernier ne devienne sultan. Bien entendu, quand son maître accède à cette fonction suprême, sa carrière va considérablement accélérer.

⁸ Pendant le règne du sultan al-Ašraf Ḥalīl (r. 698-693 H. / 1290-1293)

⁹ Avec Kitbuḡa qui était nā'ib al-salṭāna pendant le premier règne du sultan al-Nāšir Muḡammad.

¹⁰ AL-ŠAFADI, *al-wāfi bi-l-wafiwāt*, XV, p. 478. En effet, cette dame habitait dans les environs de la madrasa Mankilā'iyya qui existe toujours derrière la mosquée Umayyad à Damas, qui fut construite au début du septième siècle de l'Hégire.

¹¹ AL-ŠAFADI, *al-wāfi bi-l-wafiwāt*, XV, p. 478.

¹² TAGRĪ BIRDĪ, *Manhal al-Šāfi*, VI, p. 81.

Al-Manşūr Qalāwūn (r. 678-689 H. /1279-1290) commence par le nommer au poste de *mušidd al-dawāwīn*¹³. Une dizaine d'années plus tard, pendant la dernière année du règne du sultan, al-Šuğā'ī arrive à obtenir le poste de *wazīr al-salṭana* et devient ainsi la troisième personne la plus importante de la cour mamloque¹⁴. Seulement, il ne va pas rester longtemps à ce poste, puisqu'on le trouve *nā'ib* à Damas, toujours par ordre du sultan al-Manşūr Qalawūn, donc certainement aussi en 689 H. / 1290. Al-Şafadī mentionne qu'il reste à ce poste pendant deux ans¹⁵. Mais, avant son départ pour Damas, al-Šuğā'ī avait abdicé de la *wizāra* et ses biens furent confisqués par ordre du sultan¹⁶.

Durant le séjour d'al-Šuğā'ī à Damas, le sultan meurt et al-Aşraf Ḥalīl, son fils, est choisi pour régner sur l'Égypte et la Syrie. Al-Šuğā'ī rentre de Damas et devient son *ustadār*. Mais ce jeune sultan sera assassiné, peu de temps après en 693 H. /1293, il avait à peine trente ans. On désigne alors son jeune frère, al-Nāşir Muḥammad, comme sultan. Pendant son premier règne¹⁷, al-Šuğā'ī prend part à la *wizāra* et partage le pouvoir avec l'émir Kitbugā. Il n'y reste qu'un seul mois¹⁸.

On a décrit qu'il se comportait et s'habillait comme s'il était lui-même sultan¹⁹. Ses ambitions étaient illimitées, il pensait peut être avoir la voie libre pour s'emparer du sultanat et devenir lui-même sultan, étant donné que le sultan présent était encore très jeune : al-Nāşir n'avait que neuf ans. Ce comportement ne va pas être apprécié par les autres émirs mamloqs,

¹³ AL-NUWAYRĪ, *Nihāyat al-'Irāb*, XXXI, p. 9.

¹⁴ AL-ḤAZINDARI, *Tarīḥ mağmū' al-Nawādir*, p. 213.

¹⁵ AL-ŞAFADI, *al-wāfi bi-l-wafiwāt*, XV, p. 476.

¹⁶ AL-NUWAYRĪ, *Nihāyat al-'Irāb*, XXXI, p. 153. En effet, al-Nuwayrī rapporte qu'en 687 H. /1288, le sultan prend la décision d'arrêter le poste d'al-Šuğā'ī dans la *wizāra*, après avoir découvert que l'émir avait vendu des armes appartenant au sultan aux Francs. On rapporte aussi au sultan al-Manşūr Qalāwūn, l'injustice, les confiscations ainsi que les détentions qu'avait commis al-Šuğā'ī vis-à-vis des habitants du Caire surtout au cours des chantiers de construction. Ce qui fâche énormément le sultan, qui donna l'ordre tout de suite de libérer tous les détenus.

¹⁷ Le sultan al-Nāşir Muḥammad est déposé deux fois ; à l'âge de dix ans, (1^{er} r. 693-694 H. / 1293- 1294) , puis à l'âge de vingt-quatre ans (2nd r. 698- 708 H. / 1298-1308). Il reprend le pouvoir pour une troisième fois et règne pendant trente et un ans (3^{ième} r. 709-741 H. / 1310-1341).

¹⁸ AL-ŞAFADI, *al-Wāfi bi-l-wafiwāt*, XV, p. 476.

¹⁹ TAGRI BIRDI, *al-Manhal al-Şāfi*, VI, p. 81.

qui décident de s'en débarrasser. Al-Šuġāī est donc brutalement tué par les émirs de Kitbuġā²⁰ le 24 Šafar²¹. Il avait presque cinquante ans²².

L'émir était largement connu pour sa cruauté et son injustice, ce que j'expliquerai plus en détail en présentant les chantiers qu'il a dirigé. En tout cas, Le jour de son assassinat, le peuple cairote s'est senti enfin soulager. Les historiens rapportent des scènes de joies, al-Šafadī écrit *daqat al-bašā'ir*, les bonnes nouvelles ont résonné dans la ville du Caire, marquant la fin d'un tyran. Non seulement les tambours ont annoncé la bonne nouvelle, mais al-Šafadī décrit aussi comment la tête de cet émir a fait le tour de la ville où le peuple n'a pas arrêté de l'insulter et de lui donner des claques. Il est cependant assez rare de trouver des scènes aussi barbares, montrant la réaction violente des Cairotes. Ceci révèle le niveau d'injustice et de conditions pénibles que cet émir a imposé aux habitants de la ville²³.

Chantiers pour le sultan

L'émir al-Šuġāī est le premier nom d'émir mamlouk, clairement répertorié dans les sources, pour avoir mis en place des projets du sultan. Nous trouvons des textes montrant directement l'association de l'émir avec le travail. Cependant, le mot *šādd* n'est pas clairement mentionné. Nous sommes encore avant la création officielle du poste. Pourtant, les historiens et surtout Maqriẓī utilisent des phrases comme : *il était responsable de l'architecture*²⁴ ou encore *sous la mains d'al-Šuġāī*. Seul Nuwayrī utilise un mot de la même famille que le mot *šādd* : *mušiddan 'alā al-'imāra*²⁵, ce qui démontre le rôle de l'émir al-Šuġāī sur le chantier. Ainsi, nous pouvons fermement justifier, qu'il a occupé les fonctions d'un *šādd* sur les chantiers du sultan. Voici la liste des chantiers qu'il a dirigés au Caire :

²⁰ AL-ŠAFADI, *A'yān al-'Ašr*, V, p. 78.

²¹ TAGRI BIRDI, *al-Manhal al-Šāfi*, VI, p. 83.

²² AL-ŠAFADI, *al-Wāfi bi-l-wafiwāt*, XV, p. 477.

²³ AL-ŠAFADI, *al-Wāfi bi-l-wafiwāt*, XV, p. 476.

²⁴ MAQRIZI, *Hiṭaṭ*, AFS, IV, p. 701, :

« *Tawalā al-Šuġāī amr al-'imāra*, *تولى الشجاعى أمر العمارة*, »

²⁵ AL-NUWAYRI, *Nihāyat al-'Irāb*, XXXI, p. 106.

1. **Bimaristān et Madrasa du sultan al-Manšūr Qalāwūn.**
2. **Mausolée de Fātima Ḥātūn.**
3. **Turba pour le père du sultan Qalāwūn et son fils.**
4. **Rafraf à la Citadelle**

Et à Damas :

5. **Le Maydān**

Tagrī Birdī présente al-Šuḡā'ī, comme un homme de grande expérience politique, mais aussi avec une expérience architecturale²⁶. Effectivement, nous le trouvons à la tête d'un des chantiers architecturaux les plus importants dans l'histoire des sultans mamlouks. Ce n'est autre que le complexe, madrasa, mausolée et *bimaristān* du sultan al-Manšūr Qalāwūn, construit seulement en onze mois, en 683 H./1284. Après la fin des travaux de la Madrasa, al-Šuḡā'ī fut remercié par plusieurs poètes. Nous trouvons dans les écrits des historiens de l'époque, plusieurs vers rimés composés pour glorifier l'architecture incomparable de cet édifice²⁷. Je rapporte ici un vers, qui résume le tout. Il est composé par Ma'īn al-Dīn b. Tūlū :

لتصحيح الأديان والأبدان²⁸

أنشأت مدرسة ومارستانا

Et la traduction :

Tu as construit une madrasa et
un *maristān*

Pour rectifier les religions et
les corps humains

Malgré tous ces remerciements, ceci ne va pas stopper le grand débat qui a eu lieu, sur la validité de prier sur un terrain acheté par contrainte²⁹ et dans un bâtiment construit par la force.

²⁶ TAGRI BIRDI, *Manhal al-Šāfi*, VI, p. 80.

²⁷ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, AFS, IV, p. 701.

²⁸ TAGRI BIRDI, *Manhal al-Šāfi*, VI, p. 81.

²⁹ Le terrain du complexe du sultan al-Manšūr Qalāwūn était à l'origine une *qā'ā* qui appartenait à Sitt al-Mulk (la sœur du sultan Fatimide al-Hākim qui a régné entre 386-411 H. /996-1021). A l'époque de l'initiation du projet, la *qā'ā* était connue par al-Dār al-Quṭbiyya et elle appartenait aux descendants de Quṭb al-Dīn Aḥmad b. al-Malik al-'Adil Abī Bakr b. Ayūb. Maqrīzī rapporte comment Qalāwūn prend la décision de l'acheter en l'échangeant avec Qaṣr al-Zumurud qui ne se trouvait pas loin, dans la Raḥbā de Bāb al-'Id. Évidemment, le sultan voulait à tout prix s'approprier cette *dār* précisément, puisqu'elle se trouvait sur un emplacement exceptionnel dans la ville, en face du mausolée du dernier sultan Ayyubides, al-Šālīḥ Niḡm al-Dīn Ayyūb (r. 637-646 H. / 1240-1249), et de la madrasa du grand sultan mamlouk, al-Zāhir Baybars (r. 658-676 H. / 1260-1277). Mais apparemment cet achat/échange a eu lieu sous la contrainte, et sans le consentement des propriétaires, qui n'avaient plus le

En effet, nous avons des témoignages divers dans les sources, qui expliquent l'opération de l'achat du terrain et aussi les conditions austères du travail sur le chantier. Tout cela a incité les *šayḥ*-s à y interdire la prière. Al-Šuġā'ī consulte l'un d'eux pour annuler cette interdiction, le Šayḥ Taqī al-Dīn Muḥammad b. Daqīq al-Īd, qui s'adresse à al-Šuġā'ī, lui dit :

« Et toi, si tu as exécuté ce travail avec l'intention d'en faire bénéficier les gens, tu auras ta récompense. Mais si c'était plutôt pour impressionner ton maître et lui montrer ton pouvoir, tu ne recevras rien à la fin³⁰. »

Al-Šuġā'ī lui répond que Dieu seul connaît les intentions. Une réponse qui va anéantir les doutes du *šayḥ*, puisqu'il prend donc la décision d'enseigner dans la *qubba* du sultan Qalāwūn³¹. Bonne intention ou pas, nous n'avons aucun doute sur le fait qu'al-Šuġā'ī était un homme dur avec ses travailleurs. Cet émir est assez connu pour son caractère féroce et cruel. En le présentant, les sources soulignent toujours comment il était un homme rude, avec une nature injuste, qui s'orientait vers la vengeance et l'oppression. Bref, c'était un tyran³². Nous aborderons avec plus de détail les conditions de travail sur ses chantiers dans le Chapitre VIII de la Partie III.

En dehors du chantier du complexe d'al-Manšūr Qalāwūn, al-Šuġā'ī a aussi été responsable de la construction de deux mausolées. Le premier appartenait à l'épouse du sultan Qalāwūn, Fāṭima Ḥatūn (Figure 3), connue aussi sous le nom d'Umm al-Šāliḥ. Cet édifice, qu'il construisit aussi en 683 H. / 1285, l'année de la construction du complexe du sultan, est toujours existant. Il se trouve aux alentours de la mosquée de Sayyida Nafisa. Le second mausolée se trouvait aussi dans les environs, pourtant je ne suis pas certaine qu'il existe encore³³. Le sultan y enterre son

choix devant la volonté du sultan. Maqrīzī ajoute que les femmes ont dû quitter les lieux à la hâte. Voir Maqrīzī, « *Ḥiṭaṭ* », éd. AFS., IV, p. 692, 698.

³⁰ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS., IV, p. 700.

"وانت ان كان وقوفك فى عمله بنية نفع الناس فلك الأجر، وإن كان للأجل أن يعلم أستاذك علو همتك فما حصلت على شيء"

³¹ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS., IV, p. 700.

³² AL-ŠAFADI, *al-Wāfi bi-l-wafiwāt*, XV, p. 476.

³³ Il n'existe pas sur le plan du Caire des monuments islamique (publié en 1948).

père et un de ses fils. Nous n'avons pas de date exacte pour ce chantier, à part qu'il était antérieur à la date de construction du complexe de Bayn al-Qaṣrayn³⁴.



Figure 1 Vue à l'intérieur du Mausolée du sultan al-Manṣūr Qalāwūn
©Rahmo

Une question se pose : l'émir al-Šuġā'ī était-il aussi en charge de la construction du Mausolée du sultan al-Aṣraf Ḥalīl (Figure 1), toujours dans le même voisinage ? Il est fort possible puisque cet édifice est construit en 687 H. / 1288, avant le départ d'al- Šuġā'ī à Damas. Mais nous n'avons trouvé aucun indice dans les sources. K. A. C Creswell a aussi supposé que le travail de ces deux édifices aurait pu être celui du même architect³⁵. Pour ce même sultan, Maqrīzī ajoute qu'il lui construit un *raḡraf* à la Citadelle. Ce belvédère sera démoli en 712 H. / 1312 par le sultan al-Nāṣir Muḡammad et remplacé par le Burġ al-Raḡraf³⁶. Voici donc les quatre chantiers se trouvant au Caire et répertoriés dans les sources en association avec l'émir al-Šuġā'ī.

³⁴ AL-NUWĀYRĪ, *Nihāyat al-'Irāb*, XXXI, p. 105.

³⁵ K. A. C. CRESWELL, *Muslim Architecture in Egypt*, II, p. 215.

³⁶ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 118.



Figure 2 Photo prise au début du XXe siècle du reste du minaret du mausolée de Fāṭima Ḥātūn, et du dôme du mausolée du sultan al-Aṣraf Ḥalīl © Creswell Archives

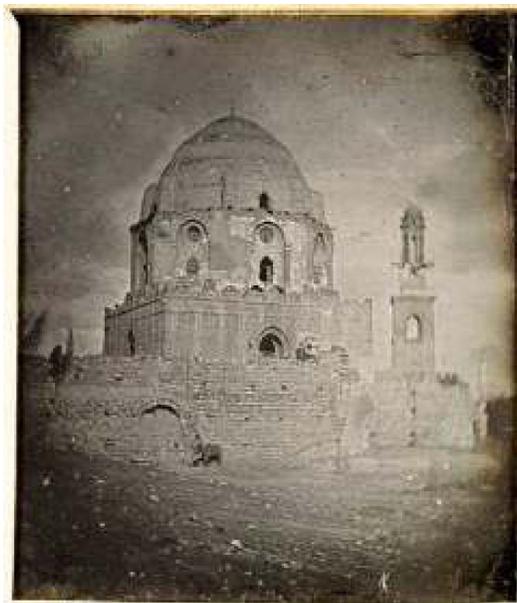


Figure 3 Photo prise en 1843 montrant le minaret de Fāṭima Ḥātūn, ainsi que du dôme du mausolée du sultan al-Aṣraf Ḥalīl © Joseph Philiber

Pendant son séjour à Damas comme *nā'ib*, il ne va pas arrêter son activité dans le domaine de la construction. Mais dans ce cas, il sera plutôt en charge d'un chantier urbain et non d'un édifice. L'émir lance un projet assez important, par ordre du sultan al-Aṣraf Ḥalīl. Ce dernier lui demande d'agrandir la place principale de la ville, connue sous le nom d'*al-midān*, afin de pouvoir y mettre plus de chevaux. Pour ce projet, nous trouvons aussi des vers composés par 'Alā' al-Dīn

al-Wadā'ī qui expliquent comment la venue de ce prince va changer la ville grâce à sa générosité financière:

يأتى دمشق ويطلق أمواله

علم الأمير بإذن السلطان الورى

لتكون أوسع للجواد مجاله³⁷

فلأجل ذلك زاد فى ميدانها

Et voici la traduction:

'Alam l'émir par ordre du sultan

Arrive à Damas et dépense de l'argent

Pour cela il agrandit dans son *midān* (celui de Damas)

Pour donner plus d'espace au cheval

Chantiers personnels

Al-Şujā'ī avait sans doute une expérience architecturale satisfaisante, lui permettant de gérer ces multiples chantiers. Il jouissait aussi d'un statut important dans l'État. Pourtant, il est étonnant d'apercevoir qu'il ne va laisser aucun bâtiment commémorant son nom. À part les constructions faites pour les sultans al-Manşūr Qalāwūn et al-Aşraf Ḥalīl, son nom n'apparaît dans aucune construction personnelle.

Néanmoins, son nom est retrouvé avec le terrain de Birkat al-Şu'aybiyya près de Birkat al-Ḥabaš. Ce terrain était loué par l'émir Izz al-Din al-Afram. Mais, après la mort de ce dernier, al-Şuğā'ī s'en empare et confisque les rives donnant sur le Nil. Il paye l'achat avec de l'argent du *Bayt al-māl*³⁸. Mais à part pour ce terrain, nous n'avons aucun indice sur son activité architecturale personnelle.

1.B. L'émir Sayf al-Dīn Kahardās/ Kahardāš al-Manşūrī al-Zarrāq

Mort à Damas en :

714 H. / 1315

Sous les sultans :

**al-Manşūr Qalāwūn
al-Nāşir Muḥammad b.
Qalāwūn**

³⁷ AL-ŞAFADĪ, *al-Wāfi bi-l-wafiwāt*, XV, p. 478.

³⁸ MAQRIZĪ, *Ḥiṭaṭ*, AFS, III, p. 528.

Autre fonction : **à la tête de l'expédition
de l'île d'Arwad
Responsable du *naft***

Selon Ibn Taġrī Birdī, nous sommes devant un grand et prestigieux émir mamlouk³⁹. Il a été à la tête de l'expédition qui conquiert l'île d'Arwad en 702 H. / 1302⁴⁰, le dernier territoire resté encore sous la dominance des Croisés dans la région⁴¹. Ce prince était très intelligent et avait de grandes compétences intellectuelles. D'ailleurs, c'était un grand collectionneur de manuscrits et d'ouvrages scientifiques⁴². Kahardāš était aussi responsable du *naft*⁴³. Deux ans avant sa mort, il effectue le pèlerinage avec le sultan al-Nāsir Muḥammad⁴⁴. Il est présent dans les *Ḥiṭat* de Maqrīzī, en connection avec les chantiers suivants :

Chantier pour le sultan

- 1. Reconstruction du minaret de la madrasa du sultan al-Manṣūr Qalāwūn.**
- 2. La Mosquée de Sayyida Nafīsa.**

L'émir Kahardāš était responsable de la reconstruction du minaret de la Madrasa Manṣuriyya (Figure 4) dans le complexe du sultan al-Manṣūr Qalāwūn. Nous n'avons pas de date exacte, mais ce projet prend place après le tremblement de terre de 702 H. / 1302⁴⁵. Cette information est retrouvée avec Maqrīzī qui nous dit que l'émir était responsable de la construction de son minaret : *tawallā 'imārat ma'dānat al-madrasa*. Cependant, Maqrīzī ne cite pas explicitement s'il était son *šādd*. Une dizaine d'années plus tard, nous retrouvons cet émir sur le chantier de la mosquée de Sayyida Nafīsa : En présentant son *mašhad*, construit par ordre

³⁹ TAĠRĪ BIRDĪ, *al-Manhal al-šāfi*, IX, p. 153.

⁴⁰ Arwād (Arados en grec) est une île en face de la ville de Ṭarṭūs en Syrie. Lors des Croisades, l'île est prise par les Templiers qui y construisent une forteresse. Ils y restent jusqu'en 1302.

⁴¹ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, AFS, III, pp. 207, 618.

⁴² AL-ŠAFADI, *A'yān al-'ašr*, IV, pp. 161 ; IBN ḤAĠAR, *Durarr*, III, p. 370.

⁴³ IBN ḤAĠAR, *Durarr*, III, p. 369. Je ne suis pas certaine de la nature de ce produit. S'agit-il d'un produit pétrolier comme celui utilisé lors des batailles, où le *naft* est une arme de guerre ? On trouve aussi les lanceurs de *naft*. Sur les armes des combats voir chapitre V dans : A. ZOUACHE, *Armées et combats en Syrie*.

⁴⁴ IBN ḤAĠAR, *Durarr*, III, p. 370.

⁴⁵ TAĠRĪ BIRDĪ, *al-Manhal al-šāfi*, IX, p. 153.

du sultan al-Nāšir Muḥammad en 714 H. / 1314, Maqrīzī mentionne que l'émir Kahardāš était responsable de la construction de cette mosquée : *Mutawallī 'imārat haḍā al-ḡāmi*⁴⁶.



Figure 4 Les deux minarets des sultans Qalāwūn (gauche) et celle de son fils al-Nāšir Muḥammad (droite) ©Salah el-Nazir.

⁴⁶ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p.306; éd. AFS., IV, p. 214.

Nous savons, d'après Maqrīzī, que le *dīwān* est créé en 713 H. / 1313, donc un an avant la construction de cette mosquée. Nous savons aussi que L'émir Aqsunqur al-Rūmī était en charge de la direction du *dīwān*, lors de sa création. Pourtant, avec ce chantier, Maqrīzī cite clairement que Kahardāš était le *mutawallī šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya*⁴⁷. Donc, non seulement il était responsable de la construction de cette mosquée et son *šādd*, mais il était aussi en charge de toutes les constructions effectuées au nom du sultan. Kahardāš meurt la même année. Un an après, Ibn Ḥaḡar précise que l'émir Aqsunqur est nommé pour le poste. Est-ce pour une seconde fois ?

Chantiers personnels

Toujours dans les *Ḥiṭāt*, nous trouvons que l'émir avait construit une *dār* à la sortie de Bāb al-Naṣr, qui sera connue pendant l'époque de l'historien par Dār al-Ḥaḡib, son autre propriétaire. Bien entendu, puisqu'elle fut achetée par l'émir Sayf al-dīn Baktimur al-Ḥaḡib après la mort de Kahardāš⁴⁸. Cette *dār* a maintenant disparu. Il avait aussi une autre maison à Damas, la Dār al-Qumayrī, derrière la madrasa Qumayriyya⁴⁹, mais nous ne savons pas s'il l'a construite ou s'il l'a simplement achetée.

⁴⁷ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭāt*, éd. B., II, p.306; éd. AFS., IV, p. 214.

⁴⁸ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭāt*, AFS, III, pp. 207, 463.

⁴⁹ AL-ŞAFADĪ, *A'yān al-'aṣr*, IV, pp. 161-2.

1.C. L'émir 'Ala' al-Dīn Aqbuġa min 'Abd al-Wāḥid

Mort en :	744 H. /1343
Sous les sultans :	al-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn al-Manṣūr Abū Bakr al-Muẓaffar Kuġuk al-Ṣāliḥ Ismā'īl
Autres fonctions:	<i>Uṣṭādār, Muqaddim al-mamalik, Nā'ib Ḥums, Nā'ib Damas.</i>

En plus de sa fonction de *šādd*, Aqbuġa 'Abdel Wāḥid était aussi un des *amīr-s alif* du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Cet émir mamlouk arrive au Caire avec le marchand 'Abd al-Wāḥid qui le présente au sultan. D'ailleurs, le nom de ce dernier restera associé au sien pendant toute sa vie. Il commence sa carrière par occuper le poste de *šādd al-'amā'ir*⁵⁰, une fonction qu'il accomplit parfaitement, ce qui incite le sultan à le nommer *ustadār* en 733 H. / 1332, pour remplacer l'émir 'Alā' al-Dīn Muġaltay al-Ġamālī qui vient de décéder⁵¹. En plus de ces deux fonctions, Aqbuġa devient aussi *muqadim al-mamālik*⁵².

Il est possible que l'émir Aqbuġa ait occupé le poste de *šādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya* après l'émir Aqsunqur. Ce dernier étant le premier émir ayant occupé officiellement le poste après la création du *dīwān al-'amā'ir*. Aqbuġa a probablement occupé le poste de *šādd* vers la fin des années 720 H., début 730 H., puisqu'il devient *ustadār* vers 733 H. Voici ce que Maqrīzī nous rapporte :

« Il effectue une rénovation ? Au *dīwān* assez importante, qui sera tellement appréciée par le sultan, que celui-ci le récompense et le nomme *ustadār* (...), à tel point que tous ceux qui étaient dans la maison du sultan le craignaient et avaient peur de lui⁵³. »

⁵⁰ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭāṭ*, éd. AFS, IV, p. 544.

⁵¹ AL-ŠUĠĀ'Ī, *Tarīḥ al-Malik al-Nāṣir*, p. 126.

⁵² MAQRĪZĪ, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 384.

⁵³ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 384. :

Nous sommes devant un personnage qui a joué un rôle important dans la maison du sultan. En effet, les historiens mamlouks disent qu'il était le frère de la princesse Tuḡāy, la femme préférée du sultan al-Nāṣir et aussi la mère de son fils Anūk⁵⁴. De ce fait, Aqbugā était sans doute considéré comme un membre de la famille. Ce qui explique son extrême pouvoir, son prestige dans la cour mamlouke⁵⁵, ainsi que sa position assez proche du sultan.

Bien entendu, l'émir Aqbugā avait une autorité assez remarquable sur la cour ainsi que sur la maison du sultan. Il sera largement craint et redouté. Les sources le présentent comme étant un personnage avec un caractère violent, brutal et injuste⁵⁶. Ainsi, dans sa biographie, al-Ṣafadī en parle de la façon suivante :

« Il était, pendant le règne de son maître (al-Nāṣir Muḥammad), très capable, dominant, de grand pouvoir, de puissance et de tyrannie. Si l'on mentionne son nom à l'eau, elle gèle. En outre, si on le mentionne au charbon en feu, il s'éteint. Personne n'est important à son égard, il ne peut être soumis ou affaibli⁵⁷. »

Donc, non seulement il est redouté par les autres émirs et mamlouks, mais de plus il est fortement méprisé par les travailleurs des chantiers qu'il dirigeait. Avec chaque chantier présenté, Maqrīzī rapporte comment les travailleurs étaient mal traités et assez souvent non payés. Au moment du décès du sultan al-Nāṣir Muḥammad en 741 H. / 1340, il occupait toujours ces trois fonctions : *šādd*, *ustadār* et *muqadīm*. Mais à l'arrivée du fils du sultan au pouvoir, le sultan al-Manṣūr Abū Bakr, ses biens furent confisqués, et lui-même expulsé du Caire. Nous le retrouvons occupant le poste de *nā'ib* de Ḥums, puis de Damas, pendant le règne du sultan al-

" فنهض فيها (ديوان العمائر) نهضة أعجبت السلطان وعظمه وعمله أستدار (...) حتى صار من فى بيت السلطان يخافه ويخشاه. "

⁵⁴ IBN ḤAĠĠAR, *Durarr*, I, p. 391 ; MAQRIZI, *Ḥiṭāt*, AFS, IV, p. 786. IBN TAĠRĪ BIRDĪ, *al-manhal al-ṣāfi*, II, p. 480.

⁵⁵ TAĠRĪ BIRDĪ, *al-Manhal al-ṣāfi*, II, p. 480; D. BEHRENS ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 43.

⁵⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭāt*, éd. B., II, p. 384.

⁵⁷ MAQRIZI, *Ḥiṭāt*, éd. B., II, p. 384. :

" كان فى أيام أستاذة (الناصر محمد) فى غاية التمكن والقدرة والتسلط والبأس والجبروت ولو ذكر اسمه للماء جمد، أو أمر ذكره على الجمر خمد، ليس لأحد عنده مكانه ولا يجد له خضوعا ولا استكانة "

Muẓaffar Kuḡuk. Ensuite il sera emprisonné à Alexandrie au début du règne du sultan al-Şālih Ismā'il en 743 H. / 1342, enfin, mis à mort en 744 H. / 1343.

Chantier pour le sultan

1. La mosquée du sultan à la Citadelle

Il est à noter que le nom de l'émir Aqbuḡā n'est pas présent dans les sources avec les textes présentant la construction majeure du sultan al-Nāşir Muḡammad : la madrasa al-Nāşiriyya à Bayn al-Qaşrayn (694-96 H. / 1294-96). Il est possible que durant la construction de la madrasa, Aqbuḡā ait encore été un jeune mamlouk⁵⁸. Par contre, Maqrīzī précise dans ses Sulūk, que l'émir était bien le responsable de la mosquée du sultan à la Citadelle construite en 735 H. / 1335⁵⁹. Nous savons déjà qu'à l'époque de la construction de la mosquée, Aqbuḡā occupait le poste de *şādd al-'amā'ir al-sulṭāniyya*.

Aqbuḡā est également cité dans les sources en association avec d'autres chantiers prestigieux. Commençons tout d'abord avec les chantiers commandés par le sultan al-Nāşir Muḡammad. Effectivement, avec un sultan comme al-Nāşir, la ville du Caire va voir surgir un nombre considérable de projets, marquant une période de dynamisme architectural incomparable dans l'histoire du sultanat mamlouk. Nous trouvons Aqbuḡā en charge de quelques-uns de ces chantiers. Il est présent sur les chantiers de trois palais appartenant à des princes importants :

- 2. Le palais de l'émir Yalbuḡā al-Yaḡāwī.**
- 3. Le palais de l'émir al-Ṭanbuḡā al-Maridānī.**
- 4. L'isṭabl de l'émir Qūşūn (aggrandissement).**

Ces trois édifices étaient dans les environs de la Citadelle et les trois émirs étaient bien entendu, les préférés du sultan. Le palais de Yalbuḡā al-Yaḡāwī donnait sur la place Rumayla.

⁵⁹ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 380.

Celui d'al-Ṭanbuġā al-Maridānī au nord de celui de Yalbuġā⁶⁰. En retrait des deux précédents et de la place, se trouvait l'*istabl* de Qūṣūn. Aujourd'hui, seul l'*istabl* de Qūṣūn a survécu⁶¹. Celui de Yalbuġā al-Yaḥāwī fut démoli lors de la construction de la madrasa du sultan Ḥasan. Le palais d'al-Ṭanbuġā al-Maridānī fut probablement aussi démoli pour la même raison. Ces trois palais furent construits/agrandis par ordre du sultan al-Nāṣir Muḥammad. Étant le *šādd* du sultan, Aqbuġā était donc le responsable de ces chantiers. Pour l'inauguration de ces trois palais, Maqrīzī raconte comment le sultan ordonne à Aqbuġā de prendre en charge les préparatifs des festivités. Ce dernier était parmi les *arbāb al-waḏā'if* qui ont reçu des *tašrifāt sulṭāniyya*. Son nom fût le premier dans la liste rapportée par Maqrīzī, qui a aussi inclus l'émir Qūṣūn, l'émir Baštak et l'émir Tukuzdumur⁶².

Sur d'autres chantiers sultaniens, nous trouvons l'émir Aqbuġā responsable de la mise en place d'un *ḥūṣ* appartenant au sultan :

5. Ḥūṣ al-Ġanam, à la sortie de Bāb al-Qarāfa.

Maqrīzī explique comment cet endroit se trouvait sur l'emplacement d'une ancienne *birka* qui avait une superficie de quatre *feddān*-s. La pierre creusée était utilisée dans la construction des sept *qā'a*-s de la Citadelle. Mais ceci laissa un énorme trou. Pour faire le remblayage, le sultan demanda à ses émirs de cent, de prendre part au travail en utilisant leurs propres hommes pour la main d'œuvre, ainsi que leurs bêtes. Aqbuġā était le *šādd* du chantier, il est illustré dans les *Ḥiṭāṭ* en train d'encourager les hommes au travail. Le sultan était présent en personne chaque jour sur le chantier pour accélérer le travail. Avec tout cet élan et toute cette attention, la *birka* sera creusée en trente-six jours seulement. Mais, avec la chaleur de l'été et les conditions de travail intolérables, un nombre considérable d'ouvriers périrent sur le chantier⁶³.

⁶⁰ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, AFS., III, p. 233.

⁶¹ L'*istabl* de l'émir Qūṣūn, est aujourd'hui connu sous le nom de l'émir Yašbak min Mahdī. Le site est partiellement en ruine, et en voie de disparition si aucune intervention n'a lieu pour le restaurer ou au moins le consolider. L'intérieur est inaccessible. *Index* n° 266.

⁶² MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, III, pp. 234, 235.

⁶³ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, AFS., III, p. 741.

Finalement, voici les derniers chantiers de sultan, où Aqbugā est retrouvé. Cette fois-ci nous avons affaire à des projets concernant les eaux du Nil :

6. Un *ğisr* et des *sawāqi* sur le Nil

Le transport de l'eau du Nil vers la ville, sa Citadelle, ainsi que la protection des rives du Caire, fut toujours une préoccupation majeure dans les activités urbaines de tout souverain⁶⁴. L'émir Aqbugā fut le *šādd* de deux chantiers concernant le fleuve⁶⁵. Le premier a eu lieu en 738 H. / 1337. Seulement, avant d'entamer le chantier, le sultan commença par lancer un appel aux ingénieurs experts, Syriens, Irakiens mais aussi Égyptiens, afin de prendre leur avis technique à propos de ce projet de pont sur le Nil. Le fait de réguler le comportement du fleuve n'était certainement pas une tâche facile. Le Caire a toujours vécu à la merci de son Nil jusqu'à la construction des barrages d'Assouan dans les temps présents. Les rives du Nil étaient toujours endommagées par la violence du courant durant la crue du fleuve. Pour protéger la ville, le sultan eut l'idée de déplacer la force du courant du fleuve loin du Caire, situé sur la rive est du Nil et de dévier le courant vers la rive ouest. Le second projet a eu lieu en 741H. / 1340. Il consistait d'un canal près de Birkat al-Ḥabaš et dix puits. Sur ces puits, des *sawāqī* furent construites pour faire remonter l'eau du Nil vers la Citadelle⁶⁶.

Chantiers personnels

En le comparant avec les autres émirs présentés, Aqbugā est sans doute celui qui va construire le plus pour son compte personnel. Non seulement au Caire, mais aussi en Syrie : Maqrīzī rapporte que ses propriétés en Syrie coutent cinq cent mille dinars⁶⁷. Une somme assez importante à l'époque. Étant le responsable du *dīwān al-'amā'ir*, il avait tout contrôle sur les

⁶⁴ Voir V. Denizéau, *Conduire l'eau dans le Caire mamlouk*. Thèse de doctorat, université de Provence, 2010.

⁶⁵ AL-ŠUĠĀ'Ī, *Tarīḥ al-Malik al-Nāšir*, p. 95 ; MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 167.

⁶⁶ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 515.

⁶⁷ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 475.

chantiers royaux. Ce qui va lui faciliter l'accès aux matériaux de construction ainsi qu'à la main d'œuvre qu'il va bien exploiter⁶⁸. Ce privilège va lui permettre de lancer six projets personnels⁶⁹:

1. **Madrassa Aqbuğāwiya**
2. **Ḥanqāh Aqbuğāwiya (incluse dans la Madrasa)**
3. **Ḥānqāh dans la Qarafa**
4. **Palais/isṭabl**
5. **Sūq al-Saqṭiyīn**
6. **Ḥikr Āqbūgā (près de Qanṭarat al-sadd)⁷⁰**

L'émir commence le chantier de sa madrasa en 738 H. / 1337. Il choisit un terrain adjacent à la mosquée al-Azhar⁷¹ et y construit une madrasa/*ḥanqāh*⁷². Il voulait ainsi imiter l'émir Ṭaybars, qui s'était fait construire une madrasa au sud-est de la mosquée al-Azhar.⁷³ Actuellement, les deux madrasas font partie de l'ensemble de la mosquée. Le minaret de la madrasa Aqbuğāwiya est considéré comme l'un des exemples les plus importants parmi les minarets mamlouks, puisqu'il est le second minaret construit entièrement en pierre et non en briques comme c'était souvent le cas. Le premier minaret construit en pierre était celui de la Madrasa du sultan al-Manṣūr Qalāwūn à Bayn al-Qaṣrayn. Nous avons aussi de la chance avec cet édifice, car nous savons aussi le nom de son *muhandis* : *mu'allim* al-Suyūfī. Ce dernier était le *kabīr al-muhandisīn* du sultan al-Nāṣir Muḥammad⁷⁴, qui construisit également la mosquée de l'émir al-Ṭanbuğa al-Maridānī à Tabbāna. Pourtant, Aqbuğā ne sera pas le responsable de son

⁶⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. AFS., III, p. 544.

⁶⁹ Ce sont les projets répertoriés dans les *Ḥiṭāṭ*.

⁷⁰ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. AFS., III, pp. 384-85. Le premier qui urbanise le *ḥikr* est l'émir Ğankalī b. al-Bābā. Il était peuplé par un grand nombre de Tartars ayant émigré en Egypte, amis de cet émir. Urbaniser ce lieu était important pour assurer la sécurité du trajet entre le Caire et Fustāṭ.

⁷¹ Sur l'emplacement de la maison de 'Izz al-Dīn Ayduṃur al-Ḥuliy.

⁷² MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 426.

⁷³ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 387.

⁷⁴ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 384.

propre chantier. Il désigne un de ses émirs mamlouks pour suivre l'avancée du travail⁷⁵. Dans la madrasa il construit aussi une *qubba* où il est enterré⁷⁶.

Maqrizī explique comment son *šādd*, responsable du chantier de la madrasa, avait un caractère violent. Comme son maître, il était brutal vis-à-vis des travailleurs, à tel point qu'il les faisait travailler une journée gratuitement. L'historien raconte comment l'émir s'est emparé du terrain, en l'arrachant des mains des héritiers sans leur consentement. Il expose aussi un usage qu'il considère comme une trahison, puisque l'émir équipe le chantier avec du matériel, consacré en premier lieu pour les chantiers du sultan.⁷⁷ Ce chantier sera repris plus en détail dans le Chapitre VI de la Partie III.



Figure 5 Minaret et dôme de la Madrasa Aqbugāwiyya

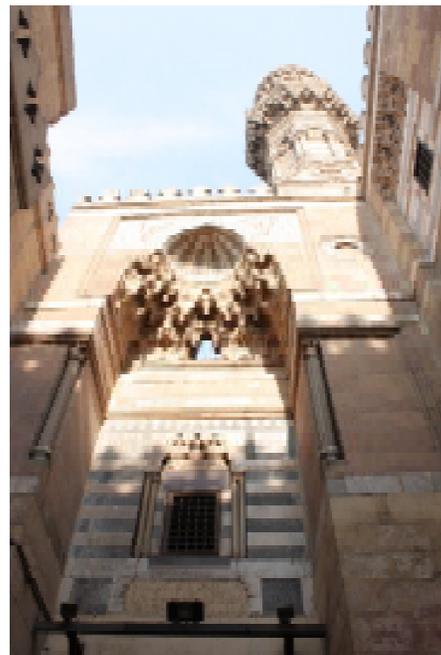


Figure 6 Vue à l'entrée de la Madrasa Aqbugāwiyya

⁷⁵ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 384.

⁷⁶ Lors d'une dernière visite à la madrasa, on m'a informée que le corps de l'émir a été déplacé à un endroit inconnu, pendant les derniers travaux de restauration dans la mosquée al-Azhar. Aujourd'hui la *qubba* a été transformée en un bureau administratif pour la mosquée.

⁷⁷ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 384.



Figure 7 Mihrāb de la Madrasa Aqbugāwiyya

Aqbugā s'est fait construire une autre *ḥanqah* dans la Qarafa. Elle est mentionnée par Maqrīzī⁷⁸ et al-Šuġā'ī⁷⁹, mais les sources ne précisent aucun détail sur sa localisation exacte. Nous savons aussi que sa résidence se trouvait dans les environs de sa madrasa. Pourtant, nous n'avons pas assez de détails pour savoir si Aqbugā l'avait construite lui même, ou s'il l'avait achetée. Mais il l'a sûrement réhabilitée à son goût⁸⁰.

En dehors de ces projets, essentiellement construits pour sa gloire personnelle, nous trouvons deux autres chantiers, plutôt entretenus pour générer des ressources pour le *waqf* de sa Madrasa Aqbugāwiyya⁸¹. Le premier est un souk en dehors de Bāb Zuwayla : Sūq al-Saqtiyyīn⁸². Le second est un *ḥikr* qu'Aqbugā avait réussi à s'en emparer⁸³. Il se trouvait dans le voisinage de Qanāṭir al-Sibā' et les Sabā' Saqāwāt⁸⁴. La *ḥikr* va porter le nom d'Aqbugā, bien qu'il ait été urbanisé par un autre émir auparavant.

⁷⁸ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. AFS., IV, p. 792.

⁷⁹ AL-ŠUĠĀ'Ī, *Tarīḥ al-Malik al-Nāṣir*, p. 118.

⁸⁰ AL-ŠAFADĪ, *A'yān al-'aṣr*, II, p. 481.

⁸¹ MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. AFS., III, pp. 385.

⁸² MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. B., II, p. 106; éd. AFS., III, p. 349.

⁸³ Le premier qui l'urbanise était l'émir Ġankalī b. al-Bābā. Il était peuplé par un grand nombre d'immigrants Tartars qui étaient amis avec cet émir. Urbaniser ce lieu était important pour assurer la sécurité du chemin sud, entre le Caire et Fustāt. MAQRIZI, *Ḥiṭāṭ*, éd. AFS., III, pp. 384-85.

⁸⁴ Aujourd'hui près de la mosquée de Sayyida Zaynab.

1.D. Aqsunqur⁸⁵ al-Rumi, Šams al-Din min ‘Abd al-Waḥid

Dans les sources, nous trouvons trois émirs mamlouks qui ont porté le nom d’Aqsunqur et qui étaient contemporains. Nous sommes sûrs qu’au moins un des trois a officiellement occupé le poste de *šādd al-‘amā’ir al-sulṭaniyya*. Nous trouvons aussi une autre explication qui peut faire comprendre qu’un deuxième a exercé cette fonction. Commençons tout d’abord avec l’émir qui a été, de façon sûre, nommé *šādd* : Aqsunqur al-Rūmī.

Mort à Damas en :	740 H. /1339
Sous le sultan :	al-Nāšir Muḥammad
Autres fonctions ;	<i>Amīr aḥūr,</i> <i>Nā’ib Alep,</i> <i>Amīr Ṭablāḥāna à Damas</i>

Aqsunqur était parmi les émirs *ūšāqiyya* du sultan al-Nāšir Muḥammad. Il avait été vendu au sultan par le même marchand que l’émir Aqbuḡā, présenté précédemment. Tous les deux garderont le nom « *min ‘Abd al-Waḥīd* », attaché à leurs noms. Aqsunqur commence par occuper le poste d’*amīr aḥūr* pendant un certain temps, puis le sultan le désigne pour devenir le *šādd al-‘amā’ir al-sulṭaniyya*⁸⁶. En comparant les dates de son occupation du poste avec celles des émirs Aqbuḡā et Kahardāš, il est fort probable qu’Aqsunqur soit le premier émire qui va occuper ce nouveau poste officiel dans l’administration mamlouke. D’ailleurs, ceci peut expliquer le fait que cette fonction de *šādd al-‘amā’ir* sera associée à son nom jusqu’à la fin de ses jours.

Ibn Ḥāḡar précise qu’il commence par exercer ce poste en 715 H. / 1315⁸⁷, tout au début du troisième règne du sultan al-Nāšir Muḥammad. Pourtant, dans les *Sulūk* Maqrīzī lui attribue ce poste deux ans avant avec la création du *dīwān* en 713 H. / 1313⁸⁸. Une confusion entre historiens ? Je tiens à soutenir la date rapportée par Maqrīzī. Il est possible qu’Ibn Ḥāḡar rapporte son occupation du poste pour une seconde fois, après le décès de l’émire Kahardāš. Doris Behrens-

⁸⁵ Aqsunqur signifie le faucon blanc.

⁸⁶ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. B., II, p. 309 ; éd. AFS., IV, p. 238.

⁸⁷ IBN ḤAĠAR, *Durarr*, I, p. 393 ; MAQRIZI, « *Muqaffā* », II, p. 264.

⁸⁸ MAQRIZI, *Sulūk*, II, p. 130.

Abouseif mentionne qu'il garde le poste pendant presque 3 ans, jusqu'en 717 H./1318⁸⁹. Je pense qu'elle a basé cette conclusion sur le fait que l'émir quitte le Caire pour s'installer quelques temps à la Mecque, par ordre du sultan. Mais, selon Ibn Ḥaġār, ceci a eu lieu en 719 H. / 1319, d'où un décalage de deux ans. Pourtant, l'émir est retrouvé, trois ans après, en 722 H. /1322 sur le chantier de la *Ṭablaḥāna* de la Citadelle du Caire. Aurait-il repris le poste à son retour au Caire ? Ensuite, un an après on le retrouve sur un autre chantier sultanien. Il s'agit de la fameuse *ḥanqāh* du sultan al-Nāṣir Muḥammad à Syracuse, un chantier qui commence en 723 H. / 1323 et dure deux ans⁹⁰.

En dehors de ces deux chantiers sultaniens, nous le trouvons exécutant d'autres projets, mais pour son compte personnel. Maqrīzī raconte comment l'émir avait amassé une grande fortune pendant sa carrière de *šādd* au Caire, ce qui va lui permettre de payer ses projets architecturaux⁹¹. Cependant, en 728 H./ 1327, il sera dénoncé auprès du sultan pour avoir abusé de son poste, en exécutant plusieurs constructions personnelles, comme nous allons le voir, en achetant et en confisquant de nombreuses propriétés. Ceci a ennuyé énormément le sultan, qui va le forcer à payer une somme d'argent pour être pardonné. Grâce au soutien de l'émir Qūsūn, il échappe à la prison et il est envoyé en Syrie pour devenir *nā'ib* à Alep⁹². Mais en 735 H. / 1334, tous ses biens sont confisqués et il est emprisonné à la citadelle d'Alep⁹³. En 738 H. / 1337 il est libéré. Mais il ne retournera plus au Caire. Il est détenu une seconde fois, jusqu'à ce que l'émir Qūsūn, lui redonne à nouveau sa liberté et le nomme à un autre poste en Syrie. Cette fois-ci, Aqsunqur devient le responsable de la *Ṭablaḥāna* à Damas, où Il meurt en 740 H. / 1339⁹⁴.

⁸⁹ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 43.

⁹⁰ MAQRĪZĪ, *Sulūk*, II, p. 261.

⁹¹ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. B., II, p. 309 ; éd. AFS., IV, p. 238.

⁹² MAQRĪZĪ, *Muqaffā*, II, p. 264.

⁹³ IBN ḤAĠĀR, *Durarr*, I, p. 393.

⁹⁴ AL-ŠUĠĀ'Ī, *Tariḥ al-Malik al-Nāṣir*, p. 25.

Chantier pour le sultan

Malgré l’abondance des chantiers effectués pendant le règne du sultan al-Nāšir Muḥammad, nous ne trouvons le nom de l’émir Aqsunqur présent qu’avec trois chantiers seulement, le premier a eu lieu sept ans après la date de son occupation du poste de *šādd al-‘amā’ir al-sulṭāniyya*⁹⁵ :

1. La Ṭablaḥāna de la Citadelle
2. La demeure de l’émir Karīm al-Dīn al-Kabīr
3. La Ḥānqāh de Siryacuse

Le chantier de la Ṭablaḥāna ne peut être comparé avec les autres constructions complexes effectuées au temps du sultan al-Nāšir Muhammad. Premièrement, aucune trace ne subsiste et deuxièmement, il était constitué principalement d’une cour non couverte pour accueillir la troupe musicale du sultan⁹⁶. Ce lieu avait une valeur symbolique assez importante, puisque cet orchestre militaire jouait tous les soirs après la prière du *Mağrib*⁹⁷. En revanche, le nom de cet émir est retrouvé en association avec deux autres chantiers architecturaux. Le premier est la demeure d’un des émirs du sultan ; l’émir Karīm al-Kabīr. Une maison construite en 721 H. / 1321, donnant sur les bords de Birkat al-Fil et où l’émir Aqsunqur était le responsable de la construction⁹⁸. Le second est un des chantiers les plus célèbres du règne du sultan al-Nāšir Muḥammad. Il s’agit de la Ḥānqāh de Syracuse et des constructions qui ont eu lieu dans ses environs (palais pour les émirs, mosquée pour la prière du vendredi, *ḥammām*, cuisine). Pour ce projet Maqrīzī cite que l’émir était responsable de retrouver la main d’œuvre. A-t-il aussi géré le chantier ? Il est fort possible seulement l’historien ne donne pas d’autres détails. Ce chantier est terminé en 725 H. / 1325. Cependant, le poste de *šādd al-‘amā’ir* restera associé avec son nom

⁹⁵ QALQAŠANDĪ, *Šubḥ al-‘āšā*, II, p. 134; IV, p. 8, 9, 13. MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS., III, pp. 690.

La Ṭablaḥāna se trouvait entre bāb al-Silsila et bāb al-Mudarrağ. Son emplacement est occupé aujourd’hui par *dār al-Mahfūzāt* (l’ancien *Daftarḥāna*). La *Ṭablaḥāna* est un mot composé deux mots : *ṭabl* (tambour) et *ḥāna* (lieu, maison)

⁹⁶ La troupe portait aussi le nom de *Ṭablaḥāna*.

⁹⁷ MAQRĪZĪ, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS., III, pp. 691.

⁹⁸ Maqrīzī, *Sulūk*, II, p. 232.

quinze ans après. Ainsi, l'émir sera particulièrement nommé Aqsunqur *šādd al-'amā'ir*, jusqu'à la fin de ses jours⁹⁹.

Chantiers personnels

La présence de l'émir à la tête de la direction du *dīwān al-'amā'ir*, lui facilite certainement l'accès aux engins du chantier, à la main-d'oeuvre et aux matériaux de construction, comme nous l'avons vu auparavant avec les chantiers de l'émir Aqbugā. Ajoutons que l'émir avait accumulé une grande fortune personnelle, il avait donc moins de soucis financiers. Cet accès illimité des ressources de *diwān*, ainsi que sa ressources personnelles, vont lui permettre de lancer cinq projets dans les environs de la Birka al-Nāširiyya :

- 1. Qanṭarat Aqsunqur**
- 2. Mosquée Aqsunqur**
- 3. une maison**
- 4. deux hammams.**

En effet, la *qanṭara*, qui sera connu sous le nom de Qanṭarat Aqsunqur, est exécutée en 725 H. / 1325, sur le grand *ḥaliğ* près du Qabū al-Kirmānī¹⁰⁰. Elle est réalisée quatre ans après la construction de sa mosquée¹⁰¹ qui se trouvait sur la rive de la Birkat Nāširiyya¹⁰². Sa demeure et les deux hammams donnaient aussi sur la rive de la *birka*. L'émir avait sans doute un goût raffiné pour l'art et l'architecture, puisque Maqrīzī décrit que sa maison était impressionnante « *ğalīlā* ».

Aujourd'hui la *birka* est urbanisée, mais il est possible de détecter encore son ancien rivage. La maison et les deux hammams ont disparu depuis longtemps, la *qanṭara* aussi, mais il existe toujours une trace de sa mosquée. La mosquée retrouvée est bien proche de l'ancien rivage de

⁹⁹ AL-ŠUĞA'Ī, *Tarīḥ al-Malik al-Nāšir*, p. 90.

¹⁰⁰ AL-ŠUĞA'Ī, *Tarīḥ al-Malik al-Nāšir*, p. 90

¹⁰¹ A. MUBARAK, *Ḥiṭaṭ tawfiqiyya*, V, p. 52.

¹⁰² MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS., III, p. 492; IV, p. 238.

la *birka*, mais elle ne donne pas sur Suwayqat al-Sabā‘īn, la rue mentionnée dans les *Ḥiṭaṭ*, où la mosquée devait être placée¹⁰³.

Je suppose qu’il y a eu ici une confusion, car, même si nous prétendions que la mosquée d’Aqsunqur était un grand édifice, il est difficile qu’elle soit localisée sur la *suwayqa* et, en même temps, qu’elle donne sur la rive de la *birka*. Par ailleurs, il n’existe aucune mosquée sur la *suwayqa*, la mosquée la plus proche serait celle de *Sitt Miska* construite une vingtaine d’années plus tard¹⁰⁴. Cette mosquée retrouvée porte aujourd’hui le nom de Sidī Muḥammad Ābū Ṭabl. Elle est répertoriée sur la carte dressée par les savants français pendant l’expédition de 1798. Une note importante, ajoutée, mentionne que la prière s’y effectuait encore à cette époque, malgré son état ruiné. Les savants lui donnent le nom de Gâma’ Hârt el-Saqqâyn¹⁰⁵. Sur le plan des monuments historiques, publié en 1948¹⁰⁶, nous retrouvons cette mosquée, non classée, portant le nom du Šayḥ Ābū Ṭabl mais aussi suivi par celui d’Aqsunqur. Ce qui confirme que la construction présente est une reconstruction de la mosquée d’Aqsunqur. Son emplacement est bien correct vis-a-vis de la *birka*. C’est sans doute la mosquée rapportée par Maqrīzī. Mais Maqrīzī s’est-il trompé? A-t-il confondu Suwayqat al-Sabā‘īn et Ḥārat al-Saqqā’yīn, où se trouve actuellement la mosquée? Sinon, une mauvaise transcription du manuscrit¹⁰⁷ est-elle possible? Notons que les deux mots se ressemblent considérablement en arabe, avec une différence entre deux lettres seulement.

Une autre trace de cet émir est retrouvée dans le voisinage de la mosquée. Il s’agit d’un mausolée portant le nom d’Aqsunqur. Cependant, elle n’est pas présente dans les écrits des historiens mamlouks. Qubbat Aqsunqur al-Rūmī¹⁰⁸ est construite en 740 H. / 1339¹⁰⁹, l’année du

¹⁰³ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, éd. AFS., III, p. 492; IV, p. 238.

¹⁰⁴ La mosquée de al-Sit Miska est construite en 740 H. / 1339.

¹⁰⁵ DE, *Kaire*, III^e, Q-12, n°217 (Ĝami’ Ḥarīt al-Saqqā’yīn)

¹⁰⁶ Il n’y a aucun numéro d’index pour cette mosquée, seul le nom est indiqué.

¹⁰⁷ Notez la grande ressemblance en arabe entre les deux mots : al-saqqā’yīn السقايين et al-sabā‘īn السباعيين.

¹⁰⁸ *Index* n° 310.

¹⁰⁹ Selon les informations retrouvées dans la base de données du site officiel des Monuments Islamiques, du ministère des Antiquité. (<http://www.cim.gov.eg>).

décès de notre émir à Damas. Cette *qubba* se trouve sur 'Atfat al-Anšārī et elle n'est pas loin de l'ancien emplacement de Qanṭarat Aqsunqur. L'émir Aqsunqur y est-il vraiment enterré ? Si c'est le cas, ce mausolée serait le premier mausolée de *šādd* connu.

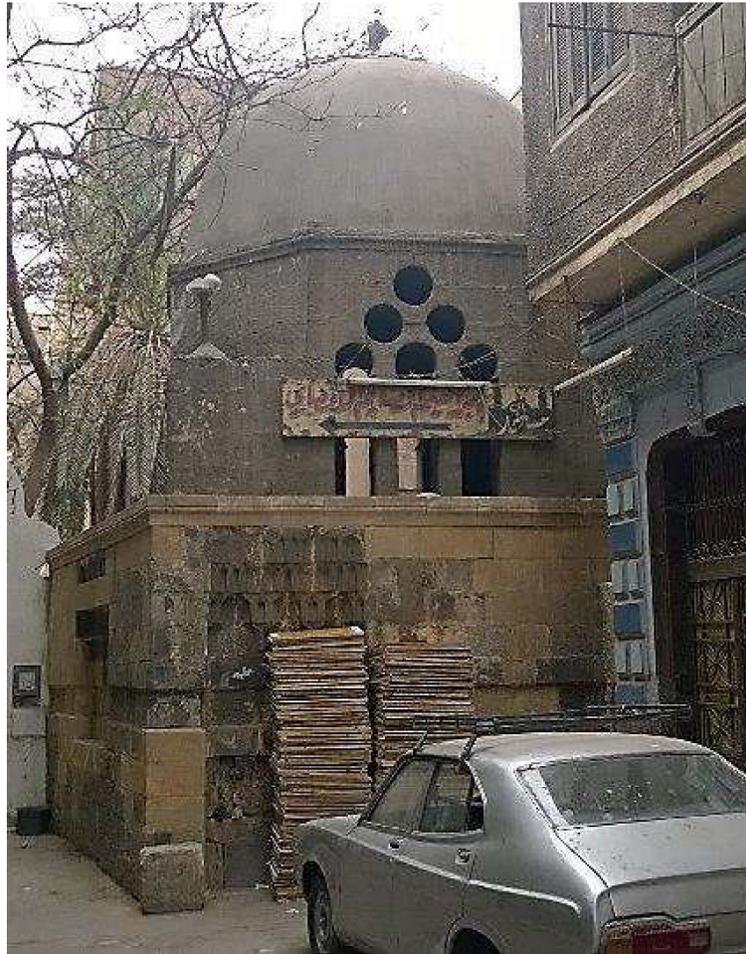


Figure 8 Qubbit Aqsunqur al-Rūmi

Ci-dessous le plan des Monuments Historiques de 1948, montrant la localisation des deux ruelles : al-Sabā'īn et al-Saqā'īn, ainsi que la mosquée et la *qubba*. La rive de la *birka* se trouvait à l'emplacement de la rue Mohamed Farid Bayk.



Figure 9 Localisation de la mosquée et de Qubbit Aqsunqur (Plan MH, 1948)

Ainsi que le plan de la *Description*, montrant la localisation de la mosquée, la *qubba* et la *qantara* d'Aqsunqur, ainsi que la Birka al-Nāširiyya.

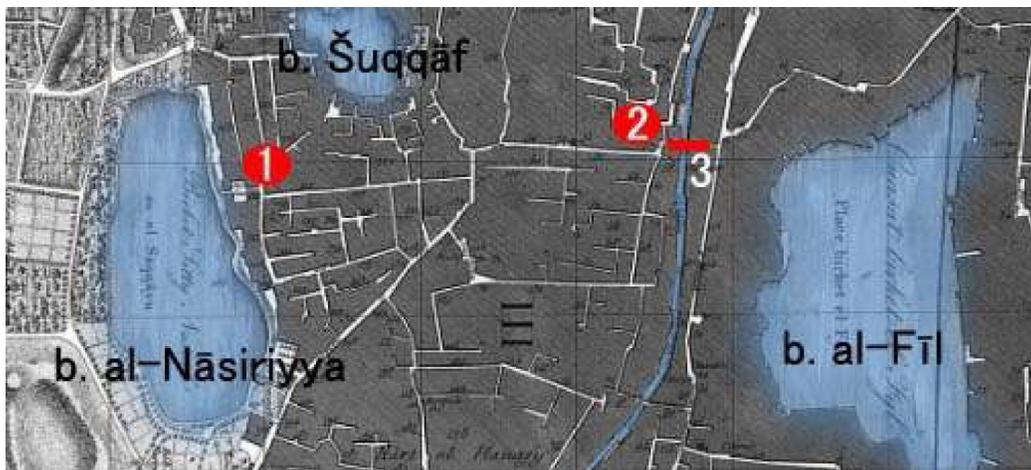


Figure 10 1-Ruines de la mosquée Aqsunqur, 2-Qubbat Aqsunqur, 3-Qanṭarat Aqsunqur. (DE. Plan du Kaire, III^e)

L'émir Aqsunqur al-Rūmī est souvent confondu avec l'émir Šams al-Dīn Aqsunqur al-Nāširī al-Šalārī, le commanditaire de la fameuse mosquée bleue¹¹⁰, située sur la rue Tabbāna à Darb al-Aḥmar. Ce dernier n'est pas clairement mentionné dans les sources pour avoir occupé le poste de *šādd*. Une seule référence est retrouvée comme nous allons l'expliquer dans ce qui suit.

Dans les écrits d'al-Šuġā'ī, on trouve deux mentions d'un Aqsunqur *šādd* : la première concerne l'émir Aqsunqur présenté ci-dessus et connu pour avoir occupé ce poste. Quant à la seconde, qui se situe en 742 H. / 1341, deux ans après la mort de cet émir, elle désigne un certain Aqsunqur, *mušidd al-'imāra*, qui accompagnait l'émir Taštumur lors d'un séjour dans le *bilād al-Rūm* d'où ils rentraient en Égypte en passant par Damas. Le sultan al-Nāšir Muḥammad était déjà décédé, cet événement eut lieu lors du règne du sultan Aḥmad¹¹¹. Ce *mušidd* accompagnait-il l'émir pour visiter des monuments et recueillir des expériences architecturales et stylistiques ? Sur ce point, al-Šuġā'ī reste silencieux.

A cette date, Aqsunqur al-Rūmī, connu sous le nom de *šādd al-'amā'ir* était mort, il est donc possible que l'un des deux autres émirs vivants portant ce nom ait aussi été intéressé par l'architecture. Ces deux émirs sont Aqsunqur al-Nāširī, et Aqsunqur al-Salārī. L'émir accompagnant Taštumur est alors l'un d'eux, mais difficile de savoir lequel. Nous n'avons pas d'informations sur les activités architecturales de l'émir Aqsunqur al-Salārī. Son nom ne se trouve en connexion avec aucun édifice ou construction. Par contre, Aqsunqur al-Nāširī est le commanditaire de la fameuse mosquée à bāb al-Wazīr, aujourd'hui connue sous le nom de « Mosquée bleue ». Les sources mentionnent qu'il travaillait lui-même sur son chantier, ce qui révèle sa connaissance et son savoir dans le domaine de l'architecture et de la construction. Peut-être était-ce lui, la personne mentionnée par al-Šuġā'ī ? Il est possible de suggérer que cet Aqsunqur *mušidd al-'imara* n'était autre qu' Aqsunqur al-Nāširī. Découvrons plus d'informations sur cet émir ci-dessous :

¹¹⁰ La mosquée a été récemment restaurée par la fondation de l'Aga Khan, et elle attend son inauguration.

¹¹¹ AL-ŠUĠĀ'Ī, *Tarīḥ al-Malik al-Nāšir*, p. 200

1.E. Aqsunqur, Šams al-Dīn al Nāširī¹¹²

Mort au Caire en :	748 H. / 1347
Sous les sultans :	al-Nāšir Muḥammad al-Manšūr Abū Bakr al-Ašraf Kuḡuk al-Nāšir Aḥmad al-Šāliḥ Ismā'īl al-Kāmil Ša'bān al-Muḏaffar Ḥaḡḡī
Autres fonctions :	<i>Amīr šukār, Muqaddim alf (à la mort du sultan al-Nāšir Muḥammad), Nā'ib Ġazza, Amīr aḥūr, Nā'ib Tripoli.</i>

Le jour du décès du sultan al-Nāšir Muḥammad, l'émir faisait parti de ses *muqaddim alf*. Šams al-Dīn Aqsunqur était aussi le gendre du sultan al-Nāšir Muḥammad. Peu de temps après sa mort, il épousa une des veuves du sultan : Urdū, qui est la mère du sultan al-Ašraf Kuḡuk (r. 742 H. / 1341-1342)¹¹³. Ce dernier est d'ailleurs enterré dans la mosquée d'Aqsunqur¹¹⁴, avec plusieurs autres fils du sultan al-Nāšir Muḥammad¹¹⁵. Il fut l'un des émirs les plus importants, pendant le règne du sultan al-Muḏaffar Ḥaḡḡī (r. 747- 748 H. / 1346-1347)¹¹⁶. Aqsunqur est mort assassiné par ordre de ce sultan.

¹¹² À ne pas confondre avec l'émir Aqsunqur al-Salārī, mort en Alexandrie en 744 H. / 1344. D'ailleurs Maqrīzī lui-même a confondu les deux émirs. Voir MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. AFS., IV, p. 244.

¹¹³ MAQRIZI, *Muqaffā*, II, p. 262.

¹¹⁴ MAQRIZI, *Ḥiṭat*, éd. AFS., IV, p. 239. Le sultan al-Ašraf Kuḡuk est mort en 746 H. / 1345.

¹¹⁵ N. Warner, *The monuments of historic Cairo*, p. 107.

¹¹⁶ MAQRIZI, *Muqaffā*, II, p. 263.

Chantier personnel

Un seul chantier est reconnu en relation avec cet émir. Il n'a jamais été mentionné en association avec un chantier sultanien, à part la seule hypothèse proposée *supra*, d'après le texte retrouver chez al-Šujā'ī.

1. La Mosquée d'Aqsunqur (la mosquée bleue)¹¹⁷

La mosquée qu'il construisit sur la rue Tabbāna (ou Bāb al-Wazīr) à Darb al-Aḥmar, existe toujours. Cette rue était encore peu urbanisée à l'époque de la construction de cette mosquée¹¹⁸. Elle se trouve sur un axe important, qui relie le sud de la ville d'al-Qāhira à partir de Bāb Zuwayla à la Citadelle, le siège du pouvoir mamlouk. Les environs de la mosquée ne commencent à s'urbaniser qu'à partir du règne du sultan al-Ašraf Ša'bān (r. 764-778 H. /1363-1376). Ainsi, à l'époque de la construction de cette mosquée, en 747 H. / 1347 les terrains étaient encore disponibles, ce qui explique son plan généreux. Elle est construite sur l'emplacement d'anciens cimetières, probablement datant de l'époque Fatimide. La mosquée est aussi très proche de la muraille ayyoubide.

Cette mosquée est assez caractéristique. Premièrement, grâce à son minaret, qui jadis était composé de quatre étages¹¹⁹. Deuxièmement, à cause de son plan¹²⁰ et de sa structure complètement en pierre. En présentant cette mosquée, Maqrīzī raconte comment l'émir prit tant de soin sur le chantier : il y participait en personne avec ses ouvriers. Aqsunqur al-Nāširī y est enterré, ainsi que sa femme et son fils.

Le fait que l'émir ait été présent sur un chantier architectural, laisse supposer qu'il est bien le *mušidd al-'imāra* accompagnant l'émir Taštumur. Le troisième Aqsunqur présent dans les chroniques et les dictionnaires biographiques est Aqsunqur al-Salārī, qui devient le *nā'ib al-*

¹¹⁷ Index n° 123.

¹¹⁸ Sur la rue Tabbāna voir S. DENOIX, « Histoire et formes urbaines », p. 61. Denoix ramène la date de la formalisation de la rue à la date de la construction de la mosquée de l'émir al-Ṭanbuḡā al-Maridānī en 740 H. / 1340. Cette mosquée est située plus au nord de la mosquée de l'émir Aqsunqur.

¹¹⁹ Ce quatrième étage fut enlevé lors de la restauration effectuée par le Comité de conservation des monuments de l'art Arabe.

¹²⁰ Le plan est composé d'une cour centrale, entourée par des piliers soutenant des voûtes.

salṭana en 742 H. / 1341¹²¹. Il est décédé probablement vers 744 H. / 1343¹²². Ce dernier émir ne sera jamais répertorié en association avec un chantier de construction.

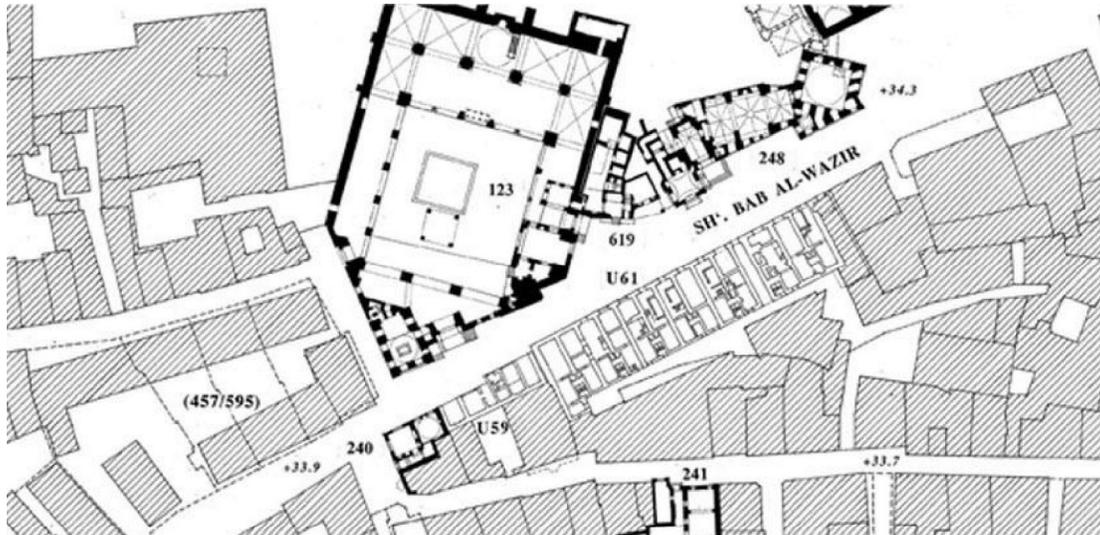


Figure 11 Plan de la mosquée d'Aqsunqur al-Nāširī¹²³ ©2001, ARCE.



Figure 12 Minbar en marbre après la restauration de la Mosquée d'Aqsunqur al-Nāširī.

¹²¹ AL-ŠUĠĀ'Ī, *Tarīḥ al-Malik al-Nāšir*, p. 217.

¹²² IBN ḤAĠĀR, *Durarr*, I, p. 394.

¹²³ Ce plan est un extrait de la planche 15 de N. WARNER, *The monuments of Historic Cairo*



Figure 13 Mihrāb de la Mosquée d'Aqsunqur al-Nāṣirī, après la restauration.

Tous les émirs présentés *supra* appartiennent à l'époque bahrite. Dans la partie qui suit, nous allons présenter un émir appartenant aux mamlouks circassiens. Certes, il est possible de retrouver le nom de plusieurs autres émirs, comme Ināl ou encore Tānī bayk Qarā mais comme nous l'avons expliqué auparavant, le poste de *šādd* est souvent confondu avec le poste de *mu'allim al-mu'allimīn* pendant la période circassienne. Les émirs n'étaient pas souvent des personnages importants comme c'était le cas au début du sultanat mamlouk. Malheureusement, les sources ne donnent pas assez d'informations sur leur vie, ni sur les chantiers qu'ils suivent. Un cas unique se présente, tout au tout début du règne des sultans circassiens, où nous nous trouvons face à l'émir suivant.

1.F. L'émir Sayf al-Dīn Ğarkas / Ğaharkas¹²⁴ al-Ĥalīlī al-Yalbuġāwī¹²⁵

Mort près de Damas en : 791 H. / 1389
Sous le sultan : al-Zāhir Barqūq
Autre fonction : *Amīr aḥūr*

Nous sommes devant un personnage célèbre dans l'histoire des Mamlouks. On dit que c'était un turcoman de Tripoli. Il appartenait aux mamlouks de l'émir Yalbuġā al-Yaḥāwī. Al-Ĥalīlī viendrait du nom de son marchand (al-Ĥalīl)¹²⁶. Il devient un *muqaddim alf* et l'*amīr aḥūr* du sultan al-Zāhir Barqūq en *Muḥarram* 782 H. / 1480¹²⁷. Maqrīzī écrit que Ğarkas faisait parti des grands personnages de l'État : *min 'uḏamā' al-dawla*. Il est mort le 11 Rabī' Āḥir 791 H./1389, tué lors d'une bataille contre l'émir Yalbuġā al-Nāṣirī près de Damas. Avec sa mort, le règne du sultan Barqūq reçoit un coup dur, qui contribua à le déstabiliser¹²⁸.

Il est impressionnant de lire la description du cortège du *ġihāz* de sa fille Ḥadīja, quand il l'a donnée en mariage à l'émir Baybars al-Dawadār, le neveu du sultan. Trois cent soixante chameaux et vingt défilés de mules¹²⁹, ce qui révèle le statut et le pouvoir important du père, et bien sûr, sa grande richesse. Il faut ajouter que je n'ai trouvé aucun autre émir bâtisseur, auquel les chroniqueurs vont apporter autant d'attention.

¹²⁴ C'est un nom étranger à la langue arabe, *a'ġamī*, et il signifie; les quatres souffles/âmes.

¹²⁵ A ne pas confondre avec Faḥr al-Dīn Ğaharkas Abū al-Manṣūr al-Nāṣirī al-Ṣalāḥī, mort à Damas en 608 H. / 1211.

¹²⁶ IBN TAGRĪ BIRDĪ, *al-Manḥal al-ṣāfī*, IV, p. 205.

¹²⁷ MAQRIZĪ, *Sulūk*, III/1, p. 387.

¹²⁸ IBN TAGRĪ BIRDĪ, *Nuġūm*, XI, p. 383.

¹²⁹ MAQRIZĪ, *Sulūk*, III/2, p. 932.

Chantiers pour le sultan

Son nom se trouve en association avec trois projets importants :

- 1. La Madrasa et Ḥānqāh du sultan al-Ẓāhir Barqūq.**
- 2. Un mur à la Citadelle.**
- 3. Ġisr Ġaharkas et un moulin.**

En effet, le projet le plus important serait celui de la madrasa et la *ḥanqāh*, construite à Bayn al-Qaṣrayn en 788 H. /1386. Une construction devenue iconique dans l'architecture mamloque du Caire, même si les experts considèrent que le sultan al-Ẓāhir Barqūq n'est pas parmi les grands sultans bâtisseurs, ou encore que son architecture n'a rien d'innovant ou d'extraordinaire¹³⁰. Toutefois, cet édifice restera parmi les plus importants et les plus visités de la ville historique¹³¹.

Cette madrasa a été construite sur le terrain de l'ancien Ḥan al-Zakā'. Pour commencer le projet, il a fallu démolir ce khan ainsi que le *rab'* qui le surmontait. C'est l'émir Ġarkas qui prit en charge la tâche de démolir les bâtisses et de préparer le terrain. C'est lui aussi qui fut responsable pour fournir la main-d'œuvre. Ainsi, il commença par utiliser ses propres émirs, surtout pour faire avancer les travaux. Étant donné que la maltraitance des travailleurs des chantiers était un phénomène assez courant à l'époque mamloque, il est intéressant de noter que Ġarkas a assuré le paiement des salaires de tous les ouvriers et artisans travaillant sur le chantier. De plus, il n'a utilisé personne contre sa volonté.

¹³⁰ D. BEHREND-ABOUSEIF, « *Muhandis* », p. 299.

¹³¹ Malheureusement ce monument fut sujet à plusieurs vols au cours de ces deux dernières années. Plusieurs *kinda-s* '(une partie de la composition géométrique de l'étoile) en cuivre de la porte principale furent dérobées. La plus importante est l'une des quatre étoiles principales de la porte, où le nom du sultan y est gravé.

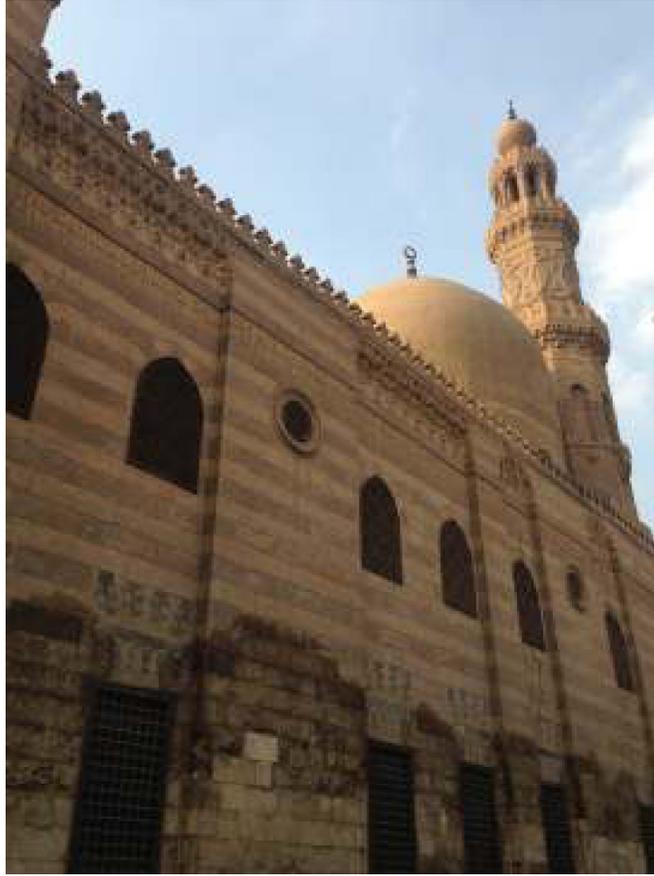


Figure 14 La façade de la Madrasa du Sultan Barqūq

L'émir avait donc tout contrôle financier sur le projet. Non seulement pour payer la main-d'œuvre, mais aussi pour acheter les matériaux nécessaires à la construction. Ainsi, Ğarkas devait faire en sorte que le travail ne soit pas interrompu, en garantissant la continuité du flot des matériaux utilisés. Surtout, en ce qui concernait la livraison des blocs de pierre, qui provenaient de la colline du Muqattam. Il fut aussi responsable de l'approvisionnement des matériaux importés. Par exemple, Maqrīzī décrit comment il envoie des navires sur la côte syrienne pour ramener de gigantesques pièces de marbre coloré¹³². Ce marbre caractérisera le revêtement de la cour centrale de la madrasa, ainsi que celui du couloir de l'entrée principale. Toutes ces responsabilités, confirment que Ğarkas al-Ĥalīlī est incontestablement le *šadd al-'amā'ir* de la

¹³² MAQRIZI, *Ĥiṭaṭ*, éd. AFS., IV/2, p. 680.

madrasa. Pourtant, Maqrīzī n'indique pas clairement s'il était aussi en charge du poste de *šādd al-'amā'ir al-sultaniyya* à la même époque.

Sachant que le Sultan al-Zāhir Barqūq commence son règne avec un manque considérable de ressources financières, peut-on supposer que cet émir a aussi participé aux frais des travaux ? C'est fort probable, puisqu'il avait déjà ses propres biens, dont le fameux Ḥān al-Ḥalīlī, si nous supposons qu'il était déjà construit¹³³, ce qui devait sans doute lui rapporter des sommes intéressantes. Pourtant, il n'y a aucune mention dans les sources pour justifier cette hypothèse¹³⁴.

Ĝarkas al-Ḥalīlī est toujours présent dans les textes historiques présentant la madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq, ainsi que dans les vers composés en l'honneur du sultan et de sa nouvelle fondation pieuse. Nous avons déjà présenté cela dans la partie précédente sur le *šādd* dans les poèmes, des vers sur l'émir. Ajoutons ici un autre exemple, rapporté par l'historien Ibn Ḥaġar, à partir de vers composés par le poète Šihāb al-Dīn Aḥmad b. al-'Aṭṭār, où il inclut le nom du responsable de la madrasa.

فاقت على إرم مع سرعة العمل	قد أنشأ الظاهر السلطان مدرسة
¹³⁵ شم الجبال لها تأتي على عجل	يكفي الخليلي أن جاءت لخدمته

Voici la traduction :

Le sultan al-Zāhir construisit une madrasa

Plus haute qu'*Iram*¹³⁶ avec une rapidité au travail

Et il suffit au Ḥalīlī que viennent à son service

Les sommets des montagnes y¹³⁷ arrivent à la hâte

¹³³ Les sources ne donnent pas la date exacte de la construction du Ḥān al-Ḥalīlī.

¹³⁴ M. ROGERS, «The Stones of Barqūq», p. 313.

¹³⁵ IBN ḤAĠAR, *Inbā' al-ġumar*, I, pp. 313-314.

¹³⁶ Iram est une ville perdue mentionnée dans le Qurān dans *surat al-Faġr* (89 : 6). Cette ville était caractérisée par ses constructions qui étaient d'une hauteur remarquable. Elle logeait un peuple connue par le nom de 'Ād.

¹³⁷ Il s'agit ici du chantier de construction de la madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq.

Il est intéressant de noter comment l'auteur souligne, non seulement la splendeur de l'architecture, mais aussi la rapidité du travail. Un phénomène remarquable sur les chantiers mamlouks, qui incitera souvent les poètes à l'acclamer.

Mais au cas où les écrits des historiens disparaissent un jour, l'émir va quand même trouver un autre moyen que les textes, pour assurer sa trace sur le bâtiment qu'il a construit. Ainsi, sur la façade principale de la madrasa, nous pouvons facilement lire sur le bandeau d'inscription, le nom de l'émir Ğarkas, qui vient se présenter juste après le nom du sultan. Voici le texte de l'inscription :

« Et cela sous la direction du pauvre esclave de Dieu, sa noble Altesse al-Sayfi Ğarkas al-Ĥalīlī, grand écuyer du sultan al-Zāhir ¹³⁸».



Figure 15 Partie supérieure de la façade de la Madrasa du sultan Barqūq où le nom de l'émir Ğarkas est visible sur le bandeau de l'inscription.

¹³⁸ M. VAN BERCHEM, *CIA Égypte*, I, n° 192, p. 298.

" بسم الله الرحمن الرحيم - الآيه 21 سورة الحديد- أمر بإنشاء هذه المدرسة المباركة والخانقاه مولانا السلطان الملك الظاهر سيف الدنيا والدين، أبو سعيد برقوق سلطان الإسلام والمسلمين نصره الغزاة والمجاهدين، حامى حوزة الدين، ذخر الأيتام والمساكين، كنز الطالبين صاحب الديار المصرية والبلاد الشامية- عز الله نصره- وذلك فى مباشرة العبد الفقير إلى الله تعالى المقر السيفى جركس الخليلى أمير آخور الملك الظاهر أبو [كذا] سعيد برقوق، أدام الله أيامه بمحمد وآله يا رب العالمين. وكان الفراغ فى مستهل ربيع الأول سنة ثمان وثمانين وسبع مائة "

Le nom de l'émir Ğarkas se trouve aussi sur l'inscription de l'inauguration se trouvant dans la cour intérieure. Donc, le *šādd* de la madrasa al-Ẓahiriyya al-Ġadīda¹³⁹, était bien présent, soit sur les murs de l'édifice, ou encore dans les textes historiques de l'époque.

Mais Ğarkas n'était pas la seule personne en charge de la construction de ce monument : Le jour de l'inauguration de la madrasa, le jeudi 12 Raġab 788 H. / 1386, le sultan al-Ẓahir Barqūq, récompense l'émir Ğarkas en lui présentant une robe d'honneur et en le faisant monter sur un cheval avec un harnachement doré, ce qui était assez courant à l'époque. Il est à noter que, le sultan récompense aussi une autre personne, avec exactement les mêmes dons : le *mu'alim* Aḥmad al-Ṭūlūnī al-muhandis, *kabīr al-muhandisīn* qui reçoit lui aussi une robe d'honneur, et une monture avec un harnachement doré¹⁴⁰.

Le fait que les deux personnages, le *šādd* et le *muhandis*, aient été récompensés par le sultan de la même manière, montre leur importance quasi égale sur le projet. Ils ont sans doute collaboré sur le chantier de la madrasa. En effet, nous avons une description d'une scène rapportée par Ibn Iyās, pendant la construction de la madrasa, qui confirme cette hypothèse :

« Ğarkas al-Ḥalīlī, le grand connétable et al-Šihābī Aḥmad al-Ṭūlūnī le maître des maîtres, se mettaient sur une banquette au milieu du souq¹⁴¹. Ensuite, ils commandaient aux tailleurs de pierre d'aller au Ġabal al-Aḥmar afin de sécuriser la pierre nécessaire pour la construction. Cette pierre était tractée par des vaches de la montagne jusqu'au lieu de la construction à Bayn al-Qaṣrayn, ce qui lui donna le nom de al-ḥiġara al-'aġāliyya¹⁴². »

¹³⁹ La madrasa portait souvent le nom de al-Ẓahiriyya, afin de pouvoir la différencier avec l'ancienne Ẓahiriyya, qui se situait aussi sur la rue Bayn al-Qaṣrayn. Elle a été construite par le sultan al-Ẓahir Baybars en 660 H. / 1262. Aujourd'hui l'ancienne madrasa a été démolie, lors des travaux de l'ouverture de la rue reliant Bayn al-Qaṣrayn au *midān* de bayt al-Qādī en 1874. Seul un petit fragment de l'angle sud de la madrasa survit encore. Un petit détail, qui montre tout de même le niveau élevé de la décoration. La porte originelle de la madrasa orne maintenant l'entrée principale de l'ambassade de France à Giza.

¹⁴⁰ Le texte de Maqrīzī laisse comprendre que le fait de monter sur un cheval avec un équipement en or, était juste dans le contexte de la festivité, et je ne pense pas qu'il offrait aussi dans ce cas la monture à l'émir ou au *mu'allim*. Le sultan récompense aussi quinze des émirs de Ğarkas, qui ont participé au chantier en leur donnant chacun cinq cents dinars en argent. Il n'oublie pas également d'offrir aux maîtres artisans (*akābit al-ṣunā'*) et aux *muhandisīn*.

¹⁴¹ Le nom du souk n'est pas mentionné, mais probablement dans les environs du chantier à Bayn al-Qaṣrayn.

¹⁴² IBN IYĀS, *Badā'i'*, I/2, p. 350:

"وصار الأمير جركس الخليلي أمير آخور والشهابي أحمد بن الطولوني، معلم الداعلمين يجلسان على ذلك في وسط السوق فكانوا يرسلون الحجارة يقطعون الحجارة من الجبل الأحمر إلى بين القصرين ويجعلون على عجل تسحبها الأبقار من الجبل إلى مكان العماره وهي التي تسمى الحجارة العجالية."

Un travail d'équipe ? Un exemple d'un responsable de chantier travaillant avec son assistant technique ? Bien entendu, il est évident que l'émir Ğarkas subvenait aux coûts financiers du chantier, fournissait les matériaux de la construction, embauchait la main d'œuvre habile et qualifiée, avec l'assistance du *mu'allim al-mu'alimīn*. Sur le plan architectural et artistique du projet, les sources ne présentent aucun détail concret sur le rôle de l'émir dans la phase conceptuelle du projet, concernant la distribution des espaces, la décoration de l'intérieur, la forme du minaret, etc. Comme nous allons l'expliquer dans le chapitre suivant, il est probable que la responsabilité de la conception du projet architectural, soit plutôt la tâche du *muhandis* et non du *šādd*.

Al-Ṭūlūnī porte aussi le titre de *kabīr al-šunnā'*, soit « le maître des artisans ». Il n'était donc pas seulement un *muhandis*, avec simplement un savoir technique, mais il avait aussi une connaissance pratique approfondie, et cela était reconnu par ce titre. D'ailleurs, son père et avant lui son grand-père, avaient tous les deux un savoir dans la maçonnerie et la taille de la pierre¹⁴³. Saḥāwī rapporte, d'après Maqrīzī, qu'ils étaient des *grands muhandissīn*, responsables des maçons et des tailleurs de pierre sur les projets du sultan¹⁴⁴. Aḥmad a sans doute commencé à un très jeune âge à travailler avec son père, soit dans son atelier ou sur ses chantiers. Cette expérience lui a sans doute permis d'acquérir un bon savoir faire dans les métiers de la construction. D'autres historiens disent qu'il était aussi menuisier¹⁴⁵.

Le nom d'Aḥmad al-Ṭūlūnī est présent dans les sources grâce à son statut social et non à son statut professionnel. Probablement, puisqu'il était le gendre du sultan. Car en général, les *muhandissīn* sont rarement présentés par leur nom dans les sources. On les désigne souvent par leur fonction de *muhandis*, même quand il s'agit de *kabīr al-muhandissīn*.

L'émir Ğarkas était en relation avec deux autres chantiers que la madrasa. Un des deux chantiers est un projet public d'un pont sur le Nil, qui se trouvait entre le nord de l'île de Rūḍā et

¹⁴³ Voir la biographie de la famille présentée dans D. BEHRENS-ABOUSEIF, « Muhandis ».

¹⁴⁴ SAḤAWI, *Daw'*, I, p. 221.

¹⁴⁵ Ibn Ḥaġar, *Inbā'*, pp. 58, 116.

l'île Arwā¹⁴⁶. Ġisr al-Ḥalīlī fut construit en 784 H./1382 pour amener l'eau du Nil davantage vers les bords d'al-Qāhira, afin de faciliter le transport de l'eau et d'en garantir l'accessibilité aux habitants de la ville. Pourtant, le résultat ne va pas être assez satisfaisant. L'eau sera encore plus rejetée, loin des rives de la ville. Maqrīzī raconte que le Nil s'est éloigné, à un point jamais atteint depuis la conquête arabe¹⁴⁷.

Ġarkas utilise ses propres émirs pour les travaux de la construction de ce pont. Il était courant de collecter les coûts des travaux, des propriétaires des terrains voisins, mais pour ce pont, Ġarkas va payer lui-même les travaux et aucune somme ne sera collectée. Sur ce pont, il construisit un moulin pour moudre le blé et faire de la farine pour le pain¹⁴⁸. Ainsi, le prince intervenait sur son compte personnel pour le bien de la population. Maqrīzī mentionne qu'il va rendre un autre service aux habitants de la ville, en leur remplissant un bassin avec l'eau du Nil. Ce bassin se trouvait bien loin des rives du fleuve, à l'entrée du Midān al-Rumayla¹⁴⁹.

Le second chantier est celui de la construction d'un mur à la citadelle en *Rabī' āḥar* 790 H./1388. Van Berchem a identifié une plaque en calcaire d'une moulure encastrée dans le mur qui se trouvait à environ 8 mètres du sol, sous le parapet. Cette plaque se situe sur la face ouest de la Citadelle, dans la muraille de l'enceinte inférieure qui borde la grande place de Rumayla, à environ 50 mètres au sud de Bāb al-'Azab. Sur cette plaque se trouve le texte suivant :

« Notre maître le sultan al-Malik al-Zāhir Abū Sa'īd Barqūq a ordonné la construction de ce mur béni — que Dieu glorifie sa victoire - sous la direction de sa très noble Altesse Sayf al-Dīn Ġarkas al-Ḥalīlī al-Malākī al-Zāhirī, grand écuyer du sultan. En rabī' II 791 (avril 1389)¹⁵⁰ .»

¹⁴⁶ Cette île était aussi connue en tant qu'*al-ġazīra al-wuṣṭā*, l'île centrale, puisqu'elle était située entre deux autres îles, Ġazīrat al-Rūḍa et Ġazīrat Ḥalīma (aujourd'hui Zamālik).

¹⁴⁷ MAQRIZI, *Ḥiṭaṭ*, AFS, III, p. 563.

¹⁴⁸ IBN TAGRI BIRDI, *al-Manhal al-ṣāfi*, IV, p. 206.

¹⁴⁹ MAQRIZI, *Sulūk*, III/2, p. 451.

¹⁵⁰ M. VAN BERCHEM, *CIA, Égypte*, I, n°53, p. 89:

"أمر بإنشاء هذا الصور المبارك مولانا السلطان الملك الظاهر أبو سعيد برقوق عز نصره وذلك على يد المقر الاشراف السيفي جركس الخليلي أمير أخور الملكي الظاهري"



Figure 16 Le nom de l'émir Ğarkas figurant à la ligne 3. sur l'inscription de la muraille de la Citadelle. ©Van Berchem

Chantiers personnels

1. Ĥan / funduq al-Ĥalīlī.

L'émir Ğarkas a eu un seul projet personnel, repéré dans les sources, mais ce projet sera suffisant pour conserver son nom et sa mémoire jusqu'à nos jours. En effet, Ğarkas est à l'origine de la construction du fameux Ĥan al-Ĥalīlī, une destination touristique importante aujourd'hui dans la ville historique du Caire¹⁵¹. Il dédie ce *ĥan* en *waqf* aux pauvres de la Mecque¹⁵². Ce *ĥan* devient la propriété du sultan Qanṣūh al-Ġūrī en 917 H. / 1511, qui le reconstruit. Ḥasan 'Abdel Wahhāb a suggéré que ce *ĥān* est aujourd'hui wikalat al-Quṭun¹⁵³, qui garde un portail avec le nom du sultan Qanṣūh al-Ġūrī.

¹⁵¹ Lors de la construction de son *ĥan* Ğarkas choisit un terrain sur l'emplacement de Turbat al-Za'faran, les cimetières où étaient enterrés les califes fatimides. Il avait donné ordre de jeter tous les os retrouvés dans les décombres à la sortie de Bāb al-Barqīyya, au nord-est de la ville. Les historiens associent souvent cet acte indigne et non respectable vis-à-vis des morts et la fin tragique de cet émir, qui a fini sa vie amputé sur le champ de bataille, et dénudé pendant des jours, jusqu'à ce qu'une femme le trouve et l'enterre. Voir MAQRIZI, *Ĥiṭaṭ*, AFS., III, p. 312.

¹⁵² Au début, le *waqf* distribuait deux pains à chaque pauvre. Puis les prix ont augmenté, alors il s'est contenté de distribuer plutôt de l'argent que du pain. Voir MAQRIZI, *Ĥiṭaṭ*, AFS., III, p. 314.

¹⁵³



Figure 17 Carte montrant la localisation de Ḥan al-Ḥalīlī sur la Qaṣaba, Extrait de Khan al-Khalīlī, (©leila 'Ammār et Fawwāz Bāqir)

2. DES RESPONSABLES CIVILS

2.A. Le nāzir al-ğays: ‘Abd al-Bāsiṭ

Dès qu’il accède au pouvoir, le sultan al-Ašraf Barsbāy (r. 825-841 H. /1422-1238) commence par faire construire son complexe funéraire. Le sultan choisit un emplacement *intra-muros*, au cœur de la capitale mamloque, pour laisser son empreinte sur la ville. Cependant, comme Barqūq, le sultan al-Ašraf Barsbāy sera enterré dans sa *ḥanqāh*, construite une dizaine d’année plus tard dans le cimetière nord.

Si nous comparons les deux complexes construits par le sultan : celui donnant sur la *qaṣaba* et celui du cimetière, nous trouvons que ce dernier a plus d’inventivité¹⁵⁴. Certes, le premier complexe est considéré comme un très beau travail architectural, mais il n’a pas vraiment apporté quelque chose à l’architecture mamloque et nous ne trouvons aucun élément innovant¹⁵⁵. En effet, le complexe est une copie, presque à la règle, des ouvrages antérieurs. Ainsi, nous trouvons des ressemblances frappantes entre les styles du minaret et du dôme et ceux de la *Ḥanqāh* de Farağ b. Barqūq. Par ailleurs, sur le plan architectural, il est évident qu’il a largement été inspiré par le plan du complexe funéraire du sultan Barqūq. Ceci nous incite à nous demander si le sultan est intervenu en personne sur la composition et la forme de son nouvel édifice, en utilisant les éléments de rappel des réalisations architecturales de son maître Barqūq et son fils Farağ. A moins qu’il ne s’agisse du travail d’une seule et même personne.

Pour la direction de ce chantier, le sultan nomme son *nāzir al-ğayš*, le cadī ‘Abd al-Bāsiṭ¹⁵⁶, un grand bureaucrate dans l’administration du pays. C’est un personnage connu, compétent et de confiance. Cependant, en présentant la Madrasa Ašrafiyya dans ses *Ḥiṭaṭ* et *Sulūk*, Maqrīzī ne

¹⁵⁴ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 252. Voir aussi sur le dôme C. KESSLER, *The carved masonry domes of medieval Cairo*, p. 23.

¹⁵⁵ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 252.

¹⁵⁶ C’est le cadī Zayn al-Dīn ‘Abd al-Bāsiṭ b. Ḥalīl b. Ibrāhīm al-Dimašqī (784 ou 790- 854 H. / 1382 ou 1388- 1450). Il arrive au Caire avec le sultan al-Mu’ayyad Šayḥ, encore émir, puis commence une grande carrière dans l’administration égyptienne. Il était un des proches du sultan Barsbāy. Le cadī a gardé une bonne réputation jusqu’à la fin de ses jours. Au cours de sa vie il a amassé une grande fortune. Il est enterré dans le cimetière. Voir Tableau 2, n°11, p. 41.

cite pas le nom de son responsable. Aucun autre historien ne cite un nom avec cet édifice, par contre, le *cadi* est bien présent dans leurs dictionnaires biographiques. Notre indice sur le rôle du *cadi* sur le chantier se trouve sur l'édifice même. Ainsi, sur le bandeau d'inscription de la façade est, nous trouvons la mention suivante :

« (Elle a été bâtie) sous la direction du pauvre serviteur d'Allāh, 'Abd al-Bāsiṭ, intendant des armées victorieuses¹⁵⁷.»



Figure 18 Bandeau d'inscription sur la façade est de la Madrasa Aṣrafiyya, avec le nom du *cadi* 'Abd al-Basit

Tout de même, Saḥāwī écrit comment le *cadi* avait une connaissance dans le domaine de l'architecture¹⁵⁸. Probablement, grâce aux nombreux édifices qu'il construisit pour son compte en Egypte, en Syrie et au Hiğāz¹⁵⁹. Par exemple, sa somptueuse madrasa à Ğamaliyya, où l'on commença la prière du vendredi en 823 H. / 1420. Ce savoir technique qu'il a accumulé, ainsi que sa position favorable près du sultan, expliquerait son rôle sur le chantier. Mais pas uniquement. Le *cadi* avait amassé une somme importante au cours de sa carrière. Les historiens racontent comment il s'est approché du sultan en lui faisant de nombreux cadeaux¹⁶⁰. Le *cadi* a-t-il participé aux frais de la construction de la madrasa du sultan ? L'édifice lui-même était-il un cadeau pour

157 M. VAN. BERCHEM, *CIA, Egypte*, I, p.350:

"وذلك بنظر العبد الفقير إلى الله تع عبد الباسط ناظر الجيوش المنصورة غفر الله له و للمسلمين"

158 SAḤĀWĪ, *Daw'*, IV, pp. 24-25.

159 D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamluks*, p. 247.

160 IBN TAĠRĪ BIRDĪ, *al-Manhal al-ṣāfi*, VII, p. 139.

le sultan? Toutes ces hypothèses sont envisageables et pourraient expliquer la présence du nom du cadī sur la façade.



Figure 19 La Madrasa et le *sabīl* du cadī ‘Abd al-Bāsīt au quartier d’al-Ḥurunfuš

2.B. Le *kātib al-sirr*: Abū Bakr Muzhir

On retrouve un autre *cadi* en relation avec les constructions de la maison du sultan. Il s'agit d'Abū Bakr b. Muzhir¹⁶¹, le *katib al-sirr* du sultan al-Ašraf Qāyrbāy. Il était responsable des travaux de rénovation, qui ont eu lieu au grand *iwān* de la Citadelle, à la fin de l'année 877 H. / 1473. Pour ce chantier, Ibn Iyās rapporte qu'il collabore avec *mu'allim al-mu'allimīn* Badr al-Dīn b. al-Kuwīz¹⁶², le *muhandis* du projet. Il est à noter qu'Ibn Muzhir est présenté dans les textes d'Ibn Iyās comme étant : *al-šādd 'alā 'imāratuha*. Clairement, le *kātib al-sirr*, jouait ici le rôle du responsable sur le chantier.

Cependant, rien dans sa biographie ne signale qu'il avait acquis un savoir technique quelconque. Ibn Muzhir s'est lancé dans plusieurs projets personnels, dont sa mosquée/madrassa, qu'il construisit quelques années après avoir suivi les travaux de la Citadelle. Cet édifice se trouve sur la fameuse Ḥārat Burguwān, pas loin de celle du *cadi* 'Abd al-Bāsiṭ à Ḥurunfiš que nous venons de présenter. Le plan de cet édifice suit la dernière tendance en mode dans l'architecture de l'époque. Sa décoration révèle une grande finesse, un travail artisanal minutieux, surtout en ce qui concerne les boiseries et le travail du marbre¹⁶³.

¹⁶¹ Abū Bakr b. Muḏhir (831- 893 H. / 1428-1488), est un bureaucrate égyptien, qui commence sa carrière pendant le règne du sultan al-Zāhir Ḥuṣqadam et la continue avec le sultan Qāyrbāy. Parmi ses fonctions il fut responsable des écuries du sultan, de la Ḥanqāh de Sa'īd al-Su'ada, puis du Bayt al-māl et enfin il devient le *nāzir al-ḡayš*. Finalement il devient le *kātib al-sirr* du sultan Qāyrbāy, jusqu'à la fin de ses jours. Voir SAḤAWI, *Daw'*, XI, p. 88-89.

¹⁶² IBN IYAS, *Badā'i'*, III, p. 61. Sur Ibn al-Kuwāz, voir Tableau III.

¹⁶³ D. BEHRENS-ABOUSEIF, *Cairo of the Mamlouks*, p. 286.



Figure 20 La Mosquée du cadi Ibn Muzhir



Figure 21 Détail du travail du marbre du *mihrāb* d'Ibn Muzhir



Figure 22 Détail de la décoration géométrique sur une des portes en bois.

2.C. Le *šayḥ šūfī* : 'Abd al-Kadir al-Dašṭūṭī

Nous trouvons un autre responsable civil sur les chantiers du sultan : le Šayḥ 'Abd al-Qādir al-Dašṭūṭī (ou al-Dağṭūṭī¹⁶⁴). Ce dernier était responsable de la construction de la mosquée de la ḥawand Aṣal-bāy, la mère du sultan al-Nāšir Muḥammad, Abū al-Sa'ādāt, fils du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy. Avec cette mosquée, il construisit aussi un pont. Les deux constructions existent toujours à Fayyūm. Sur le bandeau des pieds droits du portail on peut lire le texte suivant :

« A bâti cette mosquée et ces arches de pont la princesse mère d'al-Malik al-Nāšir Muḥammad Abū al-Sa'ādāt, fils du roi Qāyṭbāy. Sous la direction du Šayḥ 'Abd al-Qādir al-Dağṭūṭī¹⁶⁵. Que Dieu nous fasse profiter de ses bénédictions, ainsi que les autres musulmans. »



Figure 23 Pont à Fayyūm ©ikhwanonline

¹⁶⁴ Muḥyī al-Dīn 'Abd al-Qādir al-Dašṭūṭī, est originaire de la ville de Dašṭūṭ à Banī Suwayf en Haute Egypte. Il est mort en 924 H. / 1518, un an après la conquête Ottomane, à l'âge de 88 ans. C'est un des grands *awliwā'* de l'Egypte, il était proche du sultan Qāyṭbāy.

¹⁶⁵ M. VAN. BERCHEM, *CIA, Egypte*, I, p.557 :

"أنشأ هذا الجامع والقناطر خوند والده الملك الناصر محمد أبو السعادات بن الملك قايتباي بإشارة من الشيخ عبد القادر الدجطوطى نفعنا الله ببركاته والمسلمين أجمعين."



Figure 24 Mosquée de Ḥawand Aṣal-bāy ©Hany al-Hossan

Ibn Iyās raconte que la mosquée fut construite entre 903 H. / 1497 et 905 H. / 1499, sous l’ordre du sultan Qāyṭbāy, qui envoie avec le cheikh ‘Abd al-Qādir, un groupe de maçons et de *muhandisīn*¹⁶⁶. Le cheikh a peut-être supervisé les travaux de la construction. Mais il a surtout béni les lieux. Il est connu pour avoir été un des grands *awliyā’* de l’Egypte. Il est enterré dans une mosquée¹⁶⁷ dédiée pour lui et construite par le sultan Qanṣūh al-Ġūrī entre 912-914 H / 1506-1508¹⁶⁸.

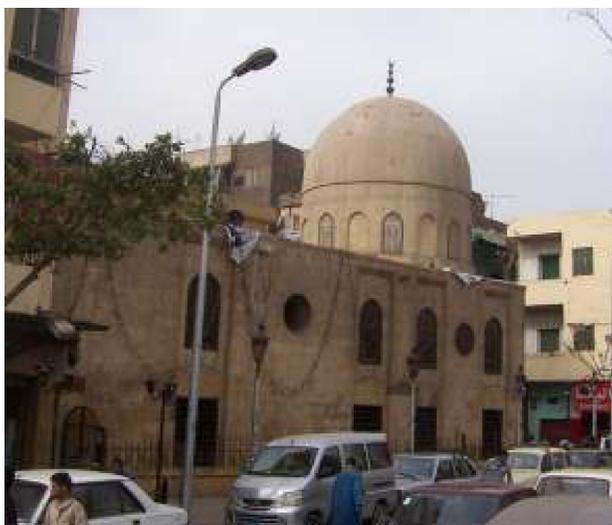


Figure 25 La mosquée du Šayḥ al-Daštūṭī à Bāb al-Ša’riyya ©Ali Mahmoud

¹⁶⁶ IBN IYĀS, *Badā’i*, III, p. 392.

¹⁶⁷(Index 12), elle se trouve dans la rue portant le même nom, près de la rue Faḡḡala, à Bāb al-Ša’riyya.

¹⁶⁸ A. MUBARAK, *Hiṭaṭ ṭawfiqiyya*, IV, p. 110.

2.D. Le marchand *ḥawaǧa* : Šams al-Dīn b. al-Zamān

Les marchands étaient souvent sollicités pour participer aux projets de rénovation des monuments religieux importants, au Caire, mais aussi à Médine et peut-être aussi à la Mecque et à Jérusalem. Dans notre liste nous avons deux marchands étrangers : le *ḥawāǧā* Šams al-Dīn b. al-Zamān (m. 897 H. / 1492) et Mustafa b. Maḥmūd b. Rustam. Tous les deux étaient contemporains du sultan al-Ašraf Qāyrbāy.

Šams al-Dīn était un marchand très célèbre, qui a supervisé plusieurs fois les travaux de rénovation de la mosquée du Prophète à Médine. A t-il aussi participé aux frais de rénovation ? C'est possible, mais nous savons aussi que le sultan a contribué personnellement à ce projet¹⁶⁹. Le *ḥawāǧā* a aussi dirigé les travaux de restauration de la Qubba de l'Imām al-Šāfi'ī¹⁷⁰, d'une madrasa et d'un *ribāṭ* pour le sultan, au Caire¹⁷¹.



Figure 26 La Mosquée de l'émir Azbak al-Yūsufi ©Creswell Archives¹⁷²

¹⁶⁹ AL-SAMHŪDĪ, *Wafā' al-wafā*, I, p. 434; IBN ṬŪLŪN, *Mufaqqahat al-ḥillān*, I, p. 59.

¹⁷⁰ IBN IYĀS, *Badā'i*, III, pp. 170, 293.

¹⁷¹ IBN IYĀS, *Badā'i*, III, p. 145.

¹⁷² Cette photo de la mosquée de l'émir Azbak al-Yusufi fut publiée en 1948 dans l'ouvrage *The mosques of Egypt from 21 H. to 1365 H.* Un travail effectué par le Comité de conservation des monuments de l'Art Arabe sous la direction de Muḥammad Kamal

On retrouve Mustafa b. Maḥmūd b. Rustam sur les chantiers de la mosquée de l'émir Azbak al-Yūsufī¹⁷³ (Figure et de même pour les travaux de rénovation de la mosquée al-Azhar effectués en 900 H. / 1495¹⁷⁴. Pour ce dernier chantier, le ḥawāḡā a été le mécène principal de la restauration. Les coûts des travaux vont atteindre quinze mille dinars¹⁷⁵.

Voici donc une idée sur des personnages non-militaires qui ont supervisé les projets de construction des sultans. Nous avons fait une première liste qui pourrait faire la base d'une recherche plus détaillée¹⁷⁶. Dans la partie qui suit, nous allons présenter des émirs mamlouks, qui ont exercé le rôle de *šādd* et qui ont aussi dirigé le *diwān al-'amā'ir* pour le sultan.

Ismā'īl, l'architecte en chef du ministère de Waqf, en collaboration avec les architectes K. A. C. Creswell et Mario Rossi. La photo fut prise par Creswell. Planche 139.

¹⁷³ D'après D. BEHRENS-ABOUSEIF, *The Minarets of Cairo*, p. 262.

¹⁷⁴ IBN IYĀS, *Badā'ī'*, III, p. 306.

¹⁷⁵ IBN IYĀS, *Badā'ī'*, III, p. 306.

¹⁷⁶ Voir Tableau 2, pp.40-43.

VII. EXTRAIT DU KITAB AL-TA'RIF D'IBN ḤALDŪN

Dans *Kitab al-ta'rīf d'Ibn Ḥaldūn*, on trouve une note intéressante sur le chantier de la madrasa du sultan Barqūq à Bayn al-Qaṣrīn. Ci-dessous le texte en arabe :

"الأمير الأعز الأعلى جهركس الخليلي أمير الماخورية باسطبله المنيع، حرسه الل من خطوب الاديام، وقسم له من عناية السلطان أوفر الحظوظ والسهام ؛ فقام بالخطو الواسع، لأمره المطاع، وأعزى بها أيدي الإبتقان والإبداع، واختصها من أصناف الفعلة بالماهر الصناع، يتناظرون فى إجادة الأشكال منها و الأوضاع، ويتناولون الأعمال بالهندام¹⁷⁷ إذا توارت عن قدرتهم بالامتناع؛ فكأن العبقري، يفرى الفرى، أو العفاريت، قدمن من أماريت، و كأنما حشرت الجن والشياطين، أو نشرت القهارمة من الحكماء الأول والأساطين، جابوا لها الصخر بالأذواد لا بالواد، واستنزلوا صم الأطواد على مطايا الأعواد، ورفعوا سمكها إلى أقصى الآماد، على بعيد المهوى من العماد، وغشوها من الوشى الأزهر، المضاعف الصدف المرمر، ومائع اللجين الأبيض والذهب الأحمر، بكل سهم الحواشى حالى الأبراد؛ وقدره مساجد للصلوات والأذكار، ومقاعد للسباحات بالعشى والإبكار، ومجالس للتلاوة والاستغفار، فى الآصال والأسحار، وزوايا للتخلى عن ملاحظة الأسماع والأبصار، والتعرض للفتوح الربانية والأنوار، ومدارس لقدح زناد الأفكار، ونتاج المعارف والأبكار، وصوغ اللجين والنضار، فى محك القرائح والأبصار تتفرج ينباع الحكمة فى رياضه وبستانه، وتتفتح أبواب الجنة من غرفه وإيوانه، وتقتاد غر السوابق من العلوم والحقائق، فى طلق ميدانه، ويصعد الكلم الطيب والعمل الصالح إلى الله من نواحي أركانه؛ وتوفر الأجور لغاشيته محتسبة عند الله فى ديوانه، راجحة فى ميزانه¹⁷⁸ ."

¹⁷⁷ Une machine qui aidait à élever et transporter les matériaux extrêmes lourds, tâche impossible aux simples travailleurs. Voir dans le chapitre sur le Binā' dans la Muqaddima

¹⁷⁸ IBN ḤALDUN, *Kitāb al-ta'rīf*, p. 391-392

VIII. COMMENT LE BÂTISSEUR DES MONUMENTS MAMLOUKS EST PRÉSENTÉ PAR LES ORIENTALISTES ET LES HISTORIENS?

Les débats nombreux ont orienté les travaux vers des problématiques parfois très marquées par leurs temps et qui peuvent, aujourd'hui, nous sembler impropre. Les ouvrages des orientalistes écrits à partir du XIX^e siècle, ont largement étudié la ville du Caire et excessivement analysé ses monuments. Cependant, il est intéressant de noter les confusions qui se présentent dès que les auteurs essayent d'identifier la personne en charge de la conception et de l'exécution de ces monuments. Pareillement, les historiens contemporains, européens comme égyptiens vont présenter des interprétations différentes sur l'activité de ce personnage. Qu'ont-ils trouvé ?

1. DANS LA DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE ET LES TRADUCTIONS EN LANGUE FRANÇAISES

Quand les textes de la *Description* sont rédigés, on est séparé de trois siècles de l'époque du sultanat mamlouk et des bâtisseurs des chantiers sultaniens. Ce changement dans l'interprétation de l'identité de l'architecte, qui a eu lieu durant ces siècles, a sans doute influencé les explications des occidentaux cherchant à comprendre comment on a construit les bâtiments du Caire mamlouk. L'architecte existe, puis il disparaît pour réapparaît de nouveau. Toutefois, aucune mention d'un responsable du chantier. Seule la personne technique est en charge. Mais même cet assistant technique sera souvent considéré comme un simple artisan et non pas comme un professionnel bien estimé.

Avant d'aborder les textes de la *Description*, présentant les bâtisseurs des monuments mamlouks, portons notre attention sur les autres ouvrages contemporains à la *Description*, mais publiés avant. D'ailleurs, nous trouvons de multiples références sur cet ouvrage dans la *Description*. Il s'agit d'une traduction de la *Relation de l'Égypte* de 'Abd al-Laṭīf al-Baġdādī, faite par Silvestre de Sacy, où l'on trouve un texte qui présente le processus de la construction d'un bâtiment. Le texte présente comment la phase de la conception prend place sur le terrain même et il rapporte que la personne en charge est le *muhandis*. De Sacy traduit *muhandis* par ingénieur ainsi, d'après lui, c'est l'ingénieur qui est le concepteur et le réalisateur du bâtiment¹⁷⁹. Ce même passage sera repris par Prisse d'Avenne dans son livre sur *l'Art Arabe*, qu'il publie en 1877. Seulement il traduit *muhandis*, par architecte et non pas ingénieur¹⁸⁰.

Pour comprendre ces traductions, il va falloir saisir le contexte historique pour interpréter pourquoi Prisse d'Avenne a choisi architecte pour traduire *muhandis*, quand De Sacy avait déjà choisi ingénieur. Quand la *Relation de l'Égypte* est publiée par de Sacy, le XVIII^e siècle, couramment appelé *le siècle des Lumières*, venait à peine d'être achevé. Silvestre de Sacy est né en 1758, il a grandi et a commencé sa carrière professionnelle dans cette période de grand essor intellectuel, où l'on encourageait la science et l'échange savant, pour s'opposer à la superstition,

¹⁷⁹ Le texte est repris en détail dans la Chapitre IV.

¹⁸⁰ E. PRISSE D'AVENNE, *L'Art Arabe ; d'après les monuments du Caire*, p. 202

l'intolérance et les abus de l'Église et de l'État. C'est un siècle qui se tourne vers la raison et la découverte de toutes les nouveautés : la *lumière* ici, c'est la lumière du savoir scientifique et non pas de la croyance Divine.

Le terme ingénieur, désigne dans cette traduction, la personne qui prend en charge les travaux de la construction de l'édifice. Pour mieux comprendre les définitions de l'époque sur la profession de l'ingénieur ainsi que celle sur l'architecte, j'ai consulté l'Encyclopédie de Diderot et Alembert publié aussi au XIX^e siècle, sous le titre de « *Dictionnaire raisonné des Sciences et des arts et métiers* ». Nous trouvons l'ingénieur souvent lié aux travaux de fortifications des citadelles, de drainages, des constructions des chaussées et des ponts. Il est aussi lié au processus de l'invention des machines de guerre¹⁸¹. Ainsi Vauban¹⁸², le commissaire des fortifications du roi de France, était un ingénieur militaire.

Une division du travail s'instaure entre l'architecte et l'ingénieur. Le premier se base pour son travail, sur la sensation et l'esthétique, tandis que le second se base sur le calcul et les sciences¹⁸³. Nous sommes encore au début de l'âge industriel. Ainsi, l'ingénieur, plus que l'architecte, est plus en conformité avec l'idéologie du progrès tellement appréciée au XVIII^e siècle. A cette époque, l'ingénieur est en général une sorte de *bricoleur de génie*, inventif et rationnel. L'architecte par contre est *un ouvrier principal*, un homme qui *mérite la confiance des personnes qui font bâtir*. Il fait partie de l'équipe de la *main-d'oeuvre d'un bâtiment*¹⁸⁴. Il est clair

¹⁸¹ Dans le, *Dictionnaire raisonné des Sciences et des arts et métiers*, voici des extrait sur l'ingénieur : « Nous avons trois sortes d'ingénieurs ; les uns pour la guerre ; ils doivent savoir tout ce qui concerne la construction, l'attaque et la défense des places. Les seconds pour la marine, qui sont versés dans ce qui a rapport à la guerre et au service de mer ; et les troisièmes pour les ponts et chaussées, qui sont perpétuellement occupés de la perfection des grandes routes, de la construction des ponts, de l'embellissement des rues, de la conduite et réparation des canaux, etc. ... Le nom d'ingénieur marque l'adresse, l'habileté et le talent que les officiers doivent avoir pour inventer. On les appelloit autrefois engeigneurs, du mot *engin* qui signifie machine, parce que les machines de guerre avoient été pour la plupart inventées par ceux qui les mettoient en oeuvre dans la guerre.... Un ingénieur doit avoir quelque usage du dessein. La physique lui est nécessaire pour juger de la nature des matériaux qu'on emploie dans les bâtimens, de celle des eaux, et des différentes qualités de l'air des lieux qu'on veut fortifier. Il est très-utile qu'il ait des connoissances générales et particulières de l'Architecture civile, pour la construction des bâtimens militaires, comme casernes, magasins, arsenaux, hôpitaux, logemens de l'état-major, etc » Voir dans « *ingénieur* » au <http://xn--encyclopedie-ibb.eu>.

¹⁸² Sébastien Le Prestre de Vauban (15 mai 1633-30 mars 1707) est un ingénieur, architecte militaire, urbaniste, ingénieur hydraulique et essayiste français. Il est nommé maréchal de France par Louis XIV. Voir http://en.wikipedia.org/wiki/S%C3%A9bastien_Le_Prestre_de_Vauban

¹⁸³ Voir A. PICON, *Architectes et ingénieurs au Siècle des lumières*.

¹⁸⁴ Voir *architecte* dans le, *Dictionnaire raisonné des Sciences et des arts et métiers*, Tome premier p. 616.

«... est un homme dont la capacité, l'expérience et la probité méritent la confiance des personnes qui font bâtir...un bon architecte n'est point un homme ordinaire, puisque sans compter les connoissances générales qu'il est obligé d'acquérir, telles que les Belles-Lettres, l'Histoire, etc. il doit faire son capital du Dessein, comme l'ame de toutes ses productions ; des Mathématiques, comme le seul moyen de régler l'esprit, & de conduire la main dans ses différentes opérations ; de la Coupe des

que son statut devient inférieur à celui de l'ingénieur et qu'il a perdu la gloire tellement mérité des siècles de la Renaissance.

À la fin du XVIII^e siècle, l'enseignement de l'architecture fut troublé par la suppression de l'Académie royale de l'architecture en 1793. L'architecture est alors placée dans le cadre de la section du génie de l'École polytechnique. Ceci explique pourquoi de Sacy utilise le terme « ingénieur » plutôt que celui d'« architecte » dans la traduction présentée *supra*. Ce n'est qu'en 1819 que l'existence de l'École royale des Beaux-Arts devient officielle, regroupant ainsi sous le même toit l'architecture, la sculpture et la peinture. La formation des architectes se sépare alors en France de la formation des ingénieurs. Et cela se traduit clairement dans les ouvrages contemporains, ce qui explique pourquoi Prisse D'Avenne, formé à l'École royale d'Arts et Métiers, utilise le terme *architecte* et non pas *ingénieur* pour traduire *muhandis*. Le contexte historique change, nous sommes à la seconde moitié du XIX^e siècle, une période où le personnage de l'architecte s'affirme de nouveau.

Maintenant, voyons comment la *Description* a présenté ce personnage technique. La première remarque que nous pouvons faire en consultant cet ouvrage, est que l'ingénieur n'y est pas présent. Les savants français n'ont probablement pas lu tout le corpus, mais ils ne rapportent aucune anecdote sur la présence d'un ingénieur à l'époque mamlouke ou autre. D'ailleurs, nous ne sommes pas certains de la manière dont ils auraient traduit *muhandis* qui figure visiblement dans les sources mamloukes.

En revanche, le terme architecte y est employé. Il existe, même si ce n'est que rarement, parmi les textes traitant la ville et ses monuments. Cependant, une confusion se présente sur l'identité et les responsabilités de ce personnage : dans la partie qui présente les industries et les professions mécaniques au Caire, on découvre une section consacrée aux *arts qui servent à loger*

pierres, comme la base de toute la main-d'oeuvre d'un bâtiment ; de la Perspective, pour acquérir les connaissances des différents points d'Optique, & les plus-valeurs qu'il est obligé de donner aux hauteurs de la décoration, qui ne peuvent être aperçues d'enbas. Il doit joindre à ces talens les dispositions naturelles, l'intelligence, le goût, le feu & l'invention ; parties qui lui sont non-seulement nécessaires, mais qui doivent accompagner toutes ses études »

Et finalement sur *l'architecture*, Tome premier, p. 617 : « En général l'art de bâtir. On distingue ordinairement de trois espèces ; savoir, la civile qu'on appelle l'architecture tout court, la militaire, et la navale. ...On entend par architecture civile, l'art de composer et de construire les bâtiments pour la commodité et les différents usages de la vie, tels que font les édifices façrés, les palais des rois, et les maisons des particuliers, aussi bien que les ponts, place publiques, théâtre, arcs de triomphes, etc. On entend par architecture militaire, l'art de fortifier les places, en les garantissant pas de solides constructions...c'est ce genre de construction qu'on appelle fortification. »

et à meubler¹⁸⁵, donc l'art de bâtir. On aurait pensé trouver l'architecte parmi eux, ce qui ne sera pas le cas. Trois métiers sont classés sous le *logement* : 1-Les maçons et tailleurs de pierres, 2-Les forgerons, 3-Les charpentiers et menuisiers.

Le fait que cette partie soit consacrée aux arts industriels, empêche l'auteur d'y ajouter quelques mots du peintre, du sculpteur, de l'architecte, et du graveur sur pierres fines ou sur métaux¹⁸⁶. Evidemment, puisque ces métiers sont considérés comme des métiers d'art plastique, donc des métiers artisanaux, qui ne font pas partie des métiers industriels assez sophistiqués. En plus, l'auteur ajoute que l'architecte n'est qu'un simple maçon qui travaille sans plan et au hasard¹⁸⁷. Ainsi, d'après la *Description*, la profession de l'architecte à l'époque mamlouke n'est autre qu'une profession manuelle et artisanale qui n'a rien de semblable à une activité intellectuelle, qui se base sur la conception et l'invention, et qui nécessite un savoir académique approfondi. Pour les savants français, l'architecte et le maçon mamlouk sont une même personne. Mais qui est donc cet architecte présent sur le chantier de la madrasa du sultan Ḥasan ? Lisons cette phrase :

« Ici l'architecte paroît avoir été contraint de bâtir sur un terrain irrégulier, mais il a sauvé assez habilement l'irrégularité des lignes obliques qui lui étoient imposées¹⁸⁸. »

Sommes-nous devant une confusion ? Ou s'agit-il du maçon ? Visiblement, les responsabilités de ce personnage dépassent celles d'un simple maçon travaillant sans dessins et au hasard. L'auteur admet donc la présence d'un architecte, un bâtisseur responsable de créer le plan de la madrasa. Nous sommes devant un bâtiment majestueux, celui de la madrasa du sultan Ḥasan, considéré comme le chef d'œuvre de l'architecture mamlouke. Ainsi, c'est cet architecte qui visualise le plan de la madrasa, pour pouvoir distribuer les surfaces entre les différents espaces du chantier. Un simple maçon sans plan ni dessin, ne pourra jamais faire le

¹⁸⁵ Voir E. F. JOMARD, « La ville et la citadelle du Kaire », dans la *Description de l'Égypte, Etat Moderne*, II, 2^e partie, dans « Les monuments, la population, l'industrie, le commerce et l'histoire », p. 707.

¹⁸⁶ E. F. JOMARD, *Op. cit.* p. 714.

¹⁸⁷ E. F. JOMARD, *Op. cit.* p. 714.

¹⁸⁸ E. F. JOMARD, « La ville et la citadelle du Kaire », dans la *Description de l'Égypte, Etat Moderne*, II, 2^e partie, dans « Les monuments, la population, l'industrie, le commerce et l'histoire », p. 665-666

même travail. Sans aucun doute, quand Jomard utilise « architecte » dans cette phrase, il ne pense pas à un simple maçon.

Nelly Hanna compare la liste de la *Description* avec celle dressé en 1670 par Evliya Čelebi, qui représente aussi les métiers de la construction contrôlés par le *mi'mārbāšā*. Les deux listes ne se correspondent pas, même si elles comprennent le même nombre de métiers. En revanche, non seulement le maçon n'est pas présent dans la liste d'Evliya, mais l'architecte est aussi absent¹⁸⁹. Ainsi, la corporation des architectes est sans doute une formation récente, qui daterait probablement du XVIII^e siècle seulement¹⁹⁰.

¹⁸⁹ M. VOLAIT, *Architectes et Architectures de l'Égypte moderne*, p. 375.

¹⁹⁰ N. HANNA, « Construction Work in Ottoman Cairo », p. 9. Voir aussi C. CAHEN, « Y a-t-il eu des corporations professionnelles dans le monde musulman classique ? ».

2. L'ARCHITECTE 'ARABO-MUSULMAN' VU PAR LES OCCIDENTAUX ORIENTALISTES

La majorité de ces grands auteurs occidentaux, souvent architectes, qui ont visité le Caire au XIX^e siècle pour dessiner et analyser ses monuments remarquables, ont affirmé que l'architecte responsable de la construction de ces monuments "Arabes" n'était pas arabe. Ce qui explique, d'après eux, l'absence du terme correspondant dans les écrits des hommes de lettres de l'époque mamlouke. Dans la partie qui suit je vais présenter les différentes explications données par ces professionnels sur l'identité de l'architecte, d'après les ouvrages consacrés à la description des monuments du Caire, et son "*art Arabe*"¹⁹¹.

2.A. D'après les ouvrages présentant l'art arabe

Edmé François Jomard (1777-1862), géographe et ingénieur, auteur de la partie traitant la ville du Caire dans la *Description*, à son retour en France, rencontre son ami des années d'études à Paris, Pascal Coste (1887-1879) et lui présente le travail effectué en Egypte¹⁹². C'était là une bonne stimulation pour inciter cet architecte marseillais à visiter l'Egypte. Grâce aux relations de Jomard en Egypte, Coste fut introduit auprès de Muḥammad 'Alī (r. : 1805-1848) qui l'embauche en 1817. Coste devient ainsi l'architecte/ingénieur du vice-roi d'Egypte, et projette de continuer l'étude de Jomard sur l'architecture de l'*État moderne* de la ville du Caire.

Coste accumule une impressionnante série de dessins, qu'il publie en 1837, après son second séjour en Egypte, sous le titre : *L'Architecture Arabe ou les Monuments du Kaire*. Il reprend la dénomination « architecture arabe », présente pour la première fois dans les textes de la *Description*¹⁹³, pour désigner l'architecture de la capitale égyptienne, sans vraiment donner une

¹⁹¹ Pour plus d'explication sur la dénomination « art Arabe », voir la thèse de ALAA EL-HABASHI, « *Athar to Monuments : the intervention of the comité de conservation des monuments de l'art Arabe* », p. 99-110

¹⁹² S. LEPRUN, « *Rives, dérives ethno-architecturales : Pascal-Xavier Coste, architecte anthropologue, 1817-1827* », p. 209-218. D'après A. EL-HABASHI, « *Athar to Monuments : the intervention of the comité de conservation des monuments de l'art Arabe* »

¹⁹³ E. F. JOMARD, « La ville et la citadelle du Kaire », dans la *Description de l'Égypte, État Moderne*, II, 2^e partie, dans « Les monuments, la population, l'industrie, le commerce et l'histoire », p. 665

explication. Mais il semble logique, si nous considérons la situation historique et les origines de Coste¹⁹⁴, qu'il opte à garder l'utilisation du terme « arabe », pour éviter toute confusion avec « ottomane », « islamique »¹⁹⁵ ou encore « égyptienne »¹⁹⁶.

L'architecte français ramène les origines de l'architecture gothique aux édifices arabes, grâce aux longs contacts et rapports établis entre l'Orient et l'Occident pendant les longues années de guerres mais aussi de paix, entre les Arabes et les Croisés, où il y a eu sans doute des échanges culturels. Ces Croisés, habitués au style oriental, adoptent à leur retour en Europe, « la manière à laquelle ils s'étaient accoutumés »¹⁹⁷ et construisent avec les mêmes systèmes adoptés dans les édifices arabes. Coste explique comment certaines confréries commencèrent à propager au XIII^e siècle ce nouvel art connu par *gothique*, qui, selon-lui, n'était autre que l'art *arabe*. Il est fort possible que des confréries de bâtisseurs ont accompagné les multiples croisades en Orient, qui débutent en 1095, jusqu'à la prise de Saint-Jean-D'Acre, par le sultan al-Ašraf Ḥalīl en 1291, ce qui va leur permettre d'acquérir suffisamment d'expérience dans l'architecture de ces pays.

En représentant les planches des monuments de l'époque mamlouke, Coste ne parle pas des bâtisseurs des chantiers, mais plutôt de l'architecture et des matériaux. Par contre, il a bien lu les ouvrages des auteurs arabes dont il ne cite pas le nom, puisqu'il a recueilli le nom d'un architecte, responsable de la restauration d'un édifice, mais malheureusement, hors de la période de cette l'étude¹⁹⁸. Dans son texte il donne aussi des renseignements sur la main

¹⁹⁴ Si nous mettons la situation politique au début du XIX^e siècle dans son contexte, il serait crédible d'affirmer qu'un Européen, ici Coste, ne sera pas en appréciation avec un art qui porte le nom de son ennemi, ici l'empire Ottoman. Le chercheur est souvent d'accord avec la politique de son pays.

¹⁹⁵ Après tant de rivalité et de guerres entre Ottomans et Mamlouks, il aurait été impossible de nommer l'architecture des sultans mamlouks, cette architecture qui caractérise la silhouette du Caire, même des siècles après la perte de leur empire, par « architecture ottomane ». A cette époque, Le califat des musulmans, était sous les mains du sultan ottoman. Le vice-roi lui-même tenté de se séparer de la soumission de l'Egypte à l'empire ottoman. Il serait alors, impossible dans ce cas d'utiliser « islamique » ou « musulmane » pour l'architecture de la ville du Caire. Pour plus d'information sur le débat créer autour de cette dénomination, voir A. EL-HABASHI, « *Athar to monuments : The intervention of the Comité de conservation des monuments de l'art Arabe* », p. 99- 110.

¹⁹⁶ « Egyptien » est utilisé pour l'Égypte antique.

¹⁹⁷ P. COSTE, *op. cit*, p. 26

¹⁹⁸ Pascal Coste rapporte le nom d'un architecte surnommé el-Adjifi, qui était responsable de la restauration de la mosquée de 'Amr par ordre de Ḥamarwiyya fils d'ibn Tūlūn. P. COSTE, « *Architecture Arabe ou monuments du Kaire* », p. 30.

d'œuvre sous le règne de Muḥammad 'Ali, et expose les conditions du travail ainsi que les outils et les instruments utilisés sur le chantier.

Bien qu'il reconnaisse la supériorité de cette architecture qui, « doit surtout frapper l'attention », et qui touche à un « degré de magnificence et de perfection », pourtant Coste, comme tous les autres européens de son époque, considère que les Arabes ne sont pas de grands bâtisseurs et qu'ils ne sont pas les créateurs originaires de cet art. D'ailleurs, en présentant son travail de dessins et relevés sur cette architecture « arabe », il note que le plus grand intérêt pour l'histoire de l'architecture serait d'apprécier :

« jusqu'à quel point les monuments antéislamiques ont influé sur l'art de bâtir des musulmans, et on saurait si l'art arabe avait quelque chose d'original qui pouvait subsister en lui-même et se maintenir en tout lieu ¹⁹⁹. »

Le second grand ouvrage sur les monuments de la ville du Caire est *Les éléments de l'art Arabe* de Jules Bourgoïn (1838-1908)²⁰⁰, qui fut publié une trentaine d'années après celui de Coste. Bourgoïn appartient à une *seconde génération d'explorateurs* qui s'est intéressée à découvrir au-delà de l'apparence extérieure. Il analyse et étudie la composition géométrique ornementale retrouvée dans les édifices du Caire, datant surtout de l'époque mamlouke. Mais il s'est intéressé uniquement à la perfection du dessin et à la composition géométrique de l'ornement. Il ne donne aucun indice sur la personnalité de l'architecte ou de l'artisan qui ont créé ces œuvres d'art tellement admirées. Dans la préface du livre présenté par Viollet-Le-Duc (1814-1879)²⁰¹, ce dernier reconnaît que les artistes et architectes, qui se sont appliqués à reproduire des représentations graphiques des monuments et objets de l'art arabe, n'ont aperçu

¹⁹⁹ P. COSTE, « *L'architecture Arabe, ou monuments du Kaire* », p. 18.

²⁰⁰ Jule Bourgoïn, est un architecte français formé à l'école impériale des beaux-arts de Paris, est envoyé à Alexandrie en 1863 pour trois ans, pour surveiller les travaux du chantier du consulat de France. Il retourne en Egypte, et s'installe au Caire de 1880 à 1884 où il participe à la mise en place de la Mission archéologique française sous la direction de Gaston Maspéro. Il participe aussi au Comité de conservation des monuments de l'art arabe créé par un décret du khédive Tawfiq en 1888. Il s'est intéressé sur la recherche des principes structurant la composition ornementale.

²⁰¹ Eugène Emmanuel Viollet-le-Duc, est un architecte français connu surtout pour son travail de restaurations des édifices médiévaux, considéré à nos jours comme excessivement retravailler que restaurer. Il est l'auteur du Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle. Il occupe plusieurs postes dans l'administration française. Plus tard dans sa carrière, il devient professeur de l'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des beaux-arts. C'est un des fondateurs de la renaissance de l'art Gothique ainsi que de la discipline de *l'histoire de l'art*.

que « la forme extérieure sans trop s'enquérir des causes qui avaient pu provoquer cette forme ²⁰². »

Par ailleurs, Viollet-le-Duc, ajoute une explication qui, de nouveau, signale que cet art tellement apprécié par les Occidentaux, ne peut être considéré comme une invention arabe qu'exceptionnellement. Ce genre de travail, nécessite toute une école d'art, qui n'existait pas, pense-t-il, chez les Arabes :

« Il n'est guère présumable que les armées d'Omar et de ses successeurs emmenassent avec elles des artistes et prétendissent imposer un style d'architecture aux pays conquis. Un homme de génie peut rassembler, organiser et instruire une armée en quelques mois, mais il faut des siècles pour établir, une école d'art, et la volonté d'un homme ne suffit pas pour la former et la développer²⁰³. »

Cette idée sera confirmée des années plus tard par Gaston Wiet, qui se base sur la publication d'une collection de papyrus grecs de l'époque de la conquête arabe, affirmant le remploi de certains artisans Égyptiens pour des chantiers de travail à Fustât²⁰⁴. Donc l'armée arabe ne s'était pas fait suivre par une équipe d'artisans.

La provenance de l'artiste et de l'architecte de ces vénérables monuments a longtemps préoccupé ces chercheurs hasardeux. Le voilà Prisse d'Avenne (1807-1879) qui considère « une étrange erreur » de penser que les bâtisseurs des chantiers des sultans mamlouks étaient arabes, ou même musulmans²⁰⁵. Il continue avec des déclarations encore plus dégradantes :

« Il n'y a donc pas eu en Egypte de véritable art de bâtir original, ayant des règles bien établis, ni une organisation nationale dans ce but²⁰⁶. »

En effet, selon Prisse d'Avenne, tout était de provenance étrangère, en commençant avec les matériaux de construction comme les colonnes de marbres et le bois. Alors pourquoi pas aussi

²⁰² J. BOURGOIN, « *L'art Arabe* », préface de E. Viollet-Le-Duc

²⁰³ J. BOURGOIN, *L'art Arabe*, préface de E. Viollet-Le-Duc

²⁰⁴ G. Wiet, *Les mosquées du Caire*, p. 115.

²⁰⁵ E. PRISSE D'AVENNE, *L'art arabe*, p. 167.

²⁰⁶ E. PRISSE D'AVENNE, *L'art arabe*, p. 168.

la main d'œuvre du chantier ? Des pèlerins grecs en route pour Jérusalem, qui seraient arrêtés pour effectuer un chantier ou deux ? Ou encore d'autres ouvriers musulmans, pas Arabes, mais Persans ou des Turcomans ? Il est certain, que quelquefois, on leur adjoint des ouvriers du pays. Pourtant, ces ouvriers *arabes* étaient juste une aide, et non pas les véritables maîtres d'œuvre :

« C'étaient presque toujours aux principaux chefs, comme nous avons eu déjà l'occasion de le mentionner à plusieurs reprises, qu'ils confiaient le soin de faire construire les monuments, leur abandonnant entièrement la tâche de trouver, où ils le pourraient, les ouvriers nécessaires, fussent-ils chrétiens²⁰⁷. »

C'était généralement des idées pareilles, qui étaient formulées à travers le travail des différents Occidentaux du XIX^e siècle.

Nous trouvons encore cette hypothèse avec Max Herz, qui a tenté de dévoiler la provenance de l'architecte de la madrasa du sultan Ḥasan. A travers l'observation du style de l'architecture de l'édifice, il suppose que la madrasa doit avoir été construite par un étranger et peut-être même par un non-musulman²⁰⁸. Cette même hypothèse sera reprise par Gaston Wiet, qui a effectué sa recherche grâce au travail de terrain, mais aussi en lisant le corpus. Wiet suppose que la rareté, mais surtout l'absence des noms des architectes et artisans, sur les édifices religieux 'sacrés', était lié tout simplement au fait que ces travailleurs du chantier n'étaient pas musulmans²⁰⁹. Wiet était arrivé à une conclusion que l'architecte n'a pas existé au Caire mamlouk.

2.B. D'après Max Van Berchem

Au Caire, l'architecte, comme le dit Van Berchem, figure assez rarement dans les inscriptions, et encore *en dehors des monuments, les sources manquent ou sont encore peu connues*. Même quand une signature est déchiffrée, il est difficile d'affirmer avec certitude

²⁰⁷ P. D'AVENNE, *L'art arabe*, p. 167.

²⁰⁸ M. HERZ, *La mosquée du Sultan Hassan au Caire*, p. 24.

²⁰⁹ G. WIET, *Les mosquées du Caire*, p. 121.

qu'elle appartenait à un architecte. Probablement dans ce cas, nous sommes devant un artisan/ornementiste ou simplement, un maçon²¹⁰. Une conclusion qui est en accord avec les listes de corporations du XIX^e siècle déjà mentionnées.

Van Berchem, en présentant les inscriptions retrouvées sur le château de Banyās en Syrie, qu'il publie en 1888, insiste sur l'importance des noms propres d'architectes qu'il trouvait parmi les épigraphies récoltées. Cependant, l'idée de recueillir le nom des travailleurs des chantiers des monuments islamiques et surtout les architectes, avait déjà été envisagée plusieurs fois à la fin du XIX^e siècle²¹¹. Casanova et Van Berchem, ont pensé travailler sur un corpus qui grouperait les noms des artistes du monde islamique à travers les signatures retrouvées, non seulement sur les inscriptions des monuments, mais aussi sur les lampes des mosquées, les briques émaillées ou les panneaux de menuiserie²¹². Van Berchem constate qu' « une bonne partie de ces noms propres cachent des artisans dont l'origine n'est pas arabe »²¹³. Seulement ce projet de corpus, ne va pas voir le jour.

²¹⁰ G. WIET, *Les mosquées du Caire*, p. 122

²¹¹ M. VAN BERCHEM, « Le château de Bānias », p. 461.

²¹² M. VAN BERCHEM, « Le château de Bānias », p. 461

²¹³ M. VAN BERCHEM, « Le château de Bānias », p. 461.

3. L'ARCHITECTE 'ISLAMIQUE', SELON MAYER ET TAYMUR

Toutes les études récentes, qui traitent la question de l'identité de l'architecte en Islam, commencent par le fameux ouvrage de Leo A. Mayer (1895-1959) : *Islamic Architects and their work*, où il a réussi à présenter une liste de noms propres des architectes, selon lui, exerçant cette profession dans le monde musulman. Un projet qui a tellement hanté l'esprit des chercheurs, comme ceux cités *supra*²¹⁴.

Avant de répondre à la question de *qui est l'architecte en Islam ?* Mayer commence par souligner une évidence importante : celle du statut de l'architecte, comme défini par Vitruve (1^{er} siècle av. J.-C.)²¹⁵, puis par Alberti (1404-1472)²¹⁶, qui a disparu en Occident comme en Orient pendant le Moyen Âge. Le terme « architecte » a perdu totalement sa valeur pendant cette époque. Mayer conclut que l'architecte sera souvent confondu avec le maître-maçon.

Dans sa liste qui s'étale jusqu'au début du XIX^e siècle, Mayer reconnaît plus de 300 noms d'architectes musulmans et autres. Certes, c'est un nombre très restreint comparé au nombre d'années étudiées, ce qui confirme la complexité du travail et la rareté des informations disponibles. Il reconnaît la difficulté du repérage de l'architecte et accepte que certains noms répertoriés représentent plutôt de simples maçons. Il admet, à partir des manuels de la *ḥisba*²¹⁷, que la différence entre l'architecte et le maçon est presque inexistante avant le XVI^e siècle²¹⁸.

²¹⁴ L.A. MAYER, *Islamic Architects and their work*, p. 15-16.

²¹⁵ Vitruve est un architecte romain, qui vécut au 1^{er} siècle av. J.-C., il est surtout connu par ses écrits sur les connaissances et les techniques de construction de l'Antiquité classique. Il publie en latin son célèbre traité « *De Architectura* », qu'il dédie à l'empereur Auguste (63 av. J.-C./ 14 ap. J.-C.). ce fameux traité a énormément influencé les artistes et les architectes de la Renaissance, comme Leon Battista Alberti (1404-72), Leonard De Vinci (1452-1519) et Michel-Ange (1475-1564). Vitruve est souvent considéré comme le premier architecte, mais il serait plus exacte de dire ; le premier architecte romain, dont les écrits nous soient parvenus. Aucun bâtiment existant n'est lié avec cet architecte, probablement rien n'a survécu de ses œuvres construites. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Vitruve>

²¹⁶ Léon Battista Alberti est né à Gênes en 1404. Il est une grande figure de la Renaissance. Grande écrivain et philosophe italien, il est aussi architecte, mathématicien et peintre. Il a une formation universitaire en droit canonique, mais aussi en mathématique en en philosophie. Au début de sa carrière il rentre dans le service du Pape où il découvre l'architecture. Il meurt à Rome en 1472. http://fr.wikipedia.org/wiki/Leon_Battista_Alberti

²¹⁷ Pour la *Ḥisba* Mayer se base sur l'ouvrage édité par R. Lévy « *Ma'ālim al-Qurba fi Ahkām al-Ḥisba* » p. 234.

²¹⁸ L.A. MAYER, *Islamic Architects*, p. 19.

« The conclusion of the above must clearly be that, with the exception of some Ottoman architects who were at the same time high court officials, as a whole the Muslim architect was placed by the ruling class of his time into the lower strata of society and classified as servant. Scholarly or –as a class– well educated architects, as were in Europe the many builders in holy orders, are in the lands of Islam inconceivable outside court-circles or high ranking military engineer in Istanbul, and this only from the 16th century²¹⁹. »

Et même avec ces difficultés et complications, il exclut quelques noms assez connus, comme les *muhandisīn* qui ont travaillé sur la mise en place de la ville de Bagdad, ou d'autres qui ont travaillé sur les fortifications. Mayer n'inclut pas le nom des architectes des édifices disparus, ni les intendants des bâtiments, le *šādd*, comme l'émir mamlouk Muḥammad b. Bīlīk al-Muḥsinī, qui fut considéré par d'autres comme l'architecte de la madrasa du sultan Ḥasan²²⁰.

Les études contemporaines oublient souvent de mentionner la liste des *muhandisīn* d'Ahmad Taymūr Pašā (1871-1930)²²¹. Il est curieux de noter que les deux ouvrages sont publiés à un an d'intervalle : *Islamic Architects* en premier, est sorti en 1956, puis *A'lām al-muhandisīn fī al-islam* a été publié en novembre 1957, mais dix-sept ans après la mort de son auteur, ce qui donne une prééminence à ce dernier²²². *A'lām al-muhandisīn fī al-islam* est un recueil d'articles publiés par Taymūr paša dans les années vingt, dans la revue *Al-handasa*, sous le titre de *Al-muhandisūn al-islamiyūn* (les architectes islamiques). Par ailleurs, le livre comprend aussi des notes rédigées à partir de l'observation de nombreux monuments, retrouvées dans les archives

²¹⁹ L.A. MAYER, *Islamic Architects*, p. 28.

²²⁰ Il est curieux de savoir que Mayer et Ḥasan 'Abd al-Wahab, (l'archéologue Égyptien qui suppose que l'émir Muḥammad b. Bīlīk al-Muḥsinī est bien l'architecte de la madrasa. Cette explication sera reprise dans la partie suivante), se sont connus. D'ailleurs Mayer le cite en premier dans ses remerciements. Pourtant ni l'un ni l'autre ont réussi à se mettre en accord sur le caractère de l'émir. Selon 'Abd al-Wahab, il est l'architecte de la fondation, et selon Mayer, il est un juste l'intendant qui supervise les travaux : *the reader will find here none of the patrons or supervisors of building who have crept into our literature as architects*. L.A. MAYER, « *Islamic Architects* », p. 19.

²²¹ Taymūr Paša est un grand écrivain Égyptien, membre d'une famille très réputée, qui a considérablement enrichi la littérature arabe. Après sa mort un comité fut créé ; *Laḡnit našr al-mu'alafāt al-taymūriyya*, ayant pour but de publier les multiples manuscrits retrouvés dans ses archives.

²²² Je me demande si les deux auteurs se sont jamais rencontrés, ou s'ils se connaissaient de nom. Malgré que tous les deux étaient contemporains et vivaient dans deux villes encore en contact, soit le Caire et Jérusalem, seulement rien ne suggère que Mayer a lu les articles de Taymūr ou qu'il était au courant de cette publication, qui d'ailleurs porte un titre presque similaire.

de Taymūr paša après son décès. Les textes recueillent les noms des artisans en ornement et en peinture, qui sont en liaison directe avec le travail des *muhandisīn* ²²³.

Les recherches de Mayer et Taymūr se sont penchées sur la même question. Qui est l'architecte ? Qui est la personne à laquelle on attribue l'honneur de la construction de ces édifices somptueux ? Il est vrai que le terme *muhandis* peut être traduit par architecte, comme nous l'avons expliqué auparavant. Mais c'est aussi un terme, plus vaste, qui inclut d'autres domaines que l'architecture. Cependant, Taymūr explique qu'il voulait rendre hommage à ce groupe de « *muhandisīn*, qui nous a rendu fiers » (« nous », ici ce sont les Arabes et les musulmans), grâce à ce qu'ils ont pu élever en architecture²²⁴. Donc, il parlait bien aussi des architectes.

Je suppose que Taymūr avait bien lu les écrits des Européens qui ont travaillé sur la documentation, et la sauvegarde du patrimoine médiéval cairote, dont Pascal Coste, Prisse d'Avenne, Max Herz et encore Gaston Wiet. Il me semble qu'il a senti le besoin d'argumenter leurs conclusions sur la provenance de l'architecte *arabe* ou *musulman*. Avant de présenter son travail, il note qu'il est essentiel de rectifier les informations prétendues par « ceux qui ont été limités dans leurs recherches et consultations, ou ceux qui ont été aveuglé par leurs popularités » (*qāṣirī al-iṭilā' aw man a'mat al-šu'ubiyya baṣā'iruhum*). Il savait très bien de qui il parlait²²⁵.

Selon Taymūr, cette liste est présentée pour rectifier, l'erreur tellement répandue, à partir du XIX^e siècle, sur les origines des architectes et artisans des édifices musulmans. Wiet signale qu'une confusion est certainement établie dans la liste de Taymūr. Pourtant Taymūr, grâce à sa liste, montre comment les Arabes avaient une parfaite connaissance dans les sciences de la géométrie et qu'ils étaient des spécialistes dans les divers savoir-faire avec une grande diversité

²²³ Voir la préface de A. TAYMUR, *A'lām al-muhandisīn fī al-islam*, p. 4 et 6. voir aussi A. TAYMUR, « Al-muhandisūn al-islamiyūn », *magallit al-handasah*, en 4 partie : I-août 1922, p. 324-351 ; II-septembre 1922, p. 384-397 ; III-novembre 1922, p. 486-497 ; et IV-février 1923, p. 68-80. Cité par M. VOLAIT, *Architectes et Architecture de l'Égypte moderne*.

²²⁴ A. TAYMUR, *A'lām al-muhandisīn fī al-islam*, p. 10 : " فئة رفعت رؤوسنا بما رفعته من قواعد العمران "

²²⁵ A. TAYMUR, *A'lām al-muhandisīn fī al-islam*, p. 10.

COMMENT LE BÂTISSEUR DES MONUMENTS MAMLOUKS EST PRÉSENTÉ PAR LES ORIENTALISTES ET LES HISTORIENS?

technique et scientifique. Bien entendu, j'admets aussi que quelques-uns seulement pourrait être qualifié d'architectes, ainsi des professionnels techniques de l'art de bâtir.

IX. LEXIQUES DES TERMES ARABES

Ablaq	Une alternance en noir et blanc
Aḥdāt	Voyous
A'ğamī	(plu. 'ağam) D'origine persane.
Amīr	Commandant. On distingue trois rangs dans la hiérarchie militaire, en relation avec le nombre de mamlouks que l'émir peut commander : émir de dix, émir de quarante (également désigné comme émir de ṭablḥānā, du nom de l'orchestre de tambours que ce titre l'autorise à faire jouer devant sa maison), et enfin émir de cent, également désigné commandant de mille, du nombre de fantassins qu'il peut avoir sous ses ordres. Ce dernier grade constitue le sommet la hiérarchie militaire et donne accès aux grandes charges de la cour.
Amīr aḥūr	Émir des chevaux, connétable. Il existe plusieurs grades, le plus important étant celui d'amīr aḥūr al-kabīr (grand connétable). Détenteur d'un émirat de cent, en charge des écuries du sultan, résidant en principe en leur sein, il compte parmi les personnages les plus importants de l'Etat mamlouk. Il a sous ses ordres trois connétables en second (amīr aḥūr al-tānī, titulaire d'un émirat de quarante), et plusieurs connétables en troisième (amīr aḥūr al-tālī, titulaire d'un émirat de dix) qui l'assistent dans sa charge au sein des écuries.
Amīr Kabīr	Un grand émir ou un émir chef
Amīr mi'a	Émir de cent commandant de mille, le plus haut niveau dans l'armée mamlouke
Argīfa	(singl. riğīf) Pain.
Āğūr	C'est une brique de limon à petite dimension : 4 x 10 x 16 cm
Asra	(singl. asīr) Captif

Awbāš	Voyous, parvenu
Awlād al-nās	Les enfants d'un mamlouk, qui faisait parti d'une classe différente que leurs pères. Ce ne sont pas des esclaves. Ils sont nés libres. Cette expression est utilisée pour désigner une personne venant d'une famille prestigieuse.
Awliyā'	(singl. wāli) Homme saint, personne béni.
Bāb	Porte
Bannā'	Maçon
Barīd	Une unité souvent utilisée par les cavaliers et qui fut aussi l'unité de jauge des dimensions urbaines chez les géographes du X ^e siècle.
Bayt	Maison
Bayt al-Māl	Trésor public, administration financière de l'État mamlouk
Bilād al-Rūm	Littéralement, pays des Romains (entendre chrétiens). Désigne plus particulièrement l'empire byzantin.
Bīmāristān	Hôpital
Birka/ Birkat	Étang, naturel ou artificiel.
Bunduq	Probablement une arme comme l'arbalète si ce n'est son équivalent; une arme de jet composée d'un arc monté sur fût, bandée par ressort, lançant des carreaux.
Burġ	Tour
Dādā	Nourice ou gouvernante
Daftarḥāna	Archives
Dayr	Monastère
Dār	Maison
Dār al-Wizāra	La résidence officielle du vizir fatimide.
Dinār	Monnaie d'or
Dirham	Monnaie d'argent
Diwān al-'amā'ir	La direction responsable de la construction.
Durqā'a	Le centre d'une qā'a, l'espace centrale entre les iwans.

Fā'il	(pl. fa'ala) ouvrier.
Faqīh	théologien
Faṣṣiyya	Fontaine. Mais aussi utilisé pour désigner une crypte.
Ġawārī	(singl. ġāriya) esclave femme
Ġihāz	Trousseau de la mariée.
Ġisr	Pont
Ḥalīġ	Canal
Ḥammām	Bain public
Ḥān	Caravansérail
Ḥaram Šarīf	La mosquée de la Mecque
Ḥarafīš	Voyous
Ḥawāġa	Étranger, terme aussi employé avec les marchands
Ḥawāšil	(singl. Ḥāšil) Greniers
Ḥikr	C'est un terrain privé qui est urbanisé, mais les habitants des constructions payent un droit d'utilisé le sol au propriétaire, appelé aussi <i>ḥikr</i> .
Ḥil'a	Une robe d'honneur
Ḥisba	Police des marchés, et, plus largement, des règles de conduites (reposant sur l'injonction faite à tout musulman d'ordonner le bien et de défendre le mal). En ville, désigne la charge d'un officier, le muḥtasib, qui doit principalement garantir l'équité des transactions
Ḥiṭaṭ	Un quartier urbain. Le terme est utilisé pour désigner les écrits médiévaux topographiques et historiques.
Ḥūš	Une cour. Ce terme est utilisé pour désigné un lieu d'enterrement. Il est utilisé jusqu'à nos jours pour désigner une tombe.
Ḥuṭba	Serment religieux avant la prière du vendredi
Ḥurda	Marbre coupé en pièces

Imām	Prédicateur
Iqṭāʿ	Un terrain agricole alloué pour un émir ou autre, dont les revenus sont versé dans son stipend.
Istibdāl	Opération d'échange des biens waqfs, contre un autre de la même valeur. C'est une procédure légale qui a souvent eu lieu lors de l'initiation des chantiers de construction, afin de pouvoir s'approprier des terrains, souvent à l'abandon. Cette action a permis de liquider des fondations pieuses en ruines pour les réutiliser (en construisant sur le terrain et en réutilisant les matériaux de construction qui ont survécu.
Iṣṭabl	Ecurie. Ce terme était également utilisé pour désigner un grand palais.
Iwān	Mot person signifiant la salle de trône. En architecture, l' <i>iwān</i> est un volume architectural complètement ouvert sur un côté. Dès le XI ^e siècle, il devient en Iran la forme spatiale fondamentale dans l'organisation des plans des édifices publics, en particulier les madrassas et les mosquées. L' <i>iwān</i> s'impose en Egypte à partir de l'époque mamlouke dans l'architecture palatiale, religieuse et funéraire.
Ka'ba	la maison de Dieu à la Mecque
Kabīr al-muhandisīn	L'ingénieur ou l'architecte en chef.
Kabīr al-sunnāʿ	Le chef des artisans
Kātib al-sirr	Le secrétaire du sultan
Maḡhab	(pl. maḡāhib) un des quatre rites sunnite : Hanéfite, Chafiite, Hanbalite et Malikite.
Maḡrib	Les pays du Maroc
Maḡmal	La procession qui ramène la <i>kiswa</i> de la Ka'ba à la Mecque.
Mālik	(pl. <i>mulāk</i>) Propriétaire
Mamlouk	Soldat esclave, celui qui est sous la soumission de son maître

Maq'ad	Loggia. Pièce de reception ouverte orienté souvent vert le nord.
Māristān	Hôpital
Maṣr ou Miṣr	Nom sémite de l'Égypte. On l'utilise aussi pour désigner Fustāṭ
Masāğīn	(singl. masğūn) prisonniers
Masākin	(singl. Maskan) Maisons
Mašhad	(pl. mašāhid) Sanctuaire, tombe d'un saint
Maydān	Hippodrome
Mi'mārbāšā	Un fonctionnaire dans l'administration ottomane responsable des corporations des métiers de construction. Il est présent sur le chantier, mais il a un rôle administratif et non pas technique.
Mida'	Fontaine pour les ablutions avant les prières
Miḥrāb	Niche indiquant la direction de la prière vers le Mecque
Milk	(pl. amlāk) propriété
Mi'māriyya	Architecturale
Mi'mār	Terme utilisé pour désigner un maçon plus tard il sera associé avec l'architecte.
Mubāširīn	(pl. mubāšir) surveillant
Muhandis	(pl. muhandissin) ingénieur, géomètre, architecte
Muḥtasib	Officier de la ḥisba chargé de vérifier le respect des normes et des règles dans les marchés, afin d'y assurer l'équité des transactions. Equivaut à un officier de police contrôlant les normes et la qualité des produits selon des standards préétablis.
Mušid	(pl. mušidīn)
Mušīr al-dawla	Conseillé de l'État
Mušrabiyya	Une fenêtre ou une projection de façade faite en bois tournée. Habituellement on y mettait les jarre d'eau pour les rafraichir.

Murabiyya	Nourice, Gouvernante
Muqaddim alf	Commandant de mille, le plus haut niveau dans l'armée mamlouke (comme amīr mi'a).
Muqaddim al-barīd	Le responsable du courrier.
Muqarnas	Stalactites
Nā'ib	Un gouverneur provincial, ou un député.
Nā'ib al-ṣalṭanna	vice-roi
Nāẓir	administrateur, superviseur.
Nisba	Adjectif qui désigne l'origine
Qaṣr	(pl. qūṣūr) Palais
Qā'a	Salle noble pouvant être située à l'étage ou au rez-de-chaussée d'une demeure. Elle sert principalement de salon de réception et se compose le plus souvent de deux <i>iwāns</i> séparés par une <i>dorqā'a</i> , surbaissée d'une marche par rapport à la <i>qā'a</i> et souvent comportant une fontaine centrale avec un jet d'eau.
Qādī	Juge, cadi
Qal'ā	Citadelle
Qarāfa	Toponyme se référant au clan de Banū Qarafa b. Ġosn b. Wālī de la tribu yéménite de Banū Ma'afir. Il désigna d'abord le lotissement urbain de cette tribu dans la ville de Fustāṭ ? Celui-ci se couvrit de tombes à la suite de la disette que connut l'Égypte entre 1066 et 1072. Mais le toponyme s'est étendu par la suite pour qualifier les cimetières musulmans en Égypte. Il est toujours utilisé dans nos temps modernes.
Qarāfa al-Kubra	Les cimetières sud
Qarāfa al-Ṣūgrā	Les cimetières aux alentours de l'imām al-Ṣāfi'ī au cimetière sud

Qibla	Direction de la Mecque, où se dirrigent les musulmans pour la prière
Qisma	Division
Rab'	Immeuble collectif à destination locative
Rafraf	Un endroit sur les bords sud de la Citadelle, où le sultan pouvait s'asseoir et avoir une vision sur la ville, comme s'il était un oiseau qui la regarder. Un belvédère.
Raḥba	C'est une place publique, généralement se trouvant en retrait par rapport au grand axe nord-sud.
Raḥḥāla	Voyageurs, qui ont souvé laisser aussi des ouvrages descriptifs de leurs visites comme Ibn 'Abd al-Zāhir, Ibn Ğubayr ou Ibn Baṭūṭā.
Ra'īs al-tuġġār	Chef des commerçants
Rank	Couleur en persan, qui désigne l'emblème d'un émir ou un sultan pendant l'époque ayyūbide et mamloque.
Ribāṭ	Fondation pieuse destinée à accueillir les soldats retraités, les nécessiteux, les rphelins et les veuves, par extension petit couvent des soufis.
Riḥla	Voyage, c'est aussi le titre que porte les ouvrages écrits par les voyageurs, <i>raḥāla</i> .
Riwāq	Une galerie ou un portique
Nuṣrānī	Copte, chrétien
Sabīl-Kuttāb	Edifice remplissant une double fonction : offrir une instructuion élémentaires aux enfants, fournir gratuitement de l'eau à boire auxpassants et aux bétails. Dans ce type architectural spécifique à l'Egypte, le <i>sabīl</i> occupe le rez-de-chausée, le <i>kuttāb</i> l'étage.
Šādd	Responsable
Šādd al-dawāwīn	Responsable des dawāwīn

Šādd al-‘amā’ir	Superintendant des travaux, un responsable du chantier
Šādd al-qaṣr al-sultāni	Responsable de la maison du sultan
Ṣan‘a	Un métier
Sarāy	Palais impérial
Sawāqī	(singl. sāqiya) Moulin à eau
Ṣūfī	Soufi, mystique
Sunā’	Ce sont les travailleurs des métiers, ils sont surtout des artisans comme les menuisiers ou les tailleurs de pierre.
Suḥra	Corvée
Sultān	Souverain
Sūq	Marché
Ṭablāḥāna	Lieu où joue l’orchestre militaire, composée principalement des tambours (ṭābla) qui joints à des trompettes et d’autres instruments. L’ensemble se faisait entendre à plusieurs moments du jour, et surtout après la prière du coucher du soleil à la porte des souverains et des grands personnages.
Ṭawāšī	Eunuque
Tirāz	Inscription en bande
Tuḥaf	Objets précieux, cadeaux
Ṭulāb al-‘ilm	Les étudiants, surtout en théologie.
Turba	Mausolée
Ūšāqiyya	(pl. ušāqī) le responsable d’ <i>isṭabl</i>
Ustādār	Le responsable de la maison d’un sultan ou d’un émir
Ulama	(singl. ālim) Savant, docteur de la loi
Wakāla	Caravansérail
Wālī	Gouverneur
Waqf	Procédure juridique qui consiste à « immobiliser » un bien, mobilier ou immobilier, en abandonnant tout droit sur lui, en instituant son inaliénabilité et en le plaçant sous la sauvegarde

de la communauté ; la procédure doit se justifier d'une œuvre pieuse que les revenus du bien immobilisé viendront financer, soit dès la constitution du waqf, soit après l'extinction des ayants droits désignés par le constituant.

Waqfiyya

Le document de waqf

Wāqif

Celui qui crée le *waqf*

Wazīr ou visir

Un ministre

Zāwiya

Littéralement, angle ou coin isolé dans une mosquée ou des étudiants en théologie s'isolent pour se consacrer à l'étude de la religion. C'est aussi une petite mosquée, ou un oratoire soufi

X. TABLE DES MATIÈRES (VOLUME I)

TABLE DES MATIÈRES	III
TABLE DES FIGURES.....	IX
REMERCIEMENT.....	XVII
NOTES SUR LA TRANSLITERATION.....	XIX
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
PREMIÈRE PARTIE LES PRÉMICES : CONCEPTION INITIALE ET PHASE DE L'AVANT-PROJET	11
CHAPITRE I	
LE CAIRE : UNE CAPITALE EN CHANTIER	15
1.1. LE DÉFILE DES CHANTIERS, UNE VILLE QUI SE TRANSFORME	16
1.2. QUE CONSTRUIT-ON ?.....	28
1.2.1. <i>Fondations religieuses et funéraires.....</i>	<i>29</i>
1.2.2. <i>Les lieux de pouvoir et de défense.....</i>	<i>37</i>
1.2.3. <i>Édifices de résidences</i>	<i>39</i>
1.2.4. <i>Édifices de services</i>	<i>40</i>
1.2.5. <i>Installations liés à l'ingénierie hydraulique</i>	<i>45</i>
1.3. POURQUOI CONSTRUIT-ON ?.....	45
1.3.1. <i>Pour la piété et la vertu</i>	<i>46</i>
1.3.2. <i>Pour fournir une éducation et promouvoir un madhab.....</i>	<i>48</i>
1.3.3. <i>Pour Le pouvoir, la commémoration et le plaisir.....</i>	<i>49</i>
1.3.4. <i>Pour impressionner son ennemi et pour la rivalité</i>	<i>51</i>
1.3.5. <i>Pour tenir une promesse.....</i>	<i>53</i>
1.3.6. <i>Pour encourager une expansion urbaine.....</i>	<i>55</i>

1.4.	CONCLUSION.....	55
CHAPITRE II		
	COMMANDE ET CONCEPTION	57
2.1.	QUI PENSE LA VILLE ? COMMANDITAIRES ET CONCEPTEURS.....	58
2.1.1.	LES COMMANDITAIRES.....	58
2.1.2.	LES CONCEPTEURS.....	84
2.2.	ACQUISITIONS DES TERRAINS	109
2.2.1.	Achat et échange.....	110
2.2.2.	Légal, mais « immoral » : le prétexte de l'istibdā.....	116
2.2.3.	Illégal : confiscation et spoliation	118
2.2.4.	Du domaine public relevant théoriquement de Bayt al-Māl	119
2.2.5.	Un terrain inspiré par un voisinage spirituel ?.....	124
2.3.	FINANCEMENT ET DURÉE DES TRAVAUX.....	125
2.3.1.	Coûts prévisionnels	126
2.3.2.	Estimation de la durée du chantier.....	128
2.4.	FORMALISATION DU PROJET : OUTILS DE CONCEPTION	130
2.4.1.	Modèles existants.....	131
2.4.2.	Maquette.....	137
2.4.3.	Conception sur le site.....	141
2.4.4.	Représentation graphique	143
2.5.	CONCLUSION.....	149
PREMIÈRE PARTIE : CONCLUSION.....		153
DEUXIÈME PARTIE LES ACTEURS SOCIAUX: LEURS MÉTIER ET LEUR ART.....		155
CHAPITRE III		
	L'EXERCICE DES RESPONSABILITÉS SUR LE CHANTIER.....	159
3.1.	LE RESPONSABLE DU CHANTIER DANS LES SOURCES MAMLOUKES.....	160
3.1.1.	Qui dirige les chantiers du sultan ?.....	162
3.1.2.	La création d'un poste officiel.....	167
3.1.3.	Comment travaille-t-il?.....	170
3.1.4.	Le šādd chez les historiens Mamlouks	181
3.2.	ŠĀDD, MAIS AUSSI NĀZĪR ?	196
3.3.	LE RESPONSABLE DU CHANTIER, ÉTAIT-IL UN HOMME DE MÉTIER ?	201
3.4.	ŠĀDD AL-'AMĀ'IR, DANS L'HISTORIOGRAPHIE	202
3.5.	RESPONSABLES DES CHANTIERS : MILITAIRES ET CIVILES.....	205

3.5.1.	<i>Responsables militaires</i>	205
3.5.2.	<i>Responsables civils</i>	207
3.6.	CONCLUSION.....	209
CHAPITRE IV		
	ASSISTANT TECHNIQUE: LE MUHANDIS	211
4.1.	ETYMOLOGIE ET USAGE DU MOT <i>MUHANDIS</i>	212
4.2.	LE <i>MUHANDIS</i> DANS LES SOURCES MAMLOUKES	214
4.2.1.	<i>Dans l'ouvrage de 'Abd al-Laṭīf</i>	215
4.2.2.	<i>DANS ṢUBḤ AL-A'ŠĀ DE QALQAŠANDĪ</i>	217
4.2.3.	<i>Dans les écrits de Maqrīzī</i>	220
4.2.4.	<i>Dans les écrits d'Ibn Iyās</i>	225
4.2.5.	<i>Dans les documents juridiques, et les documents waqf</i>	227
4.2.6.	<i>Dans les manuels de ḥisba</i>	230
4.3.	UN AUTRE PROFESSIONNEL DANS LES SOURCES : LE <i>MI'MĀR</i>	230
4.4.	ÉDUCATION ET FORMATION	233
4.5.	CONCLUSION.....	237
CHAPITRE V		
	LES TRAVAILLEURS DU CHANTIER ET LEUR SAVOIR FAIRE	241
5.1.	LES MÉTIERS DE LA CONSTRUCTION.....	243
5.1.1.	<i>Les corporations ont-elles existé ?</i>	243
5.1.2.	<i>Métiers dans les sources mamloukes</i>	246
5.1.3.	<i>Les métiers dans les manuels de ḥisba</i>	248
5.1.4.	<i>Métiers repérés dans la liste de shatzmiller</i>	252
5.1.5.	<i>Artisans juifs dans la Géniza du Caire</i>	253
5.1.6.	<i>La chaîne opératoire</i>	254
5.2.	QUI TRAVAILLE SUR LES CHANTIERS MAMLOUKS ?.....	255
5.2.1.	<i>Prisonniers, captifs ou esclaves</i>	256
5.2.2.	<i>Soldats mamlouks</i>	261
5.2.3.	<i>Paysans, pauvres, ḥarafiš et nās</i>	264
5.2.4.	<i>Les femmes et les enfants ont-ils participé aux chantiers mamlouks ?</i>	266
5.3.	ÊTRE ARTISAN POUR CONSTRUIRE LA VILLE DES MAMLOUKS.....	269
5.4.	À LA RECHERCHE D'UNE TRACE : SIGNER SON MONUMENT	273
5.4.1.	<i>Muḥammad b. al-Qazzāz</i>	274
5.4.2.	<i>Muḥammad b. Aḥmad et Aḥmad b. Ziġliš al-Šāmī</i>	277

5.4.3.	<i>'Abd al-Qādir al-Naqqāš</i>	278
5.5.	LA CIRCULATION DES COMPÉTENCES.....	279
5.5.1.	<i>Étrangers et réfugiés au Caire</i>	279
5.5.2.	<i>Export des compétences</i>	307
5.6.	CONCLUSION.....	335
DEUXIÈME PARTIE : CONCLUSION		337
TROISIÈME PARTIE COMMENT AU QUOTIDIEN SE FAIT UN MONUMENT ?		339
CHAPITRE VI		
LE DÉROULEMENT DU CHANTIER		343
6.1.	LES DIFFÉRENTES PHASES DU CHANTIER.....	344
6.1.1.	<i>Préparation du terrain</i>	344
6.1.2.	<i>Implantation du bâtiment</i>	345
6.1.3.	<i>Les fondations (travaux de terrassement)</i>	346
6.1.4.	<i>Travaux de gros œuvre</i>	347
6.1.5.	<i>Travaux de second œuvre</i>	348
6.2.	ÉTUDE DE CAS : DÉROULEMENT D'UN CHANTIER.....	349
6.2.1.	<i>Chantier de la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ</i>	349
6.2.2.	<i>Chantier de Ḥuṣṣ al-sultān</i>	363
6.3.	MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION.....	365
6.3.1.	<i>Nature des matériaux : provenance et fabrication</i>	365
6.3.2.	<i>Matériaux de remploi</i>	383
6.4.	OUTILLAGE ET MOYENS DE TRANSPORT.....	402
6.4.1.	<i>Outillage lourd</i>	402
6.4.2.	<i>Outillage léger</i>	406
6.4.3.	<i>Moyens de transport</i>	406
6.5.	LES CONDITIONS DE TRAVAIL SUR LES CHANTIERS MAMLOUKS.....	408
6.5.1.	<i>Conditions abrutissantes, la corvée</i>	408
6.5.2.	<i>Conditions satisfaisantes</i>	413
6.5.3.	<i>Salaires</i>	416
6.6.	LES LANGUES DU CHANTIER.....	418
6.7.	CONCLUSION.....	422
CHAPITRE VII		
LE BILAN DU CHANTIER		425
7.1.	ÉVALUATION DU TRAVAIL.....	426

TABLE DES MATIÈRES (Volume I)

7.2.	CÉRÉMONIE DE L'INAUGURATION	428
7.3.	PRIMES DE FIN DE CHANTIER.....	433
7.4.	ASSURER L'AVENIR : WAQF ET RESTAURATION	435
7.5.	CONCLUSION.....	439
	TROISIÈME PARTIE : CONCLUSION	441
	CONCLUSION GÉNÉRALE.....	443
	SOURCES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	447
I.	LISTE DES ABRÉVIATIONS	447
II.	SOURCES	449
III.	ÉTUDES.....	459
IV.	INSTRUMENTS DE TRAVAIS	491

XI. TABLE DES FIGURES (VOLUME I)

Figure I-1 Ruines de la Ḥānqāh de Nizām al-Dīn en bas de la Citadelle	33
Figure I-2 Iwan de <i>qibla</i> et le plan du Ribāṭ de la femme du sultan Ināl,	35
Figure II-1 Inscription du portail de la Madrasa de l'émir Šarġatmiš.	62
Figure II-2 Inscription en pierre se trouvant au musée d'art islamique du Caire.....	65
Figure II-3 <i>Mihrāb</i> et le <i>minbar</i> de la Mosquée Mitqāl.	66
Figure II-4 Vue sur la cour de la Mosquée de Mitqāl.....	66
Figure II-5 Mausolée et Ḥānqāh de la princesse Tuġāy ©Salah al-Nazir.....	70
Figure II-6 Façade principale de la Mosquée de Sitt Ḥadaq/ou Sitt Miska.....	73
Figure II-7 Inscription de la fondation de la Mosquée de Sitt Miska ou Sitt Ḥadaq.....	75
Figure II-8 Inscription en pierre au musée d'art islamique du Caire,	75
Figure II-9 Portail de la Madrasa d'Umm al-sultān Ša'bān	77
Figure II-10 Détails des sculptures sur le pilier du pied-droit du portail de la madrasa du sultan Ḥasan.....	92
Figure II-11 Pilier de l'entrée de la Madrasa du sultan Ḥasan.....	93
Figure II-12 La madrasa Gök à Siwas.....	97
Figure II-13 Portail de la madrasa du sultan Ḥasan	97
Figure II-14 Deux signatures repérées sur la bande d'inscription se trouvant du côté sud-est... 99	
Figure II-15 <i>Tirāz</i> ou bande d'inscription où le nom d'Ibn Bīlik est présent,.....	99
Figure II-16 Page du Coran de Baybars al-Ġašankīr dessiné par Sandal ©D. James.	101
Figure II-17 Coran du sultan al-Nāšir Muḥammad calligraphié par Ibn Bīlik. ©Collection Keir. 101	
Figure II-18 Deux détails en ornementation (en haut Figure II. 17 et en bas Figure II.16) montrant les influences présentes avec le <i>tirāz</i> (au milieu) du sultan Ḥasan.....	102
Figure II-19 Détail de l'ornementation géométrique dans une des niches d'entrée, influencée par le travail de Sandal.	103
Figure II-20 Plan de la Ḥānqāh du sultan Baybars al-Ġašankīr ©Creswell	114
Figure II-21 La Mosquée al-Maridānī dans son contexte urbain actuel,	121
Figure II-22 Vue sur la coupole Nord de la Ḥānqāh du sultan Faraġ b. Barqūq	134
Figure II-23 Vue sur la coupole de la mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ	134
Figure II-24 La coupole de la madrasa du sultan al-Ašraf Barsbāy (829 H. / 1425) ©Salah al-Nazir	135
Figure II-25 La coupole du complexe funéraire du sultan Ināl. ©Mustafa Mansur	135
Figure II-26 La coupole de la moquée de l'émir Maḥmūd al-Kurdī	135
Figure II-27 Le mausolée de Tarabāy al-Šārif et sa coupole en zigzag (909 H. / 1503).	135
Figure II-28 La coupole du mausolée de l'émir Sūdūn al-Ašrafī (910 H. / 1504).....	136
Figure II-29 À gauche, La procession des architectes et ingénieurs (gauche) portant une maquette de la mosquée Sulaymāniyya. À droite la parade des artisans de verre défilant devant le sultan. La date de cette illustration est de 991-7 H. / 1583-8. Surname-i Hümayun, fol 190b conservé au musée du palais Topkapı ©MWNF.....	139
Figure III-1 Inscription de la fondation de la Citadelle sur Bāb al-Mudarraġ.....	165
Figure III-2 Mosquée de l'émir Maṅġak al-Yūsufī et son minaret détaché ©archnet.....	174

Figure III-3 Portail du palais de l'émir Maṅğak al-Yusufī à Sūq al-Silāh.....	174
Figure III-4 Bandeau d'inscription sur la façade est de la Madrasa Ašrafiyya, avec le nom du cađi 'Abd al-Basiṭ	208
Figure V-1 Une collection de signatures sur des pots en céramique au Musée d'Art Islamique du Caire	274
Figure V-2 Inscription sur le minaret Est de la mosquée.....	276
Figure V-3 Inscription sur le minaret Ouest de la mosquée	276
Figure V-4 Signature de Muḥammad b. Aḥmas Zigliš al-Šāmī,.....	277
Figure V-5 Nom de 'Abd al-Qādir al-Naqqāš.....	278
Figure V-6 <i>Miḥrāb</i> de la mosquée de Qiğmas	278
Figure V-7 Détail de la décoration polychrome sur la façade du mausolée de l'émir Tanabak al-Ḥasanī à Damas.....	282
Figure V-8 Détail du panneau en marbre du vestibule de la Madrasa du sultan Ḥasan.....	282
Figure V-9 Mosaïque à la mosquée Umayyade à Damas	283
Figure V-10 Mosaïque qui se trouve au mausolée de Baybars à Damas © H. Stierlin.....	283
Figure V-11 Détail de la décoration de mosaïque qui se trouve au <i>miḥrāb</i> du Mausolée de Šağar al-Durr.	284
Figure V-12 Détail de la décoration en mosaïque du <i>miḥrāb</i> de la Mosquée d'Ibn Ṭulūn.....	284
Figure V-13 Détail de la décoration en mosaïque	284
Figure V-14 Détail de la décoration en mosaïque du <i>miḥrāb</i> de la Mosquée de Sitt Miska.	284
Figure V-15 Détail d'une décoration en mosaïque à la façade du <i>miḥrāb</i> de la Madrasa Aqbuğāwiyya.....	284
Figure V-16 Détail de la décoration en mosaïque au <i>miḥrāb</i> de la Madrasa Aqbuğāwiyya.	284
Figure V-17 Fenêtres de la façade sud de la Madrasa du sultan Ḥasan,	285
Figure V-18 Fenêtre en décoration en bois, en hauteur à la façade principale de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq.....	286
Figure V-19 Dessin du paravent en bois à la Ḥānqāh de Farağ b. Barqūq.....	286
Figure V-20 Porte de madrasa à la cour intérieure de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq...	287
Figure V-21 Décoration en marbre de la porte principale de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq.....	287
Figure V-22 Détail du travail en stuc du <i>miḥrāb</i>	291
Figure V-23 <i>Miḥrāb</i> de la mosquée de Varamin ©Danperry	291
Figure V-24 <i>Miḥrāb</i> d'Oljeitu à la mosquée d'Isfahan	291
Figure V-25 Détail du travail en stuc entourant une des fenêtres de la <i>madrasa</i> du sultan al-Nāšir Muḥammad	291
Figure V-26 Travail de faïence sur le minaret de la mosquée du sultan al-Nāšir Muḥammad à la Citadelle.	294
Figure V-27 Coupole de la mosquée de l'émir Aslam al-Siliḥdār avec sa base en mosaïque de faïence.....	294
Figure V-28 Les deux coupoles de la Sultāniyya	296
Figure V-29 Madrasa de Mir-i Arab à Bukhara	297
Figure V-30 Mausolée de Bibi Ḥanum à Samarkand	297
Figure V-31 Les deux coupoles de la Madrasa de l'émir Sarğatmiš.....	297

Figure V-32 Les deux coupoles de la Madrasa Miri-i Arab du complexe de Kalan à Bukhara ©Dimitri Tsvetkov.....	297
Figure V-33 Partie montrant la Madrasa du sultan Ḥasan sur le plan de Piri Reis, <i>Kitāb i Bahriye</i> ©The Walters Art Museum.	299
Figure V-34	299
Figure V-35 Mausolée de la princesse Ṭuġāy © Creswell Archives	299
Figure V-36 Turbit al-Sitt.....	299
Figure V-37 Façade du Bimaristān du sultan al-Mu’ayyad Šayḥ.....	300
Figure V-38 Détail du portail du Bimaristān du sultan	300
Figure V-39 Minaret de la Madrasa du sultan al-Manšūr Qalāwūn	302
Figure V-40 Minaret de la Madrasa du sultan al-Nāšir Muḥammad	302
Figure V-41 Vue sur le minaret de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn © Waleed Montasir	303
Figure V-42 Arc outrepassé à l'entrée du minaret de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn ©Haytham Salah	303
Figure V-43 Coupoles et minaret de la Ḥanqāh de Salār et Saṅġar al-Ġawlī ©Creswell Archives	303
Figure V-44 Inscription de fondation qui se trouvait à la Mosquée de la Mecque, datant de l'an 804 H.	309
Figure V-45 Façade du <i>maq'ad</i> et portail de l'émir Mamāy al-Sayfī ©Tariq Qalawun	314
Figure V-46 Portail de la madrasa Ašrafiyya à Jérusalem © MWNF	315
Figure V-47 Détail des <i>muqarnas</i> de la porte monumentale de la Madrasa Ašrafiyya ©aboumyriam2000	315
Figure V-48 Portail de la Wakala du sultan al-Ašraf Qāyṭbāy derrière la mosquée al-Azhar ©Pascal Coste	315
Figure V-49 Portail du Sabīl-kuttāb du sultan	315
Figure V-50 Bāb al-Qaṭṭānīn à Jérusalem	319
Figure V-51 Porte monumentale de l' <i>iṣṭabl</i> de Qawṣūn.....	319
Figure V-52 Bāb al-Qaṭṭānīn à Jérusalem,	319
Figure V-53 Portail de la mosquée de Qawṣūn.....	319
Figure V-54 Portail de la mosquée de Baštak	320
Figure V-55 Portail du palais de Baštak	320
Figure V-56 Portail de la Madrasa Salāmiyya	320
Figure V-57 Portail de la Madrasa Salāmiyya, plan du plafond en <i>muqarnas</i> ©Creswell Archives	320
Figure V-58 Détail de dessin montrant la composition des formes	325
Figure V-59 Vue sur le dôme dans la mosquée du sultan Sulaymān ©Dick Osseman.....	327
Figure V-60 Détail du <i>muqarnas</i> du dôme de la mosquée du sultan Sulaymān ©Dick Osseman	327
Figure V-61 Plafond en stuc à Dār al-Faḥrī à Alep © Michael Meinecke.	328
Figure V-62 Décoration en stuc d'une inscription dans l'iwan sud	329
Figure V-63 <i>Miḥrāb</i> de la mosquée de Koç.....	330
Figure V-64 Détail de la décoration du <i>miḥrāb</i> de la mosquée de Koç	330
Figure V-65 Détail de la décoration du <i>miḥrāb</i> de la mosquée de Koç	330
Figure V-66 L'intérieur de la Mosquée de Yalbugā al-Yahāwi à Damas,	331

Figure V-67 Détail de la décoration en stuc de l'inscription entourant le <i>miḥrāb</i> de la	332
Figure V-68 Détail de la décoration en stuc de l'inscription entourant le <i>miḥrāb</i>	332
Figure V-69 Bandeau d'inscription en caractère koufique, dans l'iwan de la <i>qibla</i>	333
Figure V-70 Bandeau d'inscription en caractère koufique,	333
Figure V-71 Dessin de Détail de la frise de l'iwan de la <i>qibla</i> à la	333
Figure V-72 Carte montrant la circulation des compétences entre les cinq villes.	334
Figure VI-1 Pour tracer des cercles et des arcs sur le chantier.....	346
Figure VI-2 <i>Miḥrāb</i> de la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ.....	356
Figure VI-3 Vue sur l'iwan de qibla de la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ ©Tariq al-Murri	356
Figure VI-4 Vue sur la cour en direction de l'iwan de la <i>qibla</i>	360
Figure VI-5 Plan de la Mosquée al-Mu'ayyad Šayḥ dans son actuel contexte urbain.....	361
Figure VI-6 Minaret et coupole de la Ḥānqāh de l'émir Šayḥū.....	368
Figure VI-7 Panneau en marbre <i>ḥurda</i>	370
Figure VI-8 Panneau en marbre <i>ḥurda</i> sur un des murs du mausolée du sultan al-Manšūr Qalāwūn	370
Figure VI-9 Décoration sur marbre à la Madrasa d'Ibn Muzhir	370
Figure VI-10 Colonne en granite d'Aswan à la porte d'entrée du complexe funéraire du sultan al- Manšūr Qalāwūn.....	371
Figure VI-11 Poutre taillée dans un tronc de palmier,.....	372
Figure VI-12 Jalousies en bois de la Mosquée de l'émir al-Ṭinbugā al-Māridānī	374
Figure VI-13 Jalousies en bois entourant la tombe du sultan al-Manšūr Qalāwūn et son fils al- Nāšir Muḥāmmad	374
Figure VI-14 Porte en bois incrusté en ivoire	374
Figure VI-15 Plafond de la <i>durqā'a</i> avec la lanterne en bois	374
Figure VI-16 Battants de la porte de la Madrasa du sultan Ḥasan, transférés à la Mosquée du sultan al-Mu'ayyad Šayḥ, revêtus entièrement en bronze	376
Figure VI-17 Détail de la décoration géométrique de la porte originelle de la Madrasa du sultan Ḥasan.....	376
Figure VI-18 Détail de la porte de la Madrasa du sultan al-Zāhir Barqūq	376
Figure VI-19 Fenêtres en vitres colorés dans le mausolée du sultan al-Zāhir Barqūq	377
Figure VI-20 Coupole du Mausolée de la princesse Ṭuḡāy,	379
Figure VI-21 Décoration en mosaïque au miḥrāb du Mausolée de Šaḡar al-Durr.....	379
Figure VI-22 Fenêtre en gypse à la Mosquée funéraire de l'émir Maḡak al-Yūsufī	381
Figure VI-23 Décoration en stuc du miḥrāb de la Madrasa du sultan al-Nāšir Muḥammad.....	381
Figure VI-24 Décoration de stuc du minaret de la Madrasa du sultan al-Nāšir Muḥammad.....	382
Figure VI-25 Bloc de granite avec une scène cultuelle	384
Figure VI-26 Pierre de réemploi dans les marches devant l'abreuvoir de la.....	386
Figure VI-27 Seuil de la Ḥānqāh du sultan Baybars al-Ġašankīr	386
Figure VI-28 Linteau de la porte de la Ḥānqāh de l'émir Šayḥū	386
Figure VI-29 Portail de la Wakāla de l'émir Qawšūn avec le seuil de réemploi	387
Figure VI-30 Chapiteaux en marbre de la Mosquée du sultan al-Nāšir Muḥammad.....	389
Figure VI-31 Colonnes en granite à chapiteaux lotiformes dans la Mosquée d'al-Ṭanbugā al- Maridānī.....	389

TABLE DES FIGURES (Volume I)

Figure VI-32 Iwan de la <i>qibla</i> à la Madrasa du sultan al-Ẓāhir Barqūq	389
Figure VI-33 Portail de Saint Jean d’Acre, inséré dans la façade de la Madrasa du sultan al-Nāṣir Muḥammad.....	390
Figure VI-34 Frise en bois de sycomore réutilisée au Mausolée de la reine Šaġar al-Durr	393
Figure VI-35 Frise en bois de sycomore avec une décoration figurative datant du XI ^e siècle,...	393
Figure VI-36 Porte en bronze de la Madrasa du cadi Abū Bakr Muzhir	394
Figure VI-37 Panneau en marbre provenant de Dār Ibn al-Zabūr, au musée d’art islamique au Caire	396
Figure VI-38 Panneau en marbre se trouvant à la Madrasa de l’émir Şarġatmiš.....	396
Figure VI-39 Miniature persane de Kamāl al-Dīn Bihzād Hirawī,.....	404
Figure VI-40 Sketch montrant une variation du <i>hindām</i>	405